

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



TOME XCVI
ANNÉE 2005

BU LETTRES



Publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux,
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine

Revue archéologique de Bordeaux

*tome XCVI
année 2005*

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*



*Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

*Membre de l'association **A** "Archéologie d'Aquitaine"*

*Conformément à la tradition,
la Société Archéologique de Bordeaux
ne prend sous sa responsabilité
ni les opinions émises
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit
toute reproduction totale ou partielle de documents
sans son autorisation écrite.*

Photographie de couverture :

Coffre reliquaire de la cathédrale Saint-André de Bordeaux,
fin du XVe siècle ou début du XVIe.
Cliché Jacqueline Laroche.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 3-36

L'archéologie girondine en 2005

Opérations archéologiques à Bordeaux

Morphogenèse de la ville

Les problématiques de recherche développées au cours de trois années de prospection thématique ont débouché sur une thèse portant sur la morphogenèse de Bordeaux des origines à la fin du Moyen Âge. Le résumé suivant synthétise les sources exploitées, les méthodologies mises en œuvre, les résultats essentiels et les pistes de réflexion engagées.

L'histoire de Bordeaux s'est jusqu'à présent concentrée sur le politique, le religieux, l'économique ou le social et n'a qu'effleuré la réalité matérielle de la ville. Etudier les processus de formation et d'évolution qui modèlent la ville protohistorique en une vaste agglomération ouverte puis en a *Burdigala* remparée d'Ausone, jusqu'au *Bordeu* de la fin du Moyen Âge, fait de l'espace urbain le sujet principal de cette approche et conduit à rendre compte de ses évolutions sous l'angle de l'espace en plan. L'enquête se fonde sur des sources abondantes, mais également indirectes et hétéroclites : données géomorphologiques, archéologiques, textes fonciers du Moyen Âge, vues chorographiques et plans modernes, source spatiale du premier cadastre bordelais, levé entre 1811 et 1821. Elle cherche à comprendre comment se fabrique la ville et comment elle fonctionne.

Une première entrée consiste à découvrir la topographie bordelaise à partir de ses représentations modernes, par le biais d'un large *corpus* de 156 documents composé de vues et de plans d'ensemble de la ville. Vingt pièces maîtresses sélectionnées permettent de suivre, au pas d'une trentaine d'années, les évolutions de la ville entre les années 1525-1535 et 1819. Parmi elles sont présentées des œuvres familières que l'historiographie locale a souvent imparfaitement documentées, mais aussi un nombre notoire d'inédits, à commencer par une vue manuscrite anonyme. Les vues et plans d'ensemble témoignent de l'évolution des techniques cartographiques qui abandonnent progressivement le style du « portrait » de la Renaissance pour imposer une approche géométrisée de l'espace à la fin de l'époque moderne.

Au-delà de ces aspects formels, une étude de carto-bibliographie propose une lecture des modèles de pensée qui sous-tendent les représentations bordelaises et qui ont lourdement pesé sur l'image que les historiens se sont fait de la ville. L'analyse statistique des infrastructures urbaines (bibliométrie graphique), la recension des toponymes, l'observation des titres et dédicaces, et plus largement des styles de mise en image, permettent de définir quatre paradigmes icono-cartographiques qui traduisent des modèles de représentation. Jusque vers 1580,

après son retour entre les mains du roi de France, *Bordeaux* se présente avec un passé prestigieux mais comme une ville soumise, rendant hommage au souverain. L'image des années 1580-1660 loue les vertus du commerce et montre la ville port. Les plans des années 1670-1720 rendent compte de l'absolue maîtrise de l'espace urbain sous le fer d'un monarque autoritaire : frondeur à plusieurs reprises, Bordeaux devient ville réprimée. Enfin, à partir des années 1750, le plan ne se limite plus à transcrire la réalité urbaine, il participe à sa construction et à sa mise en forme, modelant le formidable essor démographique du Bordeaux classique en une ville géométrique.

Le plan n'est pas la simple transcription de la *forma urbis*. Depuis le XVI^e siècle et les travaux d'Elie Vinet, le plan est également vecteur d'histoire. Il sert à décomposer la ville pour les historiens du XIX^e siècle, surtout Léo Drouyn (1874) et Camille Jullian (1895) ; à la dissocier pour ceux du XX^e siècle, en particulier Charles Higounet (1962-1972) et Jacques de Saint-Rapt (1970). Leurs restitutions résument le développement topographique de la ville en quelques étapes trop réductrices : vaste agglomération ouverte du Haut Empire, rétraction de la fin du III^e siècle et construction d'une première enceinte, phase «sombre» de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge, renaissance urbaine du XII^e siècle, affirmation de l'identité communale contemporaine de la construction d'une enceinte autour du bourg marchand de Saint-Eloi (1206-1255), continuité de l'essor démographique et fort développement du commerce vinaire aboutissant à la construction d'une nouvelle enceinte dans les premières décennies du XIV^e siècle, permanence de cette limite jusqu'au milieu du XVIII^e.

A partir des représentations d'ensemble, complétées par des plans partiels, les phases modernes d'aménagement de la ville peuvent être déconstruites régressivement, ce qui permet une restitution fiable pour le début de l'époque moderne, vers 1550. Cette opération ne suffit pas en elle-même pour expliquer les processus et les logiques mis en jeu dans la morphogenèse urbaine, mais il fournit un *terminus ante quem* des aménagements antérieurs. Bordeaux ne peut se résumer au simple assemblage de trois enceintes. Aller plus loin pour expliquer et comprendre la formation et l'évolution de la ville demande de considérer l'espace comme une source et d'en faire une analyse indépendante des autres données disponibles.

Cette démarche consiste à exploiter le potentiel de la mémoire du plan, l'accumulation de tracés et d'édifices correspondant à des ajouts successifs qui ont laissé des traces plus ou moins prégnantes dans le parcellaire. Ces réalisations, planifiées ou non, conditionnent le devenir urbain par leur emprise et leur orientation. De fait, toute nouveauté doit s'inscrire dans des contraintes antérieures. Aussi, l'explication et la compréhension de l'urbain et de son fonctionnement sont réali-

sables à partir de la lecture de l'espace en plan d'une part, et, d'autre part, des sources géomorphologiques, archéologiques et écrites. L'analyse morphologique se fonde sur le premier cadastre bordelais, levé entre 1811 et 1821. Des plans parcellaires fiables, c'est le plus ancien : il ne prend pas en compte les considérables transformations effectuées après les années 1830-1840. Son étude a nécessité de redessiner intégralement la partie comprise à l'intérieur de la ceinture des cours modernes implantés sur la lice de la dernière enceinte médiévale. Ainsi, 15 897 objets (parcelles, bâtiments, îlots, voies) ont été vectorisés puis géoréférencés sur le cadastre actuel avec une marge moyenne de recouplement de ± 15 cm.

L'analyse est pratiquée à l'échelle du 1/2500. Elle procède en quatre temps. Une phase préliminaire, naturaliste, consiste à décrire les composantes du tissu urbain (voirie, parcellaire, bâti) et leur répartition. Les outils d'analyse spatiale du SIG permettent de calculer automatiquement les mesures, la taille et l'orientation des différents constituants de la trame, d'où ressortent 37 unités de plan, présentant des caractères géométriques internes cohérents, distinctes les unes des autres et auxquelles on peut attribuer une genèse particulière. Le deuxième temps est une analyse des liens dynamiques qui organisent le tissu. Elle procède par hypothèses urbanistiques permettant de qualifier la nature des formes composées par une ou plusieurs unités de plan (enceintes, opérations d'urbanisme, lotissements, traces de rues ou d'édifices...). La disposition respective des structures identifiées permet d'esquisser le déroulement logique probable de leur élaboration. Dans une troisième phase, les faits morphologiques sont confrontés aux autres sources disponibles : géomorphologie, mais aussi textes et fouilles. Enfin, stade ultime de la démarche, ces informations permettent de réaliser des états de restitution, au pas de deux siècles pour les périodes les moins bien documentées, puis en accélérant le rythme dès que la documentation le permet, du siècle à quelques décennies pour la période 1100-1550. Cette démarche nécessite d'apprivoiser lentement le parcellaire – le dessin informatique y a aidé. Malgré la diversité des protocoles engagés, l'analyse est régressive et seuls les résultats ont été, en bout de course, rétablis dans l'ordre chronologique.

L'auscultation minutieuse des orientations parcellaires et l'analyse des autres données du tissu (voirie, alignements remarquables, unités de plan) engagent une réflexion sur les phases les plus anciennes de la genèse urbaine de *Burdigala* (VI^e siècle av. J.-C. – fin du III^e siècle). L'enquête profite également des très nombreuses données archéologiques récentes recueillies lors des travaux du tramway entre 2000 et 2005. Les 44 022 limites parcellaires du cadre retenu ont fait l'objet d'un calcul automatique d'orientation. L'étude des gisements (orientations), sans répondre à tout, affine les hypothèses formulées à la fin des années 1980 par les

archéologues. Elle mobilise des faits dont le plan n'a plus la mémoire, en particulier en ce qui concerne l'existence d'un habitat aggloméré de type urbain présent depuis le VI^e siècle av. J.-C., à la pointe nord de la terrasse alluviale découpée par la Devèze. Une vaste opération d'urbanisme de la première décennie de notre ère s'appuie sur une trame orthonormée. La ville antique occupe les terrasses bien égouttées des monts Judaïque et Saint-Nicolas ; son développement méridional est le fruit d'une extension urbaine qui prolonge la trame primitive. Une comparaison systématique entre les gisements parcellaires et l'orientation des structures archéologiques permet d'assouplir la rigidité antique présumée : la trame primitive et son extension s'adaptent aux contraintes topographiques notamment celles liées aux cours d'eau urbains, aux berges de Garonne et aux zones marécageuses. De nouvelles pistes de recherche sont également engagées : sur les limites de la ville, sur la question du *forum*, sur le port intérieur, sur le réseau hydrographique et sur les terres inondables. La première enceinte, construite à la fin du III^e siècle, entérinant et précipitant une rétraction de la ville, fixe durablement la trame antique *intra-muros*, morphogène puissant pris en compte par les opérations postérieures. Au final, le degré de mémoire des opérations antiques peut être apprécié à environ un dixième du tissu. La méthode s'avère toutefois incapable d'expliquer à elle seule les mécanismes qui agissent dans la fabrication et dans la logique du tissu tel qu'on peut les percevoir sur le cadastre de 1811-1821. La désagrégation des structures antiques est à mettre en relation avec la rupture d'exercice de l'autorité publique qui intervient à la chute de l'Empire.

L'analyse se poursuit par les phases de la morphogenèse les mieux documentées, depuis le IV^e siècle jusqu'à la fin du Moyen Âge. Selon un principe identique, les traces d'aménagements spontanés ou planifiés identifiables sur le plan cadastral sont d'abord décrites. Les opérations modernes sont identifiées et permettent d'évaluer à 4/5 du cadre géographique la portion d'espace offerte à une étude des processus antérieurs de fabrication. Consistant à décrire les aménagements observés et à en proposer une chronologie relative d'après leur disposition respective, l'analyse livre les traces d'une quatrième fortification, alors que l'historiographie bordelaise ne signale que trois enceintes. Elle se situe en position dominante et centrale à l'intérieure de la cité remparée, autour de la place Saint-Projet. L'extension du bourg marchand de Saint-Eloi au sud et l'enceinte de réunion de la fin du Moyen Âge lui sont postérieures. Plusieurs enclos ont laissé des traces autour des pôles anciens d'implantation chrétienne : enclos unique à Sainte-Croix, mais double à Sainte-Eulalie et surtout à Saint-Seurin, siège de la première nécropole paléochrétienne. Six autres opérations d'urbanisme modifient très sensiblement l'équilibre urbain : reparcellisation du port intérieur antique de

la Devèze ; structuration du pôle de Saint-Projet évoquant un espace primitif de marché, contemporain de l'enceinte repérée ; marché de la place Fernand-Lafargue, antérieur à l'enceinte du bourg marchand ; opération de la rue Neuve, contemporaine de l'enceinte du bourg ; réaménagement des voies d'accès méridionales de la ville. Enfin, l'analyse se concentre sur les lotissements, éléments essentiels de l'espace urbain. Six lotissements, divisions de fonds en plusieurs lots, comprenant éventuellement des voies de desserte, sont bien visibles dans la trame mais ne la structurent cependant pas au point d'en modifier l'équilibre. Les deux premiers, à la Rousselle, en bordure de Garonne, et aux Ayres, au sud de la cathédrale Saint-André, sont antérieurs à l'enceinte du bourg marchand, qui les perfore et provoque une restructuration de leur partie *intra-muros*. Un troisième se cale au sud du bourg, au débouché de la porte Saint-Eloi, autour du prieuré Saint-Jacques, sur la route de Toulouse. Les trois derniers, à Tropeyte, à Sainte-Eulalie et à Saint-Michel/Sainte-Croix, sont antérieurs à l'enceinte de réunion du XIV^e siècle qui les englobe avec le reste de la cité et du bourg.

La comparaison des données morphologiques avec les données archéologiques et surtout avec les textes, qui réapparaissent sensiblement à partir du XI^e siècle et massivement au XIV^e, permet de restituer les étapes de la fabrique urbaine jusqu'à la fin du Moyen Âge. Les données du plan se révèlent pratiquement les seules à pouvoir documenter les phases de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge. Jusque vers le VIII^e siècle, l'Eglise bordelaise semble être la seule autorité pérenne à laquelle on puisse attribuer un certain nombre d'opérations, liées à l'implantation de lieux de culte et à leur mise en réseau par le biais de voies nouvelles à l'intérieur de la cité : ainsi, entre la cathédrale Saint-André et l'église Saint-Pierre, mais aussi *extra-muros*, entre Sainte-Eulalie et Saint-Michel. L'enceinte et le pôle de Saint-Projet semblent correspondre à la sédentarisation des fonctions résidentielles et curiales du pouvoir laïc dans le courant du Xe siècle, avec un palais, une chapelle palatiale (Saint-Projet) et une monnaie, le tout regroupé autour d'une place de marché, entre la Devèze et la courtine sud du rempart antique. A partir du XII^e siècle les sources conservées, de plus en plus abondantes, nécessitent un traitement particulier. Au récolement des sources foncières, qui permettent de réaliser une base de données sur les mentions les plus anciennes des toponymes viaires, s'ajoutent des textes, souvent publiés, mais dont la traduction intégrale apporte des éclairages non négligeables. La reprise systématique de ceux relatifs aux enceintes complète abondamment la compréhension des processus de fabrique. Entre la construction de la double ligne de fortification du bourg Saint-Eloi (1206-1255) et l'édification de l'enceinte de réunion au XIV^e siècle, plusieurs stratégies intermédiaires sont explicitées. L'établissement de points de défense avancée au sud du bourg, vers 1270-1280,

précède de peu les projets du dernier rempart, dont le tracé initial est lui-même remodelé à la demande de l'abbaye de Sainte-Croix (1302). Les acteurs de la fabrique apparaissent de mieux en mieux, du point de vue des infrastructures urbaines certes – le roi-duc au château de l'Ombrière, la commune pour le bourg marchand, par exemple – mais également dans la création de lotissements, tel celui de la *poblacion de Senta-Crois* où des tenanciers-lotisseurs met en valeur les terrains situés dans la mouvance de l'abbaye. Le réseau viaire bordelais est en place, pour l'essentiel, dès le début du XIV^e siècle ; quelques décennies auparavant, la croissance de la ville est régulée par un règlement urbanistique des espaces vacants, ou communaux, appelés padouens en Bordelais (1262). Du point de vue de la formation urbaine, les derniers siècles du Moyen Âge stagnent relativement : les seules réalisations d'ampleur modifiant durablement l'équilibre et le fonctionnement urbain sont les châteaux royaux de Trompette et du Hâ qui surveillent la ville de retour dans le giron français (1453).

Enfin, la masse documentaire des XIV^e et XV^e siècles permet de mieux saisir les dynamiques et les logiques de l'espace par l'étude des paysages. Nourrie par d'autres disciplines, de la géographie à l'esthétique, l'approche paysagère de Bordeaux se fonde sur un *corpus* de sources foncières sérielles, composé de transactions (reconnaisances, ventes, achats...) qui régissent les droits et les devoirs des tenants du sol, seigneurs et tenanciers. 7 668 actes se rapportant à 5 166 tenures ont été saisis dans une base de données. Un tel nombre de sources et le laconisme de leur description nécessitent des choix d'exploitation. Un test de validité de ce *corpus* prouve la bonne répartition des données récolées malgré l'aspect aléatoire de la conservation des sources. Les problématiques du maillage parcellaire de l'espace urbain sont traitées à partir des textes à l'échelle de l'ensemble de la ville. La forme et la disposition des parcelles décrites dans les textes témoignent d'une conception spatiale en deux dimensions (d'un côté et de l'autre ; devant et derrière), ce qui contingente fortement les restitutions que l'on peut en faire, d'autant qu'il ne reste presque rien du bâti, et qu'on ne peut saisir qu'une réalité en plan. Toutefois, l'étude du système de distribution du parcellaire démontre que les tenures disposent, dans la moitié des cas, de deux types d'accès : en façade, sur la rue, et, en fond de parcelle, sur des *yssidas* (issues privées) qui tissent au cœur de l'urbain un réseau de proximité, un espace relationnel. L'évolution des paysages souligne les ressemblances entre les unités topographiques fortifiées : la cité antique remparée et le bourg marchand Saint-Eloi au tissu dense et peu évolutif de part et d'autre, les secteurs nord et sud de l'enceinte de réunion, au tissu plus lâche et fortement évolutif. Bordeaux est une ville verte, basse, étalée, dont la ceinture de vignes *extra-muros*, contraint l'*intra-muros* à accueillir les cultures qui lui

sont nécessaires. Les unités morphologiques offrent la seule échelle acceptable d'exploitation des sources écrites qui sont extrêmement délicates à spatialiser. L'évolution typologique des composantes du paysage est observée à l'échelle du lotissement des paroisses Saint-Michel et Sainte-Croix. Une dernière démarche consiste à descendre à l'échelle de la parcelle : une approche régressive des plans-terriers, qui n'apparaissent qu'au début du XVIII^e siècle, et leur confrontation avec les sources foncières médiévales permet de documenter l'agencement paysager des parcelles. Au bout du compte, fabrique spatiale et paysages sont étroitement liés. L'approche par jeu d'échelles successives montre que les paysages se meuvent mais ne modifient pas fondamentalement le rôle de tel ou tel secteur urbain, à moins qu'un pouvoir fort n'intervienne et bouleverse le devenir d'un quartier.

L'étude en plan des processus de formation de la ville permet de définir la fabrique urbaine comme la somme de plusieurs sauts quantitatifs, significatifs de l'espace urbain. En quelques décennies, la ville peut changer de façon notable, remodelant et s'appropriant les héritages antérieurs tout en s'accroissant. Cette croissance par bonds est le fruit soit d'opérations planifiées, structurant des portions homogènes de l'espace, soit d'aménagements spontanés dont la forme est régulière. La ville est le résultat d'aménagements réalisés par une société pour répondre à ses besoins et non un projet élaboré de façon continue et consciente.

Ezéchiel Jean-Courret

JEAN-COURRET (E.), *La morphogenèse de Bordeaux, des origines à la fin du Moyen Âge : fabrique, paysages et représentations de l'Urbs*, thèse de l'université de Bordeaux III, sous la direction de M. le professeur J.-B. Marquette, 2006, 3 vol. : vol. 1, dissertation doctorale et figures ; vol. 2 : annexe consacrée au cadastre de Bordeaux de 1811-1821 ; vol. 3, bibliographie, sources, pièces annexes (statistiques, éditions de textes), 1124 p.

Square Dom Bedos

La fouille préventive conduite en octobre 2005 au chevet de l'église abbatiale Sainte-Croix de Bordeaux, sur l'emplacement du square Dom Bedos, a consisté à suivre les démolitions de la dalle en béton établie dans les années 1970 et à fouiller les niveaux archéologiques menacés de destruction par l'emprise d'une tranchée d'enfouissement des réseaux tangente au chevet de l'église.

Concernant les bâtiments monastiques établis à l'est de l'église Sainte-Croix, la fouille a permis de retrouver l'une des fondations de l'ancienne sacristie érigée vers 1662-1676 au chevet de l'absidiole sud et détruite vers 1910. La maçonnerie dégagée se compose d'un large mur est-ouest construit en petit appareil calcaire. Un caveau maçonné, dont la voûte

était effondrée, était contenu dans le sous-sol de cette pièce. Des sépultures en cercueil ont pu y être observées. En dehors de cette construction, les dégagements, restés trop superficiels sur l'espace autrefois occupé par les jardins de l'abbaye, n'ont pas permis de retrouver d'autres structures maçonnées, si ce n'est le garde-corps en demi-cercle de la fontaine du XVIII^e siècle adossée aux remparts et quelques murs de bâtiments du XIX^e. Ainsi, il n'a pas été possible de retrouver les vestiges de l'ancienne chapelle Sainte-Madeleine, démolie en 1664, à l'emplacement attesté par les plans d'Ancien Régime. Un sondage le long du mur nord de l'église a révélé cependant la présence d'une tranchée de fondation d'une ancienne construction qui recoupe une fondation établie dans l'axe du mur occidental du transept nord et quelques sépultures médiévales.

Les fouilles ont de fait surtout renseigné les aménagements funéraires établis au chevet de l'église. Un alignement d'une quinzaine de sépultures des XII^e-XIV^e siècles a été dégagé, bien que pour la plupart recoupées par les travaux des années 1970. En dehors d'une réduction en coffre de bois et d'une cuve monolithe en remploi, il s'agit de tombes orientées, recouvertes d'un couvercle, certaines en coffres bâtis de parpaings calcaires, d'autres en cuves monolithes. De formes trapézoïdales ou rectangulaires, plusieurs caveaux présentaient une logette céphalique. Les individus qu'ils contenaient en position primaire, tous en décubitus dorsal, étaient des hommes adultes pour ceux dont le sexe a pu être déterminé. Plusieurs caveaux contenaient un orcel de verre et l'une des sépultures une monnaie. Enfin, deux individus conservaient, au niveau des pieds, les vestiges de semelles en cuir. Ces inhumations, établies à l'aplomb du chevet, recevaient les eaux d'écoulement des toitures, ce que l'état de conservation des os a confirmé. La disposition des tombes accolées les unes aux autres et les horizons stratigraphiques entre lesquels elles ont été établies montrent une gestion de l'espace funéraire sur un temps d'utilisation assez bref.

Jean-Luc Piat avec la collaboration de David Peressinotto

Ilôt Bonnac

Suite à un projet de construction d'immeubles et d'un parking souterrain, un diagnostic a révélé la présence de vestiges gallo-romains, qui ont entraîné la mise en place d'une fouille de septembre à novembre 2005.

Situé sur la rive gauche de la Garonne, le site est implanté sur le bas versant septentrional du collecteur colluvial des ruisseaux du Peugue et de la Devèze. Il est dominé au nord par le Mont Judaïque et surplombe, au sud, la confluence du Caudéran et de la Devèze.

L'intervention a été réalisée sur un espace occupé il y a peu par six îlots d'habitation. Leur construction, au début du XVIII^e siècle, a entraîné la destruction d'une grande partie des vestiges postérieurs à l'Antiquité et de la plupart des niveaux de sol de cette période.

L'occupation du secteur remonte à la première moitié du premier siècle. Elle est concentrée sur une plateforme au nord du site. À l'ouest se trouvent des structures d'habitat (murs récupérés, sols argileux et foyers) et à l'est, une esplanade graveleuse, cour ou voie dans laquelle ont été creusées une série de quatre fosses allongées peu profondes (4,50 m sur 0,20 m et 0,25 m de profondeur au maximum). Ces fosses aux parois rubéfiées sont comblées par un sédiment riche en charbon de bois. Des structures similaires ont déjà été mises au jour sur plusieurs sites à Bordeaux (Cité judiciaire, Grand Hôtel, Grands Hommes). Elles ont été identifiées comme possibles fosses de cémentation. Sur le site aucun élément tangible ne permet de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse.

À partir du milieu du premier siècle l'occupation se développe plus au sud sur deux terrasses artificielles entaillées dans le versant. Un bassin d'axe est/ouest est creusé dans la terrasse basse. Pavé de briquettes disposées en *opus spicatum*, il fait environ 30 m². Sur la terrasse haute, se trouve un second bassin, de dimension plus modeste (12 m²), associé aux lambeaux d'une salle sur hypocauste, à l'est. Ces différentes structures pourraient appartenir à un vaste ensemble thermal. La construction de ces bâtiments entraîne de nombreux remaniements sur la plateforme, notamment la mise en place d'un réseau d'évacuation des eaux plusieurs fois remanié. Au centre de la zone, un bâtiment rectangulaire dont les murs internes sont longés par un caniveau, peut être des latrines, pourrait faire partie du complexe thermal.

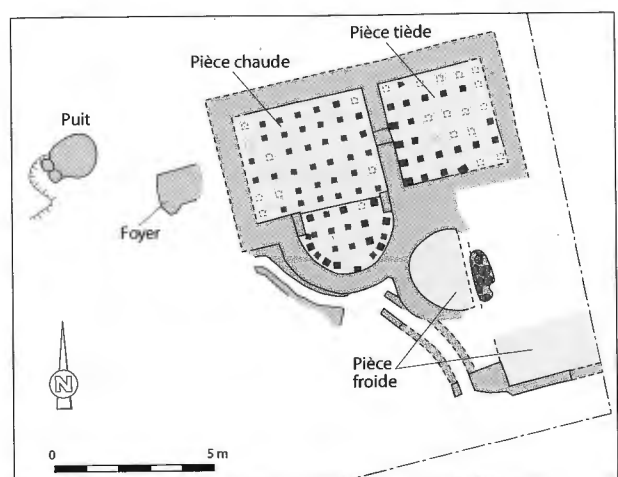
Au II^e siècle, la piscine basse est remblayée et, vers 150 après J.-C., de nouveaux thermes sont bâties (fig.) De petite taille (surface totale 120 m² environ), ils comprennent trois pièces : une salle chaude avec abside, une salle tiède accolée à la précédente et une salle froide avec un bassin circulaire. À l'ouest face à la pièce chaude, une longue trace rubéfiée témoigne de l'emplacement du foyer, destiné à alimenter les hypocaustes en air chaud. Un puits complète l'espace de service. Un caniveau longe le bâtiment au sud et vient se déverser dans le lit de la Devèze en contrebas.

Quatre sépultures, datées du I^{er} au IV^e siècle, ont été mises au jour au sud-ouest du chantier.

La plus ancienne est une urne funéraire du début du I^{er} siècle. Sépulture d'un seul individu âgé, elle était recouverte par une amphore tronquée. La plus tardive est celle d'un adolescent inhumé est/ouest. Sa tombe contenait trois vases

miniatures du IV^e siècle. Les deux autres individus ont été inhumés dans ce secteur à l'époque gallo-romaine (entre le I^{er} et le III^e siècle, datation ¹⁴C). Espace funéraire ou sépultures isolées ? L'écart chronologique et spatial existant entre ces sépultures ne permet pas de conclure.

A partir du III^e siècle, l'occupation de la zone se fait plus ténue, elle concerne des niveaux de démolition, des réutilisations sporadiques de bâtiments antérieurs et des récupérations de matériaux. Cet abandon est sans doute à mettre en relation



Bordeaux, Îlot Bonnac.
Plan et vue
des thermes du II^e siècle.

avec la construction du rempart du Bas Empire, 200 m à l'est. Cette opération a permis d'éclairer une zone proche de la Devèze et des marais de Mériadeck, jusque là peu connue et qui semblait peu propice à l'installation humaine. L'aménagement du versant en terrasses a permis aux gallo-romains, en exploitant la topographie du terrain et sa richesse en eau, de s'y installer et de repousser un peu plus à l'ouest les limites de la ville du Haut Empire.

Anne Pons-Métois

Eglise Saint-Seurin, crypte

Le projet de mise en valeur et de restauration de la crypte de la basilique Saint-Seurin de Bordeaux, par l'architecte en chef Michel Goutal, imposait d'établir préalablement un bilan des connaissances. Cet édifice souterrain est en effet composite, associant des substructures antiques, des sarcophages antiques et du Haut Moyen Âge et des élévations d'époque médiévales et modernes. Plusieurs travaux, depuis le milieu du XIX^e siècle se sont préoccupés de rétablir l'histoire du monument, les dernières fouilles archéologiques réalisées ayant été interrompues dans les années 1980. Depuis, un état des lieux sur l'ensemble de la nécropole et sur les différents lieux de culte autour de la basilique Saint-Seurin avait été lancé en 1995 dans le

cadre du PCR sur les édifices religieux urbains du Haut Moyen Âge en Aquitaine. Cette dynamique de recherche a permis de poser quelques jalons chronologiques sur les origines de la crypte, de proposer de nouvelles interprétations, d'établir des relevés généraux du sanctuaire et de constituer un premier bilan documentaire. La diffusion de ces données n'a cependant pu être menée à son terme. Par ailleurs, il manquait des relevés de détail des élévations de la crypte qui puissent offrir un aperçu des différentes phases d'aménagement de l'édifice. C'est dans l'optique de rassembler l'ensemble de ces informations et de les communiquer à l'architecte en chef que le bureau Hadès s'est vu confier, en particulier, la mission de réaliser des relevés architecturaux. Ces travaux ont été accompagnés d'un bilan documentaire réalisé en collaboration avec l'université de Bordeaux III et le service régional de l'archéologie. En cours d'étude, est apparue la nécessité d'effectuer des piquages limités sur les parements de la crypte pour vérifier certaines hypothèses. Trois zones ont été sondées. Les observations qui en ont découlées ont renouvelé complètement la connaissance que l'on avait jusqu'alors de l'édifice.

Les analyses de chacune des élévations de la crypte et les relevés de détails qui accompagnent les observations constituent un état des lieux précis des différents aménagements recensés. Un phasage chronologique de la construction a été proposé en fonction de la stratigraphie des parements, bien que les mortiers et les appareils soient restés masqués par les enduits anciens. De même, des interprétations ont été avancées pour certains aménagements. Elles n'ont cependant pas été validées par une étude historique fine qui reste à faire. Le dossier documentaire rassemblé et l'analyse provisoire qui en a été conduite ne sont là que pour poser le point de départ d'un travail qui se révèle désormais plus ambitieux, celui de replacer la crypte dans le contexte culturel et funéraire du quartier Saint-Seurin de Bordeaux.

Néanmoins, des résultats peuvent être énoncés. Ainsi, le plan d'un mausolée antique attribuable au IV^e siècle a pu être reconnu partiellement. Il se compose d'une première chambre funéraire constituée d'une fosse carrée carrelée abritant trois sarcophages en calcaire autour de laquelle est établie une banquette de circulation terminée par une abside polygonale. Les murs de cette première chambre pourraient être conservés assez haut en élévation. Une porte matérialisée par une pierre de seuil dans le mur ouest permettait de gagner une seconde chambre funéraire, plus vaste, où une rangée de sarcophages antiques est encore conservée. Cette salle, dont on ignore la fermeture occidentale, était revêtue en tout ou partie d'un sol de plaques de marbre.

Ce mausolée a été fréquenté au cours du Haut Moyen Âge ainsi qu'en attestent des fosses le recoupant pour enfouir des sarcophages en marbre ou en pierre des VI^e et VII^e siècles aujourd'hui exposés dans la crypte. Aucune architecture associée n'a cependant pu être décelée, mais des chapiteaux de cette période sont remployés dans les maçonneries du monument.

Par contre, le mur occidental de la crypte a révélé la présence en élévation de deux massifs maçonnés, probablement d'époque carolingienne, séparés par un large passage vers l'ouest. Ces massifs et la façade de la première chambre du mausolée ont défini l'espace qui fut réaménagé au cours du XI^e siècle pour établir les deux files d'arcades d'une nef divisée en trois vaisseaux de deux travées voûtées en plein cintre. Les supports des arcs, certains appuyés directement sur les couvercles des sarcophages, utilisent des remplois du Haut Moyen Âge. Trois caveaux voûtés prolongent vers l'est cette nef. Le caveau central, dédié à saint Fort, fut établi sur la première chambre du mausolée qu'il est venu chemiser. Il se prolonge vers l'est par un couloir d'accès qui communiquait à l'origine avec le chœur de la basilique. Les deux autres caveaux, dédiés à Sainte-Bénédicte et à Sainte-Véronique, ont été tronqués à la fin du XII^e siècle par les soubassements des deux piliers de l'arc triomphal du chœur de la basilique. Deux autres soubassements contemporains sont aussi venus perforer les voûtes de la première travée de la nef souterraine. Deux accès dans le mur occidental de la crypte devaient permettre aux fidèles de descendre dans le sanctuaire, mais ils furent condamnés à l'époque moderne au profit de nouvelles portes aménagées dans les murs sud et nord. Au cours du XVII^e siècle, le dispositif de circulation à l'intérieur de la crypte fut effectivement modifié pour permettre l'installation d'un cénotaphe dans le caveau de saint Fort. Un décor peint de voûte étoilée fut réalisé probablement à cette occasion et vint recouvrir des décors plus anciens, en particulier un décor de joints rubanés et un autre de lignes rouges simulant un faux appareil d'architecture. Mais, l'ancienne circulation par les portes latérales du mur ouest fut rétablie au XIX^e siècle, lors des réaménagements de la crypte par l'architecte des Monuments Historiques. A cette époque, la crypte devint un «reliquaire archéologique» où furent exposés des éléments lapidaires disparates, sarcophages en marbre ou en pierre installés sur des socles de pierre, gisants adossés aux murs, carreaux estampés et fragments de plaques de chancel encastés dans les parements. L'encombrement de la crypte s'est renforcé encore dans les années 1970-1980 par des sondages archéologiques non rebouchés à ce jour.

Jean-Luc Piat

Opérations archéologiques dans la communauté urbaine de Bordeaux

BASSENS

Impasse Franklin

C'est à l'occasion de travaux de terrassements sur la commune de Bassens qu'une statue a été découverte. Le chantier, situé dans la partie basse de la commune en bord de Garonne, se positionne, d'après les recherches menées par l'Inventaire, sur l'emplacement d'une maison bourgeoise, encore en élévation dans les années 30 ; des photos montrent des jardins décorés de statues.

L'objet mis au jour est une statue moulée en terre cuite représentant un personnage féminin de tradition antique d'une taille d'environ 1,30 m. Plusieurs couches de badigeon recouvrent la statue. La production est vraisemblablement datable de la fin du XIXe siècle ou du début du XXe siècle.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

Rue Maurice Toutaud

Un diagnostic à l'emplacement d'un futur lotissement a livré une petite occupation. 1 568 m² sont concernés par le projet. Trois fossés d'orientations variées et deux fosses ont été découverts. Le mobilier, rare, appartient au Moyen Âge et à l'époque Moderne.

Nathalie Moreau

GRADIGNAN

Prieuré-hôpital de Cayac

L'étude archéologique conduite en novembre 2005 sur le prieuré-hôpital de Cayac, prend pour cadre une demande des architectes en charge du projet de mise en valeur du monument, inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. Il leur était apparu de nombreuses interrogations sur la disposition originale de la façade de l'église Notre-Dame, en vis-à-vis de l'hôpital, que les fouilles menées une vingtaine d'années auparavant entre les deux bâtiments n'avaient pas permis de comprendre suffisamment. Afin d'apporter de nouveaux éléments d'interprétation, le bureau d'étude Hadès a réalisé un sondage en tranchée en travers de la voie qui sépare les deux façades et a conduit une étude du bâti de la façade de l'église.

Ces investigations ont été confortées par une étude historique sur le contexte d'implantation des hôpitaux médiévaux en Bordelais, en particulier sur l'axe de la route de pèlerinage vers Compostelle. De l'ensemble de ces travaux, il apparaît que l'hôpital de Cayac fut établi dans le premier tiers du XIIIe siècle,

probablement dans les années 1220-1230, à la faveur de donations de familles issues de la bourgeoisie bordelaise, en particulier, la famille Dalhan, dont l'un des membres, Amauin Dalhan, maire de Bordeaux entre 1222 et 1225, se retira des affaires pour se consacrer au service de l'hôpital de Cayac au milieu des années 1230. La composition architecturale des portails et le décor sculpté des deux façades confirment cette datation. Cependant, la découverte dans le sondage d'un large soubassement maçonné médiéval sur l'emprise de la chaussée actuelle, parallèle aux deux bâtiments, suggère que la façade de l'hôpital fut démolie et remontée à l'identique en recul de plus de deux mètres de sa position primitive. Cette hypothèse est sous-tendue par des maladresses dans la mise en œuvre des portails de la façade de l'hôpital, notamment dans l'ajustement des encadrements en pierres avec les maçonneries en briques et dans des discontinuités du décor sculpté. Elle serait confortée aussi par la largeur de la chaussée médiévale, limitée à sept mètres, contrairement à l'espace intermédiaire actuel de dix mètres séparant les deux façades. Sur cette emprise, quelques sépultures en pleine terre ont été dégagées ainsi qu'un fossé de drainage réoccupé plus tard par un égout maçonné d'époque moderne, mis en place probablement au pied des deux tours circulaires construites lors du réaménagement de l'hôpital en logis prieural dans le courant du XVIe siècle, dont il ne subsiste plus que celle du nord.

A Cayac, la disposition primitive de l'hôpital par rapport à l'église oblige à prendre en considération la topographie originale des établissements d'assistance établis en chevauchement de la voie, à l'instar de ceux recensés sur l'itinéraire vers Compostelle, les hôpitaux de Pons, de Saint-Jacques de Bordeaux ou de Roncevaux en étant probablement les archétypes. A Cayac, se pose de ce point de vue la question du couvrement du passage intermédiaire entre les deux façades, un voûtement ayant pu être envisagé dans un premier temps par dessus la voie, abandonné au profit d'une charpente, peut-être à la suite du recul de la façade de l'hôpital. Cette question manque cependant d'éléments et mériterait de nouvelles investigations complémentaires.

Jean-Luc Piat et Judith Canal

LORMONT

Château du Prince Noir

Dans le cadre de travaux de mise en sécurité de l'aile orientale des anciens communs du château dit du Prince Noir, derniers vestiges de l'ancienne résidence de campagne des archevêques de Bordeaux à Lormont, une étude archéo-

logique des élévations a été conduite afin d'établir les grandes lignes chronologiques de ces constructions dont une partie est inscrite au titre des Monuments Historiques. Les bâtiments étudiés correspondent à un pavillon d'entrée sous lequel est établi un passage charretier et qui abrite, dans une basse-fosse, les anciennes prisons où figurent des graffiti du XVIIe siècle, l'un figurant la ville de Jérusalem, d'autres des navires ou des fleurs de lys. Ce pavillon est encadré par deux corps bâtis alignés le long des fossés qui devancent l'ensemble de cette aile. Le bâtiment au sud du pavillon était affecté aux anciennes écuries, celui du nord au cuvier et au chai.

L'analyse des maçonneries a permis d'isoler plusieurs phases de construction entre les XVIIe et XIXe siècles qui corroborent l'étude documentaire menée par Laurent Chavier. Une première campagne de travaux fut conduite par l'architecte Henri Roche entre les années 1626 et 1629 sous l'épiscopat de François de Sourdis, puis une seconde, après les troubles de la Fronde où le château fut saccagé, entre 1654 et 1670, à l'initiative de l'archevêque Henri de Béthune. L'écurie et le chai furent réparés notamment par le remploi pour la charpente de poutres peintes issues de l'ancien logement du cardinal de Sourdis. Deux sont encore visibles, où l'on devine un décor peint simulat des cadres en cuir repoussé contenant des compositions de fruits ou de paysages reliés entre eux par des rinceaux végétaux.

Alors qu'une grande partie de l'ancien château des archevêques est démolie à la fin du XVIIIe siècle, l'aile orientale est conservée et entretenue, en particulier le chai, en raison de son utilisation pour le stockage des productions agricoles. Le pavillon d'entrée est cependant modifié à cette époque, ou plus tard dans le courant du XIXe siècle. Sur la façade extérieure, est incrusté en remploi un beau panneau sculpté en relief représentant la Vierge assise sur un croissant de Lune tenant l'Enfant Jésus, dont le visage n'est pas sans rappeler celui du jeune Louis XIV. Le blason sculpté aux armes de la famille de Sourdis signe la date de ce décor autour des années 1625-1645, au moment où le culte marial est alors à son apogée en Bordelais.

Jean-Luc Piat

La réhabilitation prochaine du Château du Prince Noir et la construction d'un bâtiment pour la direction départementale de l'équipement à proximité, a donné lieu à un diagnostic archéologique. Celui-ci a porté sur deux parcelles, AZ 106 et AZ 109 pour une superficie totale de 15 730 m². Quinze sondages sur 17 se sont révélés positifs.

La première parcelle renferme des structures bâties dont il ne reste, dans la plupart des cas, que les fondations. Les sondages ont confirmé la présence de vestiges des XIVe et XVe siècles à l'ouest du château, devant la façade à deux tourelles. Les datations ont été obtenues à partir d'un important

mobilier céramique issue d'une structure, probablement une latrine. Un autre sondage, plus au sud, éloigné de 25 m du château a retrouvé des murs ou des négatifs de murs qui pourraient correspondre à la seconde aile du château connue dans les textes mais aujourd'hui disparue. Les rares éléments datant issus du sondage appartiennent à l'époque moderne. Sur l'ensemble du site, aucun élément antérieur au XIVe siècle n'a été observé.

Quant à la seconde parcelle, à l'est des dépendances du château, elle conserve les vestiges d'une phase moyenne du Bronze final avec une fosse et un niveau d'occupation renfermant des tessons épars. A cette occupation très localisée se juxtapose un ensemble de structures en creux (fossés, fosses, structures de combustion liées probablement à une activité métallurgique) renfermant un rare mobilier attribuable à l'époque moderne et contemporaine.

Nathalie Moreau

Rue de la Moune

La construction de bureaux sur 750 m² dans une zone ayant révélé à plusieurs reprises les vestiges d'une production potière importante datant du XIIIe siècle a fait l'objet au préalable d'une opération de diagnostic. Malgré le contexte favorable, aucune occupation ancienne n'a été relevée.

Nathalie Moreau

PESSAC

Pont-rail du tramway

L'aménagement d'un pont-rail pour le tramway à Pessac est à l'origine du diagnostic archéologique que l'Inrap a effectué en octobre 2004. Des vases fragmentés écrasés en place et quelques tessons ont été recueillis à cette occasion. Sur ces bases, une fouille a été prescrite dans deux zones, situées de part et d'autre de la voie de chemin de fer, et en bordure de la trémie du tramway, qui a été creusée courant 2005.

La zone de fouille a, pendant ces travaux, été occupée par les engins, et été perturbée dans certains cas (dessouchage dans la zone sud, creusement de la trémie dans la zone nord). Toutefois, il ne s'agit pas de l'unique perturbation de la zone. En effet, dans la zone nord, les niveaux sont perturbés sur presque l'intégralité de la zone de fouille, probablement en raison de la présence d'une ancienne voie de chemin de fer (voie de garage ?) ou d'une ancienne ligne électrique. Quant à la zone sud, outre les perturbations liées probablement au dessouchage par endroits, il semble que l'ensemble de la zone ait été occupée au XIXe siècle et que d'importants remaniements aient été effectués.

Quoi qu'il en soit, et malgré le caractère perturbé, et donc lacunaire, de la fouille, un petit ensemble céramique de l'Âge du Bronze ancien ou moyen a été mis au jour. Ainsi, se trouvaient au sud de la voie de chemin de fer deux dépôts de céramiques : l'un était composé de trois vases fragmentés déposés dans le fond d'un quatrième ; l'autre à 40 m de distance, était composé d'un unique fond de récipient. Au nord de la voie ferrée, et à 80 m au nord-ouest du premier dépôt, un vase fragmentaire avait été mis au jour au cours du diagnostic ; un autre, 30 m plus à l'est. Aucune structure ne peut être rattachée à ce mobilier.

L'interprétation du site n'est pas aisée. Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agisse d'un habitat. Le fait de ne trouver que des vases fragmentés, la faible quantité de tessons erratiques, la grande distance qui sépare les différents faits laissent entrevoir un rapprochement avec des *tumuli* dans lesquels des vases entiers et vides ont été déposés en l'absence de tout ossement, incinéré ou non. Faut-il voir à Pessac la trace de *tumuli* érodés ? Rien n'est moins sûr, mais cela reste une piste.

Isabelle Kerouanton

VILLENAVE-D'ORNON

La prospection sur le territoire communal s'est effectuée sur des chantiers en cours, au long des chemins de Leyssotte et de Couhins. Rien ne fut trouvé.

François Magnant

Château Barret

La prospection d'une partie des vignes du château Barret avait pour but de vérifier des traces possibles d'habitat et du passage de l'aqueduc gallo-romain sur les parcelles non plantées, situées sur la partie ouest longeant l'avenue de Brigend et le chemin de Brignon. Aucun vestige apparent ne fut trouvé.

Opérations archéologiques en Gironde

BAZAS

Rue du Tan

Une expertise archéologique a eu lieu le 21 avril 2005 sous la forme d'une unique tranchée de 18 m de long sur la parcelle cadastrale AB 437 de la commune de Bazas, rue du Tan, lieu-dit Saint-Antoine sud. La parcelle, enclose de murs de pierre hauts de 1,50 m, est située au creux d'un petit méandre du ruisseau Saint-Vincent.

En revanche, sur deux parcelles défrichées, en dénivelé de pente douce vers l'Est, situées au centre de l'exploitation, une monnaie de Trajan fut découverte, ce qui amena une demande de prospection électromagnétique sur les parcelles concernées. Aucune autre monnaie romaine découverte, mais beaucoup de pièces du Moyen Âge jusqu'au XXe siècle, plus une pièce coloniale française de Louis XV pour la Louisiane et une pièce de la reine Victoria de Grande-Bretagne.

François Magnant

Terrefort

Les informations recueillies à proximité du terrain visé par la présente opération, lors d'une précédente intervention archéologique et avec la reconnaissance d'un fragment d'aqueduc (Charpentier, 2004), incite à penser que l'ouvrage puisse encore présenter en ce lieu des vestiges en place.

Un affaissement visible en limite orientale de la parcelle peut être associé au passage du conduit. En validant cette hypothèse, la gestion à venir du dossier d'aménagement serait plus aisée.

C'est donc en accord avec le propriétaire du terrain qu'un sondage de 3 m²a été réalisé le 12 mars 2005. Aucun vestige n'a été observé.

Il n'en demeure pas moins que l'aqueduc antique passe dans le terrain sans qu'il soit possible, à l'heure actuelle, d'en préciser la localisation et l'état de conservation.

Xavier Charpentier

CHARPENTIER, Xavier (2004). Villenave-d'Ornon, «Au Marteau», *Bilan scientifique de la région aquitaine*, 2004, Bordeaux, p. 98-99.

Le sondage a révélé un sous-sol perturbé en profondeur par des gravats étalés, une excavation importante de type mare et des remblaiements conséquents au moment de la remise en culture de la parcelle. Une argile plastique forme à l'est du sondage un remblai d'assainissement légèrement taluté, destiné à freiner les remontées d'eau très abondante dans ce secteur bas de la ville. La parcelle 439 bénéficie d'ailleurs de l'une de ces résurgences pour son alimentation partielle en eau courante domestique. Le surplus traverse la parcelle 437 du nord-est vers le sud-ouest.

L'excavation de type mare est à mettre en relation avec les installations de tanneurs modernes sises quelques dizaines de mètres plus au sud (séchoir et bassins encore visibles).

Luc Wozny

BEYCHAC-ET-CAILLAU

Le Bourg

Suite au projet d'extension du pôle petite enfance de la commune de Beychac-et-Caillau, un diagnostic a été réalisé dans l'emprise du futur bâtiment.

A mi chemin entre Bordeaux et Libourne, Beychac est située sur une des collines calcaires de l'Entre-deux-Mers.

La superficie réduite de la zone à sonder (50 m²) n'a donné lieu qu'à un seul sondage de 3 m² pour 1,20 m de profondeur. A 50 cm sous le niveau sol a été atteinte une couche d'argile orangée stérile contenant quelques nodules oxydés. Bien que situé à proximité d'une église romane entourée par son cimetière, le sondage n'a livré aucune structure archéologique.

Anne Pons-Métois

BIGANOS

Bois de Lamothe

C'est un projet de piste cyclable qui est à l'origine d'une fouille préventive au «bois de Lamothe» à Biganos. En 2004, une série de sondages, sur le tracé du projet, avaient permis de définir avec précision la zone d'intervention.

D'une durée de deux mois, cette fouille linéaire de 150 m de long sur 4 m de large a permis de réunir un grand nombre d'informations sur les vestiges et la stratigraphie. De plus, la fouille reprend et complète le plan du grand bâtiment de l'opération programmée «état des lieux» (cf. fig.). A l'heure de la rédaction de cette notice, l'analyse des données est en cours et les résultats ici livrés se bornent à définir de grands secteurs par l'organisation des vestiges conservés dans ces milieux humides (cf. fig.).

La fouille a permis la reconnaissance d'un franchissement antique sur un cours d'eau aujourd'hui colmaté. Plus de 180 pieux conservés dans ces milieux humides ont été relevés sur un petit espace. Si on a pu reconnaître la largeur de l'ensemble structuré (6 m), il n'en est pas de même pour la longueur, filant hors emprise et sous la route départementale. Les premières dates obtenues par dendrochronologie sont proches de 47 ap. J.-C.

50 m à l'est, après une zone où aucun bâti n'a été repéré, une zone de dépotoir a été très largement échantillonnée. Riche en mobilier céramique et métallique, cette zone a livré de nombreux restes de coquillages (huîtres, moules, pétoncles, coquilles Saint-Jacques, palourdes) et de poissons. Ce secteur de rejets domestiques précède un bâti dont l'état récent succède à un état incendié vers 70 ap. J.-C. (données Ch. Sireix), état fossilisé sous les remblais d'exhaussement de la nouvelle construction. Au Moyen Âge, trous de poteau, fosses et sépultures en pleine terre perforent ces couches antiques.

A l'est de cette zone, un large espace de circulation élaboré à l'aide de sables fins et de graviers occupe une largeur d'une vingtaine de mètres environ. Il ne présente pas les caractéristiques usuelles des chemins ou rues antiques : pas de fossé, pas de caniveau, pas d'ornierage, et d'une manière générale les couches de roulement sont très propres. Par contre, les bords sont aménagés : sur deux mètres de large, les finitions de surface sont en garluche compactée à l'ouest et en mortier jaune lissé à l'est. Cet espace coïncide avec un chemin rural actuellement partiellement conservé au sud-est de la fouille, chemin qui passe devant le «*fanum*» des «Abatuts» ; ce chemin est l'ancienne route de Lamothe à Mios et Salles, deux entités antiques identifiées.

Cet espace est en contact à l'est avec le grand bâtiment dit «basilique» par B. Peyneau assimilé aujourd'hui à un entrepôt. Trois sols successifs ont été repérés, le plus ancien portant les traces nettement marquées d'un incendie ce qui n'est pas sans rappeler le bâti incendié situé de l'autre côté de l'espace de circulation.

Creusées dans les couches antiques de ces bâtiments, des sépultures en pleine terre appartiennent en majeure partie aux époques médiévale et moderne. On note cependant les restes d'un sarcophage trapézoïdal le long d'un gros massif maçonné, le tout associé à un mur en abside sommairement fondé, le cercueil de pierre se trouvant à l'intérieur de l'espace ainsi défini. D'autres sarcophages ont été détruits au moment de la construction de la RD 650 vers 1830 et d'autres encore ont été fouillés par B. Peyneau vers 1916-18. Si l'existence de l'église paroissiale Saint-Jean de Lamothe est bien connue par les textes mais non localisée précisément sur le terrain, le petit édifice nouvellement mis au jour a sans doute une ancienneté un peu plus grande.

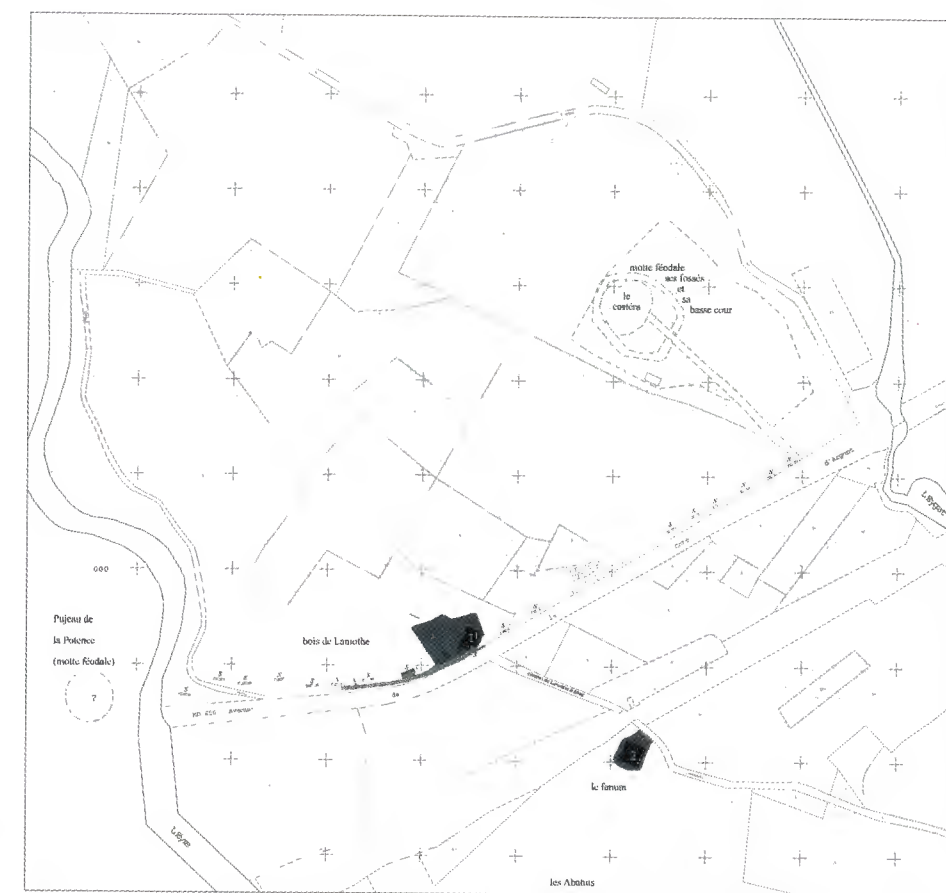
On tend aujourd'hui à développer l'hypothèse d'entrepôts en contexte portuaire plutôt que celle, traditionnelle, d'une cité. Plusieurs arguments plaident en ce sens : le «pont», le contact avec le domaine maritime, le carrefour des voies terrestres et fluviales.

Luc Wozny



Biganos, Bois de Lamothe.

Structure antique en bois
sur un cours d'eau
aujourd'hui colmaté.

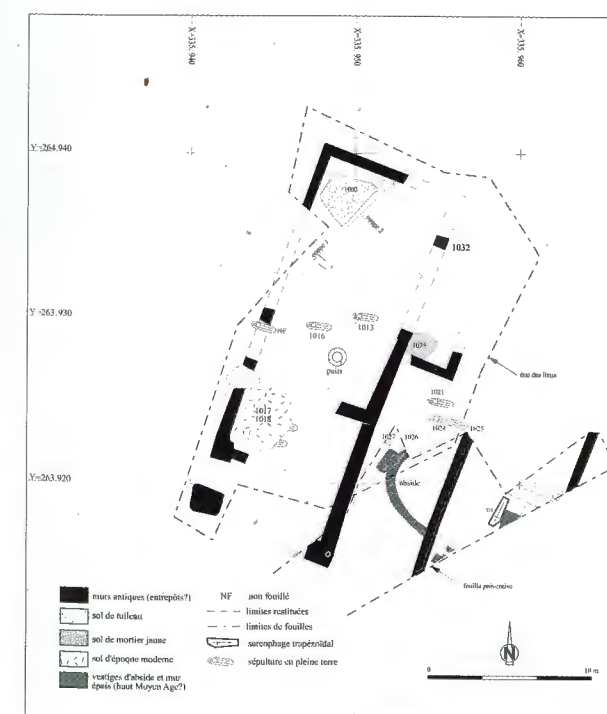


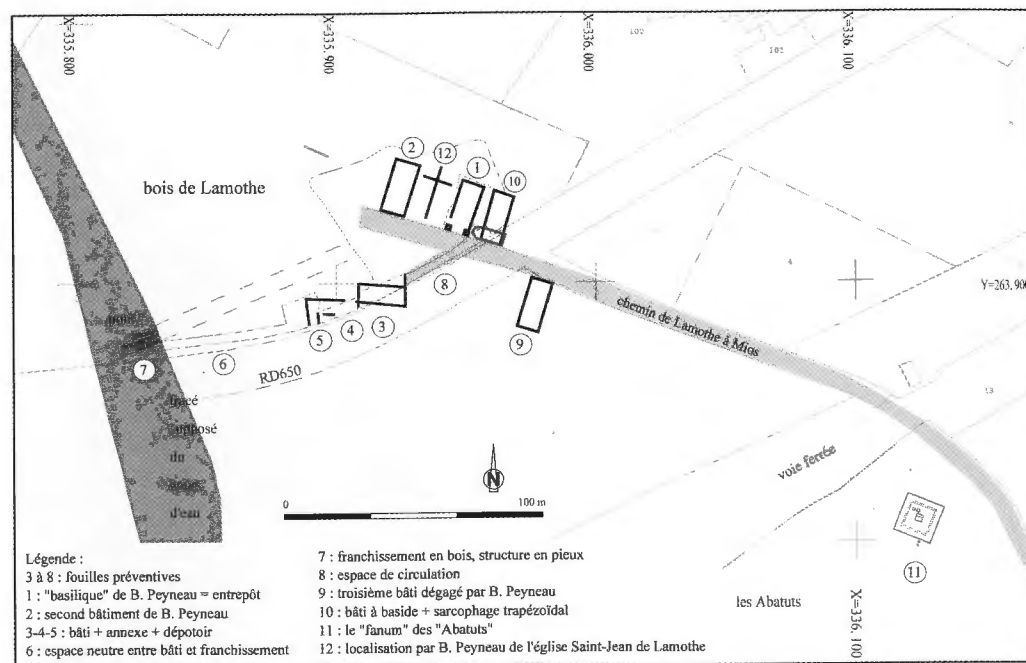
Bois de Lamothe et Les Abatuts

Un programme de bilan général baptisé «état des lieux» a été mis en place à Biganos aux lieux-dits «bois de Lamothe» et «les Abatuts». Il s'agit d'un site antique localisé aux abords d'un delta formé au débouché de deux rivières Eyre et Eygat sur la lagune d'Arcachon. A ce point précis convergent trois axes antiques d'importance, venant de Bordeaux, Dax et de la voie littorale.

Le but de cette petite opération d'août 2005 menée en 10 jours a été d'évaluer l'état de conservation des vestiges, le potentiel scientifique et la validité de mise en place d'un programme d'étude conséquent. L'état des lieux a concerné un grand bâtiment antique interprété par B. Peyneau comme une «basilique» et un autre reconnu comme «fanum» par J. Peres. Ces deux ensembles sont distants de 250 m environ (cf. fig.).

Le premier bâtiment a été en partie fouillé officiellement en 1916-18 (B. Peyneau), le second en 1969-70 (Peres), puis les deux clandestinement jusqu'à très récemment. Le gisement rassemble aujourd'hui un certain nombre de chercheurs sur l'hypothèse de l'emplacement de la cité antique de Boios, une des «capitales éphémères» de la Gaule (Maurin 2003). Un





Biganos,
Bois de Lamothe
et les Abatuts.
Localisation générale
des interventions
archéologiques.

programme de prospection-inventaire, vaste et complète étude documentaire, a été financé par le Conseil Général en 1989-1991 (Séguy 1991). Ce travail sert de base au projet actuel d'étude de site.

Sur chacun de ces secteurs colonisés depuis quatre-vingts ans par une jeune et vigoureuse forêt, le processus scientifique a été le même :

- 1) Débroussaillage appuyé et coupe sélective des arbres nécessaires à un accès satisfaisant et sécurisé.
- 2) Décapage manuel et mécanique visant à faire le tri entre les terres déjà remuées par les fouilles précédentes et les niveaux vierges de toute intervention archéologique.
- 3) Reconnaissance des vestiges et de la stratigraphie par nettoyage fin, fouille partielle ou sondages ponctuels.
- 4) Extension de la recherche à des zones non explorées pour affiner la stratigraphie et évaluer au mieux le potentiel scientifique du gisement.
- 5) Prise opportune d'information sur les cavités fraîches des fouilles clandestines du bois de Lamothe.

Les surfaces concernées sont pour le «bois de Lamothe», un débroussaillage de 3000 m² et un décapage mécanique sur 350 m². Pour le «*fanum*», le débroussaillage a concerné 300 m² pour un décapage manuel de 100 m².

Un programme de levé topographique basique a été mis en place. Il servira de référence aux travaux futurs. Aucun relevé des vestiges, aucun calage Lambert ni NgF, n'avaient été réalisés.

Au «bois de Lamothe», la «basilique» est un grand bâtiment de 24 m de longueur sur 9 m de largeur. Les maçonneries sont en petit appareil de garluche (pierre locale) et mortier de chaux jaune. Les sols sont en mortier lissé. Trois états au moins ont été reconnus ; le plus ancien est attribué à la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. Quelques sépultures médiévales et modernes superposées à ce bâtiment appartiennent au cimetière de l'église Saint-Jean de Lamothe aujourd'hui disparue.

Aux «Abatuts», les maçonneries découvertes forment un carré de 3,60 m de côté présentant aux angles les empreintes en négatif de probables bases de colonne. Une maçonnerie de 11,38 m par 10,80 m enserme ce carré central, délimitant une galerie intérieure de 2,95 m de largeur. Une galerie extérieure périphérique a également été repérée. Le carré central est un puits qui descend à plus de 1,50 m de profondeur par rapport au dernier niveau de sol. Tous les sols dégagés à l'intérieur et à l'extérieur sont formés de cassons de tuiles et d'amphores posés sur un radier de mortier de chaux blanc.

L'état des lieux amène les constats suivants : l'homme et le végétal sont les principales causes de l'état actuel médiocre de conservation des maçonneries du *fanum*. L'enfouissement est la protection la plus efficace, mais les fouilles anciennes et récentes ont rebouché insuffisamment le site ou abandonné les couches archéologiques à l'air libre. De plus, les fouilles anciennes sur le *fanum* ont démonté certains éléments de la galerie, comme des pièces de marbre ou des éléments de pavement. La stratigraphie récente a disparu ; les états anciens ont cependant conservé toute leur intégrité.

Côté bois de Lamothe, aucun vestige immobilier n'a été démonté. Le bâti est dans son état initial d'enfouissement à l'exception des «tranchées» longilignes de B. Peyneau qui suivent les murs, escamotant par là même certaines informations stratigraphiques. La stratigraphie antique générale est partiellement conservée en particulier dans l'angle nord-ouest et le centre du grand bâtiment.

Lorsque l'enfouissement est bon, ce sont les arbres à croissance rapide qui posent problème. Les vernes, trembles et peupliers, par exemple, poussent très vite dès lors qu'ils ont les pieds dans l'eau. Ils possèdent un système racinaire dense et solide, à la différence des pins, très rares ici. Ils enserrant les maçonneries et perforent sols et mortiers, faisant éclater la cohésion des éléments assemblés.

En ce qui concerne l'interprétation des vestiges, la notion de «basilique» est aujourd'hui écartée au profit de l'hypothèse d'un bâtiment de type entrepôt. Même chose aux «Abatuts», la dénomination *fanum* est remise en cause jusqu'à plus ample reconnaissance de l'environnement général du bâti.

Le programme 2006 concernera le secteur du grand bâtiment et s'attachera à vérifier l'hypothèse de la présence d'entrepôts.

Luc Wozny

MAURIN, L., SOUILHAC, V. Les énigmes de Boios. In : Actes du colloque : *Capitales éphémères*, Tours 2004, p. 191-205 et 371-373.

PERES, J. *Découverte d'un petit temple gallo-romain (janum) à Lamothe-Biganos (Gironde)*. Rapport de sondages 1969-1970. Bordeaux 68 p.

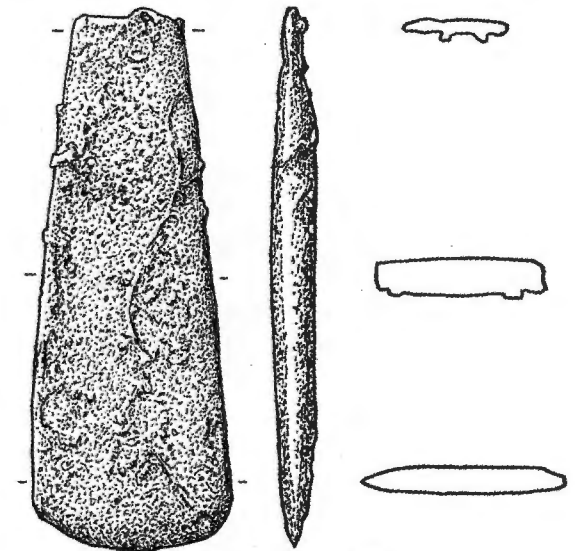
PEYNEAU, B. *Découvertes archéologiques dans le Pays de Buch*. 3 volumes, Bordeaux 1926.

SEGUY, Dir. *Le delta de la Leyre de la Préhistoire à nos jours*. Rapport de prospection inventaire 1989/1991, Conseil Général de la Gironde, Service archéologique, t. 1, texte, 350 p., t. 2, annexes, 273 p., t. 3, planches annexes, 178 pl., Bordeaux, 1991.

CADAUJAC

Domaine de Couhins

La prospection inventaire effectuée cette année sur le domaine INRA de Couhins s'est inscrite dans la continuité de l'opération menée en 2002 (cf. notice BSR 2002) sur des parcelles cultivées qui avaient livré un mobilier céramique de XVI^e et XVII^e siècles, abondant mais essentiellement concentré sur une parcelle récemment labourée. Quelques rares tessons et autres objets gallo-romains venaient s'associer à 18 monnaies comprises entre le II^e et le IV^e siècle. Cette même parcelle a également livré trois outils lithiques et deux nucléus que l'on peut vraisemblablement mettre en relation avec les mégalithes de Peyrehaut (Villenave-d'Ornon) situés à environ 1500 m.



Cadaujac, domaine de Couhins. Hache en cuivre, dessin J. Roussot-Larroque.

Il s'agissait d'étendre la zone prospectée à l'occasion de la mise en culture d'une zone jusque là maintenue en prairie. L'opération 2005 n'a, de ce fait, concerné qu'une surface limitée.

Le profil pédologique de ces parcelles planes laisse apparaître une épaisseur importante de sable reposant sur une couche d'argile lourde et de graves rubéfiées profondes, contrastant avec les parcelles étudiées en 2002 pour lesquelles cette couche d'argile sur calcaire altéré est affleurante, le sol présentant parfois une forte déclivité en direction du ruisseau de l'Eau Blanche.

La prospection s'est révélée négative pour le mobilier céramique et lithique. La prospection électromagnétique a, quant à elle, livré une hache plate en cuivre, unique objet métallique pour cette zone. Il s'agit donc d'une trouvaille isolée, hors contexte, ne pouvant mener à aucune interprétation et que seule sa datation permet de rapprocher des rares autres découvertes pour ces périodes (néolithique et chalcolithique) dans ce secteur géographique.

Thierry Mauduit

VALLÉE DE LA DURÈZE

Gensac, Listrac-de-Durèze, Massugas, Pellegrue, Pessac-sur-Dordogne, Soussac

Outre des compléments d'information sur des stations connues mais jusqu'alors insuffisamment documentées, les prospections conduites en 2005 ont permis la détection de

nouveaux sites. Ces derniers, majoritairement attribuables au Paléolithique moyen, livrent peu de matériel et sont décelables sous forme de petites concentrations de silex taillés. Certaines se surimposent à des gîtes de matières premières mais un examen des pièces recueillies nous permet d'affirmer que les stationnements des préhistoriques n'ont pas toujours été motivés par la présence de ces affleurements. Les matières débitées sont souvent différentes du silex disponible sur place. La situation topographique et l'exposition de ces sites ont sans doute été des critères privilégiés. Leur association à des gîtes à silex est dans la plupart des cas une coïncidence. La plupart des affleurements livrant un silex de qualité suffisante pour être débité sont situés dans les pentes, souvent abruptes, de la vallée de la Durèze ou dans les vallons avoisinants. Dans ce cas les préhistoriques ont parfois stationné sur les plateaux sus-jacents.

Le Paléolithique supérieur récent a été décelé par la présence de pièces typiques plus ou moins isolées. Tandis que le Néolithique, assez timide, se surimpose fréquemment aux sites du Paléolithique moyen. La protohistoire et les périodes historiques sont très mal représentées, sans doute en partie à cause de la nature des terrains qui nuit à la conservation des céramiques.

Un recensement des gîtes de matières premières a commencé cette année avec l'échantillonnage de 24 affleurements de silex dans les formations tertiaires. A cette occasion plusieurs aires de débitage ont été mises en évidence dont un très gros site d'extraction à Coubeyrac. Certains affleurements livrant un silex de bonne qualité n'ont pas été exploités par les préhistoriques.

Grégory Compagnon

FRONTENAC ET LUGASSON

Bachon et Fauroux

Cette prospection inventaire a permis de faire le point sur l'implantation de structures creusées dans la roche calcaire (souterrains refuges et silos), sur deux communes de l'Entre-Deux-Mers, Lugasson et Frontenac. Les structures du souterrain refuge de Fauroux à Lugasson et celle de la Grotte de Piquepoche à Frontenac étaient connues avant cette étude.

Trois autres sites ont été identifiés : deux sites de silos situés à proximité du souterrain refuge de Fauroux et un petit souterrain refuge à Bachon dans la commune de Frontenac. Si le souterrain refuge de Fauroux est attribuable à l'époque des invasions normandes du IX^e siècle, les autres structures ne sont pas datées précisément. Une étude archéologique permettrait à la fois de replacer ces sites dans leur contexte historique et aussi de comprendre comment ces structures fonctionnaient avec un habitat aujourd'hui disparu.

Jean-Claude Huguet

GÉNÉRAC

Maison forte du Prat (XIV-XVIII^e siècles)

En 1997, M. et Mme Dietrich, nouveaux propriétaires de la maison forte du Prat, entreprennent progressivement des travaux de mise en valeur puis de restauration de l'édifice dans le but de le réhabiliter et l'habiter. Dès les premiers travaux, de nombreux jalons, hors contexte, attestent une occupation médiévale antérieure au XIV^e siècle.

En mai 2005, des tranchées sont ouvertes dans la cour ainsi que dans une partie du bâti. A la suite, une intervention archéologique est entreprise assurant l'étude des excavations déjà réalisées ainsi que le suivi de la fin des travaux. L'étude stratigraphique menée permet de noter un remaniement très important des niveaux sur l'ensemble de la cour, à la fin de la Renaissance ou à l'époque moderne. Toutefois, cette étude est insuffisante pour définir l'évolution et l'organisation du site à travers les structures mises au jour (4 murs perpendiculaires au nord du mur sud de la cour ; un mur perpendiculaire au sud du mur sud de la cour, dans l'angle nord-est de la pièce 5 ; un embryon de mur (?) sous l'allée, devant la pièce 1).

Les rares données historiques lient l'histoire du Prat aux mémoires de Blaye. Au XI^e siècle, la terre du Prat est un bien des Rudel, seigneurs de Blaye. Avant la Révolution, la propriété appartient au chapitre de Saint-Sauveur, de cette même localité.

Devant l'intérêt du site, l'étude de l'abondant mobilier céramique mis au jour par les propriétaires est entreprise. Le traitement architectural de l'édifice est programmé pour 2007. Celui-ci permettra d'asseoir la poursuite des recherches archéologiques qui se dérouleront à partir de 2008, en fonction des travaux liés à la réhabilitation de l'ensemble.

Une recherche historique sera développée en parallèle. Celle-ci définira aussi la relation avec le moulin à eau situé, non loin de là, en bordure du cours d'eau aménagé qui alimentait le fossé de la maison forte.

Marie-Ange Landais

HOSTENS

Le Peyrot

Découvert en 2004 par G. Belbeoc'h à la faveur d'un semis de pins, ce gisement de plein air se situe dans la Haute Lande girondine à proximité du gisement magdalénien de plein air de la Honteyre qui a fait l'objet de fouilles programmées de 1998 à 2000. Un sondage d'évaluation y a été effectué au cours du mois de novembre 2005 sur une surface de 4 m². La

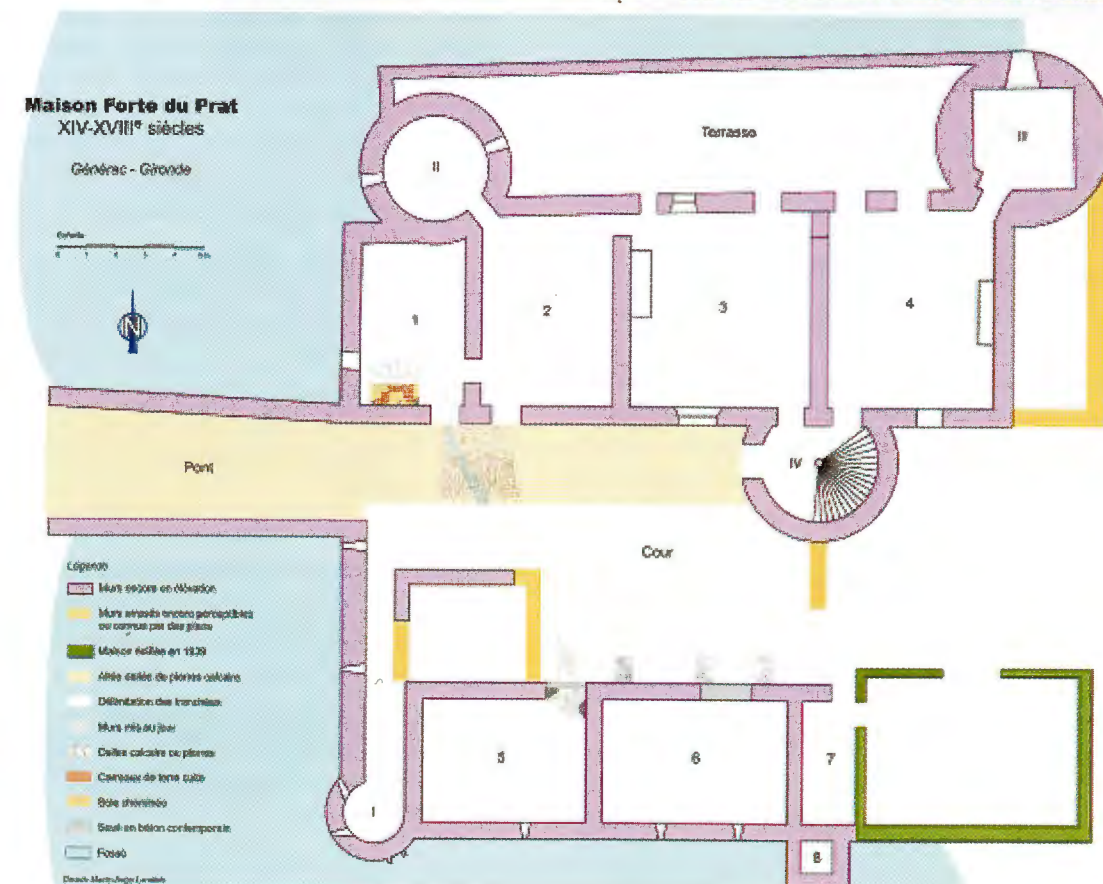
Générac, maison noble du Prat.



Angle nord-ouest de l'ensemble monumental. Au premier plan, le fossé en eau. Celui-ci existe encore sur les côtés nord, ouest et sud. (Ph. J. Tauran)



Côté ouest, un pont en pierre enjambe le fossé pour donner accès au site. (Ph. J. Tauran)



couche archéologique unique, peu épaisse, repose à la base d'un niveau de sables humiques au contact de sables à graviers sous 20 cm de sables remaniés par le labour. Seule l'industrie lithique s'est conservée dans le contexte de sables humiques acides de ce gisement. L'industrie, relativement abondante, est en très grande majorité en silex de provenance locale (silex campanien de la ride anticlinale de Villagrains). Le débitage est laminaire de facture peu soignée et lamellaire avec des lamelles larges. Les lames, généralement courtes, semblent avoir été détachées au percuteur dur. L'outillage est peu abondant mais il a livré des éléments diagnostiques de l'Azilien (trois pointes à dos de type azilien, un grattoir court sur éclat) le tout associé à des fragments de lames retouchées et à de rares burins. Il n'y a pas de lamelles à dos. Le gisement semble d'extension réduite (50 m²) et le semis de pins l'a peu perturbé. En revanche, il a pu l'être par des phénomènes de bioturbation et de ruissellement. D'autres indices d'Azilien sont connus dans ce secteur dans les communes d'Hostens et de Cabanac-et-Villagrains.

Michel Lenoir en collaboration avec Gwénolé Belbeoc'h
et Jean-Claude Merlet

ISLE-SAINT-GEORGES

Les opérations menées cette année avaient pour but de poursuivre la collecte de mobilier de façon à affiner certaines données pressenties par les études préalablement menées.

Deux zones ont été l'objet d'une attention particulière. Il s'agit du site des «Gravettes» dont l'importance a suffisamment été montrée par les études antérieures, et du site de «Dorgès» qui a livré un important mobilier métallique permettant d'identifier une zone d'activité métallurgique relativement étendue (1 à 2 hectares).

Site des «Gravettes»

Les travaux de construction du lotissement étant terminés sur la zone d'habitat antique (Bronze final – IV^e siècle), seuls quelques fondations de clôtures et terrassements superficiels sur les parcelles cadastrales 492 et 493 ont permis la collecte de mobilier essentiellement céramique. La taille des tessons est conséquente, ce qui prouve que l'on est sur des niveaux non touchés par les travaux agricoles antérieurs.

La chronologie du corpus fait apparaître une fourchette restreinte au Deuxième Âge du Fer et à l'époque Augustéenne, les niveaux plus anciens n'ayant pas été atteints. Il est toutefois un peu surprenant de noter la faible représentation des époques post-Augustéenne pourtant reconnues sur les différents sites de l'Isle-Saint-Georges.

La céramique est non tournée à 70 %, grise ou noire à 90 %. La pâte utilise souvent un dégraissant grossier (coquillé, calcaire, sable). L'usage est entièrement dédié à la vaisselle

et au stockage. Les productions de l'atelier de Vayres sont largement représentées, ce qui confirme les liens étroits entretenus avec la rive droite de la Garonne.

Site de «Dorgès»

La zone prospectée a été limitée à l'ouest de la parcelle cadastrale 63. Ce secteur, déjà prospecté en 2004, s'était révélé riche en mobilier métallique, ce qui a motivé cette nouvelle opération effectuée à l'aide d'un détecteur de métaux.

Outre quelques rares monnaies royales ou féodales (doubles tournois, liards de France), des éléments intéressants ont été collectés. Ainsi, trois demi-as de Nice frappés sous Auguste, une monnaie à la croix des Volques Tectosages, une monnaie en bronze des Bituriges Cubes (type VANDIINOS) sont venues compléter le corpus monétaire de la commune riche maintenant d'une centaine d'exemplaires (dont 38 uniquement sur Dorgès). A cela s'ajoute un fragment de bracelet en bronze, un fragment de fibule à queue de paon et plaque en losange, une petite fibule zoomorphe simple à charnière représentant un cheval marin (ce qui porte à six le nombre de fibules trouvées en prospection uniquement pour Dorgès et à douze en ajoutant celles de la fouille de 1987 aux Gravettes), ainsi qu'un fragment d'une petite faucille en bronze. Il est à noter que ce type d'objet est assez rare en Gironde.

La métallurgie du bronze et du plomb est à nouveau confirmée par la collecte des nombreux témoins de cet activité (scories, déchets de fonderie, éléments en cours d'élaboration, résidus de fabrication, etc.). Il n'a pas été possible, avec les éléments en notre possession, de déterminer précisément quelles étaient les productions liées à cet artisanat. Il semble que la fabrication se soit limitée à de petits objets.

Plusieurs nodules ferriques pourraient être liés à de la sidérurgie cette activité. Cependant ces éléments n'ayant pas fait l'objet d'un ramassage systématique, les indices récoltés ne sont pas assez nombreux pour avancer des certitudes ni même une datation. On peut toutefois noter que le fer est très présent dans le mobilier de 1987 (en grande partie constitué de clous) et que l'on retrouve également les mêmes nodules issus des niveaux étudiés.

Cette nouvelle campagne de prospection a confirmé la vocation de métallurgie artisanale du secteur de Dorgès avec la collecte de nombreux éléments supplémentaires représentés par des résidus de fonderie et de déchets de fabrication, actuellement en cours d'analyse.

Il est également intéressant de noter la corrélation chronologique entre les monnaies et les fibules avec une forte dominante pour une période comprise entre le I^{er} siècle avant J.-C. et le I^{er} siècle de notre ère.

La céramique livrée par les travaux des Gravettes n'est pas représentative de la chronologie réelle du site car seul les niveaux du Second Âge du Fer semblent avoir été touchés mais les éléments issus de la fouille de 1987 et des travaux de construction en 2004 sont suffisamment nombreux pour avoir une bonne idée des périodes d'occupation humaine sur ce site.

Thierry Mauduit

JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC

La Chapelle

Une troisième campagne de fouille programmée a eu lieu sur le site de «La Chapelle» à Jau-Dignac et Loirac en juillet 2005. Elle a réuni environ 25 fouilleurs, en majorité étudiants du pôle bordelais (Bordeaux 1 et 3), venus se former en archéologie et en anthropologie de terrain. Du point de vue scientifique, cette intervention a permis d'affiner la chronologie d'occupation du site et de mieux comprendre les installations successives. Des études connexes enrichissent la connaissance du site et, au-delà, celle de la société du Haut Moyen Âge en Aquitaine, encore méconnue.

Une réflexion sur la constitution du paysage a été engagée pour mieux comprendre l'évolution du peuplement de l'îlot dans son ensemble. Sur les photographies aériennes, le site archéologique apparaît en bordure nord-est d'un petit îlot, celui du hameau de Goulée, entre Jau-Dignac-et-Loirac, à l'ouest, et Valeyrac, à l'est. La prospection pédestre réalisée sur l'ensemble de l'îlot de Goulée n'a révélé qu'une occupation moderne à l'exception des parcelles de vignes situées à l'est du site fouillé (mobilier gallo-romain et médiéval). Par ailleurs, une collaboration avec les géomorphologues de l'université de Bordeaux 1 est envisagée pour mieux situer le rivage ancien (L. Massé).

Cette campagne a permis de mieux appréhender le plan du *fanum* et sa datation. En effet, la *cella* carrée du temple a comporté, peut-être dans un second temps, un vestibule ou *pronaos*, de l'ampleur de la galerie périphérique. La fouille des niveaux correspondant à la fondation de ce mur oriental permet d'attester une fondation du lieu de culte autour du I^{er} siècle (à préciser). Ce mur oriental avait jusqu'alors été interprété comme étant un ajout de l'époque mérovingienne puisqu'il a été conservé en élévation sur une assez longue durée. Il reste donc à préciser le plan des galeries périphériques du côté oriental.

C'est fort probablement après un hiatus d'occupation que les ruines du temple ont été réaménagées à la fin du VI^e siècle ou au début du siècle suivant. La *cella* du temple est transformée pour servir de bâtiment funéraire à une famille aristocratique. La totalité de l'intérieur de l'édifice a été fouillé et confirme la particularité de cet espace d'inhumation mérovingien. La réflexion s'oriente désormais autour de la fonction de

cet édifice qui constitue sans doute un jalon entre les mausolées de tradition antique et les premières églises privées.

Cette dernière campagne a permis d'affiner l'occupation du site entre le VIII^e siècle et le XI^e. La fonction funéraire semble en effet se poursuivre assez longtemps car le résultat de datations radiocarbone atteste la présence de plusieurs sépultures des IX^e et Xe siècles. Par ailleurs, a été retrouvé un ensemble de trous de poteaux et de petites fosses creusés au moment où l'édifice mérovingien est détruit : il s'agira de déterminer la nature de cette occupation (habitat temporaire ou édifice en bois ?). Aucun élément nouveau concernant la période médiévale n'a été recueilli.

Isabelle Cartron, Dominique Castex

LANDIRAS

Eglise Saint-Martin

Les travaux d'aménagement de la place (anciennement le cimetière) autour de l'église comportaient l'arrachage et la plantation d'autres. Le suivi archéologique de ces travaux n'a donné lieu à aucune découverte particulière, car le terrain était déjà très remanié.

Jean-Claude Huguet

LÉOGEATS

Cimetière

Un projet d'agrandissement du cimetière communal a occasionné un diagnostic. Le site occupe un promontoire calcaire dominant la confluence du Ciron avec le ruisseau du Moulin. A proximité immédiate, se trouve l'église Saint-Christophe. Celle-ci, inscrite à l'inventaire supplémentaire, bien que surtout connue pour son architecture des XII^e et XV^e siècles, contient des éléments du XI^e.

Le diagnostic et l'étude complémentaire ont fait ressortir une occupation attribuable aux VII^e-VIII^e siècles, se prolongeant aux IX^e-Xe et perdurant probablement jusqu'au XV^e. Notamment, un groupe de faits synchrones reconnus dans une des trois tranchées montre clairement l'existence d'une construction, sans doute domestique, des VII^e-VIII^e. D'autres faits de même nature sont plus éloignés ; ils représentent sans doute d'autres constructions de même époque ou plus tardives.

Dans la partie sud-est de la parcelle concernée, au contact de la limite nord de l'enclos ecclésial, le diagnostic a mis en évidence la présence d'une bonne dizaine de sépultures groupées. Dans le matériel recueilli, on ne peut reconnaître d'élément réellement datant : tous les tessons proviennent des comblements de surface et peuvent avoir été brassés ou corres-

pondre à des phénomènes plus tardifs. Le type de tombe, de forme anthropomorphe et creusé dans le calcaire sub-affleurant, ne peut être postérieur au XIV^e siècle et renvoie assez plausiblement aux XI^e et XII^e, époque de la construction de l'église, voire aux siècles précédents.

Entre Saint-Christophe de Léogeats et Saint-Vincent de Noaillan, a existé la paroisse de Saint-Laurent de Cameillac ; toutes trois apparaissent dans les comptes de l'archevêché tout au long du XIV^e siècle. Le regroupement de Cameillac et de Léogeats, apparemment déjà engagé alors, se fait au XV^e ou au XVI^e. Le lieu de Cameillac, un kilomètre au sud de l'église de Léogeats, possède aussi une villa gallo-romaine, bien caractérisée par de l'architecture, des mosaïques et du mobilier.

La découverte d'un habitat, voire d'un habitat groupé, des VII^e-VIII^e siècles immédiatement à côté de Saint-Christophe est remarquable pour poser une certaine symétrie avec Saint-Laurent et fournir une origine au village de Léogeats. Le fait que les deux sites, le plus ancien en plaine et l'autre sur un promontoire, aient donné lieu à la création de paroisses malgré leur proximité, donne à réfléchir. Plutôt qu'un déplacement du peuplement à cette époque, c'est la création *ex nihilo* d'un second pôle qu'on pourrait imaginer.

Nathalie Moreau et Pierre Régaldo-Saint Blancard

LIBOURNE

Centre ville

Des sondages devaient être réalisés pour reconnaître les réseaux et le sous sol, avant la mise en place de containers à ordures enterrés aux quatre angles de la Place Abel-Surchamps et derrière le Marché couvert de Libourne. L'objectif de l'opération était d'en profiter pour observer les niveaux archéologiques.

Rue Thiers, face au n° 3 :

Sous l'ancienne chaussée (grave et pierres), une couche fortement remaniée couvrait un niveau de terre graveleuse noire, comportant du matériel antique. Présent de manière plus ou moins nette dans tous les sondages, ce niveau a été repéré par Bernard Ducasse lors du creusement du parking souterrain. Evoquant une terre labourée, il ne montrait aucune trace de sol ou de niveaux en place. A partir de 1,50 m sous le niveau de voirie, la grave vierge est apparue.

Rue Victor-Hugo, face au n° 67 :

Entre deux canalisations actives subsistait la maçonnerie du fond d'un égout bâti. Des restes de pierres schisteuses vertes, ressemblant à de l'ardoise, montraient comment on avait tapissé le fond de cette canalisation et assuré son étanchéité.

Entre ces différentes conduites modernes, se trouvait « la » couche de terre graveleuse noire contenant du matériel antique.

Rue Clément-Thomas, face au n° 68 :

Sous l'ancienne chaussée et la couche fortement remaniée qui la portait, un niveau de galets témoignait probablement d'une voirie médiévale. Puis, entre différentes conduites modernes, se trouvait « la » couche de terre graveleuse noire.

Rue Michel-Montaigne, face au n° 4 :

Les restes d'un égout moderne, avec forme de biais pour couvercle, contenaient du matériel de la fin du XIX^e avec quelques fragments de *tegulae*. Sous les fourreaux électriques contemporains, se trouvait « la » couche de terre graveleuse noire, comportant du matériel antique.

Rue Waldeck-Rousseau, face au marché couvert :

Sous un épais dallage de béton, a été aperçue une couche noirâtre d'environ 10 cm d'épaisseur, peut être un reste de la couche noire antique, sous laquelle se trouvait une grave beige, peut être la grave vierge.

Cette opération a permis d'apercevoir les niveaux déjà observés par B. Ducasse lors de la construction du parking souterrain. La couche de terre noire comportant du matériel gallo-romain, plus épaisse rue Thiers, s'atténue au fur et à mesure que l'on s'éloigne vers le nord-est pour disparaître au niveau du marché couvert. Elle ne se continue pas jusqu'à la rue Jean-Jacques-Rousseau où B. Ducasse avait mis au jour des sépultures en amphores. Cette zone de nécropole semble donc bien séparée de l'agglomération antique.

Ainsi, l'occupation gallo-romaine semble s'être limitée dans cette zone aux parties ouest et sud-ouest de la place Abel-Surchamps. Le *vicus* s'organisait probablement suivant une direction sud-nord, le long d'un axe de circulation venant de Condat pour aller vers la zone de franchissement de l'Isle située près de l'actuelle tour du Grand Port. Cet axe, actuellement devenu la rue Jules Simon, structurera plus tard l'agglomération médiévale du village de Fozéra, préexistant à la bastide.

Christian Martin

74 rue des Chais ; 13-15 rue des Murs

Un projet de la SA HLM du Libournais a occasionné un diagnostic archéologique. Le projet restructure et étend un bâti moderne sans caractère situé à l'intérieur de la bastide non loin de son enceinte, dans un secteur où le parcellaire semble garder une mémoire diffuse du lotissement médiéval.

Les deux sondages réalisés ont révélé, à 2,90 m de profondeur, au-dessus d'un niveau de vase stérile grise, une couche épaisse d'une quinzaine de centimètres composée pour l'essen-

tiel de tuiles et datable vers la fin du XIV^e siècle. Cet horizon est couvert par un autre niveau de vase probablement issu du creusement d'une cave repérée à l'ouest, près de la rue des Murs. Un réaménagement du bâti s'accompagne de la mise en place d'un réseau de caniveaux maçonnés, puis de la construction d'une nouvelle cave. Le sol est enfin rehaussé de près d'un mètre de sédiments sableux drainant qui permettent d'établir la cour intérieur actuelle.

Avec une concentration du bâti dans la partie ouest de l'emprise, contiguë à la rue des Murs, la prégnance du parcellaire – qui pourrait être partiellement issu du Moyen Âge, après une phase d'assainissement des sols par cet horizon de tuiles – se maintient jusqu'à nos jours.

Pierre Régaldo-Saint Blancard pour Catherine Boccacino

Cours des Girondins et rue Lamothe

La rénovation des bâtiments de l'œuvre de la Miséricorde, impliquant des démolitions, des remaniements et des constructions nouvelles, a occasionné un diagnostic archéologique. Le contexte était prometteur : les terrains, assez vastes, étaient situés de part et d'autre de l'enceinte médiévale – dont des vestiges sont encore visibles à proximité immédiate – et non loin du bourg de Fozera, antérieur à la bastide ; dans l'espace considéré, les terrains *intra muros* étaient à une altitude nettement supérieure aux autres.

Le diagnostic s'est cependant révélé négatif. Quelques tessons antiques, très érodés, et quelques autres médiévaux se trouvaient dans des terrains remaniés d'époque moderne ou contemporaine. Les vestiges des cuves d'une tannerie abandonnée au XX^e siècle se trouvaient *extra muros*. Seuls témoins médiévaux plausibles, quelques murs épais de 1,20 m dans le bâti actuel peuvent garder mémoire du rempart. Les sondages confirment un dénivelé de presque trois mètres entre les espaces intérieur et extérieur, sans donner plus d'information.

Bien que décevants, ces résultats tendent à confirmer, pour ce secteur, la reconstitution de la bastide à la fin du XV^e siècle proposée par Michel Bochaca : un espace intérieur occupé par des vignes jusqu'à la rue Lamothe ; une large berme sans aucune construction.

Pierre Régaldo-Saint Blancard pour Catherine Boccacino

Michel Bochaca, Fabrice Mouthon et Nathalie Mouthon-Sepeau. *La bastide de Libourne au lendemain de la Guerre de Cent Ans : l'organisation de l'espace urbain*. Bordeaux, 1995. - 102 p.

LOUPIAC

Saint Romain

La commune de Loupiac se situe dans le canton de Cadillac, sur la rive droite de la Garonne. S'étendant dans la vallée et sur les coteaux, elle couvre une superficie d'environ 960 hectares. Elle est bordée au nord par Donzac, Omet et Cadillac ; à l'est par Monprimblanc ; au sud par Gabarnac et Sainte-Croix-du-Mont et à l'ouest par le fleuve. La villa se situe près la route départementale n°10, au lieu-dit Saint-Romain. Ce dernier regroupe également un prieuré du XIII^e siècle et une demeure du XVIII^e.

La villa est divisée en trois zones. La première préservée dans une serre longe le prieuré ; elle comporte, du sud-est au nord-ouest, un puits à l'extérieur de l'abri, une *natatio* encadrée d'une galerie mosaïquée en pi, un caniveau, un *praefurnium*, un *laconicum*, un *caldarium* à *solium* quadrangulaire, un couloir et deux pièces. La deuxième zone se place à l'ouest de cet ensemble et comprend les fondations de la *pars urbana*, butant contre le mur de soutènement qui longe la route départementale n°10 ; ces fondations disparaissent dans la zone de fouille inachevée au nord nord-ouest. La troisième zone se trouve devant le chevet plat du prieuré et comporte six murs.

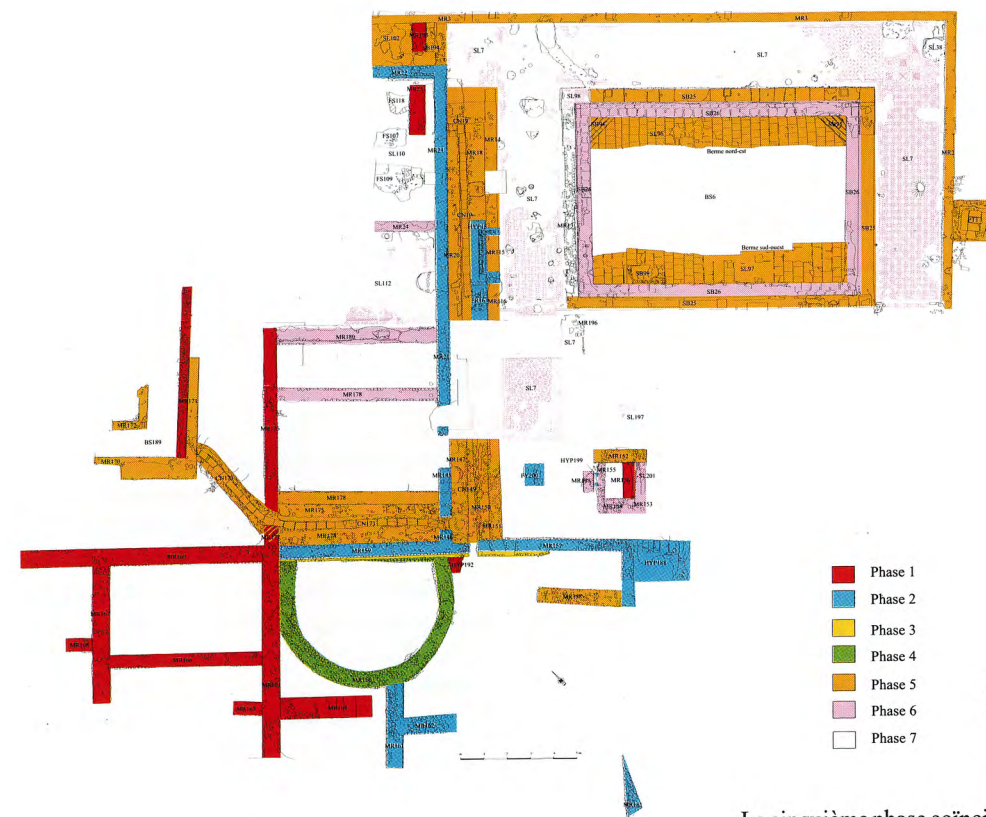
La présence des vestiges est connue par des découvertes ponctuelles signalées au XIX^e siècle. De 1953 à 1980, A. Pezat mena neuf campagnes de fouilles et mit au jour les thermes et la *pars urbana* de la villa. Depuis 1980, quelques études, dont une sur les enduits peints (Clyti-Bayle, 1989), ont été publiées et deux interventions préventives (Bertrand-Desbrunais, 1992 et 1993), ainsi qu'une prospection électrique (Martinaud, 2000) ont été réalisées. En 2000 une synthèse sur l'état des recherches de la villa a été rédigée (Marian, 2000).

Dans le cadre d'un projet de valorisation du site archéologique et suite au programme scientifique de 2004, une opération de nettoyage et de relevés a été réalisée sur la *pars urbana* de la villa. Le but de l'opération a été d'effectuer un relevé pierre à pierre, un relevé en élévation de toutes les structures et des relevés stratigraphiques. Ce plan a été associé à celui de l'année 2004 afin d'établir un relevé architectural complet de la villa. De nouvelles structures ont été dégagées lors du décapage de surface de la *pars urbana* et sept phases chronologiques ont été identifiées.

Les nouvelles structures :

Un fragment de mosaïque a été dégagé dans le secteur 1 de la partie thermale : aucun décor n'a pu être identifié à cause de l'état de conservation très préoccupant de la mosaïque.

Trois hypocaustes ont été repérés lors du décapage dans les secteurs 5, 6 et 7 de la *pars urbana* de la villa : le premier



Loupiac, Saint-Romain.
Relevé architectural phasé
de la *pars urbana* de la villa.

ne conserve que trois assises de briques bipédales ; le second comporte un sol de béton de tuileau sur lequel reposent des pilettes ; du troisième ne subsiste qu'un sol de béton de tuileau.

Le nettoyage du bassin d'agrément dans le secteur 3 de la *pars urbana*, a mis au jour un fût de colonne et de nombreux fragments de colonnes.

Sept phases chronologiques :

La première phase correspond à la construction la *pars urbana* de la villa dont une salle de réception et la cour à péristyle ont été reconnus. Aucune datation n'a été proposée.

La seconde phase voit l'agrandissement de la *pars urbana* avec l'ajout d'une salle de réception de 168 m² et de deux salles chauffées par hypocauste. Les salles chaudes des thermes sont aménagées et datent entre le milieu du I^{er} à la deuxième moitié du II^e siècle ap. J.-C.

La troisième phase se caractérise par la construction d'une nouvelle pièce dans la *pars urbana*. Aucune datation n'a été proposée.

La quatrième phase est marquée par l'adjonction de la pièce semi-circulaire à la salle de réception de 168 m², devenant une salle de réception à abside de type basilical. Aucune datation n'a été proposée.

La cinquième phase coïncide avec la construction de l'espace thermal monumental (*natatio*, galerie en pi décorée de *terrazzo*, caniveau) et du bassin d'agrément dans la cour du péristyle (et de son caniveau). Aucune datation n'a été proposée.

La sixième phase correspond à un réaménagement de l'espace thermal avec l'abandon de la galerie ornée de *terrazzo* pour une galerie mosaïquée et de la salle de réception à abside subdivisée en quatre pièces dont deux sont mosaïquées. Cette phase est datée de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle ap. J.-C.

La septième phase correspond à l'abandon de l'espace thermal monumental (comblement de la *natatio*, daté de la fin du V^e-début du VI^e siècle ap. J.-C.) et fait place en particulier à des constructions légères en bois signalées par la présence de trous de poteau du Haut Moyen Âge.

L'opération a permis d'établir des relevés architecturaux et stratigraphiques sur la *pars urbana* de la villa, ce qui manquait jusqu'à présent, mais aussi d'appréhender la disposition des espaces et leur mode de fonctionnement.

Il nous a aussi été possible d'affiner la chronologie du site : ainsi sept phases d'occupation de la villa ont été observées, permettant de comprendre l'évolution des divers aménagements de la villa. Toutefois, plusieurs phases n'ont pu être datées, faute de relations stratigraphiques entre les murs et les couches archéologiques.

Loupiac, Saint-Romain.
Pars urbana de la villa
après le décapage de surface.



L'objectif de l'année 2006 est de pallier à ce manque en fouillant les différentes pièces dégagées.

Jérôme Marian

CLYTI-BAYLE, C. Peintures murales romaines inédites de Gironde, *Aquitania*, 7, Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux, 1989, p. 95-117.

BERTRAND-DESRUNAIS, J.-B. Loupiac Saint-Romain, Aquitaine, Service régional de l'archéologie, *bilan scientifique de la région*, Bordeaux, 1992, p. 59.

BERTRAND-DESRUNAIS, J.-B. Loupiac Saint-Romain, Aquitaine, Service régional de l'archéologie, *bilan scientifique de la région*, Bordeaux, 1993, p. 51.

MARTINAUD, M. *Rapport de prospection électrique*, 2000.

MARIAN, J. *Etude de la villa gallo-romaine de Loupiac*, mémoire de maîtrise, Université de Bordeaux III, 1999-2000, 2 volumes.

MOULIS-EN-MÉDOC

Route de la Fontaine

Un projet immobilier est à l'origine du présent diagnostic. L'emprise totale du terrain est de 15794 m² et 6 % de la surface ont pu être sondés par 18 tranchées disposées en limite de lots. La zone concernée par le projet immobilier est située à proximité immédiate de structures gallo-romaines (au nord-ouest), de vestiges néolithiques (au nord-est) et de l'église de Moulis.

Malgré la mise au jour de quelques vestiges archéologiques épars (pièce de monnaie médiévale ?, fragments de *tegulae* ou d'amphores gallo-romaines), que la proximité du bourg médiéval ou de l'ensemble gallo-romain rendait inévitable, aucune structure archéologique n'a été repérée dans les sondages réalisés. Aucun vestige néolithique n'a été mis au jour. Plusieurs fossés de parcellaire ont été dégagés et relevés en topographie ; plusieurs trous de piquets ou poteaux se trouvaient à proximité de ces fossés (clôtures ?) ; mais, au moins une partie de la zone diagnostiquée était autrefois occupée par des vignes. Quelques grandes fosses irrégulières ont été dégagées dans la zone sud-ouest, dans lesquelles le mobilier recueilli n'évoquait pas un passé très ancien : piquets de vigne, lests pour pieds de vigne, tessons de bouteilles. Enfin, à l'extrême nord-est, l'ancienne voie, encore visible sur les plans cadastraux, a été mise au jour.

Ainsi, malgré la présence de quelques vestiges gallo-romains ou médiévaux, le diagnostic n'est pas vraiment positif, puisqu'il n'a pas permis de mettre au jour des zones occupées archéologiquement, que le mobilier recueilli est indigent et réparti de façon éparse et aléatoire sur l'ensemble de la zone.

Isabelle Kerouanton

PINEUILH

La Tapie

Un dossier d'autorisation de lotir déposé par la société Gironde Habitat Opac a motivé une prescription de diagnostic sur le terrain. Vingt tranchées ont été réalisées. Un petit bâtiment daté de la fin XIXe siècle ou du début du XXe siècle a été décelé ; lui étaient associés une fosse dépotoir et une inhumation de bovidé.

Quelques objets gallo-romains ont été identifiés dans ce secteur : tessons de céramique commune tournée ou d'amphore Pascual I.

L'indice archéologique qui a livré le plus d'objets est matérialisé par un horizon de petits galets et de fragments de céramique non tournée datés de la Tène ancienne. A l'exception de ce qui pourrait être le bord d'une mare ou d'une zone humide, dont le sommet du remplissage recèle du mobilier céramique de même période, l'absence de structures comme des fossés, fosses ou trous de poteau limite toute hypothèse sur la fonction et la qualité de ce site. Néanmoins, ces artefacts plus ou moins disparates sont généralement associés à des éléments naturels comme des galets de rivière. Une phase érosive plus importante, survenue dès la fin du second Âge du Fer, pourrait être à l'origine de cette fraction grossière composée de galets et d'objets archéologiques. Ils participeraient, ainsi, au colmatage des anciens chenaux de la Dordogne et du Seignal. La conservation et la densité des ces vestiges indiquent certainement la présence d'habitats proches de la zone diagnostiquée. Nous avons également observé des sols rubéfiés, sans pouvoir affirmer qu'il s'agit de phénomène naturel, comme des incendies spontanés ou à d'activité anthropique, comme des foyers liés à la déforestation.

Dany Barraud pour Fabrice Casagrande

PORTETS

Château Lagueloup

La découverte fortuite de monnaies antiques, en 2001, lors du curage d'un bassin construit dans le prolongement de bâtiments à usage agricole, a motivé une prospection au détecteur de métaux sur les déblais.

Ceux provenant des couches supérieures, très polluées en éléments métalliques modernes, étaient exempts de mobilier archéologique. Les couches profondes qui recouvraient le fond du bassin ont, quant à elles, été rejetées dans un fossé d'écoulement envahi de végétation, rendant l'utilisation du détecteur impossible. Le nettoyage de ce fossé est prévu par le propriétaire du domaine et une nouvelle opération ne pourra être envisagée qu'après cette intervention.

Le bassin, alimenté par des sources, devra également être vidé pour en étudier l'architecture et permettre une prospection complémentaire.

Les premières constatations montrent que le bassin a subi plusieurs étapes de constructions, correspondant à des usages différents. Un des deux côtés, taillé dans le rocher calcaire affleurant, laisse apparaître, à l'ouest, plusieurs résurgences. Le reste est composé d'éléments de soutènements, d'aménagements bâtis et de marches taillées dans la roche. La cuve serait composée de deux niveaux différents. D'après le témoignage du propriétaire, une partie du niveau inférieur serait garnie d'un petit appareillage gallo-romain attestant de l'ancienneté de la construction. Cette partie étant actuellement immergée, il faudra attendre une éventuelle vidange pour vérifier le fait et faire un relevé.

Le corpus monétaire actuellement réuni est composé de monnaies gauloises, romaines (Ier au IIIe siècle) et provinciales (XVIIe siècle), ainsi que deux jetons (Louis XIV et Louis XV).

Figurent également dans le mobilier trouvé lors du curage, des épingles (de lincol ?) en cuivre, deux rouelles en plomb à cabochons et quelques tessons de céramiques vernissées modernes.

Dans l'état des connaissances, il est difficile d'avancer des conclusions quant à la présence de ces monnaies à cet endroit. Le bassin étant situé sur une ligne de rupture entre le plateau calcaire et le paléochenal de la Garonne, la forte déclivité du terrain a pu favoriser un phénomène de colluvion ayant entraîné ce petit mobilier métallique. La période gallo-romaine est attestée sur Portets mais à Lagueloup aucun site n'avait jusque là été identifié. Il faut cependant mentionner, comme l'indique le toponyme «La Cure», où se situe le château Lagueloup, que le site comprend l'emplacement de l'église primitive Saint Martin, aujourd'hui disparue. La dédicace de cette église, attestée avant 1165, à prouver l'ancienneté de sa fondation.

Thierry Mauduit

LA RÉOLE

Zone industrielle de Frimont ouest

Le projet de construction d'une agence bancaire et de commerces, dans une zone à forte sensibilité archéologique a fait l'objet d'un diagnostic. A notre arrivée, une grande partie de la surface à diagnostiquer se trouvait déjà recouverte d'enrobé. Ainsi 1 520 m² restaient à sonder sur les 5 368 m² initiaux. Aucun vestige n'a été découvert.

Nathalie Moreau

SAINT-DENIS-DE-PILE

Les Bonarderies

Le diagnostic effectué dans le cadre de l'aménagement d'un lotissement, a été motivé par la présence de structures fossoyées circulaires repérées par photographies aériennes dans les champs environnants par F. Didierjean dans les années 80. Ces indices laissaient espérer la présence d'une possible nécropole protohistorique dans le secteur.

Aucune structure de ce type n'a pu être mise en évidence dans les sondages effectués. Seuls quelques fossés de parcelle récents sont venus rompre la monotonie du substrat graveleux ou limoneux de la terrasse rissienne de l'Isle sur les six hectares diagnostiqués. Quelques sondages plus profonds effectués dans les limons, limités toutefois à 1,50 m, ont révélé la présence de deux niveaux de sols polygonaux, sans aucun témoignage anthropique.

Pierrick Fouéré

SAINT-LAURENT-d'ARCE

La prospection a surtout porté sur des parcelles du château de Lurbe, et d'autres situés à la limite communale de Saint-Laurent d'Arce et de Prignac-et-Marcamps, aux lieux-dits «Languiroit» et «Magrigne».

A Lurbe a été vérifiée sur d'autres parcelles que celles déjà connues la présence de poteries gallo-romaines, du Moyen Âge et de la Renaissance. Une monnaie de Charles V a été découverte.

A Languiroit, un morceau de tegula, des clous et de la poterie ont été trouvés sur une parcelle défoncée avant plantation de ceps de vigne.

A Magrigne, les bords du Moron, après dragage ont révélé quelques poteries du Moyen Âge. Autour du cimetière de la chapelle, les poteries du Moyen Âge furent aussi découvertes, ainsi qu'une bague en bronze portant une croix templière.

François Magnant

SAINT-LAURENT-DES-COMBES

Bellefond-Belcier

Ce gisement, découvert par S. Terraza en 1971, se place en rive droite de la Dordogne un peu en amont de Saint-Émilion, en pied de la falaise calcaire (Rupélien). En 1971, le creusement des fondations d'un chai viticole en bas de pente, dans la vallée, avait permis la découverte d'industrie lithique dans des dépôts de pente. Des sondages entrepris peu après en haut de talus, ont alors concerné des niveaux remaniés par des

écoulements de sources. En 2004, des travaux de plantation de vigne ont mis au jour en haut de pente à la base du talus placé directement en pied de falaise, une couche archéologique avec silex taillés et faune. C'est dans ce secteur qu'un sondage a été effectué en 2005.

Ce sondage a concerné quatre mètres carrés en bordure d'un petit fossé de drainage à la base du talus. Sur l'argile stam-pienne du substratum reposaient trois unités stratigraphiques (observations de J.-P. Texier) :

- l'unité de base, constituée de sables faiblement argileux et carbonatés, de couleur jaune brun à brun jaune, contient des cailloux calcaires plus ou moins émoussés et renferme les vestiges archéologiques (industrie lithique et faune), moins abondants au sommet ;
- l'unité moyenne constituée de sables faiblement argileux et de rares fragments calcaires est nettement plus pauvre en vestiges ;
- l'unité supérieure, sables organiques gris associés à de nombreux petits cailloux et granules, est pratiquement stérile.

La faune, quelque peu altérée, mais cependant assez bien conservée dans l'unité de base, comporte surtout des restes de grands bovidés. L'industrie osseuse n'est pas représentée et l'industrie lithique laminaire et lamellaire est principalement faite en silex sénéziens recueillis sous forme de galets dans les alluvions de la basse vallée de la Dordogne que domine le site. L'outillage comporte des lamelles à dos épais, des burins dièdres et des burins sur troncature retouchée, des grattoirs-burins associés à des fragments de lamelles retouchées. Cette industrie peut appartenir au Magdalénien moyen ou supérieur.

L'unité inférieure et l'unité moyenne paraissent s'être mises en place par coulées de débris et peut-être également par ruissellement. L'unité supérieure correspond probablement à des colluvions holocènes. Le matériel archéologique est donc en position secondaire, mais il pourrait cependant correspondre à une seule occupation et posséder une relative homogénéité. Le gisement semble cependant avoir souffert de divers aménagements au cours du temps, tels que notamment l'exploitation de la falaise en carrière, diverses installations de chemins de service, des phénomènes d'érosion liés à la présence de sources. Ce site est voisin d'autres gisements magdaléniens dont certains ont fait l'objet de fouilles : Fongaban, Maurens ; d'autres sont inédits.

Michel Lenoir

SAINT-PEY-DE-CASTETS

Bartos Nord

Le projet d'extension d'une carrière à Saint-Pey-de-Castets avait donné lieu au printemps 2004 à une opération d'évaluation archéologique préventive. Le diagnostic préliminaire avait mis en évidence quelques fosses et fossés, ainsi que des zones

d'épandage de céramique, dont il convenait de préciser la nature et la datation par une fouille plus exhaustive.

Cette fouille a permis de mettre au jour une structure fossoyée qui pourrait s'apparenter à un enclos quadrangulaire allongé, du type Langgräbe, ainsi qu'un ou deux niveaux archéologiques comportant un mobilier très abondant. Plusieurs périodes sont représentées dans ces niveaux, s'étalant du début du Premier Âge du Fer jusqu'à la fin du second, voire au début de la période gallo-romaine. Une stèle calcaire a été mise au jour dans le fossé de l'enclos. Le mobilier céramique est réparti sur l'ensemble de la zone décapée, mais de grandes concentrations sont à noter.

S'il s'agit effectivement d'un langgräbe, ce qui reste hypothétique, l'enclos de Saint-Pey-de-Castets serait le plus méridional connu. De plus, la présence des niveaux d'occupation supposés contemporains et l'abondance du mobilier (plus de 200 kg de céramique) en font un site primordial et d'un rare intérêt. Contrairement à de nombreux autres sites protohistoriques à enclos, celui des Bartos n'a pas subi, ou peu, les phénomènes d'érosion. Les alluvions l'ont en quelque sorte scellé, même si ça ne simplifie pas la lecture sur le terrain. D'un point de vue purement chronologique et régional, le corpus céramique attesté sur le site présente également un grand intérêt, les débuts de l'Âge du Fer étant mal connus régionalement.

Ainsi, à tous les points de vue, il s'agit d'un site exceptionnel. Les opérations sur le terrain sont aujourd'hui achevées et le rapport final d'opération en cours de rédaction, même si seul un quart du supposé enclos situé dans l'emprise a été fouillé. Une nouvelle prescription a été émise ; une poursuite des travaux sur le terrain ou une protection du site sont étudiées par l'aménageur.

Isabelle Kerouanton

Pradiasse

Le projet d'agrandissement d'une carrière d'extraction de granulats sur 92 000 m² a occasionné une opération de diagnostic. Celle-ci a permis de confirmer la grande sensibilité archéologique, toutes périodes confondues, de ce secteur. Siège d'une occupation fugace pendant l'Antiquité et l'époque médiévale, la zone a été occupée de façon beaucoup plus importante auparavant, pendant le Néolithique. Deux «îlots» ont été remarqués de part et d'autre d'un paléochenal. Ils renferment un niveau d'occupation contenant des tessons de céramique et quelques éclats de silex associés à des structures de type foyer, amas de galets et concentrations de mobilier. Ces vestiges, d'un grand intérêt, rappellent ceux du site Néolithique final arténacien de Cavignac (33) fouillé par P. Fouéré en 2000. Cette découverte en fait le second exemple régional.

Nathalie Moreau

SAINT-QUENTIN-DE-BARON

Église de Saint-Quentin

Un projet d'enfouissement du réseau des eaux pluviales autour de l'église de Saint-Quentin-de-Baron a motivé un diagnostic d'archéologie préventive. Des sépultures médiévales et des sarcophages mérovingiens avaient été observés, le long de la façade sud, en 1966 lors de décaissements.

Outre les fondations de la sacristie du XVII^e siècle, ont été observées des sépultures médiévales en pleine terre, d'autres en coffres de dalles avec des couvercles plats, renvoyant au Moyen Âge, ou en bâtière, datant du Haut Moyen Âge. Enfin, a été repéré un niveau d'occupation de la fin du Haut Moyen Âge.

Catherine Ballarin

SAINT-ROMAIN-LA-VIRVEE

Lieu-dit Gonin

Deux tranchées menées dans le cadre d'une expertise archéologique se sont révélées totalement négatives.

Le secteur est réputé receler des vestiges gallo-romains, construction et four de potier. Aucun indice archéologique ne vient cependant corroborer ce fait : aucun tesson de céramique ou fragment de matériau typique de l'Antiquité, et même aucun élément anthropique.

Luc Wozny

La Moutarde

Le projet de construction d'une maison individuelle au lieu dit «la Moutarde» a occasionné un diagnostic. Aucune structure, ni vestige archéologique ne sont présents sur les 2252 m² concernés par les travaux.

Nathalie Moreau

SAINT-SEURIN-DE-CABOURNE

Château Doyac

Cette année, l'effort s'est concentré sur la prospection intensive de plusieurs parcelles où des vignes avaient été arrachées et le terrain reprofilé.

Le site se trouve dans la partie sud d'un gisement antique signalé par une simple mention de trouvaille de mobilier gallo-romain.

Une prospection électromagnétique, avec ramassage systématique du mobilier archéologique, a été effectuée sur l'emprise des travaux agricoles.

L'ensemble du mobilier céramique recueilli (paroi fine, sigillée, commune grise décorée à la roulette) montre une occupation du I^{er} et du II^e siècle ap. J.-C. Le mobilier métallique (monnaies, fibules) affine cette datation avec un abandon du site au début du II^e siècle ap. J.-C. et une petite réoccupation au milieu du IV^e siècle ap. J.-C.

Un lot de monnaies des XVI^e – XVIII^e siècles marque probablement la mise en place de la vigne actuelle. La fondation d'un mur en petit appareil très perturbée par le reprofilage du terrain, est apparue le long du chemin vicinal.

Cette prospection a ainsi permis de dater du Haut Empire un établissement très mal connu et dont on peut supposer, en l'absence d'enduit peint, de marbre et de tesselle de mosaïque, qu'il ne s'agit pas d'une villa mais plutôt de bâtiments plus modestes, voire à vocation agricole.

Jean-Marie Lourenço, Philippe Coutures

LA SAUVE-MAJEURE

L'abbaye

Le projet collectif de recherche mis en place sur l'abbaye de La Sauve-Majeure aura permis, en 2005, pour cette seconde année de travaux, d'avancer sur les trois axes de recherches définis en 2004. Ainsi, l'élaboration d'une base de donnée informatisée pour l'enregistrement des données tant historiques qu'archéologiques s'est concrétisée et a été testée. Des aménagements sont encore nécessaires, mais le fichier est désormais opérationnel et devrait constituer, par la saisie régulière des données issues du terrain et celles tirées des documents d'archives, un outil d'interrogation pertinent de l'ensemble des informations archéologiques renseignées pour chaque espace composant le site abbatial. Cette base constitue le premier rouage d'un outil de gestion des données qui devrait pouvoir à terme aboutir à un système d'information géographique en trois dimensions du site abbatial. L'élaboration d'un modèle numérique de terrain et d'une reconstitution en images informatisées du site abbatial a en effet été envisagée par l'équipe de recherche en partenariat avec la plateforme numérique de l'archéopole d'Ausonius. Ce projet demande cependant la mise en place de protocoles d'échanges de données que l'on espère pouvoir établir prochainement.

Par ailleurs, la recension des documents d'archives s'est poursuivie. Quelques documents originaux ou particuliers ont donné lieu à des études détaillées. Un essai d'interprétation de dessins du XIX^e siècle figurant plusieurs vues de la salle

capitulaire a été tenté par Hervé Guiet ; le même a établi une recension des aménagements funéraires monumentaux conservés dans l'abbaye. Ce travail vient en complément d'un bilan topographique et historique des différents lieux d'inhumations du site abbatial établi par Stéphanie Lascourrège. La révision critique d'une étude anthropologique menée dans les années 1970 sur les ossements provenant des sépultures dégagées dans la salle capitulaire a été engagée par Thibaud Dulong. La relecture des travaux de Jacques Gardelles sur les phases de construction de l'église abbatiale a conduit Judith Canal à poser de nouvelles problématiques de recherches pour tenter de préciser la mise en place du programme sculpté. Un dépouillement des visites d'inspections de l'abbaye à l'époque moderne par Jean-Claude Huguet lui a permis de dresser un état des lieux des différents espaces monastiques pour cette période. Enfin, l'enquête de Martine Boit sur la confiscation des biens de l'abbaye pendant la période révolutionnaire apporte quelques lumières sur la qualité de plusieurs objets liturgiques.

Des travaux sur le terrain ont été engagés. Quatre sondages ont été réalisés sur le cloître, deux dans les angles sud-est et nord-ouest, un autre sur le mur bahut de la galerie occidentale, un dernier dans la galerie orientale, face à la salle capitulaire. Ces sondages ont révélé l'état de destruction quasi complet du mur bahut des galeries. La tranchée de récupération a été observée ainsi que quelques soubassements résiduels, en particulier dans l'angle nord-ouest : on y a relevé un aménagement d'écoulement des eaux, contemporain de la construction du cloître, depuis la cour intérieure vers l'église abbatiale, système de récupération des eaux pluviales remplacé à l'époque moderne par un réseau de caniveaux et des dalles de captage ayant probablement alimenté un bassin au centre du cloître. Chaque galerie conserve encore son pavement de carreaux en terre cuite, notamment un sol carrelé d'époque moderne (carreaux en forme d'écaille de poisson, hexagonaux ou carrés) et un carrelage de carreaux estampés médiévaux dont la disposition actuelle pose quelques problèmes de datation. La fouille des niveaux de terre établis sous ces pavements, notamment dans le sondage nord-ouest, a révélé la présence de remblais d'époque moderne et médiévale, en particulier un remblai sépulcral contenant une inhumation en cercueil et les terres de comblement de la tranchée de fondation du mur gouttereau sud de l'église abbatiale. Enfin, le premier volet d'une prospection géophysique a été entrepris par Michel Martinaud sur l'ensemble du site abbatial afin de déterminer les profondeurs des zones de remblais. Le second volet doit affiner ces premiers résultats par une reconnaissance des jardins où se pose la question de l'existence d'un second cloître éventuel.

Jean-Luc Piat, pour l'équipe du PCR

LE TEICH

6, avenue de Lamothe

L'intervention archéologique se situe à 500 m environ au sud du site antique de Boios et à proximité immédiate du chalet Saint-Hubert. Cet ancien rendez-vous de chasse à courre mettait en situation dans son parc des chapiteaux et colonnes, jugés antiques mais fort probablement du XVIII^e ou du XIX^e siècle aujourd'hui disparus. Quelques monnaies de bronze datées du II^e siècle ap. J.-C. ont été recueillies anciennement par l'Abbé Marc Boudreau, curé du Teich à proximité de ces éléments d'architecture.

La parcelle a été divisée et 2600 m² de terrain mis en vente. Deux sondages ont montré l'absence d'indices d'une activité humaine : aucun tesson, aucune tuile, aucun charbon, aucun nodule de terre cuite, ni en surface, ni en profondeur.

La parcelle a été puissamment remblayée pour exhausser le niveau général de deux mètres et rattraper celui de l'avenue, construite en levée.

Une partie de ces remblais provient du creusement d'un étang, sis à l'arrière de la parcelle. La grande majorité des apports est issue de démolitions diverses, à l'origine inconnue : gravats, parfois en blocs de plus de deux mètres de longueur, béton ferrailé, béton de bordure, plaques de bitume, plaques de carrelage, pans de murs en parpaings de ciment ou en briques, tuyaux de PVC, tissus, plastiques, etc.

Certains des gravats s'enfoncent jusqu'à 50 cm dans des sables alluviaux très fins vierges de toute occupation humaine. L'eau apparaît très rapidement, dès les sables jaunes atteints.

Luc Wozny

LA TESTE-DE-BUCH

Plage de la Lagune

Le site, situé au niveau de l'exutoire du Bassin d'Arcachon, est soumis à une érosion très importante : au niveau de la pointe du sud, c'est un peu plus de 600 m de côte qui a disparu en un quart de siècle. Ce recul révèle, au niveau de la plage, depuis plusieurs années un ancien sol forestier, correspondant au paléosol I de la dune du Pilat (Froidefond, 1983 ; Tastet, 2004). Il recèle d'importants vestiges de végétaux parfaitement conservés dont les plus spectaculaires sont matérialisés en général par des souches de pins et de chênes.

En janvier 2005, suite à de forts coefficients de marées, une grande partie de la dune côtière a été emportée laissant apparaître une grande bande de paléosol d'où émergeaient de nombreuses souches. Une d'entre elles était visible sur plus d'un mètre de haut. Son parfait état de conservation (des

éléments de l'écorce étaient encore en place) lié à la rareté de l'essence dans cette zone (aulne commun) ont motivé une opération de sauvetage. À l'aide d'une pelle-mécanique la souche a été dégagée de sa gangue de sable, puis treuillée sur un camion et déposée à La Teste sur l'emplacement du futur musée. L'analyse par ¹⁴C d'une souche limitrophe a permis de la dater de 3660 +/- 50 B.P., ce qui fait remonter le dernier état de la forêt du Paléosol I au début de l'Âge du Bronze Ancien.

Simultanément à ce sauvetage, un site archéologique a été inventorié sur ce paléosol I. Il est situé au milieu de la plage et donc accessible uniquement à marée basse, de plus les importants mouvements de sable dus à l'érosion le recouvrent le plus souvent de plusieurs dizaines de centimètres d'épaisseur, enfin un important écoulement de la nappe phréatique au pied de la dune l'inonde en permanence. Les fenêtres d'intervention sont donc relativement restreintes en fonction des marées et du désensablement du site. Pour remédier à ces inconvénients nous avons réalisé à marée basse un décapage et un drainage du site à l'aide d'un tracto-pelle mis à la disposition par la mairie.

La première des trois couches d'occupation successives repérées, située immédiatement sous le sol forestier, est caractérisée par une lentille très compacte de neuf mètres de long sur une épaisseur maximale de 40 cm. Elle contient une très grande quantité d'éléments de terre cuite qui donne une couleur rouge très marquée à ce niveau. Le mobilier issu de cette strate est exclusivement caractérisé par des petits fragments de céramiques mal cuites appartenant à une seule forme qui ressemble étrangement aux petits augets des sites de l'Âge du Fer.

La couche sous-jacente correspond à un niveau de sable gris très meuble qui contient un très grand nombre de fragments de céramique appartenant pratiquement tous à la même forme : un vase à pâte rouge, au fond plat très épais, à la panse tronconique terminée par une lèvre droite et amincie dans son prolongement.

La troisième phase n'est pas en liaison stratigraphique avec les précédentes. Elle correspond à une cuvette inférieure caractérisée par un mille-feuille de paléosols ; le niveau archéologique est intercalé entre deux d'entre eux. La céramique issue de cet horizon est totalement différente de la couche précédente ; il s'agit d'un grand vase ovoïde à fond plat et large ouverture avec des éléments de préhension faisant saillie sous le col.

Il semble donc que ce site offre deux phases d'occupation bien distinctes. La plus ancienne, vue très partiellement, pourra facilement être datée par ¹⁴C car le niveau conservait des restes importants de bois ; la céramique découverte permet d'envisager une datation au Néolithique final ou au Chalcolithique. La seconde phase, datée par ¹⁴C de 3635 +/- 50 B.P. (Âge du Bronze ancien), est caractérisée par les deux couches supérieures. Leur organisation et la spécificité du mobilier retrouvé permettent d'envisager un site de briquetage en rapport avec la production de sel. Dans ce cas là, la matière première ne serait

pas du sable de plage mais les argiles lagunaires présentes dans le secteur, ce qui pourrait expliquer l'importante quantité de fragments de terre cuite colorant la première couche. Il s'agirait là de la technique de cuisson de la matière première extraite, avant lessivage et concentration de la saumure à l'intérieur d'augets (Rouzeau, 2002). Les analyses qui sont en cours de réalisation par Thierry Gé permettront d'infirmer ou de confirmer cette hypothèse.

L'installation de populations dans ce secteur est vraisemblablement le résultat de la configuration du site, à proximité d'une source d'eau douce et proche de la mer, par l'intermédiaire d'une lagune. Il est possible que nous soyons en présence d'une des premières installations de production de sel marin, ce qui serait tout à fait inédit pour cette époque dans la région.

Philippe Jacques

FROIDEFOND, J.-M. Histoire géologique de la Dune, dans *Le Bassin d'Arcachon 3000 ans d'histoire*, 1983.

ROUZEAU, N. Sauneries et briquetages. Essai sur la productivité des établissements salicoles gaulois du Centre-Ouest atlantique d'après l'étude du gisement de Nalliers (Vendée), dans *Archéologie du sel : techniques et sociétés*, édité par O. Weller, 2002, Internationale Archéologie, ASTK 5, Table Ronde du Comité des Salines de France, Paris, mai 1998.

TASTET, J.-P. Le Bassin d'Arcachon et la dune du Pyla : Sédimentologie et stratigraphie de la vallée incisée de la Leyre et 4000 ans d'activité éolienne sur la côte atlantique, extrait modifié du livret-guide d'excursion, 9^{me} Congrès Français de Sédimentologie, Bordeaux, 11-13 octobre 2003, Bordeaux, 2004.

Place Léopold Mouliets

Le sous-sol de la commune a livré, depuis le milieu du XIX^e siècle, des vestiges de différentes occupations remontant au moins à la fin de la Préhistoire (Jacques, Lesca, 2004). Mais la dispersion des sites et l'absence de fouille scientifique ne permettait pas de comprendre le mécanisme d'installation des populations ni la mise en place du bourg de La Teste (Jacques M., 2005).

À ce jour, aucune observation archéologique n'avait pu être réalisée sur le périmètre de l'agglomération testérine. À part le château, vraisemblablement édifié au XII^e siècle mais dont la première mention n'apparaît qu'au début du XIV^e (Jacques, 1988), le reste de la ville n'offrait aucun vestige architectural antérieur au début du XVII^e siècle (Labat, 1900).

Le programme des sondages

Devant l'incohérence de ces données lacunaires, un programme de sondages archéologiques a été lancé sur le centre historique de La Teste, en commençant en 2005 par le site estimé le plus ancien : l'emplacement de l'ancien château des Captax de Buch, dont le périmètre englobait l'actuelle église Saint-Vincent. Cette campagne avait un double objectif : définir la chronologie d'occupation du site et essayer d'appréhender la forme des différentes parties du château.

Quatre sondages ont été réalisés de manière à quadriller la place Léopold Mouliets. Le premier et le second, implantés au sud et au nord de l'église, devaient obtenir une stratigraphie



La Teste-de-Buch, plage de la Lagune. Vue générale du site en cours de fouille en décembre 2005. Cliché Ph. Jacques.

de la nécropole au plus près de l'édifice. Le troisième a été localisé à l'ouest de l'église, de manière à vérifier la stratigraphie médiévale. Le quatrième, à l'angle nord-ouest du jardin, devait permettre d'affiner la position du fossé entourant la motte castrale.

La fouille a révélé des strates d'occupation sur une épaisseur de deux mètres ce qui est assez important pour cette région sablonneuse et matérialise une occupation assez longue.

La nécropole

La phase la plus ancienne correspondant au premier niveau d'inhumations a été détectée dans les sondages 1 et 2, sur la couche d'altos naturelle. Elle est caractérisée par différents creusements, notamment : une fosse sépulcrale dans le sondage 1 qui recelait les restes d'un squelette humain reposant sur une planche de bois, sépulture datée du VII^e siècle après J.-C. ; dans le sondage 2, l'empreinte trapézoïdale d'un sarcophage. Ces éléments appartiennent à une nécropole mérovingienne dont il est encore difficile de définir pour l'instant l'emprise, mais qui a pu se développer autour d'une église primitive, le vocable de Saint-Vincent pouvant remonter à cette époque.

Au-dessus, sept niveaux d'inhumations se superposent, couvrant tout le Moyen Âge et l'époque moderne, de la fin du IX^e à la première moitié du XIX^e siècle. En 1848 le cimetière quitte les abords immédiats de l'église pour s'implanter plus à l'ouest et en 1897 il est définitivement transféré sur son emplacement actuel. Le déplacement des anciennes tombes va durer

jusqu'en 1925 (Archives Municipales, LTDB, 1M17) mais ne sera pas complet comme en témoigne les nombreuses sépultures retrouvées dans les sondages 3 et 4.

Ces différents niveaux de la nécropole nous renseignent sur les rites d'inhumation pratiqués depuis le début du Moyen Âge ainsi que sur la morphologie des populations du sud Bassin (Etude anthropologique en cours par Michael Coquerelle). Les tombes respectent, en règle générale, la tradition chrétienne : elles sont orientées tête à l'ouest pieds à l'est, les corps sont enveloppés dans un linceul et ensevelis soit en pleine terre, soit



La Teste-de-Buch,
place Léopold-Mouliets.

Blanc au léopard
sous une couronne
d'Edouard III,
roi d'Angleterre
(1351-1356).
Cliché Ph. Jacques.

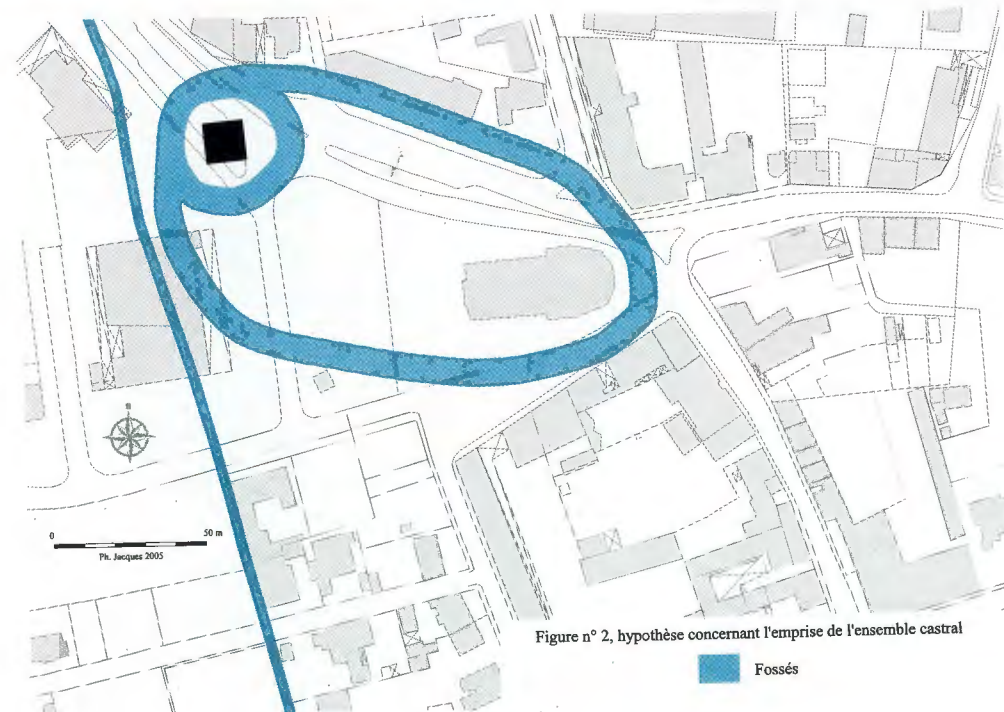


Figure n° 2, hypothèse concernant l'emprise de l'ensemble castral

Emprise hypothétique
de l'ensemble castral.

dans une fosse coffrée (Moyen Âge) ou dans un cercueil clouté (XVI^e au XIX^e siècle). Le mobilier retrouvé est assez rare : des épingles à linceul, des anneaux de doigt en bronze, des perles de chapelet (verre, os et jais) et quelques monnaies.

Le château

Peu d'éléments concernant l'ancien château des Captax de Buch ont été retrouvés à l'occasion de cette intervention. Seul le sondage 3 a pu recouper un des fossés entourant l'ancienne forteresse. Cette structure, reconnue très partiellement, descend à environ trois mètres de profondeur. Cette découverte a permis d'affiner les hypothèses premières sur l'emprise de cet ensemble castral (figure n°2). Il serait composé d'une haute-cour, contenant le donjon, et d'une basse-cour occupée par des bâtiments secondaires. Le sondage 4 a livré quelques niveaux d'occupation contemporains du fonctionnement du château. Ces horizons stratigraphiques sont datables des XIII^e et XIV^e siècles.

Le mobilier retrouvé dans la fouille est assez fragmentaire car il provient pour l'essentiel de couches de remblais. Néanmoins certains éléments apportent des informations précieuses sur le commerce dans la région. La céramique du milieu du XIV^e siècle montre une diversité importante de productions locales et importées. Trois origines ont pu être identifiées : Sadirac à proximité de Bordeaux ; La Chapelle des Pots, à côté de Saintes ; Lamérac en Charente (identification réalisée en collaboration avec Pierre Régald, ingénieur au Service Régional de l'Archéologie ; Fabre-Dupont, 1995). Ces céramiques ont sans doute transité par le port de Bordeaux, plaque tournante au Moyen Âge du commerce régional, avant d'arriver à La Teste. L'importance de ces importations au XIV^e siècle pourrait correspondre plus à une situation politique particulière qu'à un commerce véritablement établi. En effet, au début de la guerre de Cent Ans, le Captal, seigneur de La Teste, devient un fidèle allié du roi d'Angleterre, et notamment le plus illustre représentant de la famille, Jean III de Grailly.

Conclusion

Les résultats obtenus lors de la campagne de 2005 permettent d'envisager le schéma de mise en place suivant :

Phase 1 : implantation de la nécropole mérovingienne et, peut-être, de la première église Saint-Vincent.

Phase 2 : occupation et nécropole carolingienne.

Phase 3 : édification de l'ensemble castral au XIII^e siècle et déplacement de la nécropole à l'est.

Phase 4 : lors de la désaffectation du château en tant que système défensif, à la fin du XIII^e ou au début du XIV^e siècle, la nécropole revient au sud de l'église.

Phase 5 : au XVII^e siècle, l'église prend sa physionomie actuelle et la nécropole se développe au nord.

Phase 6 : entre 1848 et 1897, la nécropole est transférée à l'ouest de l'église.

Le château ne s'est donc pas implanté au XII^e siècle sur un espace libre mais au contraire il a repoussé à l'est le cimetière qui occupait ce secteur depuis cinq siècles, tout en englobant dans son enceinte l'église paroissiale. L'apport majeur de l'opération de 2005 est la mise au jour d'éléments appartenant à une nécropole mérovingienne totalement inédite. Le bourg de La Teste puise donc ses racines tout au début du Moyen Âge. Déterminer la présence des habitats contemporains des différents niveaux d'inhumation est un des objectifs de la prochaine campagne.

Philippe Jacques

FABRE-DUPONT-MALERET, S. Un référentiel pour la céramique bordelaise du Xe au XVe siècle à partir des fouilles d'habitat, dans *Aquitania* 13, 1995, p. 203-265.

JACQUES, M. A travers le bâti ancien de La Teste de Buch, Dans *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon*, n° 125, 2005, p. 39 à 60.

JACQUES, Ph. La Teste le château des Captax de Buch, Dans *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon*, n° 56, 1988, p. 6.

JACQUES, Ph. LESCA, A. Sous le sable mémoires d'hommes, catalogue d'exposition, La Teste, 2004.

LABAT, G. *Le vieux La Teste et le Château des Captax de Buch*, Bordeaux, 1900.

Grande dune du Pilat

La grande dune du Pilat est la plus haute d'Europe (100 à 110 mètres). Ce «tas» de sable n'a pas toujours eu son aspect actuel, il résulte de 4000 ans de façonnage éolien. Le côté plage laisse apparaître une stratification large, alternance d'anciens sols forestiers et de phases dunaires intercalées. C'est ainsi que traditionnellement quatre paléosols ont été recensés par les différentes études géologiques (Froidefond, 1983 ; Tastet, 2004).

Le paléosol I : situé au niveau de la plage, il est daté entre 8000 et 2000 ans avant notre ère.

Le paléosol II : émergeant à une hauteur d'environ 4 à 5 m, il a livré un habitat dont la chronologie s'échelonne de la fin du Bronze final au début du Premier Âge du Fer.

Le paléosol III : Il s'est constitué à la fin du Moyen Âge. Situé à mi-hauteur, ce sol est nettement visible grâce à son ondulation caractéristique. Il a livré de nombreuses traces d'occupations humaines qui s'échelonnent de la seconde moitié du XVI^e siècle au milieu du XVII^e siècle.

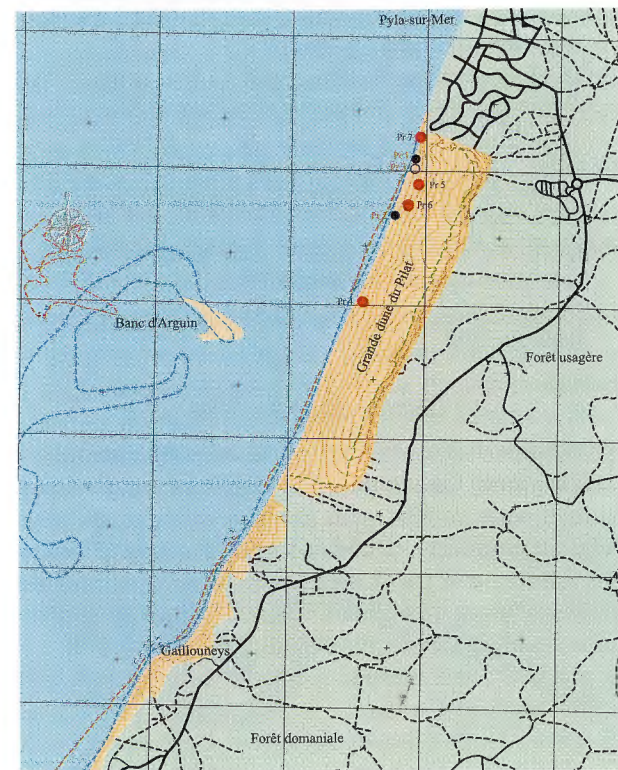
Le paléosol IV : Il correspond à l'ensemencement de l'ancienne dune de la Grave au début du XIX^e siècle. Ce niveau peu marqué a été fréquenté par les hommes.

Les découvertes anciennes

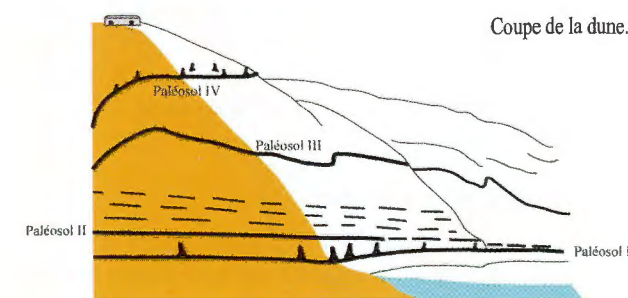
La prospection systématique de la falaise océane de la dune réalisée au début des années quatre vingt après chaque tempête a donné lieu à des observations archéologiques importantes.

Le premier site découvert en janvier 1982 (Dautant *et alii*, 1983 et 1983a), correspond à un habitat datée du tout début du Premier Âge du Fer (VIIIe-VIe siècles avant J.-C.). Quelques mois plus tard un deuxième site (Pr 2) est apparu sur le même paléosol 300 m au sud. Ce second gisement est plus limité en surface et moins riche en mobilier que le premier.

Ces découvertes ont profondément modifié la carte d'occupation du sol du bassin d'Arcachon au Premier Âge du Fer. En effet les vestiges d'époque protohistorique étaient essentiellement concentrés sur la basse vallée de la Leyre. Les zones d'occupation du Pilat montrent que la Leyre n'a pas été le seul pôle d'attraction de la région à cette époque.



La Teste-de-Buch, dune du Pilat.
Implantation des sites.



La reprise des prospections systématiques en 2005 a permis de compléter ces premières découvertes. C'est ainsi que quatre nouveaux sites ont été inventoriés. Trois dans le périmètre des habitats fouillés dans les années quatre-vingts (Pr 5, Pr 6 et Pr 7) et le quatrième beaucoup plus au sud au milieu de la dune (Pr 4). Seul ce dernier a pour l'instant été exploré de manière extensive.

Site Pr 4

Le site se détache nettement de son environnement dunaire sous la forme d'un petit promontoire de cinq mètres de long avec pendage vers le sud. Trois coupes stratigraphiques ont été pratiquées à deux mètres de distance et à plusieurs mois d'intervalle.

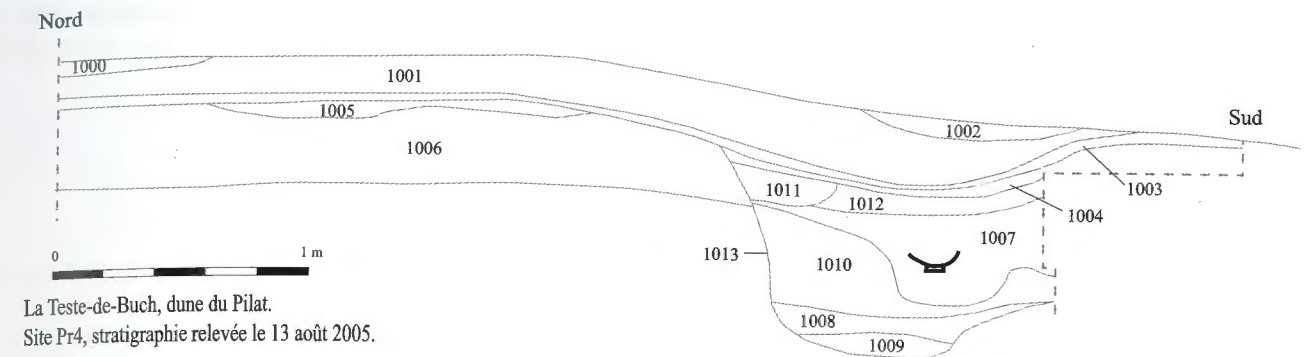
Ces différentes observations permettent d'envisager le schéma d'évolution du site de la manière suivante :

phases	descriptif	n°s d'US	états
1	Paléosol forestier	1006	
2	Creusement de la fosse	1013	
3	Début de comblement de la fosse et premier dépotoir d'augets	1005-1008-1009-1010	I
4	Surcreusement du premier dépôt de la fosse pour implanter le fond d'urne.	1014	
5	Comblement définitif de la fosse	1004-1007-1011-1012	
6	Couche venant niveler ce premier état	1003	
7	Dépotoir de cendre	1001	II
8	Grand dépotoir d'augets	1000	

On peut ainsi cerner deux grands états de fonctionnement de cet atelier avec une réorganisation complète de l'espace entre les deux. Ces données sont bien entendues lacunaires car il nous est impossible pour le moment de connaître l'emprise exacte du site.

Le mobilier céramique rencontré dans ces différents horizons est en grande majorité comparable à celui rencontré sur Pr 1 (Jacques *et alii*, 1983) : urnes, coupes, plats couverts, etc. Mais, en parallèle à ces formes classiques de céramiques domestiques, on trouve du mobilier qui semble spécifique à ce site et à son activité. Il s'agit de milliers de fragments de petits augets à paroi très mince, fond plat et panse tronconique ainsi qu'une forme de coupe très grossière, à fond plat et panse tronconique plus ou moins inclinée (Pilat 1 et Pilat 2), terminée par un bord digité. Sur ces récipients, on remarque de très nombreuses traces de rubéfaction (figure n° 3). La céramique permet de dater le site des VIIe-VIe siècles avant notre ère.

Le mobilier retrouvé et l'organisation du site permettent d'avancer l'hypothèse de la présence d'un site de production de sel à partir de l'eau de mer, donc caractérisant une activité



La Teste-de-Buch, dune du Pilat.
Site Pr 4, stratigraphie relevée le 13 août 2005.

saisonnaire, la concentration de sel étant plus importante l'été. Il est possible que cet atelier surplombait une lagune d'eau salée, car le rivage se situait vraisemblablement à plusieurs centaines de mètres.

Il est difficile actuellement de définir précisément le processus complet d'obtention du produit fini, en revanche quelques indices permettent d'orienter nos hypothèses. Dans ce secteur côtier la matière première ne peut-être que du sable de plage saturé de sel, la première manipulation consiste en un lessivage de ce sable dans des caisses de filtrages au-dessus d'un réceptacle (fosse ou récipient). Il est difficile de savoir où cette première phase s'est déroulée, directement sur la zone de prélèvement ou sur le site de production. Peut-être que la fosse 1013 correspond à cette activité. Ensuite il y a une ou deux phases de chauffage de la saumure (Rouzeau, 2002, p. 111), caractérisées par les augets et les godets. En revanche, il est difficile de savoir comment se passait la cuisson car pour l'instant aucune structure de four n'a été mise en évidence, seules des aires rubéfiées ont été dégagées ainsi que des fragments de grès rubéfiés (restes de piliers ?). Le fait que les godets présentent des plages rubéfiées sur une partie de la paroi externe incite à penser que ces récipients étaient répartis non pas au-dessus mais en périphérie du foyer. Les godets semblent avoir été réutilisés alors que les petits augets ont très certainement été détruits à chaque utilisation, comme en témoigne le nombre important des fragments rencontrés. Ces derniers peuvent intervenir à la fin de la fabrication lors de l'obtention du pain de sel.

Conclusion

Déjà, au début des années quatre vingt lors de la fouille de Pr 1 et de la mise en évidence d'une petite couche d'augets, l'hypothèse d'une implantation humaine au Premier Âge du Fer dans ce secteur, dans le but de produire du sel marin, avait été avancée (Dautant *et alii*, 1983b ; Jacques *et alii*, 1983, p. 30).

Cette hypothèse se confirme aujourd'hui par la découverte et la fouille de l'atelier de production de sel du site Pr 4. Son éloignement des différentes zones d'habitat situées un kilomètre au nord pose à nouveau le problème de la forme du trait de côte à cette époque. Il semble en effet difficile d'imaginer un rivage aussi rectiligne qu'aujourd'hui ; on verrait plutôt une côte plus découpée avec des lagunes pénétrant assez profondément à l'intérieur des terres. Elles étaient peut-être alimentées par des écoulements d'eau douce à des points particuliers qui n'étaient pas totalement obstrués par le cordon dunaire.

Philippe Jacques

DAUTANT, A. ; JACQUES, Ph. ; LESCA-SEIGNE, A. ; SEIGNE, A. Découvertes protohistoriques à la Dune du Pilat, Dans *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon*, n°33, 1982, p.

DAUTANT, A. ; JACQUES, Ph. ; LESCA-SEIGNE, A. ; SEIGNE, A. Occupation protohistorique du littoral, Dans *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon*, n°36, 1983, p. 25 à 32.

DAUTANT, A. ; JACQUES, Ph. ; LESCA-SEIGNE, A. ; SEIGNE, A. Découvertes protohistoriques récentes près d'Arcachon-Gironde, Dans *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, Tome 80/6, 1983, p. 188 à 192.

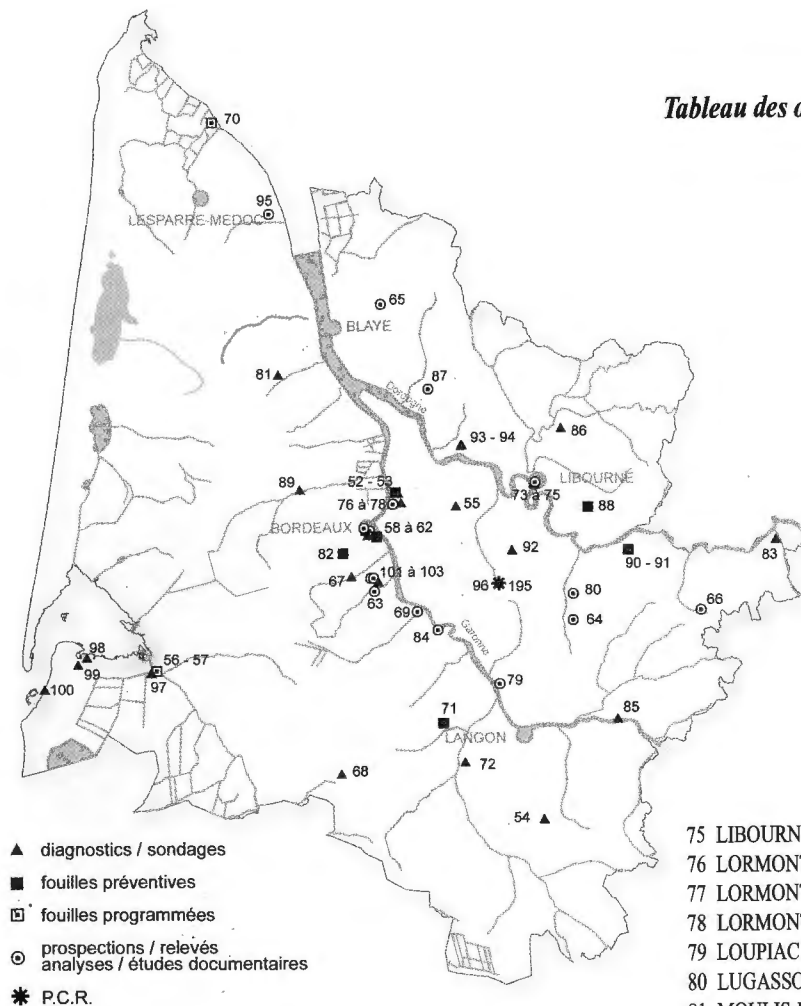
FROIDEFOND, J.-M. Histoire géologique de la Dune, dans *Le Bassin d'Arcachon 3000 ans d'histoire*, 1983

JACQUES, Ph. ; DAUTANT, A. ; LESCA-SEIGNE, A. ; Seigne J. Occupation protohistorique du littoral, dans *Le Bassin d'Arcachon 3000 ans d'histoire*, 1983.

ROUZEAU, N. Sauneries et briquetages. Essai sur la productivité des établissements salicoles gaulois du Centre-Ouest atlantique d'après l'étude du gisement de Nalliers (Vendée), dans *Archéologie du sel : techniques et sociétés*, édité par O. Weller, 2002, Internationale Archéologie, ASTK 5, Table Ronde du Comité des Salines de France, Paris, mai 1998

TASTET, J.-P. Le Bassin d'Arcachon et la dune du Pyla : Sédimentologie et stratigraphie de la vallée incisée de la Leyre et 4000 ans d'activité éolienne sur la côte atlantique, extrait modifié du livret-guide d'excursion, 9e Congrès Français de Sédimentologie, Bordeaux, 11-13 octobre 2003, Bordeaux, 2004

Tableau des opérations archéologiques en Gironde en 2005
(extrait du Bilan scientifique régional)



52	BASSENS	Impasse Franklin	BERTRAND-DESBRUNAIS J.-B.
53	BASSENS	rue Maurice Toutaud	MOREAU Nathalie
54	BAZAS	Saint-Antoine sud	WOZNY Luc
55	BEYCHAC-ET-CAILLAU	Bourg de Beychac	Métois Anne
56	BIGANOS	Bois de Lamothe	WOZNY Luc
57	BIGANOS	Bois de Lamothe	WOZNY Luc
58	BORDEAUX	Îlot Bonnac - rue Saint-Sernin	PONS-METOIS Anne
59	BORDEAUX	Morphogenèse de Bordeaux	JEAN Ezéchiel
60	BORDEAUX	Square Dom Bedos	PIAT Jean-Luc
61	BORDEAUX	Crypte de l'église Saint-Seurin	PIAT Jean-Luc
62	BORDEAUX, PESSAC	Tramway	MIGEON Wandel
63	CADAUJAC	domaine de Couhins	MAUDUIT Thierry
64	FRONTENAC	souterrain-refuge de Bachon	HUGUET Jean-Claude
65	GENERAC	Château du Prat	LANDAIS Marie-Ange
66	GENSAC, LISTRAC-DE-DUREZE, PELLEGRUE		COMPAGNON G.
67	GRADIGNAN	Allée Gaston Rodrigues	PIAT Jean-Luc
68	HOSTENS	Peyrot	LENOIR Michel
69	ISLE-SAINT-GEORGES		MAUDUIT Thierry
70	JAU-DIGNAC-ET-LOÏRAC	La Chapelle	CARTRON Isabelle
71	LANDIRAS	Eglise Saint-Martin	HUGUET Jean-Claude
72	LEOGEATS	Cimetière	MOREAU Nathalie
73	LIBOURNE	Rue des Chais, rue des Murs	BOCCACINO Catherine
74	LIBOURNE	La Miséricorde	BOCCACINO Catherine

75	LIBOURNE	centre-ville	MARTIN Christian
76	LORMONT	Château du Prince Noir	MOREAU Nathalie
77	LORMONT	Rue de la Moune	MOREAU Nathalie
78	LORMONT	Château du Prince Noir (communs)	PIAT Jean-Luc
79	LOUPIAC	Saint-Romain	Marian Jérôme
80	LUGASSON	souterrain-refuge de Fauroux	HUGUET Jean-Claude
81	MOULIS-EN-MEDOC	Route de la Fontaine	KEROUANTON Isabelle
82	PESSAC	Pont-rail du tramway	KEROUANTON Isabelle
83	PINEUILH	La Tapie	CASAGRANDE Fabrice
84	PORTETS	Château Lagueloup	MAUDUIT Thierry
85	REOLE (LA)	Zone industrielle de Primont Ouest	MOREAU Nathalie
86	SAINT-DENIS-DE-PILE	Les Bonarderies	FOUERE Pierriek
87	SAINT-LAURENT-D'ARCE		MAGNANT François
88	SAINT-LAURENT-DES-COMBES	Beliefond - Belcier	LENOIR Michel
89	SAINT-MEDARD-EN-JALLES	Place du 11 novembre 1918	
			CHEVALIER Nathalie
90	SAINT-PEY-DE-CASTETS	Pradiasse et aux Bartos	MOREAU Nathalie
91	SAINT-PEY-DE-CASTETS	Aux Bartos nord	KEROUANTON Isabelle
92	SAINT-QUENTIN-DE-BARON	Eglise	BALLARIN Catherine
93	SAINT-ROMAIN-LA-VIRVEE	La Moutarde	MOREAU Nathalie
94	SAINT-ROMAIN-LA-VIRVEE	Gonin	WOZNY Luc
95	SAINT-SEURIN-DE-CADOURNE		LOURENÇO Jean-Marie
96	SAUVE (LA)	Cloître de l'abbaye	PIAT Jean-Luc
97	TEICH (LE)	Lamothe	WOZNY Luc
98	TESTE-DE-BUCH (LA)	La lagune	JACQUES Philippe
99	TESTE-DE-BUCH (LA)	Place Mouliets	JACQUES Philippe
100	TESTE-DE-BUCH (LA)	Dune du Pylat	JACQUES Philippe
101	VILLENAVE-D'ORNON	Château Barret	MAGNANT François
102	VILLENAVE-D'ORNON		MAGNANT François
103	VILLENAVE-D'ORNON	Terrefort	CHARPENTIER Xavier
195	SAUVE (LA)	Abbaye de la Sauve Majeure	PIAT Jean-Luc

Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 3-36



par Julia Roussot-Larroque

Bordeaux préhistorique Les racines de Bordeaux, du Néolithique à la fin de l'âge du Bronze

Dès le début du XIX^e siècle, on s'est pris à soupçonner que les racines de Bordeaux plongeaient dans un passé plus lointain qu'on ne l'avait cru. Des trouvailles préhistoriques bordelaises, l'un des premiers exemples serait, à notre connaissance, une hache en bronze décrite et figurée en 1817 par Grivaud de la Vincelle. Mais c'est pour l'essentiel à partir des années 1860 que va se poser, avec une acuité grandissante, la question d'une occupation très ancienne du site de Bordeaux, antérieure au Burdigala des Bituriges vivisques, bourgade gauloise établie sur les marais, d'après les textes antiques. Avec la révolution industrielle du Second Empire, de grands travaux urbains et portuaires venaient d'être décidés et entrepris, pour pallier les effets d'une longue période défavorable à l'économie locale, pendant la Révolution et le Premier Empire. De 1862 à 1880 ou 1890, en gros, et malgré une interruption due à la guerre de 1870, ces travaux prirent une grande extension : assainissement des zones marécageuses insalubres de l'espace urbain et de sa périphérie, espaces à conquérir pour de nouveaux aménagements et constructions publiques et privées, percement de nouvelles voies et destruction de quartiers vétustes, établissement et extension de lignes ferroviaires, construction de quais verticaux et de docks dans le port pour faciliter le trafic fluvial et maritime, pour ne citer que les principaux axes de cette ambitieuse rénovation. Ce fut pour Bordeaux une période de transformations rapides, bouleversant la physionomie ancienne de la ville.

Au moment où les travaux urbains en cours vont apporter, on l'espère, des pièces nouvelles au dossier des occupations anté-historiques de Bordeaux, il nous a semblé intéressant de faire un point sur l'état des connaissances. La documentation que nous avons rassemblée est assurément très lacunaire. De nombreuses trouvailles n'ont jamais été signalées, ou ne l'ont été que très sommairement, dans des comptes-rendus elliptiques, pratiquement jamais illustrés. Sur le contexte de ces découvertes, l'information est le plus souvent imprécise, voire inexistante. Les objets recueillis ont bien souvent disparu avec les collections privées dont ils faisaient partie, collections dont certaines semblent avoir été considérables. D'autres témoins, offerts aux musées de la ville - musée des Antiques, musée d'Armes, musée préhistorique de Bordeaux - ou au musée du Vieux-Bordeaux, émanation de la Société Archéologique, ont disparu eux aussi, lors des trop fréquentes mutations, fermetures et déménagements antérieurs à la création récente du musée d'Aquitaine, au début des années 1960. Une partie de ces vestiges archéologiques subsiste peut-être encore dans ses collections, mais le laconisme des inventaires et la disparition des indications de provenance ne permettent plus de les ré-identifier, malgré tous les efforts.

Enfin, on est frappé de constater que les témoins répertoriés ont été, pour la plupart, découverts avant 1900, quelques-uns encore durant les années 20 à 30, et bien peu depuis lors. Pourtant, durant cette longue période, d'importants travaux

urbains ont eu lieu, tant à Bordeaux *intra muros* qu'à sa périphérie immédiate : grands chantiers de l'ère Marquet, puis de l'ère Chaban-Delmas – le stade, la piscine, la Régie du Gaz, la reconstruction du quartier Mériadeck, le Lac – pour ne citer que ceux-là. Pour les communes environnantes, où se sont multipliés les travaux de construction et d'aménagement – l'aéroport de Mérignac, le campus universitaire de Talence-Pessac, l'urbanisation galopante avec la construction de grands ensembles d'habitation et de nouvelles infrastructures – on n'est pas mieux renseigné. Ces chantiers ont, inévitablement, mis au jour des vestiges archéologiques dont on ignore pratiquement tout. Le déficit d'information est criant. Toute une partie du patrimoine bordelais s'est ainsi volatilisée, irrémédiablement. Dans l'état actuel des choses, et dans l'attente des résultats de la nouvelle politique de « veille archéologique » progressivement mise en place depuis une trentaine d'années, force est de constater qu'en 2006, on ne peut encore s'offrir le luxe de dédaigner la documentation ancienne, quelles qu'en soient les faiblesses et les limites.

Le contexte historique des premières découvertes : les intervenants

Dans cette seconde moitié du XIX^e siècle où Bordeaux entreprenait d'importants travaux de rénovation urbaine et portuaire, la France vivait un mouvement scientifique de grande ampleur. Après les premières tentatives du début du siècle, le Second Empire mettait en place les cadres d'une véritable organisation étatique de l'archéologie, avec la création du musée des Antiquités nationales, du corps des inspecteurs des « Beaux-Arts » (au premier rang desquels Prosper Mérimée), de la commission des Monuments historiques... sous l'égide de l'empereur Napoléon III lui-même, instigateur et titulaire officiel des fouilles d'Alésia. L'effondrement du régime ne ralentit pas durablement ce mouvement, soutenu de l'extérieur par l'essor des recherches en Europe, particulièrement dans les pays nordiques. Les projets de cartes archéologiques et d'inventaires régionaux ou thématiques commencèrent à se concrétiser. La publication, en 1867, du premier fascicule du *Dictionnaire archéologique de la Gaule* vint illustrer ces efforts. Parallèlement, la préhistoire entreprenait de se constituer en discipline autonome. Elle apparut d'abord, en France, non comme prologue à l'histoire, mais plutôt comme prolongement naturel des études naturalistes, géologiques, stratigraphiques et paléontologiques. Très vite ensuite, avec l'intensification des voyages lointains et des conquêtes coloniales, elle s'enrichit de comparaisons ethnographiques : apparut vers 1860, le mot « préhistoire » lui-même mit un certain temps à supplanter d'autres termes comme « paléo-ethnologie » ou « palethnologie ». Vers la même époque avait lieu la fondation de nombreuses sociétés

savantes, nationales ou locales. L'archéologie, l'anthropologie et l'ethnologie y prenaient souvent une place importante.

Dans la métropole girondine, l'activité de ce mouvement scientifique se cristallisa d'abord autour de quelques personnalités que réunissait un intérêt commun pour les sciences naturelles. Ils étaient botanistes, géologues ou conchyliologistes. Les Artigue (ou Artigues), Benoist, Delfortrie, Dulignon-Desgranges, et quelques autres, appartenaient à ce premier noyau ; d'aucuns participaient à l'établissement des cartes géologiques de la Gironde, relevaient des coupes stratigraphiques et, à cette occasion, découvraient des sites préhistoriques, tel Emile Benoist pour le Peuilh à Vertheuil. Ils suivaient en cela la voie ouverte par Jouannet, « grand-père de la Préhistoire », mais aussi conchyliologiste averti. La plupart étaient membres de la Société linnéenne de Bordeaux, doyenne des sociétés linnéennes françaises, fondée en 1818 ; quelques échos de leurs travaux ont paru dans les comptes-rendus et les actes de cette société. François Daleau, linnéen lui aussi, connaissait et fréquentait plusieurs de ces naturalistes, Benoist, les frères Artigue, Dulignon-Desgranges, Motelay, Noguey... Avec certains d'entre eux, il semble avoir eu de fréquents échanges, participé à des expéditions sur le terrain, voire entretenu de véritables liens d'amitié. Lui-même d'ailleurs ne cessera jamais, tout au long de sa vie, d'enregistrer dans ses *Excursions* ses observations de naturaliste. Habitant Bourg-sur-Gironde, il ne suivra pas personnellement les chantiers bordelais ; d'ailleurs, le mal chronique dont il souffrait – le mal de Pott, tuberculose osseuse – l'aurait sans doute empêché de descendre dans les tranchées profondes. Il s'efforcera pourtant de se tenir au courant, et plusieurs objets préhistoriques du Néolithique et de l'âge du Bronze bordelais ne nous sont connus que grâce aux croquis pris, à la volée, à l'occasion de visites à des amis collectionneurs ou lors de présentations faites en séance à la Société Archéologique de Bordeaux à partir de 1873. Ces présentations constituent aujourd'hui un élément essentiel du dossier. Dans les comptes-rendus, elles sont malheureusement résumées de façon très succincte, sans détails, sans illustrations, et parfois même sans les précisions les plus élémentaires sur la localisation des trouvailles. Et même, les rubriques correspondantes – intitulées *Présentations et communications* ou *Découvertes et nouvelles* – disparaissent à plusieurs reprises des bulletins de la Société.

La fondation de cette Société Archéologique de Bordeaux, en 1873, fut marquée par un important changement des personnalités intervenantes. La préhistoire et les sciences de l'environnement – comme on dirait aujourd'hui – perdaient du terrain au profit de l'archéologie classique et de l'histoire. Les naturalistes passaient au second plan au profit des artistes. À ces derniers, graveurs, peintres, dessinateurs – de valeur inégale d'ailleurs – revenait désormais un rôle important, qu'ils aient nom Léo Drouyn, Alcide Girault, Charles Braquehay ou Emilien

Piganeau, parmi d'autres... Si Pierre Sansas, homme politique et journaliste, l'un des pères fondateurs de la société, fit preuve d'incontestables qualités d'observateur, et si Léo Drouyn – qui pourtant ne croyait pas à la préhistoire – eut par ailleurs bien des mérites, d'autres en revanche s'avéreront moins brillants, tel Camille de Mensignac dont la longue domination sur la société, puis sur les musées de Bordeaux, n'eut pas que des effets positifs.

L'an 1884 vit la fondation d'une autre société savante, la Société d'anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest, dans la ligne des idées de Paul Broca, Aquitain d'origine et pionnier des sciences anthropologiques, dont les disciples avaient formé un noyau dur dans notre région. Le but recherché était, semble-t-il, de rétablir la balance en faveur des disciplines nouvelles qui se constituaient alors solidairement : l'anthropologie physique et sociale, l'ethnologie et la préhistoire. Cette société connut de brillants débuts, en particulier grâce à l'énergie de Léo Testut, Périgourdin d'origine, alors professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux, mais aussi fouilleur, entre autres, de tumulus des âges du Bronze et du Fer du sud des Landes. La société avait réussi à attirer, outre Dulignon-Desgranges et Daleau, des personnalités issues du milieu médical, tel le Dr. Gaston Lalanne, futur inventeur en Périgord d'œuvres d'art paléolithiques d'une importance capitale, comme la frise du Cap Blanc ou la Vénus de Laussel. Les bulletins avaient publié quelques travaux de préhistoire, parfois illustrés, particularité bien rare à l'époque dans la région. Malheureusement, avec le départ de Testut pour la Faculté de médecine de Lille, la société ne tarda pas à disparaître.

Des travaux sur le lointain passé de notre ville furent aussi publiés à l'occasion, dans les bulletins et mémoires d'autres sociétés savantes régionales, comme la vénérable Académie des Sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, la Société des Sciences physiques et naturelles de Bordeaux, le *Journal d'Histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest*, la Société de Géographie, la *Revue historique de Bordeaux*, la *Revue historique et archéologique du Libournais*... Pour sa part, la Société philomathique intégrait à ses grandes expositions une section qui présentait, entre autres, au grand public des objets préhistoriques. D'autres travaux virent le jour dans des publications nationales à plus large diffusion, tels les actes des Congrès de l'Association Française pour l'avancement des sciences – dont la première session eut lieu à Bordeaux en 1872 – ou les *Matériaux pour l'Histoire naturelle et primitive de l'Homme*, où Émile Cartailhac, le grand préhistorien de Toulouse, se chargeait des comptes-rendus sur l'actualité archéologique dans notre région.

Le rôle des musées ne fut pas négligeable dans l'acquisition des données sur les origines anté-historiques de Bordeaux. Après François Vatar de Jouannet et Jean-Adolphe Labet, chargés du

Musée lapidaire, du Dépôt des Antiques et du musée d'Armes, c'est à Jean-Baptiste Gassies, Agenais d'origine, tailleur de son métier, et par ailleurs linnéen et bon amateur en conchyliologie, que revient le mérite d'avoir imprimé une véritable dynamique au Musée préhistorique et ethnographique de Bordeaux, décidé en 1871 par délibération du conseil municipal, et ouvert en 1872 sous sa direction. Grâce à lui, le fonds de ce musée, constitué au départ de 600 objets enlevés au musée d'Armes, se montait déjà, en 1877, à plus de 15 000 pièces. Ce beau résultat avait été en grande partie obtenu par des appels aux donateurs dont les noms paraissaient dans la presse locale, avec la liste des objets offerts. Cette politique d'acquisition devait porter ses fruits ; sans elle, bien des témoins du passé girondin eussent été irrémédiablement perdus. Les inventaires des musées de Bordeaux peuvent encore fournir des informations intéressantes, mais inégales. Certains conservateurs ont négligé d'y enregistrer les données indispensables. Des cahiers d'inventaire semblent avoir disparu. Enfin, l'histoire compliquée et désolante des musées de Bordeaux, longtemps fermés, trop souvent laissés à l'abandon dans des locaux inadaptés, et plusieurs fois déménagés, a entraîné des dommages irréparables. Des objets ont disparu, d'autres ont perdu toute indication de provenance. Un dernier facteur ajoute encore à la confusion : lors de transferts et d'échanges entre ces divers musées bordelais, les systèmes de numérotation des objets ont été changés, sans que soit enregistrée la correspondance entre les numéros successifs. Ainsi, un même objet peut porter jusqu'à cinq numéros différents, dont aucun ne renvoie à l'un des inventaires subsistants !

C'est dans ce bouillonnement d'activités scientifiques et associatives autour de l'archéologie que s'ouvraient à Bordeaux d'importants travaux pour la mise en service ou le recalibrage du réseau des égouts, travaux décidés en 1861, et dont la réalisation sera achevée, pour l'essentiel, en 1868. Ces travaux touchaient des niveaux profonds dans d'anciennes zones palustres, et particulièrement dans le cœur historique de Bordeaux, le cloaque né de la confluence des vallées du Caudéran, de la Devèze et du Peugue, où devait passer le grand égout collecteur. L'occasion était belle d'observer *in situ* la séquence des dépôts dans ces fonds de vallée, et de les dater par la présence éventuelle d'objets archéologiques, en remontant si possible aux plus anciennes occupations du site. Cette préoccupation transparaît dans plusieurs des articles publiés, avec le souci d'insérer les transformations du site de Bordeaux dans le contexte plus large de la basse vallée de la Garonne et de l'estuaire de la Gironde, en tenant compte des profondes modifications liées à la montée progressive du niveau des eaux au cours du temps¹.

1. Voir en particulier Delfortrie, 1868 *et sq.*

Par la suite, malheureusement, ces questions cessèrent progressivement d'être au centre des préoccupations. L'intérêt porté aux travaux urbains se déplaça vers des points plus particuliers de l'histoire de la ville : la position des principaux monuments, l'emplacement du port gallo-romain, le tracé des remparts... Cet intérêt en vint même à se réduire, pour certains, à la simple collecte d'objets archéologiques, valorisés en tant que tels. Cette évolution s'observe au fil des travaux de la Société archéologique, sous la longue présidence de Camille de Mensignac, successeur de Gassies à la direction des musées archéologiques de Bordeaux, et plus encore dans les présentations faites en séance par les possesseurs d'importantes collections issues du sous-sol bordelais, comme l'architecte Jules Coudol. Globalement, la part de la préhistoire dans les publications de la société se trouva réduite à fort peu de chose. L'évolution des autres sociétés savantes bordelaises ne compensa pas ce déclin. Dans les travaux de la Société linnéenne, la place de la préhistoire demeura très secondaire, et semble même avoir perdu du terrain. La Société d'Anthropologie disparut au bout de quelques années, comme *le Journal d'Histoire naturelle*, dont la dernière livraison est datée de juillet 1888. Dès les années 1890, l'élan qui avait soutenu l'intérêt et les débats d'idées autour de l'homme préhistorique était déjà bien retombé. Désormais, les rares préhistoriens girondins, pour leurs contributions les plus importantes, se feront plutôt entendre dans des congrès nationaux ou internationaux. Leurs efforts ne trouvent aucun appui dans la politique culturelle des autorités locales. L'université bordelaise ignore la préhistoire, ou lui concède à peine une place subalterne au sein des disciplines historiques. La dynamique qui avait mis en place le Musée préhistorique s'essouffle, et avec elle la collecte et l'enregistrement des témoins archéologiques régionaux. Corrélativement, l'intérêt du public se détourne. En 1901, déjà, François Daleau pousse un cri d'alarme sur l'état des collections bordelaises : « la collection du Musée de Préhistoire se détériore de jour en jour dans un local exigü et défectueux »². Il ne sera pas entendu. L'année suivante, on n'écouterait pas davantage Cartailhac stigmatiser, dans un article par ailleurs célèbre, le « chaos que la ville de Bordeaux appelle son Musée préhistorique et qu'elle délaisse d'ailleurs dans un local indigne »³.

Au vif intérêt qu'avaient suscité les premières découvertes d'industries préhistoriques à Bordeaux succédaient indifférence et désaffection. De cette situation, une part de responsabilité revient peut-être aux violentes controverses et conflits de personnes qui agitérent le petit monde des archéologues bordelais autour des années 1870-1875. Un premier épisode eut lieu à propos de la « cité palustre » préhistorique découverte près du flanc nord de la cathédrale Saint-André.

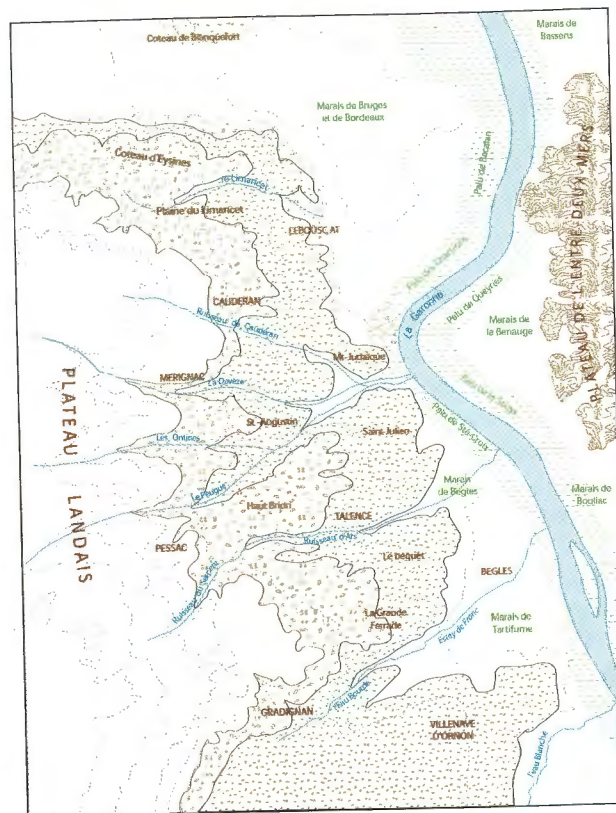


Fig. 1. - Le site de Bordeaux dans son cadre naturel.

Une « cité palustre au centre même de la ville de Bordeaux »

C'est avec l'ouverture de tranchées profondes pour l'établissement ou la rénovation du réseau d'égouts de la ville de Bordeaux que, pour la première fois, se mit en place un véritable suivi des chantiers. Ces travaux touchaient pratiquement la totalité de l'espace urbain⁴. La découverte la plus importante eut lieu à l'automne 1867, en octobre exactement, à l'occasion des travaux de construction du grand égout collecteur, dans le secteur du palais Rohan et de la cathédrale (fig. 2).

Depuis 1852, un programme de rénovation urbaine avait entrepris un important remodelage de ce quartier de Bordeaux, remodelage qui ne sera achevé que vers 1885. Pour dégager les abords de la cathédrale Saint-André, plusieurs des immeubles

2. *Communications*, t. III, p. 190.

3. Cartailhac, 1902, cité par Roussot, 1990.

4. *Bordeaux*, Album publié par la municipalité bordelaise, 1892, pl. 23.



Fig. 2. - Bordeaux. Le réseau d'égouts établi dans la ville dans les années 1867-1868. D'après : *Bordeaux*. Album publié par la municipalité bordelaise, 1891, pl. 23, vue partielle.

qui la bordaient du côté nord avaient été, ou allaient être abattus, et le réseau viaire se modifiait en conséquence. Le côté sud subissait des transformations plus profondes encore, avec les percées ouvertes dans le tissu urbain pour la création de nouvelles artères : la rue du Maréchal Joffre, la rue Duffour-Dubergier, le cours d'Alsace-et-Lorraine.

Dans la topographie ancienne, ce secteur, au cœur du vieux Bordeaux, se situait vraisemblablement à faible distance de la confluence des deux estuys du Peugue et de la Devèze (fig. 1). À un moment donné, ces petits cours d'eau, grossis du ruisseau de Caudéran, ont dû posséder un estuaire commun remonté par la marée, situation éminemment favorable à l'installation du port antique. Mais quelle pouvait être la situation au Néolithique et

à l'âge du Bronze ? À partir du 6^e ou 5^e millénaire avant notre ère, la remontée du niveau de la mer, conséquence de la fonte de l'inlandsis des temps glaciaires, s'était ralentie, mais le niveau des eaux demeurait certainement très inférieur à l'actuel. Par l'estuaire de la Gironde, dont l'ouverture vers l'Océan était alors moins resserrée, et le lit moins encombré qu'aujourd'hui de sables et de vases, des entrées d'eau saline devaient pénétrer largement. Le colmatage des petites vallées affluentes de la Garonne et la mise en place des marais n'ont dû se faire que progressivement. Dans ce processus de comblement, un rôle important revient certainement aux atterrissements induits par l'extension des pratiques agricoles dans les terres d'amont. Le phénomène pourrait s'être amorcé plus tôt, comme cela semble le cas pour les anciennes rias affluentes de la rive gauche de la Gironde, dans le Médoc, rias dont le colmatage aurait déjà commencé, par endroits, vers 6700 BP, précédant donc quelque peu le début du Néolithique. Mais ce n'est guère, sans doute, avant le Néolithique final ou l'âge du Bronze que les terres déboisées et mises en culture dans la basse vallée de la Garonne ont pu avoir pris une extension suffisante pour que s'accélére l'érosion des sols, contribuant au processus de comblement et de formation des marais. Il est même rare, dans nos régions, que les effets de l'intensification des pratiques agraires s'inscrivent clairement dans le paysage avant l'âge du Fer.

Actuellement, dans la topographie locale dont les reliefs anciens sont adoucis et en grande partie masqués par les dépôts et remblais plus récents, la zone où furent repérés les premiers vestiges d'occupation néolithique à Bordeaux s'inscrit encore dans le paysage urbain comme une faible dépression, entre les hauteurs du Mont Judaïque (places Gambetta et Puy-Paulin) et les pentes de Saint-Julien (place de la Victoire).

Le tracé du grand égout collecteur (fig. 2) suivait au plus près l'ancien lit du Peugue, déjà rectifié antérieurement. Partant du boulevard du Tondu (boulevard Anfoine Gautier), il traversait les allées (cours) d'Albret à la hauteur de l'ancien Bain public. De là, contournant le fort du Hâ par la rue d'Albret, il suivait le tracé de l'ancien ruisseau du Peugue – qu'un plan de 1820 représente coulant encore à ciel ouvert – jusqu'à l'angle de la rue Porte-Basse. Puis il filait presque droit vers la Garonne, suivant le tracé de notre actuel cours d'Alsace-et-Lorraine ouvert à peu près en même temps, à partir de 1867, à la place de vieilles rues sinueuses. Pour finir, ce grand collecteur allait se déverser dans le fleuve quai Richelieu. Une canalisation secondaire, venue du faubourg Saint-Seurin, longeait la place Mériadeck, puis changeait de direction pour suivre le tracé de la rue Bonafous et de la rue Rohan (aujourd'hui rue Elisée Reclus). Passant le long du jardin de la Mairie, elle allait rejoindre le grand collecteur au niveau de la place Rohan. Une

autre branche encore, descendue des pentes du Mont Judaïque, empruntait une tranchée creusée entre la rue des Facultés et la rue Vital-Carles (ouverte à partir de 1853), puis, à la hauteur du n° 37 de cette rue, tournait à angle droit dans la rue des Trois-Conils. Elle la suivait sur une courte distance, passant devant la Caserne municipale, la Caisse d'Epargne et le n° 48 de cette même rue des Trois-Conils. Il faut ici rappeler qu'en 1867, la Caserne municipale et la Caisse d'Epargne occupaient deux blocs voisins, leurs façades confrontant au levant la rue des Trois-Conils, au niveau de l'actuelle place Jean Moulin. L'immeuble occupé par la Caserne municipale s'élevait entre la rue des Facultés et l'actuelle rue Vital-Carles. Il a disparu. La Caisse d'Epargne s'était installée en 1847 dans le bâtiment, spécialement construit à son intention, actuellement occupé par le Centre Jean-Moulin. Après un nouveau coude, cette branche du collecteur empruntait la courte rue Victor (disparue elle aussi) et débouchait sur la place Saint-André, qu'elle traversait en ligne droite. Laissant à l'ouest le clocher de Pey-Berland, elle allait rejoindre le grand collecteur à peu près à la hauteur de la rue (ou impasse) de la Birouette.

Bien entendu, la profondeur des tranchées nécessitées par l'établissement du nouveau réseau d'égouts allait croissant à mesure qu'on se rapprochait de la dépression marquant l'emplacement des anciennes vallées du Peugue et de la Devèze. Devant le n° 48 de la rue des Trois-Conils, la tranchée avait 4 m de profondeur ; place Rohan, le radier de l'égout s'établissait à - 7 m ; dans le secteur compris entre la rue d'Albret et l'angle de la rue Porte-Basse, la profondeur maximale atteignait même 7,50 m. C'est à l'occasion de ces travaux profonds qu'Eugène Delfortrie, aidé du « jeune » Emile Benoist, devaient découvrir ce qu'ils appelèrent la « cité palustre » du centre de Bordeaux.

Tous les deux, on l'a dit, étaient membres de la Société linnéenne où ils s'étaient inscrits, Eugène Delfortrie comme paléontologue et géologue, Émile Benoist comme géologue. L'un et l'autre seront membres de la Société archéologique dès sa fondation, et Delfortrie en sera même le président en 1878. L'un comme l'autre ont publié des travaux de géologie. À Benoist, on doit en particulier de sérieuses études consacrées à la stratigraphie des terrains tertiaires du Sud-Ouest de la France et aux faluns du Bordelais. On lui doit aussi l'établissement de plusieurs feuilles de la Carte géologique. Delfortrie, intéressé comme Benoist à l'étude des terrains tertiaires, ne négligeait pas pour autant l'examen des dépôts quaternaires, et manifesta de bonne heure son intérêt pour les traces de l'homme préhistorique dans notre région. Aidé de plusieurs collègues linnéens, il entreprit de fouiller l'éperon qui porte les ruines du château des Quatre-Fils-Aymon, à Cubzac. On lui doit aussi la fouille d'un tumulus néolithique à Saint-Morillon.

Le compte-rendu le plus détaillé, sous la plume de Delfortrie, de ses recherches au centre de Bordeaux parut dans les *Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux*, trois mois à peine après la découverte de la « cité palustre » : l'article est daté du 20 décembre 1866⁵. Dans les premiers jours d'octobre, face au 48 de la rue des Trois-Conils « une quantité considérable d'ossements, mêlés à de la boue » firent leur apparition dans les déblais de la tranchée. Frappé du mode de cassure d'une partie de ces ossements, Delfortrie en récupéra quelques-uns « avant qu'ils ne fussent jetés dans les tombereaux qui allaient les enfouir dans les remblais de la rue d'Ornano », et toujours « en les disputant aux pelles des ouvriers ». Ces restes osseux portaient pour la plupart « des stries et entailles, et présentaient, en outre, une cassure systématique des métacarpiens opérée au moyen d'un instrument contondant, qui, après avoir enlevé les têtes articulaires, avait divisé l'os en esquilles longitudinales. » De ce mode opératoire témoignaient des canons de bœuf entiers, mais dont les épiphyses portaient « un commencement de fracture par écrasement. » Le caractère particulier de ces cassures, systématiques mais « d'un caractère rudimentaire », rappelait à l'auteur le traitement subi par les « os des cavernes et des cités lacustres et accusait une station pré-historique », d'autant qu'il avait pu faire des observations similaires sur les ossements recueillis dans ses fouilles de Cubzac. D'autres éléments lui semblaient aller dans le même sens : « absence complète de mâchoires supérieures ; nombre relativement considérable de mâchoires inférieures de grands ruminants, privées de leurs incisives, mais ayant conservé leurs molaires, et sur toutes lesquelles, sans exception, l'apophyse coronéide et le condyle étaient intentionnellement rasés au niveau du trou dentaire ». Ces observations conduisaient Delfortrie aux conclusions suivantes : « 1° que la fracture des os longs avait eu pour double but l'extraction de la moelle et la fabrication d'outils et d'instruments ; 2° que les mâchoires inférieures, par suite de l'opération exécutée sur elles, se trouvaient transformées en armes véritables ; 3° enfin, que les mâchoires supérieures avaient été brisées avec les crânes auxquelles elles adhèrent, pour en retirer la cervelle, aliment qui paraît avoir été si recherché par les peuplades des temps pré-historiques ; plus tard, nous retrouvons, en effet, de nombreux fragments de crânes et de mâchoires supérieures ». Aussi Delfortrie se jugeait-il fondé à « rejeter l'idée qu'ils pouvaient provenir d'une boucherie gallo-romaine »⁶.

D'authentiques outils façonnés, sur os et même sur bois, vinrent s'ajouter aux restes de cuisine. Des boues de la tranchée furent retirés deux andouillers de cerf « sciés au silex et portant de nombreuses stries et entailles, puis plusieurs petits instruments de bois dont l'extrémité avait été durcie au feu ; l'un d'eux offrant le caractère d'un vrai poinçon, un autre terminé en spatule ». Par ailleurs, Delfortrie apprit que, de la tranchée ouverte dans la partie de la rue Victor la plus proche de la rue des

Trois-Conils, les ouvriers retiraient une quantité d'ossements formant un dépôt considérable, surtout à l'angle de ces deux rues. Un « archéologue distingué » - il n'est pas nommé désigné - en avait retiré « deux andouillers de cerf et plusieurs fragments d'os sciés » ; il offrit trois très courts fragments de métacarpiens sciés à Delfortrie, qui les interpréta comme des résidus de fabrication d'objets en os destinés à servir d'emmanchures d'outil. Enfin, rue des Trois-Conils, devant la Caserne municipale, furent mis au jour des silex travaillés : un grattoir, un « couteau » (sans doute une lame ?) et deux « marteaux », ce dernier terme désignant « des rognons pugilaires grossièrement façonnés, de manière à pouvoir les tenir assurés dans la main, et portant, sur plusieurs de leurs faces, des traces nombreuses de percussion » (on dirait aujourd'hui des percuteurs).

Tandis que Delfortrie, secondé par Benoist, suivait les tranchées, d'autres observateurs devaient surveiller indépendamment les travaux, comme le laisse entendre Pierre Sansas : « rue des Trois-Conils, devant la caserne municipale, il a été trouvé une vingtaine de couteaux en silex, que les ouvriers ont jeté dans les terres de déblai, immédiatement enlevées ; cependant, quelques exemplaires en ont été recueillis, nous a-t-on assuré, par des personnes de notre ville. Cette découverte n'a rien d'extraordinaire à Bordeaux »⁷.

Tout le long de la tranchée ouverte entre la rue des Facultés et la rue Vital-Carles, on retrouvait, selon Delfortrie, les mêmes os fracturés et striés, mais moins abondants ; là encore furent mis au jour « plusieurs poinçons, polissoirs et marteaux ». D'autre part, la tranchée, terminée rue des Trois-Conils, prenait ensuite, à angle droit, la rue des Facultés, et s'arrêtait sur la maison n° 37. Mais les ossements striés et fracturés n'apparaissaient que sur une longueur de 8 à 10 m à partir de l'angle de la rue des Trois-Conils, et ils étaient moins abondants que devant la Caserne municipale. Aucun fragment travaillé ne fut mis en évidence. Il semblerait donc que, de ce côté, les travaux aient atteint une des limites de la « station préhistorique ». Effectivement, dans la rue Montbazou, en octobre 1868, toujours dans la tranchée de l'égout, et à 3,50 m de profondeur, la récolte de Delfortrie, selon son carnet d'inventaire manuscrit, se réduira à « 1. Galet arrondi en roche trappéenne, 2-8. Silex roulés, 9. Huîtres ». De même, dans la fouille de l'égout rue Bouffard, à 4,50 m de profondeur, toujours en octobre 1868, il ne recueillera que « 1-4. Silex roulés ; 5. Défense de *Sus*, 6. Huîtres. 7. Peigne ». La surveillance de la fouille de l'égout de la rue Lacave, à la sortie de la place Mériadeck, à 5 m de profondeur dans la tourbe, ne sera pas plus fructueuse : « 1. Silex roulé ; 2. Petit crâne ; 3. Rondelle d'os scié ».

5. Delfortrie, 1867.

6. *Loc. cit.*, p. 269-270.

7. Sansas, 1880, p. 203.

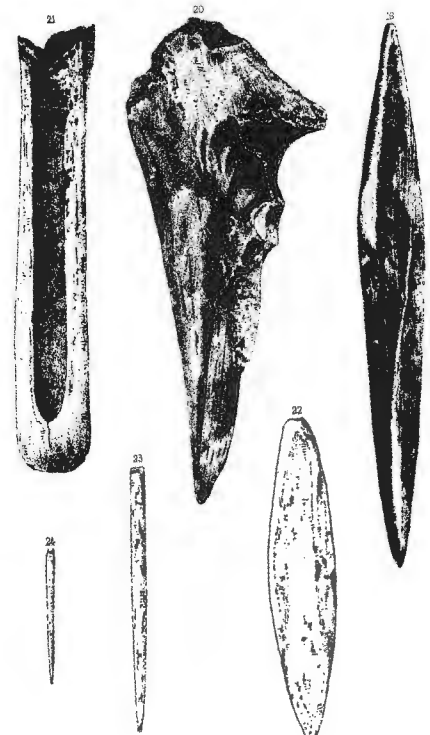
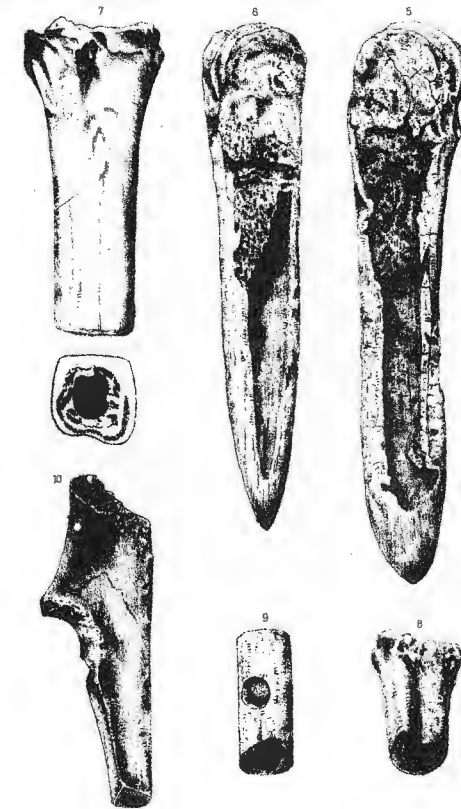
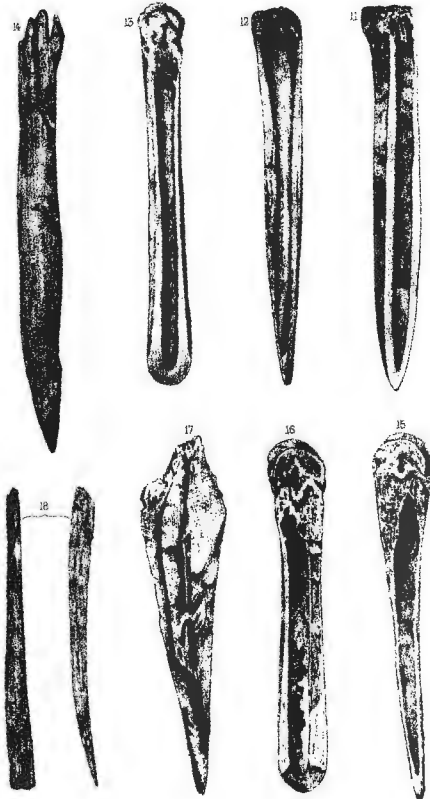
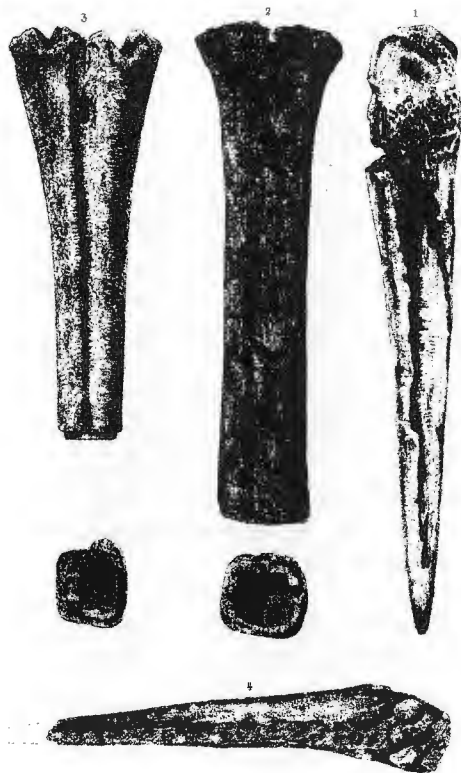


Fig. 3. - « Cité palustre » de Bordeaux.
Outillage en os. D'après Delfortrie, 1867, pl. I.
L'attribution des n°s 2 et 3 au Néolithique peut être discutée, mais non celle des n°s 1 et 4.

Fig. 4. - « Cité palustre » de Bordeaux.
Outillage en os. D'après Delfortrie, 1867, pl. II.
L'objet n° 9 est d'époque historique, peut-être aussi les os sciés n°s 7 et 10, mais les outils 5 et 6 sont sûrement préhistoriques.

Fig. 5. - « Cité palustre » de Bordeaux.
Outillage en os néolithique (sauf le n° 18, en bois partiellement brûlé).
D'après Delfortrie, 1867, pl. III.

Fig. 6. - « Cité palustre » de Bordeaux.
Outillage en os. D'après Delfortrie, 1867, pl. IV.

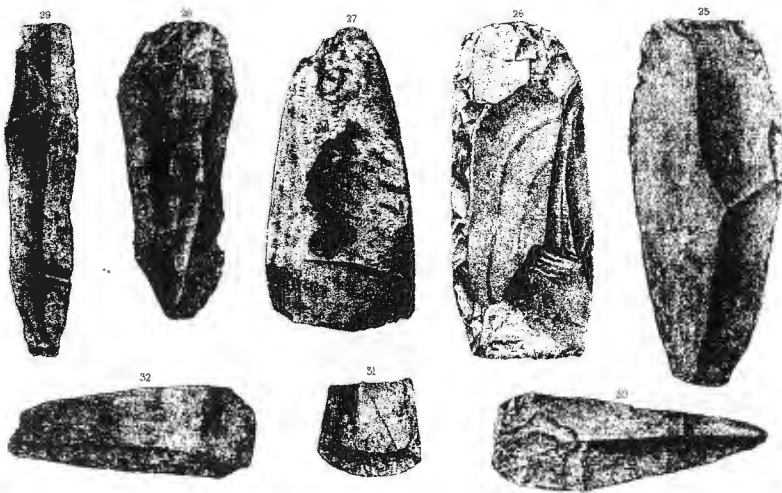


Fig. 7. - « Cité palustre » de Bordeaux.
Outillage néolithique en pierre taillée et polie.
D'après Delfortrie, 1867, pl. V.

Fig. 8. - « Cité palustre » de Bordeaux.
Explications des planches. D'après Delfortrie, 1867.

EXPLICATION DES PLANCHES.

Tous les objets sont reproduits de grandeur naturelle.

PLANCHE I ^{re} .		Lieu d'origine.	
N° 1. Poinçon, os.	Rue Rohan.		
2. (Emmanchures faites de métatarsiens de petits boeufs.	Id.		
4. Poinçon, os.	Vis-à-vis la caserne municipale.		
PLANCHE II.			
5. Spatule, os.	Rue Rohan.		
6. Poinçon, os.	Id.		
7. Emmanchure faite d'un métatarsien de petit boeuf.	Id.		
8. Emmanchure faite d'un métacarpien de mouton	Id.		
9. Sifflet.	Id.		
10. Emmanchure faite d'un cubitus de sur.	Id.		
PLANCHE III.			
11. Poinçon, os.	Rue Rohan.		
12. Poinçon, os.	Id.		
13. Spatule, os.	Id.		
14. Poinçon en bois durci au feu.	Rue des Trois-Conils, vis-à-vis la rue Baubadat.		
15. Poinçon, os.	Rue Rohan.		
16. Spatule, os.	Id.		
17. Poinçon, os.	Id.		
18. Spatule en bois durci au feu.	Rue des Trois-Conils, vis-à-vis la rue Baubadat.		

PLANCHE IV.			
19. Pointe de lance en os.	Rue Rohan.		
20. Poinçon fait d'un cubitus de petit boeuf.	Vis-à-vis la caserne municipale.		
21. Spatule, os.	Rue Rohan.		
22. Pointe de flèche, os.	Id.		
23. Aiguille, os, sans chas.	Id.		
24. Aiguille, os, avec chas.	Id.		

PLANCHE V.			
N° 25. Lame de silex.	Vis-à-vis la caserne municipale.		
26. Hache en silex, polis au tranchant.	Rue Rohan.		
27. Ciseau à tranchant très fin, fait d'un galet de quartzite talqueux.	Id.		
28. Grattoir en silex.	Vis-à-vis la caserne municipale.		
29. Couteau en silex.	Id.		
30. Pointe de flèche en silex.	Rue Rohan.		
31. Ciseau à tranchant très fin, en grès quartzeux.	Id.		
32. Ciseau à tranchant très fin, en serpentine.	Id.		

Tandis que Delfortrie, aidé de Benoist, suivait les tranchées de la rue des Trois-Conils et des rues adjacentes, d'autres travaux avaient lieu derrière la cathédrale, de la rue d'Albret à l'angle de la rue Porte-Basse, c'est-à-dire au plus près du lit du Peugue, depuis longtemps sans doute rectifié et canalisé dans cette partie de son cours, à en juger par son tracé déjà rectiligne sur les plans des années 1820. Des ossements furent-ils mis au jour à l'occasion de ces travaux ? Delfortrie l'ignorait, n'ayant pu suivre le chantier dans ce secteur. Mais il s'en consolait en considérant que « comme les substructions gallo-romaines rencontrées sur cette ligne y occupaient souvent un niveau inférieur au radier de l'égout (7,50 m), s'il s'y est trouvé des traces de la station qui nous occupe, elles n'ont pu alors se produire que dans un terrain remanié, ce qui leur enlèverait une grande partie de leur intérêt »⁸. D'après la carte des égouts, une autre canalisation reprenait en grande partie le trajet de la Devèze dans le cœur historique de Bordeaux. Malheureusement, aucun suivi des travaux ne semble avoir eu lieu, ou du moins, rien ne fut publié à ce sujet.

Nos deux observateurs se transportèrent alors place Rohan, d'où la grande tranchée remontait en oblique la rue Rohan. Sur tout le parcours, jusqu'à l'angle de cette rue, ils retrouvèrent les mêmes os striés et fracturés, « même couleur, même cassure, mêmes stries et entailles ; seulement ils étaient en très petit nombre, mais nous fourmisaient néanmoins trois poinçons »⁹. Mais c'est entre les n° 8 et 18 de la rue Rohan que vinrent au jour les vestiges archéologiques les plus intéressants : « des instruments caractérisés par un poli et un fini admirables, tels que poinçons, aiguilles, polissoirs, spatules, pointes de flèche, sifflet et emmanchures faites de métatarsiens, sciées au silex et polies sur la meule dormante [...] ; là aussi nous trouvions, dans les boues rejetées de la fouille, une hache, ou mieux peut-être un ciseau en silex blanc-laitieux, taillé à grands éclats, mais poli, ou plutôt simplement aiguisé, à son extrémité la plus large ; trois autres ciseaux, plus petits que le précédent, présentant également un tranchant très fin et simplement façonnés avec des galets de serpentine, quartzite talqueux et grès quartzueux ; enfin, c'est au même endroit qu'en grattant du bout de nos cannes, nous retirions des déblais une douzaine de couteaux en silex. Que de morceaux précieux ont dû être jetés dans le tombereau ! »¹⁰.

Pierre Sansas suivait aussi les découvertes, qu'il relatait dans ses chroniques journalistiques, plus tard republiées dans les bulletins de la Société archéologique. Ses textes, eux aussi, témoignent des conditions difficiles du suivi des chantiers : « Dans les fouilles nouvelles, le peu d'étendue en largeur qu'elles offrent, la profondeur où elles sont poussées, la nature boueuse des terrains remués, et la promptitude d'exécution exigée par le souci de ne point compromettre la santé publique, sont des causes qui ne permettent pas une étude des terrains

aussi complète qu'on pourrait le désirer. Sur la presque totalité de leur parcours, les fouilles des canaux ont mis à découvert à une profondeur de 5 à 6 m, un terrain marécageux, de couleur noire, et envahi par des eaux soit de source, soit d'infiltration. Dans la rue Rohan, à la hauteur du jardin de la Mairie, c'est une véritable tourbe composée de débris végétaux, accumulés et tassés avec force ; on y reconnaît des mousses, des plantes aquatiques, des débris d'ormeau et de vigne, etc... etc... »¹¹. Lui aussi a vu ce que décrit Delfortrie : « rue Rohan, vis-à-vis de l'entrée du jardin de la Mairie et un peu plus au levant, il a été trouvé un amas considérable de cendres contenant en grande quantité des os à moelle coupés longitudinalement toujours de la même manière, des os sans moelle taillés pour servir de poignard ou de poinçon, des côtes de ruminants tranchantes, offrant la plus grande analogie avec les objets de même nature dessinés dans le Moniteur de l'Archéologue, t. I, p. 17, d'après l'ouvrage de MM. Garrigou et Filhol... »¹².

Les conditions précaires dans lesquelles fut recueilli l'outillage de silex ou d'os, par des témoins réduits à gratter du bout de leurs cannes dans des masses de déblais boueux, vite emportés dans les tombereaux, ne permettent d'avancer aucune estimation fiable de la densité des vestiges archéologiques que recélaient les niveaux profonds. Les cinq planches, lithographiées par Gouillaud, qui illustrent l'article de 1867 de Delfortrie présentent un échantillon de 32 objets façonnés, dont 22 en os, 2 en bois, 8 en silex taillé ou poli, ou en autres roches (fig. 3 à 7). Les points de trouvaille sont indiqués avec précision en légende, la majeure partie provenant de la rue Rohan (fig. 8). Pour les traces relevées sur les os considérés comme des déchets de cuisine, il est difficile de se prononcer sans examen, ces pièces n'ayant pas été figurées. L'âge préhistorique de quelques objets en os illustrés dans cet article paraît discutable : ainsi l'épiphyse sciée et perforée n° 9, pl. II (ici, fig. 4), considérée par Delfortrie comme un « sifflet ? » évoque plutôt le travail d'un tabletier antique (charnière de coffre). C'est peut-être aussi le cas de l'aiguille à chas en os n° 24, pl. IV (ici, fig. 6), d'un type connu au Paléolithique, mais fort peu courant ensuite avant les temps historiques. Pour l'épingle n° 23 de la même planche, le doute est permis, en l'absence de la tête : des épingles en os ou bois de cerf sont connues dès le Néolithique moyen et récent dans le Sud-Ouest, mais on en fabriquait encore bien plus tard. En revanche, aucun doute n'est permis pour les beaux poinçons et lissoirs sur métapode ou les

8. Delfortrie, 1867, p. 271.

9. *Ibid.*, p. 272.

10. *Ibid.*, p. 274.

11. Sansas, 1880, p. 202-205.

12. Sansas, 1880.

« poignards » sur cubitus de bovidé ; ils trouvent sans peine leur place dans le Néolithique, tout comme les silex taillés et les haches ou ciseaux polis.

Quel fut le sort de ces vestiges archéologiques ? En 1882, quinze ans après leur découverte, Émile Benoist, dans son compte-rendu de l'Exposition de la Société philomathique de Bordeaux, section de l'Art ancien, installée dans le pavillon ouest du palais des Quinconces, nous apprend que « ces restes sont aujourd'hui en grande partie au Musée préhistorique ou dans la collection de M. Delfortrie » et que ce dernier a présenté aux visiteurs de l'exposition « un carton des plus beaux types recueillis en 1868 »¹³. Le premier cahier d'inventaire (janvier 1872-janvier 1880) du Musée préhistorique et ethnographique de Bordeaux signale, en mars 1872, des « ossements et cailloux de la station palustre de Bordeaux » offerts par Delfortrie. Un autre cahier d'inventaire porte, en décembre 1885, l'achat à la veuve Delfortrie de divers lots d'objets de la même provenance, numérotés 25125 à 25128 : « ossements travaillés, silex etc., marqués K, de la station palustre de Bordeaux » ; n° 25126. Un lot ossements de la station palustre de Bordeaux ; un lot de silex de la station palustre de Bordeaux ». C'est sans doute à cette occasion que fut remis au Musée préhistorique le petit carnet d'inventaire manuscrit, aujourd'hui conservé au musée d'Aquitaine, que nous avons pu consulter. Sous la rubrique « station de Bordeaux », ce carnet d'inventaire recense 156 articles : une « douzaine d'objets en pierre taillée ou polie, portant les numéros n° 57-68 ter : 57 : hache en silex ; 58, ciseau en quartz talqueux ; 59, ciseau en serpentine, 60, ciseau en grès quartzueux, 61, flèche en silex, 62, lame en silex, 63-64, grattoirs en silex noir, 64, grattoir en silex taillé en biseau ; 65, couteau en silex, 65 bis, éclat en silex retouché ; 66-68, couteau en silex ; 68 bis-68 ter, éclats retouchés. Poinçons en os ; mâchoire de Canis ou de loup, défense de sanglier, corne de chèvre ; beaucoup d'os d'animaux, dont certains sciés ». Dans cet inventaire, outre les cinquante-six vestiges osseux travaillés ou utilisés et les dix-huit objets de pierre taillée ou polie, figuraient aussi des cartons d'échantillons systématiquement prélevés dans chacun des niveaux stratigraphiques identifiés par Delfortrie et Benoist. Entre autres exemples, on relève : « 108. Carton avec huitres du banc de cendres ; 109. Carton du banc marin inférieur à la station ; 110. Carton avec cendre et os du lit de cendres ; 111. Carton avec coquilles du banc marin recouvrant la station ; 112. Carton avec coquilles lacustres du banc sous le lit de cendres ». Le carnet recense encore des échantillons de faune et de coquilles déterminés. On constate que le travail des deux géologues-archéologues avait été conduit avec méthode. On ignore malheureusement le sort de ces échantillons, dont la révision aurait pu être intéressante.

Benoist avait, lui aussi, offert des objets au Musée préhistorique de Bordeaux. En avril 1872, l'inventaire 1872-1880 porte simplement « une collection d'os travaillés de la vallée du Peugue ». A la date du 23 septembre 1873, ce même inventaire enregistre un nouveau don : « vallée du Peugue : une amulette en os, percée, une aiguille en os, id., deux lissoirs, id., un poinçon id., un [?] de mouton scié et creux pour manche, un os scié en long ». Un autre inventaire manuscrit des dons au Musée préhistorique de Bordeaux porte, aux numéros 9, 19, 64-65 des « lames de silex » de la « station » du Peugue offertes par ce même Benoist, avec plusieurs objets en os dont on ne possède plus que la liste suivante :

« Etiquette imprimée. Objets provenant des kjokkenmødding de Bordeaux. Rue Rohan :

6. Canon antérieur de Boeuf scié pour emmanchure de silex.

21. Poinçon fait d'un métatarsien fracturé en long ou scié (Boeuf).

23. poinçon fait d'un métatarsien scié en long et lisé [sic] (Chèvre).

24. Ciseau ? id d'un métatarsien, scié en long (Chèvre). Aiguille ou poinçon ou épingle ?

40. poinçon os de Cheval. Rue Rohan.

43, 49, 55, 67: poinçon fait d'esquille d'os usé ».

De Pierre Sansas, le 11 août 1874, le musée avait reçu « un percuteur en silex, un galet-hache. Bordeaux », sans autre précision.

Enfin, dans la collection de Félix Artigue, vendue en 1924 à ce même Musée préhistorique de Bordeaux, figuraient aussi des objets provenant de la vallée du Peugue. L'inventaire manuscrit 1880-1934 de ce musée porte au n° 9 la simple mention « Le Peugue (Bordeaux) », sans plus de détail.

Il apparaît donc que le Musée préhistorique de Bordeaux avait acquis, par dons et par achats, une importante série de témoins archéologiques provenant de la « station palustre ». Malheureusement, près d'un siècle et demi après la découverte, plus aucun objet de cette provenance n'était encore identifiable dans le fonds ancien du musée d'Aquitaine, héritier des anciens musées et dépôts archéologiques de la ville. Les marqueurs utilisables - étiquettes imprimées ou inscriptions manuscrites - avaient totalement disparu. Seuls avaient pu être réattribués à la « vallée du Peugue » trois os, dont la coloration brune évoque un séjour en milieu tourbeux. Malheureusement, il ne s'agit pas d'outils en os, mais de stylets d'Équidés, naturellement dotés d'une extrémité pointue, ce qui les fait souvent prendre à tort pour des poinçons, alors qu'ils ne doivent rien à un travail humain. Nous inclinons à penser que ces erreurs d'inter-

13. Benoist, 1882 a.

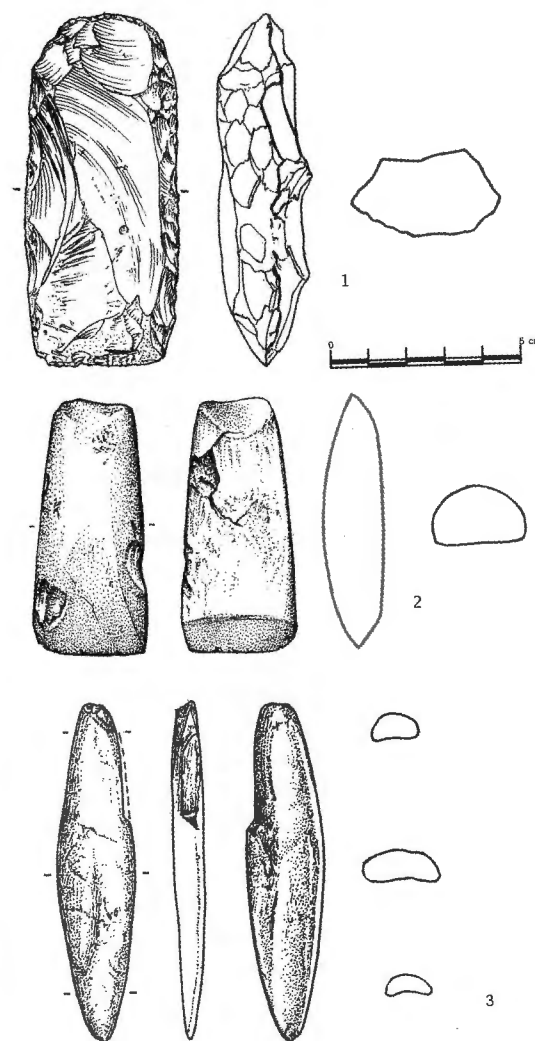


Fig. 9. - « Cité palustre » de Bordeaux.
Objets retrouvés dans les provenances inconnues du musée d'Aquitaine à partir des planches de Delfortrie, 1867.

- 1 : « ciseau » en silex taillé, poli sur les arêtes ;
2 : petite hache-herminette en roche vert sombre polie ;
3 : outil en os sur esquille. Dessin J. Roussot-Larroque.

prétation ne sont pas imputables à Delfortrie, qui semble avoir eu de bonnes connaissances dans ce domaine, mais à quelque autre donateur, ou conservateur de musée moins éclairé. Nous ne retiendrons pas non plus quatre défenses de Suidés (sanglier ou porc), remises au musée en 1877 par Camille de Mensignac ; l'une avait été recueillie rue Gouvion, deux autres à l'angle de la rue Bergère et de la rue du Pas-Saint-Georges, et la dernière provenait de « Bordeaux ? ». Ces quatre défenses ne présentent aucune trace de façonnage par l'homme, et rien ne permet d'ailleurs de les attribuer à une occupation préhistorique, plutôt qu'à des périodes plus récentes.

Par bonheur, à l'occasion du présent travail, en nous aidant des planches illustrant l'article de Delfortrie, nous avons réussi à tirer d'un anonymat qui semblait définitif, dans l'important stock d'objets de provenance inconnue du fonds ancien du musée d'Aquitaine, trois pièces préhistoriques issues de la « cité palustre de Bordeaux » (fig. 9). La première est un outil plat en os bipointe, soigneusement poli, façonné à partir d'un fragment de diaphyse. Découvert rue Rohan, il est figuré au n° 22 de la planche IV de l'article de Delfortrie (ici, fig. 6 et fig. 9, n° 3). La légende en fait une « pointe de flèche, os » ; nous y verrions plutôt une sorte de sagaie. Le second objet réidentifié est une hache, ou plutôt un ciseau, en silex à patine blanchâtre. Il est taillé et partiellement poli au tranchant, sur les bords, le sommet et les arêtes les plus saillantes. De toute évidence, c'est le « ciseau en silex blanc-laiteux, taillé à grands éclats, mais poli, ou plutôt simplement aiguisé, à son extrémité la plus large » trouvé rue Rohan et décrit par Delfortrie dans son article de 1867 (p. 274) où il est figuré n° 26, planche V (ici, fig. 7 et fig. 9, n° 1). On notera que, sur la planche lithographiée, le dessin est inversé droite-gauche. Enfin, le troisième objet retrouvé est la petite hache polie figurée au n° 32 de cette même planche V (ici, fig. 7 et fig. 9, n° 2). Bien que légèrement déformée - l'artiste l'a représentée en perspective, et non en vue verticale - elle reste pourtant bien reconnaissable. Elle est en roche vert sombre (« serpentine », selon la légende), et provient aussi de la rue Rohan.

Nous n'avons pas retrouvé à ce jour la seconde hache polie figurant sur la même planche V ; pour les autres silex taillés de cette planche, des recherches supplémentaires permettraient peut-être de les réidentifier, mais le volume d'objets sans provenance à trier nous a rebuté. Quant aux poinçons et lissoirs en os assurément néolithiques, nous n'avons plus d'espoir de les retrouver au Musée d'Aquitaine et nous ignorons ce qu'ils ont pu devenir.

On l'aura remarqué, Delfortrie ne signalait pas de céramique dans sa « cité palustre ». Une remarque d'E. Benoist semblait aller dans le même sens : « C'est avec la pierre polie que l'art du potier fait son apparition. La poterie était fort grossière [...], manquait même quelquefois (le Peugue) »¹⁴. Toutefois, dans la suite de son article, l'auteur revient sur cette affirmation : « Dans le Peugue on a retrouvé en assez grand nombre des débris de poteries, mais leur voisinage immédiat et souvent leur gisement au milieu de poteries évidemment romaines les ont fait négliger presque complètement. Aujourd'hui que ce genre de station est plus connu, ils seraient sûrement recueillis »¹⁵.

14. Benoist, 1882, p. 111.

15. *Ibid.*, p. 123.

Les débris de cuisine qui accompagnaient en abondance les vestiges archéologiques de la « cité palustre » - et qui ont disparu également - se composaient d'ossements d'animaux et de coquilles. Parmi les espèces consommées sont énumérés : le grand et le petit bœuf, le cerf, le sanglier et des suidés non déterminés (sanglier ou porc), le mouton, la chèvre, le cheval (« petite espèce ») et le chien. Pour Delfortrie, le chien était domestique, mais non le cheval, consommé pour la viande (nos connaissances actuelles sur le Néolithique confirment l'opinion de Delfortrie). Les coquillages comestibles, mêlés aux os travaillés en quantité considérable - des huîtres surtout - auraient été, selon lui, consommés par les habitants, « hardis navigateurs allant s'approvisionner sur les rives de l'Océan »¹⁶. Sur l'époque où furent réellement consommées ces huîtres, on peut avoir des doutes, comme on le verra plus loin. Sinon, serait-il possible que ces coquillages aient pu vivre dans les eaux, sans doute alors moins turbides qu'aujourd'hui, du haut estuaire de la Gironde ?

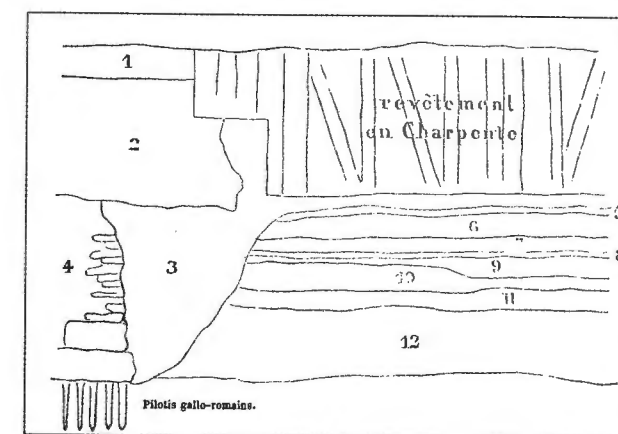
Les coupes

En bons géologues, Delfortrie et Benoist s'efforcèrent de relever des coupes, dans des conditions évidemment très difficiles. Dans les tranchées, trois coupes purent être examinées en détail : la première devant le n° 48 rue des Trois-Conils, la seconde place Rohan, et la troisième entre les n° 8 et 18 de la rue Rohan.

Devant le 48 de la rue des Trois-Conils la tranchée atteignait une profondeur de quatre mètres. Delfortrie et Benoist y reconnurent six niveaux superposés :

Sol et sous-sol récents	1,50 m
Terramare de l'époque gallo-romaine	1,30 m
Couche argilo-sableuse marine avec <i>Ostrea edulis</i> , <i>Pecten maximus</i> , <i>Mytilus edulis</i> , <i>Venus decussata</i> , <i>Cardium edule</i> , <i>Mactrea solida</i> , <i>Turbo neritoides</i> , <i>Trochus cinerarius</i>	0,10 m
Couche sableuse avec ossements fracturés, écailles d'huîtres	0,20 m
Sable et galets	0,30 m
Argile	0,60 m

La couche archéologique attribuée à l'occupation « anté-historique » est la couche à ossements fracturés. Un niveau riche en coquilles, apparemment dépourvu de mobilier archéologique, la séparait du *terramare* gallo-romain (ce terme, dans le vocabulaire de l'époque, désigne tout dépôt noirâtre organique riche en vestiges archéologiques et déchets de cuisine).



Entre les n° 8 et 18 de la rue Rohan, les couches inférieures qui nous occupent étaient restées parfaitement intactes et présentaient la coupe suivante :

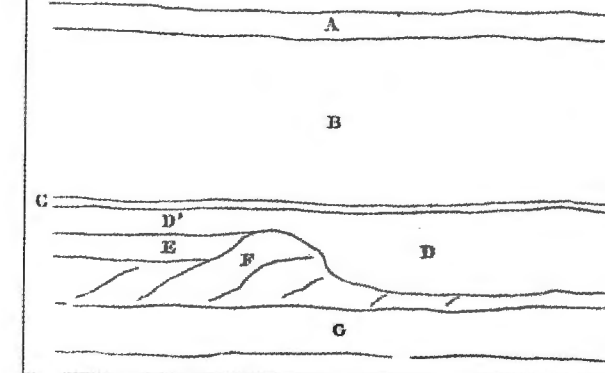


Fig. 10. - Coupes relevées par E. Delfortrie et E. Benoist en 1867 dans les tranchées creusées pour l'établissement du radier de l'égout :
1, place Rohan ;
2, rue Rohan (aujourd'hui rue Elisée Reclus).
D'après Delfortrie, 1867.

La deuxième coupe fut observée place Rohan, et la description fut accompagnée d'un relevé schématique¹⁷. En ce point, la tranchée atteignait 7 m de profondeur ; pour d'évidentes raisons de sécurité, la partie supérieure avait été boisée sur près de 3 m de haut. Le « jeune » Benoist, descendu dans la tranchée, put prendre un croquis rapide et schématique de la stratigraphie, distinguant 12 niveaux ainsi décrits :

16. Delfortrie, 1867, p. 276.

17. Delfortrie, 1867, p. 272, ici fig. 10, 1.

1. sol et sous-sol actuel
2. terramare de l'époque gallo-romaine
3. terrain remanié composé de toutes les couches
4. tuiles-béton de l'époque gallo-romaine (le tout, 4 m)
5. dépôt argileux marin, avec *Pecten max.*, *Mytilus edulis*, *Venus decussata*, *Cardium edule*, *Mactrolea solida*, *Turbo neritoides*, *Trochus cinerarius*, *Ostrea edulis* 0,20 m
6. argile sableuse avec *Ostrea* et ossements fracturés 0,50 m
7. argile et galets 0,20 m
8. sable gris lacustre 0,10 m
9. argile et galets 0,10 m
10. sable et argile avec *Ostrea edulis*, *Venus decussata*, *Mytilus edulis*, *Pecten varius* 0,50 m
11. sable blanc jaunâtre 0,30 m
12. argile 1,10 m

Le commentaire précise que seule « la partie médiane de la tranchée est restée intacte et a conservé sa stratification naturelle » alors que « aux deux extrémités, le terrain a été remanié par les Gallo-Romains pour y jeter leurs fondations sur pilotis ». La couche néolithique correspond au niveau 6, à ossements fracturés.

Entre l'angle de la place Rohan et le n° 8 de la rue Rohan, toutes les couches recoupées par la tranchée étaient « remaniées et bouleversées » par des substructions gallo-romaines « jusqu'au radier de l'égout ». On retrouvait encore « quelques ossements provenant des remblais qui avaient suivi les constructions, mais jaunies et lessivées par les infiltrations ayant suivi les mortiers ». Fort heureusement, entre le n° 8 et le n° 18 de la rue Rohan, « les couches inférieures qui nous occupent étaient restées parfaitement intactes ». Une troisième coupe fut donc relevée¹⁸ ; sept niveaux y furent distingués, sur une profondeur de 7,10 m (fig. 10, 2) :

- A. sol et sous-sol actuel
- B. terramare de l'époque gallo-romaine
- C. lit marin renfermant les mêmes coquilles que dans le banc 5 de la place Rohan 0,10 m
soit en tout 4 m
- D. tourbe sableuse avec ossements à la base de D' seulement 0,50 à 1,50 m
- E. lit de cendres avec *Ostrea* et ossements travaillés 0,50 m
- F. sable lacustre 0,45 m
- G. tourbe noire avec sable et galets 1,55 m

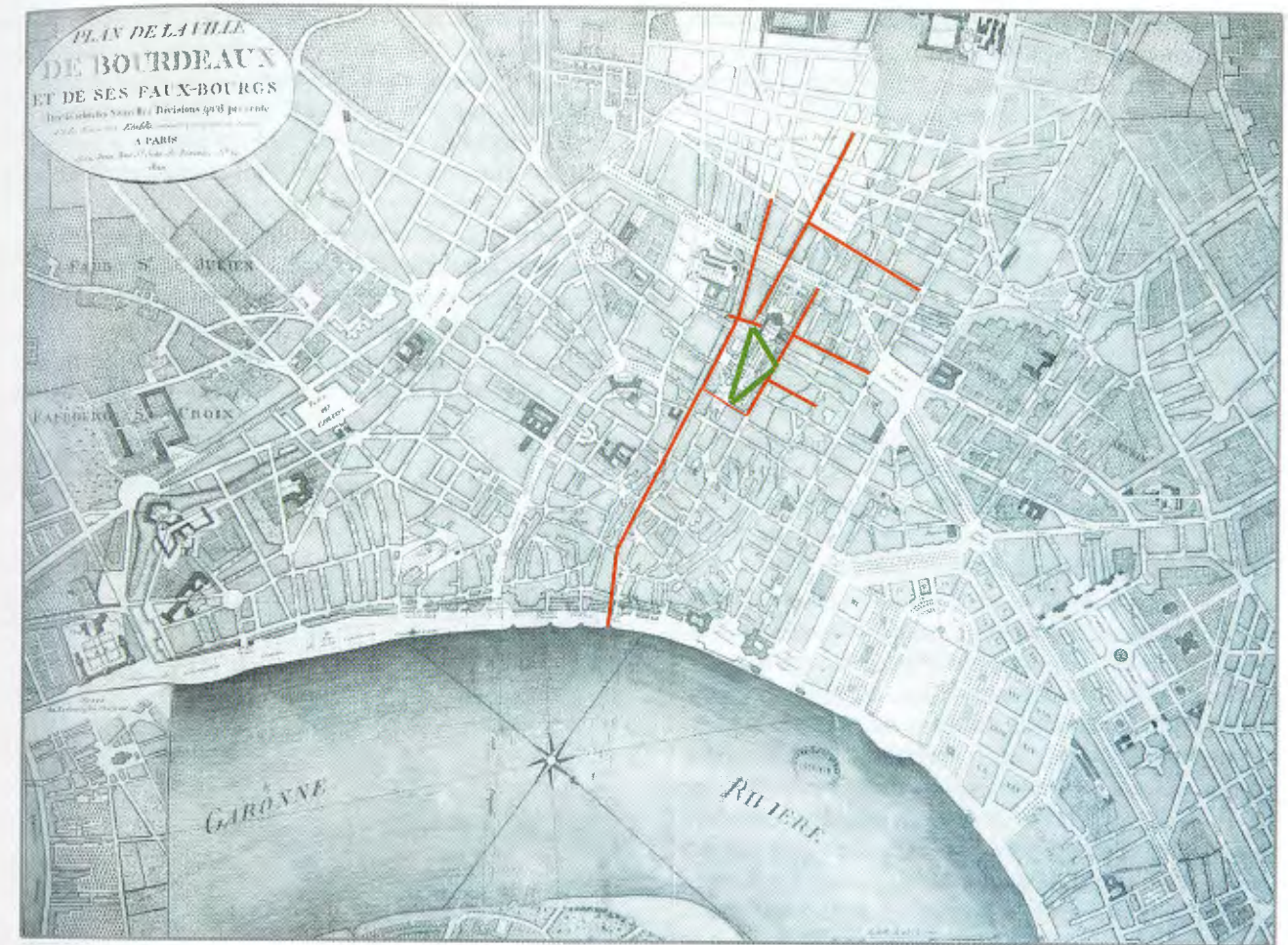
Dans cette coupe, le niveau archéologique principal correspond à la couche E, « lit de cendres », mais la partie inférieure D' de la couche D, « tourbe sableuse », livre déjà des ossements travaillés, ce qui pourrait suggérer l'existence de deux sous-niveaux archéologiques. Nous sommes ici dans le secteur qui paraît avoir livré la majeure partie de l'outillage néolithique caractéristique. Dans le lot d'objets qu'ils recueillaient dans les déblais, nos deux chercheurs parvenaient à reconnaître ceux qui provenaient de la couche archéologique, car « la gangue terreuse qui accompagnait chacun de ces débris dénotait suffisamment le lieu d'origine »¹⁹. Ce « lit de cendres » de la couche E aura son importance dans l'interprétation ultérieure du site par Delfortrie.

A l'examen de ces trois relevés de coupe, on remarque tout d'abord que, si l'on additionne l'épaisseur respective des niveaux rencontrés, les profondeurs atteintes correspondent scrupuleusement à ce qu'annonce Delfortrie. Nous ne comprenons pas pourquoi ces chiffres ont pu être mis en doute par les auteurs de l'*Histoire de Bordeaux*. On remarque ensuite qu'en ces trois points - plus particulièrement les deux premiers, rue des Trois-Conils et place Rohan - les tranchées avaient atteint, et même commencé à traverser des niveaux géologiques archéologiquement stériles.

En dépit des mauvaises conditions d'observation - les pires qu'on puisse imaginer - de l'étroitesse et de la profondeur des tranchées ouvertes et rebouchées à la hâte, de la présence de boisages destinés à prévenir les éboulements, de l'infiltration des eaux à la base des tranchées et des émanations putrides, les observations de Delfortrie et Benoist donnent une idée de la surface occupée dans les parages de la cathédrale, côté nord, par les dépôts contenant les vestiges préhistoriques. D'après ces observations, l'emprise de la « station » ainsi reconnue couvrait un triangle presque équilatéral d'environ 200 m de côté, dont les trois sommets auraient été au n° 3 de la rue Victor, au 48 de la rue des Trois-Conils, et à l'angle de la place et de la rue Rohan. La limite sud partait de l'angle de la place Rohan et s'appuyait sur la berge du Peugue. De ce côté, le site s'étendait peut-être au moins jusqu'à la rue Porte-Basse, où Sansas déclare avoir recueilli quelques vestiges (fig. 11). Hors de cette zone, les trouvailles archéologiques cessaient, ou devenaient très rares. Le « lit de cendres » d'où furent retirés la plupart des vestiges néolithiques avait son épaisseur maximale rue Rohan ; « vis à vis la grille du jardin de la Mairie » il atteignait cinquante centimètres d'épaisseur et « s'étendait évidemment en largeur des deux côtés de cette rue », mais il se perdait « en plongeant vis à vis la grille de l'impasse, rue Rohan ». Cette remarque suggère que le toit de ce dépôt était bombé.

18. Delfortrie, 1867, p. 273.

19. Delfortrie, 1867, p. 274.



tranchées des égouts

limites de la « cité palustre »

Fig. 11. - Emprise de la « cité palustre » d'après les observations d'E. Delfortrie dans les tranchées pour l'égout collecteur.

La « cité palustre » : une reconstitution virtuelle

A partir des données observées, Delfortrie a tenté une reconstitution virtuelle de la « cité palustre » néolithique, noyau primitif de la ville de Bordeaux. Elle occupait « l'extrémité de la presqu'île, formée, d'un côté, par le cours du Peugue ; de l'autre, par la Devèze, à laquelle se réunissait en amont le ruisseau de Caudéran, presqu'île dont la pointe baignait dans le vaste estuaire formé par la réunion de ces trois ruisseaux, et qui, lui-même, allait déboucher dans la Garonne. C'est sur le point culminant de cette presqu'île, rue Rohan, qu'était l'habitat [...] ; à distance, au bord des rives, avait lieu l'opération préparatoire des os, témoin leur accumulation sur les berges des Trois-Conils et de la rue Victor. » Mais c'est bien

rue Rohan « qu'étaient groupées les huttes occupées par notre peuplade anté-historique ; l'amas de cendres qui constitue le foyer de la station ne fût-il pas là pour l'affirmer, que les outils et instruments qui gisaient dans ce milieu suffiraient pour l'attester »²⁰.

Peut-on parler d'une cité lacustre ou palafitte ? Absolument pas, et là-dessus Delfortrie est catégorique. « La station occupée par nos aborigènes n'a pu être lacustre ; la couche compacte de cendres le témoigne suffisamment ; l'action de l'eau courante se serait opposée à sa formation ; enfin, nous n'avons reconnu aucune trace de pilotis ; cette station était palustre »²¹. Il est

20. Delfortrie, 1867, p. 275.

21. Ibid.

important de retenir ce point, sur lequel l'auteur n'a jamais varié, car certains – de Gassies aux historiens modernes – lui attribueront à tort l'opinion contraire, et s'en serviront injustement pour discréditer ses découvertes.

Palustre, cette station l'est assurément, selon Delfortrie, car installée « en plein marécage, ainsi que l'atteste l'épais banc de tourbe, de formation ancienne, adossé au lit de cendres », et là, on pourrait s'étonner car dans la coupe de la rue Rohan décrite plus haut, la couche archéologique E ne se confond pas avec les lits tourbeux D et G, même si quelques vestiges apparaissent encore à la base de la tourbe D (sous-niveau D') qui vient coiffer le dépôt néolithique. De quelle manière le dépôt archéologique peut-il être dit « adossé » à la tourbe ancienne ? N'importe, Delfortrie poursuit la reconstitution virtuelle de sa « station palustre ». Il imagine « nos aborigènes » campant « à l'abri de toute surprise, en plein marécage ». « Constamment exposés à l'action des brumes et des émanations paludéennes, comment ces peuplades, simplement couvertes de peaux de bêtes, vivant d'une alimentation grossière, pouvaient-elles exister dans un pareil milieu ? L'épaisse couche de cendres qu'elles ont laissée nous en fournit l'explication : d'immenses brasiers brûlaient sans cesse sur l'îlot ; les vastes forêts qui couvraient les rives permettaient d'alimenter cet éternel foyer, et dans les cendres, qui jamais n'étaient refroidies, nos aborigènes accroupis, presque ensevelis, y prenaient leurs repas, témoins les coquillages comestibles qu'on y retrouve à une certaine profondeur ; s'y livraient aussi à certains travaux, puisqu'ils y laissaient glisser et y perdaient à jamais ces instruments : poinçons, aiguilles, etc., précieux objets pour eux, que nous rencontrons aujourd'hui dans le dépôt »²².

Quinze ans plus tard, dans un travail peu connu sur *L'Homme primitif dans le département de la Gironde*, Emile Benoist proposera, de la « cité palustre » de Bordeaux qu'il avait contribué à découvrir, une image encore plus romantique : « Les populations nouvelles, qui avaient envahi la rive gauche de la rivière [...] s'étaient, au milieu des marais de la Devèze et du Peugue, organisé un refuge où ne pouvaient s'aventurer que ceux qui y avaient droit de cité. Dans les îles basses, couvertes de végétation, elles avaient établi un groupe de cabanes, flottantes ou placées sur des îles artificielles de pierres et de sables, et là, elles se livraient sans crainte à l'élevage des bestiaux, que les immenses prairies de la lande devaient facilement nourrir »²³. En d'autres lieux, ces descriptions auraient inspiré aux peintres des tableaux pittoresques, comme en susciterent, vers la même époque, les cités palustres et lacustres de la Suisse et de nos lacs alpins ou jurassiens. Malheureusement, à notre connaissance, aucun de nos artistes-archéologues girondins ne fut tenté par l'expérience.

Assurément, ces reconstitutions virtuelles de l'environnement et de la vie quotidienne des habitants de la « cité anté-historique » de Bordeaux devaient beaucoup à l'imaginaire que véhiculaient, depuis le début des années 1860, les premiers travaux suisses ou scandinaves sur les habitats en milieu humide. Au fond des tranchées de la rue Rohan et des alentours, l'humidité ambiante, les déblais boueux et les niveaux de tourbe recoupés par les travaux pouvaient bien évoquer, à première vue, les sites palustres de la Suisse ou du Danemark. De ces tourbes, cependant, nous avons remarqué qu'elles ne se confondent pas avec le niveau d'occupation préhistorique : dans la coupe de la rue Rohan telle que la décrit Delfortrie, la tourbe sableuse D recouvrait ce niveau d'occupation, sa partie inférieure seule livrant encore quelques vestiges osseux. Si l'on s'en tient aux seules données stratigraphiques relevées, en laissant de côté les interprétations, ce serait donc plutôt après la fin de l'occupation néolithique, ou en tout cas vers sa fin, qu'un marais aurait commencé à se former en ce point bas de la ville. L'absence de vestiges préhistoriques dans l'épaisseur de la tourbe D pourrait même indiquer que c'est précisément la formation de ce marais qui aurait incité les occupants néolithiques à abandonner le site. Quant à la couche inférieure de tourbe noire G, à sable et galets, atteinte par le fond de la tranchée, elle était séparée de la couche archéologique par les 45 cm d'épaisseur de la couche des « sables lacustres » stériles qui la surmontaient. Ainsi, selon les observations de terrain, le dépôt archéologique était bien encadré entre deux niveaux tourbeux, mais l'occupation néolithique correspondante aurait eu lieu dans un espace exondé, au moins pour un temps. L'examen des autres coupes semble le confirmer. Rue des Trois-Conils, c'est dans une « couche sableuse », reposant sur un niveau de sables et galets, qu'ont été repérées les traces d'activité humaine préhistorique. Place Rohan, enfin, ces mêmes vestiges ont été observés dans une « argile sableuse », surmontant une série de niveaux archéologiquement stériles d'argiles et de galets, puis de sable « lacustre » et d'argile. C'est d'ailleurs ce qui permettait à Delfortrie de situer sur ces pentes des secteurs d'activité périphériques, correspondant à un habitat principal dont le centre se situait, pour lui, dans la zone basse de la rue Rohan, là où les tranchées avaient révélé la plus forte concentration de vestiges.

Delfortrie privilégie donc l'hypothèse de la « cité palustre ». Il faut se souvenir qu'en Europe, la découverte des sites « lacustres » et « palustres » était encore très récente. En Suisse, les premiers travaux sur les palafittes avaient paru en

22. *Ibid.*, p. 275-276.

23. Benoist, 1882, p. 110.

1853. Ils avaient vivement frappé les imaginations, au point de devenir la référence obligée pour tout le Néolithique occidental, lacustre ou terrestre. Ainsi, dans la classification préhistorique de Gabriel de Mortillet, le Néolithique était-il appelé « Robenhausien », en l'honneur du site lacustre suisse de Robenhausen. Malgré cela, et même s'il était sûr d'avoir découvert un habitat de milieu humide ou semi-humide, Delfortrie n'a envisagé à aucun moment, pour son site bordelais, une installation de type palafittique où les occupants de la vallée du Peugue auraient établi des habitations sur pilotis de bois. Ses textes sont très clairs là-dessus. Il prend même bien soin de préciser que le seul pieu de bois retiré devant lui des tranchées était un pilotis d'époque gallo-romaine.

Dans quelle mesure le schéma interprétatif de Delfortrie correspond-il à la réalité ? La tranchée avait-elle traversé le cœur de l'habitat néolithique, comme il semble le croire, ou plutôt une zone-dépotoir dans un bas-fond ? La station était-elle vraiment « palustre » ? Oui, sans doute, au sens large, puisqu'établie près de l'eau. Mais rien ne prouve qu'elle ait été installée en plein marais, encore moins sur des îles artificielles comme l'imaginait Benoist. Seuls de rares objets façonnés en bois, poinçon ou spatule, confirment qu'on se trouvait bien en milieu humide, mais aucun élément de constructions en bois, pieux ou planches, n'a été reconnu dans les niveaux préhistoriques. Certes, les conditions d'observation n'étaient guère favorables, mais les observateurs, sensibilisés comme tous les préhistoriens de leur époque à la question des palafittes, n'auraient certainement pas négligé ces témoins archéologiques. Doit-on penser que les occupants préhistoriques s'étaient installés sur la terre ferme, sur des sols de sables, de graviers ou d'argile sableuse ? Ce serait plausible, mais il est bien difficile d'en décider sur la base d'observations anciennes, et dans un sous-sol urbain fortement perturbé, où les niveaux préhistoriques n'ont pu subsister, au mieux, que sous forme de lambeaux miraculeusement préservés entre les fosses et substructions profondes des occupations postérieures.

Nous savons en tout cas de quelle source s'inspirait Delfortrie pour sa reconstitution virtuelle de l'habitat néolithique du cœur de Bordeaux. Il l'a indiqué lui-même à plusieurs reprises : ce ne sont pas les palafittes suisses, ce sont les *kjokkenmøddinger* du Danemark, amas coquilliers riches en outils de pierre taillée et en industries en bois de cerf ou os, associés à d'abondants restes osseux provenant de déchets de cuisine, comme l'indique le terme danois qui désigne ce type de sites. Ces derniers étaient implantés dans des zones marécageuses ou sur les rives de la mer ou des lacs. Leurs occupants vivaient de chasse, de pêche et de cueillette, et ne pratiquaient ni l'agriculture, ni l'élevage. On les considère aujourd'hui comme des populations mésolithiques, ou à la rigueur pré-néolithiques quand ils ont subi l'influence de groupes voisins déjà néoli-

thisés. Plus encore que l'ambiance humide, l'abondance dans les niveaux archéologiques de coquilles de mollusques comestibles et d'ossements d'animaux portant des traces de pratiques bouchères est l'une des principales raisons qui ont pu inspirer à Delfortrie ce rapprochement de la « cité palustre » de Bordeaux avec ces sites scandinaves.

Mais il serait vain de s'arrêter à des interprétations qui portent la marque de leur époque ; nos reconstitutions virtuelles en 3D échappent-elles d'ailleurs à cette même fatalité ? Ce qui demeure, et qu'on ne peut pas mettre sérieusement en doute, c'est qu'une première communauté préhistorique s'était bel et bien installée sur ce site, dans le cœur historique de Bordeaux.

L'interprétation chronologique

Ne sachant pas identifier les vestiges céramiques néolithiques, Delfortrie et Benoist, comme on l'a vu, avaient pensé qu'il n'en existait pas dans leur cité palustre. Cela n'empêchait pas que, pour eux, cette première occupation de Bordeaux ait appartenu au Néolithique, et pour eux plutôt à une étape ancienne²⁴. Le modèle des *kjokkenmøddinger* mésolithiques y était assurément pour quelque chose. Mais, par ailleurs, Delfortrie tentait d'utiliser les données de ses fouilles de Cubzac pour établir une chronologie relative du Néolithique girondin. Pour lui, la « station » de Bordeaux devait être plus ancienne que le site d'éperon de Cubzac : « Comme la cité palustre de Bordeaux, le camp de Cubzac appartient à l'âge de la pierre polie ; mais [...] la cité anté-historique de Bordeaux est contemporaine des *kjokkenmødding* du Danemark, tandis que pour nous, le camp de Cubzac serait d'une époque postérieure, c'est-à-dire synchronique des Palafittes ou cités lacustres de la Suisse »²⁵. Il se trouve qu'en effet l'ordre chronologique proposé est probablement exact, d'autant que la céramique du « terramare préhistorique » de Cubzac appartient en majorité aux âges du Bronze et du Fer. Nous le savons aujourd'hui, mais les premiers fouilleurs l'ignoraient. De son côté, Benoist, dans son travail déjà cité sur *L'Homme primitif dans le département de la Gironde*, distinguait nettement, lui aussi, la station du Peugue, attribuée au « Robenhausien » (Néolithique) et les « stations du littoral, tumuli et dolmens, avec flèche barbelée et objets en bronze (commencement de l'âge du Bronze) »²⁶. Cela suggère que les types qu'il considérait, à juste titre, comme plus récents – les flèches à ailerons et pédoncule en silex et les objets de bronze – ne figuraient pas parmi les vestiges recueillis dans l'emprise de la « cité palustre ».

24. Delfortrie, 1869 b.

25. Delfortrie, 1869 b.

26. Benoist, 1882, p. 122.

L'échantillon restreint de mobilier archéologique représenté sur les planches de l'article de 1867 appartient clairement au Néolithique, mais il n'est guère possible de lui assigner une place plus précise dans la chronologie de cette période. On remarquera cependant la morphologie très particulière de la petite hache polie en roche verte : son profil asymétrique pourrait la rapprocher de certaines herminettes « en forme de bottier », caractéristiques d'une phase terminale du Néolithique ancien (ou, si l'on préfère, d'une phase initiale du Néolithique moyen). Ce type est loin d'être courant dans le Sud-Ouest de la France ; il renverrait plutôt à des influences danubiennes, guère perceptibles à l'ouest du Haut-Poitou ou du Limousin, dans l'état actuel des connaissances. Mais nous nous garderons de vouloir trop solliciter un document isolé à ce jour.

Les autres objets de pierre taillée ou polie, non plus que les beaux outils d'os néolithiques, ne permettent pas d'affiner davantage la datation de la « station palustre » de Bordeaux. L'absence de céramique interdit toute attribution chronologique ou culturelle plus précise. Parce qu'il assimilait plus ou moins la « station palustre » de Bordeaux aux amas coquilliers mésolithiques, Delfortrie lui attribuait un âge de 7000 ou 8000 ans avant J.-C., qui nous paraît aujourd'hui trop ancien. Clairement néolithique, la « cité palustre » bordelaise pourrait dater, au plus tôt, de la seconde moitié du 6^e millénaire avant J.-C., mais elle est très probablement un peu plus récente. Il n'est pas impossible que les vallées du Peugue et de la Devèze, ou leurs abords, aient été occupées antérieurement, dès le Mésolithique peut-être, mais de telles occupations seraient extrêmement difficiles à détecter dans ces contextes, compte-tenu de la ténuité des vestiges caractéristiques.

Ailleurs, dans Bordeaux ?

Vers la même époque, et encore un peu plus tard, d'autres travaux dans le sous-sol bordelais devaient apporter des témoins archéologiques supplémentaires, ou permettre de nouvelles observations stratigraphiques. On n'en conserve que peu de traces écrites. Ainsi, devant la Bourse, à 17 m de celle-ci et à 67 m du fleuve, une tranchée ouverte en novembre 1868, jusqu'à 3,50 m de profondeur, aurait encore donné quelques silex, selon le carnet de Delfortrie. Mais d'autres que lui recueillaient aussi des vestiges préhistoriques. D'après J.-B. Gassies, dès 1864, place des Grands-Hommes, lors de la construction par Jean Burguet de la halle métallique destinée à couvrir le marché, on avait observé, sous une couche de démolitions incluant des vestiges gallo-romains, « une couche charbonneuse, puis une couche de terre végétale remplie de débris de poteries, et, enfin, une troisième couche de cendres et de charbon, parmi lesquels quelques instruments en silex se trouvaient égarés. M. Sansas avait recueilli, en 1866, plusieurs

témoins de ces bouleversements, et, en 1867, il a pu se procurer des os de ruminants, tous travaillés ou fendus verticalement, avec intention, soit de les convertir en outils, ou pour en extraire la moelle. Des silex trouvés sur place expliquaient surabondamment les entailles et les stries marquées sur ces os »²⁷. Un texte de Pierre Sansas confirme qu'il avait effectivement visité le chantier, mais il se montre plus circonspect que Gassies : « il nous a été donné de recueillir nous-même, dans les déblais du marché des Grands-Hommes, un grattoir en silex du plus beau travail et en très-bon état de conservation. Nous avons vu, au même endroit, un amas de cailloux roulés ayant la forme des haches celtiques, et que M. Gassies, très-versé dans ces études, considérait comme destinés à recevoir, par un léger travail, la forme consacrée pour cette sorte d'instruments. Mais, comme ces cailloux ne portaient aucune trace effective de travail humain, nous n'osons adopter l'opinion de notre habile naturaliste, quelque probable qu'elle soit »²⁸. Il s'affirme d'ailleurs convaincu que, sur le site de Bordeaux, « les preuves de l'existence d'un âge de la pierre sont nombreuses »²⁹. En 1872 encore, Gassies³⁰ cite, sans aucun détail, « les rues de Rohan, Victor, Porte-Basse, Trois-Conils, des Herbes, etc. ». Plus tard, en 1876, au niveau du 41, rue du Pas-Saint-Georges, Camille de Mensignac signale des « objets en os : cornillons de cerf sciés, de l'époque préhistorique. Polissoir, etc., etc. »³¹. Mais à vrai dire, nous ne savons pas ce qu'il entend par « polissoir », ni ce qui lui permet d'attribuer à l'époque préhistorique des « cornillons de cerf sciés » et des objets en os non décrits.

En 1876 également, à l'article « Bordeaux » de sa *Carte d'archéologie préhistorique du département de la Gironde*, François Daleau recense trois stations de « l'âge de la pierre polie » :

« 1° Place Rohan et vallée du Peugue. Voir note de M. Delfortrie, in Mém. de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, t. V, 3^e cahier ;

2° rue Carle-Vernet près le pont de Brienne. Voir note de M. Artigue, in Actes de la Soc. linnéenne de Bordeaux, t. XXVIII, p. 13, procès-verbaux ;

3° à l'Estey-Crebat (les Chartrons). Voir note de M. Dumont, in Actes de la Soc. linnéenne de Bordeaux, t. XXVIII, page 13, procès-verbaux ».

27. Gassies, 1872, p. 728.

28. Sansas, 1880, p. 203.

29. Sansas, 1872, p. 733.

30. Loc. cit., p. 727.

31. Mensignac, 1876, p. 159.

Rappelons que l'un des arguments invoqués par les auteurs de *l'Histoire de Bordeaux* pour contester l'existence d'une occupation préhistorique au cœur de la ville, c'est que « Daleau dans son recensement de 1876 ne la mentionnait pas »³². Cette affirmation, on le voit, est formellement démentie par les textes.

A peu près à la même époque, Ernest Chantre porte cinq « stations néolithiques » (dont un « palafitte ») à l'article « Bordeaux » de son *Atlas paléontologique* inédit :

1° station néolithique : Gassies, Musée préhistorique de Bordeaux,

2° palafitte : fouilles du grand égout collecteur, Musée préhistorique de Bordeaux,

3° station néolithique place Rohan, le Peugue (Delfortrie, Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, t. V, 3^e cahier),

4° station néolithique rue Carle Vernet (Artigues, Société linnéenne de Bordeaux, t. 28, p. 13 (procès-verbaux),

5° station néolithique, Estey Crebat, Dumont, Société linnéenne de Bordeaux, t. 28, p. 13 (procès-verbaux).

Dans cette liste, on notera que certaines « stations » font double emploi, et que Chantre emploie le terme de « palafitte », banni par Delfortrie, lorsqu'il se réfère au Musée préhistorique de Bordeaux, certainement d'après un renseignement de Gassies, alors conservateur de ce musée. Élaboré vers 1875 ou un peu avant, l'inventaire de Chantre, concernant la France entière, reposait pour l'essentiel sur des enquêtes bibliographiques et épistolaires. Il devait vraisemblablement s'inscrire dans l'ambitieux projet de carte archéologique à l'échelle européenne lancé à l'époque, sur fond de carte au 1/864 000, avec la signalisation adoptée par la commission du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques réuni à Stockholm en août 1874. C'est d'ailleurs dans ce cadre que François Daleau avait préparé sa *Carte* dont le texte parut seul en 1876, amputé de la carte qui devait l'illustrer. Des mentions succinctes des découvertes préhistoriques de Bordeaux apparaissent également dans le premier tome, paru en 1875, du *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, pour l'essentiel d'après des renseignements fournis par Sansas.

D'autres chantiers urbains, dont nous ne donnerons pas ici la liste exhaustive, donnèrent lieu à des comptes-rendus un peu plus étoffés, mais les textes publiés s'attachent pour l'essentiel à la description des couches traversées, et renseignent presque uniquement sur la géologie du sous-sol bordelais, non sur la

présence éventuelle de traces d'occupation préhistorique. Parmi ceux qui suivaient les chantiers, on trouve en première ligne des responsables, ingénieurs ou chefs de travaux, comme Dumont, « ingénieur civil ». On lui doit une courte note sur les travaux effectués dans le secteur de l'Estey-Crebat, dans le quartier des Chartrons. Sur les quais, à un kilomètre de l'Entrepôt et à 2,4 kilomètres de la rue Rohan, dans une tranchée profonde creusée pour la réfection de l'égout, il signale un niveau coquillier³³. La note publiée ne s'intéresse qu'à la géologie du sous-sol bordelais et ne mentionne pas de vestiges archéologiques, mais le fait que, dans sa *Carte*, Daleau ait retenu le site parmi les stations préhistoriques de Bordeaux suggère qu'il avait peut-être obtenu des renseignements supplémentaires, Dumont étant linnéen comme lui.

Un autre site retenu par Daleau dans sa *Carte* est celui de la rue Carle-Vernet. En 1872, la compagnie des Chemins de Fer du Midi avait fait creuser un puits, à gauche de la voie ferrée et à 200 m environ en amont du pont de Brienne. A 4 m de profondeur, on rencontra un banc de gravier sableux à coquilles marines et rognons de silex noir de diverses grosseurs, et en dessous, une couche d'argile rouge à cailloux roulés, puis le substrat de calcaire à Astéries fut trouvé à 6 m de profondeur... mais point d'eau³⁴. Là encore, le texte ne parle pas de station préhistorique, et pourtant Daleau en mentionne une dans sa *Carte*. Avait-il obtenu des informations non publiées dans le bref compte-rendu d'Artigue ? Il connaissait en tout cas les deux frères Artigue, ses collègues à la Société linnéenne, dont le nom apparaît à plusieurs reprises dans ses carnets. Or, on ne peut guère accuser Daleau de légèreté dans ses travaux archéologiques.

Parallèlement, d'autres observateurs devaient collecter des vestiges provenant de ces mêmes sites : les découvertes, rapidement publiées, devaient susciter l'intérêt... et aussi la convoitise des amateurs. Dans les collections du musée d'Aquitaine subsistent quelques objets néolithiques marqués « Bordeaux » sans autre précision. Proviennent-ils de la « station » du Peugue, ou d'autres secteurs de la ville ? Rien ne permet de le savoir, aussi les traiterons-nous séparément avec d'autres trouvailles qui semblent isolées, sans doute parce qu'on ignore tout de leur contexte.

32. Etienne et coll., 1962, p. 49.

33. Dumont, 1870.

34. Artigue, 1872.

Des « bancs marins » dans le sous-sol de Bordeaux ?

On l'aura remarqué, dans les coupes relevées par Delfortrie dans la « cité palustre » et ses alentours, comme en divers autres points de la ville, revient régulièrement la mention d'un « banc marin » ou « lit marin ». Par ces termes, il désignait des niveaux riches en coquilles (d'huîtres en particulier), mais archéologiquement stériles. Partout, ils lui semblaient recouvrir les niveaux livrant des vestiges préhistoriques.

D'autres observations semblaient venir à l'appui de celles de Delfortrie. En avril 1868, un autre chantier s'ouvrait sur le port de Bordeaux, en face de l'Entrepôt du commerce (Entrepôt Lainé), quai Louis XVIII. Trois tranchées profondes furent creusées, à 40 mètres du fleuve, pour le soutènement du quai vertical. C'est encore l'ingénieur Dumont qui dirigeait les travaux, et Delfortrie put relever la coupe de ce « chantier de M. Dumont ». Sous un mètre de dépôts actuels, il observa une couche de sable lacustre, épaisse d'1,50 m, renfermant, entre autres, des coquilles d'*Unio*. Au-dessous, il note un « lit marin » de 2,20 m d'épaisseur, renfermant des coquilles et de « gros silex roulés de la craie » ; plus bas encore, il signale des graviers à coquilles d'huîtres et des « os travaillés de l'époque préhistorique, sciés et striés au silex »³⁵. Ces observations, renouvelées en plusieurs points de la ville, lui servirent à étayer ses théories sur les variations du niveau de la mer et « l'émersion récente des fonds marins ».

En 1872, cours d'Alsace-et-Lorraine, à gauche de la voie, face aux numéros 113 et 115, eurent lieu d'importants travaux de déblaiement et des tranchées de fondation furent creusées pour la construction d'une maison. Les travaux furent suivis, cette fois, par Henri Artigue qui a décrit la coupe des tranchées de fondation. Dans la tranchée la plus profonde, celle du mur de face, profonde de 4,45 m, poussée jusqu'au substrat géologique, le *terramare* gallo-romain, épais de 2,20 m, n'était recouvert que d'un mètre de sol et sous-sol récent. Les silex ne sont apparus qu'à la base de ce *terramare*. Ils manquaient absolument dans les niveaux sous-jacents, un mince lit de fin gravier mêlé de terre noire surmontant un dépôt d'argile rouge à cailloux roulés, le tout reposant sur le substrat de calcaire à astéries. A 2,20 m en arrière de cette première coupe, dans une autre tranchée de fondation, il put encore observer ces mêmes niveaux profonds, mais sur 0,95 m de hauteur seulement, parce qu'en ce point « on constate un relèvement du calcaire à astéries ». Dans cette seconde coupe, il reconnut deux couches : à la base, reposant sur le substrat calcaire, un dépôt argileux rougeâtre à graviers et cailloux roulés, et au-dessus, une couche argilo-sableuse renfermant des coquilles marines à sa partie supérieure, et des coquilles terrestres et d'eau douce à sa partie inférieure. La présence de coquilles d'eau douce dans le bas de

cette couche argilo-sableuse « indique assez clairement l'ancien lit du Peugue ». Quant au banc à coquilles marines observé à la partie supérieure, il est pour H. Artigue absolument le même que celui qu'il avait observé à l'Estey-Crebat, le même aussi que Delfortrie et Benoist avaient signalé rue des Trois-Conils, place Rohan et rue Rohan. Pour Artigue, « un dépôt d'une aussi grande étendue [...] n'est pas susceptible d'être attribué au fait de l'homme, et la cause doit être recherchée dans les grandes forces de la nature »³⁶.

Quelques années plus tard, Dulignon-Desgranges confirme encore les observations précédentes. Il signale « qu'il a trouvé dans les fouilles faites cours de l'Intendance, sous la maison portant le n° 19, le dépôt coquillier qui a déjà été observé sur un grand nombre de points de notre ville. La couche qu'il a observée est à trois mètres de profondeur ; elle paraît finir en coin, car, sur un point de la tranchée, elle a 0,45 m d'épaisseur et sous l'autre, opposé au premier, 0,10 m seulement. Elle a offert la particularité de présenter un certain nombre d'huîtres valvées, ce qui paraît n'avoir encore jamais été rencontré. Immédiatement au-dessus de cette couche, on a trouvé une monnaie romaine en argent et quelques jolis fragments de poterie samienne. Au-dessous, il existe une couche de sable graveleux de 0,10 m d'épaisseur, supérieur à une sorte de matière noire en décomposition, de 0,05 m, recouvrant une couche de gravier ; c'est du moins le renseignement qui lui a été fourni par les ouvriers »³⁷. Le fait que des coquilles d'huîtres aient été « valvées » signifiait pour lui qu'elles n'avaient pas été ouvertes, et n'étaient donc pas des rejets provenant de l'alimentation humaine.

De ces observations, faites en divers points de la ville par des observateurs différents, tous dignes de foi, et qui tous avaient rencontré des niveaux coquilliers, parfois interstratifiés avec des couches archéologiques, Delfortrie rapprochait d'autres indications relevées sur des coupes de terrain en aval de Bordeaux. Sur la rive gauche de la Gironde, depuis longtemps déjà, Jouannet avait signalé, de Castillon (en Médoc) jusqu'au Verdon, l'alternance de terres de marais et de lits de coquilles marines³⁸. De ces lits de coquilles, nous savons aujourd'hui qu'ils appartiennent au cordon de Richard, ancien cordon littoral de l'estuaire de la Gironde, dont la formation est située par les méthodes modernes de datation à l'extrême fin de l'âge du Bronze ou au Premier âge du Fer. Plus près de Bordeaux, à Bassens, O. Linder, ingénieur des mines, avait en 1871 relevé une coupe dans le fossé de fondation d'une

35. Delfortrie, 1869 a et c.

36. Artigue, 1871, p. XXX.

37. Dulignon-Desgranges, 1876.

38. Jouannet, 1837, p. 19.

maison, le long du chemin et à peu de distance du débarcadère de Montferrand. D'après ses observations, deux niveaux renfermaient des silex taillés. A la base, des silex de la craie de diverses couleurs, surtout gris, « souvent brisés à la surface, et mélangés d'éclats de même matière dont quelques-uns ont évidemment subi la retouche de l'homme ». Au-dessus, une argile ocreuse, en lit très mince, puis du sable marin, sur 0,20 à 0,25 m d'épaisseur, dans lequel on trouvait encore quelques éclats de silex, des fragments d'os et de nombreuses coquilles, et, par dessus le tout, de la terre végétale recouverte de sable coquillier³⁹. C'est à ces observations de Linder que se référerait aussi Artigue à propos de la coupe des n° 113-115, cours d'Alsace-et-Lorraine.

La théorie de « l'émersion des fonds marins » selon Delfortrie : une interprétation contestée...

À partir de là, Delfortrie avait échafaudé une hypothèse hardie qui devait susciter d'assez vives discussions. Recoupant tous les renseignements dont il disposait, il en était venu à penser que tous les niveaux coquilliers surmontant des dépôts d'âge préhistorique dans les coupes du sous-sol de Bordeaux se seraient déposés simultanément. N'étant pas pour lui d'origine humaine, mais naturelle, ce dépôt de coquilles marines devait nécessairement trahir l'existence d'un épisode invasif, postérieur aux temps préhistoriques, et caractérisé par un haut niveau des eaux et une intensification des entrées océaniques dans la Gironde. Les effets de ce phénomène se seraient fait sentir, au moins, jusqu'à la hauteur des affluents bordelais de la rive gauche de la Garonne, le Peugue et la Devèze en particulier. Dans les tranchées profondes ouvertes dans le sous-sol de Bordeaux, il recherchait des arguments supplémentaires, tout en s'efforçant de jeter les bases d'une chronologie plus précise. A Bordeaux même, cette « catastrophe » aurait été, pour lui, postérieure à la « cité préhistorique qui est du premier âge de la pierre polie », et elle en aurait recouvert les vestiges⁴⁰. Sur la datation plus précise de cet événement, il ne semble pas s'être clairement prononcé, mais si l'on se réfère à ses relevés de coupes de la rue Rohan et des alentours, cet épisode de haut niveau aurait été antérieur au « *terramare* » gallo-romain.

Il serait trop facile de rejeter en bloc les observations de ces divers intervenants et de ne retenir, de l'interprétation proposée, qu'une vaine caricature. Tenter de la comprendre en la replaçant dans une perspective historique paraît plus intéressant.

A cette époque, dans notre région, s'opérait une prise de conscience beaucoup plus aiguë qu'auparavant des transformations rapides de l'environnement. Les décideurs bordelais se trouvaient confrontés à une évolution lourde de conséquences

économiques. Le port de Bordeaux s'envasait. Comme le notait Edouard Férét en 1878, les mouillages « ont subi à diverses époques et surtout depuis quelques années de grandes modifications, sans qu'on puisse bien expliquer la cause de ces changements. Ils présentent, depuis une vingtaine d'années, un état qui devient tous les jours plus gênant »⁴¹. La navigation dans la Gironde, entravée par l'accroissement des bancs de sable et de vase, devenait de plus en plus difficile. A la sortie de l'estuaire, les passes du nord se rétrécissaient : pour entrer en haute mer, du côté de la Coubre, la passe des Mateliers et celle de Saintonge n'étaient plus, comme naguère, praticables aux navires de fort tonnage. La comparaison des cartes hydrographiques de 1752 et 1842 montrait que la pointe de Grave, sous les assauts de l'Océan, avait été amputée de 1200 m. Sur le littoral girondin, le trait de côte reculait rapidement en plusieurs points, particulièrement dans le Bas-Médoc et à l'entrée du bassin d'Arcachon. L'avenir du port de Bordeaux devenait un problème grave, avec des enjeux économiques préoccupants. Pour tenter de conjurer ces périls, on entreprenait de grands travaux très coûteux – on dirait aujourd'hui pharaoniques – défenses de la pointe de Grave et du littoral au nord de Soulac, recreusement des passes de la Gironde, dragages dans l'estuaire, construction de quais verticaux et de docks à Bordeaux... avec des résultats qui ne seront pas toujours à la hauteur des investissements financiers, comme le prévoyait déjà Delfortrie⁴².

On s'efforçait en amont de comprendre le mécanisme de ces transformations. Quelques fixistes s'entêteraient encore pendant des années à prétendre, comme Bertrand Saint-Jours, que « la mer n'empiète pas sur les côtes de Gascogne » et que la ligne de rivage n'a pas changé depuis dix mille ans⁴³. Mais d'autres avaient déjà pris la juste mesure de l'amplitude réelle du changement, et tentaient d'en prévoir les conséquences. Or cette prise de conscience plus aiguë et plus urgente des changements rapides de l'environnement, sur le littoral comme dans l'estuaire, coïncidait justement avec l'ouverture de tranchées profondes dans le sous-sol de Bordeaux. Pour la première fois sans doute dans cette ville, des géologues entreprenaient un suivi systématique des travaux, autant que le permettaient les moyens de l'époque et les impératifs des responsables de chantiers. De toutes leurs observations se dégagaient deux constatations indiscutables. La première était l'épaisseur impressionnante des dépôts récents (récents à l'échelle des

39. Linder, 1871.

40. Delfortrie, 1868 et sq.

41. Férét, 1878, p. 102.

42. Delfortrie, 1872 a.

43. Saint-Jours, 1928.

temps géologiques, bien entendu), accumulés par endroits sur plus de sept mètres de haut. La seconde était la mise en évidence de la superposition de niveaux de circulation anciens, pavés ou simplement stabilisés par des apports de matériaux divers, mais tous établis plus bas que le niveau moyen actuel des eaux. Et la différence était loin d'être négligeable ! En 1876, relevant, dans la coupe d'un puits de sondage creusé derrière le chevet de l'église Saint-Pierre, une superposition de sols aménagés, Delfortrie remarquait : « à une époque indéterminée existait au lieu qui nous occupe, un pavage qui se trouve être aujourd'hui à 6,50 m au-dessous du sol actuel soit à 18 cm au-dessous de toutes les fouilles pratiquées dans le voisinage du fleuve, ou sur les bords des deux ruisseaux qui y débouchent et dans lesquels en face de la caserne des pompiers, une mosaïque en place était trouvée en 1867 à 3,50 m au dessous du sol c'est-à-dire presque au niveau des hautes marées ; [...] comme il n'est pas supposable qu'à l'époque de leur édification ces constructions aient été établies au niveau où nous les retrouvons aujourd'hui, puisqu'aux moindres crues et aux grandes marées elles se fussent trouvées envahies par les eaux, on doit donc en conclure que le sol de la ville a subi un dénivellement considérable depuis l'époque romaine »⁴⁴.

Chercher dans le passé des repères pour tenter de prévoir l'évolution future est une démarche très moderne. De nos jours, les recherches sur l'environnement font couramment appel aux données archéologiques. Sur les questions devenues urgentes dans le cadre bordelais et girondin, l'archéologie était naturellement appelée à intervenir. Toutes les observations faites dans le sous-sol de Bordeaux pouvaient contribuer à l'établissement d'un chronomètre. Or, précisément à cette époque, la préhistoire, en s'appuyant sur la géo-stratigraphie, commençait de tracer son chemin entre les sciences naturelles et l'histoire. Dans le port de Rochefort, à l'occasion des travaux de creusement du bassin à flot n° 1, comme à l'écluse de Biard, l'ingénieur Polony adoptait la même démarche ; il en présentait les résultats en 1872, au congrès de Bordeaux de l'Association française pour l'avancement des sciences. Quelques années plus tard, à partir de 1878, mettant à profit les grands travaux de l'avant-port de Nantes et le creusement du bassin de Penhouët à Saint-Nazaire, l'ingénieur de Kerviler établira son célèbre « chronomètre de Penhouët ». Pour les différents niveaux observés lors de l'excavation, ses calages chronologiques étaient fournis par les vestiges archéologiques, en particulier les objets de l'âge du Bronze, déjà assez bien calés dans le temps par la méthode du *cross-dating*. En Gironde, c'est aussi à cette époque que les effets destructeurs de l'érosion littorale révélaient l'existence d'occupations préhistoriques dans le nord du Médoc, de Soulac au Gurd⁴⁵, comme à l'entrée du bassin d'Arcachon, à la pointe sud du Moulleau⁴⁶, ou encore à Lanton et sur les plages d'Andernos et d'Arès. Ces dernières

trouvailles, en particulier, suggéraient à Delfortrie l'existence de sites préhistoriques recouverts par la mer, un fait contesté à l'époque, mais que confirmera, bien des années plus tard, la découverte par Jean Ferrier de la « station sous-marine » du Bétay, à Andernos⁴⁷.

Eugène Delfortrie est assurément l'un de ceux qui, à l'époque, avaient le mieux saisi le lien unissant ces divers phénomènes : l'important dénivelé constaté dans les fouilles de Bordeaux entre le niveau actuel des eaux et les niveaux de circulation aménagés dans les couches profondes du sous-sol, l'envasement du port, l'encombrement du chenal de navigation de la Gironde, la fermeture des passes, le démantèlement de la pointe de Grave, et les effets de l'érosion littorale sur les côtes de l'Océan. Mais quelle pouvait en être la cause première ? Aujourd'hui on invoquerait sans doute, en première analyse, l'élévation relative du niveau de la mer, consécutive au réchauffement climatique du début de l'Holocène et à la fonte des glaces qu'il avait entraînée. Mais c'est seulement en 1921 que Ch. Depéret posera les bases de sa théorie de l'eustatisme et de l'isostasie, théorie d'ailleurs critiquée et révisée de nos jours ; mais, de fait, certains observateurs du XIXe siècle avaient déjà remarqué, sans en comprendre la raison, des discordances entre le niveau global des océans et le niveau local. Pour sa part, E. Delfortrie envisageait plutôt ce qu'on appellerait aujourd'hui un phénomène néotectonique de subsidence, c'est-à-dire un affaissement relatif, d'origine sismique, du niveau des terres émergées. Citant une étude de l'ingénieur W. Manès sur le port de Bordeaux, parue en 1869, il écrivait : « l'Océan a [...] gagné progressivement vers l'Est, et la péninsule [médocaine] s'est déplacée de l'Ouest à l'Est, comme si elle se fût inclinée sur sa base »⁴⁸. C'est donc par un affaissement et un basculement de la zone littorale de l'Aquitaine, et en particulier de la pointe de Grave, qu'il expliquait l'invasion de l'Océan vers l'intérieur des terres et, du même coup, la profonde importance où furent rencontrés les premiers vestiges de l'occupation préhistorique de Bordeaux⁴⁹. Des idées similaires étaient d'ailleurs avancées, à peu près à la même époque, à propos d'autres secteurs du littoral européen, et en particulier des côtes de Saintonge, zone d'une relative instabilité tectonique où de petites secousses sismiques ne sont pas rares. Cette instabilité affecte-t-elle aussi le littoral aquitain au sud de la pointe de Grave ? Delfortrie

44. Delfortrie, 1876.

45. Caudéran, 1869 et 1877 ; Sansas, 1875 ; Artigue, 1876 ; Dulignon-Desgranges, 1878.

46. Delfortrie, 1874.

47. Ferrier, 1935.

48. Delfortrie, 1872 a, p. 491.

49. Delfortrie, 1869 a ; 1871 ; 1872 a ; 1874 ; 1878.

le pensait. Ces idées firent l'objet de vifs débats à la Société linnéenne, où fut même constituée une « commission de l'affaissement ». L'opinion de Delfortrie, soutenue par Artigue, se trouva contestée sur certains points par Benoist ; d'autres, comme Dulignon-Desgranges, préférèrent s'abstenir de prendre parti.

Il ne nous appartient pas de déterminer ce qui, dans ces recherches anciennes, mérite encore d'être pris en considération. Qu'à Bordeaux la couche - ou les couches - à vestiges préhistoriques aient été plus ou moins perturbées selon les secteurs, on ne saurait s'en offusquer. Le cas est malheureusement fréquent en archéologie, et pas uniquement dans les fouilles urbaines, même si les fouilleurs bénéficient aujourd'hui de conditions moins défavorables que celles qu'affrontaient nos géo-archéologues pionniers du XIXe siècle. On peut se contenter du fait que, globalement, les vestiges préhistoriques qu'ils ont observés provenaient de niveaux profonds surmontant des dépôts archéologiquement stériles, ou se trouvaient même à la surface de ces dépôts. Que Delfortrie et quelques autres ne se soient pas demandé si, dans le sous-sol bordelais, tous les niveaux à coquilles marines, archéologiquement stériles, étaient bien synchrones, et s'ils avaient tous la même origine, on peut sans doute le leur reprocher. Que par endroits ils aient pris pour des « bancs marins » des lits de coquilles déversées, après consommation par l'homme, pour stabiliser des sols humides et boueux, cela paraît également fort possible. Du moins, à la différence de Gassies, Delfortrie ne voyait-il pas, dans des couches de galets de silex formant « pavages », des matières premières attendant leur transformation en haches polies ! Quant à l'hypothèse d'un affaissement récent des côtes de Gascogne, elle n'est généralement pas retenue dans les travaux des géologues et des géographes modernes. Certes, le cours actuel de la basse vallée de la Garonne et de l'estuaire de la Gironde emprunte le tracé d'une faille dont les lèvres ont joué, la rive gauche se trouvant aujourd'hui nettement plus basse que la rive droite (la différence serait de l'ordre de 70 mètres). Mais beaucoup pensent que ce mouvement de bascule s'est produit anciennement, et qu'il n'a plus actuellement d'effet sensible, du moins à l'échelle des temps historiques.

En revanche, qu'il y ait eu au cours de l'Holocène des moments où les eaux salines ou saumâtres pénétraient plus largement qu'aujourd'hui dans un estuaire moins encombré,

et que Bordeaux ait eu également à subir des épisodes de hautes eaux, c'est ce que paraîtraient confirmer certaines études récentes. Il semblerait que, localement, des oscillations positives du niveau marin se soient produites postérieurement au Néolithique. C'est du moins ce que tendrait à établir, en particulier, une étude géo-archéologique portant sur cinq plates-formes portuaires de Bordeaux, implantées successivement, de l'Antiquité au Moyen Âge. L'altimétrie absolue des deux plus anciennes « suggèrent qu'elles étaient submergées lors de coefficients de marée moyens (70), interdisant alors toute activité portuaire. Cela apparaît très improbable »⁵⁰. Ces observations font curieusement écho aux remarques, citées plus haut, qu'inspirait à Delfortrie la coupe d'un puits de sondage établi à l'arrière du chevet de l'église Saint-Pierre. Le modèle proposé par les auteurs précités ne retient pas l'hypothèse d'une subsidence (c'est-à-dire d'un affaissement local relatif du sol) mais suppose l'existence de fluctuations mineures du niveau marin relatif, d'origine climatique. Selon ces mêmes auteurs, ces fluctuations auraient pu être plus fortes à l'échelle régionale et locale qu'au niveau global.

Or, le « petit âge glaciaire » des temps historiques n'est pas le seul épisode climatique marquant de la période holocène. On a longtemps cru que, après la fin des temps glaciaires, le climat ne subissait plus que des fluctuations de faible amplitude, presque insensibles à l'échelle humaine. On sait désormais que cette impression de stabilité était illusoire. On ne peut exclure l'hypothèse que des fluctuations climatiques plus anciennes aient pu avoir, elles aussi, des conséquences importantes sur le niveau des eaux et, corrélativement, sur l'importance des atterrissements dans l'estuaire et la basse vallée de la Garonne. Le Néolithique comme les âges du Bronze et du Fer ont connu des alternances de sécheresse et de forte humidité, parfois rapides et même dramatiques, sans compter les accidents ponctuels, inondations ou hauts niveaux de tempêtes, et les phénomènes sismiques aux effets brutaux, susceptibles d'entraîner des conséquences à long terme. Il n'est pas impossible que l'on en décèle un jour la trace dans les enregistrements sédimentaires de l'estuaire et de la basse vallée de la Garonne, y compris dans le sous-sol même de Bordeaux.

50. Gé et coll., 2005, p. 2.

Scrupules scientifiques ou rivalités personnelles ? La fouille de contrôle de J.-B. Gassies dans le jardin de la Mairie

Par leur retentissement au plan local, les découvertes faites dans le sous-sol de la ville avaient-elles donné naissance à des idées fausses, ou tout au moins exagérées, sur l'ampleur de l'occupation préhistorique à Bordeaux ? C'est ce que semble insinuer un texte assez malveillant de Gassies : « les travaux [...] pour l'établissement du grand égout collecteur, dans les parties basses de Bordeaux, ont mis à découvert une grande quantité de matières tourbeuses, remplies d'ossements de mammifères dont la majeure partie porte des traces évidentes d'un travail humain. La plupart des personnes qui s'occupent de l'homme préhistorique en ont déduit qu'un immense marais devait recouvrir les vallées parcourues par le Peugue et la Devise, et que là devaient vivre, dans des retranchements, de nombreuses populations à l'état primitif ou sauvage [...]. La question d'une vaste cité palustre qui devait s'étendre de la Chartreuse à la Garonne, paraissait donc devoir s'affirmer »⁵¹.

Qui donc Gassies vise-t-il dans ce texte ? On l'a vu, Delfortrie assignait à sa « station palustre » les limites assez étroites d'une surface triangulaire de 200 m de côté. Par ailleurs, à l'époque, les « personnes qui s'occupent de l'homme préhistorique » n'étaient pas légion, à Bordeaux comme ailleurs, et nous n'avons pu retrouver aucun texte qui évoquerait « une vaste cité palustre » s'étendant « de la Chartreuse à la Garonne ». On aurait voulu discréditer, d'entrée, l'occupation préhistorique de Bordeaux qu'on ne s'y serait pas pris autrement.

Très rapidement, les découvertes de Delfortrie dans le centre de Bordeaux, et les interprétations qu'il proposait, avaient suscité des critiques. Sans oser contester directement la présence de vestiges préhistoriques dans les niveaux profonds, on discutait, pêle-mêle, de l'existence d'une couche archéologique non perturbée, de celle d'une véritable station palustre, et de la présence d'un dépôt marin censé les recouvrir. On suggérait déjà que les niveaux archéologiques étaient fortement remaniés et que les niveaux riches en coquilles d'huîtres et de moules n'étaient pas des « bancs marins », mais plutôt des déchets de l'alimentation humaine, vraisemblablement déversés pour stabiliser un sol boueux.

Ces contestations inspirèrent la mise en place d'une véritable fouille de contrôle. Sur proposition de la Société des Sciences physiques et naturelles de Bordeaux, une demande d'autorisation fut adressée à l'administration municipale. La fouille serait implantée hors de l'emprise des travaux de l'égout collecteur, mais à proximité immédiate, dans une partie du jardin de la Mairie. L'autorisation donnée, une commission fut nommée parmi les membres de la Société, et J.-B. Gassies,

futur conservateur du Musée préhistorique, aurait été prié de s'y joindre – du moins à ce qu'il dit – parce qu'il avait déjà exprimé « quelques doutes au sujet de la virginité des couches précédemment explorées, et de la possibilité d'un banc marin postérieur à la tourbe ». Les travaux commencèrent le 15 juillet 1868. Ayant pu disposer de son temps – comme il tient à le préciser – il se tint « jour par jour en présence des ouvriers, sur le lieu même de la fouille ». Il n'indique pas dans quel secteur du jardin était implantée cette fouille. La partie sud, la plus proche de la rue Rohan, aurait été la plus appropriée, d'autant qu'à cette époque, les deux ailes nord et sud, destinées à abriter le musée des Beaux-Arts, n'étaient pas encore construites. Le sol du jardin fut ouvert sur une longueur de 6,50 m et une largeur de 2 m, et l'excavation fut poussée jusqu'à 6,60 m de profondeur par rapport au sol actuel. Gassies déplore que cette surface ait été trop restreinte : « son exigüité même ne permettait pas aux ouvriers une suffisante liberté de mouvements, et, vu la profondeur atteinte, 6,50 m, c'est tout au plus s'ils avaient assez d'air pour suffire aux besoins de la respiration, souvent gênée par le dégagement des miasmes qui s'exhalaient des parois infiltrées d'eau corrompue. J'aurais vu avec plaisir se développer cette fouille à 2 ou 3 mètres plus en avant dans le jardin, où elle n'aurait gêné en rien la circulation, et où, certainement, il y aurait eu plus de chances de rencontrer ce que l'on avait intérêt à y découvrir »⁵².

Sous deux mètres de terres de remblai provenant de démolitions, il décrit une séquence de dépôts de terres noires contenant des os sciés, des poteries et des silex pugilaires (galets naturels, probablement rapportés pour drainer et stabiliser le sol), alternant avec des « débris de démolition, sables et cailloux », jusqu'à 4,10 m de profondeur. Au-dessous, sur 0,50 m d'épaisseur, une couche de tourbe renfermant des éléments végétaux, couche en partie « défoncée » vers l'ouest et mélangée aux débris de démolition de la couche sus-jacente. Plus bas, une terre noire sablonneuse riche en coquilles terrestres et lacustres, livrant pêle-mêle des vestiges gallo-romains, médiévaux, un poignard en fer du XVI^e siècle, des huîtres, des os, « véritable fond de marais », sur 0,50 m d'épaisseur. Le niveau immédiatement sous-jacent à la couche tourbeuse livrait en grande quantité des mollusques terrestres et d'eau douce dont Gassies donne la liste détaillée par espèces, et qui tous appartiennent à la faune malacologique actuelle de la Gironde. Au-dessous furent rencontrés un niveau de sable épais de 0,20 m, puis une terre sablonneuse blanchâtre, de 0,40 m de puissance, renfermant aussi des cailloux, des poteries, des coquilles d'huîtres, des os et du bois travaillé. Plus bas encore, sur 0,80

51. Gassies, 1872.

52. Gassies, 1872, p. 728-730.

m de hauteur, la fouille reconnut une couche de terre noire, très boueuse, renfermant des cailloux et des cendres, des coquilles d'huîtres et d'escargots, avec des os et des poteries diverses. Enfin, tout au fond, un niveau de terre grisâtre, épais de 0,10 m, renfermant encore des coquilles d'huîtres et de petits cailloux roulés, reposait sur l'argile plastique verte du substrat. Il ne fut pas trouvé de silex travaillés⁵³.

A en croire Gassies, les résultats de sa fouille de contrôle contredisaient en tout point les observations de Delfortrie : « pas de vestiges de pilotis » [mais Delfortrie l'avait déjà souligné], « ni de dépôt marin [...], les amas de moules, peignes, huîtres, etc., etc., toutes espèces comestibles, indiquent suffisamment le but de leur agglomération comme débris de repas ». Il s'ensuit « que le dépôt marin ne saurait exister là où il a été signalé, et qu'il est facile d'assigner aux parties basses de Bordeaux une époque préhistorique pendant laquelle les Aborigènes vivaient en partie sur les plateaux et dans le vaste marais qui devait envelopper tout le parcours du Peugue et de la Devise, et où devait être placé l'Emporium cité par Strabon »⁵⁴.

Pierre Sansas, qui assistait à cette communication de Gassies, fit remarquer que le milieu de la ville de Bordeaux se trouve au fond d'une vallée, que le sol romain est à trois mètres au-dessous, et que déjà, à cette époque, le sol était couvert d'eau à chaque marée. « Cela confirme les dires des anciens, qui savaient que Bordeaux a été placé sur un marais. Les preuves de l'existence d'un âge de pierre sont nombreuses. [...] La tourbe y est de formation récente »⁵⁵. Et à sa suite, A. de Chasteigner⁵⁶ déclarait : « il y a exhaussement constant des embouchures des fleuves. L'exhaussement de notre région a été fort lent, il a été plus sensible le long même du lit de la Garonne que dans les vallées des rivières qui viennent y aboutir. »

Finalement, les résultats de la fouille de contrôle de Gassies ne mettaient pas un point final aux controverses et aux malentendus. Ces résultats avaient été décevants et l'argumentation de l'auteur n'était pas très solide. Le fait que, dans sa fouille, il n'ait pas observé le « lit marin » cher à Delfortrie ne prouvait rien, puisqu'il n'avait pas non plus rencontré le niveau à vestiges préhistoriques. Et le fait que les coquillages qu'il avait recueillis lui aient paru être des restes de repas ne prouvait rien non plus, puisqu'ils étaient associés à des vestiges d'âges variés, dans un milieu de toute évidence remanié à une époque récente.

Les conclusions, citées plus haut, du bref compte-rendu de cette fouille de contrôle reflètent d'ailleurs un certain embarras et même, sur la question des pilotis, une évidente mauvaise foi. Le fait que Gassies ait accepté – si même il ne l'a pas sollicité – d'entreprendre une fouille ouvertement destinée à contrôler (et de préférence à contredire) les résultats obtenus par ses collègues linnéens, et futurs collègues de la Société

archéologique, en dit long à lui tout seul. Sur les mobiles profonds de son attitude, il est permis de s'interroger. Peut-être n'est-elle pas sans rapport avec sa candidature au poste de conservateur du Musée préhistorique de Bordeaux. Rappelons que la création de ce musée fut décidée par la municipalité au printemps de 1871, que la lettre de candidature de J.-B. Gassies est datée du 14 février de la même année, et que le musée devait être ouvert l'année suivante, en 1872. Voulait-il apparaître comme le seul vrai préhistorien de Bordeaux, et craignait-il que d'autres ne briguent ce même poste ? Certes, il était un « républicain éprouvé, qui avait été frappé au coup d'Etat et avait vaillamment lutté contre l'Empire », comme le rappellera sa notice nécrologique dans la Chronique régionale du *Journal d'Histoire Naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest*⁵⁷. Cela devait lui valoir, entre autres, la sympathie et l'appui de Pierre Sansas. Mais son dossier scientifique – comme on dirait aujourd'hui – pouvait paraître assez mince en matière de préhistoire. Cet autodidacte s'était illustré par quelques publications de conchyliologie, régionale ou exotique (en particulier sur les coquillages de la Nouvelle-Calédonie) ; il s'était occupé aussi de l'aquarium de l'une des Expositions universelles de Paris. Mais sa contribution personnelle à la recherche en préhistoire, régionale ou générale, pouvait sembler assez faible, et d'ailleurs il publia fort peu dans ce domaine.

Or la position, pour le moins ambiguë, qu'il avait prise dans l'affaire de la station palustre de Bordeaux pourrait bien s'être rapidement retournée contre lui. Une violente polémique s'éleva lorsqu'il fit acheter par la ville, en 1874, pour 5 070 francs-or, les pierres du « cromlech » de Lervaut à Gaillan-en-Médoc et, après quelques péripéties, les fit replanter à Bordeaux, où l'on peut voir aujourd'hui le monument reconstitué au Jardin public⁵⁸. Les adversaires de Gassies contestèrent – à juste titre – l'attribution de ce monument aux temps préhistoriques et, accessoirement, la fidélité de la reconstitution proposée par rapport au plan primitif. Les cautions scientifiques qu'il essaya de s'assurer, à Paris et ailleurs, se déroberent. A Bordeaux, les comptes-rendus de séances publiés dans les bulletins de la Société archéologique ne donnent qu'un écho très édulcoré du débat qui, selon E. Augey, « atteignit un haut degré d'animosité »⁵⁹, en particulier lors des séances de mai et juin 1875. L'âpreté du débat pourrait bien avoir été la sanction

53. Gassies, *loc. cit.*, p. 730-733.

54. Gassies, 1872, p. 731.

55. Sansas, 1872, p. 733.

56. *Ibid.*

57. 2^e année, 1883, p. 67.

58. L'ensemble porte le n° 9227 dans l'inventaire du musée d'Armes.

59. Augey, 1906.

de l'attitude négative adoptée par Gassies vis-à-vis de la station palustre de Bordeaux qui pourtant, elle, était bien authentiquement préhistorique.

Un regrettable malentendu

Dans sa thèse sur *La Préhistoire en Gironde*, officiellement datée de 1938 mais parue en 1940 (l'édition fut antidatée en raison des circonstances), Jean Ferrier considère que « la cité palustre de Bordeaux étudiée par Delfortrie dès 1867 [...] présente tous les caractères d'une étude très sérieuse »⁶⁰. Fort curieusement, les historiens de Bordeaux n'ont pas adopté le même point de vue. Ils ont ignoré, méconnu, ou même rejeté les observations faites lors des travaux anciens. Camille Jullian les passe pratiquement sous silence, jugeant « périlleux de s'aventurer sur un terrain aussi peu assuré ». Quant au *Bordeaux antique* de Robert Etienne, il conteste la validité des informations recueillies autour des années 1867, jette la suspicion sur les relevés de coupe et critique les interprétations proposées. « La couche prétendument néolithique » serait une vue de l'esprit. La « station palafittique » qu'avaient cru voir les vieux auteurs relèverait d'une interprétation abusive « à une époque où l'on croyait que l'homme néolithique s'installait partout dans des palafittes »⁶¹. Faut-il rappeler, une fois encore, que Delfortrie et Benoist n'ont jamais employé le terme *palafitte* au sujet de Bordeaux, et qu'ils ont même explicitement, à plusieurs reprises, rejeté l'idée que leur « station palustre » puisse y être assimilée ? Aurait-on accordé plus de créance aux attaques de J.-B. Gassies ?

L'un des arguments avancés est le caractère répulsif qu'auraient eu les marais, pour les hommes du Néolithique comme pour leurs successeurs gallo-romains. Il est bien établi aujourd'hui que les marais, et plus généralement tous les milieux humides ou semi-humides, ont au contraire exercé une incontestable attraction sur les communautés préhistoriques et protohistoriques, celles du Mésolithique et du Néolithique comme celles de l'âge du Bronze, comme l'attestent, en particulier, les découvertes archéologiques de ces vingt dernières années dans le nord du Médoc. La richesse écologique de ces milieux, plus peut-être que leur valeur défensive, devait attirer les communautés pré- et protohistoriques. Cela ne signifie pas que les hommes aient forcément choisi de vivre les pieds dans l'eau et dans la boue ; il leur était facile de s'installer au voisinage immédiat, mais sur la terre ferme, sur ces sols de sables et de graves des pentes bien égouttées qu'offrait le site de Bordeaux, dans le cœur ancien de la ville. De toutes façons, au Néolithique, le paysage environnant ne saurait ressembler à l'image qu'en donnera, des millénaires plus tard, le texte souvent cité de Strabon : « les collines émergeaient des marais, comme les îles de la mer », et encore moins, sans doute, au

Bordeaux médiéval cerné de vastes étendues marécageuses. Le niveau général des eaux étant bien plus bas, les esteyes, plus profondément encaissés dans leurs vallées, coulaient aussi plus librement, et les occupants préhistoriques devaient moins souffrir des « émanations paludéennes » que les Bordelais du début du XIXe siècle...

Un autre argument invoqué par les historiens du *Bordeaux antique* est ce « désert humain autour de la basse vallée de la Garonne » dont ils imaginent l'existence aux temps préhistoriques, désert qui aurait persisté à l'âge du Bronze⁶². « Quelque événement géographique rend encore pour des siècles malaisée l'implantation des hommes »⁶³. Seul le remblaiement des zones palustres, qui « n'a commencé [...] qu'à l'âge du bronze » aurait fini, selon eux, par autoriser l'occupation humaine du site de Bordeaux. « C'est bien à la fin de l'âge du bronze que la Garonne a baissé de niveau et que toute sa vallée et son estuaire ont commencé à s'égoutter ; ce n'est donc qu'à ce moment que le problème d'un établissement sur le site du futur Burdigala a pu se poser »⁶⁴. La même opinion s'exprime encore, sans grand changement, dans un ouvrage plus récent. « Même si à certaines de nos affirmations anciennes il faut apporter quelques atténuations et prendre en compte divers témoins du passé humain de notre cité, on peut maintenir que Bordeaux est restée longtemps à l'écart de l'histoire. Aucune des révolutions capitales pour l'humanité – le Néolithique, l'âge des métaux – n'a vu les hommes particulièrement retenus par la situation ou le site offerts par la nature ». Il faudrait donc attendre « la venue tardive sur les rives de la Garonne de la tribu gauloise des Bituriges – et ce, vers le IIIe siècle avant J.-C. »⁶⁵.

On peut s'interroger d'abord sur cette baisse de niveau de la Garonne qui, seule, aurait pu faire que des communautés humaines envisagent de s'établir sur le site de Bordeaux, une baisse qui, pour les auteurs précités, se serait amorcée à l'âge du Bronze, et n'aurait été effective que vers sa fin. Nous ignorons sur quels arguments géologiques et stratigraphiques s'appuie cette hypothèse. En tout cas, les données archéologiques ne confirment nullement l'existence d'un « désert humain » dans la basse vallée de la Garonne et ses abords. Cette affirmation ne repose que sur les lacunes de l'information. En réalité, les témoins d'une occupation humaine ancienne ne sont pas rares dans cette basse vallée. Bien avant le Bronze final, des sites de

60. Ferrier, 1938, p. 211-214.

61. Etienne, 1962, p. 48-49.

62. Etienne et coll., 1962 p. 38.

63. *Ibid.*, p. 54-55.

64. *Loc. cit.*, p. 37-38.

65. Etienne et coll., 1980, p. 14 de la réédition de 1990.

berge étaient implantés sur les rives du fleuve et le long de sa vallée, en amont et en aval de la ville. En outre, les dragages en Garonne, entre La Réole et Bordeaux, ont livré non seulement des objets de bronze, mais encore des bois de cerf travaillés, des haches polies, instruments perforés et poignards de silex néolithiques. Que serait-ce si, en des temps plus proches de nous, cette riche source d'information était demeurée normalement accessible ? Mais ce ne fut pas le cas ; on déplore au contraire l'absence à peu près totale d'informations sur les trouvailles en Garonne à partir des années 1960. Force est de reconnaître que, de ces dommages irréparables au patrimoine régional, l'une des causes majeures fut la rigueur des contrôles policiers infligés aux entreprises de dragage et à leur personnel, suite à la découverte des monnaies romaines de la Garonne à Quinsac. Nous tenons d'un témoin direct que, pour éviter les ennuis, une série d'objets, dont plusieurs épées en bronze, furent alors rejetés dans le fleuve près de Bordeaux. Et nul ne saura jamais le compte de tous les autres, que la crainte de poursuites a fait disparaître dans des circuits parallèles. Il est pourtant d'autres villes où les découvertes archéologiques en dragages ont pu être scientifiquement exploitées dans des conditions satisfaisantes, et avec des résultats saisissants ; à cet égard l'exemple de Chalon-sur-Saône fait amèrement regretter le *black-out* qui a si lourdement pesé, et pèse encore, sur cet élément capital du patrimoine archéologique régional.

Un dolmen et un menhir à Bordeaux ?

Curieusement, en revanche, les auteurs du *Bordeaux antique*, moins méfiants sur ce point, ont accordé créance à deux mégalithes supposés, « le dolmen de Bordeaux et le menhir de Saint-Michel ».

C'est Pierre Sansas qui, le premier, a avancé que le toponyme ancien du tertre naturel où s'élève aujourd'hui la basilique Saint-Michel, *Puch-Haduy* ou *Puch-Hadey* (qu'il traduisait par « montagne des *hades* ou fées ») trahirait la présence d'un dolmen détruit⁶⁶. Camille de Mensignac a suivi Sansas sur ce point⁶⁷ et, un peu plus tard, l'*Inventaire des monuments mégalithiques de la France* (1880) porte un dolmen à Bordeaux. G. Loirette (1933-34) a repris cette hypothèse, mais il la tient pour douteuse. Force est de reconnaître qu'elle est bien fragile, reposant sur la seule interprétation d'un toponyme. Les fées, fades, demoiselles... patronnent en France de nombreux sites - grottes, rochers, fontaines ou vallons – qui n'ont jamais abrité de mégalithes. Les suggestions de la toponymie peuvent s'avérer trompeuses. Par ailleurs, il n'est pas exact, on le sait aujourd'hui, que « les dolmens étaient généralement placés sur le sommet de tertres naturels ou factices », comme le croyait Pierre Sansas.

Encore moins solide, si c'est possible, nous semble l'hypothèse de l'abbé Labrie, pour qui la « porte du Caillou » (Porte Cailhau) tiendrait son nom d'un menhir disparu⁶⁸. D'autres assurent, avec plus de vraisemblance, que le quai (et la porte) furent appelés « *daü Cailhaü* », parce qu'à Bordeaux ce quai aurait été, le premier, pavé en cailloux de rivière. Dans la fièvre toponymique, pourquoi ne pas invoquer aussi la place Maucaillou ? En revanche, d'authentiques mégalithes ont existé, ou existent encore, dans la banlieue bordelaise, à Mérignac et à Villenave-d'Ornon.

Les témoins isolés d'une présence néolithique à Bordeaux

Longtemps avant le XIXe siècle, des travaux avaient touché les niveaux profonds du sous-sol de Bordeaux. Dès l'âge du Fer sans doute, dans l'Antiquité sûrement, et encore par la suite, des objets de pierre taillée ou polie avaient été ramenés au jour. Inévitablement, quelques-uns ont dû attirer l'attention et être conservés, soit comme *curiosa*, soit pour les vertus magiques et prophylactiques qu'on leur prêtait. Des auteurs antiques comme Lucrèce se sont fait l'écho de ces croyances et l'on en retrouve encore la trace dans certaines pratiques superstitieuses et magiques de nos campagnes. Une valeur particulière était accordée aux haches polies, « céraunies » censées protéger de la foudre ou posséder des propriétés curatives contre certains maux comme les migraines ou les douleurs de l'accouchement. En Gironde, comme le rapporte Alexis de Chasteignier, on croyait aussi que les flèches à pédoncule et ailerons en silex étaient formées dans le sol par la foudre, et remontaient ensuite par leurs propres moyens, pour reparaître à la surface au bout de neuf ans. On leur attribuait les mêmes vertus magiques qu'aux haches polies. Il n'est donc pas surprenant qu'à Bordeaux comme aux environs, des objets préhistoriques se soient rencontrés dans des niveaux d'âge historique, ni que, parmi ces trouvailles, les haches polies entières occupent une place prééminente. Il est clair que l'on a ici affaire à une *sélection*, et non à un échantillon représentatif.

Plus près de nous, alors que les croyances et pratiques superstitieuses ont beaucoup perdu de leur emprise, la sélection a continué de jouer dans le même sens : l'essentiel des trouvailles néolithiques signalées dans notre ville se compose de haches polies. La raison probable de ce choix ? Ces objets sont, pour les terrassiers, les plus faciles à reconnaître et, pour

66. Sansas, 1863 et 1876, p. 81-82.

67. 1876, p. 157.

68. Labrie, 1907.

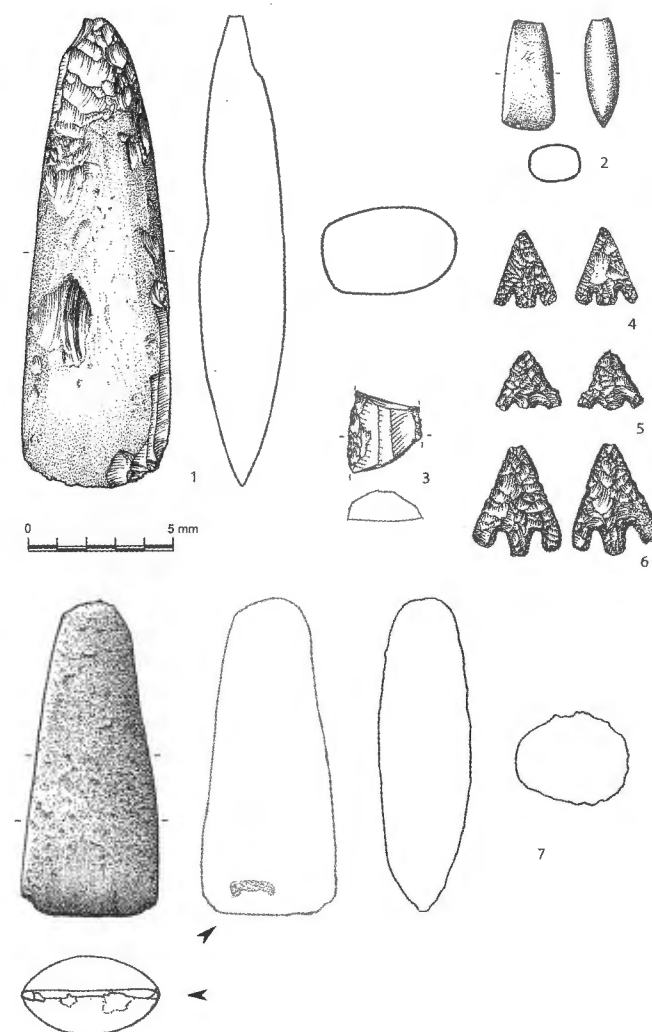


Fig. 12. - Bordeaux.

1 : place de la République, hache en silex poli, Musée d'Aquitaine,
2 : Bordeaux, petite hache polie en roche verte, Musée d'Aquitaine,
3 : Grand Hôtel de Bordeaux, fragment de poignard en silex du Grand-Pressigny,

4 : Cité judiciaire, flèche à ailerons et pédoncule en silex,
5 et 6 : Grand Hôtel de Bordeaux, flèches à ailerons et pédoncule en silex,
7 : « construction du chemin de fer ».

Ancienne collection Dulignon-Desgranges, Musée d'Aquitaine. Hache polie en roche noirâtre.

1 a : en grisé, la trace dorée, désignée par la flèche ;
1 b : la flèche désigne le tranchant tronqué.

les collectionneurs, les plus attractifs. D'ailleurs, pratiquement toutes ces haches sont entières ou presque, et souvent remarquables par leurs dimensions ou la nature des roches employées. Les silex travaillés n'ont visiblement pas bénéficié de la même attention, hormis quelques grandes lames ou poignards. L'outillage en os a été négligé, sauf dans la « cité palustre » ; d'ailleurs il ne pouvait se conserver partout. Enfin, la céramique n'a pratiquement jamais été recueillie.

Pour l'essentiel, nous nous en tiendrons ici aux témoins archéologiques au sens le plus étroit, c'est-à-dire à l'inventaire des trouvailles matérielles dont l'âge préhistorique ne peut être mis en doute. Par la force des choses, une telle approche est évidemment réductrice. Bien sûr, il n'est pas exclu que certains objets remarquables aient pu être apportés de l'extérieur comme amulettes ou objets de curiosité, et que d'autres aient été accidentellement transportés avec des remblais. Mais cela ne peut concerner qu'une faible partie des trouvailles. Nous avons pleinement conscience qu'une étude reposant sur des objets presque tous privés de contexte ne peut être pleinement satisfaisante. On s'en consolera en songeant qu'après les remaniements inévitables en milieu urbain, bon nombre d'entre eux devaient être déjà sortis de leur contexte originel, et depuis longtemps peut-être, lorsqu'ils ont été mis au jour. Qu'ils puissent avoir été rencontrés au contact de vestiges gallo-romains, médiévaux, ou modernes, ne les prive pas de leur qualité de témoins. Par chance, certains sont assez parlants par eux-mêmes, et assez précisément datables. Pour d'autres, les stigmates d'un long usage, de reprises et réutilisations au cours du temps, donneront des exemples saisissants de « la vie étrange des objets », selon la belle expression de Maurice Rheims. De toutes façons, ils constituent des données factuelles qu'on ne peut écarter. Certaines découvertes ont eu lieu dans le cœur de ville. D'autres se trouvent dispersées dans des quartiers plus éloignés. Leur seule présence, comme leur large répartition dans l'espace urbain actuel de Bordeaux, attestent de la réalité, trop souvent méconnue ou minimisée, d'une occupation humaine de ce territoire au cours de la Préhistoire récente.

BORDEAUX, angle du cours d'Alsace-et-Lorraine et de la rue de Cheverus. Disparue. En 1886 fut signalée la découverte d'une hache polie, recueillie à quatre mètres de profondeur lors des travaux de construction de la Maison-Modèle⁶⁹. Vu le lieu de découverte - la vallée du Peugue - et la profondeur à laquelle elle fut rencontrée, il n'est pas douteux que cette hache polie provenait des dépôts profonds entrevus par Artigue non loin de là, au niveau des n° 113-115 de cette même voie, et qui livraient des silex taillés.

69. Gross-Droz, 1886, a et b.

BORDEAUX, place de la République. Musée d'Aquitaine, n° 79.32 (fig. 12, 1). En 1979, lors de fouilles de sauvetage, une hache polie a été mise au jour dans un niveau de graviers, à la base d'un puits gallo-romain du Haut-Empire, le puits S 13. Elle est faite d'un silex clair (probablement du silex bergeracois), à patine blanchâtre. Le polissage n'a pas totalement fait disparaître les traces de taille. Le sommet ogival est aminci par une série d'enlèvements lamellaires. On note une légère asymétrie, de face et de profil, et les flancs ne forment pas de véritables méplats latéraux. Des traces de chocs sont visibles sous la forme d'un enlèvement lamellaire partant du sommet, et d'autres enlèvements à partir de l'un des angles du tranchant.

Longueur : 165 mm, largeur : au milieu : 44,6, largeur max. : 51,1, largeur actuelle du tranchant : (47), épaisseur au milieu : 29, épaisseur max. : 30.

Le compte-rendu de fouille paru dans *Gallia*⁷⁰ ne mentionne pas cette découverte. Sa position, à plusieurs mètres de profondeur, à la base d'un puits, doit-elle la faire considérer comme un dépôt rituel gallo-romain, comme nous l'a suggéré Anne Ziégler, qui a eu l'amabilité d'attirer notre attention sur cette hache ? Ou bien se trouvait-elle en position primaire dans ce niveau profond de graviers, sans rapport direct avec le puits gallo-romain ? Faute d'informations suffisantes, nous laissons la question ouverte.

BORDEAUX, place Saint-Christoly. Disparue. Dans des remblais provenant de la place Saint-Christoly fut recueillie, « parmi des poteries du XIIe au XVIIIe siècle », une hache polie néolithique en roche noirâtre, au tranchant intact⁷¹. Les deux tiers de sa surface étaient rugueux, mais elle présentait une plage usée de 50 mm de long sur 12 de large. Pour P. Forestier, cette usure suggérait que cette hache avait dû être insérée dans une marche au seuil d'une habitation détruite, pour la protéger de la foudre.

Longueur : 113 mm, largeur au milieu : 42, épaisseur : 24, poids : 280 g.

Si les suppositions de Forestier sont exactes, nous aurions ici un exemple de remploi d'une hache polie comme protection magique contre la foudre. En pareil cas, bien entendu, le lieu de trouvaille ne saurait préjuger de celui du dépôt primaire. Il n'empêche qu'à Saint-Christoly, au voisinage de la Devèze, la présence de vestiges néolithiques *in situ* n'aurait rien de surprenant.

BORDEAUX, rue de Grassi. Musée d'Aquitaine, D 98-3, dépôt de la Société Archéologique de Bordeaux, ancienne collection Armand Combes (fig. 13). Hache polie en silex portant une inscription à l'encre presque effacée : « 24. Bx Gironde, rue de Grassi, M. Combes ». Cette hache avait été

Mon collègue M. Combes (de la rue Gironde, rue n° 100) m'a montré aussi une hache polie en silex noir, qui a trouvé dans des substructions de l'époque gallo-romaine, qu'elle fut pour construire l'hôtel de M. Petit, rue de Grassi à Bordeaux. Ce rare spécimen est recouvert de carbonate de chaux, ce fait l'achève de son intérêt. C'est un instrument porté dans les puits D. D. mais ce qui y a de plus intéressant c'est le point A - sur le quel on a pratiqué une cavité à l'aide d'un instrument tournant. La partie tranchante est presque usée, la partie supérieure C est soigneusement polie luisante, et enfin le point B est un ruban qui s'ouvre dans la partie de la collection de M. Combes.

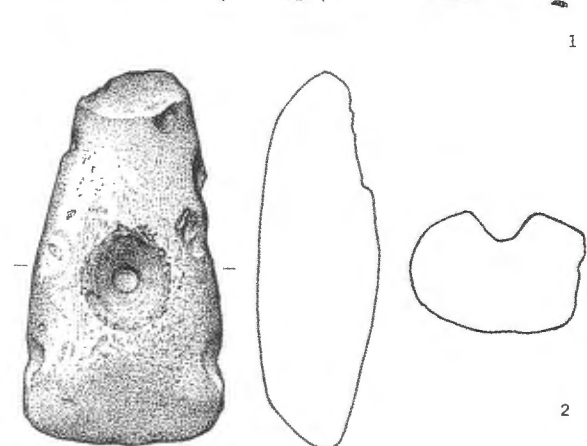


Fig. 13. - Bordeaux, rue de Grassi. Hache en silex poli. Ancienne collection Combes, dépôt de la Société Archéologique de Bordeaux au musée d'Aquitaine.

1 : texte et dessin inédits de F. Daleau ;
2 : la hache (dessin J. Roussot-Larroque).

vue par Daleau qui en avait pris un croquis. Par lui, nous savons qu'elle avait été recueillie par Armand Combes en 1880 « dans des substructions de l'époque gallo-romaine » lors des « fouilles faites pour construire l'hôtel de M. Petit, rue de Grassi à Bordeaux »⁷².

70. 39, 1981, 2, p. 474-476.

71. Forestier, 1934 a.

72. Daleau, *Excursions*, t. II, p. 83, fig. 4 ; *Catalogue*, t. III, p. 22.

Cette hache polie, en silex à patine noirâtre, présente à sa surface des concrétions calcaires terreuses de couleur brune. Elle a subi l'action du feu, bien visible sous la forme d'éclats thermiques affectant surtout l'une de ses faces. Mais son intérêt principal réside sans doute dans des stigmates d'aménagements postérieurs à sa destination première : au sommet, un méplat oblique repoli, légèrement convexe ; sur les flancs, au-dessus du tranchant, deux encoches repolies, avec de fines traces d'abrasion perpendiculaires au grand axe de la pièce. Le tranchant a été modifié lui aussi : son fil est remplacé par une surface arrondie et plongeante. Ces aménagements secondaires se distinguent du reste de la hache par un poli plus brillant. Autre modification : l'une des faces porte, bien centrée en son milieu, une large cupule excavée de section tronconique, à fond plat. La technique de forage employée, l'abrasion rotative, se trahit par des stries caractéristiques, en spirale serrée. L'usage d'un foret métallique paraît probable.

Longueur : 91,2 mm, largeur au sommet actuel : (25), au milieu : 42, largeur maximum actuelle : (47), épaisseur max. : 30. Perforation : diamètre maximum : 18, minimum : 6,8, profondeur : 8,2.

À quelle époque la hache a-t-elle subi ces transformations, et à quelles fins ? Il est assez difficile de le déterminer avec certitude. On sait que des haches néolithiques ont été réutilisées par des artisans antiques. Assez souvent, ils en ont fait des brunissoirs et des estèques, en général caractérisés par des polis secondaires très brillants. Georges Chenet, parmi d'autres, note : « des mêmes ateliers gallo-romains [d'Argonne], j'ai [...] plusieurs haches, retouchées parfois pour servir de lisssoirs et dont certaines présentent par suite de long usage, frottement sur argile à très fines particules siliceuses, un poli absolument extraordinaire que son lustre permet de différencier de suite du poli néolithique »⁷³. On connaît aussi des haches polies pourvues de cupules par percussion, généralement centrées sur l'un des plats⁷⁴, et l'on signale parfois l'association, sur une même hache polie, d'une cupule circulaire centrée et d'un tranchant « repoli à plat »⁷⁵. C'est encore G. Chenet qui, dans les officines de potiers gallo-romains d'Argonne, a décrit de simples galets pourvus de « cupules, parfois par abrasion rotative, dues au frottement répété d'un pivot d'axe métallique animé d'une grande vitesse de rotation ; ici nous avons bien la crapaudine d'un axe de tour de potier »⁷⁶. La hache polie néolithique de la rue de Grassi aurait-elle connu, elle aussi, une seconde vie dans une officine gallo-romaine ?

BORDEAUX, place Saint-Pierre. Disparue. Dans son cahier d'*Excursions*, t. III, avril 1881-septembre 1882, à la page 51, Daleau donne le dessin d'une « petite hache polie en quartzite d'un gris bleu » trouvée « à huit ou dix mètres de profondeur dans les fouilles que l'on pratique actuellement à l'angle sud-

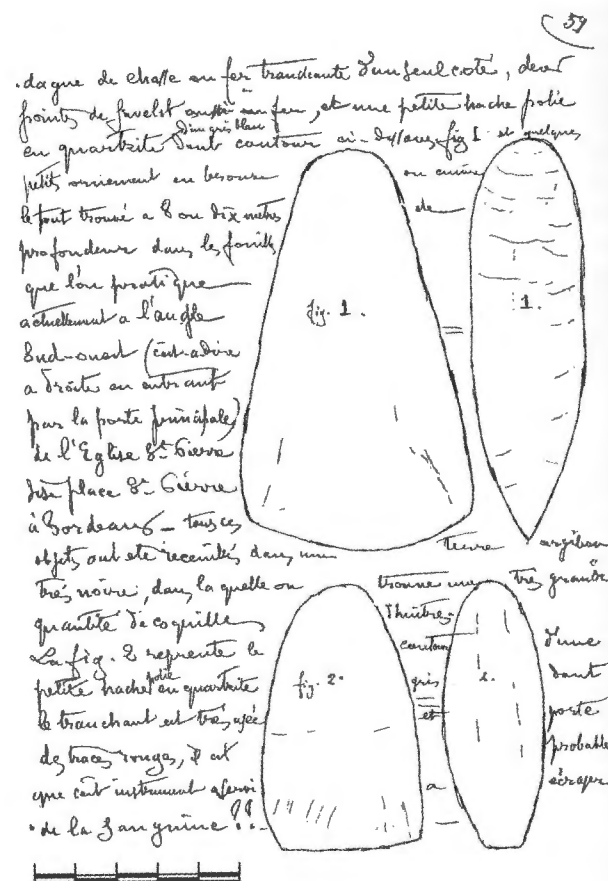


Fig. 14. - Bordeaux, place Saint-Pierre. Ancienne collection Noguey. Hache polie en « quartzite » trouvée à huit ou dix mètres de profondeur à l'angle sud-ouest de l'église. Dessin et texte inédits de F. Daleau.

ouest (c'est-à-dire à droite en entrant par la porte principale) de l'église St-Pierre sise place St-Pierre à Bordeaux ». De là provenait aussi « une dague de chasse en fer tranchante d'un seul côté, deux pointes de javelot aussi en fer » et quelques « petits ornements en bronze ou cuivre ». « Tous ces objets ont été recueillis dans une terre argileuse très noire, dans laquelle on trouve une très grande quantité de coquilles d'huîtres ». Daleau avait pu examiner ces objets à Bordeaux dans la collection de son ami Noguey, autre linnéen. On sait que des travaux avaient été repris, vers 1879, du côté sud de l'église Saint-Pierre, et que des affouillements dans le sol même de cette église avaient donné, en 1880, des objets en bronze et en fer. Ces travaux

73. Chenet, 1928.

74. Octobon, 1927.

75. Marseille, 1928.

76. Chenet, *loc. cit.*, p. 421-422 ; fig. C ;

avaient été principalement suivis par Camille de Mensignac et Armand Combes, mais la découverte de cette hache polie ne semble pas avoir été signalée. Comment ces objets se trouvaient-ils en possession de Noguey ? Les tenait-il directement des ouvriers du chantier ? Daleau ne le précise pas.

La hache polie (fig. 14) était assez courte, avec un sommet arrondi, des côtés divergents et un tranchant relativement large, mais peu arqué ; ses flancs étaient arrondis, sans méplats. D'après le dessin, elle devait mesurer un peu moins de dix centimètres de long pour 5,5 de large et 2,7 d'épaisseur. Nous savons par expérience, ayant pu comparer plusieurs dessins de Daleau aux objets réels représentés, que ces mesures sont approximatives : il ne semble pas avoir utilisé de pied à coulisse et devait se contenter de prendre au crayon le contour des objets. Mais on lui doit déjà beaucoup de gratitude de l'avoir fait.

De la même collection Noguey, sur la même page de son cahier, François Daleau a dessiné une hache polie plus petite, « en quartzite gris », dont il ne précise malheureusement pas si elle provenait, elle aussi, de Saint-Pierre. Son principal intérêt était le méplat poli remplaçant le tranchant, un trait que nous retrouverons sur une autre hache issue du sous-sol bordelais.

BORDEAUX, derrière l'église Sainte-Eulalie. Disparue. « M. le Dr. W. Dubreuilh présente une hache en silex poli, ramassée par lui-même derrière l'église Sainte-Eulalie, où il est probable qu'elle a été apportée avec du gravier provenant de Pessac »⁷⁷.

BORDEAUX, Cité judiciaire. Lors des fouilles préventives de 1996, avant la construction de la Cité judiciaire sur le site du fort du Hâ, a été recueillie une très jolie flèche perçante à pédoncule et ailerons, en silex, que nous a aimablement communiquée Christophe Sireix (fig. 12, 4).

Longueur : 20,7 mm, largeur max. : 23.

Cette flèche d'excellente facture, en silex blond, présente de fines retouches envahissantes sur les deux faces. Le limbe triangulaire, comme la coupe au carré des ailerons et du pédoncule, sont caractéristiques du Néolithique final (seconde moitié du III^e millénaire avant J.-C.). Le plus souvent, ce type de projectile est lié au complexe culturel campaniforme, dont la présence en Gironde est attestée non loin de Bordeaux, à Martillac par exemple, ainsi qu'en Médoc et dans la basse vallée de la Leyre. Que signifie la présence de cette flèche dans des dépôts gallo-romains ? S'y trouvait-elle simplement par accident, des creusements l'ayant arrachée à des niveaux plus anciens ? Avait-elle été remarquée et conservée comme objet de curiosité ou amulette ? Le fait ne serait pas exceptionnel. Ainsi par exemple, dans la nécropole du Premier âge du Fer de Mios (Gironde), une flèche semblable avait été déposée dans une urne funéraire, et l'on connaît en Gironde d'autres exemples

d'objets du Néolithique ou de l'âge du Bronze découverts dans des contextes gallo-romains, comme sur le site de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil.

BORDEAUX, Grand Hôtel de Bordeaux. En 2004, lors des fouilles préventives sur l'emplacement du Grand Hôtel de Bordeaux, plusieurs silex taillés ont été recueillis dans des niveaux du Premier âge du Fer, attribués au VI^e siècle avant J.-C. Comme pour la pièce précédente, c'est à Christophe Sireix que nous devons des remerciements pour nous avoir communiqué ces objets. Il s'agit de deux flèches à ailerons et pédoncule et d'un fragment de poignard, accompagnés de six éclats non retouchés. La première flèche, petite et moins régulière que celle de la Cité judiciaire, est en silex noir ; son pédoncule est cassé. Longueur actuelle : 19,5 mm, largeur max. : 22, épaisseur max. : 4,5 (fig. 12, n° 5). La seconde flèche, de taille relativement grande, finement retouchée, est en silex gris beige. Les ailerons sont légèrement recourbés vers le pédoncule. Elle mesure 38 mm de long sur 30 de largeur max. et 16 d'épaisseur max. (fig. 12, n° 6). Le petit fragment de poignard, sur lame à retouches semi-abruptes sur les deux bords est en silex beige clair. Malgré cette couleur, moins courante que le classique jaune miel, il s'agit de silex importé de la région du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire). Longueur actuelle : 28 mm, largeur max. : 25,5, épaisseur max. : 10 (fig. 12, n° 3).

Ces objets sont tous trois caractéristiques d'un même horizon chronologique : le Néolithique final. Dans notre région, les flèches à ailerons et pédoncule sont le plus souvent associées à la culture d'Artenac – particulièrement celles à ailerons légèrement repliés vers le pédoncule, comme la seconde flèche du Grand Hôtel de Bordeaux. La première flèche, de forme plus triangulaire, pourrait appartenir soit à la culture d'Artenac, soit à la rigueur au Campaniforme, ses ailerons étant coupés au carré. Mais elle y serait assez peu typique. Pour le fragment de poignard, enfin, on peut sans crainte l'attribuer à l'Artenacien : les poignards girondins découverts en contexte sont tous attribuables à cette culture. Dans les ateliers de la région du Grand-Pressigny, le débitage spécifique de lames sur nucléus en « livre de beurre » et l'exportation de ces lames destinés à la fabrication des poignards est chronologiquement situé entre 2850 et 2400 avant J.-C. Bien que curieusement rassemblés dans des dépôts archéologiques plus récents, ces trois objets se trouvent donc avoir été contemporains à l'époque de leur fabrication. Il semble peu probable qu'ils aient été transportés de bien loin, de même que la série de petits éclats bruts qui les accompagnaient.

77. Dubreuilh, 1932.

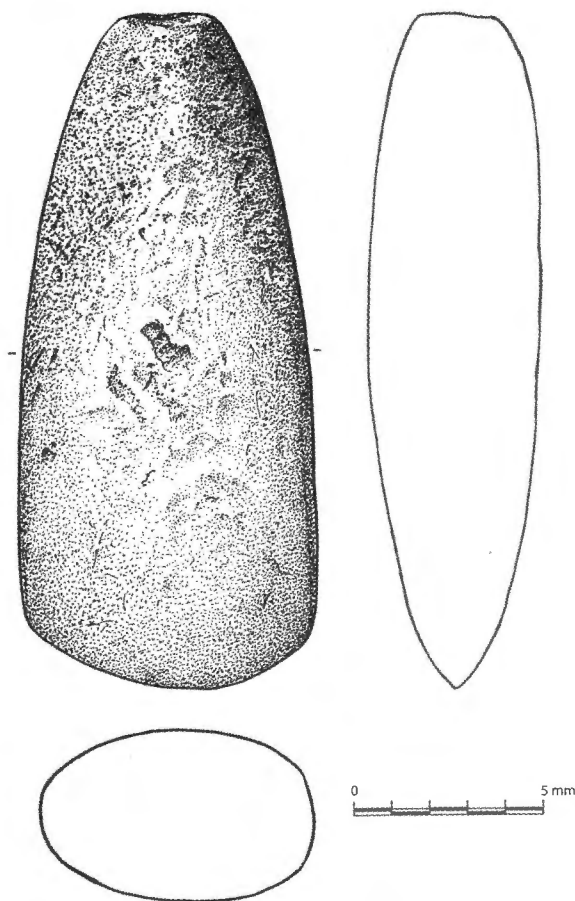


Fig. 15. - Bordeaux, « construction du chemin de fer ». Ancienne collection Dulignon-Desgranges, musée d'Aquitaine. Hache polie en roche noirâtre.

BORDEAUX, allées de Tourney (?). En 1971, pendant les fouilles, un polissoir à rainures en grès aurait été exhumé d'un niveau « gaulois » par Roger Coste⁷⁸ ; d'autres l'ont considéré comme une meule. La présence de rainures ne permet pas, à elle seule, de faire la différence entre un polissoir néolithique, destiné au polissage des haches, et un affûtoir d'époque beaucoup plus récente, comme on en a traditionnellement employé pour l'entretien du tranchant d'outils de métal.

BORDEAUX, rue des Vignerons. Disparue. « M. Forestier soumet deux haches néolithiques trouvées à Bordeaux, l'une rue des Vignerons... »⁷⁹. Le lieu de découverte, entre l'église Sainte-Geneviève et le boulevard Franklin-Roosevelt, non loin des limites de Talence, se situe dans un secteur de la ville où nous n'avons pas connaissance d'autres trouvailles préhistoriques.

BORDEAUX, construction du chemin de fer. Ancienne collection Dulignon-Desgranges, B 32. Inventaire 1880-1934, n° 34 149. Musée d'Aquitaine 60 751 1 (fig. 15). Parfaitement intacte, cette grande hache polie, d'allure massive et lourde, possède un sommet épais et étroit, faiblement concave, des bords convexes et un tranchant légèrement asymétrique. Les flancs sont arrondis. Le matériau est une roche grenue d'un gris foncé noirâtre. La partie proximale, du côté du sommet, a été piquetée, sans doute pour assurer une bonne fixation, en prévenant le glissement de la hache hors de la gaine (généralement en bois de cerf) qui devait s'insérer dans le manche en bois. Les traces de piquetage descendent assez bas sur les flancs, presque à mi-chemin du tranchant. Dans le catalogue de l'exposition *Bordeaux 2000 ans d'histoire*⁸⁰, cette hache, non figurée, est citée comme trouvée à Bordeaux sans autre précision, car la localisation de la trouvaille n'avait pas encore été redécouverte.

Longueur : 178 mm, largeur au sommet : 24, au milieu : 75, au tranchant : 77,5, épaisseur max. : 44,8.

À Bordeaux, les travaux de construction du chemin de fer ont une histoire compliquée. Plusieurs compagnies y ont ouvert des lignes, et l'activité de construction ferroviaire était intense vers la date présumée de la découverte, qui n'est pas connue avec précision. La découverte de cette hache est-elle en liaison avec les travaux de la Compagnie du Midi rue Carle-Vernet ? Avec d'autres travaux de cette compagnie ? Avec ceux de la ligne Bordeaux-La Teste, la plus ancienne ? Du chemin de fer Paris-Orléans sur la rive gauche ? Ou d'autres lignes d'intérêt local, Bordeaux-Le Verdon, ou Bordeaux-La Sauve-Majeure, cette dernière ligne ayant fourni à Delfortrie une autre hache polie ?

BORDEAUX, construction du chemin de fer de La Sauve. Collection Delfortrie. Dépôt de la Société Archéologique de Bordeaux. Musée d'Aquitaine, D 98 3 85 (fig. 12, 7). Cette hache, très récemment mise en dépôt au musée d'Aquitaine par la Société Archéologique de Bordeaux, était classée dans les objets de provenance inconnue. Elle a été réidentifiée par Sigolène Loizeau grâce aux mesures, relevées dans l'inventaire Delfortrie, que je lui avais communiquées.

La construction de la ligne de chemin de fer d'intérêt local de Bordeaux à la Sauve-Majeure, décidée par le Conseil général suite à ses délibérations de 1868 et 1869, avait été totalement entravée par la guerre de 1870. La ligne ne put être ouverte que

78. Hubrecht, 1971.

79. Forestier, 1933, p. XX.

80. Roussot et coll., 1971, n° 10.

le 15 mai 1873. La hache aurait été découverte à l'occasion du raccordement de la voie au réseau de la compagnie des Chemins de Fer du Midi.

Longueur : 108 mm, largeur au sommet : 15, largeur max. : 46,7, épaisseur max. : 32,3.

Cette hache possède un sommet arrondi, des bords peu divergents et un « tranchant » plutôt étroit. Épaisse, elle est de section presque circulaire. Elle est faite d'une roche grenue, gris foncé noirâtre ; seule la partie distale est finement polie ; le reste de la pièce, peut-être altéré, est très rugueux. Une particularité intéressante est un étroit méplat poli, large au maximum de 2,5 mm, remplaçant le tranchant. Cette particularité classe cette pièce dans une catégorie que certains ont appelé « haches à tranchant oblitéré » ou « à tranchant tronqué »⁸¹. Ces objets de pierre polie apparaissent à l'aube de l'âge des métaux ; ils appartiennent à l'outillage des premiers métallurgistes⁸². On en connaît déjà en contexte campaniforme (seconde moitié du III^e millénaire avant J.-C.) et leur usage persiste quelque peu au-delà, au Bronze ancien et peut-être encore jusqu'au Bronze moyen. Certains ne sont que des haches polies néolithiques transformées, dont le tranchant a été émoussé par écrasement ou aplani par un polissage secondaire. D'autres ont été fabriqués exprès : ils possédaient, dès l'origine, le méplat distal poli qui les caractérise, et qui constituait la surface de travail. En règle générale, ce méplat, plus ou moins large, est perpendiculaire au grand axe de la pièce. Marteaux, pierres à brunir ou *tas* de métallurgistes ou d'orfèvres, ces outils participaient à la mise en forme des objets en cuivre, bronze, ou métaux précieux, et à l'entretien du tranchant des outils et armes de métal. Ils semblent rares en Gironde, ou du moins ont-ils été rarement remarqués et signalés. Daleau en a figuré un exemplaire caractéristique, de la collection Noguey, à la suite de son dessin de la hache polie de la place Saint-Pierre (fig. 14).

La hache du chemin de fer de la Sauve présente encore une autre particularité intéressante. Sur l'une de ses faces, non loin du « tranchant », on remarque une trace dorée, de forme allongée, de 4 à 5 mm de large sur 14 de long, révélant que l'objet a servi de pierre de touche. L'emploi, pour tester l'or, de « pierres noires » ou « lydiennes » a une longue histoire. Certains galets naturels, comme ceux du Tmolus en Lydie, étaient très recherchés dans l'Antiquité ; ils sont souvent cités dans la littérature ancienne. Les premiers témoignages écrits sur cet usage remonteraient au VI^e siècle avant J.-C. en Grèce ; Plinius le Naturaliste en parle aussi (livre XXXIII, XLIII). Mais certains pensent que des pierres de touche étaient utilisées beaucoup plus tôt, peut-être dès la fin du III^e millénaire avant J.-C. au Proche-Orient, et au XVIII^e siècle avant J.-C. en Égypte⁸³. En Occident, leur usage est attesté en Suède dès le Bronze ancien,

en France au moins au Bronze final, par exemple à Choisy-au-Bac (Oise). Elles seront encore utilisées au Moyen-Âge, et pratiquement jusqu'à l'époque actuelle.

Les traces dorées scintillantes caractéristiques ont été observées sur des galets naturels, parfois aussi sur des haches polies⁸⁴, des pendeloques-aiguissiers de types du Néolithique ou du Bronze ancien, réutilisés ou spécialement fabriqués. Dans certains cas il s'agit, comme ici, d'outils de métallurgistes « à tranchant oblitéré »⁸⁵. En Gironde, une pierre de touche en forme de hachette en pierre polie, à « tranchant tronqué », a été découverte sur le site gaulois de Lacoste à Moullets-et-Villemartin ; elle est pourvue d'une monture à bélière de suspension, en alliage base cuivre⁸⁶. Pour la hache de Bordeaux, nous ignorons tout du contexte. Qu'une hache polie néolithique ait été réutilisée à une époque indéterminée, mais beaucoup plus récente, n'aurait rien d'extraordinaire ; celle de la rue de Grassi offre un bon exemple de ces réutilisations. Ici, toutefois, le méplat poli tenant lieu de tranchant évoquerait plutôt un outil typique d'une étape très ancienne de la métallurgie. Une autre question se pose : les deux fonctions différentes dont cette pièce conserve les traces - comme outil de métallurgiste ancien, et comme pierre de touche - ont-elles été synchrones, ou pas ? Dans les deux cas, il s'agissait de travaux de petite métallurgie, de type plutôt archaïque ; l'emploi comme pierre de touche suggère une activité en rapport avec le métal précieux. Dans un cadre artisanal, il ne serait pas surprenant qu'un même outil ait servi à deux fins. Mais, bien sûr, le hasard pourrait aussi avoir fait qu'un même objet ait connu trois utilisations successives, séparées par de longues périodes d'abandon. Nous aurions alors un exemple saisissant de cette « vie étrange des objets » évoquée plus haut.

BORDEAUX, bassin d'alimentation des Docks. Disparus. « M. Charrol communique une note sur une cachette de haches polies découvertes à Bordeaux sur la berge méridionale du bassin d'alimentation. Cette découverte faite il y a plus de 30 ans était restée inconnue jusqu'ici. La cachette se composait de 12 pièces, celle présentée est en silex brun, analogue à certains types du Périgord »⁸⁷.

81. Patte, 1927.

82. Hundt, 1975.

83. Oddy, 1985 ; Eluère, 1985.

84. Eluère, 1985, fig. 3 B et E.

85. Oddy, 1985, fig. 1, 7.

86. Sireix et Faravel, 1985.

87. Charrol, 1926.

Les travaux pour l'établissement du bassin à flot n° 1, vers l'extrémité aval du port de Bordeaux, à 2,5 km environ de la Bourse, avaient été entrepris en 1869, mais retardés par la guerre de 1870. Le bassin, long de 810 m, perpendiculaire à la Garonne, fut ouvert aux navires en 1879. Son bassin, ou réservoir d'alimentation, s'étendait en arrière jusqu'au boulevard Alfred Daney. Le creusement avait été poussé jusqu'au substrat. Plus tard, la construction, en partie sur son emprise, du bassin à flot n° 2 est venue modifier la configuration des lieux. Quoi qu'il en soit, la situation de la découverte de ce dépôt de haches polies, sur la berge sud du bassin d'alimentation, est en relation évidente avec le marais des Chartrons.

Faites d'un silex dont Marcel Charrol note l'analogie avec « certains types du Périgord », ces haches pourraient avoir été fabriquées dans un de ces ateliers Bergeracois qui, du Néolithique moyen au Néolithique final, ont largement diffusé leurs productions dans le nord de l'Aquitaine et au-delà. Des dépôts regroupant plusieurs haches polies, en silex ou en autres roches, sont connus en France, mais ils ne sont pas très courants. En Gironde, on en a signalé un à Lesparre, un autre à Libourne. Par le nombre de haches ainsi réunies, le dépôt du bassin d'alimentation des docks de Bordeaux serait le plus important de la région avec celui de Lussac. On interprète assez généralement ces dépôts comme des offrandes rituelles.

BORDEAUX, rue du Jardin-Public. Disparu. « M. P. Forestier montre [...] deux haches néolithiques, dont l'une trouvée rue du Jardin-Public à Bordeaux... »⁸⁸.

BORDEAUX, à l'angle de la rue du Jardin-Public et du cours Evrard de Fayolle. « Le 6 juin 1931, l'auteur a trouvé à l'angle de la rue du Jardin Public et du cours Evrard de Fayolle, une hache néolithique en diorite, de 10,4 de longueur, au cours de fouilles pour branchement de conduits ». Elle a été mise au jour sur les vases qui forment le sous-sol du quartier (1,20 m de profondeur). Il s'agit d'une hache brisée et repolée; le tranchant est retouché; elle semble brûlée⁸⁹. D'après la date de découverte, cette trouvaille ne se confond pas avec la précédente.

BORDEAUX, à l'angle des rues Saint-Joseph et du Jardin Public. Une hache polie⁹⁰.

La découverte de trois haches polies dans ce même secteur de la ville, au nord du Jardin Public, haches dont il est précisé que l'une d'elles gisait sur les vases constituant le sous-sol du quartier, est encore un indice supplémentaire en faveur d'une présence néolithique à proximité de l'ancien marais des Chartrons. Il faut peut-être rappeler qu'en 1868, dans le même quartier mais au bord du fleuve, dans des tranchées creusées en face de l'Entrepôt de commerce (Entrepôt Lainé), Delfortrie signalait des « os travaillés de l'époque préhistorique sciés et striés au silex », dans une couche de graviers⁹¹.

BORDEAUX, nouvelle Caisse d'épargne, quartier Mériadeck. Un témoin oculaire nous a dit avoir vu « un jeune » recueillir des silex taillés lors des travaux préliminaires à la construction de la nouvelle Caisse d'épargne dans le quartier Mériadeck, à l'angle des rues du Château d'Eau et Claude Bonnier. On ne sait ce qu'ils sont devenus.

BORDEAUX, dragage dans la Garonne. Un « anneau poli » en pierre, dragué dans la Garonne devant Bordeaux, a été signalé par E. Corbineau en 1938. Cet auteur l'a considéré comme « pierre de filet probable, d'une époque indéterminée ». On se méfierait cependant de cette interprétation s'il s'agit réellement, comme il le dit, d'un anneau poli, car les pierres de filet perforées sont presque invariablement des pièces brutes à trou naturel. On connaît en revanche au Néolithique des sphéroïdes en pierre polie à perforation intentionnelle, dont plusieurs exemplaires ont été recueillis en Gironde. D'autres instruments perforés, haches-marteaux ou bipennes, ont été découverts dans la basse vallée de la Garonne, non loin du fleuve ou parfois même dans des dragages, à Cadaujac, Langoiran, Podensac ou Cambes, et d'autres dans la basse vallée de la Dordogne.

BORDEAUX, sans précision. Coll. Dulignon-Desgranges, marquage ancien B 32 (32 étant l'ancien numéro minéralogique du département de la Gironde). Musée d'Aquitaine, 60. 751. 2 (fig. 12, 2)⁹². Très petite hache en roche « noble » vert clair et vert plus foncé (jadéite?), parfaitement polie. Le sommet semble tronqué, bien que partiellement poli. Le tranchant étroit est faiblement arqué et les flancs sont bombés.

Longueur : 37,4 mm, largeur max. : 17, largeur au tranchant : 17, épaisseur max. : 11,8.

On regarde souvent les très petites haches polies en roche verte comme des objets de parure ou des amulettes, qu'elles soient ou non percées d'un trou de suspension. Les roches d'importation dont elles sont faites et le soin apporté à leur fabrication devaient leur conférer une valeur toute particulière aux yeux des Néolithiques. Elles figurent assez souvent dans des sépultures, mais il s'en trouve aussi parfois dans des niveaux d'habitat.

BORDEAUX, sans précision. Musée d'Aquitaine 60 17 67 ; un marquage ancien indique seulement « Bordeaux, 32 » ; peut-être cette pièce provient-elle, comme la précédente, de la collection Dulignon-Desgranges. Cette très grande lame en silex

88. Forestier, 1930.

89. Forestier, 1934.

90. Forestier, 1933, p. XX.

91. Delfortrie, 1869 b.

92. Roussot et coll., 1971, n° 11.

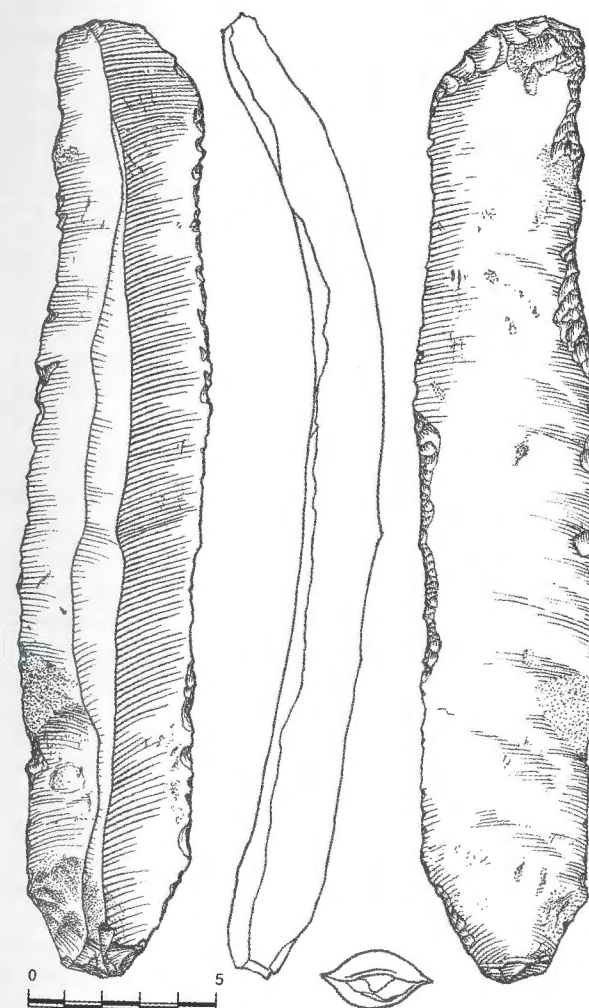


Fig. 16. - Bordeaux. Musée d'Aquitaine, fonds ancien. Très grande lame en silex blond roux, probablement importé du Grand-Pressigny.

(fig. 16) appartient au fonds ancien du musée d'Aquitaine. Elle est taillée dans un silex blond roux, très probablement importé de la région du Grand-Pressigny, en Touraine, où existaient des ateliers spécialisés dans la production de grandes lames, le plus souvent destinées à la fabrication des « poignards » du Néolithique récent ou final. Cette forte lame, à talon facetté non piqueté, n'a pas été transformée en poignard, mais utilisée telle quelle, comme l'indiquent les traces d'usage qu'elle porte. De profil, sa courbure est assez marquée. Elle ne semble pas tirée d'un classique nucléus « livre de beurre », mais probablement issue d'une technologie antérieure. La partie distale présente des retouches inverses contiguës, assez courtes, probablement

destinées à l'amincir. Sur la face dorsale, des ébréchures affectent les deux tranchants, sur une plus grande longueur du côté droit. La face ventrale porte des retouches d'utilisation, plus régulières et plus profondes, en position décalée sur les tranchants.

Longueur : 25,4 mm, largeur max. 45 ; épaisseur (vers la mi-longueur) : 20.

La présence à Bordeaux de cette pièce exceptionnelle en silex importé est à rapprocher de la trouvaille du petit fragment de poignard récemment découvert sur l'emplacement du Grand Hôtel de Bordeaux, et de deux poignards faits de ce même silex du Grand-Pressigny, dans la banlieue bordelaise à Mérignac-Beutre et à Pessac⁹³. Les premières exportations de lames pressigniennes seraient apparues dès le début du IV^e millénaire dans l'Ouest de la France, mais la majorité de ces exportations appartient au Néolithique récent et final, dans une fourchette chronologique relativement étroite, entre 2850 et 2400 avant J.-C.

Les âges du Cuivre et du Bronze à Bordeaux

On peut être assuré que des objets des âges du Cuivre et du Bronze ont été très tôt exhumés du sous-sol de Bordeaux. Contrairement aux armes et outils néolithiques en pierre qui conservaient encore une chance de survie après leur découverte, la plupart des objets en alliage cuivreux, aisément recyclables, furent très probablement refondus. La première découverte dont un texte ait conservé le souvenir est une hache en bronze de Bordeaux, signalée et figurée en 1817 par Grivaud de la Vincelle dans un ouvrage cité par Berchon⁹⁴. Le plus souvent, dans les anciens inventaires, les objets de l'âge du Bronze ont été catalogués « romains » ou « gaulois », et cela presque jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Cette attribution désuète sera même encore proposée en... 1934, lors d'une présentation à la Société Archéologique de Bordeaux !

Collections publiques, collections privées...

Comme pour le Néolithique, on se heurte ici au grave problème des collections publiques bordelaises et au chassé-croisé des objets archéologiques, au gré des fusions ou des créations de nouveaux musées, et de leurs déménagements successifs dans des locaux mal adaptés, d'où les effets désastreux que déplore le Dr. Berchon quand il note : « plusieurs

93. Roussot et coll., 1971, n° 6 et 7.

94. Berchon, 1892, p. 59-60.

autres haches non classées à la suite des déplacements et remaniements successifs des musées de Bordeaux... Aussi croyons-nous que l'intérêt de ces collections gagnerait beaucoup si elles étaient réorganisées par M. le conservateur de Mensignac, actuellement chargé des deux Musées »⁹⁵. On appréciera au passage le coup de pied décoché à Mensignac qui, depuis 1882, était le conservateur des musées archéologiques de Bordeaux, après avoir été auparavant l'adjoint de J.-B. Gassies, lui-même titulaire de ce poste pendant dix ans, à partir de 1872 ! Au vrai, la consultation des registres d'inventaire des collections publiques bordelaises est navrante. L'un des pires exemples est peut-être l'enregistrement, en 1920, de la collection d'Alexis de Chasteignier, acquise par la Ville. Le registre d'inventaire établi par le conservateur porte simplement : « Epoque du bronze : 50 haches », sans nul autre renseignement. En regard de la suite de numéros correspondants, inscrits en marge, se succèdent des pages désespérément blanches !

Du côté des collections privées, la situation n'est guère plus brillante. On devine des rivalités de personnes, et la négligence ou les réticences de certains collectionneurs qui se réservent de publier (mais ne publieront jamais) les objets qu'ils détiennent. Certains conservateurs de collections publiques se comportent d'ailleurs comme des collectionneurs privés, et Berchon semble encore viser particulièrement Mensignac. Au vrai, sans les travaux du Dr Berchon et, dans une moindre mesure, ceux de François Daleau, on saurait fort peu de choses sur l'âge du Bronze en Gironde. Encore aujourd'hui, tous deux constituent notre principale source de renseignements. Une difficulté réside néanmoins dans le fait que Berchon varie quelquefois dans les renseignements qu'il donne. D'une page à l'autre de son ouvrage, un même objet ou ensemble d'objets peuvent changer de provenance. Des discordances se font jour également entre le texte et la légende des figures : ainsi, par exemple, une même hache est attribuée à Créon dans le texte, et à Langoiran dans la légende de la planche correspondante. Au vrai, Berchon semble avoir eu des difficultés à obtenir de certains collectionneurs les provenances exactes des objets qu'ils détenaient, provenances qu'eux-mêmes d'ailleurs n'avaient pas toujours pu obtenir de ceux dont ils les tenaient. Ainsi, de la collection Henry Brochon, un même ensemble de bronzes sera attribué tantôt à Bordeaux, tantôt à Rauzan. Plus méthodique, Daleau vérifiait plus minutieusement les renseignements donnés (sa correspondance en témoigne) mais, malgré des enquêtes épistolaires serrées, il ne réussissait pas toujours à obtenir les précisions souhaitées. Bien peu de collectionneurs ont, comme lui, tenu à jour des catalogues détaillés et reporté sur les objets les indications de provenance, par un marquage quasi indélébile en clair, et non en code. Bien rares aussi ceux qui ont, comme lui, assuré l'avenir de leurs collections en évitant qu'elles soient dispersées, de leur vivant ou après leur mort, ce qui fut malheureusement le sort d'une grande partie de la collection Berchon.

Au chapitre des pertes irrémédiables, on doit compter la dispersion ou la disparition pure et simple de plusieurs collections particulières anciennes. Parmi les plus riches en objets de bronze d'origine bordelaise, on comptait celle d'Henry Brochon (avec le problème qu'on vient de signaler), et surtout celle de Jules Coudol, architecte, qui, pendant de longues années, a suivi régulièrement les travaux de construction dans la ville, recueillant des vestiges archéologiques qu'il présentait ensuite à la Société Archéologique de Bordeaux. Aucun des objets de bronze de cette collection, qui semble avoir été fort riche et d'un intérêt exceptionnel pour l'âge du Bronze à Bordeaux, ne fut malheureusement publié de son vivant, et presque rien n'en est parvenu jusqu'à nous. À François Daleau nous devons des croquis de quelques objets, rapidement exécutés pendant les séances de la Société.

Quelques objets sont attribués aux « environs de Bordeaux », sans autre précision. D'autres collections recèlent des objets « acquis à Bordeaux », et présumés en provenir. Quand ils ont été achetés à des brocanteurs ou des antiquaires, leur provenance exacte est rarement connue. Même des collectionneurs sérieux comme Adolphe Lamarre, lui-même antiquaire, ont pu se faire piéger quelquefois. Mais la provenance locale des objets retenus ici paraît très plausible.

Comme on l'a vu pour le Néolithique, la plus grande part de la documentation actuellement disponible est ancienne. La plupart des trouvailles signalées l'ont été vers la fin du XIXe siècle et, de celles-ci, beaucoup ont irrémédiablement disparu depuis, comme le montre la consultation des inventaires anciens.

Les inventaires anciens

En 1891, les *Etudes paléo-archéologiques sur l'Age du Bronze spécialement en Gironde* du Dr. Ernest Berchon recensent, à l'article Bordeaux, une hache en bronze, trois bracelets et des objets divers mais, de cet inventaire, on doit pouvoir retrancher au moins deux bracelets (ceux, publiés par Mensignac, recueillis dans une sépulture à l'emplacement de l'actuel lycée Montaigne, et qui n'appartiennent pas à l'âge du Bronze) et la plupart des objets divers, « styles, fibules, boucles, chaîne... » vraisemblablement d'époques plus récentes. Fort curieusement, dans sa récapitulation par commune, Berchon omet un certain nombre de trouvailles bordelaises pourtant signalées dans son propre ouvrage : la hache de Grivaud de la Vincelle, les haches des collections Brochon et Counord, celles du musée de Périgueux, la pointe de lance de la collection Brochon, etc.

95. Berchon, 1891, t. XVI, fasc. III, p. 57.

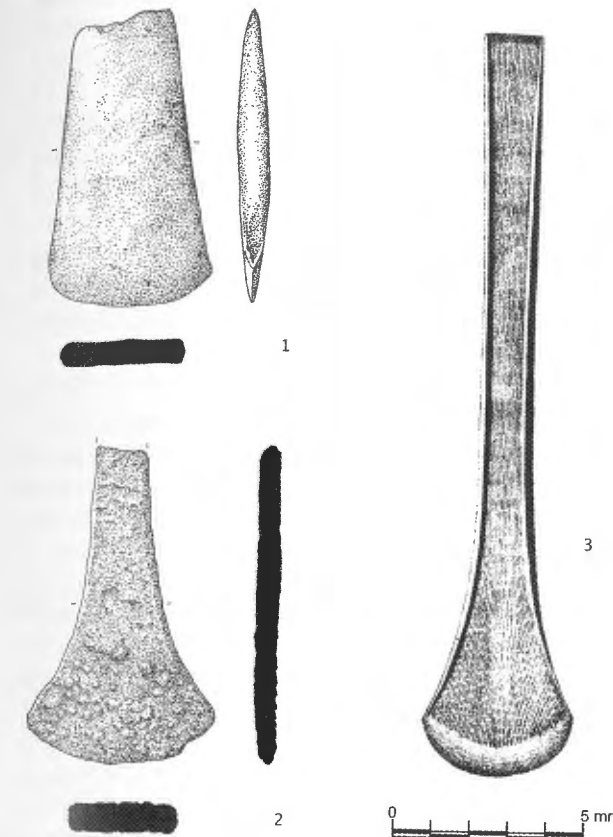


Fig. 17. - Haches plates ou à légers rebords.
1 : « environs de Bordeaux », hache plate, Collection Gendron. D'après Frugier et Coffyn, 1977.
2 : Bordeaux, hache plate. Collection Lamarre, Musée Archéologique National.
3 : Bordeaux ? Ancienne collection Counord. D'après Berchon, 1889 ; pl. XV).

Marcel Charrol, à l'article « Bordeaux » de son essai de synthèse sur *L'Age du Bronze en Gironde*, publié dans le bulletin de la Société archéologique en 1934-1935, ne signale que six objets : une petite hache à bords droits en deux morceaux de la rue David Johnston, au Musée préhistorique, et cinq objets seulement de la collection Coudol, soit deux haches « à bords droits » de la rue du Colisée, une hache à douille sans anneau de la rue Charles Marionneau, une petite hache à douille avec anneau de la rue Terre-Nègre et un rasoir de bronze trouvé au même endroit. De la dizaine de bronzes bordelais de la collection Coudol présentés par leur propriétaire au fil des séances, et signalés dans les comptes-rendus correspondants, Charrol oublie donc la moitié. Les seuls qu'il mentionne sont ceux dont les archives de la société conservaient les dessins inédits dus à Daleau.

Dix ans plus tard, en 1944, le Dr. A.-H. Bastin de Longueville, dans la récapitulation complétant son inventaire de *L'âge du Bronze au musée de Libourne*, paru dans la *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, ne compte encore qu'une dizaine d'objets, soit sept haches en bronze pour Bordeaux, et trois autres aux environs immédiats. Pour la seule ville de Bordeaux, sa liste est la suivante : deux haches plates « en bronze » non référencées ; deux haches au Musée du Périgord ; une hache au musée de Libourne ; deux haches dans la collection Coudol.

Ces inventaires sont évidemment très incomplets, même par rapport à la documentation déjà disponible à leur époque, et une recherche plus soignée permet d'accroître assez considérablement la liste des découvertes. Il n'en reste pas moins que nous avons affaire, comme pour le Néolithique, à un échantillon mutilé et biaisé, résultat d'une sélection : ce sont des armes ou des outils entiers, presque jamais des objets brisés, des lingots ou des déchets de coulée. De plus, seuls ont été remarqués et signalés les objets métalliques, à l'exclusion de toute autre catégorie, la céramique en particulier.

Dans la mesure du possible, ces objets métalliques seront présentés ici suivant un ordre chronologique, et par catégorie.

Chalcolithique (âge du Cuivre)

Haches plates ou à bords à peine relevés

BORDEAUX, sans précision. Collection J. Gendron, à Pineuilh (fig. 17, 1)⁹⁶. Il s'agit d'une hache plate de forme trapézoïdale courte, à tranchant arqué et profil fuselé, de section rectangulaire. Elle porte des traces de martelage.

Longueur actuelle : 100,5 mm ; largeur au sommet : 36, au milieu : 46, au tranchant : 58, épaisseur maximum : 9,5, poids : 252 grammes.

Les premières haches plates, qui reproduisent encore la forme des haches de pierre polie, apparaissent dans nos régions dès le Néolithique final, vers le milieu du IIIe millénaire avant J.-C. Elles persistent encore au début de l'âge du Bronze, où elles peuvent être faites en bronze pauvre (alliage à faible teneur en étain).

BORDEAUX (environs de). Dans le premier catalogue du musée de Périgueux⁹⁷, on relève la mention suivante : « N° 34. - Hachette en bronze se rapprochant de la forme

96. Frugier et Coffyn, 1977.

97. Galy, 1862, p. 6.

moderne. Long. 0,11 cent. Trouvée aux environs de Bordeaux, achetée à M. Lehman ». Il devait s'agir d'une hache plate, qui n'a pas été retrouvée au musée du Périgord. Cette hache est également signalée, sans aucun détail, par Ernest Chantre dans ses *Statistiques...*⁹⁸. Le Dr. Berchon reprend d'abord cette indication⁹⁹ mais, un peu plus loin¹⁰⁰, il écrit : « 2 haches, trouvées à Bordeaux, mais existant au musée de Périgueux ». Or Chantre n'en signalait qu'une seule dans ce musée, qui possédait par ailleurs deux haches de « Gironde » ; là se trouve probablement l'origine de l'erreur du Dr. Berchon. Certes, le travail monumental de Chantre recèle quelques incohérences que Berchon s'est plu à relever, bien que son propre travail n'en soit pas exempt non plus. C'est que l'un comme l'autre dépendaient de leurs informateurs, des conservateurs parfois négligents ou des collectionneurs moins attachés à la provenance précise des objets qu'ils détenaient qu'à leur qualité esthétique ou leur rareté. Mais en l'occurrence, le Musée du Périgord possédait dès cette époque un catalogue bien tenu – un exemple que les musées de Bordeaux auraient gagné à suivre !

BORDEAUX, sans précision. Collection Lamarre, Musée Archéologique National, n° 83 903 (fig. 17, 2). Cette hache plate, achetée à Bordeaux par Adolphe Lamarre en 1942, est attribuée à cette ville dans sa collection¹⁰¹. Le sommet est brisé, et le corps s'évase fortement vers un « tranchant » non aiguisé. De profil, les grandes faces de la hache sont pratiquement parallèles. La section, d'abord lenticulaire vers le sommet, devient presque rectangulaire dans la partie mésiale, puis redevient lenticulaire près du tranchant. Les surfaces sont irrégulières et boursoufflées. La patine est d'un vert moyen à foncé. Cette pièce, probablement coulée dans un moule bivalve, ne paraît pas avoir été retravaillée après la fonte, et rappelle certaines haches-lingots.

Longueur actuelle: 112 mm; largeur au sommet: 17,5; au milieu: 28,3; au tranchant: 65,9; épaisseur au sommet (actuel): 6,3; épaisseur au milieu: 7,4 (boursoufflures non comprises); poids actuel: 145,45 grammes.

D'autres lingots en forme de hache plate ont été trouvées en Gironde, à Saint-Jean-d'Illac par exemple, mais la forme en est quelque peu différente.

BORDEAUX, sans précision (?). Ancienne collection Counord. Le Dr Berchon avait d'abord attribué à Bordeaux une hache de la collection Counord, « hache des premiers essais » (c'est-à-dire plate ou à très légers rebords), qu'il comparait à celle de Saint-Sauveur¹⁰², mais un peu plus loin¹⁰³, il revient sur cette attribution : elle aurait été trouvée à Bergerac.

BORDEAUX, environs de (?). Ancienne collection Henry Brochon. Le Dr. Berchon attribue d'abord une provenance bordelaise à « une autre hache massive, très martelée et se

rapprochant de celles dites des premiers essais, mais plus renforcée dans son corps ». Mais, plus loin, il en situe la découverte aux environs de Rauzan¹⁰⁴. Il semble que cette hache, avec d'autres bronzes de la même collection Brochon, ait été acquise d'un habitant de Rauzan, mais provenait-elle de cette localité ? Le détenteur semble avoir varié dans les informations communiquées à Berchon. De toutes façons, cette pièce a disparu comme le reste de la collection.

BORDEAUX, rue du Temple (?). Pierre Sansas, en 1866 et 1867, s'était intéressé à des haches en cuivre très minces d'un type particulier, pour lui comparables à l'*ascia* des stèles gallo-romaines à laquelle il venait de consacrer une étude¹⁰⁵. Il les décrivait ainsi : « longueur : 0,158 mm ; largeur au tranchant, qui est de forme circulaire: 0,058 ; largeur au bout opposé : 0,024 ; épaisseur au centre : 0,002 ; épaisseur sur les bords, qui offrent un petit renflement : 0,003. Ces haches ont été trouvées à Bordeaux, on présume que c'est rue du Temple. Elles sont d'une forme élégante, très évassées au tranchant, et paraissant avoir servi. Elles ont été moulées dans un seul creux très régulièrement tracé et formé d'une matière résistante. Le côté opposé à celui qui présente les petits renflements latéraux est uni comme une surface formée par le simple refroidissement du métal. Le peu d'épaisseur qu'offrent ces haches ne permet pas de les considérer comme des armes de guerre, ce serait [sic] plutôt des instruments destinés à un travail délicat [...]. Quant au métal [...], on ne peut, en réalité, l'appeler du bronze, c'est plutôt du cuivre rouge, ainsi que semblent l'indiquer sa couleur d'un rouge assez prononcé et la facilité avec laquelle on le raye. »

Dans l'inventaire de 1856 du musée d'Antiques – nom qu'avait pris l'ancien cabinet d'Antiques – on lit effectivement ceci : « R. 327. Quatre haches gauloises en bronze très minces, plus étroites à une extrémité qu'à l'autre, l'extrémité la plus large aiguisée en forme de ciseau. Longueur des 3 haches dont la pointe est brisée : 0,168 ; largeur au tranchant : 0,067 ; la quatrième : 0,164 de long sur 0,061 de large au tranchant ». Ces quatre haches provenaient d'un don Trabut-Cussac fils à Jouannet (mort en 1845). Elles furent inscrites dans l'inventaire

98. Chantre, 1875-1876, t. III.

99. Berchon, 1889, XIV, 4, p. 152.

100. Berchon, 1891, XVI, 3, p. 53.

101. Guillaumet et coll., 1999.

102. Berchon, 1892, XVI, 3, p. 49.

103. Berchon, 1892, XVI, 3, p. 78.

104. Berchon, 1892, XVI, 3, p. 49 et p. 78.

105. Sansas, 1866.

du musée des Antiques, sans aucune mention de provenance. Un peu plus loin, le même inventaire signale encore : « J'ai remis le 5 février trois de ces haches au conservateur du Musée des armes ; ces haches m'ont été remises avec le doigt [de statue en bronze] qui est décrit au n° 326 mais je ne puis affirmer qu'elles proviennent de la même source ». Dans le catalogue rétrospectif du Musée d'Armes, ces trois haches avaient reçu les numéros 104, 105 et 106¹⁰⁶ ; la quatrième, passée plus tard au Musée préhistorique, portait encore le n° 107 quand Berchon put l'y examiner. Au musée d'Aquitaine subsistent actuellement deux des quatre haches du don Trabut-Cussac fils¹⁰⁷, et l'une des deux haches de la collection Alexis de Chasteignier, dont il sera question un peu plus tard.

Ainsi, le doigt de statue venait bien de la rue du Temple à Bordeaux, mais la provenance des haches, passées elles aussi par les mains d'un antiquaire (probablement Lehmann), semblait déjà moins assurée. Or, des traits comme leur minceur anormale, leurs dimensions, et le fait qu'elles soient en cuivre et non en bronze – comme le remarquait judicieusement Sansas – rappellent irrésistiblement les caractéristiques très particulières de haches attribuées à un dépôt qui aurait été découvert vers 1845 à Blaye. Selon le *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, d'après un renseignement fourni par A. de Gourgues, elles auraient été au nombre de douze à quinze. Quelques-unes entrèrent dans les collections du comte A. de Gourgues et du vicomte A. de Chasteignier, d'autres parvinrent au Musée des Antiquités Nationales¹⁰⁸. Ces informations ont été reproduites par Chantre¹⁰⁹ et par Berchon, qui avait pu voir les haches des collections municipales et celles d'A. de Chasteignier dont il a figuré un exemplaire¹¹⁰. Pour E. Berchon, elles « offrent une telle identité d'aspect avec celles décrites et figurées par M. de Gourgues, en 1859, qu'il s'agit évidemment de la même trouvaille ». Mais, pour tout compliquer encore, le même Berchon, dans sa récapitulation, attribue à la commune de Saint-Sauveur, en Médoc : « 3 haches. Trabut-Cussac, 1856 (musée d'Armes). N° 104, 105, 106 du catalogue Labet ». Ces informations contradictoires sont un bon exemple des difficultés auxquelles se heurte l'étude des collections publiques anciennes de la ville de Bordeaux. Deux dépôts d'objets similaires avaient-ils été découverts à peu près en même temps, l'un aux environs de Blaye, l'autre à Bordeaux ? Pierre Sansas qui, rappelons-le, avait été l'administrateur du Musée d'Antiques entre 1850 et 1852, plaçait la découverte à Bordeaux, rue du Temple (avec quelques réticences). Alexis de Gourgues et Alexis de Chasteignier – qui devaient tenir leurs haches d'un antiquaire – les ont attribuées à Blaye. Qui doit-on croire ? Et Berchon qui, après avoir opté pour Blaye, indique (par inadvertance ?) Saint-Sauveur... Le doute subsiste. Il risque de durer encore longtemps, à moins ne ressurgisse un jour par miracle le témoignage irréfutable qui établirait fermement l'origine précise de ces haches si particulières.

Ces haches non fonctionnelles, véritables feuilles de cuivre de quelques millimètres d'épaisseur, ont été coulées, semble-t-il, dans une empreinte simplement creusée dans un sable argileux. De très légers rebords sont visibles sur une seule face ; l'autre est absolument plate. Aucun travail de mise en forme n'a été effectué après la coulée. L'analyse montre que toutes sont en cuivre et non en bronze, comme l'avait bien vu Sansas. La composition du métal, comme la forme de ces haches, suggèrent une production plutôt ancienne, de la fin de l'âge du Cuivre ou de l'extrême début du Bronze ancien, sans doute dans les derniers siècles du III^e millénaire avant J.-C. En Aquitaine, d'autres dépôts de « haches-simulacres » très minces, de modules différents, ont été découverts plus récemment, à Bégadan et à Vendays-Montalivet, en Gironde et à Ygos-et-Saint-Saturnin, dans les Landes. On en signale également dans le sud de la Suisse et le nord de l'Italie¹¹¹.

Bronze ancien

Haches à légers rebords

BORDEAUX, rue du Colisée. Ancienne collection Coudol. Disparues (fig. 18). Le 12 février 1897, lors d'une séance de la Société archéologique, « M. Coudol montre deux haches en bronze trouvées rue du Colysée à Bordeaux, en faisant des travaux de reconstruction. M. F. Daleau déclare qu'elles ont été retouchées au marteau et qu'elles sont de l'époque morgienne ». Marcel Charrol reproduit l'information telle quelle dans son inventaire, ajoutant seulement que les deux haches présentaient une très belle patine verte¹¹². Disparues, elles ne nous sont connues que grâce au dessin rapide que François Daleau en avait fait lors de la séance¹¹³. A son habitude, il a pris pour support une feuille imprimée (ici l'invitation à une exposition) dont ses dessins occupent les deux faces.

Ces deux haches, de taille inégale, présentent néanmoins de fortes ressemblances, confirmant qu'il s'agissait certainement d'un dépôt. Toutes deux se caractérisent par de faibles rebords qui s'amenuisent jusqu'à s'effacer vers le sommet et le tranchant. Les côtés s'incurvent légèrement jusqu'au tranchant

106. Labet, 1860.

107. N° 60.34.1 et 60.34.2.

108. Gourgues, 1859 ; Berchon, 1889, p. 152-153 ; 1891, p. 27, 43-44, 56, 63 et pl. VIII, n° 3 ; Roussot et Roussot-Larroque, 1987.

109. Chantre, 1877.

110. Berchon, 1891, pl. VIII, n° 3.

111. Briard et Roussot-Larroque, 2002, Roussot-Larroque, 2005.

112. Charrol, 1934-35.

113. Roussot-Larroque, 1970.

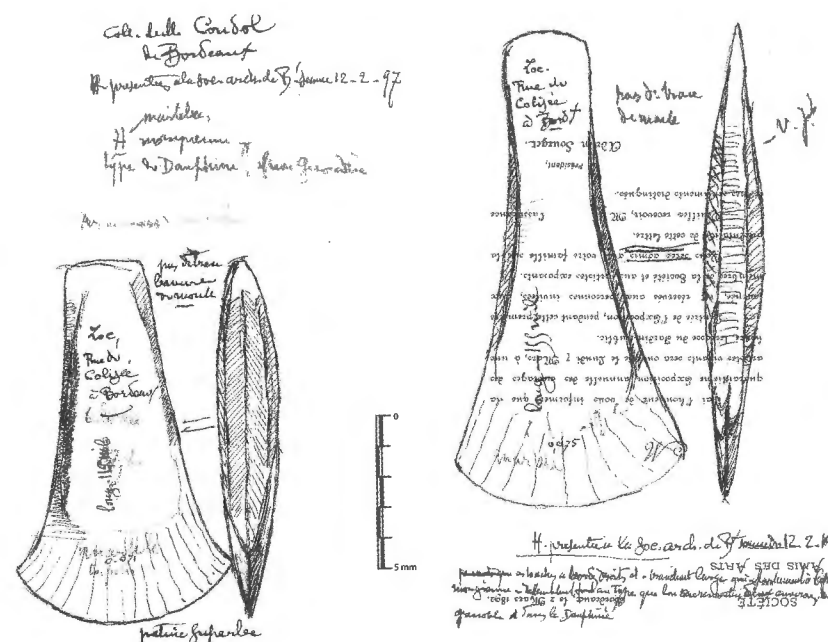


Fig. 18. - Haches à légers rebords du Bronze ancien.
Bordeaux, rue du Colisée.
Ancienne collection Coudol.
Dessin François Daleau.

évasé, martelé et poli. Daleau précise que ces deux haches n'ont conservé aucune trace des bavures du moule, qu'elles portent des traces de martelage et que leur patine est superbe. Sur les flancs, les dessins montrent que ce travail de mise en forme avait été poussé jusqu'au facetage des flancs : quatre facettes longitudinales pour la plus petite hache, trois facettes pour l'autre.

La première hache mesurait, d'après Daleau, 119 mm de long. Sa largeur au sommet aurait été de 25 mm et sa largeur maximum, de 72 mm à la corde du tranchant. Ce tranchant, très évasé, débordait en « cornes » sur les côtés. Les rebords, faiblement marqués, n'ont que 3 à 4 mm d'épaisseur d'après le dessin. Ils naissent à 10 mm environ sous le sommet, et s'arrêtent à 30 mm du tranchant. Le profil est fusiforme, le sommet étant presque aussi mince que le tranchant ; la partie médiane, renflée, atteint une épaisseur de 20 mm environ.

La seconde hache mesurait 155 mm de long ; sa largeur au sommet était de 27 mm. Les côtés s'incurvaient légèrement jusqu'au tranchant évasé, large de 75 mm, martelé et poli. Plus élancée que la précédente, elle possédait des rebords un peu plus élevés (5 à 6 mm) et un corps moins massif (10 mm d'épaisseur au lieu de 15). Ces rebords ne s'amorcent qu'à 20 mm du sommet pour disparaître à 44 mm du tranchant. De profil, la hache est parfaitement fusiforme, le sommet paraissant aiguë comme le tranchant.

Dans le commentaire directement porté sur l'un de ces dessins, Daleau remarque : « ces haches à bords droits et tranchant large qui appartiennent à l'époque morgienne ressemblent fort au type que l'on rencontre aux environs de Grenoble et dans le Dauphiné », et sur l'autre dessin, il réitère : « hache morgienne - type du Dauphiné, et non girondin ». Dans la classification de l'âge du Bronze de Gabriel de Mortillet, à laquelle Daleau s'est plusieurs fois référé, l'époque « morgienne » correspondrait à peu près à notre Bronze ancien et moyen. La comparaison proposée avec des types du Dauphiné est également, assez judicieuse ; des haches à faibles rebords, aux côtés incurvés et au tranchant évasé, se rencontrent en effet au Bronze ancien dans le Dauphiné, et plus largement dans le bassin du Rhône et l'ouest de l'Europe centrale. Ce type de hache a connu une certaine diffusion vers l'ouest ; il est présent dans le Massif central et jusqu'en Aquitaine, où il se situerait dans une fourchette chronologique comprise entre le XVIII^e et le début du XVI^e siècle avant J.-C.

BORDEAUX (?). Ancienne collection Counord (fig. 17, 3). Le Dr Berchon signale « une hache très déliée. Bordeaux. Coll. Counord » en ajoutant : « Pas de détails précis sur sa découverte »¹¹⁴. Il s'agit, là encore, d'un objet dont le possesseur ne devait pas connaître précisément l'origine. Cette hache mesurait 20 cm de long, 4 cm au tranchant, et possédait « 2 coulisses entières, peu saillantes, laissant entre elles un

intervalle de 15 mm au talon et au corps de l'instrument, intervalle qui augmente progressivement et atteint 36 mm vers montant. Poids : 150 grammes ». Berchon l'a comparée à une hache de Meilen, récoltée F. Keller, au musée de Zurich, et à une hache de Renzenbühl, près de Buchholz, commune de Thon (Suisse). Ces comparaisons sont, là encore, judicieuses. Il s'agit en effet d'un type peu courant dans les régions atlantiques. L'éventualité d'une découverte locale ne peut cependant être totalement écartée, car une hache signalée plus récemment dans un département voisin diffère assez peu de celle d'ailleurs, les deux haches de la rue du Colisée à Bordeaux illustraient déjà la réalité des influences de la culture du Rhin sur le Bronze ancien du nord de l'Aquitaine, influences détectables aussi dans quelques armes, comme la lame de poignard décorée de Cissac, en Médoc, et jusque dans certains aspects de la céramique de cette époque.

BORDEAUX-CAUDÉRAN. Pour cette ancienne commune aujourd'hui incluse dans le territoire de Bordeaux, l'inventaire d'A.-H. Bastin de Longueville signalait deux haches en bronze : l'une, petite, découverte en 1888 près de l'église Saint-Pierre (Musée préhistorique de Bordeaux, collection de Mensignac, selon Bastin), l'autre découverte en 1931 signalée par P. Forestier¹¹⁵. Pour la première nommée, il s'agit d'une erreur : la hache en question provenait de fouilles près de l'église Saint-Pierre de Bordeaux, et non de l'église Saint-Pierre de Caudérac.

La seconde hache citée par Bastin, celle que P. Forestier avait publiée en 1934, est passée par la collection Favre avant de parvenir au Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain-en-Laye (récemment devenu Musée Archéologique National), où nous avons eu l'agréable surprise de la redécouvrir (fig. 19, 1 et 2).

Elle fut mise au jour en juillet 1931, dans une gravière exploitée par l'entreprise A. Grimal, chemin de la Cage Verte à Caudérac. Elle reposait, à 8 m de profondeur, sur un dépôt de limon alluvionnaire. Elle était bien conservée, mais fut mutilée par l'ouvrier qui l'avait découverte. P. Forestier et G. Maziaud, tous deux membres de la Société Archéologique de Bordeaux, s'étaient rendus sur les lieux mais ils n'ont rien vu d'autre¹¹⁶. Pour P. Forestier, « sa présence dans ce dépôt alluvionnaire ne s'explique pas par une perte ou un apport des eaux ». Il s'agirait donc pour lui d'un dépôt volontaire.

C'est une hache à rebords peu élevés et bords légèrement incurvés s'évasant vers le tranchant. Elle a été soigneusement ébarbée et mise en forme après la fonte. Ses plats portent les traces d'un martelage irrégulier qui a laissé à la surface des marques oblongues, longues de quelques millimètres. Ses flancs convexes ont été régularisés et polis, avec une large facette médiane bordée, de part et d'autre, par un léger méplat

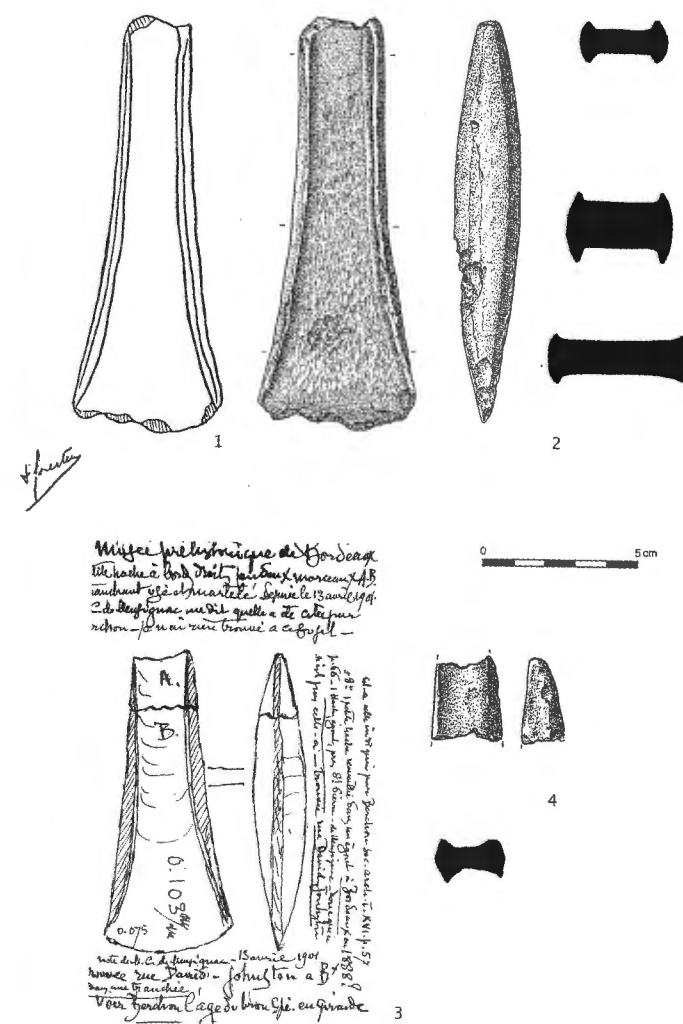


Fig. 19. - Haches à rebords.
1 : Bordeaux-Caudérac, rue de la Cage Verte. Ancienne collection Favre, Musée Archéologique National.
1 : dessin P. Forestier, 1934 ;
2 : dessin J. Roussot-Larroque.
3 : Bordeaux, rue David-Johnston. Ancien Musée Préhistorique de Bordeaux.
la hache entière, dessinée par F. Daleau ;
4 : le fragment subsistant au Musée d'Aquitaine.

qui suit la ligne des bords. La patine est vert foncé, avec quelques points de corrosion. Le sommet et le tranchant ont été ébréchés, ainsi que l'un des rebords au tiers inférieur.

115. Bastin de Longueville, 1944, 1, p. 22 et 2, p. 45.

116. Forestier, 1934.

114. Berchon, 1889, p. 122, 1891, p. 78 et pl. XV, fig. 1.

Longueur actuelle : (143), largeur au sommet actuelle : (27,5), largeur au milieu : 32,8, largeur actuelle au tranchant : (53,3), épaisseur max. : 23, hauteur maximum des rebords (au milieu) : 5,3, poids : 412,86 grammes.

Ce type de hache, plus évolué que celui des haches de la rue du Colisée, appartient à la fin du Bronze ancien ou à la transition Bronze ancien/Bronze moyen. On le situerait volontiers autour du XVI^e siècle avant J.-C.

Bronze moyen

Haches à rebords

BORDEAUX, rue David Johnston, dans une tranchée (fig. 19, 2 a et b). C'est Camille de Mensignac qui fit connaître dans une note du 13 avril 1901, non illustrée et sans détails, la découverte de cette hache en bronze, entrée au Musée préhistorique de Bordeaux. Par bonheur Daleau avait pris, sans doute en séance, le dessin de cette petite hache, cassée en deux morceaux jointifs (fig. 19, 2 a). Au musée d'Aquitaine ne subsiste que le plus petit fragment A. Il avait perdu toute indication de provenance et seul le dessin de Daleau a permis à A. Roussot de le réidentifier. Nous retranscrivons tel quel le commentaire accompagnant ce dessin, pour en conserver toute la spontanéité : « Hache à bords droits en deux morceaux A. B. Tranchant usé et martelé. M. C. de Mensignac me dit qu'elle a été citée par Berchon. Je n'ai rien trouvé à ce sujet. Est-ce celle indiquée par Berchon, Soc. arch. t. XVI p. 57 "8° petite hache recueillie dans un égout à Bordeaux en 1888 ? P. 66. Une hache, égout, près Saint-Pierre, de Mensignac. Donc que [sic] ce n'est pas celle-ci trouvée rue David-Johnston note de M. C. de Mensignac 13 avril 1901. Trouvée rue David-Johnston à Bx dans une tranchée ».

Dans ces commentaires de Daleau, on décèle, une fois de plus, le flou des informations que donnait Mensignac sur les bronzes de son musée... ou son peu de zèle à renseigner ses collègues. A la page indiquée par Daleau, Berchon signalait en effet, au Musée préhistorique, « une petite hache recueillie dans un égout à Bordeaux en 1888 »¹¹⁷ mais il s'agissait en effet, comme le note Daleau, de la hache trouvée près de l'église Saint-Pierre. En revanche, Berchon n'a pas mentionné la hache de la rue David Johnston, peut-être découverte après la publication de son ouvrage.

Les dimensions données ci-après sont celles que Daleau a portées sur son dessin, complétées de mesures prises sur ce même dessin, avec les réserves d'usage.

Longueur : 103 mm, largeur au sommet : 20, au milieu : 35, au tranchant : 45 (et non 75 comme Daleau l'indique par erreur), épaisseur max. *apparente* : 22. Comme nous l'avons

noté plus haut, pour les croquis pris pendant les séances de la Société archéologique, Daleau ne devait pas disposer d'un pied à coulisse, ni même d'une règle graduée ; on se méfiera donc, en particulier, des épaisseurs indiquées. Sur les surfaces, quelques traits curvilignes indiquent peut-être des traces de martelage.

Le petit fragment A du sommet de la hache, seul conservé aujourd'hui au Musée d'Aquitaine, mesure : longueur actuelle : 27,3 mm, largeur au sommet (actuel) : 18,5, largeur max. : 22,7, épaisseur au sommet : 4,7, épaisseur max. : 19, épaisseur min. (corps) : 6, hauteur max. des rebords : 4,7, poids : 26,10 grammes (fig. 19, 2 b). Il est revêtu d'une patine brun foncé très légère, sous laquelle apparaît l'éclat jaune du bronze (résultat d'un nettoyage intempestif ? Ou séjour dans un milieu très humide à l'abri de l'air ?). Le revers présente un gros défaut en creux. Dans la cassure, le métal apparaît très sain, sans vacuoles. Cette hache, dont les rebords paraissent peu élevés, pourrait être assez ancienne dans le Bronze moyen¹¹⁸.

BORDEAUX, la Garonne au droit du quai de la Souys (fig. 20, 1). En 1918, une hache en bronze, draguée dans la Garonne par l'entreprise Weill et Moussié, a été ramassée quai de la Souys dans le gravier destiné au comblement de la palud du château de la Turrade. Acquis le jour même par M. Bial de Bellerade, elle appartient aujourd'hui au musée de Libourne. Il s'agit d'une hache à bords droits au sommet érodé, actuellement arrondi, aux rebords peu élevés et au tranchant étroit et rectiligne¹¹⁹. Le dessin ici reproduit est de la plume d'Alain Roussot.

Longueur : 161 mm, largeur au sommet : 20, au milieu : 29,5, au tranchant : 45, épaisseur au sommet : 5,5, épaisseur max. : 17, épaisseur du corps : 9, poids : 345 grammes.

La faible hauteur des rebords peut indiquer une forme ancienne de la classique hache médocaïne à bords droits. L'apparition des premiers représentants de ce type aurait précédé quelque peu la mise en place du type canonique, aux rebords un peu plus élevés, aux côtés plus rectilignes et au tranchant plus étroit. Les formes moins strictes, comme celle-ci, pourraient avoir fait leur apparition dès le XVI^e siècle avant notre ère.

BORDEAUX, égout, près de l'église Saint-Pierre. Disparue. « Bordeaux [...] 1 hache, égout, près Saint-Pierre. De Mensignac »¹²⁰. Cette hache devait alors se trouver dans les collections du Musée préhistorique, bien qu'on n'en trouve pas trace dans l'inventaire. Sans doute faisait-elle partie des

117. Berchon, 1891, t. XVI, fasc. III, p. 57.

118. Mensignac, 1901 ; Charrol, 1934-35, p. 66 ; Roussot-Larroque, 1970.

119. Bastin de Longueville, 1944, p. 23 et pl. 1, 6, Coffyn, 1966.

120. Berchon, 1891, t. 16, fasc. III, p. 66.

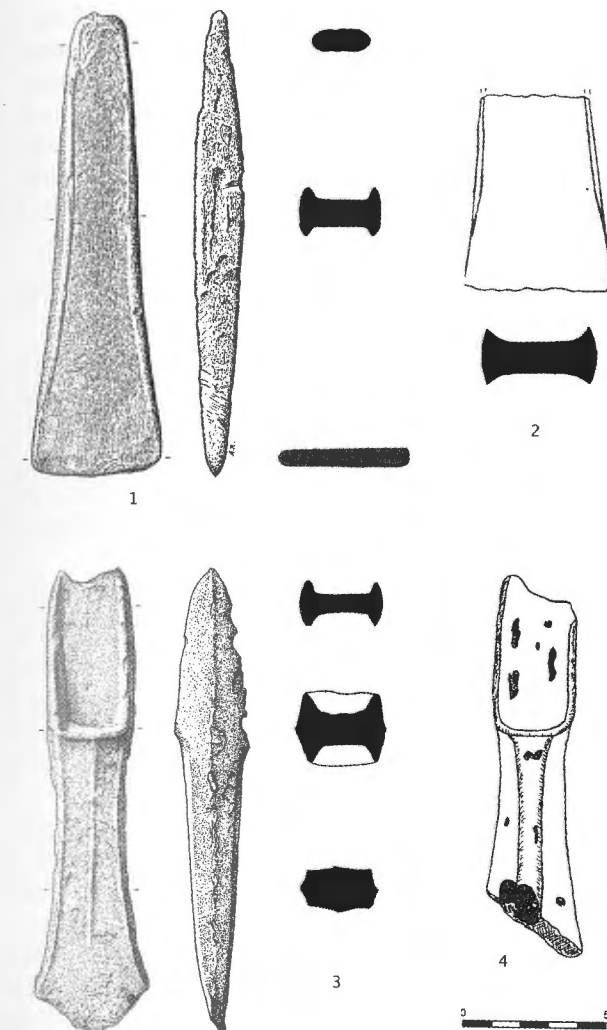


Fig. 20. - Haches à rebords et à talon du Bronze moyen.

1 : Bordeaux, dragage de la Garonne au droit du quai de la Souys.

Musée de Libourne, dessin Alain Roussot.

2 : Bordeaux, « acquise à Bordeaux ». Ancienne collection Bial de Bellerade, Musée de Libourne, dessin André Coffyn.

3 : Bordeaux, Dames de France. Coll. Percot, dessin J. Roussot-Larroque.

4 : Bordeaux, « acquise à Bordeaux ». Ancienne collection Bastin de Longueville, Musée de Libourne, dessin André Coffyn.

objets recueillis par Mensignac lors des fouilles de l'église Saint-Pierre. Pour une raison incompréhensible, A.-H. Bastin de Longueville¹²¹, a situé la trouvaille près de l'église Saint-Pierre de Caudéran, en citant Mensignac 1888, une référence que nous n'avons pas su retrouver.

La découverte de cette hache dans un égout près de Saint-Pierre rappelle curieusement les conditions de la trouvaille plus ancienne (1832) de l'Hercule de Bordeaux, également dans

un égout, place Saint-Pierre. En 1912, Camille de Mensignac signalera d'ailleurs que des travaux effectués près de l'église avaient rencontré d'anciennes canalisations voûtées¹²². De cette hache, il nous est seulement dit qu'elle était petite, mais non à quel type elle appartenait. Le fait, relaté par Daleau, que Mensignac ait paru la confondre avec celle de la rue David-Johnston pourrait indiquer qu'il s'agissait aussi d'une petite hache à rebords, mais, faute d'informations suffisantes, nous ne nous prononcerons pas. Nous rappellerons seulement que, selon Delfortrie¹²³, une ancienne berge de la Devèze devait jadis passer du côté sud de l'église. Mais les importants remaniements liés à l'établissement du port antique, puis à l'édification du rempart et à des travaux d'assainissement antérieurs à ceux du XIX^e siècle, ont dû modifier sensiblement la configuration de tout ce secteur de la ville.

BORDEAUX, sans précision. Ancienne collection Grivaud de la Vincelle, disparue. Cette hache est la plus ancienne trouvaille d'objet de bronze signalée en Gironde. Le texte, daté de 1817, la décrit avec une précision suffisante pour qu'on puisse l'attribuer au type médocaïn : « Cet outil de bronze a été découvert à Bordeaux il y a quelques années [...]. Le bout de cet instrument étoit tranchant, ainsi que les bords de ses deux faces dans toute la longueur du bronze - ces deux bords étoient relevés, de manière à laisser un vide de 3 à 4 lignes, lorsque l'instrument étoit introduit entre le cuir et la chair de l'animal... »¹²⁴. Le dessin à demi grandeur figure une hache médocaïne typique, du grand module.

BORDEAUX-CAUDÉRAN, 40 avenue Saint-Amand. Disparues. Selon un renseignement que nous tenons de Jean-Marie Graffaille, son grand-père, dans les années 30, avait découvert deux haches de bronze à rebords dans une propriété aujourd'hui lotie. Ces haches ont été perdues. Elles étaient vraisemblablement de type médocaïn.

BORDEAUX (?) « acquise à Bordeaux ». Ancienne collection Bial de Bellerade, Musée de Libourne, n° 206 (fig. 20, 2). Ce fragment distal de grande hache médocaïne, qui aurait été recueilli à Bordeaux, mesure : longueur actuelle : (50 mm), largeur max. : 31, épaisseur max. : 10. Il présente une « cassure transversale nette permettant d'apprécier l'excellente qualité de l'alliage »¹²⁵.

121. Bastin de Longueville, 1944, p. 23, note 12.

122. Mensignac, 1912, p. 114, note 1.

123. Delfortrie, 1876.

124. Grivaud de la Vincelle, 1817, II, pl. VI, 4, cité par Berchon, 1892, p. 59-60.

125. Bastin de Longueville, 1944, p. 23, Coffyn, 1966, p. 37 et fig. p. 39, n° 206.

BORDEAUX, environs de ? Un doute subsiste, on l'a vu, pour des haches de l'ancienne collection Henry Brochon, signalées par Berchon¹²⁶ comme: « provenant de trouvailles faites dans les environs de Bordeaux »: « 2 grandes médocaines, 4 moyennes médocaines, martelées sur leurs deux faces latérales et deux d'entr'elles retouchées particulièrement au tranchant ».

Haches à talon sans anneau

BORDEAUX, magasin des Dames de France, actuellement Galeries Lafayette (fig. 20, 3). Ancienne collection Forestier, n° 495. Collection Percot à Arcachon. Hache à talon sans anneau, à corps cintré et tranchant étroit, de type breton. Butée rectiligne. La lame porte deux légères nervures soulignant les bords et une longue nervure médiane un peu plus saillante. Les bavures latérales de coulée n'ont pas été rabattues, sauf en en quelques points; les aspérités les plus vives ont été adoucies par un léger martelage. La patine est noirâtre avec des traces rouilleuses, évoquant un séjour en milieu humide ou semi-humide. Le sommet et le tranchant ont été écornés et l'un des rebords du talon est ébréché¹²⁷.

Longueur actuelle: 163,6 mm, dont 100,3 pour la lame, largeur actuelle au sommet: 22, à la butée: 25,2, au tranchant (actuel): (40,3), largeur max. (vers le milieu du talon): 30,5, largeur min. (vers le milieu de la lame): 24, épaisseur max. (à la butée): 25,3, épaisseur du corps du talon à la butée: 10, poids: 387,7 g.

Ce type de hache est courant sur toute la façade atlantique durant la seconde partie du Bronze moyen, particulièrement en Bretagne où étaient sans doute établis des ateliers de fabrication. En Gironde, ces haches sont assez souvent présentes, quoique minoritaires, dans les dépôts où dominent les haches à rebords, médocaines surtout. Toutefois, on y connaît aussi de rares dépôts ne contenant que des haches à talon.

Cette hache aurait pu être découverte en 1900 ou 1901, lors du creusement des fondations du grand magasin établi en haut de la rue Sainte-Catherine sur le Puy-Paulin, ou encore en 1906, à l'occasion d'un agrandissement de ce magasin, entre la rue Porte-Dijeaux et la rue Saige. La trouvaille ne semble pas avoir été signalée à l'époque, bien que d'autres découvertes archéologiques aient eu lieu à cet endroit. Lors des séances du 13 juillet 1900 et du 8 février 1901 de la Société archéologique, C. de Mensignac avait présenté, entre autres, des monnaies romaines et signalé la présence dans le sous-sol de nombreuses tuiles à rebords et de grandes amphores, romaines également. A propos des travaux de 1906, G. Bouchon signale que des amphores avaient été mises au jour à 10 m de profondeur « et encore n'était-on pas là au sol primitif »¹²⁸.

BORDEAUX, sans précision, « acquise à Bordeaux » (fig. 20, 4). Ancienne collection Bastin de Longueville, Musée de Libourne, n° 210. Fragment de hache à talon sans anneau, étroite et galbée, de type breton comme la précédente. La lame est décorée d'une forte nervure médiane, descendant assez bas¹²⁹. Cette hache est écornée au talon et affectée aussi d'une cassure oblique au-dessus du tranchant; on observe un défaut de coulée (vacuole) dans la section.

Longueur actuelle: 137 mm, largeur à la butée: 26, largeur max. actuelle: 30, épaisseur max.: 22, poids: 323 g.

BORDEAUX, sans précision, « acquise à Bordeaux » Ancienne collection Bastin de Longueville. Musée de Libourne, n° 211. Fragment de hache à talon étroite, avec défaut de coulée dans la section. Longueur actuelle: 50 mm, largeur max.: 31, épaisseur max.: 10. « Acquisée à Bordeaux par Bastin qui donne l'origine régionale de ces deux dernières pièces comme très probable »¹³⁰.

BORDEAUX, sans précision, « acquise à Bordeaux » en 1942 par Adolphe Lamarre, antiquaire; ancienne collection H. Lamarre, Musée des Antiquités Nationales, n° 83903¹³¹. Hache à talon sans anneau, de type normand (fig. 21, 1). Le sommet montre un défaut de coulée, le métal ayant flué du sommet vers le haut du talon. La butée est arrondie et le rétrécissement sous la butée est bien marqué; la lame s'élargit ensuite, avec une légère tendance vers la forme dite « en crinoline ». Le tranchant assez large est presque rectiligne. Le haut de la lame porte un décor dans le goût normand, de deux « larmes » asymétriques en creux, variante du classique trident. Les bavures latérales comme le sommet ont été sommairement rabattus, et le talon grossièrement rectifié. La patine noire brillante suggère que la hache provient d'un milieu palustre, tourbe ou argile organique (elle diffère peu à cet égard de celle de la hache des Dames de France).

Longueur: 166 mm, dont 93,7 pour la lame (du point central extérieur de la butée au tranchant), largeur au sommet: 19,2, au milieu du talon: 25, largeur min. de la lame: 22, largeur au tranchant: 50,5 (les angles ont été rabattus par martelage), épaisseur au sommet: 9, à la butée: 28,6, profondeur max. de la butée: 9/10, poids: 418,66 g.

126. Berchon, 1892, t. 16, 3, p. 49.

127. Roussot-Larroque et Mormone, 1979.

128. Bouchon, 1925.

129. Bastin de Longueville, 1944, 1, p. 24; Coffyn, 1966, p. 35 et fig. p. 37, n° 211.

130. Coffyn, 1966, p. 37.

131. Guillaumet et coll., 1999 (la hache est simplement signalée p. 49, mais non figurée, et les mesures sont inexacts).

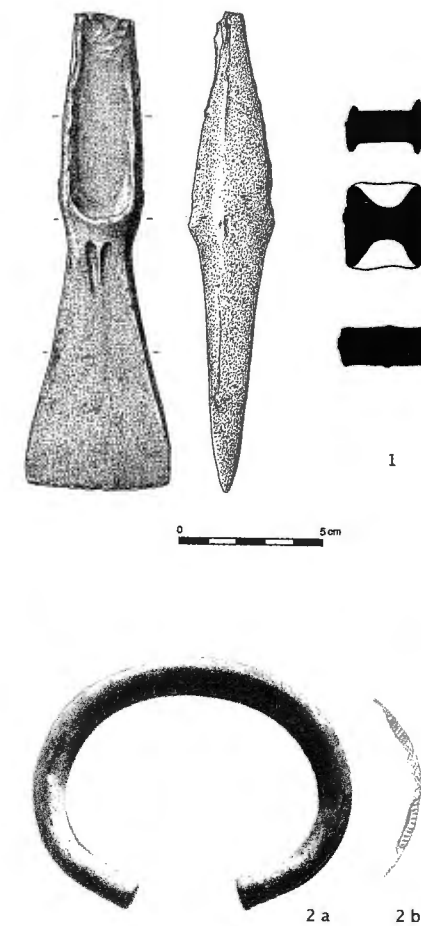


Fig. 21. - Hache à talon et bracelet du Bronze moyen provenant de Bordeaux, sans précision.

1: hache à talon sans anneau. Collection Lamarre, Musée Archéologique National.

2: bracelet décoré du type de Bignan. Ancienne collection E. Lalanne.

2a: photographie ancienne;

2b: relevé partiel du décor.

Une provenance bordelaise paraît très plausible. Le type breton est plus fréquent dans notre région, mais quelques haches à talon de type normand sont connues en Gironde, où elles figurent dans des dépôts où les haches médocaines sont la majorité, comme celui du château La Bégorce à Margaux¹³².

BORDEAUX, environs de (?). Ancienne collection Henry Brochon. Berchon signale, dans cette collection, deux petites haches à talon sans anneau, de dimensions inégales¹³³. A leur propos, on rappellera encore que Berchon a varié sur la provenance des objets de la collection Brochon, attribués tantôt à Bordeaux, et tantôt à Rauzan.

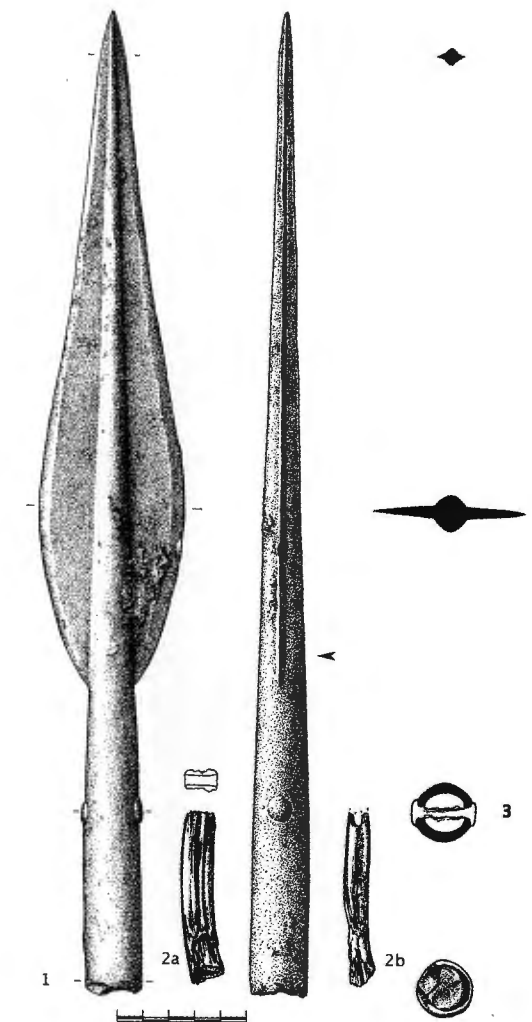


Fig. 22. - Pointe de lance, Bronze moyen.

Bordeaux, îlot Saint-Christoly, Musée d'Aquitaine.

1: la flèche indique le niveau jusqu'auquel pénétrait le bois de la lance;

2a et b: restes desséchés de la hampe en bois;

3: position du rivet-goupille à l'intérieur de la douille.

Pointe de lance

BORDEAUX, îlot Saint-Christoly. Fouilles préventives. Musée d'Aquitaine n° 90. 34. 1083 (fig. 22). Une grande pointe de lance à douille, en bronze, a été extraite le 19 février 1984 de déblais provenant des fouilles de l'îlot Saint-Christoly¹³⁴. Ces déblais avaient été transportés cours du Médoc, dans un dépôt de la ville, où la pointe de lance fut mise au jour par un détectoriste autorisé.

132. Roussot-Larroque, 1980.

133. Berchon, t. XVI, 3, p. 49.

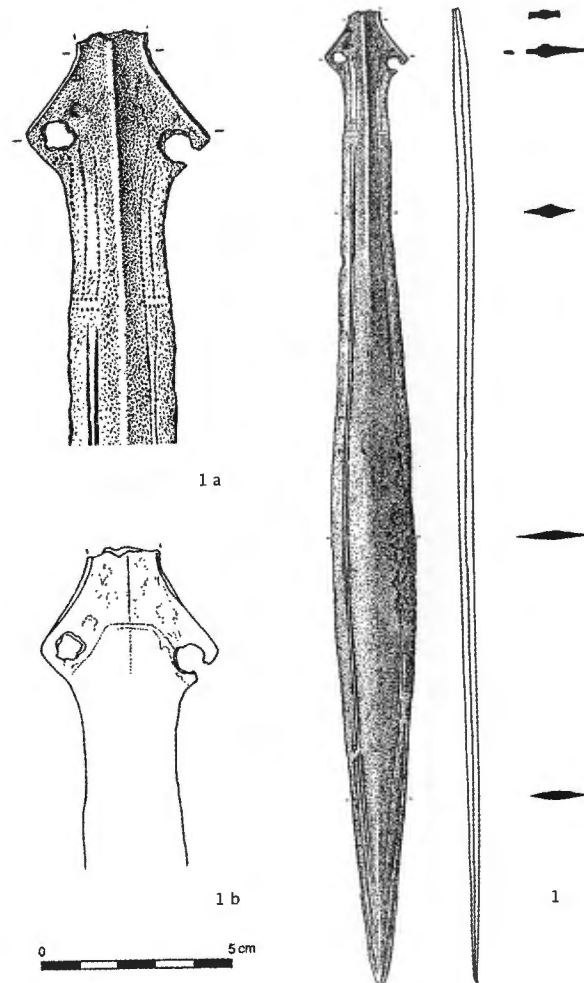


Fig. 23. - Épée du Bronze final, type de Locras. Bordeaux, carrefour Gambetta/Clemenceau. Collection Béraud-Sudreau. 1 a : détail du décor. 1 b : trace d'emmanchement.

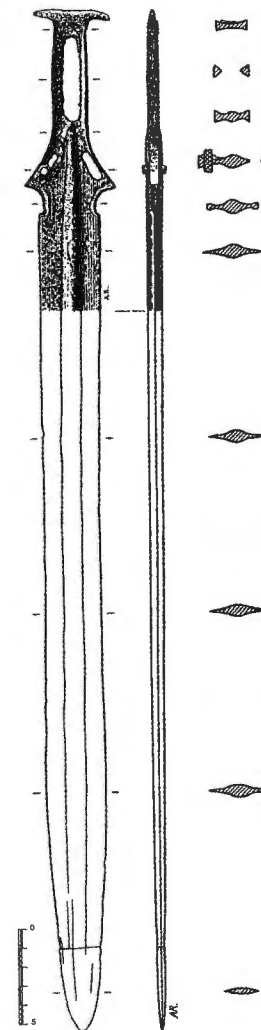


Fig. 24. - Épée du Bronze final, type « en langue de carpe ». Bordeaux, sans précision. Collection H. de la Monneraye, Musée de la Société Polymathique, Vannes. Dessin A. Roussot.

Cette magnifique pièce est d'une longueur exceptionnelle ; la douille elle-même est particulièrement allongée ; le limbe, effilé et légèrement lancéolé, se termine en pointe aiguë ; ses tranchants biseautés sont bien affilés. La patine est d'un vert sombre, et la pièce est dans un très bel état de conservation ; seule l'entrée de la douille est un peu ébréchée. Une particularité notable est la tige de rivetage en bronze qui traverse la douille perpendiculairement au grand axe, et assurait la fixation de la pointe à sa hampe en bois (fig. 24, 3). Ses deux têtes, à peine bombées, oblitèrent totalement les trous forés en vis-à-vis, à égale distance de l'ouverture de la douille et de la naissance des ailerons. Pour autant que l'on puisse en juger, le dispositif étant resté en place, ces deux têtes de rivetage ne paraissent pas avoir été simplement refoulées par martelage des extrémités de la tige métallique. Toutes deux, ou l'une au moins d'entre elles, auraient été enfoncées à force aux deux extrémités de cette tige, après qu'elle ait été positionnée en place au travers des trous forés, en vis-à-vis, dans la douille et la hampe en bois.

Longueur totale : 384 mm, dont 121 pour la partie libre de la douille, diamètre max. de la douille (légèrement ovalisée) : à l'entrée : 21 et 20,7, à la naissance des ailerons : 17, largeur max. du limbe : 55,3, poids (avec ce qui reste de la hampe à l'intérieur de la douille) : 318 g.

L'analyse du métal a été réalisée par J.-R. Bourhis au laboratoire de Rennes¹³⁵. Cuivre : 85,9 %, étain : 12,85, plomb : 0,05, arsenic : 0,30, antimoine : 0,03, argent : 0,04, nickel : 0,60, bismuth : traces. La composition de l'alliage est classique pour le Bronze moyen de notre région, avec une bonne teneur en étain, environ 13 %, et des traces notables d'arsenic et de nickel.

134. Barraud, 1984.

135. Bourhis 1999.

Les restes de sable brun qui adhéraient encore à la pointe de lance lors de sa découverte suggèrent qu'elle devait provenir du lit de la Devèze, et sans doute de la berge, plutôt que du fond que les travaux n'ont pas raclé. Lorsqu'elle fut exhumée, le bois de la hampe subsistait dans la douille, de l'ouverture jusqu'à la naissance des ailerons. Malheureusement, après plusieurs années passées dans des locaux administratifs probablement trop secs, avant sa mise en dépôt au musée d'Aquitaine, il ne subsiste plus de cette hampe qu'un chicot racorni, cassé à la hauteur de la perforation (fig. 24, 2 a et b). On peut le regretter car, extrait avant dessiccation, non seulement il aurait fourni un exemple de travail du bois par les artisans de l'âge du Bronze, mais aurait aussi pu permettre une détermination botanique, ainsi qu'une datation directe par le carbone 14, ou mieux encore peut-être par la dendrochronologie.

Par sa silhouette, la pointe de lance de Saint-Christoly s'apparente au type de Sucy-en-Brie, caractéristique du Bronze moyen, dont certains exemplaires sont de très grandes dimensions : l'une de celles du dépôt éponyme a trente neuf centimètres de long ; les plus longues lances de ce type atteignent même cinquante centimètres ! En Aquitaine, nous n'en connaissons à ce jour qu'une seule qui dépasse celle de Bordeaux. Draguée dans le lit de la Dordogne un peu en amont de Sainte-Foy-la-Grande, au Fleix (Dordogne), elle mesure 435 mm de long, dont 127 pour la partie libre de la douille, et son limbe est plus franchement lancéolé¹³⁶. A ces lances de taille exceptionnelle, souvent extraites de milieux humides - marais ou cours d'eau, parfois souterrains - certains auteurs confèrent un rôle cérémoniel, peut-être lié à des sacrifices rituels dédiés à des divinités des eaux. Un culte semblable était-il rendu à la Devèze, vers le XVe ou le XIVe siècle avant notre ère ?

D'autres pointes de lance en bronze ont été découvertes à Bordeaux, mais on ne sait ce qu'elles sont devenues. Faute d'illustrations ou de descriptions détaillées, on peut hésiter à les attribuer au Bronze moyen plutôt qu'au Bronze final.

Bracelet

BORDEAUX, sans précision. Ancienne collection Emile Lalanne. Disparu. Une photographie ancienne (fig. 21, 2 a) montre un bracelet massif ovale, ouvert, aux extrémités à peine élargies. Sur le cliché, on distingue les restes d'un décor en panneaux, incluant un motif hachuré probablement fusiforme, suivi de deux petits arceaux superposés (fig. 21, 2 b). C'est ici, sans aucun doute possible, le représentant typique d'une série de bracelets du Bronze moyen, variante régionale du type de Bignan dont nous avons proposé de faire un sous-type du Pouyalet, d'après un dépôt de bracelets découvert au XIXe siècle à Pauillac, au lieu-dit du même nom. Ces bracelets, comme la pointe de lance de Saint-Christoly, appartiennent au

Bronze moyen, plutôt sans doute à sa seconde partie, autour du XIVe siècle avant notre ère. Dans son inventaire, Berchon signale « deux bracelets dont un trouvé à Bordeaux »¹³⁷. S'agissait-il de celui-ci ? Il n'est pas possible de l'affirmer.

Bronze final et transition Bronze-Fer

Épées

BORDEAUX, « Augun ». L'archéologue anglais Michaël Rowlands a signalé une épée en bronze de « Augun in Bordeaux »¹³⁸ qu'il attribue au type de Nenzingen, en renvoyant à J. D. Cowen¹³⁹. Nous ne connaissons pas de lieu-dit « Augun » à Bordeaux, mais il existe une rue Auguin. Elle est située à Bordeaux-Saint-Augustin, non loin du boulevard et des terrains de sport du Parc de Lescure, et le tracé de cette rue suit d'assez près la rive droite du Peugue. Aucun des deux auteurs précités ne mentionne le lieu de conservation de cette épée, sans doute un musée étranger.

S'il s'agit bien d'une épée de Nenzingen (et l'on ne saurait contester là-dessus l'autorité de Cowen, à qui l'on doit la définition de ce type, ni celle de M. Rowlands), sa découverte à Bordeaux présente un intérêt tout particulier. Ces épées se caractérisent par une lame droite (et non foliacée ou pistilliforme) et une languette à bords relevés. Cette languette « tripartite » représentait un progrès certain par rapport aux systèmes de fixation antérieurs, où la lame n'était maintenue dans la poignée que par l'intermédiaire de rivets, d'une soie filiforme, ou d'une simple languette plate. Le type de Nenzingen est, en Europe, l'un des tout premiers types d'épée à adopter ce nouveau système d'emmanchement. Il s'agit d'un type continental ancien, apparu en Europe centrale à l'extrême début du Bronze final¹⁴⁰, vers le XIIIe siècle avant J.-C. ou la première moitié du XIIe. Il est peu fréquent dans toute la zone atlantique, et même plus généralement entre les Alpes et la mer, comme le précisait déjà Cowen.

BORDEAUX, carrefour Gambetta-Clemenceau (fig. 23). Collection Joseph Béraud-Sudreau. Vers 1938, une épée en bronze a été mise au jour lors de la construction du passage souterrain (aujourd'hui fermé) qui permettait aux piétons de traverser le carrefour, entre la place Gambetta et le cours Georges Clemenceau, en plein centre ville. Le lieu de découverte correspond à l'un des points hauts de la topographie

136. Roussot-Larroque, 2001.

137. Berchon, 1891, t. 16, 3e fasc., p. 49, et p. 66.

138. Rowlands, 1976, p. 80.

139. Cowen, 1955, p. 63-71.

140. Bronze final I, Bz D/Ha A1.

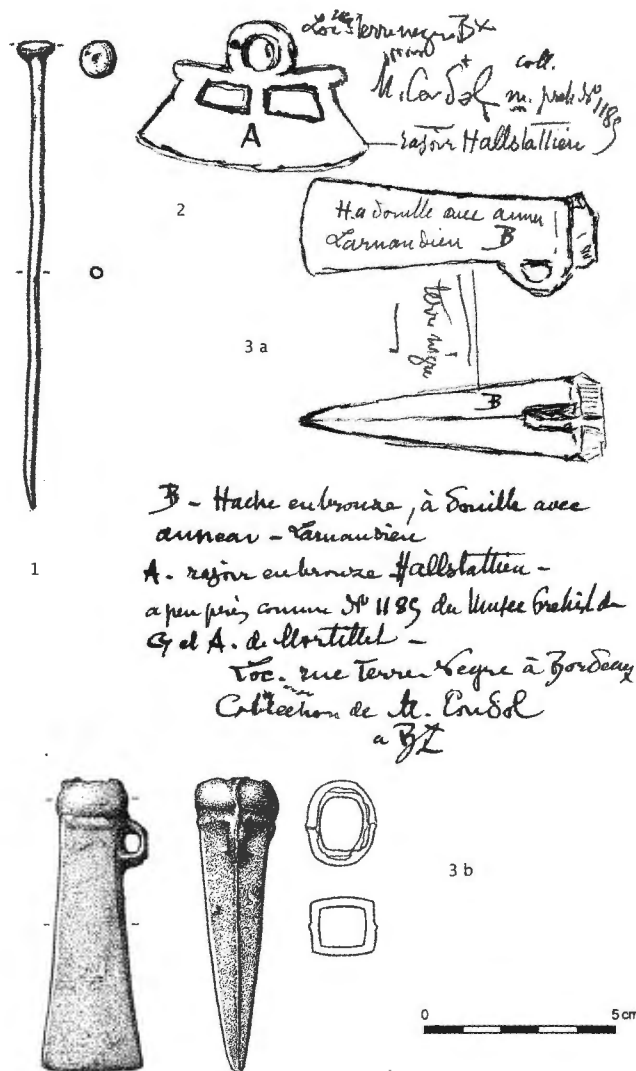


Fig. 25. - Objets du Bronze final terminal (ou transition Bronze-Fer).
 1 : Bordeaux, Terre-Nègre : épingle. Ancienne collection Jouannet ? Musée d'Aquitaine ;
 2 et 3 : Bordeaux, entre la rue Terre-Nègre et la rue Hériard-Dubreuilh. Ancienne collection Coudol.
 2 et 3 a : dessin F. Daleau : rasoir et hache à douille en bronze.
 3 b. Collection Percot, la même hache à douille

bordelaise, le secteur Mont Judaïque/Puy-Paulin. Nous n'avons pas de détails sur la profondeur atteinte par l'excavation, ni sur le contexte éventuel de cette trouvaille. On sait que Joseph Béraud-Sudreau, amateur passionné du passé bordelais et girondin, visitait régulièrement les chantiers ouverts dans Bordeaux. Mais il a surtout fait connaître ses découvertes concernant l'époque antique et n'avait pas publié cette épée, dont nous avons récemment fait paraître une étude détaillée¹⁴¹.

Cette épée de bronze est presque entière ; seul le sommet de la languette, aux rebords peu élevés, est cassé à la naissance de la fusée. La garde étroite, aux épaules fuyantes en V, est percée de chaque côté d'un unique trou de rivet. Ces trous, larges et irréguliers, semblent avoir été forés après la coulée ; l'un d'eux est aujourd'hui ouvert. Le talon de la lame est relativement étroit, avec des bords presque parallèles. La lame foliacée, assez étroite sous la garde, s'élargit fortement vers le tiers inférieur. De section d'abord losangique, avec un léger renfort axial à hauteur de la garde, elle s'aplatit progressivement, devenant presque lenticulaire. Un décor apparaît sur une face seulement (l'autre étant plus usée) ; c'est la décoration classique pour ce type d'épée (fig. 25, 1 a). Sous les trous de rivet, une ligne pointillée, double d'un côté, triple de l'autre, court parallèlement aux bords ; au bas du talon de la lame, elle s'arrête sur une double ligne perpendiculaire courte, pointillée également. Plus bas, les tranchants sont soulignés de deux filets gravés parallèles, plus serrés d'un côté, qui tendent à se rejoindre vers la pointe avec, dans ce secteur et d'un seul côté, un troisième filet. On note une certaine irrégularité de ces tracés, avec des repentirs et même une interruption qui ne paraît pas due à l'usure.

Les surfaces sont criblées de minuscules trous laissées par des bulles de gaz emprisonnées dans le métal lors du refroidissement ayant suivi la coulée. On en voit aussi dans la cassure de la languette, une cassure par flexion qui paraît ancienne, comme le léger retroussis de la pointe. On constate encore quelques ébréchures peu importantes aux tranchants. La patine est d'un vert très sombre, suggérant un séjour en milieu non aquatique et peu agressif. Une légère différence de l'état des surfaces suggère une trace d'emmanchement dans une poignée en matériau périssable, disparue ; la reconstitution hypothétique proposée évoque une garde échancrée en U renversé peu profond, aux branches très ouvertes et au sommet presque plat (fig. 25, 1 b).

Longueur actuelle : 568 mm, dont 530 pour la lame, largeur à la base de la fusée : 17, hauteur max. des rebords à la garde : 3,3, diamètre max. des trous de rivets : 7,1 et 6,8, largeur minimum de la lame (vers le talon) : 23,5, largeur maximum : 47, épaisseur max. au centre de la fusée : 4,2, épaisseur max. (au talon) : 9, poids : 417,4 g.

L'analyse du métal a été réalisée par J.-R. Bourhis à Rennes. Cuivre, 91,8 % ; étain, 4 ; plomb, 0,6 ; arsenic, env. 1,5 ; antimoine, environ 1,5 ; argent, 0,5 ; nickel, 0,3 ; bismuth, 0,05. Les teneurs en impuretés principales, arsenic, antimoine, argent et nickel, suggèrent l'emploi d'un minerai de cuivre de type *fahlerz*. La composition du bronze de cette arme surprend

141. Roussot-Larroque, 2004.

par sa faible teneur en étain, surtout comparée au métal des épées pistilliformes « atlantiques », à peu près synchrones, mais bien plus fréquentes dans notre région. Ces dernières sont faites d'un bronze beaucoup plus riche en étain (teneur moyenne : 11%) et contiennent aussi du plomb (moyenne : 4 %), ce qui en fait des alliages ternaires¹⁴². Ici en revanche, vu sa faible teneur en plomb, le bronze de cette épée est encore un alliage binaire. De plus, le cuivre utilisé, par les impuretés qu'il contient et en particulier son fort pourcentage d'antimoine et d'arsenic, s'éloigne du type le plus couramment employé à l'époque dans les régions atlantiques. On ne saurait s'en étonner, puisque cette épée se distingue également des productions atlantiques par ses caractères typologiques et son décor.

L'épée de la place Gambetta appartient au type défini en 1955 par J. D. Cowen sous le nom de type de Locras, du nom d'un site « lacustre » de Suisse occidentale. Elle en possède tous les caractères morphologiques distinctifs, et jusqu'au décor de lignes pointillées perpendiculaires, trait commun au « groupe des épées décorées anciennes » de Cowen. Ce type est assez rare ; il a son centre de répartition en Suisse occidentale, entre les lacs de Bienne et de Genève. En France, on n'en signale que peu d'exemples. Et même un type très voisin mais un peu plus évolué, le type de Forel, bien représenté dans le val de Saône, ne s'étend guère vers l'ouest au-delà de l'Orléanais. Ce type d'épée est tout aussi continental que le type de Nenzingen, quoiqu'un peu plus récent. Le remplacement des lames anciennes à tranchants droits par des lames foliacées, fortement élargies vers le tiers inférieur, correspondrait selon certains auteurs à un changement des techniques de combat. Mieux équilibrées, ces lames foliacées auraient permis de frapper non seulement d'estoc (de pointe), mais aussi de taille (du tranchant), et peut-être aurait-on alors commencé à les manier à deux mains. Ces épées sont caractéristiques de l'étape moyenne du Bronze final¹⁴³, que l'on situe généralement entre le dernier quart du XIIe et la fin du XIe siècle avant J.-C.

BORDEAUX, sans précision (fig. 24). Don Hippolyte de la Monneraye, Musée de la Société polymathique du Morbihan à Vannes, n° 1432 du catalogue de L. Marsille¹⁴⁴. Nous ne savons rien de la personnalité du donateur, ni de l'endroit précis de la découverte, probablement ancienne. D'abord signalée par A. Coffyn¹⁴⁵, elle a été présentée au public lors de l'exposition *Bordeaux 2000 ans d'histoire*¹⁴⁶, puis étudiée en détail par A. Roussot¹⁴⁷. C'est une épée du type « en langue de carpe », plutôt courte. Le sommet de la languette s'élargit en T. La fusée aux bords presque rectilignes est percée d'une longue et large fente de rivetage, irrégulièrement découpée. La garde en V présente aussi, d'un seul côté, une fente de rivetage. De l'autre côté, la fente avait été également préparée par une dépression venue de fonte, mais la perforation est demeurée incomplète. Un rivet-goupille est encore en place dans le

trou correspondant. Au talon de la lame, les profonds ricassos présentent une découpe en arc de cercle, moins courante que l'encoche rectangulaire caractéristique des épées en langue de carpe. La forte nervure axiale de la lame ne semble pas avoir été soulignée d'un filet gravé, pour autant que l'état des surfaces permette de le voir. Les tranchants demeurent à peu près parallèles sur la plus grande partie de la longueur, hormis un très faible élargissement au tiers inférieur. Ils se rejoignent ensuite pour former une pointe ogivale simple, dépourvue de la terminaison typique « en langue de carpe » ou « en goutte de suif ». Mais on remarque, à 45 mm de la pointe, la trace d'une cassure, ressoudée après amincissement latéral. L'époque de la réparation est inconnue, et l'on ne peut assurer que la pointe soit d'origine et n'ait pas été modifiée. Les surfaces sont assez corrodées. La patine est d'un brun foncé presque noir, mêlé de brun rougeâtre. Cet aspect laisse penser que l'épée aurait pu séjourner assez longtemps dans un milieu humide, à l'abri de l'air, mais sans subir le brossage habituel par les sables et graviers des courants de la Garonne, qui confère souvent aux objets de dragage des surfaces dorées presque dépourvues de patine.

Longueur totale : 567 mm, dont 98 pour la poignée, largeur au sommet : 43, largeur max. de la fusée : 20, largeur de la garde : 50,5, largeur minimum de la lame : 30,9, max. : 33,5, épaisseur de la fusée : 7,5, épaisseur moyenne de la lame : 7.

La découverte à Bordeaux d'une épée en langue de carpe ne constitue pas une surprise. Contrairement à l'épée de Nenzingen de la rue Auguin et à l'épée de Locras de la place Gambetta, qui toutes deux sont de types continentaux, exceptionnels dans les régions de l'Ouest, et sont d'ailleurs plus anciennes que celle-ci, l'épée en langue de carpe est un type « atlantique » classique. Son extension débordait d'ailleurs largement les seules régions riveraines de l'Océan ; elle couvre aussi les zones bordières de la Manche, le Bassin parisien, le Nord de la France et s'étend largement au-delà de nos frontières. L'épée en langue de carpe appartient au Bronze final III b (fin du Xe-fin du IXe ou extrême début du VIIIe siècle avant J.-C.). Même si, dans le Sud-Ouest, les épées en langue de carpe sont moins fréquentes que dans le Nord-Ouest de la France, elles ne sont pas absentes de la région bordelaise. Quelques-unes ont été draguées en amont de Bordeaux, entre autres dans la Dordogne

142. Roussot-Larroque, 2003 b.

143. Bronze final II b/IIIa.

144. Marsille, 1921.

145. Coffyn, 1967.

146. Roussot et coll., 1971.

147. Roussot, 1972.

à Libourne-Condât¹⁴⁸, dans la Garonne à Cambes¹⁴⁹ ou dans la « Gironde », sans précision¹⁵⁰. Des fragments d'épées du même type figurent aussi, en milieu terrestre, dans le dépôt de Cubzac¹⁵¹ ou encore, isolément, à Saint-Ferre¹⁵².

BORDEAUX, sans précision. L'*Album des documents iconographiques inédits* adressés à Ernest Chantre par ses correspondants, ou dessinés à son initiative, mentionne comme provenant de Bordeaux « une épée, âge du Bronze » dont le lieu précis de trouvaille n'est pas précisé, non plus que le nom du possesseur ou le lieu de conservation. On sait seulement qu'elle ne se trouvait pas dans les musées de Bordeaux. Elle était figurée sur la planche 35, dessinée par L. Brossette. Malheureusement, cette planche a disparu du dossier. Impossible donc de savoir s'il s'agissait d'une des épées précédentes (mais certainement pas celle de la place Gambetta, découverte beaucoup plus tard), ou d'une épée inconnue n'ayant pas laissé d'autre trace.

BORDEAUX, localisation ? Ancienne collection Coudol, disparue. « M. Coudol [...] présente une épée de l'âge du Bronze, des fibules rondes et arquées de l'époque mérovingienne; un collier à gros grains, en pâte de verre, trouvé à Terre Nègre »¹⁵³.

Par son imprécision, le texte du compte-rendu de séance ne permet pas de savoir si l'épée en bronze provenait de Terre-Nègre comme le collier, s'il s'agissait de la trouvaille suivante, d'une nouvelle présentation de l'épée ou poignard « gaulois » de la rue Saint-Etienne, ou d'une trouvaille distincte dont nous ignorons tout.

BORDEAUX, dragage dans la Garonne. Ancienne collection Coudol, disparue. « M. J. Coudol présente une très belle épée en bronze, époque hallstattienne, draguée dans la Garonne »¹⁵⁴.

Aucun détail, là encore, ne permet de préciser si cette épée avait été extraite par l'une des entreprises de dragage opérant à l'époque dans Bordeaux même (plusieurs étaient alors actives, en particulier dans le secteur du Pont de pierre) ou un peu en amont. Un détail intéressant est en revanche la référence à l'époque hallstattienne. Les dernières épées en bronze appartiennent effectivement à l'époque de Hallstatt, plus précisément à l'étape la plus ancienne (Ha C1) ou transition Bronze/Fer (VIIIe siècle avant J.-C.). Nous ignorons à quel ouvrage de référence renvoyait cette attribution à l'« époque hallstattienne », ni quel expert avait rendu son verdict, d'une précision inhabituelle dans ces comptes-rendus. Si l'on peut y accorder créance, il aurait pu s'agir d'une épée de Gündlingen, type tardif d'épée en bronze, effectivement présent dans la

nécropole même de Hallstatt. Il s'agit, là encore, d'un type fort rare dans nos régions atlantiques. Pourtant, nous avons fait connaître une épée de ce type, moins anciennement draguée dans la Garonne en amont de Bordeaux, entre Langoiran et Quinsac¹⁵⁵.

Au cas où l'épée de la collection Coudol n'aurait pas été une épée de Gündlingen mais une autre arme de type tardif, on pourrait évoquer d'autres épées de l'extrême fin du Bronze final, tel le type de Mörigen, dont nous avons publié un magnifique exemple, également issu de dragages dans la basse vallée de la Garonne¹⁵⁶.

Épingle

BORDEAUX, rue Terre-Nègre. Musée d'Aquitaine, catalogue 1845-1885, n° 3693 (fig. 25, 1). Cet objet pourrait provenir de la collection Jouannet. Il ne porte pas d'étiquette, mais ses dimensions concordent avec celles du catalogue. Il s'agit d'une épingle à tête aplatie dont le sommet plat, légèrement concave, n'est pas décoré. La patine, après traitement à la cire, est d'un vert sombre. Ce type simple est difficile à dater précisément, mais des épingles assez proches sont connues dans le Bronze final tardif.

Longueur : 122 mm, diamètre de la tête : 9, diamètre de la tige à mi-longueur : 2,7.

La rue Terre-Nègre (actuellement rue Ernest Renan) traverse la zone des terrains sablonneux où devait s'installer plus tard l'une des plus importantes nécropoles gallo-romaines de Bordeaux, mais où l'on relève aussi des traces de fréquentation plus ancienne, comme nous le verrons.

148. Bastin de Longueville, 1944 ; Coffyn, 1967.

149. Roussot, 1972.

150. Coffyn, 1987.

151. Berchon, 1891.

152. Roussot-Larroque et Mormone, 1979-81.

153. Coudol, 1923, p. 8.

154. Coudol, 1934 a.

155. Roussot-Larroque, 1992.

156. Roussot-Larroque, 2003 a.

157. Coudol, 1898-1899 b ; Charrol, 1934-35, p. 66.



Fig. 26. - Hache à douille hexagonale sans anneau.

Bordeaux, ancien Théâtre des Bouffes, angle rue Judaique/rue Charles Marionneau. Ancienne collection Coudol. Dessin F. Daleau.

Haches

BORDEAUX, théâtre des Bouffes (devenu plus tard le cinéma Capitole), à l'angle de la rue Judaique et de la rue Saint-Clair (aujourd'hui rue Charles-Marionneau) (fig. 26). A la collection Coudol appartenait une hache, présentée le 11 mars 1898 à la Société Archéologique de Bordeaux : « M. Coudol montre divers objets trouvés dans notre ville au cours de travaux effectués au théâtre des Bouffes : une hache en bronze... »¹⁵⁷. Cette hache, aujourd'hui disparue, ne nous est connue que grâce à un dessin au crayon repassé à l'encre, fait par Daleau pendant la séance¹⁵⁸. Conservé dans les archives de la Société archéologique, ce dessin représente une hache à douille sans anneau, assez courte et d'aspect massif. La douille, soulignée à l'entrée par un bourrelet torique saillant, de faible hauteur, est de section hexagonale, comme le haut du corps. Une inscription au crayon, de la main de Daleau, signale l'existence de « deux colonnettes » à l'intérieur de la douille, particularité que présentent aussi d'autres types de haches à douille, y compris dans notre région.

Les dimensions, prises sur le dessin (donc approximatives), sont les suivantes : longueur : 87 ou 88 mm, hauteur du bourrelet : 3, largeur de la douille à l'entrée : 42, sous le bourrelet : 33, au tranchant : 43, épaisseur de la douille à l'entrée : 35, épaisseur du bourrelet : 4 ou 5.

Dans le court commentaire en marge de son dessin, Daleau attribue cette hache à la « fin de l'époque larnaudienne » [fin du Bronze final] et y voit une « hache votive de G. de M[ortillet], venue probablement de Bretagne ».

Les haches à douille polygonale sont peu fréquentes en France. Dans le Nord et l'Ouest de la France, elles sont normalement pourvues d'un anneau latéral. Cette absence d'anneau, comme l'aspect massif et trapu de la hache bordelaise, évoquent plutôt les haches à douille du Launacien méridional que celles de Bretagne. Les dépôts launaciens sont d'époque tardive ; ils contiennent des objets de la transition Bronze-Fer, ou déjà du Premier âge du Fer (entre les VIIe-VIe et le Ve siècle avant J.-C.). Leur zone nucléaire est centrée sur le Languedoc occidental : Aude, haut Hérault, Tarn, Aveyron... De là, quelques objets isolés sont parvenus dans notre région. Daleau n'avait pas tort d'attribuer à cette hache une datation récente, ni même de la rapprocher des haches « votives » armoricaines. Un certain parallélisme s'établit en effet entre ces deux zones de production bronzienne très tardive, l'Armorique et le Midi de la France. A cette époque où l'on connaissait déjà les outils de fer, des ateliers occidentaux persistaient à produire des objets de bronze, en particulier des haches à douille en grande série. Ces ateliers s'étaient établis dans des régions détentrices des minerais indispensables : le Massif armoricain disposait d'importants gîtes d'étain et de plomb ; pour les Launaciens du Midi, la bordure méridionale du Massif central était riche de cuivre et de plomb. On s'est beaucoup interrogé sur les raisons justifiant le développement si tardif d'une fabrication d'objets dont on n'avait plus l'usage, et qui produisait même des objets non fonctionnels, comme certaines haches « votives » armoricaines en plomb pur. Certains pensent aujourd'hui que la production de ces ateliers occidentaux aurait été orientée vers l'exportation, en direction du monde méditerranéen, d'un métal dont l'industrie bronzienne exigeait des quantités croissantes. Ces transactions se seraient opérées dans un système de type pré-monétaire, où des formes d'objets traditionnelles, les haches à douille par exemple, avaient désormais joué le rôle d'unités de compte.

BORDEAUX, entre la rue Terre-Nègre et la rue Hériard-Dubreuilh (fig. 25, 3 a et b). Ancienne collection Coudol, puis Percot. « M. Coudol montre [...] une hache armoricaine et une pendeloque trouvés en faisant une tranchée entre les rues Terre-Nègre et Hériard-Dubreuilh »¹⁵⁹.

158. Coffyn et coll., 1990, p. 66, fig.

159. Coudol, 1898-1899 d.

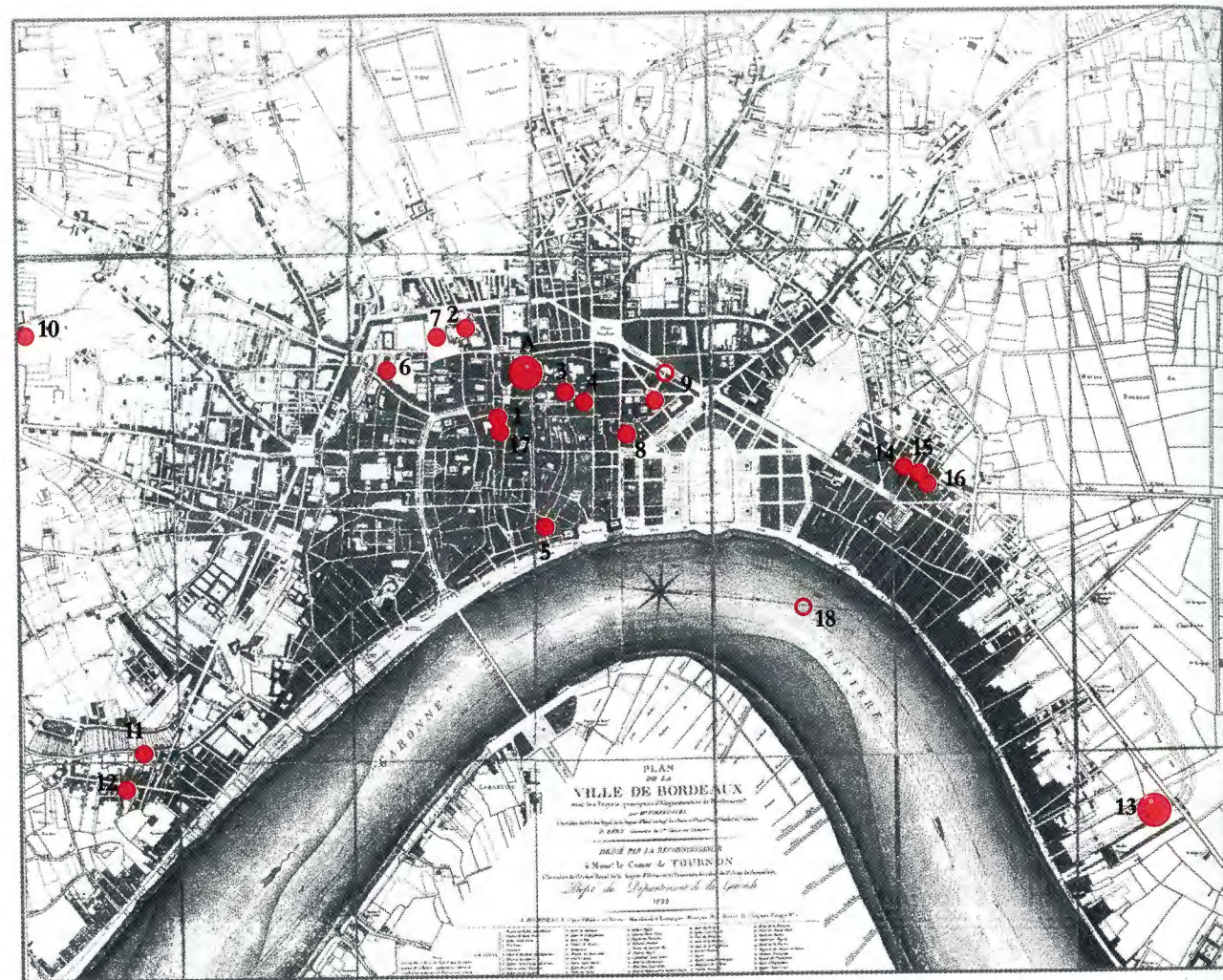


Fig. 27. - Carte de répartition des trouvailles du Néolithique à Bordeaux.
Cercles vides : objets dont la nature exacte ou le lieu de découverte n'ont pu être exactement déterminés. A : emplacement de la station palustre ;
1 : angle cours d'Alsace/rue de Cheverus ; 2 : place de la République ;
3 : Saint-Christoly ; 4 : rue de Grassi ; 5 : Saint-Pierre ; 6 : Sainte-Eulalie ; 7 : Cité judiciaire ; 8 : Grand Hôtel ; 9 : allées de Tourny ;
10 : rue des Vignerons ; 11 et 12 : travaux du chemin de fer ;
13 : bassin d'alimentation des docks ; 14 : rue du Jardin public ;
15 : angle rue du Jardin public/cours Evrard de Fayolle ;
16 : angle rue Saint-Joseph/rue du Jardin public ;
17 : nouvelle Caisse d'Epargne ; 18 : dragage de la Garonne.

La petite hache à douille nous était connue par un dessin de François Daleau, dans les archives de la Société archéologique¹⁶⁰. Quelques années plus tard, grâce à Jean-Michel Mormone, nous avons eu la chance de la retrouver dans la collection Percot à Arcachon, où cette pièce, portant le n° 465, provenait effectivement, d'après son possesseur, de la collection Coudol¹⁶¹.

Les dimensions de cette hache, comme sa morphologie, correspondent au dessin de Daleau. Longueur totale : 77 mm, longueur du milieu du bourrelet au tranchant : 72, largeur du bourrelet : 17,7, largeur des plats sous le bourrelet : 15, largeur au tranchant : 25,5, épaisseur du bourrelet : 21,8, épaisseur sous le bourrelet : 20, largeur de l'anneau : 14, hauteur de l'anneau : 13, poids : 85,3 g.

Il s'agit bien ici d'une hache de type armoricain, plus précisément du type petit, dit de Couville. Elle en possède tous les traits caractéristiques : la douille rectangulaire très profonde, le bourrelet à l'ouverture, doublé d'une nervure plus fine, le

160. Roussot-Larroque, 1970 ; Roussot et coll., 1971.

161. Roussot-Larroque et Mormone, 1979, p. 58-59, fig. 5.

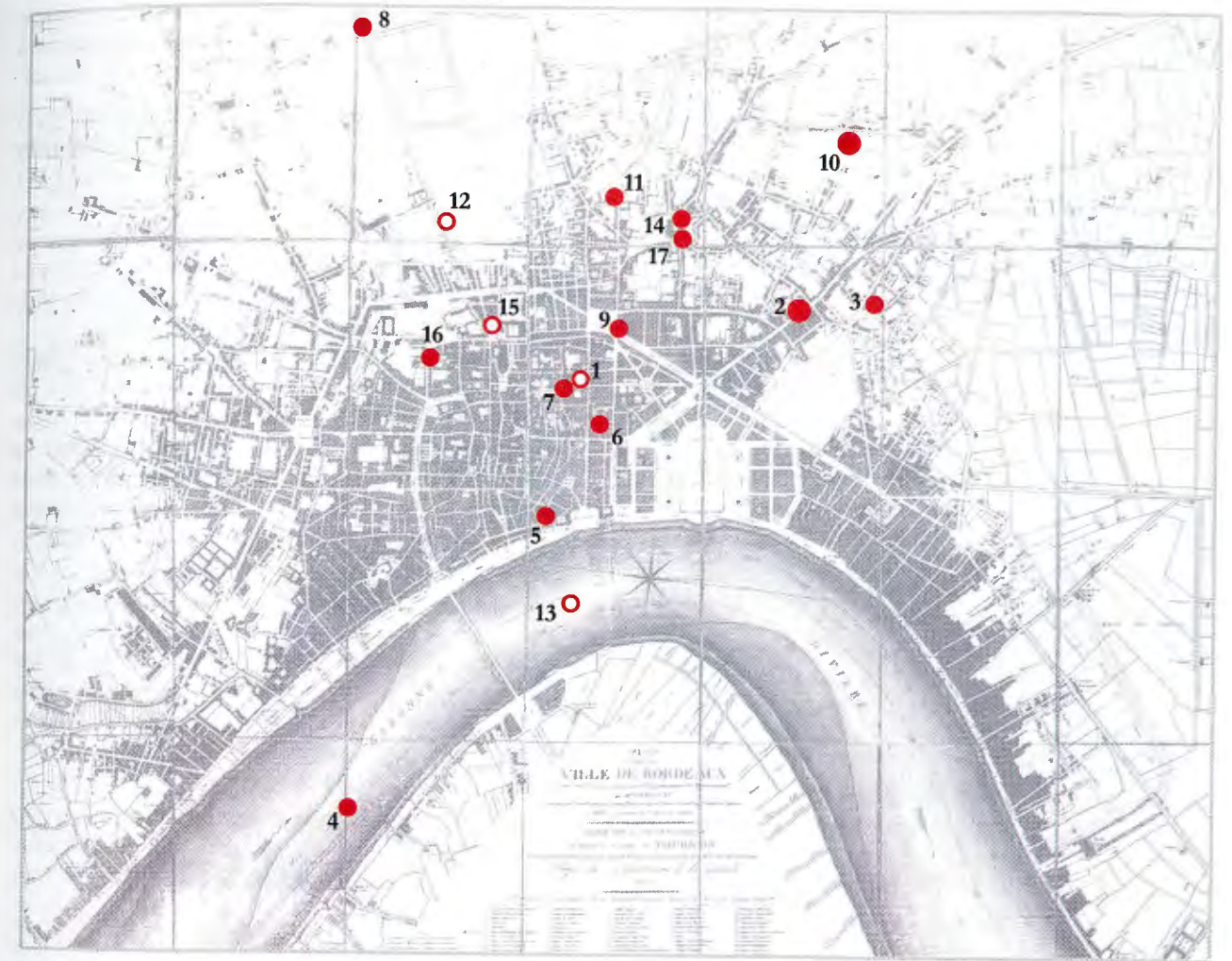


Fig. 28. - Carte de répartition des trouvailles de l'âge du Bronze à Bordeaux.
Cercles vides : objets dont la nature exacte ou le lieu de découverte n'ont pu être exactement déterminés.

1 : rue du Temple ; 2 : rue du Colisée ; 3 : rue David Johnston ;
4 : la Garonne au droit du quai de la Souys ; 5 : Saint-Pierre ;
6 : Dames de France ; 7 : Saint-Christoly ; 8 : rue Auguin ;
9 : carrefour Gambetta/Clemenceau ; 10 : rue Terre-Nègre et angle rue Terre-Nègre et rue Hériard-Dubreuilh ; 11 : angle rue Judaïque/rue Charles Marionneau ; 12 : « vallée du Peugeot » ; 13 : dragages de la Garonne ;
14 : Saint-Seurin ; 15 : rue des Frères Bonie ; 16 : rue Péglerin ;
17 : rue Saint-Etienne.

tranchant étroit et droit, le petit anneau latéral. Ce tranchant n'est pas fonctionnel et des restes d'argile rougeâtre subsistent à l'intérieur de la douille. La patine est verte. Ces haches ont été produites en grande quantité par des ateliers bretons ou normands, et souvent réunies dans des dépôts comptant plusieurs centaines d'exemplaires. Cette production très tardive semble avoir eu cours, en Armorique comme en Normandie,

jusque dans le courant du Ve siècle avant J.-C. Le caractère non fonctionnel de ces haches, comme l'existence de plusieurs modules, du très grand au très petit, ont suggéré qu'elles pouvaient avoir eu une fonction pré-monnaire.

Plus de vingt ans après cette présentation, J. Coudol a montré à nouveau, à la Société archéologique, « une jolie hache à douille, en bronze, de type larnaudien, que M. Daleau estime être d'origine armoricaine. »¹⁶². S'agissait-il de la même trouvaille, ou d'une autre ? Le compte-rendu ajoute : « M. Conil, à ce sujet, fait remarquer que des haches semblables ont été trouvées, à différentes reprises, en Gironde ». D'autres haches

162. Coudol, 1920-1921.

à douille armoricaines ont en effet été recueillies aux environs immédiats de Bordeaux ; elles seront décrites ultérieurement, avec d'autres trouvailles provenant de la banlieue bordelaise.

Rasoirs

BORDEAUX, entre la rue Terre-Nègre et la rue Hériard-Dubreuilh (fig. 25, 2). En même temps que sa petite hache à douille, J. Coudol avait présenté un second objet trouvé en même temps : « M. Coudol montre [...] une hache armoricaine et une pendeloque trouvés en faisant une tranchée entre les rues Terre-Nègre et Hériard-Dubreuilh »¹⁶³. Par bonheur, Daleau avait aussi dessiné la soi-disant pendeloque dont il avait su reconnaître la nature (fig. 27, 2) : son dessin porte la mention « rasoir hallstattien » et renvoie au « Musée préhistorique, n° 1185 » (il s'agit de l'ouvrage de ce nom, publié par G. et A. de Mortillet en 1881). Nous avons fait connaître le dessin de ce rasoir, exécuté par Daleau sur la même feuille que celui de la hachette à douille¹⁶⁴.

Ce rasoir à un seul tranchant est pourvu d'un unique anneau de suspension. Le dos du rasoir débord de chaque côté les bords de la lame trapézoïdale, ajourée de deux fenêtres également trapézoïdales ; le tranchant est légèrement arqué. Des rasoirs assez proches de celui-ci, à un ou deux anneaux, ont été mis au jour dans des tombes sous tumulus bourguignonnes, où ils voisinent parfois avec la grande épée de fer, et dans des nécropoles languedociennes. Ils semblent être plus souvent en fer dans l'Est ou le Centre-Est de la France, et en bronze dans le Midi. Le rasoir de Terre-Nègre a été rapproché d'un autre rasoir faisant partie d'un dépôt launacien du Languedoc, celui de Bellevue à Quarante (Hérault). Cependant, quelques différences feraient penser que notre rasoir bordelais ne provient pas d'un atelier méridional, mais plutôt occidental, même s'il témoigne d'une « tradition d'ateliers » commune aux deux régions¹⁶⁵. Ces rasoirs appartiennent à la transition Bronze-Fer ou, si l'on préfère, à une étape ancienne du Premier âge du Fer (Hallstatt C1), datée des alentours du VIII^e siècle avant J.-C.

La découverte à Terre-Nègre d'un rasoir en bronze de ce type est un fait important. Il est bien établi que les rasoirs étaient des éléments particulièrement valorisés, probables symboles de statut social privilégié. Aussi ne pensons-nous pas, contrairement à Richard Boudet¹⁶⁶, que cette découverte soit purement anecdotique et dépourvue de signification. Elle confirme d'abord que le site de la nécropole gallo-romaine a été fréquenté bien avant l'époque antique, ce que suggéraient déjà l'épingle du musée d'Aquitaine et la petite hache à douille. Les rasoirs appartiennent souvent à des mobiliers funéraires. Faut-il envisager que des tombes de la transition Bronze/Fer, ou de l'extrême début de l'âge du Fer, aient été déjà établies dans ces terrains sablonneux, si favorables à l'implantation de nécropoles ? Et même si la mention est équivoque, peut-être

faudrait-il garder en mémoire, à tout hasard, l'épée en bronze présentée par J. Coudol en même temps qu'un collier en perles de verre de Terre-Nègre...

BORDEAUX, vallée du Peugue. Ancienne collection Coudol. Disparu. Un second rasoir de cette collection fut présenté en 1909 à la Société archéologique : « M. Coudol présente divers objets trouvés dans la vallée du Peugue, notamment un rasoir, très bien conservé, de l'époque du Bronze. » Il ne doit pas s'agir du rasoir précédent, la vallée du Peugue ne traversant pas le secteur de Terre-Nègre. On regrettera amèrement que Daleau, sans doute absent de cette séance, ne nous ait pas laissé de dessin de cet objet. Les premiers rasoirs en bronze apparaissent vers la fin du Bronze moyen, mais ces types anciens sont fort rares dans nos régions. Ils persistent ensuite, en évoluant, durant tout le Bronze final jusqu'à sa phase terminale. Quoi qu'il en soit, les rasoirs en bronze sont si rares dans nos régions que la découverte à Bordeaux d'au moins deux d'entre eux est un fait à retenir.

Age du Bronze, sans autre précision

Les objets suivants appartiennent certainement à l'âge du Bronze, même s'ils n'ont pu être attribués à une période précise.

Haches

BORDEAUX, sans précision. L'inventaire d'Ernest Chantre¹⁶⁷ porte, à Bordeaux, une hache de type non précisé, alors conservée au « Musée de Bordeaux ».

Pointes de lance

BORDEAUX, dragage de la Garonne. Ancienne collection Coudol, disparue. « M. J. Coudol montre une très belle lance romaine, en bronze, d'une superbe patine verte, draguée dans la Garonne »¹⁶⁸.

De cette pointe de lance, sûrement pas romaine, nous ne savons rien de plus. Dans notre région, les très beaux exemplaires appartiennent plutôt à la fin du Bronze moyen ou au tout début du Bronze final.

163. Coudol 1898-1899 d.

164. Roussot-Larroque, 1970, fig. 4 ; Roussot et coll., 1971.

165. Jockenhövel, 1980.

166. Boudet, 1987.

167. Chantre, 1875-1876, t. 3, *Statistiques, Appendice* p. 162. Récapitulation par musées et collections.

168. Coudol, 1934.

BORDEAUX, Saint-Seurin. Ancienne collection Coudol, disparue. « M. Coudol présente une belle pointe de lance, en bronze, remarquable par sa conservation, trouvée à Saint-Seurin »¹⁶⁹.

BORDEAUX(?), sans précision. Ancienne collection Henry Brochon, disparue. Berchon signale dans cette collection « un très beau bout de lance »¹⁷⁰, mais on doit encore rappeler que, pour les objets de cette importante collection, les indications de provenance ont varié entre Bordeaux et Rauzan.

BORDEAUX, rue des Frères Bonie (?) Selon un renseignement que nous n'avons pu vérifier, une pointe de lance aurait été recueillie en 2002 au cours de travaux urbains, dans une couche tourbeuse.

Bracelets

BORDEAUX, rue Pèlerin (actuellement rue du Commandant-Arnould). Collection Combes, disparu. Le Dr Berchon indique : « Un bracelet. Combes, Daleau », sans autre précision¹⁷¹. Probablement n'avait-il pas pu voir cet objet. Habituellement, lorsque Berchon mentionne successivement deux noms dans son inventaire récapitulatif, le premier est celui du détenteur, et le second, le nom de celui qui a signalé et décrit la trouvaille. Dans ce cas précis, nous n'avons pas trouvé trace du bracelet dans les textes publiés ou dessins de Daleau. Peut-être avait-il donné à Berchon un simple renseignement oral. La collection d'Armand Combes paraît avoir compté bon nombre d'objets recueillis lors des travaux urbains à Bordeaux. Malheureusement, à la suite d'un conflit avec Camille de Mensignac, président de la Société archéologique, les trouvailles de ce collectionneur cessèrent d'être présentées à la Société.

De Bordeaux encore, E. Berchon dans sa récapitulation¹⁷² recense trois bracelets : au précédent, de la collection Combes, il en ajoute deux autres, de la collection Mensignac. Sans doute s'agit-il de deux bracelets trouvés dans une sépulture près de l'actuel lycée Montaigne, mais qui ne semblent pas appartenir à l'âge du Bronze. Quant à Marcel Charrol, il indique seulement, pour Bordeaux, des « fibules et bracelets de bronze », sans plus de détail¹⁷³.

Couteaux ou faucilles

BORDEAUX, (environs de). Ancienne collection Henry Brochon, disparue. De cette collection, Berchon a recensé trois « faucilles ou couteaux de trois types différents, en très bon état de conservation » et « un instrument fort singulier recourbé vers son extrémité la plus déliée, probablement une faucille »¹⁷⁴ et, un peu plus loin, « quatre faucilles »¹⁷⁵. On ne peut préciser si ces objets appartenaient au Bronze moyen ou, plus probablement, au Bronze final, mais on sait aussi que Berchon a varié sur la provenance de ces objets : environs de Bordeaux, ou environs de Rauzan ?

Epée ou poignard

BORDEAUX, rue Saint-Étienne. Ancienne collection Coudol, disparue. « M. Coudol montre [...] des agrafes et une petite épée ou poignard en bronze d'origine gauloise trouvées [...] rue Saint-Étienne »¹⁷⁶.

Doit-on prendre pour argent comptant l'« origine gauloise » attribuée à cette arme ? On sait que, longtemps, des armes de l'âge du bronze ont été qualifiées de « romaines » ou « gauloises ». Les épées ou poignards gaulois sont assez généralement en fer mais, faute de renseignements plus précis, nous laisserons le doute subsister.

Géographie des trouvailles préhistoriques à Bordeaux

Dans la topographie urbaine, en dehors de la « station palustre » dont les travaux de 1867 ont bien précisé l'implantation, les trouvailles d'objets du Néolithique et de l'âge du Bronze dont la position est assez précisément connue se répartissent plutôt largement (fig. 27 et 28). Plusieurs se situent dans le cœur historique de la ville, en relation plus ou moins directe avec les vallées du Peugue et de la Devèze ou leur zone de confluence : Cité judiciaire, place de la République, rue de Grassi, place Sainte-Eulalie (?), place Saint-Christoly, angle cours d'Alsace/rue de Cheverus, cours d'Alsace encore, et place Saint-Pierre. Une relation directe de ces trouvailles avec la « cité palustre » pourrait encore être envisagée. D'autres trouvailles, plus dispersées, se placent dans des secteurs différents, plus éloignés du centre ville. Au nord, du côté du marais des Chartrons, ce sont les haches polies de la rue du Jardin public, de l'angle des rues Saint-Joseph et du Jardin public, de l'angle du cours Evraud de Fayolle et du Jardin public et, encore plus septentrional, le dépôt de haches polies du bassin d'alimentation des docks. Au sud, on retiendra les indices recueillis au cours des travaux ferroviaires, avec les haches polies des collections Dulignon-Desgranges et Delfortrie et au sud-ouest, plus isolée, celle de la rue des Vignerons. Pour des secteurs où rien n'est signalé, comme les abords du marais

169. Coudol, 1920-21.

170. Berchon, 1892, t. 16, 3, p. 49.

171. Berchon, 1891, p. 66.

172. Berchon, p. 76.

173. Charrol, 1934-1935, p. 66.

174. Berchon, 1891, p. 49.

175. Berchon, 1891, p. 75.

176. Coudol, 1898-99 a, p. XXX.

de la Chartreuse, on se gardera de conclure trop vite qu'ils étaient alors vides d'occupation, l'information demeurant par trop lacunaire. On n'oubliera pas non plus que, dans certaines zones de la ville, le substrat est presque affleurant et que, dans d'autres, les travaux se sont faits plutôt en remblai qu'en déblai, ce qui limite les opportunités de découverte.

Au début de l'âge des Métaux, la répartition des haches en cuivre est difficile à saisir. Pour celles que P. Sansas pensait provenir de la rue du Temple, nous avons vu combien cette origine est problématique ; les autres ont presque toutes été signalées comme venant de Bordeaux, sans autre précision. Il n'empêche que leur présence dans la ville ou aux environs immédiats est tout à fait vraisemblable. Des objets similaires ont été mis au jour en banlieue¹⁷⁷. D'autres haches plates, isolées ou en dépôts, proviennent de la région bordelaise¹⁷⁸ ou de la basse vallée de la Garonne¹⁷⁹.

Au Bronze ancien, le dépôt des deux superbes haches à légers rebords de la rue du Colisée s'inscrit dans un secteur de la ville demeuré jusqu'alors dans l'ombre : le versant septentrional du mont Judaïque, descendant en pente douce vers le vallon de la Font d'Audège. Avec la hache de la gravière Grimal à Bordeaux-Caudéran, un autre secteur de la ville entre en scène, côté ouest. Ces témoins ne sont pas isolés dans la région bordelaise. D'autres haches à légers rebords ont été signalées, à Villenave-d'Ornon par exemple.

On ne devra pas s'étonner que le Bronze moyen occupe une place privilégiée au sein des trouvailles bordelaises, avec un minimum de treize objets : sept haches à bords droits, quatre haches à talon sans anneau, une pointe de lance et un bracelet. A cette époque, le Bronze médocain domine tout l'Ouest aquitain jusqu'aux portes de Bordeaux, et son emprise se fait sentir encore bien au-delà, de l'Entre-deux-Mers à la rive droite de l'estuaire de la Gironde, et bien plus loin encore, des Charentes aux Landes, aux Pyrénées occidentales, à l'Agenais et au Gers. Les objets de cette période ont dans l'espace urbain bordelais une dispersion assez frappante. La hache à talon des Dames de France et la pointe de lance de l'îlot Saint-Christoly, la première aux abords du Puy-Paulin, la seconde au bord de la Devèze, montrent que le cœur de ville continue d'être occupé à cette époque. Et s'il devait s'avérer que la petite hache en bronze de Saint-Pierre, de type non précisé, appartenait aussi au Bronze moyen, on verrait confirmée la permanence, à cette époque, de l'occupation humaine des vallons du Peugue et de la Devèze et de leur confluence. De son côté, la hache à bords droits de la rue David-Johnston matérialise une certaine extension septentrionale de cette occupation du Bronze moyen et, vers le nord-ouest, le petit dépôt de haches de l'avenue Saint-Amand,

à Bordeaux-Caudéran, atteste d'une occupation déjà signalée par la hache, un peu plus ancienne, de la rue de la Cage Verte. Enfin, la hache à bords droits draguée au droit du quai de la Souys témoigne de la présence humaine dans la basse vallée de la Garonne, confirmée par d'autres découvertes métalliques et céramiques en amont immédiat de Bordeaux.

Au Bronze final, des zones déjà repérées auparavant continuent à être fréquentées, mais de nouveaux témoins apparaissent, dans des secteurs sur lesquels on avait jusqu'alors peu d'informations. Dans le cœur de ville, l'épée du carrefour Gambetta/Clemenceau souligne l'intérêt des populations de l'époque pour les points hauts de la topographie bordelaise, comme l'avait fait, pour la période précédente, la hache des Dames de France, et comme le fera, un peu plus tardivement, la hache de l'angle Judaïque/Charles Marionneau. Le rôle de la vallée du Peugue est souligné par l'épée de la rue Auguin, à l'entrée de l'estey dans la ville actuelle, et par d'autres trouvailles malheureusement mal repérées dans l'espace, comme l'un des rasoirs en bronze de la collection Coudol. L'occupation des pentes douces du mont Judaïque, d'orientation Nord/Nord-Est, dominant le marais des Chartrons, avait été à peine évoquée au Bronze ancien et moyen par les deux haches de la rue du Colisée et celle de la rue David-Johnston. Au Bronze final, elle serait confirmée, faubourg Saint-Seurin, par deux autres trouvailles disparues avec la collection Coudol : la « belle pointe de lance en bronze » de Saint-Seurin (si elle n'était pas du Bronze moyen) et la « petite épée ou poignard en bronze » de la rue Saint-Etienne (si elle n'était pas « gauloise », comme l'avait pensé son détenteur). De la Garonne, axe structurant de la ville, provenaient encore une très belle lance en bronze et une épée, disparues, de cette même collection ; peut-être l'épée du musée de Vannes avait-elle la même origine ? Et assurément d'autres objets similaires, remontés par les dragues, ont disparu sans laisser de traces. Enfin, bien avant la conquête romaine, vers l'extrême fin de l'âge du Bronze ou le début de l'âge du Fer, s'amorce une indiscutable fréquentation de la zone des sables de Terre-Nègre, matérialisée par trois objets au moins, tous trois en bronze : une épingle, une hache à douille armoricaine et un rasoir.

177. Hache plate du stadium universitaire de Pessac : Roussot-Larroque et Poissonnier, 2003.

178. Cestas, Saucats, Saint-Aubin-de-Médoc, Saint-Jean-d'Illac, Saint-Morillon.

179. Béguey, Cadajac.

Conclusion

Ainsi, dans le seul espace urbain de Bordeaux *intra muros*, nous avons pu recenser pour le Néolithique, outre la « cité palustre » proche du palais Rohan, une bonne trentaine d'objets, correspondant au minimum à seize points de trouvaille différents. Pour les âges du Cuivre et du Bronze, ce sont trente-quatre objets au moins, et dix-huit points de trouvaille différents, auxquels pourraient s'ajouter vingt-et-une pièces dont la provenance bordelaise est plausible, même si leur lieu précis de découverte n'est pas connu. Or, ces découvertes, reconnues et signalées en leur temps, ne représentent qu'une étroite sélection. Sur les sites archéologiques soumis à des fouilles modernes, la mise au jour de haches polies entières n'est pas si courante ; celle d'épées ou de haches en bronze est un événement bien plus rare encore. Combien de vestiges moins aisément repérables, extraits du sous-sol de Bordeaux ou des dragages en Garonne, ont dû partir aux déblais ! Combien d'autres ont perdu leur identité ! Malgré tout, par sa relative importance, cette concentration de trouvailles suggère qu'aux temps préhistoriques le site jouait déjà un rôle important dans le cadre girondin. La découverte, rue Auguin et place Gambetta, de deux épées en bronze de types continentaux, rarissimes dans les Pays d'Ouest et sans doute hautement valorisés, révèle peut-être l'une des clés de cette position privilégiée : son insertion à l'une des extrémités de « l'isthme aquitain », dans un réseau de communications et de transactions entre l'Europe continentale et l'arc atlantique.

Le présent travail est consacré uniquement au territoire de la ville de Bordeaux, au sens administratif actuel. Les autres communes appartenant à la communauté urbaine feront l'objet d'une autre étude qui est en cours d'achèvement.

Remerciements

Des remerciements sont dus à tous ceux et celles qui nous ont permis, à des titres divers, de réaliser ce travail, et tout d'abord à la direction et au personnel des Archives municipales de Bordeaux, aux conservateurs, archivistes et bibliothécaires ainsi qu'au personnel du Musée Archéologique National (ancien Musée des Antiquités Nationales) à Saint-Germain-en-Laye, et du musée d'Aquitaine à Bordeaux. Dans ce dernier musée, nous tenons à témoigner de l'ingrat et énorme travail accompli par Alain Roussot pour remettre de l'ordre dans une section de Préhistoire demeurée à l'abandon pendant des décennies. Après lui, Sigolène Loizeau, pendant son trop court passage au musée, nous a également apporté son aimable concours. De ce même musée, je dois aussi remercier Anne Ziégler, Pilar Fumana de los Rios, Lisette Savariaud et le personnel de la bibliothèque pour les renseignements qu'ils m'ont communiqués ou l'aide qu'ils m'ont apportée, avec toujours une grande gentillesse. La Société linnéenne de Bordeaux et la Société Archéologique de Bordeaux m'ont donné libéralement accès à de précieux documents de leurs bibliothèques ou de leurs archives, et le concours apporté par plusieurs de leurs membres m'a été précieux. Je dois une gratitude particulière à Pierre Vivez pour la communication de plans anciens de la ville de Bordeaux, à Françoise Lagarde, de l'Institut de Préhistoire et de Géologie du Quaternaire, pour la réalisation de la carte de Bordeaux dans son environnement naturel et pour les conseils qu'elle m'a donnés pour la mise au point des autres cartes, à M. Percot et Christophe Sireix qui m'ont autorisée à étudier les objets qu'ils détenaient ou avaient découverts, et enfin à J.-M. Graffaille, qui m'a fait connaître une trouvaille disparue.

Nous ne chercherons pas à dissimuler que les trouvailles ici présentées ne sont, au mieux, que des balises éparées dans un vaste océan encore inexploré. Dans l'état actuel de l'information sur la préhistoire récente à Bordeaux, vouloir, à partir de ces seuls repères, dresser une carte de l'occupation des sols serait d'une prétention intolérable et conduirait à des erreurs aussi néfastes que la méconnaissance antérieure. L'important est de retenir que le passé de Bordeaux plonge profondément ses racines dans la préhistoire, quatre à cinq millénaires au moins avant que le nom de Burdigala ne surgisse dans les textes antiques. La présence humaine ne fait ensuite que s'affirmer au cours de l'âge du Bronze, à partir des premiers siècles du troisième millénaire avant notre ère. De ce moment, et jusqu'au VIII^e siècle avant J.-C., la présence d'une communauté humaine sur le territoire de Bordeaux ne semble pas avoir connu d'interruption de quelque importance. C'est sur ce terreau que vont se former par la suite l'agglomération du Premier âge du Fer, puis la bourgade gauloise promise à la conquête romaine. Comme l'écrivait Ernest Chantre en 1875, la préhistoire (qu'il nommait encore paléthnologie) « s'approprie les méthodes des sciences naturelles et vient au secours des historiens, en leur fournissant de vastes périodes jusqu'alors abandonnées dans l'ombre ». Vouloir encore méconnaître ou minimiser les racines préhistoriques de Bordeaux, ce serait mutiler l'histoire même de la ville.

Bibliographie

Documents manuscrits

- Chantre E., s. d. - *Atlas palethnologique*, manuscrit. Musée Archéologique National.
- Chantre E., s. d. - *Album des documents iconographiques inédits*. Musée Archéologique National
- Daleau F., s. d. - *Catalogue* manuscrit, t. III, p. 22 [hache polie de Bordeaux, rue de Grassi]. Musée d'Aquitaine.
- Daleau F., s. d. - *Excursions*, t. VI, p. 12. Musée d'Aquitaine.
- Inventaire de la collection Delfortrie*. Document manuscrit, musée d'Aquitaine.
- Inventaire de la collection Dulignon-Desgranges*. Document manuscrit, musée d'Aquitaine.
- Inventaire du dépôt des Antiques*. 1845-1867. [1856; R 327, février 4]. musée d'Aquitaine.
- Inventaire du musée des Antiques*. Collections de serrurerie. musée d'Aquitaine.
- Inventaire du musée d'Armes de la Ville de Bordeaux*. Inventaire et entrée des objets depuis le 5 mars 1855. J.-A. Labet. N° 373, 374, 375. Inventaire et entrée des objets depuis le 30 novembre 1855. J.-A. Labet. N° 388, 389, 390. [Jusqu'au 13 décembre 1920].
- Inventaire du musée préhistorique et ethnographique de Bordeaux*, 1872-1880. Musée d'Aquitaine.

Cartes et plans

- Plan de la ville de Bordeaux et de ses faux-bourgs, dressé selon les nouvelles divisions qu'il présente et les nouveaux établissements qui y ont été formés*. A Paris chez Jean, 1820. Archives municipales de Bordeaux, XL-A/80.
- Bordeaux. *Album publié par la municipalité bordelaise*. Paris, Hachette, Bordeaux, Féret, 1892. [Plan de Bordeaux en 1891 avec la localisation des égouts et courbes de niveau]. Archives municipales de Bordeaux, I 11/15, planche 23.
- Plan de la ville de Bordeaux avec les Projets principaux d'Alignements et de Redressement par M^{re} Pierrugues*. A Bordeaux, chez Filliatre et Neveu, 1822.

Publications

- Artigue H. (1871) - Sur les bancs coquilliers rue Carle-Vernet et cours d'Alsace-Lorraine. *Procès-verbaux des séances de la Société linnéenne de Bordeaux*, 28, séance du 10 avril 1872, p. XXVIII-XXXII.
- Artigue H. (1876) - Station préhistorique indiquée par l'abbé Caudéran. *Procès-verbaux des séances de la Société linnéenne de Bordeaux*, 30, p. CXVI.
- Augey E. (1906) - *Le cromlech du Jardin-Public de Bordeaux*. Bordeaux, Féret, 20 p.
- Barraud D. (1984) - Chronique d'archéologie bordelaise 1984. *Société Archéologique de Bordeaux*, 75, p. 3-7 [pointe de lance de Saint-Christoly].
- Bastin de Longueville A.-H. (1944) - L'âge du Bronze au musée de Libourne (suite). *Revue historique et archéologique du Libournais*, 44, 1, p. 19-24 [haches plates de Bordeaux, p. 20 ; hache(s) à rebords, p. 23 et pl. I, 6]; 2, p. 37-45 [haches de la rue du Colisée à Bordeaux, p. 45].

- Benoist E. (1882) - L'homme primitif dans le département de la Gironde. *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 1^{re} année, n° 8, p. 105-111 ; n° 9, p. 121-124.
- Benoist E. (1883) - Communication sans titre. *Société linnéenne de Bordeaux*, séance du 1^{er} août 1883, signalé dans le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 2^e année, 1883, p. 120 (compte-rendu des Sociétés savantes).
- Berchon E. (1889-1892) - Etudes paléo-archéologiques sur l'âge du Bronze spécialement en Gironde. *Société Archéologique de Bordeaux*, t. 14, 1889, p. 17-154; 16, 1891, p. 5-85 et 17, 4, 1892, p. 123-150.
- Bertrand A. (1867) - Carte de la Gaule. Monuments de l'âge de pierre. Dolmens et tumuli-dolmens (état actuel de nos connaissances). *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, fasc. 1.
- Bouchon G. (1925) - La place de la Comédie à travers les âges. *Cinquantième de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1873-1923 (1925) [p. 57 et 67].
- Boudet R. (1987) - *L'âge du Fer récent dans la partie méridionale de l'estuaire girondin (du Ve au Ier siècle avant notre ère)*. Périgueux, éditions Vésuna, (Archéologies, n° 2).
- Bourhis J.-R., Briard J. (1985) - Analyses de cuivres du Chalcolithique et du Bronze ancien de la France. *Paléométallurgie de la France atlantique*, 2, p. 165-180 (analyse 3740).
- Briard J., Roussot-Larroque J. (2002) - Les débuts de la métallurgie dans la France atlantique. In : M. Bartelheim, E. Pernicka, R. Krause (dir.), *Die Anfänge der Metallurgie in der Alten Welt/The Beginnings of Metallurgy in the Old World*. Rahden/Westfal., M. Leidorf, p. 135-160, 12 fig. (Forschungen zur Archäometrie und Altertumswissenschaft, Bd. 1).
- Cartailhac E. (1872) - [Compte-rendu du rapport de J.-B. Gassies sur les fouilles du jardin de la Mairie à Bordeaux, AFAS Bordeaux]. *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*, III, 2e série, p. 467.
- Cartailhac E. (1902) - Les cavernes ornées de dessins. La grotte d'Altamira, Espagne. « Mea culpa » d'un sceptique. *L'Anthropologie*, 13, p. 348-354.
- Caudéran abbé H. (1877) - [Lettre à P.Sansas]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1877, p. XXII.
- Chantre E. (1875-1877) - *Etudes paléoethnologiques dans le bassin du Rhône. Recherches sur l'origine de la métallurgie en France*. Paris, J. Baudry, 3 vol. grand in-quarto, avec un atlas de 79 planches in-folio. I. *Industrie de l'âge du Bronze*, 258 p., 179 fig., 1 carte. II. *Gisements de l'âge du Bronze*, 322 p., 186 fig., 2 cartes. III. *Statistiques*, 248 p.
- Charrol M. (1926) - Présentation [cachette de haches polies provenant du bassin d'alimentation des docks de Bordeaux]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 43, 1-2, p. XXXIII-XXXIV.
- Charrol M. (1934-1935) - L'âge du bronze en Gironde. *Société Archéologique de Bordeaux*, 51, p. 61-74.
- Chasteignier A. de (1872) - [Communication sans titre : remarques insérées à la suite de la communication de Gassies sur les fouilles de Bordeaux]. *Association Française pour l'Avancement des Sciences*, 1^{re} session, Bordeaux, p. 733.

Bordeaux préhistorique

- Coffyn A. (1966) - Musée de la Société historique et archéologique de Libourne. L'âge du Bronze. *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, 34, 120, p. 33-72, 13 fig.
- Coffyn A. (1967) - Quelques épées du Bronze final du Sud-Ouest de la France. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 64, p. 785-798.
- Coffyn A. (1987) - Une épée draguée dans la Gironde. *Société Archéologique de Bordeaux*, 78, p. 29-30.
- Coffyn A. et coll. (1990) - *Aux origines de l'archéologie en Gironde. François Daleau (1845-1927)*. Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux (Mémoires, vol. 2) [p. 66, fig. hache à douille du théâtre des Bouffes].
- Corbineau E. (1938) - Découvertes anciennes mais inédites. *Revue historique et archéologique de Libourne*, 22, p. 51.
- Coudol J. (1895) - [Présentations et communications]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 20, p. XXXIV [achat en 1878 d'une collection provenant d'un habitant de Rauzan].
- Coudol J. (1897) - Haches en bronze de l'époque morgienne trouvées à Bordeaux, rue du Colisée. *Société Archéologique de Bordeaux*, 22, 1, p. XXI et p. 117.
- Coudol J. (1898-1899 a) - [Présentations et communications. *Société Archéologique de Bordeaux*, 23, 1, p. XX [épée ou poignard en bronze, rue Saint-Etienne, collection Coudol].
- Coudol J. (1898-1899 b) - [Présentation sans titre; hache à douille du Théâtre des Bouffes]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 23, 1, p. XXII.
- Coudol J. (1898-1899 c) - [Présentation sans titre, petite épée ou poignard en bronze rue Saint-Etienne] *Société Archéologique de Bordeaux*, 23, 1, p. XXX.
- Coudol J. (1898-1899 d) - Découvertes et nouvelles. *Société Archéologique de Bordeaux*, 23, 1, p. XLIX [rasoir et hache à douille, Terre-Nègre, collection Coudol].
- Coudol J. (1909) - [Présentation sans titre; rasoir en bronze de la vallée du Peugue]. Découvertes et nouvelles. *Société Archéologique de Bordeaux*, 31, 1, p. 16.
- Coudol J. (1920-1921 a) - Présentation [pointe de lance en bronze de Bordeaux, Saint-Seurin]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 39, p. XXX.
- Coudol J. (1920-1921 b) - Présentations et communications. *Société Archéologique de Bordeaux*, 39, p. LXVIII-LXIX [hache à douille armoricaine].
- Coudol J. (1923) - [Présentation sans titre; épée de l'âge du Bronze]. *Cinquantième de la Société Archéologique de Bordeaux*, Bordeaux, Cadoret (1925), p. 8.
- Coudol J. (1934 a) - Présentations et communications [épée hallstattienne en bronze draguée dans la Garonne]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 51, 1-2, p. XXVI-XXVII.
- Coudol J. (1934 b) - [Découvertes et nouvelles; pointe de lance en bronze draguée dans la Garonne à Bordeaux]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 51, 1-2, p. XXXI.
- Cowen J. G. D. (1955) - Ein Einführung in die Geschichte der bronzen Griffzungenschwerter in Süddeutschland und den angrenzenden Gebieten. 36. *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission, Frankfurt*, p. 52-155.

- Daleau F. (1876) - Carte d'archéologie préhistorique du département de la Gironde. *Association Française pour l'Avancement des Sciences*, 5^e session, Clermont-Ferrand, p. 609-614.
- Daleau F. (1878) - Découvertes et nouvelles. Rajouts à sa carte d'archéologie préhistorique. *Société Archéologique de Bordeaux*, 5, 1, p. 69-70.
- Daleau F. (1879-1881) - *Excursions*, manuscrit, II, p. 51 [hache polie de Bordeaux, place Saint-Pierre]; p. 83 [hache polie de Bordeaux, rue de Grassi].
- Delfortrie E. (1867) - Époque préhistorique, cité Palustre, au centre même de la ville de Bordeaux. *Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux*, V, 3^e cahier, p. 259-276.
- Delfortrie E. (1869 a) - Émersion des fonds de la mer sur les côtes de Gascogne à une époque qui paraît être relativement récente et qu'il semble permis de préciser. - Époque de fabrication des pointes de flèches en silex des Landes. *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, XXVII, 3^e série, 7, p. 23-28.
- Delfortrie E. (1869 b) - Camp de l'âge de la pierre polie. Station de Cubzac (Gironde). *Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux*, V, p. 292-297 [station palustre de Bordeaux, p. 296-297].
- Delfortrie E. (1871) - Nouveaux documents sur l'affaissement des côtes. Sur les bancs coquilliers dans la Gironde. *Société linnéenne de Bordeaux*, p. XXIX-XXXII.
- Delfortrie E. (1872 a) - L'ensablement de la rade de Bordeaux. Affaissement de la péninsule de Grave. *Association française pour l'avancement des sciences*, 1^{re} session, Bordeaux, p. 490-495.
- Delfortrie E. (1872 b) - Le Préhistorique dans le département de la Gironde. *Association Française pour l'Avancement des Sciences*, 1^{re} session, Bordeaux, p. 702-705.
- Delfortrie E. (1874) - Empiètements de la mer sur la plage d'Arcachon. *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, 29, p. 461.
- Delfortrie E. (1875) - Nouveaux documents sur l'affaissement des côtes de Gascogne de 1770 à nos jours. *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, 30, p. 78-79.
- Delfortrie E. (1875) - Note supplémentaire sur l'affaissement des côtes de Gascogne. *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, 30, p. 499-504.
- Delfortrie E. (1876) - Le sous-sol de l'ancien Bordeaux. *Société Archéologique de Bordeaux*, 3, p. 67-69, 1 pl.
- Delfortrie E. (1878) - Matériaux concernant la question de l'affaissement du littoral girondin. *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, p. 102-108.
- Delfortrie E. (1879) - Les dunes littorales du golfe de Gascogne. *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, 33, p. 1 et XXIII.
- Depéret Ch. (1921) - La classification du Quaternaire et sa corrélation avec les niveaux préhistoriques. *Comptes rendus de la Société géologique de France*, p. 125-127.
- Dictionnaire archéologique de la Gaule. Époque celtique* (1867), publié par la Commission instituée au Ministère de l'Instruction Publique, d'après les ordres de S. M. l'Empereur. Paris, Imprimerie Impériale, 1^{re} fasc. (planches et cartes).

- Dictionnaire archéologique de la Gaule. Époque celtique (1875). Paris, Imprimerie Nationale. T. I. - Lettres A à G.
- Dubreuilh W. (1932) - Présentation sans titre [hache trouvée derrière l'église Sainte-Eulalie]. *Société linnéenne de Bordeaux*, procès-verbaux des séances, 84, p. 118.
- Dulignon-Desgranges M. (1876) - Communication sans titre [coupes de terrain, face au n° 19 cours de l'Intendance]. *Société linnéenne de Bordeaux*, comptes-rendus des séances, 32, p. LXXXI.
- Dulignon-Desgranges M. (1878) - Matériaux concernant la question de l'affaissement du littoral girondin. *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, 32, p. 102-108.
- Dumont (1870) - Communication sans titre [station à Bordeaux, L'estey Crebat]. *Société linnéenne de Bordeaux*, 28, p. 13.
- Eluère C. (1985) - Attention aux pierres de touche ! *Bulletin de la Société préhistorique française*, 82, 7, p. 203-205.
- Etienne R., dir. (1962) - *Bordeaux antique*. Bordeaux (Histoire de Bordeaux, publiée sous la direction de Ch. Higounet, vol. 1, Fédération historique du Sud-Ouest).
- Etienne R., dir. (1980) - *Histoire de Bordeaux*. Toulouse, Privat (coll. Univers de la France), nouvelle édition, 1990).
- Féret E. (1878) - *Statistique générale du département de la Gironde. I. Partie topographique, scientifique, agricole, industrielle, commerciale et administrative*. Bordeaux, Féret. 988 p.
- Ferrier J. (1935) - Contribution préhistorique à l'histoire d'Andernos (Gironde). *Société Archéologique de Bordeaux*, 52, p. 45-54, 2 pl.
- Ferrier J. (1938) - *La Préhistoire en Gironde*. Le Mans, Monnoyer [sur Bordeaux, cf. p. 206 et 211-214].
- Forestier P. (1930) - Présentation [deux haches néolithiques, dont l'une trouvée rue du Jardin Public à Bordeaux]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 47, 1-2, p. XL.
- Forestier P. (1933) - Présentation [deux haches néolithiques trouvées à Bordeaux]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 50, 1-2, p. XX.
- Forestier P. (1934 a) - Présentations et communications [hache polie de la place Saint-Christoly à Bordeaux]. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 31, p. 136.
- Forestier P. (1934 b) - Découverte d'une hache en bronze (Br. I) dite du type médocain, à Caudéran (Gironde). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 31, p. 157-159, 1 fig.
- Forestier P. (1934 c) - Présentation [hache néolithique de Floirac]. *Revue historique de Bordeaux*, 27, 1934, 2, p. 84.
- Frugier G., Coffyn A. (1977) - Objets inédits de l'âge du Bronze des environs de Bordeaux. *Revue historique et archéologique du Libournais*, 45, 164, p. 45-48, 1 fig.
- Galy E. (1862) - *Catalogue du musée archéologique du département de la Dordogne*. Périgueux, Dupont.
- Gassies J.-B. (1872) - Résultat des fouilles faites dans le Jardin de la Mairie à Bordeaux. *Association française pour l'avancement des sciences*, 1^{re} session, Bordeaux, p. 727-733.
- Gassies J.-B. (1875) - Progrès des études préhistoriques dans la région du Sud-Ouest de la France depuis trois ans. *Société Archéologique de Bordeaux*, II, 3, p. 109-128.
- Gassies J.-B. (1875) - Rapport sur les progrès des études préhistoriques dans le Sud-Ouest de la France (De 1872 à 1875). *Association française pour l'avancement des sciences*, 4^e session, Nantes, p. 944-948 [cromlech de Lervaut, p. 947-948].

- Gassies J.-B. et al. (1875) - [Discussions sur le cromlech de Lervaut], séance du 14 mai 1875, *Société Archéologique de Bordeaux*, 2, 2, p. VIII, X-XI et XII et p. 113-124.
- Gé T., Migeon W., Szepertyski B. (2005) - L'élévation séculaire des berges antiques et médiévales de Bordeaux. Étude géoarchéologique et dendrochronologique. *Comptes rendus Géoscience*, Paris, Académie des Sciences, 7 p.
- Gourgues A. de (1859) - Réponse de M. de Gourgues (à Labet : Découverte d'une sépulture gauloise aux environs de Bergerac). *Recueil des Actes de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 21^e année, 1859, p. 83-90, 1 pl. H.T. (n° 7). [haches très minces de Blaye].
- Grivaud de la Vincelle C.-M. (1817) - *Recueil de monuments antiques, la plupart inédits, et découverts dans l'ancienne Gaule, ouvrage qui peut faire suite aux recueils du comte de Caylus et de La Sauvagère*. Paris, chez l'auteur et Trentell et Wurtz, 2 vol., 251 et 352 p., et un atlas in folio de 3 cartes et 40 pl. [t. 2, p. 62-63, explication de la pl. VI, n° 4].
- Gross-Droz (1886 a) - Présentation [hache trouvée à Bordeaux, angle du cours d'Alsace-et-Lorraine et de la rue de Cheverus]. *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 3, p. 21.
- Gross-Droz (1886 b) - Présentation [hache trouvée à Bordeaux, angle du cours d'Alsace-Lorraine et de la rue de Cheverus]. *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux*, compte-rendu des Sociétés savantes, 5^e année, n° 1, p. 25.
- Guillaumet J.-P., Blanchet J.-Cl., Bouet-Langlois B., Boulud S., Roussot-Larroque J., Verney A. (1999) - La collection Henri Lamarre (1904-1982). *Antiquités Nationales*, 31, p. 44-115. [Hache à talon de Bordeaux simplement signalée p. 49. Mesures erronées].
- Hubrecht H. (1971) - Les fouilles des allées de Tourny : résumé vivant de 2000 ans d'histoire bordelaise. *La Vie de Bordeaux*, 16^e année, 25 septembre 1971 [polissoir à rainures].
- Hue E. (1910) - Distribution géographique de l'industrie en silex du Grand Pressigny. *Congrès Préhistorique de France*, Tours, p. 391-436 [«Saint-Vincent», p. 429].
- Hundt H. J. (1975) - Steinerne und kupferne Hämmer der frühen Bronzezeit. *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 3, p. 115-120.
- Inventaire des monuments mégalithiques de la France* (1880), publié par la sous-commission des monuments mégalithiques - Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 69.
- Jockenhövel A. (1980) - *Die Rasiermesser in Westeuropa (Westdeutschland, Niederlande, Belgien, Luxemburg, Frankreich, Grossbritannien und Irland)*. München, Beck, (Prähistorische Bronzefunde, VIII, 3).
- Jouannet F.-V. (1837-1847) - *Statistique du département de la Gironde. I. Histoire et topographie*. Paris, Dupont, 1837, 842 p.
- Labet J.-A. (1860) - *Musée d'armes et d'objets anciens de la ville de Bordeaux*. Bordeaux, imprimerie Duviella, 66 p.
- Labrie J. (1907) - Monuments mégalithiques de la Gironde. (Nomenclature en vue du classement). *Société Archéologique de Bordeaux*, 29, 1, p. 54-60.
- Linder O. (1871) - [Communication sans titre sur la station de Bassens, Le Débarcadère]. *Société linnéenne de Bordeaux*, XXVIII, page XIII.

- Loirette G. (1933-34) - Inventaire des monuments mégalithiques de la Gironde. *Société Archéologique de Bordeaux*, 50-51, p. 52-60.
- Manès W. (1869) - *Étude sur le port de Bordeaux*. Bordeaux, Gounouilhou, 311 p.
- Marsille L. (1921) - *Catalogue du musée de la Société polymathique du Morbihan*. Vannes, imprimerie Galles [p. 87, épée de Bordeaux].
- Marsille L. (1928) - A propos de l'étude des haches polies. *Société préhistorique française*, 25, p. 349-351.
- Mensignac C. de (1876) - Découvertes et nouvelles [rue du Pas-Saint-Georges]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 3, p. 157-160 [p. 159].
- Mensignac C. de (1879) - Fouilles à l'angle sud-ouest de l'église Saint-Pierre. *Société Archéologique de Bordeaux*, 6, p. 97-111 et pl. XVI et XVII.
- Mensignac C. de (1880) - Fouilles à l'angle sud-ouest de l'église Saint-Pierre. *Société Archéologique de Bordeaux*, 7, p. XII-XIII.
- Mensignac C. de (1881) - Fouilles à l'angle sud-ouest de l'église Saint-Pierre. *Société Archéologique de Bordeaux*, 8, p. II-XVI.
- Mensignac C. de (1897) - Découvertes et nouvelles [haches de la rue du Colisée]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 22, 1, p. XXI.
- Mortillet G. et A. de (1881) - *Le musée préhistorique*. 1^e édition, Paris, Reinwald, in 8°, 218 p., 100 pl.
- Octobon C.F.E. (1927) - Contribution à l'étude des haches polies. *Bulletin de la société préhistorique française*, 24, p. 223-224.
- Oddy W. A. (1985) - Touchstones : some aspects of their nomenclature, petrography and provenance. *Journal of Archaeological Science*, 12, p. 59-80.
- Oddy W. A. (1993) - The assaying of gold by touchstone in antiquity and the medieval world. *Outils et ateliers d'orfèvres des temps anciens*. Antiquités nationales, mémoire 2, p. 93-100.
- Patte E. (1927) - Sur les traces d'usage observées sur les outils préhistoriques. *Société préhistorique française*, 24, p. 103-108 [hache «à tranchant tronqué» du Faubourg Saint-Pierre à Etampes, fig. 6, p. 108].
- Roussot A. (1972 a) - Trois épées du Bronze final d'Aquitaine. *Société préhistorique française*, 69, 4, p. 121-124. [Épée de Bordeaux, au musée de Vannes p. 121-123, fig. 1 et 2].
- Roussot A. (1990) - La collection préhistorique de François Daleau au Musée d'Aquitaine. In : Coffyn A. et coll. (1990), *Aux origines de l'archéologie en Gironde. François Daleau (1845-1927)*. Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux (Mémoires, vol. 2), p. 151-152.
- Roussot A., Roussot-Larroque J., Coffyn A., Riquet R. (1971) - Bordeaux avant l'Histoire. *Bordeaux, 2000 ans d'Histoire*, Catalogue de l'exposition, Musée d'Aquitaine, 16 p.
- Roussot-Larroque J. (1970) - Documents inédits sur quelques bronzes de Bordeaux. *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 19, p. 13-21.
- Roussot-Larroque J. (1980) - Haches de bronze de Margaux (Gironde). *Bulletin de la Société d'anthropologie du Sud-Ouest*, 15, 3, p. 159-176, 8 fig.
- Roussot-Larroque J. (1982) - Pour un musée préhistorique imaginaire. Documents inédits des archives de la Société Archéologique de Bordeaux. *Société Archéologique de Bordeaux*, 73, p. 23-49.

- Roussot-Larroque J. (1992) - Une épée de Gündlingen de la région bordelaise (Gironde). *Les Celtes, la Garonne et les Pays aquitains. L'âge du Fer du Sud-Ouest de la France (du VIII^e au I^{er} siècle avant J.-C.)*, p. 20-23, 1 fig.
- Roussot-Larroque J. (2001) - Poignard et pointe de lance du Bronze moyen dragués dans la Dordogne, Le Fleix (Dordogne). *Préhistoire du Sud-Ouest, nouvelles études*, 8, 2, p. 197-203, 2 fig.
- Roussot-Larroque J. (2003 a) - Épée de Mörgen draguée en Gironne en amont de Bordeaux. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 10, 2, p. 211-220, 3 fig.
- Roussot-Larroque J. (2003 b) - Le Bronze atlantique entre Loire et Pyrénées : données et problèmes. In : R. Desbrosse et A. Thevenin (dir.), *Préhistoire de l'Europe. Des Origines à l'Âge du Bronze*. Paris, CTHS. Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, 125^e session, Lille, 2000, p. 535-566.
- Roussot-Larroque J. (2004) - Épée en bronze de type continental (type de Locras) découverte à Bordeaux. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 11, p. 217-223.
- Roussot-Larroque J. (2005 a) - Première métallurgie du Sud-Ouest atlantique de la France. In : P. Ambert et J. Vaquer (dir.), *La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes*, p. 159-174 (Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française).
- Roussot-Larroque J. (2005 b) - L'âge du Bronze. Le premier âge du Fer. In : M. Figeac (dir.), *La Gironde de la préhistoire à nos jours*. Saint-Jean-d'Angély, Bordessoules, p. 59-84.
- Roussot-Larroque J. Mormone J.-M. (1979-81) - Objets du bronze girondin de la collection Percot. *Société Archéologique de Bordeaux*, 72, p. 53-60.
- Roussot-Larroque J. Poissonnier B. (2003) - Hache plate en cuivre de Pessac (Gironde). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 10, 2, p. 225-228, 1 fig.
- Roussot-Larroque J. Roussot A. (1987) - Les bronzes de la collection Alexis de Gourgues au château de Lanquais. *Sarlat et le Périgord*. Actes du 39^e Congrès d'études régionales, 26-27 avril 1986, p. 283-305, 14 fig. (Société historique et archéologique du Périgord, supplément au t. 114).
- Rowlands M. J. (1976) - *The Production and Distribution of Metalwork in the Middle Bronze Age in Southern Britain*. Oxford, B. A. R., British Series, 31 [p. 80, épée d'« Augun » à Bordeaux].
- Saint-Jours B. - La mer n'empiète pas sur le Pays de Buch. *Revue historique du Pays de Buch*, 1928, 2, p. 6-12.
- Sansas P. (1862 et 1863) - Causeries archéologiques sur Bordeaux. *L'Ami des Champs*, 40-41, 51 p.
- Sansas P. (1866) - Premières traces du christianisme à Bordeaux d'après les monuments contemporains. Symbolisme de l'Ascia. *Actes de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 3^e série, 28^e année, p. 409-477.
- Sansas P. (1867) - Note sur deux types de haches de bronze. *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'Homme*, 3^e année, p. 156-158.
- Sansas P. (1872) - [Communication sans titre : remarques insérées à la suite de la communication de Gassies sur les fouilles de Bordeaux]. *Association française pour l'avancement des sciences*, 1^{re} session, Bordeaux, p. 733.

- Sansas P. (1875) - [Lettre de l'abbé Caudéran signalant en 1869 la découverte de la station préhistorique du Gurp]. *Société Archéologique de Bordeaux*, 3, p. XXII.
- Sansas P. (1875) - *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, 1, *Epoque celtique*, [Notice sur Bordeaux, p. 176].
- Sansas P. (1876) - Causeries archéologiques sur Bordeaux. (extraits de l'Ami des Champs, 1862-1863), *Société Archéologique de Bordeaux*, 3, 4, p. 177-186 [p. 180-181, «dolmen» à Saint-Michel], republication de textes parus dans *L'Ami des Champs* en 1863.

- Sansas P. - Bordeaux à travers les âges. *Le Progrès*, nos 73-75, 77, 81, 85, 86, 96, 108, 111, 186.
- Sansas P. (1880) - Notes archéologiques sur les fouilles exécutées à Bordeaux de 1863 à 1876. *Société Archéologique de Bordeaux*, 7, 4, p. 195-224 [p. 202-205].
- Sireix C. et M., Faravel S. (1985) - *Un exemple d'habitat du 2^{ème} âge du Fer girondin. Le site gaulois de Lacoste*. Juin 1985. Bordeaux, Catalogue d'exposition [fig. 7, p. 17].

Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 99-128



«*Navigeram per portam*» une nouvelle lecture des données archéologiques anciennes sur le port antique de Bordeaux

par Pierre
Régaldo-Saint Blancard

Vers 459, Paulin de Pella, « arrivant au terme de ses voyages », se rendit à Bordeaux¹ :

« *Burdigalam veni ; cujus speciosa Garumna
Moenibus Oceani refluas maris invehit undas
Navigeram per portam : quae portum spatiosum
Nunc etiam muris spatiosa includit in urbe.* »

La superbe Garonne jusqu'aux remparts de la ville conduit en sens contraire les eaux de la mer océane par un passage navigable qui enferme en d'autres murs un vaste port au cœur de la vaste cité.

Ausone avait déjà décrit le port en des termes voisins². Il évoquait Bordeaux, en référence implicite à sa version personnelle du modèle idéal de la ville, par son climat d'abord, par son agencement ensuite, par la fameuse fontaine Divone enfin. La cité est ordonnée par son enceinte quadrilatère, par l'alignement des rues et des portes,

« *Per mediumque urbis fontani fluminis alveum,
Quem pater Oceanus reflu cum impleverit aestu,
Adlabi totum spectabis classibus aequor.* »

Et, par le milieu de la ville, le lit d'une rivière, un filet d'eau, où l'on voit, après que l'Océan, père des eaux³, l'a empli en refoulant violemment le flot, la mer tout entière se glisser avec les vaisseaux (ou jusqu'aux vaisseaux ?).

Ce que disent, peuvent dire et ne disent pas ces textes

Ces sept vers, notamment ceux d'Ausone pleins de réminiscences virgiliennes, ont été si souvent cités, traduits, commentés⁴ que ce serait inutile de les reprendre si l'on n'avait tellement glosé, imaginé, rêvé, quitte à torturer la langue et la logique. Leur témoignage est manifeste : le Bordeaux du bas empire possédait un port intérieur. Gardons-nous cependant de croire à une description précise ; ce ne sont que des évocations très allusives en des termes relativement ambigus que cinq siècles de commentaires ont largement obscurcis.

* DRAC Aquitaine, Service régional de l'Archéologie.

1. *Eucharistique*, 44-47.

2. *Ordo Urbium Nobilium*, 146-148.

3. Je préfère cette expression, très classique et maintes fois utilisée en l'occurrence (Drouyn, 1879. p. 160 ; Hovyn de Tranchère, 1897, p. 10 ; etc.) à un trop bonhomme « père Océan » (Etienne dans Higoumet, 1973 p. 49), ou encore « old Ocean » (White, 1961).

4. « Ces vers célèbres qui sont l'ornement académique de toute dissertation à l'éloge de Bordeaux », se moquait gentiment Jacques Bernard (1968, p. 18).

Le port n'est pas en Garonne, mais au cœur de la ville fortifiée. Les défenses urbaines sont clairement évoquées par le *moenibus* de Paulin, et, plus longuement, par les vers précédents d'Ausone. La Garonne les longe, elle amène l'eau, invehit undas, jusqu'au bassin portuaire, mais ne pénètre pas. Cum Oceanus impleverit alveum : le fleuve, agité par des marées de forte amplitude, est assimilable à l'océan, comme il l'est plus couramment à une mer⁵ ; il emplit le lit de son affluent.

Le flux de la marée met le port en eau. L'adjectif reflus, que les deux poètes utilisent, comme le verbe *refluere*, n'indique pas proprement le reflux, mais le fait de couler en sens contraire ; ici en sens contraire de l'écoulement normal des eaux. La vigueur de ce refoulement est nettement connotée par *aestus*, qui n'est pas sans évoquer le mascaret ; ce fut sans doute pour Ausone, natif de Bordeaux, un véritable spectacle à contempler (spectare). La violence de *aestus* est en opposition avec *aequor*, la mer conçue comme une plaine liquide – on notera la versification qui met en des positions identiques ces deux mots : la réalité elle-même est là, que l'on peut encore de nos jours observer en divers endroits, l'agitation du flot inversé et la montée lente des eaux, calme, presque subreptice, sur les berges et à l'embouchure des affluents mineurs. Le verbe *adlabi*, souvent utilisé pour les serpents – où *labi* indique un glissement et le préfixe *ad-* la direction du mouvement – souligne encore cette signification. Ainsi, dans l'*Enéide*, Tarchon a repéré un endroit idéal pour aborder, où « [sed] mare inoffensum crescenti adlabitur aestu, la mer se glisse sans heurt vers la terre lorsque s'enflent ses eaux »⁶.

Un autre vers de Virgile est encore plus proche : « respi-ciunt totumque adlabi classibus aequor, ils remarquent [...] la mer couverte de vaisseaux glissant tout entière vers eux »⁷. Le contexte est ici très clair : les vaisseaux arrivent avec la mer. L'emprunt n'est pas innocent, plus encore chez un Ausone qui se délecte au jeu de la citation détournée, et c'est ce qui fonde l'interprétation usuelle : la marée montante amène les vaisseaux⁸. Cette construction avec un ablatif circonstanciel reste délicate et *adlabi* peut se construire avec un datif de destination : *adlabitur, adlabimur oris*, il se glisse, nous nous glissons jusqu'au rivage⁹ ; ce qui pourrait donner chez Ausone : la mer tout entière se glisse jusqu'aux vaisseaux. Si cela change l'image – les bateaux échoués dans le port se remettent à flot, reprennent vie et activité, au lieu de pénétrer à marée haute –, cela change peu l'essentiel : la marée met le port en eau. Ce n'est pas la rivière qui est utilisée comme port, mais son lit (*alveum*).

Un dernier point sur ce thème : les vaisseaux ne pénètrent pas dans le lit de la rivière avec le refoulement de ses eaux, *refluo aestu*, avec le mascaret¹⁰. Ce phénomène se produit dans certaines conditions de profondeur et de largeur du lit ; on peut

tenir pour assuré que c'était le cas dans la Garonne antique comme aujourd'hui ; en revanche, les ports établis à l'embouchure des petits affluents sont toujours à l'abri du mascaret et ce n'est pas leur moindre intérêt. Remarquons bien ici les formes verbales utilisées par Ausone : *impleverit, spectabis* ; un parfait et un futur. Ce sont deux moments nettement distincts, ce que malheureusement la plupart des traductions ont gommé, induisant l'effroyable idée que des vaisseaux antiques puissent, pour ainsi dire, surfer sur le mascaret, qui plus est à travers un passage étroit.

Le port est établi sur un estey. Ces images indiquent clairement le régime ordinaire d'un estey¹¹ : ainsi désignons-nous de petites rivières où remontent les flux océaniques, sur le bassin d'Arcachon et la côte atlantique, ou le long de la Garonne, de la Dordogne et de la Gironde ; ils possèdent un relief et un régime spécifiques dus à la fois à l'écoulement des eaux fluviales et aux marées ; de tous temps – des tessons d'amphores en font souvent foi –, c'est l'occasion d'aménager, en général à peu de frais, de petits ports¹².

Quant à l'adjectif *fontanus*, il implique moins une idée de fontaine que de source (fons) ; par ailleurs, la préposition *per* qui commence le vers signifie bien une traversée de la ville de part en part, interdisant d'imaginer en un point médian de la ville un aménagement qui déverserait son eau dans le port¹³. L'expression est en elle-même d'une banalité tautologique, une rivière coulant d'une source ; elle minimise *flumen*, cours d'eau et non fleuve, sous-entendant la brièveté ou la faiblesse du ruisseau. Elie Vinet comprend sensiblement la même chose

5. C'est le cas durant tout le moyen âge, mais aussi depuis au moins la basse antiquité : *villa Floriaca sita inter duo maria*, écrit le testament de l'évêque Bertechramnus du Mans daté de 615 (Higounet (dir.), 1973, II, p. 85-86) : la villa de Floirac située entre deux mers (Garonne et Dordogne) ou située dans l'Entre-deux-Mers (appellation traditionnelle du territoire situé entre les remontées des marées dans ces deux fleuves).

6. *Enéide*, X, 292. Traduction Jacques Perret, Paris, Belles Lettres, 1980.

7. *Enéide*, X, 269. Mêmes édition et traduction.

8. Ainsi : « on voit s'avancer la mer tout entière avec ses flottes » (Etienne dans Higounet, 1973 p. 49) ; « a whole sea gliding onward with its fleets » (White, 1961).

9. *Enéide*, III, 131 et 569.

10. Est-il besoin de rappeler que ce terme est d'origine gasconne ?

11. Le français « estier » ou « étier » a un sens légèrement différent, d'une part spécialisé en canal conduisant l'eau de mer à un marais salant à marée montante, d'autre part (et plus rarement) élargi à tout chenal de communication entre lac, marais ou même ville et rivière, fleuve ou mer.

12. Cf. Calmettes, 2002.

13. La traduction proposée par White me semble, tout en s'éloignant du mot à mot, conserver soigneusement toute l'ambiguïté apparente du latin : « the channel of thy spring-fed stream divides the town ».

lorsqu'il qualifie la Devèze de petite eau et parle d'eaus de fontaines, évoquant ainsi une alimentation peu abondante¹⁴. Fontanus prend tout son sens si l'on s'avise de la disproportion entre le maigre débit de la rivière et la largeur de la lagune qu'elle draine, largeur dont nous parlerons plus loin mais qui est sous-entendue dans l'importance des vaisseaux. La meilleure façon de comprendre cet adjectif, qui a posé tant de problèmes aux traducteurs, est sans doute métaphorique. Et, malgré sa faiblesse, la rivière est cependant utile : certes elle a contribué au façonnage de la lagune ; surtout, dans le fonctionnement ordinaire d'un port d'estey, si c'est bien la marée qui emplit le bassin, les eaux qui coulent de l'amont jouent un rôle d'entretien¹⁵.

Cet estey est aménagé par des constructions. Des murs (muris), d'autres murs que ceux de l'enceinte (*nunc etiam*), permettent d'inclure le port dans la ville ; le terme est trop imprécis pour déterminer la nature de ces constructions. Peut-on déduire de *nunc* que Paulin se souvient d'une époque où ces constructions n'existaient pas ? *Nunc etiam*, maintenant encore, qui n'est pas tout à fait *etiamnunc*, prendrait ce sens dans une perspective de décadence, bien improbable dans le contexte. C'est sans doute la simple succession des événements qui est ici évoquée : à la différence d'Ausone, qui se pose en spectateur, Paulin est acteur, il pénètre dans le port avec un navire et nous restitue scrupuleusement, hémistiche par hémistiche, la séquence des images : la Garonne, les remparts, le refoulement des eaux par la marée, le passage navigable, le vaste port, ses murs, la vaste ville en arrière-plan. Ces murs, ne pourraient-ils être ceux d'un quai ? ou de bâtiments longeant le port ?

Le port communique par un passage avec la Garonne. L'expression *porta navigera*, à laquelle on a couramment prêté plus qu'elle ne donne, ne fût-ce qu'en en faisant un nom propre, reste d'une grande imprécision. Le substantif *porta* a un champ sémantique plus large que son dérivé français : partant d'une notion de défilé encaissé, il lui assimile une porte ouverte dans un rempart. L'adjectif *naviger*, quant à lui, signifie proprement qui porte des bateaux, ce qui convient mieux à un chenal, contraint par la nature ou par des constructions, qu'à une porte. Y comprendre l'estuaire de la Garonne¹⁶ serait sémantiquement correct, mais, quae ayant pour antécédent *porta*, cette traduction se heurte à d'autres éléments de la description et à la réalité de la ville de Bordeaux où ne pénètre pas le fleuve. En elle-même, l'expression peut aussi bien signifier que la marée fait pénétrer les bateaux par une ouverture dans le rempart, par un chenal, éventuellement encaissé dans des murailles, ou par un estey. La traduction de *porta* la plus correcte, et aussi la plus neutre devant l'ambiguïté topographique des termes, serait donc « passage ».

Ces sept vers nous disent en définitive peu de choses avec certitude, mais on peut les tenir pour vérités : un port fermé, au cœur de la ville et de ses remparts, sur une rivière, où pénètrent les marées amenées par la Garonne. C'est là, il est vrai, un dépouillement quelque peu iconoclaste de ces vers dont l'emphase convenue, à la fois élégante et obscure, fait l'orgueil des Bordelais ; mais à quoi bon s'encombrer de données controuvées et d'interprétations improbables, si nombreuses et contradictoires depuis qu'Elie Vinet en a lancé la mode ?

Quand il s'agit du port romain, plus que pour aucun autre sujet bordelais, l'imagination semble de règle. Même les auteurs dont le sérieux n'est pas à démontrer emboîtent le pas des poètes et, pour faire parler un vers pas assez prolixe, pour résoudre une difficulté, pour inclure une découverte mal validée, se prennent à rêver une réalité fictive, hollywoodienne même parfois, plus digne d'une Atlantide onirique que d'une ville dont la matérialité archéologique est évidente. L'idée d'une fontaine jaillissant au milieu de la ville pour alimenter de ses douze bouches le bassin portuaire est bien dans cette veine ; elle couple abusivement le port avec la fontaine *Divona*¹⁷. Les vestiges d'un grand bronze figurant Hercule¹⁸, retrouvés dans un égout probablement moderne¹⁹, ont fait imaginer qu'un temple gardait l'entrée du port, saint Pierre prenant le relais du fils de Zeus, et même transformer la *porta navigera* de Paulin en une imaginaire *porta Herculea*. Cette porte a subi toutes sortes d'aménagements. Certains ont imaginé une écluse ; le moyen

14. Vinet, 1565 ; citation complète ci-après note 24. *Fontana unda*, disait Ovide en d'autres occasions (*Festi*, I, 269).

15. De nos jours, il arrive souvent, si le débit est trop faible, que le port soit doté d'un bassin de chasse à écluse, avec un développement du système plus ou moins important selon les cas. A parcourir les berges de la Gironde ou du bassin, on en observe encore de nombreux exemples.

16. Moussy, 1974, repris dans Février, 1986, p. 44.

17. Cette fontaine reste de situation inconnue. La plupart des auteurs la cherchent du côté de la cathédrale ; certains l'identifient à une source qui s'est tarie au XVe siècle (Trial, 1925) ; d'autres la mettent en rapport avec un *castellum* qu'ils ont cru reconnaître là (D****, 1817). Quelques autres ont tenté un lien avec une fontaine dite d'Ausone, qui se trouve malheureusement à l'extérieur de l'enceinte romaine (Ricaud, 1918-19). On a aussi beaucoup glosé sur son identité avec la Devèze, sur une coïncidence (fort peu probable) des deux noms (*Divona/Divicia*), quitte à jongler entre latin et celtique. On a proposé toutes sortes de configurations plus imaginaires les unes que les autres : un temple était aménagé près de la source (hors les murs) ; le trop plein de la fontaine s'écoulait dans la rivière ; celle-ci, artificiellement canalisée, jaillissait par un monument dans le port intérieur ; etc.

18. L'étude de cette statue a été récemment reprise par Ziégélé, 2000.

19. Il n'y a aucune raison pour penser, plus qu'à n'importe quel autre égout, au « souterrain » décrit par Mensignac dont il sera question plus loin (Ziégélé, 2000, p. 150) ; au demeurant cette structure est manifestement post-antique et le problème est à peine décalé. Les éléments de cette statue n'étaient pas en place et le témoignage topographique que certains leur ont prêté n'est pas recevable.

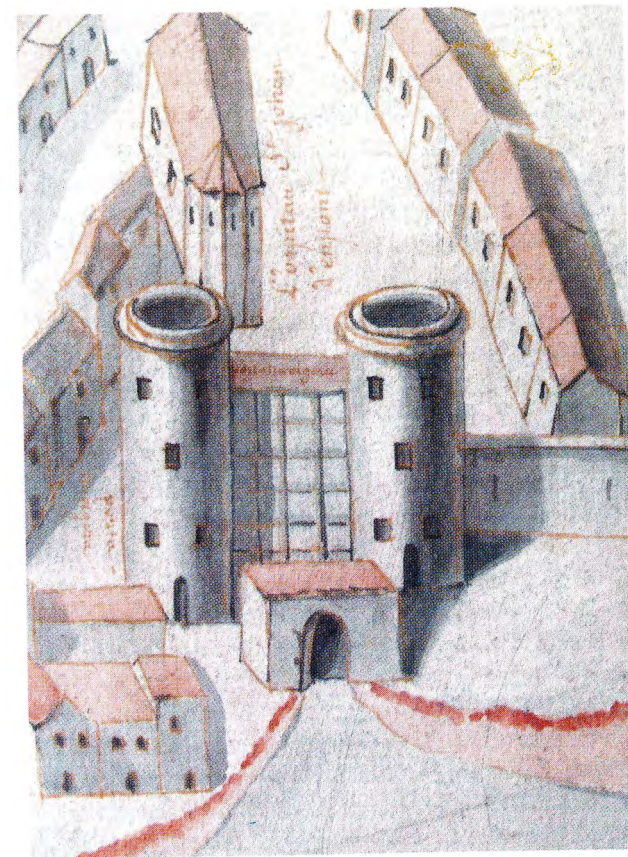


Fig. 1. - Extrait du plan cavalier A.M.Bx XL-B8/30PP9, copie d'un original datable vers 1530 (cliché Ezéchiel Jean-Courret).

La mention *porta navigera*, portée par deux fois, sur et auprès des tours qui entourent l'embouchure du Peugue et qui encadrent une herse baissée, est une réminiscence plus ou moins directe de Paulin, assimilant ou confondant les deux esteys, Devèze et Peugue, qui ont, chacun à leur tour, accueilli un port intérieur.

âge en connaît ailleurs, mais il s'agit de protéger ruisseau et fontaine des remontées d'eau saumâtre, non de favoriser la mise en eau d'un port²⁰. Rien ne permet de penser qu'on pût jamais fermer cette porte devant le danger, surtout par des battants ; plus plausible, mais non attestée, serait une herse, comme pour le port médiéval sur le Peugue²¹ (fig. 1), ou surtout des chaînes²². Le plan du bassin portuaire lui-même, à défaut de sa réalité, reste bien mal fondé : parce qu'un archéologue observe un quai, croit retrouver un côté du chenal d'accès et rétablit par une symétrie supposée l'autre rive, tous les historiens admettent comme vraie une idée issue en droite ligne de Devienne – mais légèrement adaptée à la topographie, ce qui la rend un peu plus plausible – avec un accès curieusement écrasé et pour le moins difficile à la navigation (fig. 2 à 5). Et chacune de ces idées improbables a servi de support à d'autres rêveries, encore plus improbables...

Quelques jalons pour le bassin portuaire

Analiser ces textes, il est assez évident que, dans la topographie bordelaise, le rempart antique étant bien localisé, sauf sans doute sur son côté oriental²³, seule la Devèze peut être cet affluent de la Garonne dont le lit accueille le port. La tradition historique ne s'y est pas trompée²⁴.

Le premier historien de Bordeaux à donner un semblant de description topographique du port antique est dom Devienne. Description est, en réalité, un mot très largement abusif : une gravure figure un plan qui n'a aucun rapport avec la réalité (fig. 2) ; un paragraphe donne des limites par des noms de rues²⁵. De proche en proche, ces limites se sont transmises jusqu'aujourd'hui, mais leur justification est de deux siècles plus tardive : « Il est assez facile de repérer le tracé du port : les rues du Cancéra, de la Devise, du Parlement frappent par leur orientation irrégulière au milieu du quadrillage romain... »²⁶. Était-ce l'idée de Devienne ? Ce n'est guère dans sa façon de

20. Drouyn, 1879, p. 399 (cf. p. 169) en fournit un exemple.

21. Pour la herse, la grille écrit-il, voir Drouyn, 1879, p. 51-53.

22. Le cas est bien attesté pour plusieurs ports antiques méditerranéens, Alexandrie, Rhodes...

23. Régado, 2002 ; Barraud et Régado, 2003.

24. Vinet, 1565 : « A Bourdeaux pour lors y avoit deux choses, a tout le moins Ausone en parle, qui ne s'y trouent pour le iourd'hui, savoir est une eau de fontaines, qui passoit par le milieu de la uille : et une merueilleusement belle et bonne fontaine. Toutefois quant est de ceste eau passant par le milieu de la uille, ie ne fais nul doute, que ce ne soit ce, que lon appelle auioird'hui la DIVICE, et que i'ay ueu appeler la Divicia en des uieus instrumens de langage Gascon Bourdelois. C'est une petite eau, qui vient de dehors la ville : entre par dessous la muraille derriere l'osmonerie de Saint André, et vient sortir en la Garonne derriere l'église saint Pierre. Elle passe la plus part de son chemin en ung esgout uouté, et par sous rue : mais antienement i'entens que toutes, ou pour le moins une grand' partie de ces eaux de fontaines, qui sont derriere le chasteau du Ha et le iardin de l'archevesque, entroient en la uille, et passioient par cette Dvice a plus large canal, et descouvert, de sorte qu'a la plaine mer, les petis bateaus, et peut estre aussi de bien grans uaisseaus, entroient par là de la Garonne dedans la uille : comme depuis ils ont fait en la premiere creuë de la uille par le Peaugne, entre deus tours qu'on uoit a l'entree dudit Peaugne en la Garonne : mais laquelle entrée, et toute autres, ont esté condamnées depuis quelque temps. Il n'y a plus lieu par ou les bateaus entrent en Bourdeaux. Il demeurent tous et petis et grans en la Garonne deuant la uille. Mais la fontaine... »

25. Devienne, 1771 (1862), p. xxii-xxiii : « la seconde [porte du mur oriental de l'enceinte antique] était près de Saint-Pierre, à l'embouchure de la Devise, ruisseau qui, après avoir traversé la ville, tombait à la rue Sainte-Catherine dans un canal, formant un port qui avait pour largeur les rues de la Devise, du parlement et du Cancéra. Les vaisseaux entraient dans ce port par la porte dont je parle et qui, par cette raison, s'appelait *Porta Navigera*. C'est ce que nous atteste un Paulin... »

26. Etienne, 1995 (1977), p. 181 = 1980 (1990), p. 48.

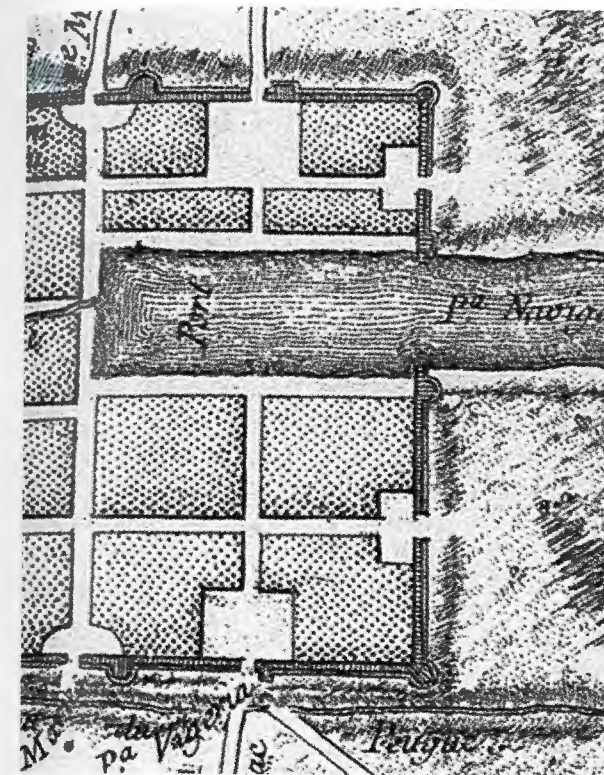


Fig. 2. - Selon dom Devienne (1773).

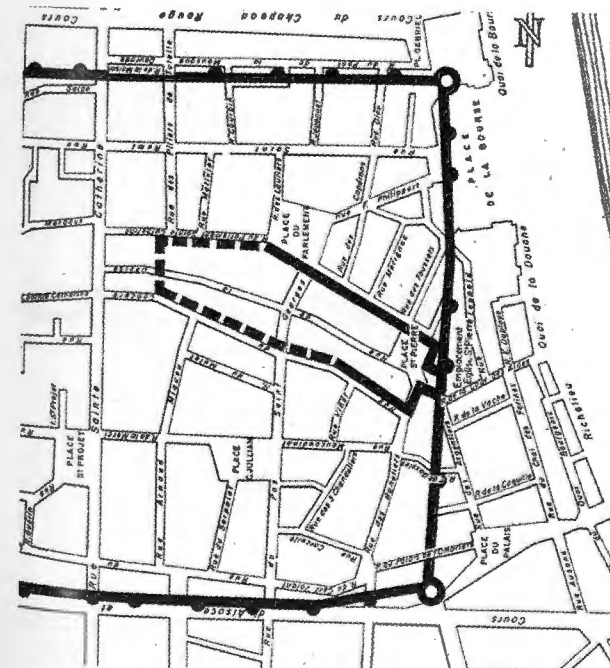


Fig. 4. - Selon Camille Jullian (1895).

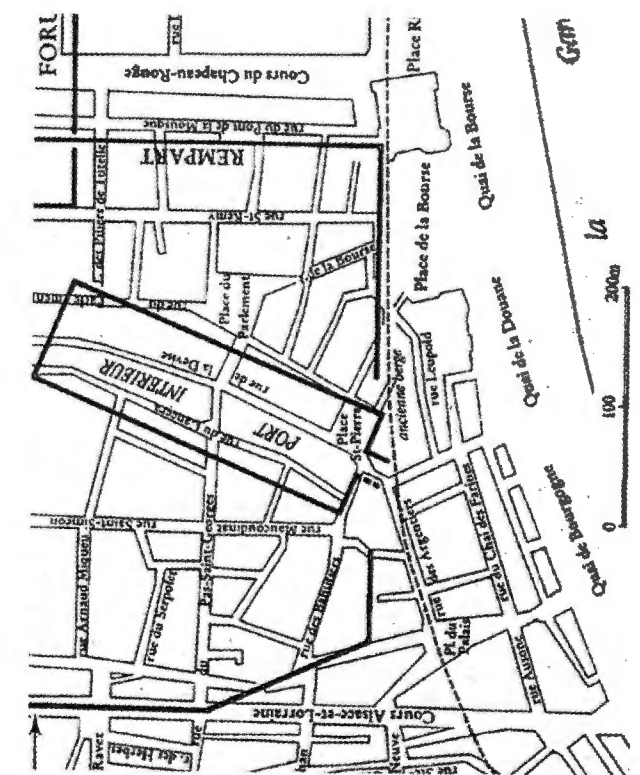


Fig. 3. - Selon Camille de Mensignac (1880).

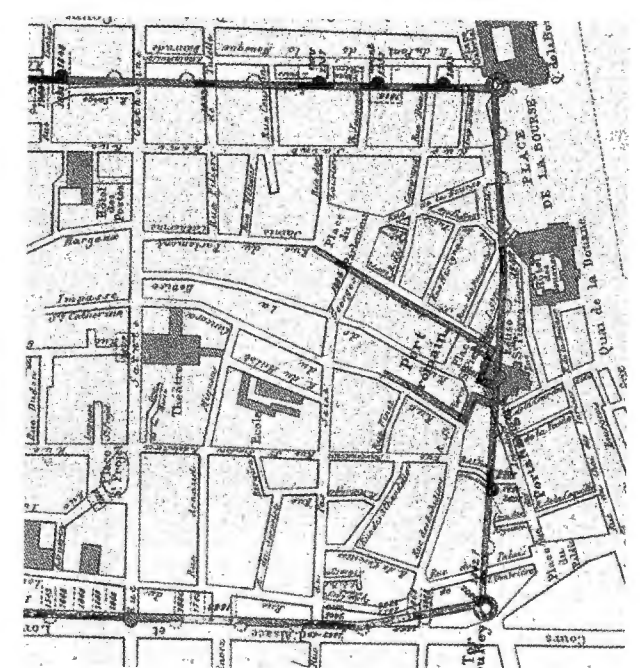


Fig. 5. - Selon Robert Etienne (1962).

penser. Mais l'estey est encore visible à son époque dans la rue de la Devise, qui en porte le nom ; il suffisait d'étendre le vaste plan d'eau supposé jusqu'aux rues voisines. Par ailleurs, il semble assez clair que, d'une manière générale, Devienne se nourrisse d'observations dont il ne donne pas les références, à supposer qu'il en eût à fournir : il est parfaitement plausible qu'aient été aperçues, à l'occasion de constructions ou autres travaux, des structures comparables à celle observée par Mensignac en 1884.

D'autres observations, bien plus récentes, ont heureusement laissé des publications, rapports ou notes utilisables. Pour percevoir la portée de ces informations, il est nécessaire de rappeler en préalable certaines données topographiques sur l'hydrologie bordelaise et sur les parages de la Devèze.

La Garonne, qui est maintenant large de 500 m au niveau du pont de pierre, mesurait sans doute plus de 800 m à époque romaine ²⁷. En moyenne, elle roule aujourd'hui 690 m³ par seconde et est agitée par les marées de l'océan sur une amplitude de 5,50 m, par coefficient 110, le zéro de l'étiage se situant à -1,84 m NgF ²⁸. Par ailleurs, la cote de remontée extrême des eaux salines est estimée à 6,83 m NgF ²⁹. Le niveau des eaux a probablement varié au fil des siècles ³⁰, le marnage sans doute aussi ³¹. Ces phénomènes aux variables multiples sont très délicats à appréhender en l'absence d'une modélisation hydrologique validée ; à défaut de meilleur modèle, on peut cependant voir dans ces cotes des points de comparaison utiles.

L'altitude moyenne des terrains riverains de la Devèze est aujourd'hui de 5,50 m NgF à l'est et de 6,50 m à l'ouest, avec des remontées jusqu'à 7,50 m autour de la rue Sainte-Catherine et jusqu'à 8 m au nord de la cathédrale. Ces terrains constituent bien les secteurs les plus bas contenus dans l'enceinte antique. Quelques opérations archéologiques à l'est de la rue Sainte-Catherine permettent de situer des niveaux de sols antiques, qui n'appartiennent manifestement pas au bassin portuaire, entre 3 m et 4 m NgF, nous allons le voir.

Sur la place du Parlement, des travaux menés début 1956 ont permis à Daniel Nony d'intéressantes observations (fig. 6, n° 7) ³² : différentes structures modernes, deux murs épais plausiblement antiques, affleurant à 4,80 m et 4,20 m NgF ³³ et surtout une plate-forme de rondins de chêne, située vers 2,25 m NgF, surmontant des niveaux de vase compacte contenant du matériel augustéen, autour de 1,40 m NgF. Cette configuration n'est pas sans évoquer les découvertes faites récemment sur le bas du cours du Chapeau-Rouge ³⁴ ; elle implique que le lit majeur de la Devèze à haute époque s'ouvrait jusque là, que ses berges ont été colonisées à époque augustéenne et que la pression urbaine l'a progressivement réduit ; elle implique aussi que cet espace n'appartient pas au port antique aménagé.

Rue Arnaud-Miqueu (fig. 6, n° 8), des observations ont été faites en 1963 par Henri Crochet, à l'occasion du réaménagement des Nouvelles Galeries ³⁵ : l'habitat antique est notamment caractérisé par une mosaïque de l'école d'Aquitaine, retrouvée à 3,50 m de profondeur ; aucune indication claire sur les niveaux supérieurs. La découverte ayant eu lieu à l'intérieur du bâti, il est difficile de convertir cette profondeur ; néanmoins, les niveaux de rues voisins se situant vers 7,50 m ou 8 m NgF, on peut envisager une altitude de l'ordre de 4 m NgF. Cet espace est à l'extérieur du bassin, par la nature même de son occupation.

Plus précis pour son altitude, mais moins parlant, un diagnostic préventif a été mené par Christian Scuillier en 2002 sur des terrains voisins de la même rue Arnaud-Miqueu (fig. 6, n° 10)³⁶ : à environ 1 m sous le sol, soit 3,75 m NgF³⁷, apparaît un remblais de l'antiquité tardive ; à 1,50 m, soit 3,25 m NgF, un niveau d'occupation antique. Cette opération complétant celle de 1963, il est manifeste que la rue Arnaud-Miqueu est à l'extérieur du port antique.

27. L'essentiel du rétrécissement – ou, à l'inverse, si l'on préfère du « gain de rive » (Gauthiez, 2003, p. 34) – est dû aux murs de quais construits à partir du second empire ; aux environs de la place de la Bourse, la berge antique est environ 150 m en arrière du quai actuel, 50 m en arrière du quai du XVIII^e siècle. En 1565 – je ne connais pas de données chiffrées antérieures –, Vinet avoue 350 brasses, soit environ 700 m, immédiatement à l'amont de Bordeaux (devant Sainte-Croix) et 550, soit environ 1100 m, à l'aval (devant les Chartrons).

28. Carte hydrographique de l'estuaire de la Gironde du port autonome de Bordeaux, levés hydrographiques réalisés en 1984.

29. Information Lyonnaise des eaux pour la place Pey-Berland.

30. Enjalbert, 1960, p. 217-219 ; Gé *et al.*, 2005.

31. On peut, par exemple, envisager que l'étrécissement du lit a renforcé le mariage ; pourtant les 5,50 m actuels semblent équivalents aux « 17 ou 18 pieds » indiqués au XVIII^e siècle pour « *les temps des équinoxes & des grands maréages* » (Dupré de Saint-Maur, 1782, p. 15, n. 9).

32. Nony, 1962. Cf. *Gallia*, XV, 2, p. 246 ; *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1954-1956, tome LIX, p. 32-33, compte-rendu de la séance du 6 juillet 1956 ; information reprise dans Etienne, 1962, p. 311 et pl. 23. Les cotes de profondeur sont plus précises dans le compte-rendu de séance que dans l'article. Cette observation se localise à 140 m à l'est-sud-est des fouilles de la place de la Bourse, chantier Saint-Rémi, où des berges antiques ont été étudiées (Gerber, 2004).

33. Cotes calculées d'après le niveau de sol actuel, pour laquelle l'estimation la plus basse se trouve vers 6 m NgF.

34. Fouilles du parking, sous la direction de Christophe Sireix, phase 1 ; voir BSR 2002, p. 63-66 (p. 63) ou RAB, XCIII, 2002, p. 13-16 (p. 13-14).

35. Crochet, 1969 et 1974. Cf. *Gallia*, 1965, XXIII, 2, p. 415-416.

36. Scullier, 2003.

37. Les sondages ont été menés depuis le fond d'une cave, insuffisamment profonde pour le remaniement envisagé, donnée à 4,74 m NgF par l'architecte, on ne sait à partir de quel repère.



Fig. 6. - Localisation des observations archéologiques aux environs immédiats du bassin portuaire antique.

- 1 : rue du Parlement-Sainte-Catherine, P. Sansas, 1866 ;
2 : chevet de Saint-Pierre, E. Delfortrie, 1876 ;
3 : Saint-Pierre, C. de Mensignac, 1880, « fouille sud » ;
4 : Saint-Pierre, C. de Mensignac, 1880, « fouille du clocher » ;
5 : rue du Parlement, C. de Mensignac, 1884 ;

En 1991, une fouille de sauvetage menée rue Métivier par Dany Barraud (fig. 6, n° 9)³⁸ a mis en évidence un sol d'époque augustéenne, une partie d'un portique bordant un cardo durant le haut empire et, plus important encore pour notre propos, dans la partie sud, un probable entrepôt adossé au fort dénivelé qui limite le plateau ; le sol de cet entrepôt se trouve à environ 4,30 m NgF³⁹. L'espace n'appartient pas au port, mais lui est voisin.

À l'inverse de ces opérations, fin 1955 et début 1956, sur la place Saint-Pierre (fig. 6, n° 6), Henri Redeuilh, à l'occasion de la mise en place d'un transformateur électrique, a pu observer des niveaux qui semblent appartenir au bassin portuaire⁴⁰. Sous 2 m de remblais contenant quelques structures modernes, se trouve une forte épaisseur (3,25 m) de terres de plus en plus vaseuses contenant à la base des débris antiques divers ; on peut estimer l'altitude de ces vestiges vers 0,10 m NgF⁴¹. Environ 1,30 m plus haut, des bois assemblés ont été interprétés comme un bateau, mais sont restés non datés ; si tel était le cas, il aurait été échoué durant la ou une phase d'envasement du bassin ; les cotes indiquées induisent qu'il serait post-antique. Il apparaît ainsi que ce secteur appartient à un ensemble antique où le sol, fortement vaseux, est nettement plus bas qu'aux alentours, fort plausiblement l'intérieur du port, ce que confirmerait l'interprétation d'une épave.

Ces quelques opérations des cinquante dernières années permettent de cerner la réalité du bassin portuaire. On peut ainsi effectivement le délimiter, avec une bonne probabilité, autour de la place Saint-Pierre et de la rue de la Devise, conformément à la tradition. Son fond serait à situer vers 0 m NgF, en nette différence avec les sols environnants qui possèdent des cotes entre 3 m et 4 m. La géométrie de ses côtés nord et sud, telle qu'indiquée par dom Devienne et reprise après lui, est raisonnable : entre les rues du Parlement et du Cancéra. Ces limites donneraient une largeur variant entre 75 m et 50 m.

En revanche, la limite occidentale n'est pas sûre. On pourrait envisager de l'arrêter vers le prolongement du cardo de la rue Métivier, mais aucun indice ne laisse envisager le prolongement de cette rue au sud de la Devèze ; il conduisait du milieu du forum, tel qu'on suppose aujourd'hui son emplacement⁴², jusqu'au port, plus probablement qu'il ne longeait l'arrière du bassin. On peut aussi retenir l'idée de Robert Etienne, fondée sur l'observation des rues désaxées, et pousser jusqu'à l'endroit où fut tracée la rue des Piliers-de-Tutelle⁴³. La longueur du bassin depuis la façade de l'église Saint-Pierre serait, dans cette hypothèse, de l'ordre de 230 m.

Est-on toutefois fondé à fixer une limite nette, dure, d'orientation nord-sud, à l'arrière du port ? En fait, les lignes topographiques marquées par les rues du Parlement et du Cancéra ne s'arrêtent pas là : des limites cadastrales claires, et distinctes du

cours moderne de la Devèze, les prolongent au moins jusqu'à la rue de Cheverus, si ce n'est celle du Père-Louis-de-Jabrun ; les anomalies d'axes sont encore très fréquentes, dans le plan de 1811-21, jusqu'à l'hôpital Saint-André (rue Vital-Carles). Ce constat induit l'idée d'un simple étrécissement progressif du bassin qui conduirait tout naturellement aux aménagements observés dans ce secteur, à environ 500 m de la façade de Saint-Pierre.

Là, dans les fouilles de l'îlot Saint-Christoly⁴⁴, le haut empire, assez bien représenté pour l'habitat, l'est peu pour les aspects portuaires : l'espace est progressivement assaini ; au II^e siècle, de véritables terrasses permettent d'établir quelques grandes constructions, dont un probable marché ; la présence de celui-ci à proximité immédiate de la rivière semblerait impliquer une réalité portuaire plus ou moins formelle. Un fort exhaussement, allant jusqu'à 1,50 m au nord-est du site, réduit considérablement le lit de la rivière au début du IV^e siècle. Une succession sensiblement rectiligne de débarcadères, formés par des caissons de bois, et de quais de pierres, en grands blocs remployés, parfois sculptés, y est utilisé jusqu'au Ve ; ces constructions sont portées par des pieux de chêne non écorcés ; en arrière du quai, un entrepôt est longé par un passage empierré, à la fois ruelle et débarcadère. Les aménagements de berge sont recouverts au VI^e siècle par un remblais de pierres maintenu par des pieux.

La confluence dans l'emprise de la fouille de deux bras de rivières – interprétés comme la Devèze et le Peugue, ou du moins une partie des eaux de celui-ci – est assurée à la fin du I^{er} siècle et disparaît à la fin du III^e. Le lit du I^{er} siècle est à situer, au plus creux, vers -1,80 m NgF⁴⁵ ; celui du début du IV^e, aménagé par un empierrement, se situe vers 0 m NgF (fig. 7). Une forte sédimentation entraîne un nouvel aménage-

38. Chronique d'archéologie bordelaise, *Société Archéologique de Bordeaux*, 1991, LXXXII, p. 12-14.

39. Notons quelques difficultés de raccordement au système actuellement en vigueur (canevas NgF 1969) qui peut faire varier cette cote de -0,40 m. Renseignements X. Charpentier et archives SRA.

40. Redeuilh, 1962.

41. Cotes calculées d'après le niveau de sol actuel : 5,35 m NgF.

42. À côté des « Piliers de Tutelle », soit dans la topographie actuelle au nord du cours du Chapeau-Rouge. Voir, par exemple, Barraud et Régald, 2000, p. 57.

43. Etienne, 1980 (1990), p. 48 : « Il faut l'arrêter au coude que dessine la rue du Cancéra, au moment où elle s'aligne à nouveau sur les directions fondamentales de la cité » ; cf. fig. 5. Notons que, en revanche, la rue du Parlement ne s'aligne pas.

44. Debord et Gauthier (dir.), 1982. Voir aussi les rapports conservés au SRA.

45. Les altitudes données ici ont été converties dans le canevas 1969 par Xavier Charpentier (SRA Aquitaine).

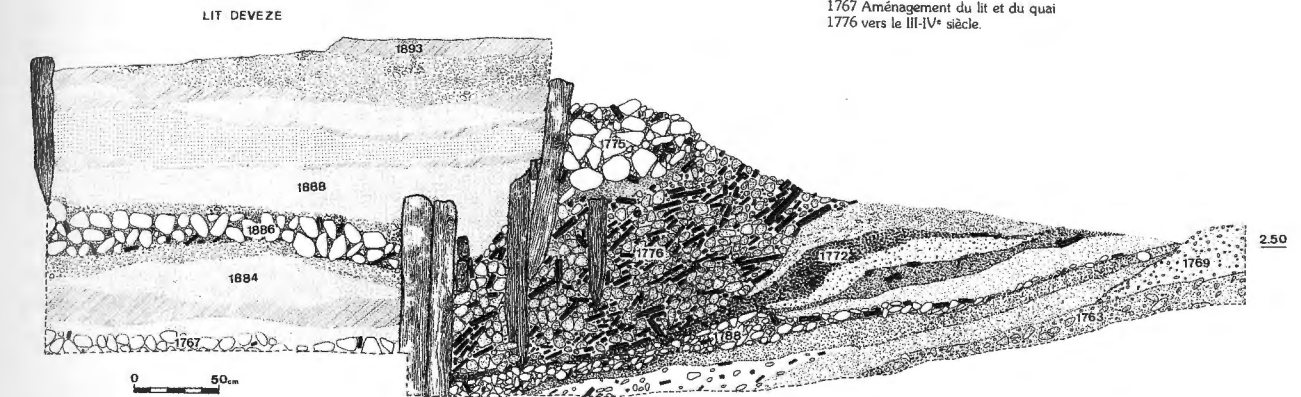


Fig. 7. - Fouilles de Saint-Christoly, stratigraphie de la Devèze. Debord et Gauthier (dir.), 1982, p. 65, fig. 58.

ment près de 90 cm plus haut un siècle plus tard. Aux Ve, VI^e et VII^e, la sédimentation continue et aboutit à un abandon de ce secteur portuaire ; une partie de la berge s'effondre au VIII^e ou au IX^e.

Des aménagements de même nature pourraient se prolonger depuis le bassin principal sans rupture nette ; un carottage géotechnique, dont il sera question plus loin, en donne d'ailleurs un indice. Cette hypothèse n'est pas moins envisageable que celle traditionnellement admise. Elle a, entre autres, l'avantage de n'opposer aucune muraille aux remontées du flux des marées. Et, par le milieu de la ville, le lit d'une rivière...

Un point reste encore à préciser ici, c'est l'argumentation à partir de l'envasement de la Devèze constaté à Saint-Christoly pour estimer la date de l'abandon du port intérieur : sur cette base on envisage couramment le VII^e ou le VI^e siècle⁴⁶. Une fois admis que la mise en eau du bassin portuaire se fait par l'aval et non par l'écoulement de la rivière⁴⁷, l'extrapolation à un envasement généralisé devient nettement plus délicate et l'on ne peut exclure que la lagune, bien que restreinte en amont – et sans doute latéralement –, puisse être utilisée bien plus tard. On manque en fait d'arguments chronologiques fiables⁴⁸. Rappelons cependant à ce propos que le plausible bateau observé par Henri Redeuilh place Saint-Pierre ne peut qu'être postérieur à l'antiquité.

46. Debord et Doreau, 1975a, p. 15 : « Nous pensons donc que les expressions employées par Ausone et Paulin relèvent pour une part de l'amplification poétique et que l'envasement provoqué par des phénomènes généraux et par la nouvelle situation créée par la construction de la muraille a entraîné l'abandon progressif du port qui devait être effectif dès la fin du VI^e siècle ».

47. Telle n'était pas l'opinion de Pierre Debord (Debord et Doreau, 1975a, p. 13) : « ...la seule Devèze, telle qu'elle a été canalisée à la fin du III^e siècle [à Saint-Christoly] ne suffisait plus à alimenter en eau le port intérieur... » ; ce qui provoque selon lui envasement puis abandon.

48. Devienne (1771 (1862), p. 20) estime que les Vikings ont utilisé le port intérieur : « les auteurs du temps racontent qu'ils en firent partir une flotte, l'an 851, pour aller ravager les autres provinces maritimes de la France ». Charles Higounet (1963, p. 39) se borne à mentionner que « les Normands hivernèrent peut-être en 848-849 en Bordelais, d'où ils poussèrent un raid audacieux jusqu'à Périgueux ». Immédiatement avant, il exprime le même intérêt prudent qu'en 1950 lorsqu'il rend compte de Dion, 1949 ; ce dernier propose de comprendre le récit par Dudon de Saint-Quentin, historien normand du début du XI^e siècle, de la prise en 848 d'une *urbs quae Luna dicitur* (repris en *urbs lunensis* par Paul de Chartres) comme concernant Bordeaux, bien que l'expression « port de la lune » ne soit pas attestée avant 1619, ce que pourrait contredire le croissant représenté bien avant le XVII^e siècle dans les armoiries de la ville. On pourrait joindre au même dossier la plausible fondation de la basilique Saint-Pierre par Bertechramnus. Mais rien de tout cela ne saurait de toute façon être un argument incontournable et décisif sur les dates où le port intérieur pouvait encore être en activité.

Un segment de la rive septentrionale du bassin

Les premières observations archéologiques dans ce secteur, du moins à ma connaissance, remontent à avril 1866 : Pierre Sansas⁴⁹ rapporte que des travaux au 15 de la rue du Parlement-Sainte-Catherine (fig. 6, n° 1) ont mis au jour une aire de béton qui scellait « divers canaux se dirigeant du nord au sud »⁵⁰ couverts de larges briques et de tegulae, cette aire étant extérieure à tout bâtiment antique ; deux grands fragments de corniche sculptés étaient dans les remblais de cet aménagement. « La disposition des lieux pourrait faire supposer que l'aire de béton formait un quai ou une cale⁵¹ sur les bords du bassin [portuaire] » ; les canaux serviraient au drainage des terrains voisins. L'interprétation, pour peu démontrée qu'elle soit, de faits rapportés avec autant d'imprécision, reste plausible ; les deux blocs sculptés évoquent, et sans doute dans l'esprit même de Sansas, grand connaisseur en la matière, la construction du rempart.

Une autre observation archéologique remonte à 1884. Camille de Mensignac en est l'auteur. Malgré sa grande importance et son impact sur l'historiographie bordelaise, elle serait restée au même stade de note allusive⁵² si un dossier la concernant n'avait été retrouvé par Jacques Doreau et publié par lui en collaboration avec Pierre Debord qui dirigeait alors les fouilles de l'îlot Saint-Christoly⁵³.

Camille Bontemps de Mensignac⁵⁴ a été, de 1882 à 1922, le conservateur du musée d'archéologie de Bordeaux et a observé la plupart des chantiers bordelais de la fin du XIXe siècle⁵⁵. Comme tous ses contemporains⁵⁶, il est nourri de Devienne qui fournit la seule histoire de Bordeaux développée, un tant soit peu argumentée et critique⁵⁷. Ce qui n'exclut pas qu'il le corrige, ou surtout le complète, le cas échéant. Ainsi le plan qu'il fournit en 1880 du port romain garde le bassin rectangulaire imaginé un siècle plus tôt, mais le fait pivoter pour l'axer sur les rues du Parlement, de la Devise et du Cancéra⁵⁸ (fig. 3).

Aucun des travaux du XIXe siècle n'était bien sûr à vocation archéologique, les observateurs ont dû être tolérés mais n'ont pas influé sur les terrassements. Mensignac n'était pas présent en permanence, ni même quotidiennement : de son propre aveu, il se fait expliquer certains faits par Mondet, l'architecte de l'église Saint-Pierre. En revanche, on peut tenir pour acquis qu'il a lui-même effectué les relevés dont il fournit les croquis, et surtout les coupes, mais manifestement sans les avoir rafraîchies comme on le pratiquerait aujourd'hui, et en une seule fois après l'achèvement du terrassement. Cet essai de stratigraphie, même s'il se révèle minimal, mal conduit et mal observé, doit être salué : ce n'est pas la pratique de l'époque. Que l'on ait aujourd'hui beaucoup à contester sur les modes

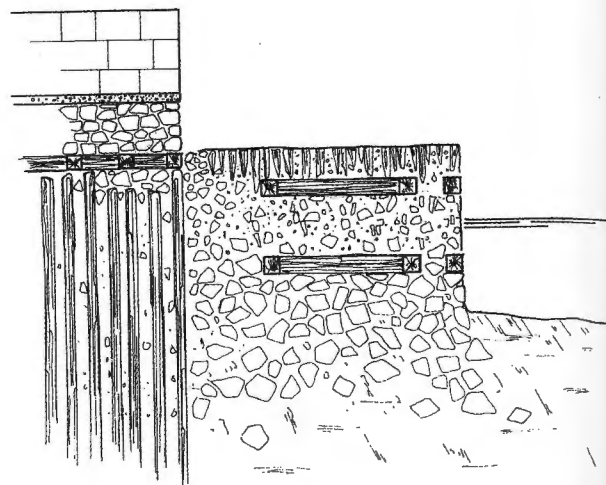


Fig. 8. - Rue du Parlement, coupe du quai.
D'après Mensignac : Debord et Doreau, 1975, p. 10, fig. 3.

d'acquisition de ces données archéologiques est manifeste, mais on ne peut pas reprocher à nos ancêtres de ne pas disposer de nos techniques, ni de ne pas répondre de manière anticipée à nos questions. Sans leur manquer de respect, on peut néanmoins remarquer un certain nombre de difficultés, voire d'incohérences.

49. Sansas, avril 1866 (1880), p. 41-42.

50. Aucune précision sur le nombre de ces canaux.

51. Ce sol était-il en pente, pour que Sansas envisage cette hypothèse ?

52. *Société Archéologique de Bordeaux*, IX, 1883-1884, comptes-rendus des séances du 14 novembre 1884 (p. 94) et 12 décembre (p. 97).

53. Debord et Doreau, 1975a et 1975b.

54. Né à Bordeaux le 17 mars 1850 ; mort à Bordeaux le 22 janvier 1929.

55. Notice nécrologique : Nicolaï, 1926. Voir aussi Féret, t. III, 1^{ère} partie, 1889, p. 446 ; Guérin, 1957, p. 513.

56. Ainsi, Léo Drouyn est dans la lignée de Devienne en 1865 pour la *Guyenne militaire*, mais a profondément changé en 1879 pour *Bordeaux vers 1450* (Barraud et Régaldo, 2003 ; Régaldo, 2002).

57. Devienne a été réédité en 1862.

58. Mensignac, 1880, planche hors texte. Ce plan est légèrement postérieur aux premières observations à Saint-Pierre et traduit donc bien l'opinion de Mensignac sur l'emplacement et la forme du port avant les découvertes de 1884. Quelques précisions chronologiques s'imposent : le volume VI de la *Société Archéologique de Bordeaux*, qui contient la note initiale de Mensignac, daté de 1879, est sans doute édité en 1881 ; le VII (1880), qui contient les comptes-rendus de séance correspondants et l'article « Emplacement de la ville romaine de Bordeaux » n'est paru qu'en 1882 et diffusé début 1883 (*SAB*, IX, 1882, CR, p. 56) ; lecture est faite de la communication préalable à l'article le 12 août 1881, ainsi que l'indiquent les comptes-rendus donnés dans *SAB*, IX, 1882, CR, p. 22 ; mais ce même tome IX, daté de 1882, n'est paru qu'en 1886. L'anticipation des publications de la note et de l'article sur celles des comptes-rendus correspondants, les retards d'édition aussi, brouillent quelque peu cet aspect des choses.

En 1884 donc, on reconstruisit une maison sur la rue du Parlement, 130 à 140 m à l'ouest-nord-ouest de la façade de Saint-Pierre (fig. 6, n° 5)⁵⁹. Ont été alors atteints les vestiges des aménagements septentrionaux du bassin portuaire antique (fig. 8). Une maçonnerie de moellons, couverte par une couche de béton était portée par un platelage de poutres de chêne, établi sur des pieux en aulne bloqués par des moellons à sec ; elle était surmontée par trois assises de gros blocs de remploi. Étaient adossés à cet ensemble des caissons de poutres encochées et une maçonnerie de moellons. Le mur principal n'a pas été observé sur toute son épaisseur, seulement sur 1,50 à 2 m, à la différence du système à caissons qui mesurait 4 m. Les structures affleuraient à environ 4,75 m NgF⁶⁰ et le fond du bassin peut être estimé à 0,25 m NgF, ce qui est tout à fait compatible avec les observations précédemment rapportées.

Les faits ne sont pas contestables et leur interprétation ne laisse de doute que dans le détail de la chronologie relative : les blocs de remploi sont-ils bien un exhaussement d'un « quai » primitif ? les caissons adossés, un élargissement ? y a-t-il deux états, comme le pensent Debord et Doreau⁶¹, ou trois, comme l'affirme Mensignac ? L'exhaussement fait peu de doute et semble contemporain du rempart, tandis que le mur primitif appartiendrait au haut empire. De la céramique sigillée est signalée sur le site, mais sa provenance exacte n'est pas précisée⁶² ; une confirmation indirecte vient des récentes fouilles de la Bourse où l'aulne ne semble utilisé qu'au Ier siècle.

Cette structure est-elle représentative d'un aménagement linéaire de grande portée, disons d'un quai ? C'est sans doute ainsi que la comprenait Mensignac ; c'est à coup sûr ce que l'on a envisagé après lui. Cette hypothèse mal mesurée, parmi d'autres, induit par comparaison l'idée qu'à Saint-Christoly c'est un arrière-port qui a été découvert, voire même qu'à une structure publique d'envergure succédait une juxtaposition presque anarchique de constructions privées. En fait rien ne prouve qu'il ne s'agisse pas, là aussi, d'un aménagement ponctuel, ou partiellement ponctuel : à cette structure succédant, par exemple, une cale⁶³ ou un autre agencement, ou encore les caissons adossés ne se prolongeant pas. On verra plus loin, dans l'analyse de la fouille sud de l'église Saint-Pierre, une structure qui n'est pas sans évoquer, par ce que l'on peut comprendre de sa conception, celle que l'on a ici interprétée comme un élargissement.

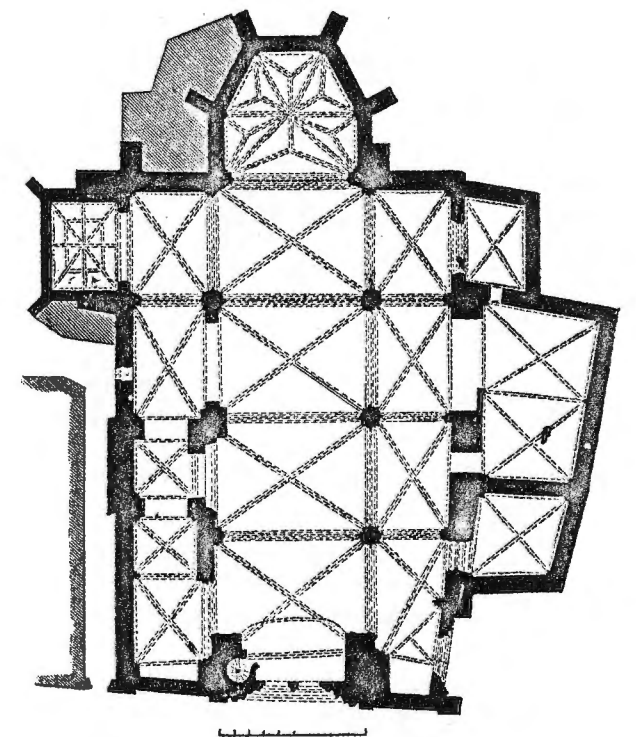


Fig. 9. - Plan de l'église Saint-Pierre avant sa reconstruction.
Commission des monuments et documents historiques du département de la Gironde, 1851. La maison Denon est le bâtiment dont on voit l'amorce au nord.

Un segment de la rive orientale du bassin

En 1865, fut décidée la reconstruction de l'église Saint-Pierre qui était en fort piteux état (fig. 9). On confia la direction des travaux à l'architecte Mondet. Si un sondage est mené en 1876 – nous le qualifierions aujourd'hui de géotechnique –, le projet ne devint opérationnel qu'en 1879, suscitant une vaine protestation de la Société Archéologique de Bordeaux⁶⁴. Elle aura un regard attentif sur les travaux par l'intermédiaire

59. Debord et Doreau, 1975a, p. 6-8 et 10. Cf. *BSAB* IX, 1881, CR, p. 94, séance du 14 novembre 1884, et p. 97, séance du 12 décembre 1884.

60. C'est l'estimation, parfaitement plausible, de Debord et Doreau, 1975a, p. 16, fig. 6.

61. Cela correspond bien à leur conception de l'abandon du port, cf. ci-dessus notes 46 et 47.

62. *BSAB* IX, 1881, CR, p. 97, 12 décembre 1884.

63. Cf. Sansas, 1866 (1880).

64. Le 14 mars 1879, à l'instigation de Camille de Mensignac, un vœu contre le projet est émis par la Société (*SAB*, VI, 1879, p. v).

Faits et interprétation, du moins dans les grandes lignes, manquent de précision mais ne sont pas sujets à discussion : cette construction, qui, bien que d'un appareil identique à celui du rempart antique, ne peut lui être assimilée, appartient au bord oriental du bassin portuaire. On remarquera toutefois que le fond, tel qu'on peut l'estimer d'après les mesures de Mensignac, est nettement plus haut qu'ailleurs.

Notons que la coupe levée par Mensignac (fig. 10) n'est pas d'échelle régulière, puisque les 2,50 m de hauteur conservée de la structure maçonnée sont sensiblement équivalents aux 5,35 m de largeur observée. Les croquis de Mascaras (fig. 13) sont sommaires et seulement destinés à appuyer le mètre des démolitions ; ils ne sont pas à l'échelle non plus⁷⁶, mais ils portent un certain nombre de cotes ; surtout ils sont à la fois en plan et en élévation. Ils confirment globalement la description archéologique. Mais ils rajoutent un fait d'une importance capitale : l'arase de la maçonnerie est en pente du nord vers le sud, et le sol sur lequel elle repose encore plus⁷⁷. Mensignac n'indique aucunement ce fait, qui se relie pourtant aisément aux observations faites lors de la fouille sud : il n'a mesuré les profondeurs qu'en un seul endroit ; la comparaison avec les cotes prises ailleurs dans le bassin fait supposer que ce serait vers le nord de l'excavation. Si tel est bien le cas, la profondeur atteinte au sud est de l'ordre de - 0,40 m NgF ; elle dépasse un peu les cotes observées ailleurs dans le bassin.

La porte navigère supposée

Dès les premières découvertes, Mensignac annonce à la Société Archéologique de Bordeaux, lors de la séance du 9 janvier 1880, que « le mur nord du chenal de l'ancien port intérieur gallo-romain de Bordeaux, appelé Port Navigère » a été retrouvé, sans même envisager d'argumenter⁷⁸. D'après les carnets d'attachement, le « sondage » a commencé le samedi 3 janvier⁷⁹ ; c'est en date du 8 qu'est portée la première mention : démolition des vieilles maçonneries ; la coïncidence est trop forte, il doit s'agir de la structure antique. Mensignac, qui reconnaît tenir de l'architecte ce qu'il rapporte pour les structures antérieurement découvertes, a donc visité le chantier de terrassement, pour la première fois, entre le 5 et le 9, et plus probablement à la fin de la semaine, plausiblement dès qu'il a eu vent des démolitions et de ce qu'on y trouvait⁸⁰. En fait, les terrassements avaient commencé le 10 décembre 1879 et s'achevèrent le 31 janvier 1880 ou dans la semaine qui suivit⁸¹ ; leur emprise était réduite, environ 25 m², mais leur profondeur assez considérable, environ 8 m.

Le compte-rendu que donne Camille de Mensignac de la fouille sud⁸² n'est pas sans poser des problèmes de compréhension, sans même aborder le niveau interprétatif. Cela

tient à de nombreux facteurs : structure du texte ; absence fréquente de liens entre les observations rapportées dans les différentes parties de l'exposé ; manière de décrire ; incertitude du vocabulaire ; précipitation manifeste de la rédaction ; etc. Il est évident qu'on ne saurait reprocher à l'auteur de ne pas respecter les normes usuelles de l'archéologie actuelle ou de ne pas avoir une bonne compréhension des phénomènes stratigraphiques ; mais il est tout aussi évident que l'on doit tenter de comprendre, avec les raisonnements d'aujourd'hui, ce qui a été écrit il y a presque 130 ans. D'où l'importance de disséquer dans son détail le compte-rendu et de le confronter avec les faits rapportés dans les carnets du surveillant.

L'exposé de Mensignac s'articule en quatre parties : – d'abord une présentation générale qui annonce d'emblée l'interprétation des faits observés⁸³ ; – ensuite une description des coupes, accompagnée de relevés schématiques, dans l'ordre : nord, est, ouest et sud ; – puis « l'explication du terrassement », c'est-à-dire la succession des faits observés durant le creusement ; – enfin « l'explication des objets intéressants », c'est-à-dire une liste du mobilier le plus remarquable.

Aujourd'hui – en fait dès le cours d'Arcisse de Caumont –, on considère que, logiquement, une coupe stratigraphique représente la succession des niveaux environnants et que le matériel que contient ces niveaux, base majeure des raisonnements chronologiques tenus, est indissociable de leur environnement immédiat. Ce n'est pas ainsi que pensait Mensignac : son inventaire des objets les plus importants ne contient aucune référence aux couches mentionnées plus haut ; il est d'ailleurs très probable qu'il s'est contenté de faire ramasser ces objets

76. Le niveau de terre sous-jacente à la maçonnerie antique est très largement exagéré par le dessin, mais la cote de 0,85 portée au milieu permet de rétablir la proportion.

77. Quand on ramène le dessin à une échelle homogène, on réduit un peu ces inclinaisons.

78. BSAB, VII, 1880, p. ii. A cette époque, les séances ont lieu tous les deuxièmes vendredis du mois.

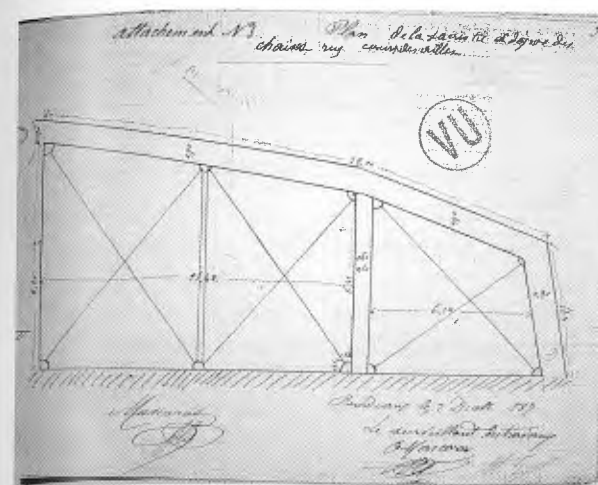
79. Voir le détail des relevés en annexe 2.

80. Son intervention du 12 décembre 1879 (BSAB, VI, 1879, p. xii) montre qu'il suivait la démolition de l'église, ou du moins qu'il se tenait au courant des découvertes faites à cette occasion. Sans doute a-t-il cessé sa surveillance à la fin de cette phase des travaux, tout au début de décembre, ne pouvant prévoir les découvertes à venir. Combes a dû faire de même.

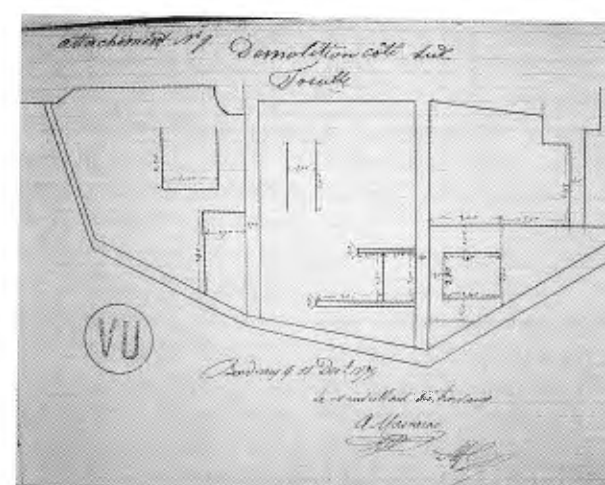
81. Mensignac, 1879, p. 100 indique : « trois mois environ », ce qui est un peu exagéré.

82. Mensignac, 1879.

83. L'article promis à la note 1, p. 97, n'a jamais été publié, et sans doute jamais écrit.



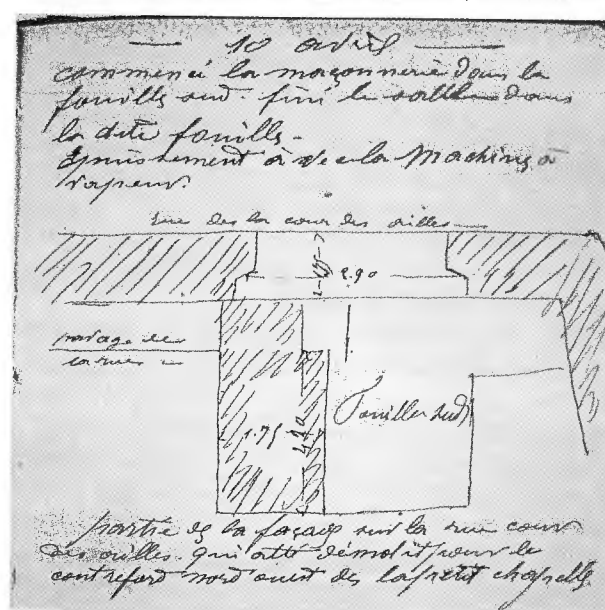
1- Plan de la sacristie. Carnet d'attachement, 2 décembre 1879.



2- Plan de la démolition côté sud. Carnet d'attachement, 18 décembre 1879.



3- Mètre de la démolition.
Carnet d'attachement, 19 décembre 1879.



4- Croquis de la fouille sud.
Carnet d'attachement, 10 avril 1880.

Fig. 14. - Travaux de l'église Saint-Pierre. Localisation de la fouille sud.

par les ouvriers. Dans ces conditions, on ne dispose d'aucun argument précis de datation des faits observés, si ce n'est leur séquence⁸⁴.

La localisation de la fouille, donnée dans la présentation, reste bien imparfaite⁸⁵ ; les plans relevés par le surveillant Mascaras permettent de préciser ce point (fig. 14). La forme et les dimensions du sondage sont aussi assez mal indiquées ; on reconstitue une emprise et des parois régulières mesurant à peu près 5 m en est-ouest et 6 m en nord-sud jusqu'à 2,50 m de profondeur, puis un étranglement avec des parois probablement irrégulières⁸⁶.

84. Debord et Doreau, 1975a, p. 12, utilisent la mention de tessons – qu'ils interprètent tout à fait judicieusement comme de la céramique estampée – et de monnaies, notamment une d'Anastase (vers 500) que je ne retrouve pas dans l'inventaire ; mais ce sont eux qui les mettent en relation avec la « digue » – parce qu'elles leur paraissent plus tardives que la construction du mur romain – et non Mensignac. En dehors même de l'impossibilité de mettre en relation objets et niveaux, la mention de ces objets s'expliquera encore mieux dès lors que l'on admet que le bassin portuaire a pu être utilisé assez tardivement.

85. « ... à l'angle sud-ouest de l'église Saint-Pierre, en face de la rue des Bahutiers. » P. 98, n. 1, il est aussi indiqué qu'il se situe à 40 m du sondage Delfortrie, lui-même non localisé avec précision.

86. « Du sol à 2^m50 de profondeur, il mesure 30 mètres carrés environ, » [plus loin, il est indiqué que le côté nord mesure 5 m] « de cette profondeur au

La coupe nord présente « la face interne d'une partie de la muraille de l'ancien port », ce qui laisse supposer que la structure observée se prolongeait vers l'est ou vers l'ouest, ou les deux. Le positionnement du sondage d'après les données de Mascaras montre qu'il est aligné sur la face occidentale du mur observé lors des fouilles du clocher ; on envisagera donc plutôt un prolongement vers l'est, qui ne serait que de simple logique puisque la maçonnerie du clocher est plus large que la fouille sud. Le dessin, quant à lui, laisse un peu perplexe (fig. 15a) : un effet de perspective assez maladroite transforme le dérasement en une sorte de glacis ; dans la mesure où l'on peut bien la lire, la mesure indiquée en marge à gauche – 7 m 50 – ne correspond pas à la hauteur conservée de la maçonnerie, mais à la profondeur totale du sondage, dont les premiers niveaux, atteignant 3 m, mieux expliqués plus loin, sont absents du dessin.

La coupe est n'est pas détaillée, ni dans le texte, ni dans le dessin (fig. 15b), malgré la mention de « différentes couches de terres de remblais ».

Le contraste est frappant avec le dessin de la coupe ouest (fig. 15d). La description n'est cependant guère plus précise, sauf cette mention : « à cette profondeur » [6 m] « se rencontre une couche, d'environ 1 mètre d'épaisseur, d'un sable ferrugineux mouillé par des infiltrations ». Il est anormal que ce sable, si bien identifié ici, n'apparaisse sur aucune autre coupe, en particulier sur celle du sud en retour de celle-ci. Sauf si le contexte est radicalement différent de l'interprétation donnée. Les niveaux supérieurs de « terres rapportées » – deux de 1 m, puis deux autres de 2 m, environ – devraient aussi continuer sur les stratigraphies voisines ; il n'y a aucune raison qu'ils soient plus perceptibles d'un côté que des autres. L'analogie que présente ce dessin avec celui relevé quelques mois plus tard lors des fouilles du clocher (fig. 10) est remarquable, mais sans les effets de pente des dépôts que l'on attendrait en appui latéral contre une structure préexistante.

La description de la coupe sud n'est détaillée que pour l'évocation, qui sera reprise plus loin, d'un système de poutres entre 3,50 m et 4 m de profondeur. Son dessin (fig. 15c) montre la succession de trois niveaux dont on ne connaît pas les critères de distinction, niveaux qui ne coïncident pas avec ceux de la coupe ouest et qui ne sont pas représentés avec la même netteté.

À la base de toutes ces coupes est décrit et dessiné – avec beaucoup de détail et de cohérence, pour une fois – le même système de poutres croisées « forme damier ». Mais les relations entre ce système et les niveaux supérieurs ne sont pas claires : la maçonnerie de la coupe nord repose directement dessus ; de même, selon le texte, les remblais de la coupe est, mais le dessin montre quelque 50 cm de terre vaseuse ; niveau identique sur la coupe ouest, tandis que la description

mentionne, sans préciser, un écart de 50 cm entre la base du sable ferrugineux et les poutres ; au sud, les remblais, distincts de la vase sur la coupe, descendent jusqu'au platelage. Encore une fois, une difficulté certaine à lire une stratigraphie.

Des plus instructives est « l'explication de ce terrassement » :

Plusieurs faits, jusque là non mentionnés, apparaissent : entre 0,50 m et 1 m, se trouvait un niveau d'ossements humains ; un « ancien canal ou passage », dont la voûte se trouvait à 1 m et le sol dallé à 3 m, large de 1,30 m, « se continuait le long de la nef sud de cet édifice [l'église] et se trouvait complètement bouché, d'après ce que nous a dit l'architecte, avec des matériaux du XIV^e siècle provenant de la démolition d'une ancienne église, peut-être de l'église primitive de Saint-Pierre. » Si Mensignac n'a pas vu le comblement de ce souterrain, il est peu probable qu'il ait observé son dégagement ; les faits ici rapportés sont donc issus d'une conversation avec Mondet. Par ailleurs, dans aucune des coupes n'apparaissent les ossements humains⁸⁷ ; bien plus surprenante est l'absence totale du souterrain voûté sur les coupes est et ouest⁸⁸.

La suite est assez embrouillée pour nécessiter un commentaire phrase à phrase. « À 3 mètres commence une jetée que traverse dans toute sa profondeur, qui est de 4^m50, notre sondage. » Il ne s'agit pas ici du quai romain, de « la muraille de l'ancien port intérieur de Burdigala » – que, selon Mensignac, longe mais ne traverse pas la fouille –, appelons-la M1, mais d'une structure secondaire, M2 ; pour reprendre les mots de la présentation, « une ancienne jetée, construite au moyen-âge, peut-être dans le but de fermer l'entrée de l'ancien port intérieur de Burdigala dont nous retrouvons une partie des murailles »⁸⁹ ; c'est cette structure que P. Debord et J. Doreau appellent « digue ». Notons, une nouvelle fois, que, traversée par la fouille, cette jetée devrait apparaître sur une

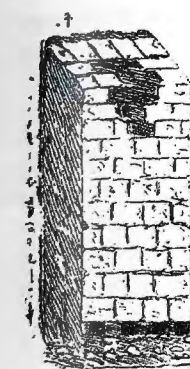
fond de la fouille, qui est de 5^m50, une superficie de 22 à 25 mètres carrés. » Il faut comprendre que 5,50 m est la profondeur de la seconde partie de la fouille, qui, avec les 2,50 m du premier palier, font une profondeur totale de 8 m, ce qui est compatible avec les 7,50 m de hauteur indiquée pour les différentes coupes. Un étrécissement à 2,50 m de profondeur correspond à des utilités pratiques et au dérasement de la maçonnerie antique qui a pu être utilisé comme palier.

87. À titre d'élément de comparaison, on peut noter que la stratigraphie relevée par Delfortrie, 1876, au chevet de Saint-Pierre mentionne, symboliquement mais clairement, un niveau d'ossements.

88. Les relevés seraient-ils faits à partir de 3 m de profondeur ? Il est vrai que c'est ce que l'on pourrait croire de la coupe nord. Cependant toutes les cotes portées en marge de tous les dessins indiquent clairement que les dessins partent de la surface et les proportions entre la hauteur et la largeur des dessins correspondent à peu près.

89. Combien l'on regrette que la publication ici promise en note n'ait jamais vu le jour !

« Navigeram per portam »



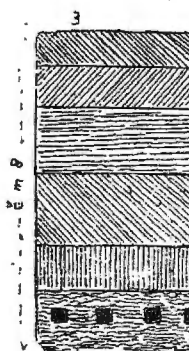
Côté nord.



Côté sud.



Côté est.



Côté ouest.

Fig. 15. - Travaux de l'église Saint-Pierre. Stratigraphies de la fouille sud. Mensignac, 1879, p. 97-100.

des coupes au moins. Le paragraphe continue : « Dans la partie Est de la fouille, et reposant sur cette jetée, quelques blocs de pierre superposés sans ciment ni mortier forment comme une muraille. » Ce serait donc là une troisième structure, M3 ; l'appareil sommairement décrit de cette façon est identique à celui bien connu dans le rempart romain.

Saut de paragraphe. « Ce mur qui était oblique se perdait à l'encoignure sud-est de cette fouille et devait se poursuivre sous le sol de la rue des Argentiers, en face du n° 2. » Il s'agit bien ici de M3 – mur, muraille – elle aussi absente des coupes. L'auteur de poursuivre, sans transition : « L'eau nous envahit à 3^m50. »

Saut de paragraphe. « On trouve à cette profondeur, et appliquées contre la paroi ouest de cette muraille [M3], deux grosses poutres de chêne, mesurant au carré 0^m30 sur 0^m25 et qui sont retenues elles-mêmes par d'autres poutres carrées, de même essence, plantées devant comme pieux. »

Saut de paragraphe. « Un peu plus loin, dans la direction sud-ouest, ainsi que sur toute la superficie de la fouille, se rencontrent d'autres pilotis carrés semblables aux premiers.

Dans l'espace laissé libre entre ces pieux et comme servant de blocage, on trouve de la terre, de grosses pierres, des moellons, des rognons de silex. Parmi cette terre boueuse et vaseuse, et comme pétris avec elle, nous avons trouvé des fragments de bronze, de fer et de plomb, des tessons de poteries, des ossements de cerf, de bœuf et de cheval, des coquilles d'huîtres, de moules, etc., etc. » Des mentions aussi peu précises d'un matériel aussi hétéroclite, on en trouve à la base de toutes les coupes et rien ne peut relier aucun des objets de l'inventaire avec tel ou tel endroit⁹⁰.

Ce système de poutres était aussi décrit plus haut, pour la coupe sud, où il apparaît par une simple mention en marge du dessin et dans le texte : « Entre 3^m50 et 4 mètres de profondeur, nous trouvons les sections de plusieurs grosses poutres de chêne qui s'appuyaient les unes contre le mur oblique [M3] qui reposait sur la jetée [M2] (...) et les autres soutenaient et maintenaient des pieux carrés qui se trouvaient plantés dans

90. Cf. ci-dessus, note 83.

l'espace laissé libre entre ces deux rangées de madriers. » Cet ensemble est clairement relié à M3 et superposé à M2. Malgré le manque de précision, la tentation est grande de le comparer aux descriptions et dessins du quai de 1884 (fig. 8) ⁹¹.

Après un saut de paragraphe, « l'explication de ce terrassement » continue ainsi : « Cette jetée de 4 mètres de hauteur [M2] (...) repose à 7^m50 de profondeur sur un radier ... », suit une nouvelle description du platelage, appuyée par un croquis. De tout le texte, l'appareil de M2 n'est jamais décrit ; mais, en dehors des moellons, qui servent constamment à caler pieux et poutres, n'apparaissent que des blocs de remploi, typiques du rempart et des quais romains. Notons encore que M2 repose sur la même fondation en poutres que M1.

Que dire de plus qui n'apparaisse déjà dans cette lecture attentive du texte de Mensignac ? N'est-il pas assez clair que M1, M2 et M3 constituent une seule et unique structure coupée par la fouille ?

Les notes du surveillant des travaux semblent confirmer indirectement la plupart de ces faits. Les ossements humains de surface étaient abondants et en connexion, puisqu'on en fit le tri en y employant bien des jours de travail ⁹² ; il se trouvait aussi là différentes structures maçonnées, dont des caveaux, ainsi que l'indique le plan du 18 décembre 1879 (fig. 14b). Les carnets ne mentionnent pas le souterrain, mais pointent, après ce plan, des démolitions et épierements, puis, en date des 3, 5 et 6 janvier 1880, un sondage pratiqué dans la fouille, « au pied des maçonneries ». On peut penser que cela correspond au soubassement du souterrain. En effet, si la maçonnerie romaine apparaissait à 2,50 m, si par ailleurs le souterrain était couvert de 1 m de remblai et haut de 2 m, il est manifeste que le second entaillait la première ; il semble logique d'avoir prolongé cette entaille.

Le 6 janvier, l'éboulement d'une partie des parois dut être évacué, et l'ensemble étayé. Le 9, Mensignac, dont la première visite sur les lieux est à situer peu avant, signale à la Société Archéologique de Bordeaux la découverte d'un gros mur de 2 m d'épaisseur ⁹³ ; cette dimension, jamais reprise dans le compte-rendu, correspond plausiblement à la partie de l'arase dégagée en arrière du souterrain, maladroitement représentée au sommet de la coupe nord.

Il est manifeste que, durant 20 jours, on a démolì des maçonneries et enlevé des gros blocs. Du 8 au 28 janvier 1880, « démolition des vieilles maçonneries ». Avec cette précision en date du 26 : « Sortie de la fouille sud les gros blocs provenant d'anciennes fondations (les blocs étant ci fort que l'on les a tranchés dans la fouille avant de les lever.) (lever avec le palant compensateur », et celle-ci en date du 28 : « enlèvement des gros blocs ». La fouille continue les 30 et 31 ; il n'en est plus question après. Le 6 février on y battit deux pieux. Les 4, 5, 6 et 9 mars, on « épuisa » la fouille, avant de battre de nouveaux

pieux du 10 au 16, avec de temps à autre quelque enlèvement de terres, puis à nouveau du 24 jusqu'au 1^{er} avril, « fin de battre les pieux dans la fouille sud ».

Dans ces circonstances, on peut envisager que Mensignac, emballé par sa découverte de début janvier, où l'entaille portée par le souterrain à la structure romaine lui est apparue comme la face même du mur du chenal que dom Devienne lui indiquait à cet endroit, ne soit pas revenu sur son identification hâtive. Et comme la maçonnerie attaquée par les ouvriers lui semblait plus désorganisée que le front qui se dégageait peu à peu au nord, il en fit une structure postérieure, et même deux ⁹⁴. Comme il a mené ses observations après le creusement et manifestement sans nettoyer les coupes, les prolongements de cette même maçonnerie à l'est et au sud ne lui sont apparus que comme des gros blocs erratiques – qu'il mentionne en marge des deux dessins et nullement pour les deux autres. La coupe ouest, en revanche, montre probablement des remblaiements identiques à ceux adossés à la maçonnerie des fouilles du clocher, mais observés en parallèle de la structure d'appui. Les relevés maladroits et les interprétations stratigraphiques incohérentes contribuent à masquer une réalité assez difficile à décrypter.

À la différence du quai septentrional observé en 1884, mais comme la maçonnerie retrouvée lors de la fouille du clocher, celle-ci serait entièrement composée en grand appareil de remploi, n'utiliserait que des poutres de chêne et ne montrerait aucune reprise ; elle peut être attribuée au bas empire. En revanche, si elle s'inscrit parfaitement dans le prolongement de celle du clocher, sa fondation est nettement différente : le platelage correspond à une construction sur un bas-fond sensiblement horizontal ⁹⁵ et les pieux battus de la partie nord à un terrain en pente. Cette pente est bien attestée, à la fois par les cotes de Mensignac et par les plans du surveillant (fig. 13) ; elle est assez rude, de l'ordre de 15 à 20 %. Le schéma donné à la figure 16 tente de reconstituer cet ensemble. Le niveau sableux perçu à la base des comblements du bassin, dans la coupe ouest, s'inscrit bien dans le même contexte. Ces données indiquent le passage d'un chenal, mais aussi sa fermeture à la fin du III^e ou au début du IV^e siècle. L'altitude de -2,25 NgF pour le fond de ce chenal est compatible avec les données recueillies à Saint-Christoly pour le haut empire.

91. Voir aussi Debord et Doreau, 1975, fig. 1 et 2, p. 7 et 8, qui sont un peu moins parlantes.

92. Voir annexe 1.

93. BSAB, VII, 1880, p. ii.

94. Il est assez plausible que l'obliquité du mur M3 ne soit qu'un artefact représentant une étape du travail des ouvriers.

95. Un platelage analogue a été observé rue du Pont-de-la-Mousque sous une tour du rempart antique (Gauthier, 1964).

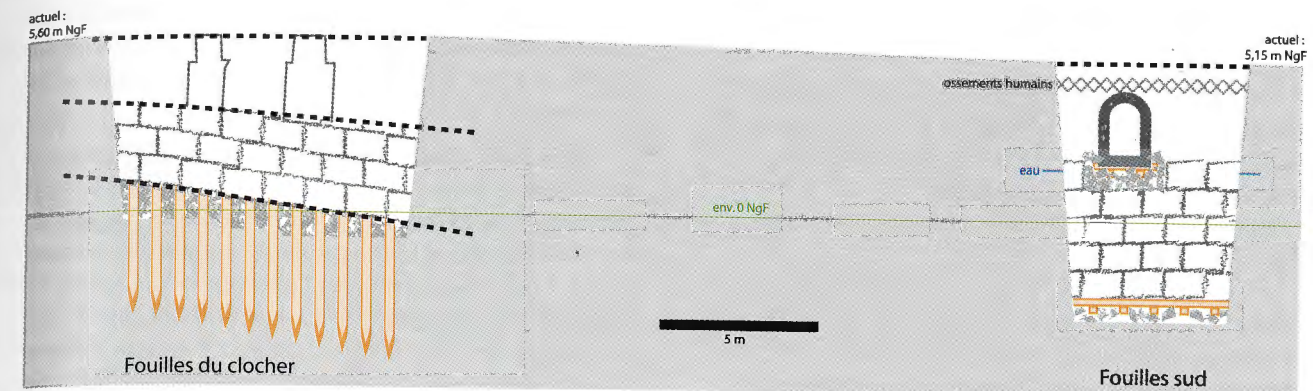


Fig. 16. - Reconstitution générale du quai oriental du port antique.

Sur ces bases, on peut raisonnablement supposer que, à haute époque, la Devèze, à sa confluence avec la Garonne, formait une sorte de delta, qu'elle se divisait en deux bras autour d'un îlot alluvionnaire. Ce ne serait que lors du remaniement de la ville et de son port, lié à la construction de l'enceinte, que, en fermant le bras du sud, on aurait radicalement privilégié celui du nord, menant à l'arrière de notre place de la Bourse ⁹⁶.

Un témoignage médiéval

Les membres de la Société Archéologique de Bordeaux n'ont pas accepté tous les dires de Mensignac sans discussion, mais personne n'a contesté directement l'interprétation proposée. Ainsi, en date du 11 juin 1880, lit-on dans les procès verbaux des séances ⁹⁷ :

en marge fouilles à l'église S^t Pierre

M^r de Mensignac lit ⁹⁸ une note sur une fouille pratiquée à l'angle Sud Ouest de l'église S^t Pierre. à 2^m50 de profondeur. Des dessins sont ajoutés à la notice pour son explication. On aurait retrouvé la les murs d'une ancienne jetée du port romain de Burdigala. Pierres de grand appareil superposées, reposant sur un radier formé de poutres de chêne placé lui-même sur une terre vaseuse entremêlée de débris animaux et végétaux et de fragments de poteries. moellons, silex etc. Divers instruments en fer, et en bronze (ceux ci dépourvus de rouille cause attribuée par M^r de Mensignac au mouvement des eaux ⁹⁹) ont été retirés de cette fouille ainsi que des fragments de marbre, fûts de colonnes, fragment de cippe monnaies ¹⁰⁰ etc etc

M Augier demandant à voir un échantillon du sable ferrugineux ¹⁰¹ énoncé dans la notice M^r de Mensignac répond qu'il ne s'est point occupé de la question géologique mais seulement du point archéologique ; M^r Daleau conteste l'action de la marée et croit que les objets donnés comme du bronze sont seulement en cuivre.

Le compte-rendu de séance publié est assez fidèle, sauf pour les discussions qui sont supprimées et la mention d'un fer de lance mérovingien ¹⁰².

La discussion est moins vive, un mois plus tard, le 9 juillet 1880, lorsque Mensignac rapporte les fouilles du clocher :

en marge : fouilles à l'église S^t Pierre

M^r de Mensignac donne communication des découvertes opérées dans les fouilles autour de l'église S^t Pierre. Sur une partie de l'emplacement de la maison n° 12 de la place S^t Pierre, une tranchée de 6 mètres de profondeur et 80 à 85 mètres carrés de superficie, a mis ¹⁰³ à jour encore une portion du mur septentrional de l'ancien port. Entre autres objets recueillis M^r de Mensignac présente un fer de lance complètement décapé, une petite chaîne, deux boucles en bronze des monnaies, des anneaux, ¹⁰⁴ des aiguilles et un objet ¹⁰⁵ en même métal ou quelques membres croient voir une épingle formée d'un serpent enroulé ¹⁰⁶ M^r Combes prétend que cet objet est un ressort de fibule ayant ¹⁰⁷ pu servir d'épingle.

96. F. Gerber, lors des fouilles du parking, a, selon toutes probabilités, observé son prolongement : Gerber, 2004.

97. Archives de la SAB.

98. lit en surcharge sur *communiqué*.

99. Cette explication figure dans Mensignac, 1979, p. 105-106

100. monnaies rajouté au-dessus de la ligne.

101. Souligné dans le texte.

102. BSAB VII, 1880, p. x : « M. C. de Mensignac lit une note sur les fouilles exécutées à Bordeaux. Les travaux de terrassement de l'angle sud-ouest de l'église Saint-Pierre ont amené la découverte du mur nord du chenal de l'ancien port intérieur de Bordeaux, appelé port Navigère. Ce mur, composé de pierres de grand appareil, reposait à 7^m50 de profondeur sur un radier de grosses poutres de chêne. Les fouilles qui ont été faites dans l'intérieur du chenal ont amené la découverte d'un beau fer de lance de l'époque mérovingienne, de divers objets en bronze et en fer, ainsi que de cippes, de fûts de colonnes et des monnaies romaines. »

103. mis à en surcharge sur *découv.*

104. des monnaies, des anneaux, rajouté en marge.

105. un objet en surcharge sur *des objets* presque illisible.

106. ou quelques membres croient voir une épingle formée d'un serpent enroulé est en surcharge sur un texte illisible.

107. un ressort de fibule ayant est en surcharge sur un texte illisible.

Le texte publié, plus bref, ne tient pas compte de la discussion¹⁰⁸.

En date du 13 août, le texte manuscrit est nettement plus bref que le texte publié¹⁰⁹ et n'apporte aucune information. En revanche, pour la séance, apparemment mouvementée, du 10 décembre 1880, il n'est pas sans intérêt :

en marge : *erreur de M^r Drouyn au sujet du mur romain, à l'église S^t Pierre*

M^r de Mensignac qui a suivi avec soin les fouilles de l'église S^t Pierre croit trouver une erreur dans le texte de M^r Leo Drouyn Bordeaux en 1450 ou il est dit que le mur romain partageait l'église en deux. Selon M^r de Mensignac ce mur qui passait presque devant la façade est le mur est du port¹¹⁰. Le même sociétaire annonce la découverte d'une grosse pierre à gnès ou l'on voit la cavité qui renfermait une crapaudine. Cette pierre devait faire partie de la porte Navigère. M^r de Mensignac se propose en outre de lire à la prochaine séance une notice dans laquelle il soutiendra que le forum de Burdigala devait se trouver sur le côté droit du port.

Le texte publié, un peu plus diplomatique, oublie la crapaudine et la promesse sur le forum, qui ne fut jamais suivie d'effet¹¹¹.

Si Drouyn ne donne aucune référence directe à son assertion¹¹², il est cependant, en sus d'une vue plus large de la ville, un texte, édité après Bordeaux vers 1450, qui témoigne sans ambiguïté en faveur de sa version :

Fin juin 1358, la ville concède une bande de terrain de dix pieds de large aux paroissiens de Saint-Pierre pour accroître leur église vers la Devèze¹¹³. Les travaux furent manifestement réalisés puisque, avant la reconstruction des années 1880, le portail sud était estimé des premières années du XVe siècle¹¹⁴ ; c'est devant ce portail que fut ouverte en décembre 1879 la fouille dont il était question ci-dessus.

En contrepartie de cette concession, la ville renvoie sur les paroissiens ses propres obligations quant à l'entretien de la partie riveraine du chenal de la Devèze¹¹⁵ et de l'espace public qui le borde :

Empero boloren losdeytz mager et juratz [...] que losdeytz parropians sian tingutz de adobar et far adobar la Divicia detras ladeyta gleysa, et de far I mur de peyra, et de caus, et de arena, entre la plassa de la Billa et ladeyta Divicia, ayssi cum s'en leva deu portau qui es sobre ladeyta Divicia, tras ladeyta gleysa, entro au mur de la Billa, avant que commensen d'obrar plus a ladeyta gleysa.

Mais lesdits maire et jurats ont voulu [...] que lesdits paroissiens soient tenus de remettre et faire remettre en état la Devèze devant ladite église, et de faire un mur de pierre, de chaux et de sable entre l'emplacement de la ville et ladite Devèze, ainsi qu'il s'élève depuis le portail qui est sur ladite Devèze, à côté de

ladite église, [sans doute un portail de l'église antérieur à celui qui était connu au XIXe siècle] jusqu'au mur de la ville [en cet endroit il ne peut s'agir que de l'enceinte antique], avant qu'ils commencent à travailler plus à ladite église...

Deux jours plus tard, il est précisé que Johan Colom, le sous-maire, et les six jurats qui l'accompagnent dans la visite des lieux aven comandat [...] que fessan far un bon mur au lonc de l'ester en la maniera que dessus es contingut en aquest papey, e que fassan peimentar la plassa de la Vila au lonc de mur que faran, ont commandé [...] qu'ils feront faire un bon mur le long de l'estey de la manière qui est contenu ci-dessus dans ce papier et qu'ils feront paver l'emplacement de la ville le long du mur qu'ils feront...

108. BSAB VII, 1880, p. xi : « M. C. de Mensignac donne la suite des découvertes opérées à l'église Saint-Pierre de Bordeaux. Dans les fouilles de l'angle nord-ouest de cette église, on a mis à jour, sur une longueur de 9 mètres et une épaisseur de 5m35, la muraille est de l'ancien port intérieur de Burdigala durant la période romaine. Dans les terres on a recueilli un certain nombre d'objets romains, tels que : aiguilles, épingles, style, chaîne et monnaies, le tout en bronze. »

109. BSAB VII, 1880, p. xiii.

110. Première rédaction, corrigée par ajouts et surcharges : *ce mur passait au dehors de l'église.*

111. BSAB VII, 1880, p. xvi : « M. de Mensignac, qui a suivi avec soin les fouilles de l'église Saint-Pierre, réfute le texte de M. Léo Drouyn (Bordeaux vers 1450) qui dit que le mur romain partageait en deux le sol sur lequel repose l'église actuelle. Selon M. de Mensignac, ce mur, qui passait à toucher la façade de l'église, et non au milieu de l'édifice, n'était autre que la muraille est du port Navigère. » Notons à ce propos que Mensignac, bien que cousin de Drouyn – qui avait épousé une tante à lui –, bien que lui ayant succédé, après plusieurs intermédiaires, à la direction du musée des Antiques, s'oppose à lui assez vigoureusement, pas seulement pour l'archéologie mais aussi sur le plan idéologique.

112. Les mots utilisés dans le compte-rendu sont ceux utilisés dans l'*aperçu général*, p. 5. La même idée, en d'autres termes, est reprise p. 18 et surtout p. 148 : « Sa façade [de l'église Saint-Pierre] était dans l'enceinte romaine, et son abside dans l'accroissement du bord de la rivière ». La seule source que Drouyn cite – dans un propos coïncidant, la rue Ferradre, notre impasse Saint-Pierre (p. 222) – est la conclusion de l'abbé Baurein lorsqu'il argumente le passage de la première enceinte entre la rue des Faussets et celle-ci (1876, IV, p. 317-321) : « ce mur [l'enceinte antique] faisait ensuite la séparation des maisons de la rue de la Vieille Corderie d'avec celles du cul-de-sac de Saint-Pierre (anciennement rue Ferradre), et en partie de celles de la rue des Faussets » ; il était donc en élévation à la fin du XVIIIe siècle et ne peut être confondu avec le quai de Mensignac. Voir Barraud et Régaldo, 2003, p. 119.

113. Coutumes, 1890, p. 197-199, n° VI, 26 et 28 juin 1358 (l'année manque, mais H. Barckhausen la restitue avec beaucoup de vraisemblance d'après les attestations des personnages mentionnés).

114. Castelnau, 1881, p. 116. Cependant, Bonnardet, 1996, p. 97, l'estime « aux alentours de 1330 », parce que tout le vocabulaire décoratif utilisé est connu à ce moment, ce qui ne saurait exclure qu'elle soit postérieure.

115. Cf. Etablissements du 11 août 1336, § 17 (Coutumes, 1890, n° XX, p. 317) où les riverains sont tenus de curer la Devèze devant chez eux.

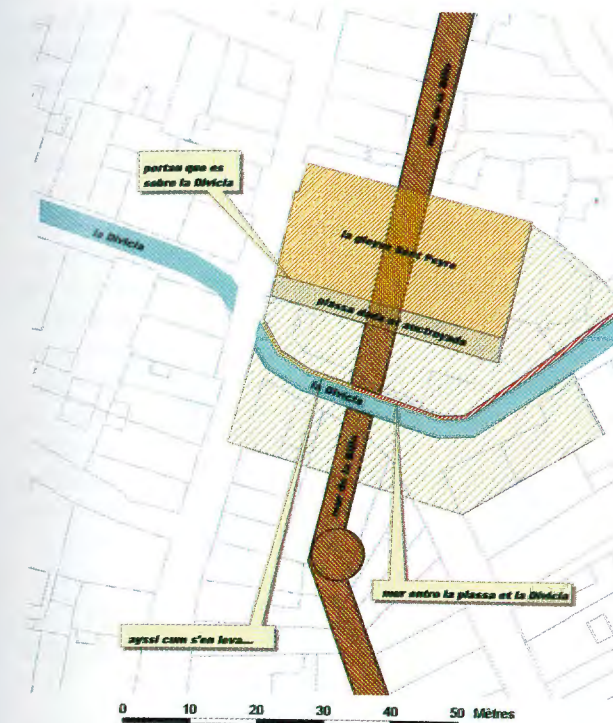


Fig. 17. - Reconstitution des parages de l'église Saint-Pierre en 1358, d'après le Livre des Coutumes, p. 197-199, n° VI.

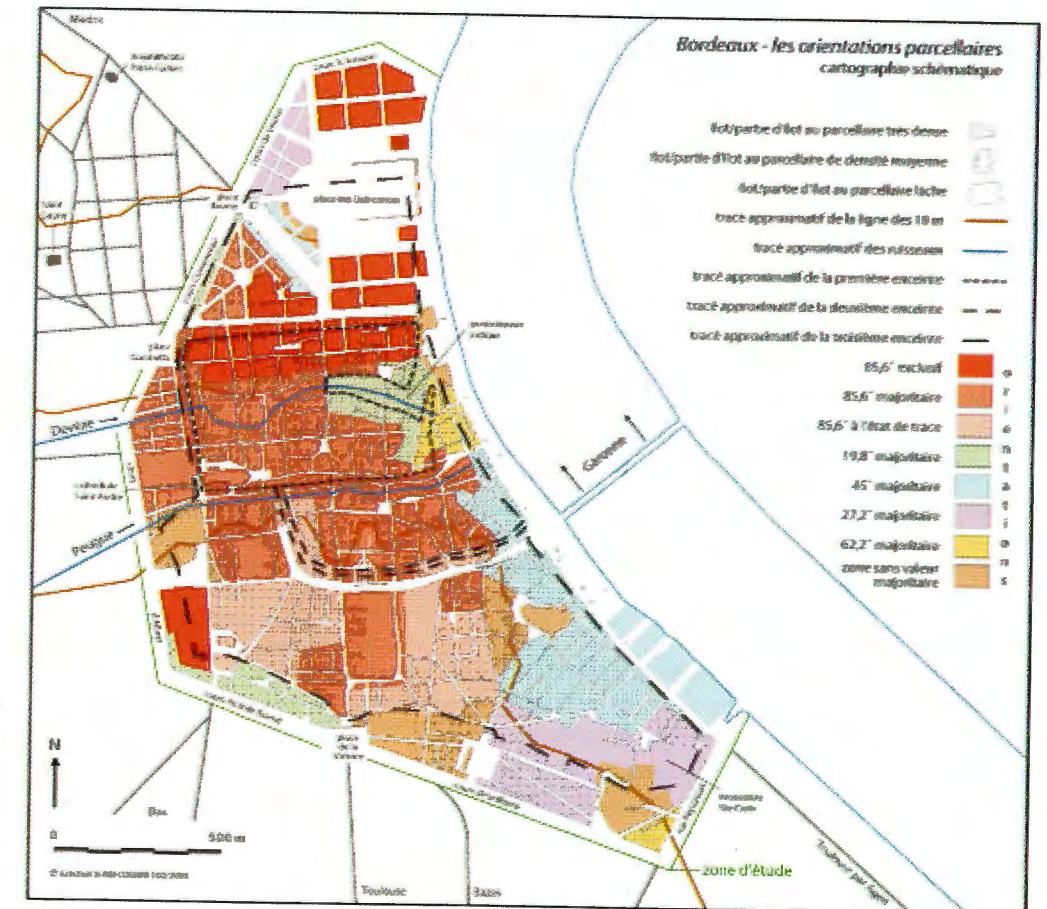


Fig. 18. - Cartographie schématique des orientations parcellaires de Bordeaux centre par Ezéchiel Jean-Courret. L'orientation à 19,8° représente la colonisation de l'espace portuaire comblé.

Ainsi, au XIVe siècle, la Devèze coulait au sud de Saint-Pierre, entre des murs qui devaient à la fois la contenir et soutenir les terrasses remblayées autour, et traversait l'enceinte antique (fig. 17). Ce texte de 1358 est ici un témoignage irréfutable : Baurein et Drouyn avaient raison, l'église est à cheval sur le rempart. La structure portuaire observée deux fois en 1880 par Mensignac venait donc s'épauler ou même se lier à l'enceinte, formant une sorte de quai continu large de neuf à dix mètres. Au demeurant, si la Devèze de 1358 traversait en cet endroit la muraille antique, il n'y a guère d'autre solution que de considérer que la porte navigère n'était pas là.

Par ailleurs, dans ce contexte, le souterrain retrouvé lors de la fouille sud de Saint-Pierre pourrait bien correspondre à un réaménagement postérieur de la Devèze¹¹⁶, qui la canaliserait en souterrain un peu au nord de son cours du XIVe siècle, presque au contact de l'église, permettant l'aménagement d'une terrasse continue et son lotissement.

116. Au XVIIIe siècle, le « voûtement » de la Devèze est entièrement réalisé entre la rue Sainte-Catherine et la Garonne.

Le chenal attesté en 1358 serait donc ouvert à travers les structures antiques¹¹⁷ – réouvert si l'on tient compte de son existence probable durant le haut empire. Ces travaux auraient permis l'assainissement et l'occupation des terrains situés au nord, logiquement retournés à un état marécageux dès lors que l'absence d'entretien du port intérieur l'impliquait. Ezéchiel Jean-Courret a retrouvé une trace de ce lotissement à partir des orientations de limites cadastrales : un gisement à 19,8° majoritaire, tranchant nettement avec les orientations « normales » du reste de la ville, marque les alentours du bassin portuaire¹¹⁸ (fig. 18).

Quelques données géotechniques

Les carottages géotechniques sont une forme d'exploration du sous-sol assez difficile à manipuler d'un point de vue archéologique, sauf lorsqu'ils fournissent une information suffisamment explicite ou, sans doute, lorsqu'un corpus suffisant, suffisamment bien réparti, suffisamment bien étalonné, est réuni et travaillé avec des outils, des techniques et des connaissances appropriés. Le second cas est celui du projet Riviera et de la thèse de Sophie Dominique¹¹⁹ ; il est trop tôt pour faire état de résultats à peine ébauchés au moment où sont écrites ces lignes. Le premier cas m'a été fourni par la même Sophie Dominique.

Un carottage a été mené à l'occasion de l'enquête géologique préliminaire au projet de métro bordelais devant le 29 rue du Parlement-Sainte-Catherine¹²⁰ (fig. 19). Le sol est donné à 7,47 m NgF. Sous la chaussée et des remblais divers¹²¹ descendant à 1,10 m de profondeur, a été observée une couche dite « calcaire dur jaunâtre (remblais ?) » jusqu'à 4,30 m, puis une autre dite « argile dure gris noire à rognons calcaires » jusqu'à 5,20 m. Ces niveaux surmontaient un ensemble plus classique ainsi composé : « argile molle vaseuse grise » jusqu'à 18,30 m ; « sable fin gris et gravillons » jusqu'à 20,20 m ; enfin, « marne grise molle légèrement sableuse » jusqu'au refus à 21 m. L'identification de la structure archéologique traversée par ce carottage avant d'atteindre les argiles vaseuses, dans le contexte que nous venons de voir, semble assez assurée : elle est trop analogue aux descriptions de Mensignac et trop axée sur la structure qu'il a observée en 1884, pour être autre chose que le mur de quai romain.

De nombreux carottages jalonnent la vallée de la Devèze ; la figure 19 en rassemble quelques uns qui m'ont paru significatifs¹²². Au niveau de Saint-Christoly, on constate la grande largeur du lit ancien de la Devèze comblé par des argiles, avec des épaisseurs de « remblais » bien plus larges dans la partie nord correspondant aux occupations archéologiques. Plus au sud, un pic marno-calcaire brutal apparaît, peut-être un espace entre deux chenaux ? Rue de Cheverus, on constate qu'on se

trouve encore dans le lit ancien, tandis que rue Margaux, on perçoit la véritable falaise, observée plus à l'est par les fouilles de la rue Métivier, avec les premiers effets de comblement argileux.

Le secteur des rues du Parlement et du Cancéra nous intéresse plus. Au symétrique du carottage du 29 rue du Parlement décrit ci-dessus – 65 rue du Cancéra –, l'épaisseur archéologique est presque aussi importante, argiles, sables et marno-calcaire quasiment identiques¹²³, mais le sondeur n'a rien noté qui évoque une structure maçonnée d'importance ; on peut penser que le carottage a été mené à l'extérieur du bassin portuaire, derrière le quai que l'on est en droit d'attendre. Le contraire se produirait au 38 rue du Parlement – la maison immédiatement à l'est des observations de Mensignac en 1884 : épaisseur archéologique relativement faible, argiles reposant sur une épaisse couche de sable, descendant plus bas qu'aux deux autres endroits ; on pourrait se situer dans le bassin portuaire.

Hormis le premier décrit, ces carottages restent ici trop sommairement analysés et mis en relation pour être réellement probants, mais ils décrivent assez bien le contexte.

On peut au demeurant considérer comme très probable que le contexte urbain, dense et prégnant au moins depuis la construction du rempart, a maintenu la rivière, sans doute

117. Pour dater cette réouverture, j'avais pensé utiliser la bulle d'Alexandre III du 13 juillet 1173 (A.D.Gir. G 267, éd. AHG t. XIII, n° CVI, p. 359, transcription Piganeau ; cf. aussi la bulle de Lucius II du 15 décembre 1181, *ibid.* p. 363), classiquement interprétée comme un partage de pouvoir entre Saint-André et Saint-Seurin de part et d'autre de la Devèze, Saint-Pierre dépendant du chapitre cathédral étant nécessairement à cette époque au sud de la rivière. Mais cette interprétation classique ne me paraît pas assez sûre, notamment, quoi qu'en disent J. Lopès et E. Piganeau, à cause de l'impossible lecture de l'expression *ab una latori usque ad aliam* (p. 360).

118. Jean, 2004. Une synthèse de ce travail, avec notamment la carte, a été publiée dans le BSR, 2004, p. 75 et dans la RAB, 2004, p. 13.

119. Le Projet de recherche RiViERA (Risques en Ville : Equipements, Réseaux, Archéologie), soutenu par les Ministères de la Recherche et de l'Équipement, coordonné par D. Breyse (Univ. Bordeaux I, CDGA) et P. Thierry (BRGM), s'est donné pour objectif de développer une méthodologie, appuyée sur la géostatistique, permettant de valoriser l'ensemble des données disponibles à l'échelle d'une agglomération et de mettre au point des outils destinés à leur exploitation par les différents acteurs de la ville. Une de ses zones d'application est le centre ancien de Bordeaux, avec une destination archéologique par le biais de modélisations en trois dimensions du sous-sol.

120. Réalisation TemoSol. N° de classement BRGM : 803-6-2255.

121. En géotechnique, est qualifié de remblai toute couche non naturelle, occupations archéologiques comprises.

122. Je les dois à l'amical dévouement de Jean-Pierre Capdeville, qui les a extraites des archives du BRGM d'Aquitaine.

123. Le sondeur a distingué deux couches d'argiles, la seconde plus sableuse.

naturellement encline à des divagations, sur un tracé sensiblement identique ; il est tout aussi probable qu'il a eu tendance à restreindre l'espace non constructible dès lors qu'il n'avait pas d'utilité directe. En conséquence, on peut admettre, au moins

à titre d'hypothèse vraisemblable, que le cours moderne de la Devèze, dont témoignent quelques plans du XVIII^e siècle et, plus précisément, le cadastre de 1811-21, se trouve à l'intérieur de son lit du bas empire.

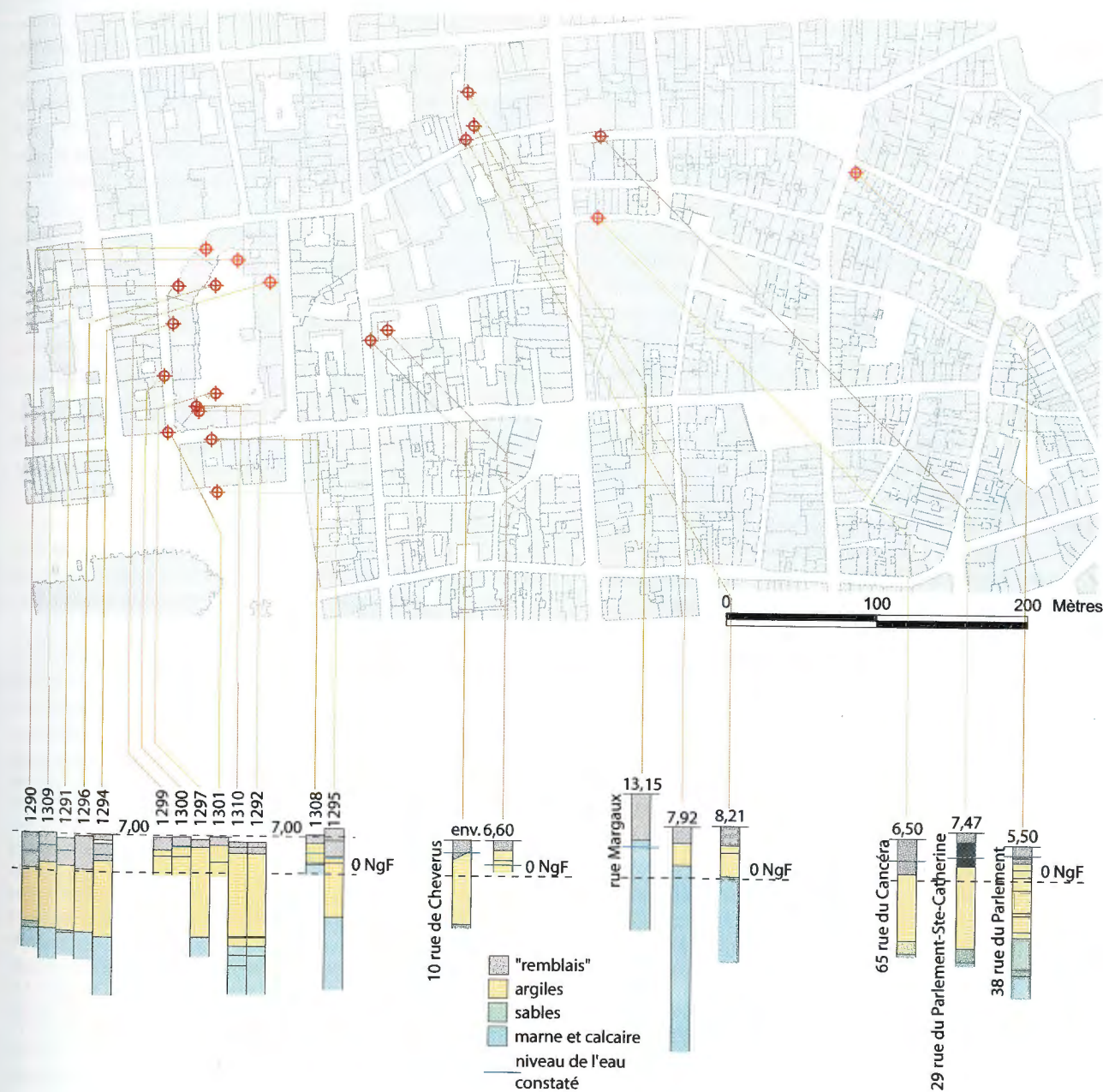


Fig. 19. - Carottages géotechniques dans les parages de la Devèze : plan et logs schématiques. D'après les archives du Brgm Aquitaine.

Synthèse

Au terme de cette relecture des données anciennes sur le port romain de Bordeaux, il est sans doute utile de reprendre les principales conclusions (fig. 20), en distinguant soigneusement certitudes, vraisemblances et hypothèses.

Le port est établi sur la lagune formée par l'estey de la Devèze ; il est mis en eau par les marées et drainé par la rivière. On ne peut exclure qu'il y ait eu d'autres espaces portuaires, en Garonne notamment, mais aucune donnée ne l'indique.

Le bas empire reste la période la mieux documentée, par les textes comme par l'archéologie. L'ambitieux programme qui réorganise la ville à l'intérieur d'une enceinte réaménage aussi le port. La coïncidence des projets, leur coordination, leur unicité même, sont manifestes d'un point de vue matériel – utilisation des mêmes blocs de remploi – mais aussi en plan : malgré ses méandres, la Devèze et le bassin portuaire qu'elle accueille forment l'axe médian de la ville fortifiée, dont la limite occidentale coïncide avec le point ultime de remontée des marées ¹²⁴.

Ce réaménagement ne se borne pas à des constructions de quais nouveaux, encore moins à des reprises ou surélévations de quais plus anciens. L'entrée du port est notablement restructurée. Elle est entourée – sans doute à une certaine distance du chenal lui-même – par les courtines orientales de l'enceinte ; des défenses spécifiques, notamment une ou des tours, sont plausibles mais non attestées. Surtout un quai d'une épaisseur considérable et l'enceinte elle-même condamnent une des deux bouches préexistantes de l'estey. Les maçonneries antiques s'appuient sur un îlot alluvionnaire ; c'est sur ce substrat que sera fondée l'église Saint-Pierre ¹²⁵.

Le bassin portuaire du bas empire se prolonge vers l'ouest, certainement plus loin qu'on ne l'admet généralement. Il est même probable que son tracé est continu, sans rupture mais s'amenuisant progressivement jusqu'à Saint-Christoly – où le renvoi à un « arrière-port » serait sans doute à nuancer. Cette proposition souligne un problème, qui existait déjà dans les hypothèses précédentes mais, à ma connaissance, n'a jamais été formalisé : la rivière – le port – divisant la ville en deux, comment passait-on d'une berge à l'autre ? et notamment vers le milieu, au franchissement du *cardo maximus* que l'on s'accorde à reconnaître vers la rue Sainte-Catherine ¹²⁶ ?

Par ailleurs, l'unicité monumentale du port intérieur – que l'on peut effectivement lire dans le muris Paulin : *quae portum spatiosum nunc etiam muris spatiosa includit in urbe* – serait aussi à nuancer : ce serait bien le cas si l'on envisage de prolonger sans rupture le port jusqu'à Saint-Christoly où les structures observées sont tout sauf homogènes ; c'est le cas

quand on compare les trois segments observés par Mensignac où l'on a trois types distincts d'aménagement. L'idée serait plutôt une succession d'espaces, certes coordonnés, mais adaptés au gré d'utilisateurs différents.

En ce qui concerne l'abandon du bassin portuaire, l'argument de l'envasement de la Devèze à Saint-Christoly, estimé vers le VI^e siècle, ne tient plus, dès lors que l'on prend conscience que le bassin est alimenté en aval par les marées. Aucun argument chronologique solide ne peut être avancé. Cependant on peut se poser la question du lien entre le port et le pôle de pouvoir récemment détecté près de Saint-Projet ¹²⁷, souligner la coïncidence chronologique entre la construction de la tour ducale à l'Ombrière et les premières attestations du marché et du port médiéval sur le Peugue, voire, sur la base de ces rapprochements, esquisser une étape intermédiaire où les deux esteys se trouveraient en concurrence. Toujours est-il que, une fois le port intérieur romain abandonné, l'espace en fut loti selon des orientations différentes de la trame antique. L'assainissement de ce secteur passa sans doute par l'ouverture d'un nouveau chenal au sud de Saint-Pierre, antérieurement au XIV^e siècle.

Quant aux époques antérieures, les éléments de connaissance sont faibles. Pour le haut empire, on peut retenir comme certain qu'une partie du quai nord existait déjà, avant la phase

124. Deux autres paramètres majeurs interviennent dans l'élaboration de ce programme. D'une part, le respect de l'essentiel de la trame viaire orthogonale issue du haut empire. D'autre part, la volonté de préserver l'espace voisin des Piliers de Tutelle – qui nous apparaît aujourd'hui comme le probable centre monumental – au nord du cours du Chapeau-Rouge, cet espace devenant extérieur à la ville – on a d'autres exemples de semblables réorganisations ; avec cette conséquence : la courtine nord de l'enceinte traverse par le milieu des îlots qui durent être au moins partiellement démolis pour établir le glacis extérieur, large d'une cinquantaine de mètres.
125. Sans entrer dans le débat sur la validité de l'attribution à cette église de la mention d'une crypte par Grégoire de Tours, problème qui n'est pas dans notre propos, il est clair, dans ces conditions topographiques, qu'une telle structure a pu exister en ce lieu : nombre de caves ont été taillées dans l'enceinte antique ; si l'espace maçonné est bien large d'une quinzaine de mètres, il y a place pour un creusement d'assez grande envergure. Un débat assez violent opposa plusieurs membres de la Société Archéologique de Bordeaux sur la localisation initiale de cette crypte et de la basilique à laquelle elle aurait appartenu : Braquehay, pensant impossible de construire une crypte dans le contexte alluvionnaire d'un bassin portuaire envasé, s'opposant donc à l'opinion de Longnon (qui maintenait l'église primitive à sa place connue depuis le moyen âge) et s'appuyant sur Chauliac, propose de mettre la basilique Saint-Pierre en lieu et place de Saint-Rémy (BSAB, VI, 1879, p. iii et p. v [14 février et 14 mars 1879] ; BSAB, IX, 1881, p. 9-16), ce qui est vigoureusement contredit par Drouyn et Marionneau (BSAB, VI, 1879, p. vi [9 mai 1879]) ; enfin, Piganeau, reprenant le débat, maintient la localisation usuelle (BSAB, XIII, 1888, p. xxxiv-xxxvi [13 avril 1888]).

126. On peut noter qu'aujourd'hui encore les cotes d'altitude sont plus fortes ici qu'en aval ou en amont.

127. Boutouille, 2003, p. 60-62.

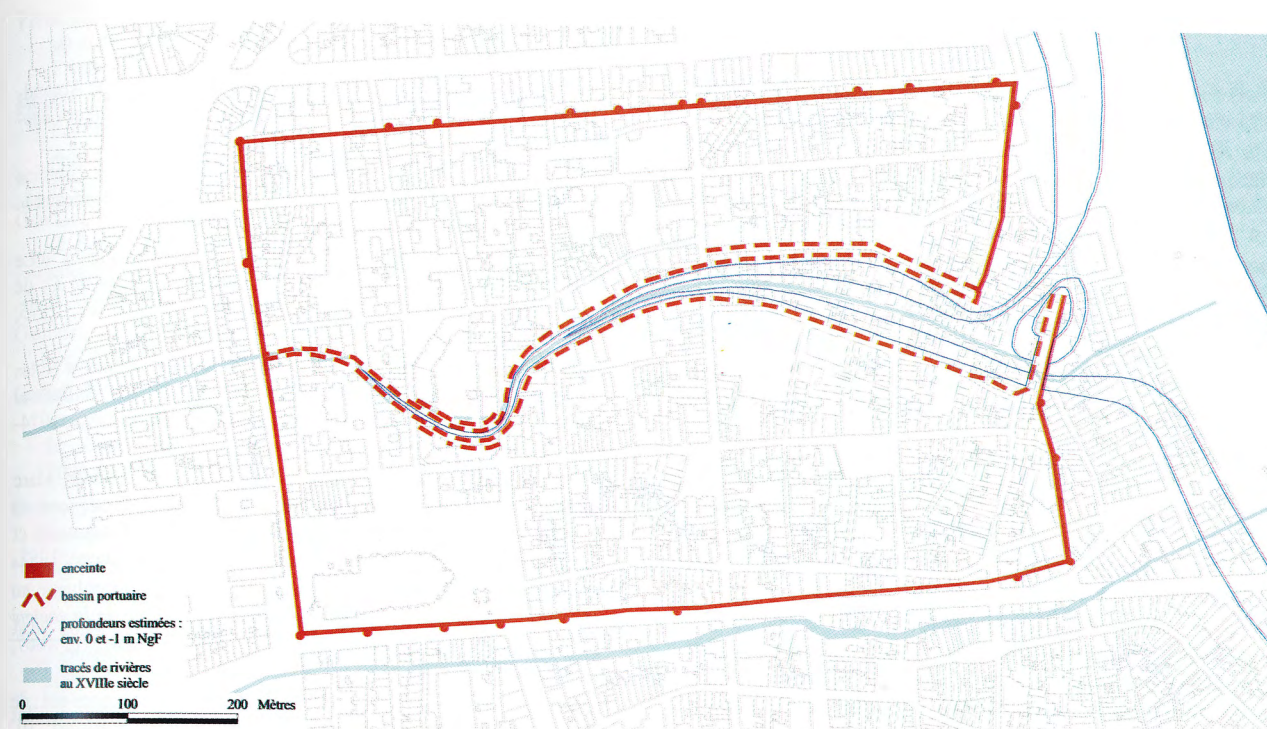


Fig. 20. - Reconstitution en plan du port antique sur la Devèze.

de remaniement ; le I^{er} siècle est assez plausible, compte tenu des essences de bois utilisées et des enseignements à ce propos des récentes fouilles de la Bourse ; les sigillées signalées dans ce contexte vont dans le même sens. On pourrait envisager une progression globale des aménagements depuis ce point vers l'amont, qui justifierait l'apparition assez tardive de structures portuaires avérées à Saint-Christoly. L'embouchure de la Devèze se divisait alors en deux bras, autour d'un îlot d'origine alluvionnaire probable. Aucun argument ne permet de dater l'origine de cette configuration, si ce n'est qu'elle est radicalement modifiée lors du profond remaniement du port et de la ville.

Pour l'époque augustéenne, les indices glanés place du Parlement, une trentaine de mètres en arrière du quai du haut empire, laissent entrevoir l'assainissement des berges boueuses, voire marécageuses, d'une large embouchure, selon des techniques assez voisines de celles qui ont été observées récemment sur le cours du Chapeau-Rouge. Sensiblement à cette époque, Strabon décrit Bordeaux comme un emporion, une ville marché, « επικειμενον λιμνοθαλαττη τινη ην ποιουσιν αι εκβολαι του ποταμου », situé près d'un marécage d'eau de mer qu'alimente l'estuaire du fleuve ¹²⁸. Bien que d'autres interprétations soient possibles, cette expression n'est pas sans

évoquer la lagune – on traduit d'ailleurs souvent par ce mot l'expression grecque, qui me semble porteuse d'un sens plus complexe – la lagune d'un estey, alimentée par les marées. On imagine assez facilement une identification avec l'embouchure de la Devèze. Il est cependant notable que Strabon, en opposition apparente avec ce que semble impliquer la réalité commerciale d'un emporion, n'utilise aucun mot qui évoque une quelconque installation portuaire.

On assisterait ainsi à la progressive conquête des berges d'une lagune, à l'exploitation de conditions topographiques et hydrologiques naturelles à des fins portuaires. La restructuration du port, partie du grand programme urbain qui ouvre le bas empire, correspondrait à la phase de développement maximal. S'en suivrait un long déclin. Jusqu'à ce qu'apparaissent de nouvelles conditions naturelles, ou quasiment naturelles, que le moyen âge en saisisse l'opportunité et développe un autre port d'estey, sur le Peugue.

128. IV, 2, 1. Le pluriel αι εκβολαι, mot à mot les bouches, est classique dans un sens augmentatif et ne peut être utilisé en argument sur la configuration du fleuve, c'est-à-dire la Garonne.

Bibliographie

- Barraud dir., 2005 : Barraud, Dany (sous la direction de). « Bordeaux : 25 siècles d'histoire ». *Archéologia*, n° 424, juillet-août 2005, p. 30-79.
- Barraud et al., 1996 : Barraud, Dany, Linères, Jacques, et Maurin, Louis. Bordeaux. Dans : *Enceintes romaines d'Aquitaine*. D.A.F. n° 53, Garmy et Maurin dir., 1996, p.16-80.
- Barraud et Gaidon, 1992 : Barraud, Dany, et Gaidon, Marie-Agnès. « Bordeaux ». In : Maurin, Louis, (dir.), *Villes et agglomérations antiques du sud-ouest de la Gaule, histoire et archéologie*. Aquitania, supplément, t. 6, 1992, p. 43-48.
- Barraud et Régaldo, 2000 : Barraud, Dany, et Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « De Burdigala à Bordeaux ». *Archéologia*, n° 367, mai 2000, p. 56-65.
- Barraud et Régaldo, 2003 : Barraud, Dany, et Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « La façade orientale de l'enceinte antique de Bordeaux : nouvelles données et nouvelles hypothèses ». In : Bost, Jean-Pierre, Roddaz, Jean-Michel, et Tassaux, Francis (dir.), *Itinéraires de Saintes à Dougga, mélanges offerts à Louis Maurin*. Bordeaux, Ausonius, 2003, Mémoires 9, p. 115-129.
- Baurein, IV, 1876 : Baurein, abbé Jacques. *Recherches sur la ville de Bordeaux* (complément des *Variétés bordelaises*, tome IV). Bordeaux, Féret, 1876.
- Bernard, 1968 : Bernard, Jean. *Navires et gens de mer à Bordeaux (vers 1400- vers 1500)*. Paris, SEVPEN, 1968.
- Bonnardet, 1996 : Bonnardet, Ludovic. « Les portails gothiques de Saint-Pierre de Bordeaux, vestiges isolés au cœur d'une reconstruction ». *Revue archéologique de Bordeaux*, LXXXVII, 1996, p. 88-102.
- Bost, 2002 : Bost, Jean-Pierre. « Bordeaux, ville cosmopolite sous le Haut-Empire romain ». *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1 (3e série), 2002, p. 9-26.
- Boutouille, 2003 : Boutouille, Frédéric. « Enceintes, tours, palais et castrum à Bordeaux, du XIe siècle au milieu du XIIIe siècle, d'après les textes », *Revue archéologique de Bordeaux*, XCIV, 2003, p. 59-75.
- Braquehay, 1882 : Braquehay, Charles. « La basilique Saint-Martin et la basilique Saint-Pierre à Bordeaux ». *Société Archéologique de Bordeaux*, IX, 1882, p. 9-16.
- Calmettes, 2002 : Calmettes, Philippe. « L'estey et le port en Bordelais à la fin du Moyen Age d'après les Archives historiques de la Gironde ». *Revue archéologique de Bordeaux*, XCIII, 2002, p. 141-149.
- Capdevielle et Lapeyre, 1992 : Capdevielle, Jean-Pierre, et Lapeyre, Roger. *Morphogénèse, paysage et peuplement holocènes de la zone littorale aquitaine. Contribution à l'étude paléogéographique du Marais de Reyssou*. BRGM Aquitaine, août 1992.
- Castelnau, 1881. Castelnau d'Essenault, marquis de. « De quelques problèmes d'archéologie au sujet des églises Saint-Pierre, Saint-André et du clocher de Pierre Berland, à Bordeaux ». *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 43^e année, 1881, p. 115-144.
- Coutumes : Barckhausen, Henri, édit. *Livre des Coutumes*. Bordeaux, Archives municipales, Gounouilhou, 1890.
- Crochet, 1969 : Crochet, Henri. « Les fouilles de la rue Arnaud-Miqueu, céramique et objets divers » (compte-rendu de la séance du 12 décembre 1965). *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, LXV, 1963-1969, p. 63-64.
- Crochet, 1974 : Crochet, Henri. « Fouilles de sauvetage rue Arnaud-Miqueu à Bordeaux ». *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, LXX, 1974-1975, p. 71-84.
- D****, 1817 : D****. « Conjectures sur le lieu de la fontaine Divone, et sur la distribution ancienne des eaux à Bordeaux ». *Bulletin polymatique*, XV, 1817, p. 225-230.
- Debord et Doreau, 1975a : Debord, Pierre, et Doreau, Jacques. « Le port antique de Bordeaux (d'après les notes inédites de C. de Mensignac) ». *Revue historique de Bordeaux*, XXIV, 1975, p. 5-18.
- Debord et Doreau, 1975b : Debord, Pierre, et Doreau, Jacques. « Notes inédites de C. de Mensignac sur le port de Bordeaux ». *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, LXX, 1974-1975, p. 97-100.
- Debord et Gauthier (dir.), 1982 : Debord, Pierre, et Gauthier, Marc (dir.). *Bordeaux Saint-Christoly, sauvetage archéologique et histoire urbaine*. Catalogue d'exposition, Musée d'Aquitaine et Direction régionale des Antiquités historiques d'Aquitaine, 1982.
- Delfortrie, 1867 : Delfortrie, Eugène-Edmond. « La cité palustre au centre même de la ville de Bordeaux ». *Mémoires de la société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux*, V, 1867, p. 259-276.
- Delfortrie, 1876 : Delfortrie, Eugène-Edmond. « Le sous-sol de l'ancien Bordeaux ». *Société Archéologique de Bordeaux*, III, 1876, p. 67-69.
- Devienne, 1771 (1862) : Devienne, dom. *Histoire de la ville de Bordeaux*. Bordeaux, 1771. Réédition : Bordeaux, Lacaze, 1862.
- Drouyn, 1879 : Drouyn, Léo. *Bordeaux vers 1450*. Bordeaux, Gounouilhou, 1879.
- Dupré de Saint-Maur, 1782 : Dupré de Saint-Maur, intendant de Guyenne. *Mémoire relatif à quelques projets intéressants pour la ville de Bordeaux*. Bordeaux, 1782.
- Enjalbert, 1960 : Enjalbert, Henri. *Le modelé et les sols des pays aquitains*. Bordeaux, Bière, 1960.
- Etienne (dir.), 1990 : Etienne, Robert (dir.). *Histoire de Bordeaux*. Paris, Privat, 1990.
- Etienne, 1962 : Etienne, Robert. *Bordeaux antique*. Bordeaux, FHSO, 1962. Histoire de Bordeaux (C. Higounet dir.), 1.
- Etienne, 1980 : Etienne, Robert. « Les trois vocations de Bordeaux antique ». In : Higounet, Charles, (dir.), *Histoire de Bordeaux*. Toulouse, Privat, 1980, p. 13-69.
- Etienne, 1995 (1974) : Etienne, Robert. « Strabon (IV, 2, 1) et la fondation de Burdigala ». *Mélanges d'histoire ancienne offerts à William Seston*. Paris, 1974, p. 167-174. Rééd. *En passant par l'Aquitaine... Recueil d'articles de Robert Etienne*. Bordeaux, FHSO, 1995, p. 159-168.
- Etienne, 1995 (1977) : Etienne, Robert. « Burdigala et Garumna ». *Thèmes de recherches sur les villes antiques d'Occident* (Strasbourg, 1^{er} 4 octobre 1971). Paris, 1977, p. 329-340. Rééd. *En passant par l'Aquitaine... Recueil d'articles de Robert Etienne*. Bordeaux, FHSO, 1995, p. 169-184.
- Etienne, 1995 (1986) : Etienne, Robert. *Ausone ou les ambitions d'un notable aquitain*. Recherches et travaux d'histoire sur le Sud-Ouest de la France, III, 1986. Rééd. *En passant par l'Aquitaine... Recueil d'articles de Robert Etienne*. Bordeaux, FHSO, 1995, p. 413-589.

- Féret, 1889 : Féret, Edouard. *Statistique générale (...) du département de la Gironde*. Tome III, première partie : Biographie. Bordeaux, Féret, 1889.
- Février, 1986 : Février, Paul-Albert. « Le site de Bordeaux ». In : Février, Paul-Albert, (dir.), *Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale : Antiquité tardive et Haut Moyen Age (IIIe-VIIIe siècles)*, Catalogue d'exposition. Lyon, 1986, p. 44-47.
- Gauthier, 1964 : Gauthier, Marc. *Bordeaux, fouille de sauvetage, rue du Pont de la Mousque*. Rapport, Direction des Antiquités historiques, 1964. Cf. Gallia (Informations archéologiques), 23, 2, 1965, p. 414-415.
- Gauthiez, 2003 : Gauthiez, Bernard. *Espace urbain, vocabulaire et morphologie*. Paris, éditions du Patrimoine, 2003.
- Gerber, 2004 : Gerber, Frédéric. « Burdigala : port fluvio-maritime des Bituriges Vivisques, les données des fouilles de la place de la Bourse à Bordeaux ». *L'Archéologue*, n° 73, août-septembre 2004, p. 10-11.
- Guérin, 1957 : Guérin, Jean et Bernard. *Des hommes et des activités autour d'un demi-siècle, 1889-1957*. Bordeaux, Delmas, 1957.
- Higounet (dir.), 1973 : Higounet, Charles (dir.). *Histoire de l'Aquitaine*. Toulouse, Privat, 1973. 2 vol.
- Jean, 2004. Jean-Courret, Ezéchiel. *Bordeaux : le réseau viaire de l'Antiquité à nos jours*. Rapport de prospection-inventaire, SRA, 2004.
- Julian, 1887 : Julian, Camille. *Inscriptions romaines de Bordeaux*. Tome I. Bordeaux, 1887.
- Julian, 1890 : Julian, Camille. *Inscriptions romaines de Bordeaux*. Tome II. Bordeaux, 1890.
- Julian, 1895 : Julian, Camille. *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895*. Bordeaux, Féret, 1895.
- Lavaud, 2001 : Lavaud, Sandrine. « Paysage et mise en valeur des palus de Bordeaux à la fin du Moyen Age ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 92, 2001, p. 119-128.
- Mensignac, 1879 : Mensignac, Camille de. « Fouilles pour la reconstruction de l'église Saint-Pierre ». *Société Archéologique de Bordeaux*, VI, 1879, p. 97-112.
- Mensignac, 1880 : Mensignac, Camille de. « Emplacement de la ville romaine de Bordeaux du Ier à la fin du IIIe siècle ». *Société Archéologique de Bordeaux*, VII, 1880, p. 63-176 et planche hors texte.
- Migeon, 2004 : Migeon, Wandel. *Rapport de sondages-diagnostics : suivi des déviations de réseaux du tramway de Bordeaux 2002-2003*. Bordeaux : Communauté Urbaine de Bordeaux, Mission Tramway ; Service Régional de l'Archéologie d'Aquitaine ; Pessac : Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, 2005. 2 vol.

- Moussy, 1974 : Moussy, Claude, éd. *Paulin de Pella, poème d'action de grâces et prière*. Paris, éd. du Cerf, 1974.
- Nicolaï, 1926 : Nicolaï, Alexandre. « Camille de Mensignac ». *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, XLIII, 1926, p. 1-4.
- Nony, 1962 : Nony, Daniel. « Découvertes archéologiques places Saint-Projet, Saint-Pierre et du Parlement à Bordeaux en 1955 et 1956. III Place du Parlement ». *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, LXII, 1957-1962, p. 132-138.
- Perret, 1980 : Perret, Jacques, éd. *Enéide*, IX-XI. Paris, Belles Lettres, 1980. Coll. Budé.
- Redeuilh, 1962 : Redeuilh, Henri. « Découvertes archéologiques places Saint-Projet, Saint-Pierre et du Parlement à Bordeaux en 1955 et 1956. II Place Saint-Pierre ». *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, LXII, 1957-1962, p. 125-132.
- Régaldo, 1996 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Exploration archéologique de la place de la Bourse à Bordeaux ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 87, 1996, p. 39-62.
- Régaldo, 2002 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « A propos de l'angle nord-est de l'enceinte antique de Bordeaux ». *Revue archéologique de Bordeaux*, XCIII, 2002, p. 103-115.
- Régaldo, à paraître : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Le port antique de Bordeaux : bilan et nouvelles hypothèses ». *Archéologie et environnement dans la Méditerranée classique*, Société française d'archéologie classique, à paraître.
- Ricaud, 1918-19 : Ricaud, Théodore. « La fontaine d'Ausone ». *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, XXXVIII, 1918-19, p. 31-41.
- Sansas, avril 1866 (1880) : Sansas, Pierre. « Notes archéologiques sur les fouilles exécutées à Bordeaux de 1863 à 1876 ». *Société Archéologique de Bordeaux*, VII, 1880, p. 25-48 (réédition d'extraits du journal Le Progrès).
- Trial, 1925 : Trial, Pierre. « Etude et traduction du texte de l'inscription de la tour Pey-Berland ». *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, XLII, 1925, p. 39-41 et pl. IV bis.
- Verger, 1968 (1988) : Verger, Fernand. *Marais et wadden du littoral français*. Caen, Paradigme, 1988 (première édition : Bordeaux, Biscaye, 1968 ; deuxième édition : Caen, Paradigme, 1983).
- Vinet, 1574 (1860) : Vinet, Elie. *L'Antiquité de Bourdeaux et de Bourg*. Bordeaux, 1574 (première édition, 1565). Réédition 1860.
- White, 1961 : White, H.G.E., éd. *Ausonii opera*. Londres, Heinemann, et Harvard university press, 1961. Coll. Loeb.
- Ziéglé, 2000 : Ziéglé, Anne. « La statue en bronze d'Hercule trouvée à Bordeaux et conservée au Musée d'Aquitaine ». *Revue Archéologique de Bordeaux*, XCI, 2000, p. 143-152.

Annexes :

Tableaux des mentions de travaux intéressant l'archéologie
dans les carnets d'attachement du surveillant des travaux de l'église Saint-Pierre

1- Les sépultures

Quoi de plus classique que de retrouver des inhumations à l'occasion de travaux sur ou dans des églises ? Saint-Pierre n'en fut pas exempt. Il m'a semblé certes anecdotique pour notre propos, mais intéressant de réunir les témoignages des carnets d'attachement sur le traitement particulier qu'il fut fait à ces restes.

A ce propos on rappellera que l'église possédait un charnier et que, selon Drouyn, il fut déblayé en 1738 et les ossements portés sur les voûtes de l'église ¹²⁹.

129. Drouyn, 1874, p. 381-382.

Me	10 décembre 1879	...mis en tas des ossements du collatéral sud ...
J	11 décembre 1879	Construction du hangard et transport en deux voyages des cercueils pris à SLouis pour recevoir les ossements 2 charpentiers toute la journée soins espéciaux pour ramasser les ossements et les entasser dans les cercueils. 3 manœuvres...
V	12 décembre 1879	...soins especiaux pour triage des ossements dans la fouille et mis en dépôt 3 manœuvres...
S	13 décembre 1879	...soins espéciaux pour triage ossement 1 manœuvre ...
Ma	23 décembre 1879	2 charpentiers au hangar sur la place au triage des ossements. 1 homme toute la journée 2 ½ journée...
Me	24 décembre 1879	Triage des ossements 1 manœuvre...
V	2 janvier 1880	Triage des ossements...
S	3 janvier 1880	...trriage des ossements...
L	5 janvier 1880	Triage des ossements ...
L	12 janvier 1880	... triage d'ossement ...

2- La fouille sud de l'église Saint-Pierre

Fouilles et démolitions de surface

Me	10 décembre 1879	commencé les fouilles coté de rue cours des aides...
J	11 décembre 1879	...fouille des terres côté sud...
V	12 décembre 1879	...soins especiaux pour triage des ossements dans la fouille et mis en dépôt 3 manœuvres...
S	13 décembre 1879	... fouilles des terres et demolition de la fosse d'essance et de sartin mur dans la fouille...
L	15 décembre 1879	...fouille des terres et démolition de vieu mur dans la fouille sud...
Ma	16 décembre 1879	...démolition dans les fouilles sud...
Me	17 décembre 1879	...démolition dans les fouilles sud...
V	19 décembre 1879	...métré des démolitions dans la fouille sud [Cf. croquis en regard = fig. 14b]
S	20 décembre 1879	...démolition [du clocher et] dans la fouille sud...
L	22 décembre 1879	...démolition dans la fouille gauche et fouilles...
Ma	23 décembre 1879	...continué la fouille sud et la démolition dans cette fouille - enlevement des débris...

Fouilles et démolitions profondes

L	5 janvier 1880	...Epierrment de la fouille sud et sondage au pied des maçonnerie...
Ma	6 janvier 1880	...deblément des éboulements et etraisonnement de la fouille sud - triage des ossement. Sondage fait par hommes dans la fouille sud
Me	8 janvier 1880	... fouilles sud et démolition des vieilles maçonneries ...
J	9 janvier 1880	... démolition des vieilles maçonnerie dans la fouille sud et épuisement ...
V	10 janvier 1880	Pris avec M ^r Cellerier le fond de la fouille qui est à 2 ^m 15 en contrebas du dallage au pied du 1 ^{er} pillier de la nef, en contrebas de se niveau les entrepreneurs demande qu'il leurs soit appliqué une plus value pour fouiller dans l'eau et l'embarat des étaies ... Démolition des maçonneries dans la fouille et épuisement ...
L	12 janvier 1880	... travaux dans la fouille sud ...
Ma	13 janvier 1880	... travaux dans la fouille sud ...
Me	14 janvier 1880	... travaux dans la fouille sud ...
J	15 janvier 1880	... travaux dans la fouille sud ...
V	16 janvier 1880	... épuisemt des fouilles du mur sud ...
S	17 janvier 1880	Même travail que le vendredi
L	19 janvier 1880	... fouille sud démolition des vielle maçonnerie.
Ma	20 janvier 1880	... continuation de la fouille sud.
Me	21 janvier 1880	... continuation de la fouille sud.
J	22 janvier 1880	Même travail que le jour pressedant.
V	23 janvier 1880	... continuation de la fouille sud. Etraisonnement de la dite fouille.
S	24 janvier 1880	Démolition [...] dans la fouille sud ...
L	26 janvier 1880	... continuation de la fouille sud et des démolitions de maçonnerie dans cette fouille. Sortie de la fouille sud les gros blocs provenant d'anciennes fondations (les blocs étant ci fort que l'on les a tranché dans la fouille avant de les levers.) (lever avec le palant compensateur.
Ma	27 janvier 1880	Mis dans la fouille sud des pieux de chènes et pin de 1 ^m 33 [ou 4 ^m 33 ?] de long' il peuve encore descendre il y à [?] un de 3 ^m 33...
Me	28 janvier 1880	... continuation de la fouille sud - épuisement - enlevement des gros blocs provenant de la fouille sud.
V	30 janvier 1880	... continuation de la fouille sud ...
S	31 janvier 1880	... continuation de la fouille sud ...

Du 6 février au 16 avril : battage et blocage des pieux.

2- La fouille du clocher

Démolition de la maison

Ma	4 mai 1880	... demolition de la maison Denon ... fouille à l'emplacement du clocher pour essai de pieux relever avant la demolition de la maison – 1 ^e partie – 5,00 x 0,80 x 2,30 2 “ 3,70 x 0,80 x 2,30
Me	5 mai 1880	même travail que le 4 courant — Suit un plan de la maison Denon
L	10 mai 1880	Démolition de la maison sur la place – (malgré la défiance faite par Mr Bergerot de démolir avec le cric, et celle de Mr Minvielle et la mienne il ont continué à le faire ce qui a résulté de cette chute qu'une partie du mur lateral nord a été démolie ...
Ma	11 mai 1880	même travail que le 10
Me	12 mai 1880	même travail que le 11
J	13 mai 1880	même travail
V	14 mai 1880	même travail
S	15 mai 1880	même travail que le 14 mai
	16-17 mai 1880	fêtes de pentecote
Ma	18 mai 1880	... terrassement du clocher à l'emplacement de la maison ...

Fouilles profondes

Me	19 mai 1880	fouille du clocher à la place de la maison ...
J	20 mai 1880	même travail ...
V	21 mai 1880	fouille du clocher ...
S	22 mai 1880	même travail que le 21.
L	25 mai 1880	même travail ... [vente de matériaux] ... (couche de bloc romain 6 mètre)
Ma	26 mai 1880	même travail
Me	27 mai 1880	même travail
Me	Juin 1880	le 9 ... Nogé six heures pour le puits de la fouille du cloché
L	9-14	le 14 ... dix huit manœuvres dont 12 occupés à la fouille du cloché ...
S	19-26	le 19 mêmes personnels occupés aux mêmes travaux jusqu'au 20
L		le 21 ... 20 manœuvres dont douze occupés à la fouille du cloché ...
MMJ		le 22.23.24. mêmes personnels occupés aux mêmes travaux.
VS		Le 25 et le 26 ... 20 manœuvres dont douze occupés à la fouille du cloché
L	28-30	le 28 ... 20 manœuvres dont 14 occupés à la fouille du cloché ...
Ma	juillet 1880	le 29 mêmes personnels occupés aux mêmes travaux
Me	1-10	le 30 mêmes personnels occupés aux mêmes travaux
JVS		du 1 ^{er} au 3 mêmes personnels occupés aux mêmes travaux dont 14 hommes occupés à la fouille du cloché
		le 4 Néant du 5 au 10 juillet ... 20 manœuvres dont 17 manœuvres occupés à la fouille du cloché
LMM	19-25	du 19 au 25 douze hommes constamment dans la fouille du cloché et quatre charpentiers pendant deux jours
JVSD		occupés à l'etayage des éboulements des terres et un autre à couper les anciens pieux ...

Du 26 juillet au 29 août : battage des pieux et fondation du clocher.



Les statuettes en bronze et en terre cuite
du musée d'Aquitaine

par Emilie Hargous-Lhospital

Introduction

Le musée d'Aquitaine conserve parmi ses collections un ensemble de statuettes de petites dimensions divisées en deux catégories : les bronzes et les terres cuites. D'une manière générale, elles représentent deux types de figuration : les personnages et les animaux.

Les études concernant les collections de terre cuite et de bronze ont généralement été menées indépendamment, bien que les figurines résultent d'une même pratique religieuse, principalement à cause de leur différence de matériau qui comporte des spécificités bien distinctes. En effet, leur emploi similaire exprimait une vision toute particulière de la religion romaine, les statuettes faisant partie intégrante de la vie quotidienne des populations antiques. Les figurines en bronze et en terre cuite reflètent ces croyances. Elles représentent en grande majorité des dieux, même si des animaux et des enfants sont également figurés. L'identification d'une figurine s'avère assez aisée grâce à l'iconographie et aux attributs des dieux déjà bien connus.

Le domaine de la petite statuaire est une spécialité très bien connue¹. Quelques études particulièrement importantes² ont permis l'analyse des figurines du musée d'Aquitaine grâce à une typologie préétablie selon les différents modèles de représentation. L'étude des statuettes révèle une quantité importante de thèmes représentés dans des typologies aussi nombreuses que variées. Chaque dieu peut être figuré de plusieurs manières,

plus ou moins classiques, ou avec des éléments spécifiquement locaux rajoutés, comme la roue ou la spirale pour Jupiter, ou adoptent de nouveaux schémas de figuration typiquement locaux tels que le Mars nu ou le Mercure nu. Cependant, des traditions subsistent encore dans des figurations spécifiquement régionales telles que les déesses-mères en terre cuite.

L'étude des statuettes présente toutefois quelques difficultés. La datation précise des objets et la localisation des ateliers de fabrication sont les obstacles les plus importants. Quelques éléments peuvent cependant être pris en compte pour proposer une datation approximative.

1. Notamment Babelon E. et Blanchet J.-A., 1895, *Catalogue des bronzes de la Bibliothèque Nationale*, Paris ; Faider-Feytmans G., 1957, *Recueil des Bronzes de Bavi*, VIII^e supplément à *Gallia*, Paris ; Rolland H., 1965, *Bronzes antiques de Haute-Provence*, XVIII^e supplément à *Gallia*, Paris ; Boucher S. et Tassinari S., 1976, *Bronzes antiques, musée de la civilisation gallo-romaine à Lyon*, Lyon ; Pottier E., 1890, *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité*, Paris ; Tudot E., 1860, *Collections de figurines en argile, œuvres premières de l'art gaulois, avec les noms des céramistes qui les ont exécutées*, Paris ; Blanchet A., « Etude sur les figurines en terre cuite de la Gaule romaine » dans *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, LI, 1891, p. 65-224.

2. Rouvier-Jeanlin M., 1972, *Les figurines gallo-romaines en terre cuite au musée des Antiquités Nationales*, Paris ; Boucher S., 1976, *Recherches sur les bronzes figurés de Gaule pré-romaine et romaine*, Rome.

La fonction et la destination des objets

La diversité des thèmes constitue paradoxalement un point commun entre les statuettes en bronze et en terre cuite. Dans les deux domaines, les sujets religieux sont privilégiés, mais les sujets dits profanes sont également représentés. Ainsi, en ce qui concerne les objets en terre cuite, des enfants, des animaux, des personnages peuvent être représentés. Le travail d'étude et de compréhension de leur fonction, s'il est établi, est rarement repris d'une publication à l'autre. E. Pottier³, en 1890, a clairement expliqué les différentes hypothèses qui ont été émises avant lui, se fixant finalement sur l'opinion de protection générale de l'individu ou de sa famille communément reprise⁴ par la suite. Le point qui lui servit de comparaison est la production de terre cuite grecque dont l'emploi est assez bien connu.

Ces statuettes, bronzes et terres cuites confondus, se retrouvent en général en trois lieux distincts : les laraires familiaux, dans toutes les demeures possibles, les nécropoles, dans les tombes ou à proximité, et les sanctuaires. Ces figurines, de techniques différentes, appartiennent le plus souvent au même domaine religieux et avaient d'une manière générale une même fonction : la protection. Dans la demeure familiale, le maître des lieux invoquait par le biais du lairai où étaient déposées les effigies des dieux, protection et prospérité pour toute la famille. Dans les nécropoles, les statuettes étaient placées auprès des morts pour veiller sur eux dans l'au-delà et l'accompagner tout au long du chemin. Enfin, dans les sanctuaires, les fidèles apportaient des figurines en qualité d'ex-voto et d'offrandes aux dieux.

Toutes ces fonctions n'étaient pas prédéterminées lors de la confection de la statuette⁵, l'acheteur décidant par la suite de la destination. Les figurines symbolisant des animaux et des enfants faisaient souvent office de jouets ou d'ornements décoratifs dans la maison, avant d'être placés auprès du défunt dans la tombe, en particulier celle des enfants. Chaque statuette représente une divinité différente et chaque divinité possède une fonction particulière. En implorant telle ou telle divinité, c'était plutôt sa protection dans le domaine concerné qui était invoqué. Toutefois, E. Pottier remarque que les figurations autres que les divinités pouvaient aussi bien être retrouvées dans les laraires familiaux. Il prend comme exemple un masque de jeune homme aux cheveux bouclés trouvés en deux exemplaires à Pompéi⁶ : un dans la nécropole, l'autre dans la maison d'un particulier, *Epidius Rufus*. Cet exemple confirme l'hypothèse que c'était l'acheteur qui décidait de l'emploi de la statuette : « peu de terres cuites [étaient] spécialement funéraires ; l'emploi général de ces objets est applicable à tous les besoins de la vie religieuse, qu'elle se rapporte aux vivants, aux dieux ou aux morts »⁷.

L'emploi de ces statuettes semble inchangé depuis l'époque classique grecque. Le fait que ces mœurs se soient imposées naturellement aux Gaulois en même temps que l'adoption des représentations figurées des dieux par le biais des statuettes est intéressant à souligner.

La collection du musée d'Aquitaine

Cette collection de figurines en bronze et en terre cuite du musée d'Aquitaine ne constitue pas à proprement parler un groupe homogène car elle ne provient pas d'un même lieu ou d'un même ensemble. Chaque statuette possède sa propre histoire. Cette collection s'est constituée à la suite de dons, d'acquisitions ou encore à la suite du dépôt de la Société Archéologique de Bordeaux. Sur soixante-cinq statuettes, terres cuites et bronzes confondus, dix-huit sont de provenance certaine : dix ont été trouvées à Bordeaux même, quatre à la Croix d'Hins (Gironde), deux en Dordogne, une dans le Puy-de-Dôme et une en Italie (Bologne). Sur les dix statuettes qui viennent de la ville de Bordeaux, cinq proviennent de la nécropole de Terre Nègre, située entre les rues Naujac, Paulin, Mondenard et Ernest-Renan, nommée ainsi en raison de sa terre noircie par les multiples incinérations. Elle nous a livré un Mercure en bronze, une déesse-mère à un enfant, un corps de Vénus anadyomène, un enfant vêtu du *bardocucullus* et un pâtre avec un agneau. En plus de ces dix statuettes de Bordeaux, on a présumé que six autres statuettes étaient elles aussi bordelaises, mais sans en préciser la provenance exacte, comme par exemple celles d'Isis-Fortune ou d'Apis.

D'autre part, la supériorité numérique des représentations du dieu Mercure dans le domaine des bronzes est à relever. Certaines précautions sont indispensables quant aux conclusions que nous pouvons en tirer car sur neuf statuettes de Mercure, en comptant le fragment de bras et le caducée, quatre proviennent de manière sûre de Bordeaux. Cependant, les autres déités étant représentées le plus souvent en deux exemplaires, de provenance soit incertaine, soit inconnue, le fait peut être souligné. Les représentations des déesses-mères et des Vénus anadyomènes, même si pour la plupart ne sont que fragmentaires, sont elles aussi présentes en grand nombre.

3. Pottier E., 1890, p. 263-297.

4. Rouvier-Jeanlin M., 1972, p. 27-29.

5. Pottier E., 1890, p. 289.

6. *Ibid.*, p. 288-289.

7. *Ibid.*, p. 289.

Une étude attentive des statuettes permet d'appréhender la technique de fabrication de ces figurines. La confection des terres cuites est beaucoup plus simple que celle des bronzes. Elle comprend plusieurs étapes dont une des plus importantes est le façonnage du modèle où le coroplaste va modeler soit une figurine pleine, soit une figurine dans un moule très dur qui sera très souvent bivalve, comme c'est le cas pour nos statuettes, mais qui peut se composer de plus de pièces encore. Il y aura donc, en ce qui concerne les personnages, une moitié de moule pour la face et une moitié de moule pour le revers ; une moitié de moule pour le côté gauche et une moitié de moule pour le côté droit pour ce qui est des animaux. Cette manière de modeler les figures à l'intérieur d'un moule bivalve présente de nombreux avantages : elle permet d'obtenir « le moins d'épaisseur possible aux parois, d'avoir un faible retrait et d'éviter les accidents de cuisson, [et d'obtenir] des pièces creuses d'une grande légèreté »⁸. Pour ce faire, le sculpteur applique un morceau d'argile dans le creux du moule (laissant ainsi souvent ses empreintes à l'intérieur des figurines). Une fois l'épreuve démoulée, les détails inscrits en creux dans le moule apparaissent en relief sur cette dernière. Il fait sécher les deux parties de moulage à l'air libre. Une fois sèches, le coroplaste taille un trou d'évent sur une des faces reproduites pour permettre à l'eau de s'évaporer lors de la cuisson sans provoquer d'incidents. Puis il les réunit et les soude l'une à l'autre avec un peu de barbotine (argile liquide délayée).

La dernière étape consiste à peindre la figurine, car, comme le rappelle E. Pottier, « toutes les statuettes de terre cuite antiques étaient peintes »⁹ tant sur le corps, les vêtements, le visage, les cheveux, les pieds que sur le socle. On les trempait dans un bain de lait de chaux qui blanchissait l'objet et permettait d'obtenir des couleurs variées et lumineuses une fois la figurine peinte. Ainsi, quelques traces de peintures subsistent encore sur certaines figurines comme nous pouvons le voir sur deux de nos exemplaires : celle de la déesse-mère à un enfant et celle de la poule dont les yeux sont soulignés de noir.

La fabrication des statuettes en bronze relève plus particulièrement du procédé de fonte à cire perdue. La difficulté posée par ce procédé est de déterminer si ces pièces ont été exécutées grâce à un moule qui ne permet que la création d'un modèle original, nommé moule à creux perdu, ou grâce à des moules réutilisables, permettant une fabrication en série de l'objet et donc de reproduire plusieurs fois le même modèle, appelés moules à bon creux. Les deux méthodes relèvent d'un même procédé initial.

Le procédé de la fonte à cire perdue¹⁰ consiste à remplacer le modèle original en cire par du métal en fusion.

La première étape consiste donc à élaborer un modèle original en cire avec, en général, nombre de détails. Puis, des jets, des égouts et des événements, tuyaux qui permettent l'évacuation de la cire, de l'air et la coulée du métal, sont directement ajoutés au modèle en cire. Celui-ci est ensuite recouvert de ce que l'on nomme un moule de potée résistant à de fortes chaleurs et réalisé grâce à divers matériaux. Il se compose de plusieurs couches épaisses posées successivement et renforcées par une armature métallique avant son dessèchement, puis l'armature est à son tour recouverte d'une épaisse couche de potée. Après ces différentes opérations, l'ensemble est placé dans le four et toute la cire, celle du modèle, des jets, des événements et des égouts, va se liquéfier et s'écouler hors du moule de potée. La température du four est ensuite élevée progressivement pour permettre la cuisson.

Après refroidissement du moule, les égouts sont bouchés par des tampons de terre, puis on enterre le moule de potée à l'intérieur d'une fosse, le plus souvent la tête en bas, pour procéder à une coulée renversée, nommée ainsi en raison de la position de la statuette la tête en bas pour diminuer ainsi le nombre de défauts qui se situent le plus souvent à l'endroit où le métal est versé en dernier¹¹. Cette mise en place permet de limiter les défauts éventuels qui pourraient avoir lieu lors de la coulée et qui sont moins visibles et surtout moins importants au niveau des pieds. Seule la partie supérieure dépasse, laissant libre le bassin de coulée et l'extrémité des jets et des événements. Le métal est porté à son point de fusion, 1100° pour le bronze, avant d'être versé sans interruption dans le moule, remplaçant ainsi la cire d'origine. Après refroidissement, le moule de potée est détruit et le bronze apparaît avec le reste des événements et des jets, qui sont coupés par la suite.

La technique du moule à bon creux, réutilisable, reprend le même procédé que la technique du moule à creux perdu, mais le moule est formé par deux valves démolables et réutilisables qui seront ensuite soudées l'une à l'autre laissant la trace d'un raccord éliminé par les finitions. Un moule en plâtre ou en terre cuite est donc élaboré, refermé, rempli de cire liquide proche de son point de solidification, puis l'épreuve de cire est dégagée. Il

8. Pottier E., 1890, p. 249.

9. *Ibid.*, p. 259.

10. Vuailat D., 1998, p. 79-85.

11. Rolley C., 1978, p. 12.

ne reste plus qu'à répéter les mêmes gestes que pour le moule à creux perdu avec la pose des jets, des évents et des égouts, la fabrication du moule de potée, etc. Le raccord est visible longitudinalement sur quelques statuettes du musée d'Aquitaine.

A partir de ces épreuves moulées, le sculpteur pourra réaliser des surmoulages qui seront toutefois de moins bonne qualité au fur et à mesure des tirages car les détails des traits du visage et anatomiques s'estompent progressivement et les exemplaires sont de plus petites dimensions.

La finition, qui est la dernière étape, consiste à rectifier les éventuels défauts de coulée et à éliminer toutes les traces de fabrication. Elle est complétée par le polissage de la statuette et parfois la gravure d'un éventuel décor si le modèle en cire n'en comportait pas. Les défauts prennent en général la forme de bulles d'air qui forment de petits trous, ou encore des boursoflures sur la surface du métal. Toutefois, la finition peut quelquefois être visible, comme par exemple sur une des Vénus pudiques du musée où les traces de limes sont encore perceptibles.

Une grande majorité des statuettes étudiées ont été restaurée par Madame Brigitte Derion, conservatrice et dirigeant autrefois le service de restauration des œuvres au musée d'Aquitaine de Bordeaux.

Le contexte religieux de la Gaule après la Conquête romaine

La Gaule était peuplée de façon hétérogène et chaque Leuplade possédait son panthéon divin, certains dieux étant plus honorés que d'autres. Ces différentes tribus, au dire de P.-M. Duval¹², E. Thévenot¹³ ou encore S. Boucher¹⁴, répugnaient à représenter leurs divinités sur des monuments ou sous forme d'idole ou encore n'en éprouvaient pas le besoin, se moquant parfois devant de telles croyances. Lorsque la Gaule fut conquise par les Romains, les cultes officiels, principalement celui rendu à l'empereur, durent être célébrés. Mais l'exercice de la religion bénéficia d'une plus grande liberté, les Romains ne forçant pas les Gaulois à adopter leur religion de force, qui aurait eu pour conséquence un effet inverse de rejet. Un phénomène nommé selon les auteurs : *interpretatio romana*, *interpretatio celtica* ou *gallica*, ou *assimilatio*, se fit progressivement jour. Ces différentes appellations traduisent un processus qui reflète les mentalités de l'époque, les Gaulois reconnaissant dans les divinités romaines certaines de leurs divinités, et inversement, les Romains identifiant certaines déités « barbares » comme étant comparables aux leurs. Grâce à ce processus d'*assimilatio*, les Gaulois furent moins réticents à représenter leurs divinités, empruntant les schémas

classiques du panthéon gréco-romain qui se rapprochaient le plus de leurs dieux pour mieux les figurer. Puis la façon de représenter les dieux évolua, parfois jusqu'à introduire des schémas nouveaux, mais en conservant la plupart du temps ce classicisme¹⁵. Cependant chaque région continua de privilégier ses propres dieux, n'obéissant pas forcément à la hiérarchie gréco-romaine qui avait institué Jupiter, le dieu tout-puissant, au premier rang, mais honorant plus facilement un dieu dont ils se sentaient le plus proche et qui correspondait le mieux à leurs attentes. Ce processus d'*assimilatio* fonctionna tellement bien, que certaines divinités gréco-romaines, en grande majorité masculines, furent désignées sous des appellations celtiques parfois accolées à leur nom romain comme par exemple Mars, qui reçut le surnom de *Albiorix* « Roi du monde » ou *Segomo* « Victorieux »¹⁶. D'un autre côté, certains noms romains furent suivis d'un qualificatif latin indiquant la fonction honorée, par exemple à Bordeaux Mercure, qui fut honoré sous le nom de *Visucius* signifiant « qui sait »¹⁷.

Au sein de ce panthéon, un dieu fut apparemment particulièrement honoré en Gaule. Il s'agit du dieu Mercure. César a été le premier à l'affirmer même si depuis cette déclaration a été âprement discutée par les différents auteurs comme P.-M. Duval¹⁸, S. Deyts¹⁹ ou encore E. Thévenot²⁰. César déclare ainsi : « Le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure. Ses statues sont les plus nombreuses. Ils le regardent comme l'inventeur de tous les arts, comme le guide des voyageurs sur les routes, comme le plus capable de faire gagner de l'argent et prospérer le commerce »²¹. Depuis, ces mêmes auteurs (Duval, Deyts, Thévenot, mais aussi Coulon²² et Hatt²³) ont démontré que Mars avait lui aussi connu un grand succès en même temps que le dieu Mercure.

12. Duval P.-M., 1957, p. 14.

13. Thevenot E., 1968, p. 11.

14. Boucher S., 1978, p. 43.

15. Boucher S., 1978, p. 45.

16. Duval P.-M., 1957, p. 71.

17. Hatt J.-J., 1989, p. 217.

18. Duval P.-M., 1957, p. 107.

19. Deyts S., 1992, p. 110.

20. Thevenot E., 1968, p. 74.

21. César, *Bellum Gallicum*, (RAT M. César, *La guerre des Gaules*, Paris, Garnier Flammarion, 1964), livre sixième, chap. XVII.

22. Coulon G., 1990, II, p. 171.

23. Hatt J.-J., 1989, p. 206.

Rappel du contexte historique de la ville de Bordeaux

L'importance du culte de Mercure, traduit par le nombre L'important de figurines retrouvées à Bordeaux, peut se comprendre à travers le passé historique de la ville. C'est à partir du VI^e siècle av. J.-C. que les premiers habitants de Burdigala se fixèrent au pied des terrasses graveleuses bordant la Garonne dans un espace limité au sud par la vallée de la Devèze et au nord par le marais des Chartrons. Depuis les travaux de Jean Hiernard on pense que les Bituriges Vivisques sont arrivés tardivement en Aquitaine après la Conquête, à la suite d'une décision stratégique de Rome : déplacer ce peuple gaulois dans cette région pour réduire le territoire et la puissance des Sansons²⁴.

Burdigala bénéficia d'une position stratégique au milieu des réseaux routiers qui furent mis en place par la suite. Une des plus importantes voies de communication est celle qui relie Narbonne à Bordeaux. Cette voie favorisa d'ailleurs la « pénétration des modèles artistiques qui influencent entre autres les stèles funéraires de Bordeaux »²⁵. Cette position stratégique attira de nombreux étrangers dont des Grecs et des Orientaux. Burdigala a donc cette vocation commerciale²⁶ prépondérante, dont parle R. Etienne, qui fait d'elle un *emporion*, une ville-marché²⁷.

Burdigala est donc une ville dynamique, qui favorise le commerce grâce à un important réseau routier, qui s'adapte à la condition romaine et attire les étrangers.

Les fouilles de la place des Grands Hommes à Bordeaux révélèrent la présence d'une activité artisanale assez diversifiée dès l'aménagement du *decumanus*²⁸. Une de ces activités concerne celle du bronze. Des vestiges comprenant des foyers, des creusets, des moules, des niveaux noircis ont été retrouvés. Malheureusement, rien ne concernait les décors moulés ou des fragments de statuettes pouvant conduire à une fabrication locale de figurines. Par ailleurs, on sait qu'il est assez fréquent de retrouver des ateliers de bronziers, entre autres, éloignés de la ville pour des raisons de sécurité à cause de la présence des fours²⁹. Cette prudence n'est pas vaine car le quartier correspondant à l'actuelle Place des Grands-Hommes a été victime d'un incendie vers 70 ap. J.-C. Ce type de vestiges n'apparaît pas seulement dans ce quartier ; d'autres débris semblables ont été découverts dans Bordeaux-même, à Tourny³⁰, et dans les communes alentours comme à l'Isle-Saint-Georges, près de Cadaujac, où des vestiges de fours liés à un métier du bronze ont été retrouvés³¹. La présence de ces différents fours attachés à l'activité du bronze confirme l'hypothèse émise par S. et J.-P. Boucher³² concernant la présence d'ateliers dans les villes importantes. Considérant l'importance de la ville de

Bordeaux à l'époque antique et les vestiges archéologiques déjà retrouvés, même si aucun fragment de moules de statuettes n'a été découvert, l'existence d'éventuels ateliers de fabrication de ces bronzes n'est pas à exclure.

Les divinités représentées dans la collection du musée d'Aquitaine

Pour une plus grande commodité, l'ordre choisi pour l'étude des statuettes suit la hiérarchisation classique du panthéon gréco-romain. Chaque divinité correspond à une typologie particulière déjà bien définie par S. Boucher pour les bronzes et M. Rouvier-Jeanlin pour les terres cuites. Elles seront reprises ici.

Le panthéon gréco-romain

Jupiter

Dans son ouvrage, César cite Jupiter au quatrième rang des divinités honorées en Gaule, mentionnant « son empire sur les hôtes des cieux »³³. Dans le panthéon classique, il était le premier des dieux car il régnait à la fois sur toutes les divinités et sur tous les hommes. Sa fonction la plus importante, représentée par le foudre, évoquait les phénomènes météorologiques. A la posture et aux attributs gréco-romains, les Gaulois ajoutèrent d'autres attributs comme par exemple la roue, les spirales symbolisant le tonnerre qu'ils craignaient plus que tout, ou le swastika³⁴. Ils pouvaient encore le figurer sous les traits d'un cavalier terrassant un monstre anguipède, monstre marin mi-cheval mi-poisson³⁵. Grâce à ces attributs, les Gaulois élargirent par conséquent les fonctions classiques de Jupiter

24. Sireix C., Burdigala et les Bituriges Vivisques. *Archéologia*, n° 424, juillet-août 2005, p. 23. Hiernard J., Bituriges du Bordelais et bituriges du Berry : l'apport de la numismatique. *Revue Archéologique de Bordeaux*, T. LXXXVIII, 1997, p. 61.

25. Etienne R., p. 24, 1990.

26. *Ibid.*, p. 13.

27. Strabon, *Géographie*, IV, 2, 1.

28. Feugère M., 1997, p. 111.

29. *Ibid.*, p. 114.

30. *Ibid.*, p. 114.

31. Sion H., 1994, p. 174.

32. Boucher S. et J.-P., 1988, p. 10.

33. César livre sixième, chap. XVII.

34. Duval P.-M., 1957, p. 72-74 ; Thevenot E., 1968, p. 44.

35. Deyts S., 1992, p. 101.



Fig. 1. - Jupiter tonnant.

en les diversifiant autant que possible. Ainsi s'ajoutent à ses attributions habituelles la protection des cultures, mais aussi la guérison ³⁶.

La collection du musée d'Aquitaine comprend deux statuettes en bronze représentant Jupiter. Ces deux statuettes appartiennent à deux typologies différentes qui restent malgré tout dans un schéma très classique : le « Jupiter tonnant » (fig. 1) et le « Jupiter en majesté » (fig. 2).

Le type du Jupiter tonnant serait apparu avec une statue de Léocharès au IV^e siècle av. J.-C. nommée *Zeus Brontaios*, elle-même inspirée d'une statue de Lysippe. Elle représente le dieu debout, nu, couronné (en général de laurier symbole de puissance et d'autorité), appuyé sur un sceptre d'une main et tenant le foudre de l'autre. L'identification de notre exemplaire, tronqué au niveau des deux bras, aurait pu s'avérer difficile. Heureusement, les multiples exemples existant dans tout le monde romain facilitent l'identification et le classement à l'intérieur d'une éventuelle typologie, mais surtout révèlent la popularité du sujet. Ce modèle grec a été repris à Rome avant d'être diffusé dans toute la Gaule et tout le monde romain. Les détails de l'exemplaire du musée d'Aquitaine sont peu lisibles et schématisés, le rendu de la musculature du torse très peu visible. Malgré tout, elle s'inscrit dans une typologie bien connue et ne présente pas d'originalité particulière.

L'autre statuette représente Jupiter sous son autre figuration : « en majesté ». Cette dénomination vient de la posture qu'il adopte et qui reflète une attitude calme et tranquille proche de la sérénité. Ce schéma serait issu d'un modèle grec du V^e siècle av. J.-C. et dont l'auteur serait Myron ou Phidias ³⁷. La reproduction la plus proche de cet exemplaire classique serait le bronze du musée des Offices à Florence. En observant celui-ci, nous constatons effectivement une posture identique à celle de notre statuette. Le positionnement des jambes, des pieds et du bras droit sont pratiquement identiques, seule la tête est disposée différemment. Elle est légèrement penchée sur la droite pour le bronze de Florence, tandis qu'elle est nettement tournée à droite pour ce qui est de notre figurine qui possède une musculature moins prononcée, tout en finesse, malgré la présence de tous les détails anatomiques nécessaires.

Cette figuration a également été reprise de nombreuses fois, comme nous pouvons le constater à travers l'abondante production conservée dans les différents musées européens. Par ailleurs, un exemple tout à fait troublant est conservé au Staatliche Museen de Berlin. Cette statuette, en tout point comparable à celle de Bordeaux, possède la même posture,

36. Duval P.-M., 1957, p. 76.

37. *Ibid.*, p. 136 ; *DAGR*, « Jupiter », III, première partie (H-K), p. 703.



Fig. 2. - Jupiter en majesté.

le même déhanchement, la même figuration des pieds et des jambes, et le même visage. Toutefois, les détails de l'exemplaire de Bordeaux sont beaucoup plus estompés que celui de Berlin. Les traits du visage, les cheveux et la musculature sont beaucoup moins soulignés et ressortent moins que ceux de Berlin. La ressemblance frappante entre les deux exemplaires pourrait faire penser que la figurine du musée d'Aquitaine est un surmoulage de celle du musée de Berlin en raison des détails très estompés.

Ces deux statuettes de Jupiter illustrent donc une typologie très classique reprise dans tout le monde romain. Les deux exemplaires étudiés ne présentent aucun attribut « gaulois », ni même un mélange des deux « civilisations » (gauloise et gréco-romaine) comme ce fut le cas pour certaines figurines qui exposaient le foudre et la roue par exemple. Les figurations du dieu Jupiter conservés au musée d'Aquitaine restent dans la continuité du schéma gréco-romain.

Mars

Lorsque le dieu romain Mars est arrivé en Gaule, il existait déjà dans le panthéon gaulois un dieu qui avait les mêmes fonctions que lui. Celui-ci, nommé Teutatès, était un « dieu de la tribu » ³⁸, selon les mots de Paul-Marie Duval, qui protégeait les hommes en temps de guerre comme en temps de paix, très proche en cela de Mars. De nombreux auteurs, E. Thévenot ³⁹, G. Coulon ⁴⁰, J.-J. Hatt ⁴¹ et S. Deyts ⁴² sont unanimes en ce qui concerne le grand succès de ce dernier. Cet engouement s'est traduit par le nombre important de sanctuaires qui lui ont été consacrés, des surnoms indigènes qu'il a reçu ou qu'on lui a associé et de ses effigies. En cela, il dispute la première place à Mercure, bien que César lui ait accordé la troisième place des divinités romaines les plus honorées en Gaule après Mercure et Apollon ⁴³. Cette affirmation de César n'est donc plus d'actualité ; il faut surtout retenir que Mars ne fut pas simplement honoré dans les régions militarisées, et que ses attributions s'élargirent grandement. Ainsi, sa première attribution était guerrière, conservant de la sorte la tradition, mais il fut aussi souvent associé à Jupiter, selon Thévenot, dans sa qualité de « brillant » ou de « lumineux » ⁴⁴, et aussi à Apollon dans ses fonctions de guérisseur ⁴⁵. En effet, il semblerait que dans les

38. Duval P.-M., 1957, p. 25.

39. Thévenot E., 1968, p. 74.

40. Coulon G., 1990, II, p. 171.

41. Hatt J.-J., 1990, p. 206.

42. Deyts S., 1992, p. 110.

43. César, livre sixième, chap. XVII.

44. Thévenot E., 1968, p. 49.

sanctuaires consacrés à Mars, comme au temple de Mars *Nodens* à Lydney (Angleterre) ou aux thermes de Bath (Angleterre), des « yeux votifs et des cachets d'occulistes »⁴⁶ ont été retrouvés. Thévenot énumère de ce fait toutes ses attributions, allant de « protecteur de la tribu, protecteur des défunts, pourvoyeur d'abondance, et évoqué dans les troubles de la vue ou de la cécité. » Les sculpteurs ne s'en sont donc pas tenu à représenter le violent et sanguinaire Mars de l'époque gréco-romaine⁴⁷ et il fut adapté à chaque situation de la vie courante.

Les exemplaires (fig. 3) du musée d'Aquitaine figurant Mars peuvent être classés parmi les « Mars nu et imberbe » déterminés par S. Boucher. Le dieu est représenté debout, nu, portant le casque à panache, le bras droit levé. De multiples variantes concernant la position des pieds et des bras peuvent



Fig. 3. - Mars nu.

exister. L'archétype de ce modèle serait aujourd'hui incarné par une statue en bronze, le Mars de Coligny, conservé au musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon. Il serait l'incarnation, selon K. A. Neugebauer⁴⁸, d'une statue de Lysippe représentant Alexandre, elle-même inspirée d'un exemplaire antérieur au IV^e siècle av. J.-C. Le Mars de Coligny a été daté du II^e siècle ap. J.-C., notamment par K. A. Neugebauer⁴⁹, et aurait été le point de départ d'une fabrication d'un nouveau modèle inconnu ailleurs car typiquement gaulois. Cependant, l'original de Lysippe aurait été connu à Rome grâce à une statue figurant un Arès de Scopas du II^e siècle av. J.-C. et aurait été diffusé sur des monnaies octaviennes, mais sans avoir plus de succès.

Cette typologie particulière, selon S. Boucher, aurait donc été introduite « par des artistes grecs apportant avec eux des cartons de modèles issus du répertoire classique »⁵⁰. Ainsi, les soldats n'auraient été pour rien dans la diffusion de ce modèle, puisqu'il n'existait pas en Italie sous forme de figurine en bronze. S. Boucher avance donc l'hypothèse que cette typologie correspondrait à une tendance typiquement régionale, produite dans des ateliers locaux. Cette typologie particulière figurant Mars sous un aspect jeune, imberbe, nu, et casqué serait donc typiquement gauloise - sans passer par l'intermédiaire romain - inspirée d'un modèle grec. Dans le monde gaulois, ce modèle du dieu Mars nu et casqué n'incarne pas automatiquement les fonctions de dieu guerrier comme le Mars cuirassé peut les représenter, mais davantage des fonctions protectrices qui correspondent peut-être mieux à Teutatès.

Apollon

César attribue à Apollon le deuxième rang dans sa classification des divinités les plus honorées en Gaule devant Mars et Jupiter⁵¹. Cependant, même si Apollon connut un grand succès, il est toujours resté sous une apparence très classique auprès des populations indigènes malgré les différentes appellations qui lui ont été données. Les Gaulois reconnaissaient dans le dieu gréco-romain les fonctions de leurs propres dieux qui gardèrent leurs noms mais qui furent représentés sous les traits d'Apollon. En Gaule, il est surtout honoré pour ses qualités de dieu guérisseur. Ses méthodes sont toutefois différentes

45. *Ibid.*, p. 65.

46. *Ibid.*

47. DAGR, « Mars », III, deuxième partie (L-M), p. 1607.

48. Neugebauer K.-A., *Ueber einen gallo-römischen Typus des Mars* dans B. J., 147, 1942, p. 228 pl. 19 repris par Boucher S., 1976, p. 86 et 132.

49. Neugebauer K.-A., *op.cit.* repris par Boucher S., 1976, p. 132.

50. Boucher S., 1976, p. 88.

51. César, livre sixième, chap. XVII.

de celles utilisées par Esculape, le dieu-médecin qui utilise la médecine traditionnelle pour soigner les gens. Apollon est un dieu de la lumière qui se confond avec le soleil⁵² et c'est pour cette raison qu'il est particulièrement adoré par les malades des yeux qui deviennent aveugles, ou qui retrouvent la vue grâce à lui⁵³. Cette facette de divinité solaire s'exprime souvent dans la représentation d'un diadème radié, comme sur notre exemplaire (fig. 4), ou grâce à son char⁵⁴. Pourtant Apollon n'est pas le seul dieu invoqué pour ses pouvoirs guérisseurs : Jupiter, Mars et Mercure le seront aussi, par extension de leurs attributions respectives. Apollon est également un dieu oraculaire qui prédit les choses à venir, ou encore un dieu justicier qui punit les infidèles.

La manière dont il est représenté ne varie jamais. Plusieurs attributs le caractérisent : le carquois, la lyre, le plectre, comme sur la figurine du musée, mais aussi l'arc et parfois même le



Fig. 4. - Apollon.

char. C'est surtout sa chevelure quelque peu féminine qui constitue l'élément le plus important. Elle est formée de longues boucles s'échappant sur ses épaules.

Le « prototype » des figurations de petites dimensions d'Apollon est, selon S. Boucher, incarné par l'Apollon de Lillebonne (Seine-Maritime). C'est un bronze d'1,94 m « rapproché d'un type d'Apollon du début du Ve siècle av. J.-C., repris au IV^e siècle av. J.-C. en de multiples variantes, certaines lysippiques, auxquelles seraient redevables les *Apollons* gallo-romains, apparentés encore, selon certains, à des créations praxitéliennes »⁵⁵. La statue de Lillebonne, si elle n'est pas d'une grande ressemblance avec l'exemplaire du musée d'Aquitaine, possède néanmoins quelques points communs. Outre la coiffure, qui de toute façon caractérise Apollon, la position des jambes, mais surtout le bras gauche relevé pour maintenir la lyre comme le montre la figurine du musée, sont véritablement très semblables.

La figuration classique d'Apollon a donc hérité de plusieurs noms indigènes suivant le phénomène de l'*assimilatio*, traduisant quasiment toujours une divinité guérisseuse. En Gaule, le dieu a souvent été associé aux sources et à leurs pouvoirs salutaires, P.-M. Duval⁵⁶ allant jusqu'à dire que l'aspect « thermal » d'Apollon est dû à la Gaule, mais ces figurations ne varièrent jamais et suivirent toujours le même fil conducteur sans changement particulier.

Télesphore

Une autre figurine du musée d'Aquitaine évoque le domaine de la santé mais de manière différente du dieu Apollon, il s'agit du dieu Télesphore (fig. 5). Celui-ci appartient au cortège d'Asclépios et d'Hygie, les déités de la médecine. Selon S. Reinach⁵⁷, son culte, originaire de Thrace, apparaît à Pergame au I^{er} siècle de notre ère et se répand très rapidement. S'il connut un grand succès en Gaule, tant dans le domaine de la terre cuite que du bronze, c'est parce qu'il existait un dieu qui lui était analogue dans le panthéon gaulois. La provenance exacte de la statuette du musée d'Aquitaine est malheureusement inconnue, mais ce type de figuration a connu une importante diffusion tant dans le domaine monétaire que dans

52. DAGR, « Apollon », I, première partie (A-B), p. 312.

53. Thevenot E., 1968, p. 112.

54. *Ibid.*, p. 97.

55. Boucher S., 1976, p. 129.

56. Duval P.-M., 1957, p. 77.

57. Reinach S., 1996, *Cultes, mythes et religions*, Paris, p. 516.



Fig. 5. - Télesphore

le domaine des petits bronzes. Il est toujours figuré de la même manière avec son long manteau lui couvrant entièrement le corps, de la tête aux pieds, ne laissant paraître que son visage. Il peut être représenté seul ou accompagnant parfois une des déités citées ci-dessus, ou les deux.

Vénus

La déesse Vénus semble quelque peu oubliée des spécialistes comme P.-M. Duval, E. Thévenot ou encore G. Coulon ayant étudié la religion gallo-romaine et qui la mentionne peu ou pas. S. Boucher en parle rapidement dans son ouvrage, mais ne s'attarde pas sur la question⁵⁸.

La collection du musée d'Aquitaine comporte trois exemplaires en bronze figurant la déesse Vénus, et onze terres cuites appartenant au même thème, celui de l'anadyomène.

Cette appellation d'« anadyomène » (fig. 6-7) a été donnée en raison du geste que fait la déesse en se tenant une mèche de cheveux. Elle s'essore les cheveux lorsqu'elle sort de l'eau. Emile Thévenot⁵⁹ nous confie que cette Vénus est la seule autre déesse, avec la déesse-mère, qui soit placée dans les tombes avec pour fonction d'accompagner les morts dans l'au-delà et surtout de protéger les enfants. Les exemplaires du musée d'Aquitaine appartiennent au type II défini par M. Rouvier-Jeanlin⁶⁰ où la déesse est debout, se tenant une mèche de cheveux, le bras gauche posé sur une draperie, ce qui ne constitue donc pas un nouveau motif. E. Thévenot et G. Coulon sont tous les deux d'accord pour considérer que les formes voluptueuses des hanches, ainsi que le ventre légèrement arrondi des déesses traduisent une forme de respect devant le cycle naturel de la vie : « L'antique déesse de la volupté a été dépouillée de son aspect érotique pour n'être plus que la personnification des forces créatrices de la Nature »⁶¹. Tous deux pensent en outre que ces Vénus sont plus honorées en tant qu'extension des déesses-mères que pour elles-mêmes, abandonnant ainsi leur fonction première de déesse de l'amour et de la beauté. En effet, les déesses-mères ayant une véritable importance dans le monde celtique comme nous le verrons par la suite. Enfin, E. Thévenot pousse son argumentation en soulignant l'importance du culte des eaux saluaires exprimée dans le geste que fait la déesse en s'essorant une mèche de cheveux. La Vénus anadyomène prend donc une place importante dans le monde des croyances gauloises dont témoigne le nombre considérable d'exemplaires qui est parvenu jusqu'à nous.

Deux des trois bronzes du musée d'Aquitaine représentent un autre thème très connu dans tout le monde romain : celui de la Vénus pudique (fig. 8), nommée ainsi en raison du geste qu'elle fait en cachant sa poitrine et sa féminité. Les deux statuettes du musée sont de provenances inconnues et d'une qualité très différente.

58. Boucher S., 1976, p. 152-153.

59. Thévenot E., 1968, p. 180.

60. Rouvier-Jeanlin M., 1972, p. 91.

61. Thévenot E., 1968, p. 180 ; Coulon G., 1990, II, p. 175.



Fig. 6. - Buste de Vénus anadyomène.



Fig. 7. - Corps de Vénus anadyomène.

Le thème de la nudité s'instaura progressivement et connut son apogée avec Praxitèle et une de ses statues figurant Aphrodite, qui fut achetée par les habitants de Cnide. Cette statue constitua dès lors un point de départ aux nombreuses variantes que nous connaissons aujourd'hui, dont ce type de la Vénus pudique. Claude Rolley⁶² parle longuement de sa posture en rapport avec le manteau qu'elle tient par le bout. L'attitude de l'Aphrodite de Cnide a donné naissance à deux principaux types : celui où elle dépose son manteau avant d'aller au bain et celui où elle désire le reprendre au moment où elle l'a posé car elle est « surprise » par quelqu'un ou quelque chose. C'est ce dernier qui nous intéresse ici. Une des principales pièces illustrant ce thème est une statue en marbre conservée au musée du Capitole à Rome où le drapé est figuré posé à côté d'elle. La similitude avec notre statuette dans le positionnement des bras et des jambes est indiscutable. La seule distinction importante est la tête radicalement différente. En effet, la coiffure ne représente plus ce genre de corymbe surmontant le sommet du crâne complété par la natte longeant la nuque, mais elle est figurée par deux bandeaux séparés par une raie médiane et couronnée d'un diadème, ici gravé à l'intérieur. Les détails sont moins accentués que sur la statue en marbre et une certaine raideur transparaît dans la figuration de la statuette qui tranche avec l'attitude légèrement penchée en avant du marbre. Nous sommes donc confrontés à un thème classique illustré dans tout le monde romain.

La dernière pièce de la collection du musée d'Aquitaine représentant Vénus pose davantage de problèmes quant à son iconographie. Elle a été identifiée comme une Vénus anasyromène à cause du geste qu'elle fait en soulevant sa robe (fig. 9). Le geste en lui-même n'est pas une nouveauté puisqu'il est reproduit sur de nombreuses figurations d'Aphrodite, mais il est radicalement différent de celui de la Vénus pudique puisque au contraire elle soulève à la manière de Priape le bas de sa robe.

Elle ressemble de manière frappante à un bronze daté autrefois de l'époque hellénistique et conservé au musée du Louvre représentant cette fois Hermaphrodite. En ce qui nous concerne, le modelé est certes plus fin, les jambes sont plus resserrées, le bras droit est placé plus haut sur le tissu, la tête est dirigée d'une manière différente et les pieds sont nus, mais la ressemblance entre les deux figurines reste malgré tout frappante. Nous ne pouvons qu'être troublés par le lien indiscutable entre la statuette trouvée à Tell-Ramsès en Egypte et conservée au Louvre et celle du musée d'Aquitaine trouvée rue de Grassi à Bordeaux. Le fait qu'elle ait été trouvée à Bordeaux ne signifie pas qu'elle y ait été fabriquée car elle aurait aussi

62. Rolley C., 1999, p. 258.



Fig. 8. - Vénus pudique.



Fig. 9. - Vénus anasyromène.

bien pu être ramenée. Le lien entre les deux statuettes est difficile à retracer. Il est probable qu'un sculpteur ou un particulier ayant eu connaissance du modèle du Louvre ait voulu retranscrire ce type pour une Vénus ; ou encore peut-être a-t-elle perdu ses attributs masculins. Toutefois, une photographie la représentant avant sa restauration a été récemment retrouvée. Cette image montre la déesse avec une protubérance au niveau du sexe qui disparaît après la restauration. Cette protubérance pourrait correspondre à sa virilité aujourd'hui disparue, comparable ainsi à l'exemplaire d'Hermaphrodite. Il est possible que la Vénus anasyromène ait été en réalité un Hermaphrodite, sans toutefois pouvoir l'affirmer.

Son attitude est tout à fait classique puisqu'elle est retranscrite à travers de nombreuses représentations de dieu du panthéon gréco-romain comme Hermaphrodite ou Priape, mais aussi sur des figurations typiquement gauloises. Le principe fécondateur exprimé à l'origine semble correspondre à cette statuette.

Mercure

Ce dieu est la divinité, qui aux dires de César, aurait eu le plus de succès et aurait été la plus vénérée en Gaule⁶³. Nous ne reviendrons pas sur cette affirmation, mais nous étudierons seulement les statuettes de manière plus précise, relevant par là la diversité qui existe pour ces représentations.

P.-M. Duval a relevé que Mercure fut particulièrement honoré dans les régions Centre, Centre-Est, à Lyon et au nord de la Garonne⁶⁴. Mais le sanctuaire des Arvernes dans le Puy-de-Dôme est sans conteste le lieu le plus célèbre, à cause de la statue colossale de Mercure aujourd'hui disparue, où il fut célébré. Au contraire, la Narbonnaise, l'Aquitaine et les pays de l'Ouest en général⁶⁵ semblèrent l'ignorer.

Mercure était représenté selon sa première fonction en tant que dieu du commerce et protecteur des routes. P.-M. Duval⁶⁶ et G. Coulon⁶⁷ pensent qu'il fut très tôt assimilé au dieu Lug, son homologue gaulois, qui avait en plus la fonction d'être « l'inventeur de tous les arts ». Le mot « art » ne doit pas être pris ici au sens où nous l'entendons habituellement, mais plutôt dans le sens d'invention de techniques nouvelles favorisant le travail, dans la métallurgie entre autres. Cette action bienfaitrice à l'égard du labeur avait une importance

63. César, livre sixième, chap. XVII.

64. Duval P.-M., 1957, p. 107.

65. *Ibid.* et Thevenot E., 1968, p. 72.

66. Duval P.-M., 1957, p. 67.

67. Coulon G., 1990, II, p. 171.



Fig. 10. - Mercure à la chlamyde couvrant le côté gauche.

capitale pour les Gaulois. Malgré ce nouvel aspect, Mercure continua à être représenté comme il l'avait toujours été dans le monde romain. Toutefois, quelques exemples nous le montrent plus mature, vêtu d'une manière différente, notamment avec un manteau comme à Beauvais (Oise)⁶⁸, ou même parfois avec quatre têtes comme sur une statuette en bronze trouvée à Bordeaux et conservée au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale⁶⁹. Ces quatre visages présentent deux faces imberbes et deux faces barbues qui s'alternent. Ces différentes apparences (manteau, tricéphalie ou quatre têtes) sont typiquement gauloises⁷⁰. Ses fidèles appartenaient apparemment plus au milieu mercantile, artisanal, ou étaient des voyageurs⁷¹, que des personnages appartenant à un rang « supérieur » comme les officiers, les fonctionnaires, ou autres. Ceux-ci préféraient vraisemblablement honorer le dieu Mars et disposaient de plus de moyens pour favoriser les sanctuaires, marquant ainsi la prédominance de Mars dans certaines régions et disputant la première « place » du panthéon des dieux les plus vénérés en Gaule.

La collection du musée d'Aquitaine comporte quatre types différents de représentations de Mercure, correspondant aux « Mercure à chlamyde couvrant le côté gauche, Mercure à chlamyde accroché à l'épaule gauche, Mercure à chlamyde couvrante et Mercure nu » définis par S. Boucher⁷².

Le premier type, le « Mercure à chlamyde couvrant le côté gauche », est illustré dans la collection de Bordeaux par deux statuettes, dont l'une provient de la nécropole de Terre-Nègre à Bordeaux (fig. 10), et l'autre de Bologne en Italie. Ces deux exemplaires, radicalement différents d'un point de vue stylistique et qualitatif, n'en font pas moins partie du même groupe. En effet, si l'on exclut le traitement du visage et du corps, nous remarquons les similitudes dans la présence du pétase ailé, la position du bras gauche, les chevilles ailées et surtout la disposition de la chlamyde couvrant le flanc gauche du dieu et accrochée sur l'épaule à l'aide d'une fibule. Cette disposition de la chlamyde rappelle d'ailleurs celle du Jupiter en majesté. Ce type de Mercure, extrêmement connu et diffusé dans tout le monde romain, est très classique et ne varie guère de sa première représentation.

En effet, le « prototype » de ce modèle aurait été élaboré au Ve siècle av. J.-C., peut-être par Polyclète ou l'un de ses proches suivant les uns⁷³, ou par son frère Naucydès suivant les autres⁷⁴. Cet exemplaire aurait été réalisé avant le modèle qui aurait servi à la fabrication du Mercure nu que nous verrons ultérieurement. S. Boucher⁷⁵ pense que l'Hermès de Lansdowne de New-York fournit une excellente copie du prototype du Ve siècle, sans pour autant être en tout point identique à l'original. Malgré tout, il est évident que de nombreuses disparités apparaissent entre l'exemplaire de Bologne et celui de New-York. En effet, en ce qui concerne l'Hermès de Lansdowne,



Fig. 11. - Mercure à la chlamyde posée sur l'épaule gauche.

68. Deyts S., 1992, p. 117.

69. Doulan C., 1993, p. 28 fig. S 17 ; Duval P.-M., 1957, p. 68-69. B.N. inv. B.B.362).

70. Duval P.-M., 1957, p. 67.

71. *Ibid.*, p. 70 ; Thevenot E., 1968, p. 74.

72. Boucher S., 1976, p. 100-118.

73. Adriani A., « A proposito delle repliche degli Hermes Lansdowne e Richelieu esistenti nel Museo Nazionale di Napoli » dans *Buletino Comunale di Roma*, LXI, 1933, p. 59 repris par Boucher S., 1976, p. 101.

74. Furtwängler A., *Meisterwerke der griechischen Plastik*, 1893, p. 502 repris par Boucher S., 1976, p. 101.

75. Boucher S., 1976, p. 101.

la position des jambes est inversée, le bras droit est placé le long du corps et la tête est tournée de l'autre côté. Cependant, la disposition du drapé, celle du bras gauche, et le fait que dans les deux cas la bourse devait être tenue par le col, les rapproche indubitablement. Quoi qu'il en soit, ce prototype a donné naissance à « un type bien déterminé »⁷⁶ qui se propagea tel quel dans le monde romain.

De ce type naquirent évidemment de nombreuses variantes parallèles. Parmi ces variantes, on trouve un type où la disposition de la chlamyde change, passant sous le bras et sur l'avant-bras gauche au lieu de reposer sur l'épaule gauche. Les deux figurines du musée d'Aquitaine sont là encore d'une qualité radicalement différente. La première provient peut-être de Bordeaux⁷⁷, l'autre de Monbazillac en Dordogne (fig. 11). Cette version aurait été exécutée au IV^e siècle av. J.-C. ; les différentes recherches réalisées voient en l'Hermès de Richelieu du musée du Louvre la copie de l'original élaboré à cette époque⁷⁸. Les similitudes entre les exemplaires sont effectivement flagrantes. L'une des principales différences se situe au niveau du pétase présent pour les deux statuettes de Bordeaux, alors que celui du Louvre est tête nue avec des ailerons plantés dans la chevelure. Cette typologie particulière est très proche d'une autre typologie représentant les empereurs romains sous les traits du dieu Mercure, dont nous parlerons ultérieurement.

Nous avons pu constater que les figurines en bronze parvenues jusqu'à nous sont majoritairement issues d'un modèle grec plus ou moins repris par les Romains et plus ou moins bien diffusé. Cependant, une création du I^{er} siècle ap. J.-C. bouleverse le milieu artistique et la production des bronzes. A cette date, un sculpteur grec, Zénodore, effectue pour la première fois et pour le sanctuaire des Arvernes dans le Puy-de-Dôme, une statue colossale d'une trentaine de mètres figurant le dieu Mercure. Cette statue a aujourd'hui disparu et son iconographie exacte est impossible à déterminer avec précision. Selon plusieurs hypothèses, il devait probablement appartenir au groupe des Mercure assis. Cette théorie fut vivement contestée par S. Boucher⁷⁹. L'un des arguments qu'elle avance contre cette idée est le peu de modèles retrouvés dans la petite statuaire le représentant ainsi, par rapport à la profusion d'exemplaires le figurant debout. Elle pense donc que ce Mercure arverne était une statue qui représentait le dieu debout. L'une du musée d'Aquitaine pourrait le figurer tel que S. Boucher pense qu'il était en réalité : debout, nu, les ailettes insérées dans la chevelure et surtout tenant la bourse dans le creux de la main gauche (fig. 12). Cependant, S. Boucher pense qu'il tenait à l'origine la bourse dans la main droite, la statuette du musée d'Aquitaine n'ayant été que le fruit d'une inversion du sujet, ce qui arrive souvent dans les petits bronzes.



Fig. 12. - Mercure nu tenant la bourse au creux de la main.

76. *Ibid.*, p. 102.

77. *SAB*, XXX, 1908, p. 10.

78. Boucher S., 1976, p. 102.

79. Boucher S., 1976, p. 103-104.



Fig. 13. - Mercure nu tenant la bourse par le col.

Zénodore, pour exécuter cette statue colossale, aurait rapporté avec lui l'image des anciens modèles grecs, en particulier l'Hermès de Polyclète que représenterait la statue en bronze du Louvre, apparemment une copie de l'original antique. Ce bronze a été l'objet de nombreuses recherches⁸⁰ concernant l'objet qu'il tenait entre ses mains car on supposait qu'il était un discophore⁸¹. Autrement dit, l'Hermès de Polyclète, légèrement plus tardif que celui qui a servi de modèle au Mercure à chlamyde couvrant le côté gauche, est reconnu dans l'Hermès du Louvre⁸² et aurait servi de modèle à Zénodore pour l'exécution de la statue de Mercure du sanctuaire des Arvernes. Comme le dit S. Boucher, « il s'agirait donc là de la re-création d'une œuvre perdue »⁸³. Ce modèle serait donc exclusif à la Gaule et aurait été inconnu de l'Italie.

Par ailleurs, le musée possède une autre statuette représentant le dieu Mercure (fig. 14) et trouvée à Saint Seurin à Bordeaux. Le dieu est nu, avec un pétase et des ailerons, il tient la bourse **par le col** de la main droite, mais cette fois la bourse pend le long du corps. D'un point de vue général, elle peut être considérée comme étant une variante du type décrit ci-dessus.

De cette statue colossale du sanctuaire des Arvernes naquirent de nombreuses variantes, dont une est particulièrement liées aux statuettes du musée. En effet, apparemment plusieurs empereurs romains, dont Auguste et Néron, furent représentés sous l'effigie du dieu Mercure, la statue du sanctuaire des Arvernes ayant servi de modèle⁸⁴. La seule nuance serait l'ajout d'une chlamyde posée sur l'épaule gauche, passant sous le bras et sur l'avant-bras gauche, tout comme le montrent celles du musée d'Aquitaine (fig. 11). Cependant, nos statuettes portent toutes deux le pétase ce qui n'est pas le cas dans les exemplaires figurant les empereurs, et l'une d'elles tend le bras avec la main positionnée pour tenir la bourse par le col. Elles appartiennent à un type plutôt connu dans le monde romain et ne sont pas spécifiques à la Gaule.

80. Notamment Furtwängler A., *op.cit.*, p. 492 et PICARD C., *Manuel d'archéologie grecque*, II, 1, Paris, 1939, p. 265 repris par Boucher S., 1971, p. 317.

81. Boucher S., 1971, p. 317.

82. Rolley C., 1999, p. 33.

83. Boucher S., 1976, p. 105.

84. *Ibid.*, p. 107.



Fig. 14. - Mercure à la chlamyde couvrante.

Enfin, un dernier type illustre le dieu Mercure avec la chlamyde lui couvrant le corps et attachée sur l'épaule droite (fig. 14). Ce genre de figuration n'est pas une nouveauté comme le Mercure nu, mais est bien connu dans tout le monde romain. Ses origines sont à rechercher, tout comme les autres types de Mercure, dans la statuaire grecque classique. Il constitue une variante du premier type que nous avons énoncé plus haut⁸⁵. De multiples exemples existent donc et permettent d'imaginer la position du bras droit manquant sur notre exemplaire et de faire quelques comparaisons stylistiques. A la différence de la statuette de Chalon-sur-Saône, la tête de l'exemplaire provenant de la place Gambetta de Bordeaux est beaucoup plus arrondie, le drapé est beaucoup plus court et présente des plis principalement en demi-ellipses et non en V comme sur l'autre figurine.

Nous constatons donc que les représentations de Mercure sont généralement toutes issues d'un prototype classique grec à partir duquel furent élaborées de nombreuses variantes qui s'entremêlent parfois. Le succès du dieu, qu'il occupe ou non le premier rang dans le panthéon gallo-romain, est indéniable et démontre les nombreuses recherches et innovations dont on a fait preuve pour le représenter.

Le panthéon gaulois : Les déesses-mères

Le culte des déesses-mères, ou des Mères suivant les dénominations, est un des cultes les plus anciens qui soit attesté par les preuves archéologiques. La collection du musée d'Aquitaine présente six figurines de déesses-mères dont deux entières, deux acéphales et deux fragmentaires. Ces statuettes peuvent être classées selon deux typologies précisées par M. Rouvier-Jeanlin : le type I à deux enfants et le type II à un enfant au sein droit (fig. 15). A l'intérieur de ces types, sont nommés différents groupes en fonction des plis des robes sur les jambes des déesses. Ainsi, nous avons affaire au groupe B où les plis sont « en forme de V emboîtés » et au groupe C où les plis « s'assouplissent et se disloquent pour s'imbriquer »⁸⁶. Ce type de figurine est tellement populaire et connu que malgré l'absence de la tête, ou d'une des parties du moulage bivalve, l'identification est toujours possible. Du schéma principal représentant une déesse allaitant ou portant un enfant contre

85. *Ibid.*, p. 112.

86. Rouvier-Jeanlin M., 1972, p. 156.



Fig. 15. - Déesse-mère à un enfant.

sa poitrine, il existe de nombreuses variantes. Elles découlent de la coiffure, de la forme des plis au-dessus de l'enfant, de la position et de la forme des mains, du nombre d'enfants, de leur position, des plis de la robe, des pieds et du dossier du fauteuil. Mais malgré cette variété infinie, il semblerait que la figuration la plus populaire dans les collections en général soit celle de la déesse-mère à deux enfants, telle que nous le montrent celles du musée. De cette grande variété de détails, ce sont le nombre d'enfants et les différents plis de la robe sur les genoux qui ont été retenus pour établir une classification typologique⁸⁷.

Ce culte n'est donc pas un culte importé car chaque civilisation semblait vouer un culte aux Mères. Cependant, M. Rouvier-Jeanlin considère que les figurines en terre cuite représentant les déesses-mères de cette manière avaient une particularité toute gauloise : la figuration du fauteuil en osier⁸⁸.

Son symbolisme reste proche de la signification de toute autre déesse-mère, elle personnifie le renouveau de la vie grâce aux nourrissons qu'elle tient contre sa poitrine, leur assurant une protection fiable allant au-delà de la mort. Elle est un symbole pour la maternité et la fécondité non seulement des femmes, favorisant ainsi la procréation, mais aussi de la terre. Il s'est avéré, au cours des recherches entreprises pour étudier ces figurines de terre cuite, qu'elles avaient souvent été retrouvées à proximité d'un lieu où un culte des eaux, ou des sources, était établi. E. Thévenot⁸⁹ en a conclu qu'une sorte de lien unissait le culte de la déesse-mère à celui des eaux, invoquant que sans eau il n'y aurait pas de vie, cette vie qu'elle favorise par-dessus tout.

87. *Ibid.*88. *Ibid.*, p. 30.

89. Thévenot E., 1951, p. 20.

Divinités étrangères

Isis

Le culte d'Isis est un des principaux cultes de l'Égypte ancienne et l'un des plus célèbres. Il fut adopté par les Grecs aux alentours du IV^e siècle av. J.-C. avant d'entrer en contact avec le monde romain. Malgré des débuts difficiles, les empereurs interdisant cette religion dans un premier temps⁹⁰, il fut accepté et diffusé au même titre que les autres cultes. Son succès en Gaule semble moindre par rapport à d'autres provinces romaines comme l'Hispanie ou la Germanie⁹¹, mais nous en avons tout de même quelques traces. Il a connu un succès particulier en Narbonnaise, mais c'est surtout à Nîmes qu'il est attesté grâce à la présence d'un temple dédié à Isis et Sérapis⁹².

Les trouvailles relatives à son culte sont plutôt dispersées et se regroupent de manière très souvent inégale suivant les régions. Le musée d'Aquitaine conserve un exemplaire (fig. 16) représentant la déesse sous les traits d'Isis-Fortune dont la provenance exacte à Bordeaux est inconnue⁹³. Elle est d'une grande qualité malgré l'absence des deux bras. Une autre figurine représentant Isis-Fortune, de 6,4 cm de haut, a été retrouvée à Pineuilh au lieu-dit *Les Champellans*, à l'Est de Bordeaux⁹⁴. Elle est coiffée du *modius*, tenant le gouvernail décoré d'une tête de dauphin dans la main droite et une corne d'abondance dans la main gauche. Cet exemplaire de Pineuilh, décrit par H. Sion, permet une connaissance plus précise des attributs manquants de notre exemplaire tronquée au niveau des bras ; mais d'autres statuettes, comme par exemple celle conservée au Staatliche Museen de Berlin, donnent une idée exacte de la disposition de ces attributs. La déesse Isis-Fortune résulte de l'assimilation entre deux déesses, Isis et Fortuna, qui semblèrent avoir de nombreux points communs aux yeux des Grecs et des Romains, et qui s'influencèrent l'une l'autre en mélangeant leurs attributs respectifs. Cette assimilation des deux déesses a connu un véritable succès à l'époque romaine, et plus précisément au II^e siècle ap. J.-C.

90. Dunan F., 2000, p. 73.

91. Leclant J., 2004, p. 95.

92. Dunan F., 2000, p. 146.

93. *SAB*, XXX, 1908, p. 10.

94. Sion H., 1994, p. 283 n° 414.



Fig. 16. - Isis-Fortune.

La personnalité d'Isis, ici vêtue selon la mode romaine, faisant fi du nœud volumineux sous sa poitrine, le nœud isiaque qui la caractérise si souvent, est reconnaissable à sa tête voilée recouvrant son diadème, qui exprime ainsi son statut de reine des cieux et du monde, et aux longues boucles qui s'échappent le long de son cou. En plus de ses attributs personnels, elle en emprunta à d'autres divinités, tel l'ornement qui pare son front, composé de deux épis de blé surmontés de deux cornes de vache encadrant un disque lunaire, le tout probablement couronné de deux plumes de Maât comme nous pouvons le voir sur d'autres statuettes semblables. Ces trois « objets », le disque lunaire, les cornes, et les épis de blé, font chacun référence aux différents emprunts de la déesse à d'autres déesses, qui passèrent ensuite rapidement dans l'iconographie générale d'Isis. Le disque lunaire était à l'origine un disque solaire mal interprété par les Grecs, qui évoquait pour eux sa qualité de déesse de la lune. Les cornes de vache quant à elles, rappellent une de ses fonctions premières, du temps où les Egyptiens la représentaient sous la forme d'une vache, désignant ainsi sa qualité de « dame du ciel ». Puis les Grecs l'assimilèrent à Io, toutes deux étant représentées le front surmonté de cornes de vache. Enfin, les épis de blé font référence à son caractère de Terre Nourricière en analogie avec Déméter, et à sa « puissance productrice ».

La figuration du vêtement sur l'exemplaire du musée d'Aquitaine doit être soulignée. Celui-ci, qui semble très réel dans le rendu de ses plis, semble être rare dans l'iconographie générale de la déesse. Très peu d'exemplaires, pour ne pas dire aucun rencontré jusqu'ici, la montrent habillée de la sorte avec ce drapé en sautoir typiquement romain. Généralement, la déesse porte le nœud dit isiaque, nœud volumineux placé sous la poitrine, ou encore un large pli passant sous la poitrine, comme sur l'exemplaire du musée de Berlin, mais rarement ce type de drapé.

Le culte d'Isis est bien attesté en Gaule grâce à une multitude de vestiges⁹⁵. Cependant, la présence des deux statuettes d'Isis-Fortune, celle conservée au musée d'Aquitaine et celle de Pineuilh, trouvées en Gironde, n'atteste pas la présence d'un culte de la déesse dans la région. Toutefois, leur découverte est un fait intéressant à souligner. Elle est un exemple parfait du soin apporté à la réalisation d'une figurine en bronze. En effet, le sculpteur a multiplié les détails, tant anatomiques pour exprimer la véracité des traits, notamment à travers les yeux - le blanc de l'œil est recouvert d'argent - et le sillon bucco-nasal, que vestimentaires, avec le rendu réaliste des plis qui suivent les mouvements du corps malgré la lourdeur exprimée par le matériau lui-même.

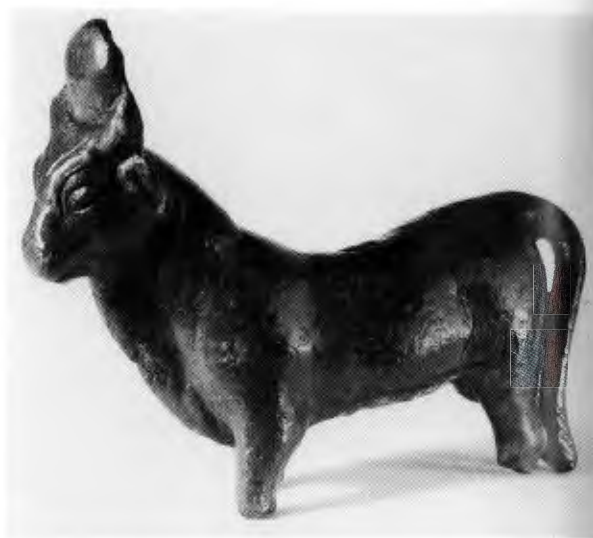


Fig. 17. - Apis.

Apis

Le culte d'Apis est quant à lui plus délicat à situer. Une chose est sûre cependant, son iconographie ne s'est guère modifiée. L'exemplaire (fig. 17), trouvé rue Saige à Bordeaux, ne diffère guère dans l'attitude générale d'autres exemplaires, comme par exemple celui du musée du Caire. Si les modèles et les détails varient légèrement, ce n'est pas le cas de la position de la tête, des pattes et de la queue. Les deux figurines sont donc pratiquement identiques, et il en va de même pour quasiment toutes les reproductions du dieu-taureau⁹⁶.

95. Bricault L., 2000, p. 97.

96. Vermaseren M.-J., « Apis » dans *LIMC*, II, p. 178.

Les autres statuettes

Les cas particuliers présentant des difficultés d'identification

Certaines statuettes présentent quelques difficultés d'identification, soit parce que cette dernière reste incertaine, soit à cause des défauts de fabrication ou du mauvais état de conservation qui la rendent impossible. Six sont ainsi concernées : le dieu Lare ou Génie, la divinité gauloise et la figurine mithriaque appartiennent à la première catégorie citée, le personnage tenant un objet dans la main, le personnage ithyphallique et la main composent la seconde.

Le dieu Lare ou Génie (fig. 18) pose des difficultés en raison de ses vêtements, qui ne sont qu'une chlamyde et un drapé autour de la taille, et des attributs qu'il porte. Dans la main gauche, la figurine tient, calée contre son bras, une corne d'abondance. Dans la main droite, le personnage porte une sphère sur laquelle est posé un oiseau. En général, les Lares sont souvent représentés vêtus d'une tunique courte qui les distingue clairement des Génies. Or, la statuette du musée d'Aquitaine dispose des attributs correspondants aux deux divinités domestiques, notamment la tête couronnée d'une guirlande de fleurs et la corne d'abondance. Cette iconographie très complète pose donc un problème pour son identification exacte. L'originalité de cette figurine est indéniable.

La seconde statuette posant un problème d'identification est celle qui a été qualifiée de « divinité gauloise » (fig. 19). Son identification est véritablement incertaine et vient du fait de sa position tout à fait unique sur un pilier et de l'attitude du petit personnage au pied de la colonne. La figuration des ailes à la place des bras pose elle aussi problème. J. Santrot⁹⁷ pense qu'il s'agit d'une divinité indigène sans pouvoir en préciser exactement l'identité. Le mystère en ce qui concerne cette statuette reste entier.

La troisième à l'identification incertaine est la figurine dite « mithriaque » (fig. 20). Si le culte du dieu Mithra est attesté à Bordeaux⁹⁸ même, cela ne signifie pas pour autant que celle-ci appartienne à son culte, d'autant plus qu'elle est de provenance inconnue. Mais le bonnet phrygien est un élément caractéristique de l'Orient. Cette façon d'être représenté le corps comme emmaillotté est tout à fait singulière. Nous retrouvons ce genre de représentation sur une figurine du musée de Beaune (Côte-



Fig. 18. - Dieu Lare ou Génie.

97. Santrot J., 1986, « Le Mercure phallique du Mas-d'Agenais et un dieu stylite inédit : curiosités ou "chaînon manquant" » dans *Gallia*, 44, p. 226.

98. Un temple du dieu Mithra a été retrouvé à Bordeaux à l'ancien couvent des Carmes entre les rues Cahirac, Honoré Tessier, Grand Rabbat Joseph Cohen et le Cours Victor Hugo.



Fig. 19. - Divinité gauloise.



Fig. 20. - Figurine mithriaque.

Les autres terres cuites

La collection des terres cuites du musée est divisée en deux groupes : les sujets divins, représentant les déesses-mères et Vénus, et les sujets que nous pourrions qualifier de profanes. Ce second groupe est illustré par deux figurines d'enfants, un « *Risus* » (fig. 21), un pâtre avec un agneau (fig. 22), et trois animaux : un chien, un bélier et une poule. Les sujets et les représentations appartiennent à des thèmes connus et largement exploités par les différents ateliers de terre cuite. Cependant, tout comme les divinités étudiées précédemment, chaque figurine appartient à une typologie spécifique. M. Rouvier-Jeanlin a récapitulé ces différentes variantes en un

99. Benoît F., 1969, n° 208.

d'Or), qui établit qu'il est emmaillotté pour le dernier voyage⁹⁹. Nous constatons la ressemblance entre les deux images au point de vue de la forme du corps, du visage joufflu et de la figuration des sortes de spires qui suggère qu'il est emmaillotté. Cependant ces spires ne sont pas tout à fait identiques : celles de la figurine du musée d'Aquitaine s'enroulent autour du corps tandis que celles de la figurine du musée de Beaune s'entremêlent et se nouent. De plus, le bonnet est tout à fait différent : sur celle de Bordeaux l'accent est mis sur les *redimiculum* qui pendent sur les épaules et le dos. La représentation de ce bonnet est donc importante mais son identification demeure tout à fait incertaine.

Les trois autres statuettes : le personnage tenant un objet dans la main, le personnage ithyphallique et la main posent surtout des questions d'identification à cause de l'état avancé de détérioration. Elles sont respectivement oxydées, brûlées et sectionnées, et ne peuvent fournir les indications nécessaires à une attribution précise. La seule qui pourrait éventuellement être reconnue est celle représentant un personnage ithyphallique. En effet, elle ressemble beaucoup à un Eros conservé au musée de Bavai. Si leurs postures sont différentes, la musculature identique du fessier et des jambes les rapproche incontestablement. Cependant, cette comparaison ne donne aucune garantie quant à l'iconographie exacte de la statuette.

Fig. 21. - *Risus*.

Fig. 22. - Pâtre portant un agneau.





Fig. 23. - Enfant vêtu du bardocucullus.

classement très précis ¹⁰⁰. Ainsi, chaque figurine du musée peut être attribuée à une catégorie précise en fonction de son moule d'origine.

Les statuettes figurant les enfants appartiennent à deux types. Le type I où l'enfant est debout avec les mains vides comme une des deux figurines et le type IV où l'enfant tient un objet dans les deux mains (fig. 23). De ces types sont tirés deux groupes, illustrés ici par nos statuettes, suivant la forme de leur *cucullus*. Le groupe A représente le capuchon sur la tête, tandis que le groupe B représente le capuchon rabattu dans le dos.

Les figurines baptisées « *Risus* » ont été nommées ainsi par E. Tudot ¹⁰¹ en raison de leurs faciès souriants. Leur iconographie exacte est inconnue, mais plusieurs hypothèses ont été énoncées pour pouvoir les qualifier exactement. Les noms d'Harpocrate ou de Dionysos jeunes ont été évoqués tour à tour, mais c'est finalement l'appellation d'enfants souriants qui a été retenue faute d'indication supplémentaire. Ils ne sont cependant pas tous chauves et eux aussi sont classés suivant différentes typologies. L'exemplaire du musée d'Aquitaine se situe dans le type I des enfants chauves et le groupe A le représentant le buste nu et sans bras. Ce thème, très connu dans toute la Gaule, offre une multitude d'exemplaires et pouvait servir de poupées aux enfants.

Le pâtre échappe à cette classification car il s'agit d'un exemplaire unique. Au contraire, les animaux sont classés chacun dans chaque espèce suivant la position de la tête et du corps. Ainsi, le bélier, parce qu'il est allongé, appartient au type II tandis que sa tête tournée à droite le place dans le groupe A.

La posture assise du chien de garde situe ce dernier dans le type I. Cependant, notre exemplaire possède une particularité dans la représentation des pattes avant. En effet, celles-ci sont en méplat par rapport au corps, alors qu'il est plus fréquent de figurer les pattes avant bien distinctes du corps. Ce détail en constitue la seule particularité.

Enfin, il existe aussi une classification pour les poules basée sur les diverses représentations des queues, mais celle de l'exemplaire du musée étant brisée ne permet pas de l'insérer dans une classification précise.

Les types de tous les exemplaires conservés ici sont extrêmement connus dans le monde romain. De multiples exemplaires en ont été retrouvés. Ils présentent par ailleurs une grande diversité non seulement de thèmes, mais aussi de postures.

100. Rouvier-Jeanlin M., 1972, p. 68-83.

101. *Ibid.*, p. 70.

Les difficultés méthodologiques

L'étude des statuettes en bronze et en terre cuite présente quelques difficultés. Les plus importantes concernent l'établissement d'une chronologie précise qui permettrait de mieux situer la fabrication de ces objets dans le temps et la localisation des différents ateliers de fabrication de ces statuettes. Si ces problèmes se posent autant dans le domaine des bronzes que dans celui des terres cuites, ils sont appréhendés de manière différente.

La datation des bronzes trouvés en Gaule

La datation des statuettes en bronze d'époque romaine s'avère être très compliquée. Plusieurs facteurs doivent être pris en compte car, contrairement aux bronzes grecs, étrusques et italiques, les bronzes trouvés en Gaule ne présentent pas particulièrement d'évolution stylistique ¹⁰².

La qualité finale d'exécution ne peut être considérée comme critère de datation car elle dépend de la rapidité de réalisation et du talent du sculpteur, de même s'il s'agit d'un surmoulage. Ainsi un bronze d'une qualité médiocre peut dater de la même époque qu'un bronze d'une excellente qualité. De plus, la diversité des thèmes constitue un autre handicap majeur renforcé par une abondante production ¹⁰³.

Le contexte archéologique ¹⁰⁴ ne peut malheureusement pas être plus pris en compte que la qualité finale de l'œuvre. Il est souvent rare et lorsqu'il est présent, il peut être faussé. En effet, le bronze est un matériau lourd qui peut s'enfoncer dans le sol et ainsi être plus récent que le niveau stratigraphique dans lequel il a été trouvé. Il est aussi solide et peut avoir été transmis de génération en génération ce qui signifie qu'il peut être plus ancien que la couche archéologique dans laquelle il se situe. Mais il peut aussi avoir été volé ou encore caché. Tous ces faits faussent donc énormément le premier indice que constituent les niveaux stratigraphiques auxquels on se réfère généralement dans les recherches de datation.

Plusieurs critères peuvent cependant être pris en compte dans les différentes données parallèles qui sont connues. Un des événements les plus importants servant de *terminus ante quem* se situe dans la destruction des villes de Pompéi et d'Herculanum ¹⁰⁵. Cette destruction a « permis » de figer tout un abondant matériel archéologique en montrant quel type de statuettes existait déjà à cette époque, qui peuvent servir par la suite de référence à prendre en considération. Cependant, quelques précautions sont nécessaires, car dans certains cas, il est arrivé que plusieurs typologies aient connu un certain flottement entre la destruction de ces villes (Ier siècle ap. J.-C.) et un nouvel essor plus tardif (IIe siècle ap. J.-C.).

Le second fait est la venue en Gaule du sculpteur d'origine grecque Zénodore ¹⁰⁶. Sa venue est très importante car, selon S. Boucher, elle suscita une sorte d'engouement auprès des artisans qui travaillaient avec lui, leur donnant une impulsion suffisante pour, dans un premier temps, copier les modèles et les cartons d'originaux grecs que Zénodore avait dû amener avec lui. Dans un même temps, des statuettes furent directement importées d'Italie avant d'engendrer progressivement un processus de création de schémas nouveaux et originaux typiquement locaux. Avec sa venue, Zénodore donna donc une impulsion nouvelle aux créations artistiques.

S. Boucher explique que certains détails dans la représentation peuvent également être pris en compte. Les plus fréquents sont ceux concernant la mode vestimentaire, les coiffures, tous deux souvent mis en rapport avec la mode officielle, et, d'autre part, le rendu anatomique.

La datation d'une statuette en bronze ne peut se faire selon les procédés habituels et il est préférable, le plus souvent, de recouper les différentes méthodes possibles pour y parvenir. Les principaux éléments généralement pris en compte sont les modèles d'origine grecque repris à l'époque romaine dans la petite statuaire : « c'est la date à laquelle ils furent connus dans le monde romain, lorsque les originaux furent transportés en Italie, qui détermine le *terminus* à partir duquel purent apparaître les copies de bronze » ¹⁰⁷. A partir de là, les créations romaines ont pu à leur tour servir de modèles aux créations gauloises. « L'élaboration de ces figurines couvre probablement une bonne partie du IIe siècle [de notre ère], sans qu'on puisse souvent apporter de précision supplémentaire et surtout, malheureusement, sans qu'on puisse suivre l'évolution du schéma » ¹⁰⁸.

La datation des terres cuites

Si l'analyse de la composition de la terre s'avère plus fructueuse que l'analyse métallographique des métaux, elle concerne surtout la localisation des ateliers de fabrication. Différentes méthodes ont été élaborées pour permettre la datation des statuettes de terre cuite. Messieurs E. Pottier ¹⁰⁹ et E. Tudot ¹¹⁰

102. Boucher S., 1976, p. 241.

103. *Ibid.*

104. *Ibid.*

105. *Ibid.*

106. *Ibid.*, p. 103 ; Deyts S., 1992, p. 115-116.

107. *Ibid.*, p. 250.

108. *Ibid.*, p. 249.

109. Pottier E. 1890, p. 238 repris par Rouvier-Jeanlin M., 1972, p. 25.

avaient pour ce faire divisé l'époque romaine en plusieurs périodes. Cependant ces critères de datation n'ont pas totalement convenu à M. Rouvier-Jeanlin. Dans un premier temps, celle-ci préféra, en accord avec les théories d'A. Blanchet, s'en tenir aux critères fondés sur les coiffures féminines dont les différentes modes sont assez bien connues¹¹¹. Cependant, ce critère a comme principale limite qu'elle ne concerne que les figurations féminines. Des recherches plus récentes, dont C. Bémont et M. Rouvier-Jeanlin nous rendent compte¹¹², se sont donc intéressées davantage au contexte archéologique. Celui-ci a permis d'établir plus sûrement une espèce de « répertoire de modèles »¹¹³ indiquant la durée d'utilisation de telle ou telle figuration, qui pour certaines fut plus ou moins longue.

Les ateliers de fabrication

La localisation des ateliers de fabrication des bronzes et des terres cuites s'avère assez complexe. S. et J.-P. Boucher partent du présupposé que les villes importantes de Gaule devaient immanquablement posséder leurs propres ateliers¹¹⁴. Pour confirmer cette hypothèse, les vestiges archéologiques sont la source la plus sûre. Mais leur absence constitue une entrave importante à cette démarche. Il peut arriver que le bronze ne laisse que peu de traces car il est facilement recoulé, sauf dans le cas de la présence de scories, de creusets, de résidus de coulée, de moules et de niveaux noircis par l'activité du four¹¹⁵. Les terres cuites se situent dans le même cas de disparité de trouvailles selon les sites, avec dans la majorité des cas la présence de fours, de moules, ou encore de dépotoirs¹¹⁶.

Des prélèvements sur les statuettes en bronze ont donc été entrepris pour procéder à des analyses métallographiques¹¹⁷. Celles-ci ont permis « d'isoler plusieurs types de bronzes, qui se différencient par leurs composants majeurs ou mineurs »¹¹⁸. Les résultats se sont avérés concluant pour les bronzes grecs et étrusques tandis que les autres bronzes se révèlent plus complexes à déterminer et bénéficient d'analyses plus complètes. Cependant quelques résultats ont déjà montré que certains modèles sont de fabrication locale et typique à certaines régions : le Mars nu serait du nord de la Gaule tandis que le Mercure nu du centre, de l'est et du nord de la Gaule¹¹⁹.

Dans le domaine des terres cuites, les recherches évoluent différemment. Plusieurs ateliers de fabrication sont attestés en Gaule et continuent encore d'être découverts. Les premiers et les plus importants furent repérés dans l'Allier¹²⁰. Depuis, d'autres ateliers ont été mis au jour. Certaines figurines en terre cuite ont bénéficié des signatures des coroplastes qui les ont confectionnées. Ils apposaient leur nom au bas des figurines, sur le socle. Ces signatures permettent de connaître la diffusion des statuettes, le style du sculpteur et parfois l'atelier de fabrication. En l'occurrence, la collection du musée d'Aquitaine

ne comporte aucune signature ni inscription. A Bordeaux, la légèreté des preuves archéologiques, un seul fragment de moule et quelques preuves épigraphiques¹²¹, ne permet pas d'établir la présence d'un atelier de fabrication.

De plus, il faut prendre en compte que les modelleurs de figurines ne se consacrent pas exclusivement à la confection de statuettes. Cette activité était souvent complémentaire d'une autre plus importante, celle de la production des céramiques communes¹²².

Conclusion

La collection du musée d'Aquitaine offre un aperçu très intéressant des dieux honorés en général dans le monde antique. Même si la volonté de fixer l'image d'un dieu était une préoccupation gréco-romaine, elle a rapidement été adoptée par les peuplades indigènes. Nous remarquons la grande prédominance des figurations classiques connues, sinon dans le monde romain pour certaines, au moins à travers la Gaule pour d'autres (comme le Mercure et le Mars nus par exemple), et ce malgré les quelques originalités de certaines figurines (comme la figurine mithriaque). Cependant l'absence de certaines effigies dans les collections, notamment le Jupiter à l'anguipède, Minerve, ou encore le taureau tricorne, ne signifie pas leur oubli dans le répertoire aquitain car de telles figurines¹²³ ont été retrouvées un peu partout en Gironde. Ainsi ont été découvert un prêtre sacrificateur et un taureau tricorne à Plassac, des Mercure à Coutras et Montignac, une Minerve à

110. Rouvier-Jeanlin M., 1972, p. 25.

111. *Ibid.*, p. 27.

112. Bémont C., Jeanlin M., Lahanier C., 1993, p. 130.

113. *Ibid.*, p. 131.

114. Boucher S. et J.-P., 1988, p. 10.

115. Feugère M., 1997, p. 111.

116. Bémont C., Jeanlin M., Lahanier C., 1993, p. 16-18.

117. Boucher S., Condamin J., et Picon M., 1966, « Recherches techniques sur les bronzes de Gaule Romaine » dans *Gallia*, XXIV ; Boucher S., Condamin J., et Picon M., 1968, « Recherches techniques sur les bronzes de Gaule Romaine » dans *Gallia*, XXVI ; Boucher S., Condamin J., et Picon M., 1973, « Recherches techniques sur les bronzes de Gaule Romaine » dans *Gallia*, 31.

118. Boucher S., 1977 b, p. 267.

119. Boucher S., 1976, p. 228.

120. Bémont C., Jeanlin M., Lahanier C., 1993, p. 16.

121. *Ibid.*, p. 17.

122. *Ibid.*, p. 104.

123. Sion H., 1994. L'auteur ne précise pas les lieux de conservation.

Caudrot, un groupe à l'anguipède à Andernos, une Isis-Fortune à Pineuilh, et un Bacchus enfant à La Réole. Des représentations dans d'autres matériaux furent trouvés également comme un Jupiter à la roue en pierre, une Athéna, un Héraclès (ou un empereur posthume) en bronze de grande dimension. Tous ces exemples montrent la diversité des thèmes représentés. Les spécificités celtiques, même si elles sont rares, n'ont donc pas été entièrement occultées par la religion gallo-romaine au profit du répertoire classique. La diversité des thèmes représentés est donc prouvée une fois de plus.

La supériorité numérique des représentations des déesses-mères et des Vénus anadyomène n'est pas un fait exceptionnel réservé à l'Aquitaine puisqu'elle se rencontre dans les différentes régions de France. Cependant, la prédominance quantitative des figurations de Mercure peut être un fait intéressant à souligner. Le passé commercial de Bordeaux concorde avec les attributions propres à Mercure en tant que dieu du négoce et du lucre et peut avoir favorisé son culte. Sa suprématie dans les

Bibliographie

- Babelon E. et Blanchet J.-A., 1895, *Catalogue des bronzes de la Bibliothèque Nationale*, Paris.
- Barruol G., 1989, « Dieux gaulois, Dieux romains : l'assimilation religieuse » dans *Archéologie de la France, 30 ans de découvertes* (dir. Jean-Pierre Mohen), Paris, p. 332-343.
- Baudry M.-Th. et Bozo D., 1978, *La sculpture, principes d'analyse scientifique, méthode et vocabulaire*, Inventaire Général des Monuments et des Richesses artistiques de la France, Paris.
- Beaulieu M., 1967, *Le costume antique et médiéval*, Paris.
- Beck F. et Chew H., 1989, « La Gaule Romaine » dans le *Guide du Musée des Antiquités Nationales* (dir. Jean-Pierre Mohen), Saint-Germain-en-Laye, p. 140-203.
- Bémont C., Jeanlin M., et Lahanier C., 1993, *Les figurines en terre cuite gallo-romaines*, Paris.
- Benard J. et Guedron A., 1976, « Une statuette de bronze découverte à Alésia » dans *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, XXVII, p. 539-549.
- Benoît F., 1969, *Art et Dieux de la Gaule*, Paris.
- Blanchet J.-A., 1983, *Les figurines en terre cuite de la Gaule romaine*, *Revue Archéologique Sites*, Hors-série n° 23, Avignon.
- Boube-Piccot C., 1980, *Les bronzes antiques du Maroc*, tome III : les chars et l'attelage, Rabat (Maroc).
- Boucher S., 1971, « Le bronze 183 du Musée du Louvre, l'Hermès de Polyclète et le Mercure arverne » dans *Latomus*, XXX, 1, p. 317-327.
- Boucher S., 1972, « Trois bronzes divins de Thiennes (Nord) » dans *Gallia*, XXX, p. 127-148.
- Boucher S., 1973 a, « Problèmes de l'influence alexandrine sur les bronzes d'époque romaine » dans *Latomus*, XXXII, p. 799-811.
- Boucher S., 1973 b, *Bronzes romains figurés du Musée des Beaux-Arts de Lyon*, Lyon.

représentations figurées peut donc s'expliquer ainsi. Par ailleurs si la présence d'effigies d'Isis et d'Apis suscite des interrogations, elle peut s'expliquer par l'importance du nombre des étrangers, la pratique de cultes orientaux et celui de Mithra et d'une façon générale par l'adoption par la religion romaine de pratiques et croyances venues d'Asie et d'Égypte. Par ailleurs, rien ne prouve que les statuettes du musée d'Aquitaine, même si elles ont été trouvées en Aquitaine, ont été fabriquées dans la région.

Le travail de comparaison avec les collections d'autres musées de France est donc très important. Il permet de constater en Gaule l'uniformité des croyances dans le domaine des petits bronzes, mais aussi l'importante empreinte des Grecs et des Romains et la difficulté d'appréhender les croyances proprement gauloises. Une étude élargie aux autres musées de la région Aquitaine permettrait un approfondissement de nos connaissances et surtout un plus grand discernement des cultes dans cette partie de la Gaule.

- Boucher S., 1974, « Bronzes gallo-romains et bronzes gaulois problèmes de méthode » dans *Gallia*, XXXII, p. 137-162.
- Boucher S., 1976, *Recherches sur les bronzes figurés de Gaule Pré-romaine et Romaine*, Rome.
- Boucher S. (dir.), 1977 a, *Actes du IV^e colloque international sur les bronzes antiques (17-21 mai 1976)*, Lyon.
- Boucher S., 1977 b, « Les bronzes figurés dans le monde romain. Ateliers et datations. », dans *Apulum*, XV, p. 257-284.
- Boucher S., 1978, « Les dieux en Gaule d'après les monuments de bronze » dans *Les bronzes romains, Dossiers de l'archéologie* n° 28, p. 42-56.
- Boucher S., 1983, *Les bronzes figurés antiques, Musée de Denon, Chalon-sur-saône*.
- Boucher S. et J.-P., 1988, *Bronzes antiques, collection archéologique du Musée d'Evreux, Statuaire et inscription*, Evreux.
- Boucher S. et Oggiano-Bitar H., 1993, *Le trésor des bronzes de Bavay, Revue du Nord*, Hors-série n° 3, Université Charles de Gaulle, Lille III.
- Bricault L., 2000, *Atlas de la diffusion des cultes isiaques (IV^e s. av. J.-C. - IV^e s. ap. J.-C.)*, Paris.
- Coulon G., 1990, *Les gallo-romains*, 2 tomes, Paris.
- D'Andria F., 1978, « Les petits bronzes dans l'Italie Romaine » dans *Les bronzes romains, Dossiers de l'archéologie* n° 28, Dijon, p. 20-31.
- (DAGR) Daremberg Ch. et Saglio Ed., 1877-1919, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Paris, (neuf tomes et un volume de tables).
- Derion B., 1995, *Passé recomposé, la restauration des objets de musées*, Musée d'Aquitaine, Bordeaux.
- Deyts S., 1992, *Images des dieux de la Gaule*, Paris.

- Doulan C., 1993, *Le culte de Mercure en Aquitaine*, mémoire de maîtrise sous la direction du professeur J. P. Michaud, Université de Bordeaux III.
- Dunan F., 2000, *Isis, Mère des Dieux*, Paris.
- Duval P.-M., 1957, *Les dieux de la Gaule*, Paris.
- Etienne R., 1990 (nouvelle édition), *Histoire de Bordeaux*, Bordeaux.
- Etienne R., 1995, *En passant par l'Aquitaine*, Recueil d'articles de Robert Etienne, Bordeaux.
- Feugère M., 1997 « L'artisanat » dans *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux*, Bordeaux, p. 111-115.
- Gaborit A., 1976, « Les figurines gallo-romaines en terre cuite découvertes en Bretagne, II- les déesses-mères » dans *Archéologie en Bretagne* n° 10, p. 23-27.
- Goudineau C., 1989, « La Gaule Romaine : une réussite économique ? » dans *Archéologie de la France, 30 ans de découverte* (dir. Jean-Pierre Mohen), Paris, p. 294-310.
- Grimal P., 1994, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris.
- Hatt J.-J., 1989, *Mythes et Dieux de la Gaule, les grandes divinités masculines*, Paris.
- Leclant J., 2004, « La diffusion des cultes isiaques en Gaule » dans *Isis en Occident, Actes du IIIe colloque international sur les études isiaques, Lyon III 16-17 mai 2002*, Brill-Leiden-Boston, (Bricault L. (Ed.)).
- Le Rudulier A., 1982, « Les figurines de déesses-mères gallo-romaines en terre cuite découvertes dans l'ouest de la Gaule » dans *Archéologie en Bretagne*, n° 33-34, p. 3-18.
- (LIMC) *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, 1981-1997, Zürich und München, (seize tomes).
- Mahaut M.-C., 1951, *Les cultes gallo-romains de Bordeaux : état actuel de la question*, 1^{re} partie « essai de catalogues des sources », mémoire de diplôme secondaire présenté à la faculté de lettres de Bordeaux.
- Martin R., 1994, *L'art Grec*, Torino.
- Menzel H., 1976, « Problèmes de datation des bronzes romains » dans *Actes du IV^e colloque international sur les bronzes antiques (17-21 mai 1976)*, Lyon, p. 121-126.
- Menzel H., 1978, « Les ateliers des artisans bronziers » dans *Les bronzes romains, Dossiers de l'archéologie* n° 28, p. 58-71.
- Nicolini G. et Dieudonne-Glad N., 1998, *Les métaux antiques : travail et restauration, Actes du colloque de Poitiers, 28-30 sept. 1995*, Montagnac.
- Oggiano-Bitar H., 1994, « Typologie de Mercure en Gaule » dans *Akten der 10. Tagung über antike bronzen, Freiburg 18-22 Juli 1988*, Stuttgart, p. 311-318.
- Parruzot P., 1955, « Cultes indigènes et culte de Mercure dans la "Civitas Senonum" » dans *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, VI, p. 334-345.
- Picard C., 1939, *Manuel d'Archéologie grecque, La sculpture, II : « période classique- Ve siècle »*, Paris.
- Pottier E., 1890, *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité*, Paris.
- (RSGR) Reinach S., 1898 (réédition en 1909) *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, Paris, (sept tomes).

- Rich A., 1995, *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, Paris.
- Roche-Bernard G., 1993, *Costumes et textiles en Gaule Romaine*, Paris.
- Rolley C., 1976, « Des bronzes grecs aux bronzes romains, survivances, prolongations, résurrections » dans *Actes du IV^e colloque international sur les bronzes antiques (17-21 mai 1976)*, Lyon, p. 167-174.
- Rolley C., 1978, « La technique de fabrication des bronzes antiques » dans *Les bronzes romains, Dossiers de l'archéologie* n°28, p. 8-18.
- Rolley C., 1979, « Les bronzes de Gaule, quelques problèmes » dans *Revue Archéologique*, p. 119-138.
- Rolley C., 1997, « Les bronzes grecs et romains : recherches récentes » dans *Revue Archéologique*, p. 313-330.
- Rolley C., 1999, *La sculpture grecque, tome 2 : la période classique*, Paris.
- Rouvier-Jeanlin M., 1972, *Les figurines gallo-romaines en terre cuite au Musée des Antiquités Nationales, XXIV^e supplément à Gallia*, Paris.
- Sion H., 1994, *La Gironde, Carte archéologique de la Gaule*, Paris.
- Sireix C. (dir.), 1997, *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux*, Bordeaux.
- (SAB) *Société Archéologique de Bordeaux*, Bordeaux.
- Thevenot E., 1951, « Le culte des déesses-mères à la station gallo-romaine des Bolards » dans *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, II, p. 7-26.
- Thevenot E., 1962, « L'interprétation "gauloise" des divinités romaines : "Mars", gardien des calendriers celtiques » dans *Hommage à Albert Grenier* (troisième volume), Collection Latomus, LVIII, p. 1476-1490.
- Thevenot E., 1968, *Divinités et sanctuaires de la Gaule*, Paris.
- Vallet G. (dir.), 1995, *Les Grecs et l'Occident, actes du colloque de la villa « Kérylos » (1991)*, Rome.
- Van-Andriga W., 2000, *Archéologie des sanctuaires en Gaule romaine*, Paris.
- Van-Andriga W., 2002, *La religion en Gaule romaine, piété et politique (I-III^e siècle après Jésus Christ)*, Paris.
- Vertet H., 1960, « Nouvelles statuettes en terre cuite blanche » dans *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, tome XI, Dijon, p. 297-314.
- Vertet H., 1962, « Remarques sur l'aspect et les attributs du Mercure gallo-romain populaire dans le centre de la Gaule », dans *Hommage à Albert Grenier* (troisième volume), Collection Latomus, LVIII, p. 1605-1616.
- Vertet H. et Zeyer Th., 1983, *Les statuettes gallo-romaines en argile du Musée de Langres, Revue Archéologique Sites*, Hors-série n° 10, Avignon.
- Vuaillet D., 1998, « Expérimentation de la fonte à cire perdue » dans *Les métaux antiques : travail et restauration, Actes du colloque de Poitiers, 28-30 sept. 1995*, Montagnac.
- Ziegler A. et Roussot-Larroque J., 1991, *Gaulois et Romains en Aquitaine Protohistoire, Epoque Gallo-Romaine et haut Moyen-Age*, Bordeaux.



La nécropole Saint-Seurin de Bordeaux : état de la recherche

par Natacha Sauvaitre *

La nécropole se situe dans le *suburbium* de la cité, au nord-ouest du rempart édifié au Bas-Empire (fig. 1). L'église Saint-Seurin, dont la première mention remonte au VI^e siècle par une notice de Grégoire de Tours ¹, s'est développée au-dessus des vestiges. De nombreuses légendes médiévales se rattachent au site enrichissant indéniablement son prestige ².

C. Jullian ne se trompait pas en évoquant « de ce côté de Bordeaux, l'archéologie locale a de beaux jours à attendre et peut être n'est encore que dans l'enfance ». Explorée à plusieurs reprises depuis le milieu du XIX^e siècle, avec les recherches des érudits sur les premiers indices du christianisme bordelais, jusqu'aux fouilles menées par R. Duru dans les années 1960, la nécropole Saint-Seurin de Bordeaux s'est révélée être un site majeur pour la région Aquitaine. Elle reste omniprésente dans les problématiques scientifiques ³.

Cet article a pour but, tout d'abord, à faire le point sur la recherche en évoquant les campagnes de fouilles et les études postérieures, puis nous aborderons l'organisation et la chronologie du site avant de terminer par l'étude des différents monuments funéraires ainsi que par les perspectives de recherche.

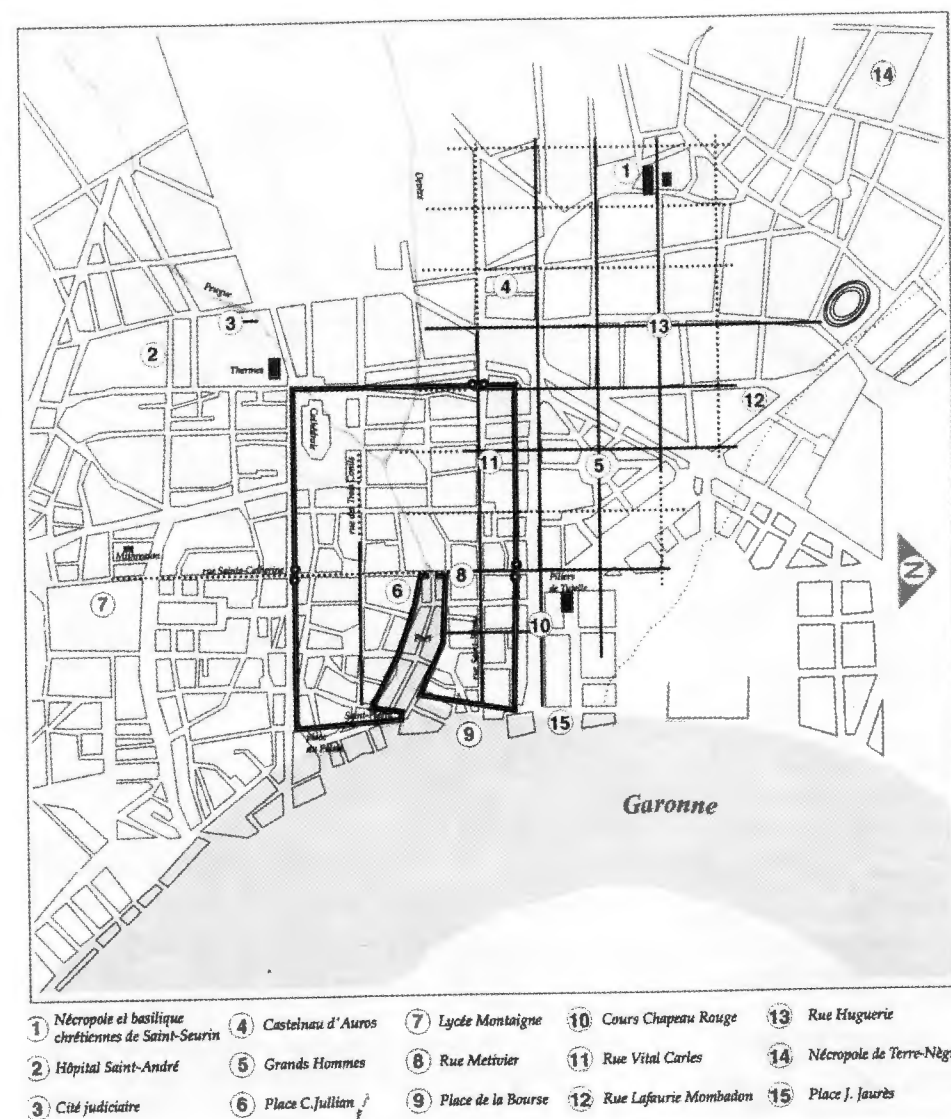
* Doctorante en archéologie, université de Provence.

La présente contribution est issue d'un mémoire de maîtrise soutenu en 2002 à l'université Michel de Montaigne Bordeaux III, sous la direction de Mme I. Cartron. L'objectif de cette recherche était de faire le point sur les nombreux travaux menés autour de la nécropole et de proposer des éléments de comparaison pertinents. Cette étude a été approfondie dans un DEA. Actuellement, Saint-Seurin est au cœur d'un travail doctoral traitant de la sépulture privilégiée dans le Sud-Ouest de la Gaule entre le IV^e et le IX^e siècle, sous la direction de M. Fixot, université de Provence. Je tiens à remercier Mme I. Cartron pour ses conseils pour la rédaction de cet article.

1. Grégoire de Tours évoque une *basilica* dédiée à saint Seurin dans laquelle se retrouve la population afin d'obtenir sa protection (*in Gloria confessorum*, 44) « *habet et Burdigalensis urbs patronos venerabiles, qui saepius se virtutibus manifestant, sanctum Severinum episcopum suburbano murorum summa excolens fide [...]* Ex hoc incolae cognita eius sanctitate, patronum sibi asciscunt, certi quod si quandoque urbem aut morbus obrepit, aut hostilitas obsedeat, aut aliqua quaerella percellat, protinus concurrentes populi ad basilicam sancti, indictis ieiuniis, vigilas celebrant, devotissime orationem fundentes, et mox ab imminente calamitate salvantur [...] ».

2. Comparée aux Alyscamps d'Arles, la nécropole aurait reçu les tombes des preux chevaliers de Charlemagne. De plus, le site est une étape menant à Saint-Jacques de Compostelle (cf. Cirot de la Ville, 1867).

3. La nécropole a été intégrée au programme de recherche sur la gestion sociale des espaces funéraires dirigé par I. Cartron et D. Castex (MSHA et Ausonius). Un colloque national sur le thème *Autour de Saint-Seurin de Bordeaux : lieu, mémoire et pouvoir* est prévu pour les 12-14 octobre 2006.



Les campagnes de fouilles

Des investigations de terrain menées depuis le XIX^e siècle...

Entre la deuxième moitié du XIX^e siècle et la fin des années 1960, le site fait l'objet d'études ponctuelles dont le but essentiel est de retrouver les vestiges et témoignages des origines chrétiennes de Bordeaux (fig. 2).

La première intervention archéologique a lieu en 1851 sous la direction des Monuments Historiques. Des travaux sont réalisés dans le chœur de la collégiale. Un bref résumé des découvertes est rapporté par M. Rabanis-Lamothe dans *le compte rendu des travaux de la commission des monuments et*

*documents historiques*⁴. L'architecte Duphot dirige le chantier. Une construction polygonale, identifiée comme étant l'ancienne abside de l'église du XI^e siècle⁵, et un nombre important de sépultures est mis au jour.

En 1858, l'abbé Cirot de la Ville effectue des sondages dans l'abside principale de la crypte de l'église. Il publie ses résultats dans l'ouvrage intitulé *Aux origines chrétiennes de Bordeaux ou histoire et description de l'église Saint-Seurin de Bordeaux*⁶. Ces investigations menées derrière le cénotaphe de saint Fort ont permis de repérer en dessous du sol actuel un espace quadrangulaire terminé à l'est par un arc légèrement

4. Rabanis-Lamothe, 1851, p. 14-15.

5. Brutails, 1912, p. 21.

6. Cirot de la Ville, 1867.

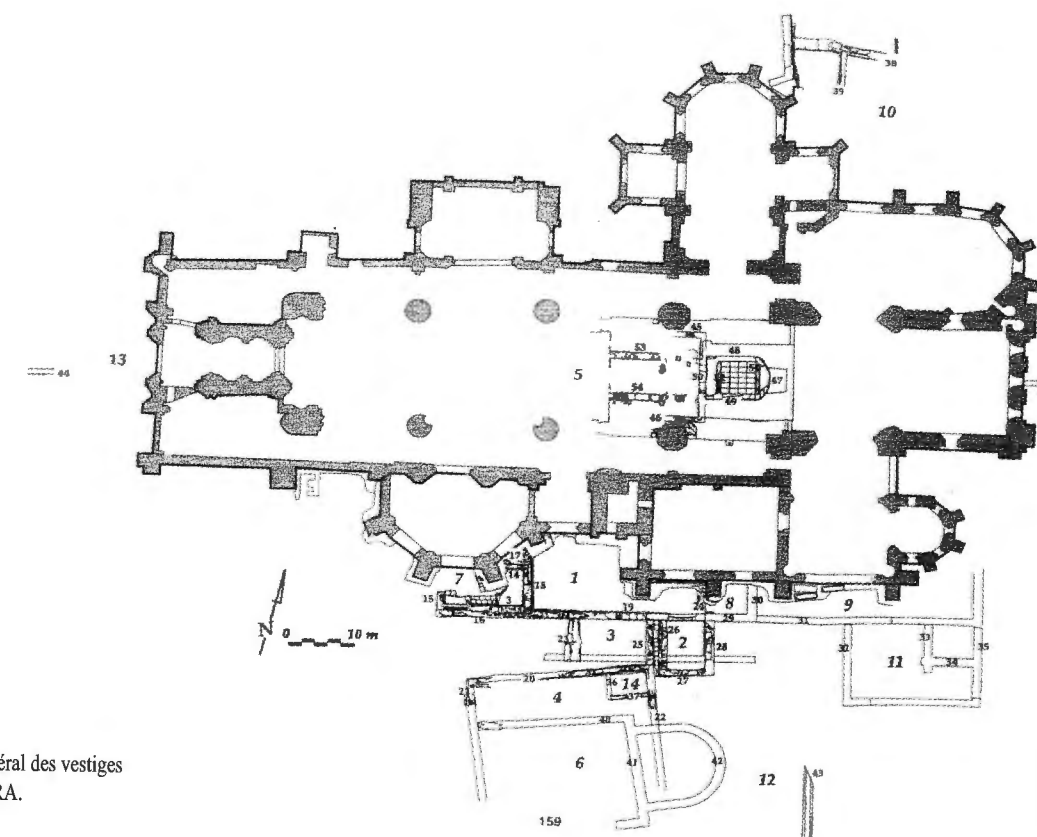


Fig. 2. - Saint-Seurin, plan général des vestiges réalisé par J.-F. Pichonneau, SRA.

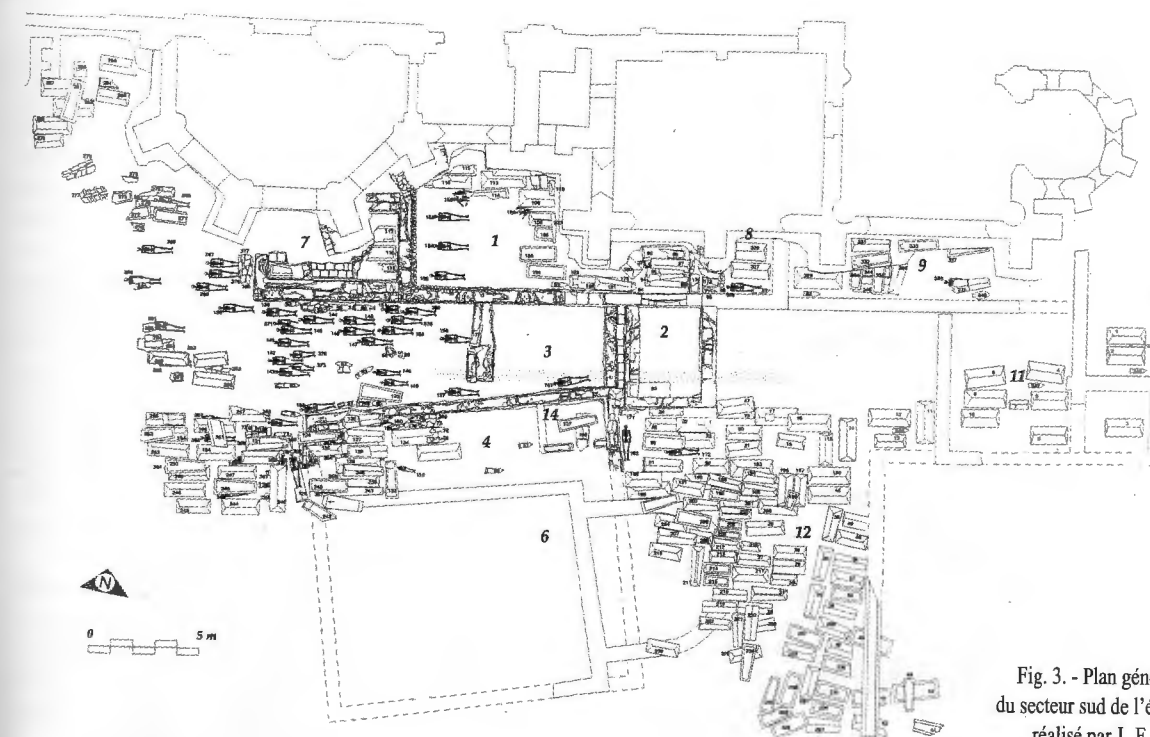


Fig. 3. - Plan général des sépultures du secteur sud de l'église Saint-Seurin, réalisé par J.-F. Pichonneau, SRA.

prononcé, totalement recouvert de carreaux de terre cuite, dans lequel reposaient cinq sarcophages. Ces révélations provoquent un très grand intérêt chez les scientifiques et entraînent la mise en place de fouilles de grande envergure.

Elles sont entreprises entre 1909 et 1910 par l'équipe dirigée par Paul Courteault, professeur à la faculté de Lettres de Bordeaux. Un sondage à l'est du chevet de l'église et huit tranchées au sud de cette dernière dont l'une oblique sont réalisés. Une série de murs fortement ruinés ainsi qu'une centaine de sépultures ont été mis au jour. Un projet de conservation est proposé, mais des problèmes financiers provoquent l'arrêt des fouilles⁷. Cependant, malgré l'absence de relevés précis des vestiges architecturaux, il reste de ces investigations les carnets du responsable et plusieurs photographies⁸.

En 1959, lors de travaux de canalisation, Raymond Duru, architecte aux bâtiments de France, réalise un sondage au nord de la chapelle Notre-Dame-de-la-Rose⁹. Deux murs, reconnus partiellement, avec un seuil aménagé, ainsi que de nombreuses sépultures ont été découverts. Cette intervention provoque la reprise des recherches en 1965 au sud de la basilique et dans la crypte de cette dernière. Les fouilles se poursuivent jusqu'à la fin des années 1960. La qualité et l'importance des vestiges ont entraîné leur conservation partielle par la création d'une crypte-musée.

En 1980, lors de travaux d'assainissement, un sondage est réalisé sous le parvis de l'église par J.-F. Pichonneau (SRA). Onze sarcophages et un tronçon de mur ont été reconnus¹⁰.

L'ensemble de ces investigations permet de connaître la nécropole sur une superficie de 700 m².

...jusqu'aux études récentes

Depuis les années 1990, l'étude du site a été intégrée dans le cadre d'un projet collectif de recherche sur les édifices religieux du haut Moyen Âge en milieu urbain¹¹. Les vestiges conservés dans la crypte archéologique et dans celle de l'église ont ainsi fait l'objet d'un nettoyage permettant à l'équipe dirigée par Dany Barraud la relecture des vestiges et la réalisation d'un relevé pierre à pierre au 1/20^e des structures architecturales¹². A cette occasion, un travail de recherche universitaire a été réalisé sur les sépultures afin de préciser leur position sur le plan¹³. Plus de 400 sépultures ont été répertoriées : des amphores pour les enfants en bas âge, des sépultures sous tuiles, en pleine terre ou coffre de bois, tout comme des sarcophages en calcaire et en marbre. L'étude du PCR a permis de démentir les anciennes interprétations proposées par Raymond Duru, notamment sur l'existence d'un baptistère qui, selon l'architecte, correspondait aux vestiges conservés sous la crypte de l'église¹⁴.

En 2002, grâce aux nombreuses photographies et aux notes des archéologues, nous avons pu reprendre l'étude de

ces vestiges dans le cadre d'une maîtrise d'archéologie¹⁵. Ceci a permis de révéler la complexité du site, notamment dans la définition et la fonction de ces vestiges. Quinze espaces architecturaux ont ainsi été distingués et répertoriés dans une base de données¹⁶. Chaque structure comporte une numérotation spécifique, nous ne cessons de faire référence dans cette contribution.

Enfin en février 2005, le bureau d'étude Hadès a effectué une campagne de relevés des murs de la crypte de l'église¹⁷. En préambule de cette intervention une étude historique sur les restaurations a été réalisée¹⁸. Au regard des textes et de la lecture *in situ*, on remarque de nombreux remaniements. Le constat d'une superposition entre les vestiges de la nécropole et les murs de la crypte est apparu évident notamment au niveau de l'abside centrale¹⁹.

À la suite des ces différents relevés, des piquages ont été effectués dans les murs. Deux furent réalisés dans le mur occidental de part et d'autre du pilastre ouest de l'arcature nord de la crypte. À cette occasion, le caveau situé derrière le cénotaphe de Saint-Fort fut ouvert²⁰. La crypte primitive semble s'étendre bien au-delà de la structure actuelle. Le plan de cette partie de la crypte confirme que la construction est venue se superposer à des vestiges antérieurs, très certainement ceux de la nécropole.

7. Courteault, 1910.

8. Une synthèse de ces travaux est fournie par la marquise de Maillé dans son ouvrage consacré aux origines chrétiennes de Bordeaux paru en 1959.

9. Coupry, 1961, p. 369-371.

10. Gauthier, 1981, p. 473-474.

11. Boissavit-Camus, 1997. Boissavit-Camus et al. 2003, p. 195-222.

12. L'ensemble des vestiges architecturaux fut relevé par l'architecte Ch. Martin et par J.-F. Pichonneau, du SRAA. Il s'agit d'un relevé en plan. Les relevés des différentes élévations n'ont pu être réalisés.

13. Nadal, 1998.

14. Duru, 1982, p. 57-88.

15. Sauvaitre, 2002.

16. A chaque mur correspond un numéro d'identification évitant ainsi les doublons alphabétiques rencontrés dans les carnets de fouilles des responsables. La fiche signalétique comporte une description des fondations et de l'élévation ainsi qu'une mention des relations stratigraphiques.

17. Cette campagne de relevés a été réalisée sous la direction de J.-L. Piat avec la participation de A. Marin et de N. Sauvaitre.

18. A cette occasion, le fond d'archives conservé à la Médiathèque du patrimoine et de l'architecture de Paris ainsi que les délibérations capitulaires de la collégiale conservées aux Archives départementales de la Gironde ont été dépouillés. L'ensemble des anciennes descriptions de la crypte, les représentations graphiques et la bibliographie ont également été rassemblées.

19. Cette observation a été facilitée par le sondage réalisé par R. Duru dans l'angle sud-ouest de l'abside centrale.

20. Ce caveau n'avait pas été réouvert depuis 1891 lors de l'exploration menée par l'architecte L. Magne qui en signala l'existence sur le plan et la coupe de la crypte réalisés en 1893 et conservés à la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine à Paris (côte 0082/033/1009).

Organisation générale et chronologie de la nécropole

La nécropole semble se développer autour de deux grands bâtiments, notés 1 et 4 sur le plan (fig. 2 et 3)²¹. L'étude du bâti effectuée sur ces constructions a permis de vérifier des similitudes dans le traitement des chaînages d'angle, des dimensions et des ressauts de fondation. Les sépultures retrouvées à l'intérieur de ces espaces suivent l'orientation, est-ouest, proposée par les murs. Les amphores, utilisées comme contenants funéraires pour les enfants, disposées au niveau des ressauts de fondation, permettent de dater ces constructions de la fin du III^e siècle ou du début IV^e siècle²².

D'après l'étude architecturale, la nécropole continue de se développer de part et d'autre du bâtiment 1 avec les constructions de la salle 7, dans son état primitif, et de la salle 8. La salle 7 est construite à partir de trois murs et s'appuie sur le mur ouest de l'édifice 1 devenant mitoyen aux deux constructions. La salle 8 présente le même schéma d'édification. L'accès de ces deux salles est restitué sur leurs faces nord²³. L'indice de chronologie relative est fourni par la lecture des fondations de l'édifice 7. En effet, grâce au retrait des couches stratigraphiques, on remarque que les fondations du mur sud de cette salle surmontent celles du bâtiment 1. De plus, les amphores retrouvées le long du mur sud de la salle 7 et celles entreposées à l'intérieur de la salle 8 permettent de dater ces édifices de la première moitié du IV^e siècle²⁴.

A l'est de la salle 8, deux nouveaux espaces sont édifiés. Reconnus partiellement lors des fouilles de Paul Courteault et de Raymond Duru, leurs fonctions restent mal définies. L'espace 9 ressemble à une cour à ciel ouvert comportant deux portes, l'une pour piétons d'une ouverture de 0,88 m et l'autre pour véhicules, large de 2,36 m²⁵. Plusieurs sépultures, datées du IV^e siècle, ont été retrouvées dans les niveaux les plus profonds. Pour les personnes arrivant du *decumanus*, ces ouvertures permettaient d'accéder au sud de la nécropole. En franchissant ce passage, les visiteurs arrivaient sur une place bétonnée, axée nord-sud, de 2 m de côté et s'élargissant vers le sud²⁶. L'espace 11, bâti contre le mur sud de l'espace 9, mais non lié à lui, se divise en trois salles²⁷. Cet espace protégeait treize sépultures, dont dix sarcophages en calcaire et trois amphores, datées de la deuxième moitié du IV^e siècle.

Répondant à l'espace 9, une nouvelle structure est bâtie au sud du *decumanus* antique. L'espace 10 constitue la limite septentrionale connue de la nécropole. Deux tronçons de murs d'une longueur moyenne de 3,50 m ainsi qu'un seuil large de 2,30 m ont été dégagés. L'usure du seuil ainsi que les trous de crapaudines retrouvés à ses extrémités attestent l'existence de vantaux d'une porte²⁸. Par des similitudes architecturales avec

l'espace 9 et par la présence d'amphores et de sarcophages dans les niveaux les plus profonds, cette structure semble dater du milieu du IV^e siècle. A la même période, entre ces deux constructions et au nord du bâtiment 1, un petit édifice terminé par une abside, la salle 5, est construit. Il s'ensuit le remaniement de l'édifice 7 par le doublage interne des murs nord et sud afin d'élever une voûte en berceau. Le mur sud est alors recouvert d'une fresque dont l'étude permet de fournir une chronologie relative à cette réfection remontant au IV^e siècle²⁹. Il est ensuite validé à la mise en place de deux banquettes funéraires.

Vers la fin du IV^e siècle ou le début du Ve, deux nouveaux édifices, les salles 2 et 3, sont accolés au sud du bâtiment 1. Les sépultures retrouvées au niveau des fondations de la salle 2 fournissent le *terminus post quem*³⁰. La construction de ces deux salles entraîne la fermeture de l'espace resté libre entre les bâtiments 1 et 4. Pour accéder à ces pièces, les visiteurs devaient obligatoirement traverser l'espace 1 pour franchir par le mur sud les seuils d'entrée des salles correspondantes. Ces dernières furent séparées matériellement par un caniveau, construit de *tegulae*, orienté nord-sud.

Suivant les données extraites des fouilles archéologiques, la nécropole semble continuer son développement au sud du bâtiment 4. L'espace est réinvesti partiellement par la construction d'un édifice absidial, noté 6 sur le plan³¹. Ce dernier est abandonné et détruit au cours du VII^e siècle.

21. La chronologie du site repose essentiellement sur la datation relative des sépultures et sur l'archéologie du bâti. Pour la datation des amphores se reporter à l'article de F. Berthault, 1996.

22. Nadal, 1998.

23. Ces salles s'enfoncent sous l'église actuelle, la limite nord de la salle 7 est connue grâce au retour du mur dans l'angle nord-est mais celle de la salle 8 reste un mystère. En l'absence de traces d'ouvertures sur les murs conservés, on restitue les entrées sur la face nord.

24. Nadal, 1998.

25. Cet espace se développe vers le nord. La présence de l'église empêche de connaître son organisation interne.

26. Cette découverte est mentionnée dans le journal de fouille de P. Courteault en date du 17 janvier 1910. Notons qu'aucune sépulture n'est signalée à cet emplacement.

27. L'accès à cet espace n'a pas été retrouvé. Peut-être se trouve-t-il dans une zone non atteinte par la fouille.

28. Les informations extraites des fouilles ne permettent pas d'identifier ces vestiges.

29. Barbet, 1985, p. 107.

30. Non loin de la salle 2 se trouve également la sépulture dite de Flavinus, datée de 365-385, permettant d'affiner la datation proposée (cf. Barraud, Pichonneau, 1996, p. 14).

31. Nous savons peu de chose sur cet édifice mis au jour lors de la dernière campagne de fouille liée à l'aménagement de la crypte-musée. Seul l'angle nord-est et le départ de l'abside ainsi qu'un tronçon de son retour ont été distingués. Nous ne pouvons confirmer si une partie de l'enclos 4 a été utilisée comme annexe.

Notons que ces constructions paraissent avoir été abandonnées au cours des VI^e-VII^e siècles. Ce constat est attesté par les sarcophages mis au jour sur les vestiges en ruine. La nécropole mérovingienne repérée dans la tranchée oblique en 1909-1910 recouvre l'ensemble de ces vestiges.

Nous attirons l'attention du lecteur sur le fait que cette présentation générale n'est que le reflet d'une partie de la nécropole, faute de fouilles exhaustives. La chronologie, reposant sur la typologie des sépultures et sur l'archéologie du bâti, ne peut être que relative en l'absence d'une étude poussée du matériel. Cependant, à partir de ces éléments, plusieurs problématiques peuvent être abordées notamment sur l'organisation de la nécropole mais aussi sur l'étude des édifices en ayant recouru à l'étude comparative.

La connaissance de la nécropole à travers l'étude comparative

L'organisation générale

L'étude architecturale effectuée sur le site de Saint-Seurin permet de comprendre l'ordre dans lequel s'est développée la nécropole. Situés non loin d'un ancien *decumanus*, les édifices, destinés à être vus de tous, suivraient l'orientation fournie par les voies de circulation de l'ancienne trame orthonormée. L'espace resté libre entre les bâtiments 1 et 4 a pu également servir de voie de circulation au sein même de la nécropole. Notons que les investigations ont permis de dégager une suite de murs, orientés est-ouest, sur plus de 30 m de long. Ainsi, il semble possible de restituer l'existence de parcelles funéraires. Chaque édifice, notamment les salles 7 et 8, pourrait correspondre à un lotissement funéraire privé. Pour illustrer notre propos nous avons cherché à comparer la nécropole Saint-Seurin à plusieurs exemples³². Nous retiendrons ici-deux cas, l'un en Gaule avec la nécropole Saint-Laurent à Grenoble³³ et l'autre en Italie avec la nécropole romaine de l'Isola Sacra³⁴. Ces deux cas démontrent l'existence de parcelles funéraires peut-être pré-établies lors de la création de la nécropole. Pour le premier, plus de six mausolées ont été mis au jour permettant à Renée Colardelle de proposer l'éventualité d'une « cadastration » des parcelles funéraires à partir d'une voie de communication³⁵ ; pour le second, la qualité des vestiges conservés à ciel ouvert et l'alignement des mausolées de part et d'autre d'un chemin reflète la gestion rigoureuse de l'espace funéraire. Même si ce dernier exemple est antérieur au site que nous étudions, il donne une idée concrète de ce que pouvait être la nécropole Saint-Seurin de Bordeaux.

Sur les quinze espaces architecturaux distingués, la disparité des informations n'a pas permis une identification certaine pour chaque élément. Cependant, une réflexion a pu être menée sur plusieurs d'entre eux restés accessibles³⁶.

L'étude architecturale des édifices

Deux types de monuments ont été principalement distingués : les enclos (n° 1 et 4) et les monuments funéraires de type mausolée (n° 7, 8, 2, 5).

Des premiers nous retiendrons que la salle 1, de 15,50 m de long, est au centre du développement de la nécropole. Elle pourrait correspondre à un espace couvert en raison de la largeur des fondations et de la présence d'enduits dans les parties basses. L'espace 4 présente une superficie identique, mais la largeur des murs est moins importante. Il semble vraisemblable d'y voir un enclos à ciel ouvert.

C'est surtout sur le deuxième type de monument que nous allons centrer notre propos. Avant de présenter ces vestiges, il semble important de revenir sur la définition de mausolée. Il s'agit d'un édifice privé destiné à abriter une ou plusieurs tombes dans lequel on peut rentrer mais qui est dépourvu d'installation liturgique. Il peut comporter des aménagements funéraires et/ou cultuels et refléter la réussite sociale.

Nous commencerons notre analyse par la salle 8 qui, par ailleurs, est la seule salle à laquelle nous n'avons plus accès³⁷. En fonction de sa largeur, 3,49 m, et de l'épaisseur des murs, il semble possible de reconstituer une couverture charpentée en bois. Le mur sud était doté d'une fenêtre haute.

Aucun aménagement intérieur n'a été signalé dans les rapports de fouilles³⁸. Cependant, le fragment de fresque retrouvé sur la paroi interne d'un des murs témoigne d'un certain soin apporté à la construction. Le décor se présente sous la forme d'éléments géométriques alternant losanges et carrés (fig. 4)³⁹ (cercles jaunes, ocellés de ronds marrons, entouré d'une étoile à quatre branches noires sur un fond rose pâle). Cette imitation de l'*opus sectile*, très courante au Bas-Empire, se retrouve dans la décoration des chambres funéraires des catacombes à Rome⁴⁰.

32. Sauvaitre, 2002 ; Sauvaitre, 2003.

33. Colardelle, 1999. mais aussi Colardelle, 1995, p. 239-244.

34. Baldassarre, 2002, p. 11-22.

35. Colardelle, 1999, p. 143.

36. Sauvaitre, 2002.

37. À l'origine, le projet de conservation de la crypte-musée devait contenir la salle 8, mais des difficultés financières en décidèrent autrement.

38. Il y a peu d'informations générales sur cette salle. La couverture photographique de faible importance ne comble pas cette lacune.

39. A. Barbet précise que ce type de décor apparaît à la fin du II^e siècle ou au début du III^e et se maintient au IV^e siècle. Selon la spécialiste, cette réalisation, très grossière, confirmerait la date tardive du IV^e siècle.

40. C'est un thème récurrent à l'époque romaine. De nombreux exemples sont donnés dans l'article de A. Barbet, 2002, p. 57-80.

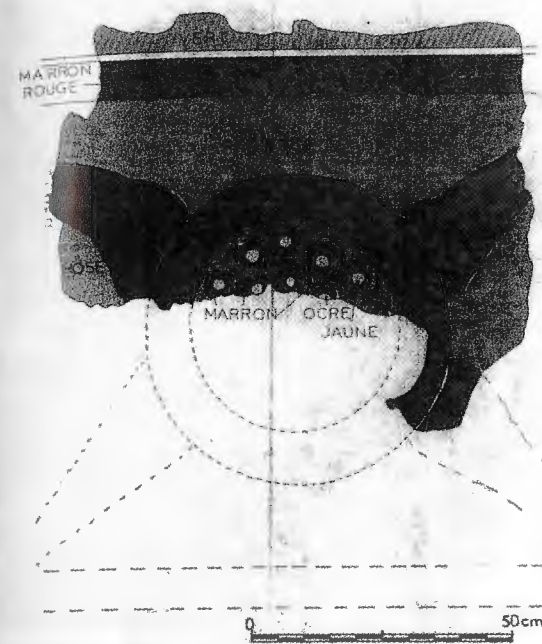


Fig. 4. - Dessin de l'enduit peint, salle 8.



Fig. 5. - Lithographie de Lacour de 1823.

Cette salle comportait sept inhumations : trois amphores, une tombe en pleine terre et trois sarcophages. Ces éléments permettent d'interpréter cette construction comme un mausolée assez modeste.

En ce qui concerne la salle 7, l'extérieur de la bâtisse paraît soignée notamment dans le traitement des chaînages d'angles réalisés à partir de pierre en moyen appareil et par la présence sur les parements de joints tirés au fer. Les traces en chevrons sur les pierres du chaînage d'angle laissent supposer la présence d'un revêtement extérieur. En plus du bon état de conservation de l'édifice facilitant sa restitution, nous disposons d'une lithographie (fig. 5), réalisée en 1823 par Lacour, représentant une maisonnette à deux pans. Interprétée aujourd'hui comme un mausolée⁴¹, cette représentation permet de donner une idée des volumes extérieurs de l'édifice.

De l'état primitif, nous avons peu d'informations. Longue de 7,15 m et large de 4,80 m, trois murs ont suffi à sa construction⁴². La lecture architecturale a permis de révéler la présence

41. Maillé, 1960, p. 152.

42. Cf. *supra*.

d'un enduit, au moins sur le parement interne de mur nord⁴³. Il s'en suit le doublage interne des murs nord et sud attestant la présence d'une voûte en berceau. Cette transformation réduit l'espace interne à 3,60 m. L'étude architecturale a permis de constater que par rapport au ressaut de fondation, indicateur du niveau de circulation extérieur, le sol interne était plus bas. Par conséquent, pour rentrer dans cet édifice, le visiteur devait descendre une ou plusieurs marches.

A l'intérieur de l'édifice se trouvent deux banquettes funéraires séparées par un dallage en carreaux de terre cuite. La banquette orientale (3,49 m x 2,30 m x 1,30 m), ornée d'une plinthe en terre cuite, comporte deux sols superposés. Réalisés à base de chaux, ils présentent une épaisseur de 0,10 m chacun. La mise en place du second sol dissimula les parties basses de la plinthe. Cette dernière était plaquée sur un crépi de 0,10 m d'épaisseur et présentait un module de 0,52 m de long pour 0,23 m de hauteur et 0,03 m d'épaisseur. Elle était surmontée d'un boudin saillant de 0,03 m d'épaisseur dont chaque plaque mesure 0,40 m de longueur. Ces éléments étaient fixés à l'aide de fer de scellement. Cet aménagement était surmonté d'une deuxième assise, comme le démontre les quelques traces conservées sur la paroi sud. La banquette se termine à l'ouest par un muret de moellons largement jointoyé dont le parement externe est recouvert d'un badigeon rose.

Deux sarcophages ainsi qu'un mortier de scellement pour un troisième contenant reposaient sur cette banquette. Le sarcophage central, en marbre gris des Pyrénées, comporte le décor incisé d'un cervidé sur le petit côté ainsi que des lignes sinueuses (fig. 6). Les angles sont décorés de colonnes surmontées de chapiteaux stylisés. Cette face incisée, appliquée contre la paroi orientale de l'édifice n'était pas visible.

La banquette occidentale, dont il ne reste que la terre de remblai et une partie du muret oriental, présentait un fragment de sarcophage et les restes d'un sol de carreaux de terre cuite. Conservé sur une hauteur de 0,75 m, cet aménagement paraît moins solide. La hauteur peut être restituée par l'arrêt des enduits sur les murs limitrophes. Le muret est recouvert d'un enduit rose identique à celui repéré sur le muret de la banquette orientale.

En plus des deux banquettes funéraires, nous savons que l'intérieur de ce mausolée était peint. Le fragment de fresque (23 cm x 2,5 cm x 72 cm) retrouvé sur la paroi interne du mur sud atteste du soin apporté à la construction (fig. 7). Elle représente une frise de caractère nilotique à fond vert bordée par une plinthe rouge bordeaux décorée d'une grecque. A. Barbet a étudié cette fresque et constaté que l'exécution fut peu soignée comme en témoigne le mortier non lissé en partie basse et les traces maladroites du quadrillage gravé à la règle⁴⁴. Elle a établi des rapprochements avec des exemples connus dans les tombeaux romains, dont le tombeau 26 d'Ostie⁴⁵ (daté du III^e

siècle), dans lequel furent retrouvés les mêmes sujets décoratifs (paysage aquatique, canards). Elle interprète cette fresque comme le voyage des âmes vers l'île des bienheureux⁴⁶. Remarquons que de l'enduit ocre jaune a été décelé sous un badigeon de couleur rose ainsi que sur le retour du mur ouest de la salle permettant d'affirmer que le décor pictural avait été appliqué sur toute la pièce.

Lors de la découverte de la salle 2 en 1909, les archéologues l'interprétèrent comme un baptistère puis comme une dépendance thermique⁴⁷. En l'absence d'installation liturgique, cet édifice est présenté aujourd'hui comme un mausolée.

De forme rectangulaire (5 m x 4 m), on y accédait par un seuil⁴⁸ dont on peut restituer le niveau par la différence de traitement entre les fondations et l'appareil des jambages. Elle comporte à l'intérieur, dans les murs est et ouest, deux niches longues de 2,60 m. Dépourvues de leurs parties hautes, ces aménagements, délimités par l'emploi de pierres en moyen appareil, ressemblent à des *arcosolia*. Ces niches situées à quelques centimètres du niveau du sol permettaient d'apercevoir la sépulture d'un proche. Les parois internes étaient généralement recouvertes d'enduits peints. Sachant que la décoration que l'on retrouve dans les catacombes romaines n'est qu'un reflet de celle appliquée dans les mausolées de surface, un système équivalent est donc envisageable pour cet édifice.

L'étude architecturale a révélé que ces aménagements furent obturés, à une période indéterminée, à l'aide de moellons puis badigeonnés d'un nouvel enduit. Le sol⁴⁹, détruit, a pu être restitué par la présence d'un enduit sur les parois internes. On constate ainsi que les banquettes furent aménagées à seulement quelques centimètres du niveau de circulation. Deux arcs de décharge, réalisés à partir de claveaux de 0,30 m de long par 0,10 m de large, dont la longueur varie de 0,94 m à 1,51 m, ont été remarqués au niveau des fondations des murs est et ouest. Primitivement interprétés par Paul Courteault comme des « trous de fours »⁵⁰, ces aménagements auraient été installés dans le but de canaliser un cours d'eau, signalé lors des fouilles par Raymond Duru⁵¹.

43. Sauvaitre, 2002.

44. Barbet, 1985, p. 107.

45. Barbet, 2002, p. 59.

46. Barbet, 1985, p. 19.

47. La découverte de la « cella E » remonte au 15 décembre 1909. Dans son journal en date du 21 décembre, P. Courteault évoque l'hypothèse du baptistère « se fondant sur la finesse de l'enduit qui revêt le mur à l'intérieur ».

48. Ce seuil semble avoir été détruit à une époque indéterminée.

49. A la date du 27 décembre 1909 P. Courteault écrit que cette salle ne présente « pas de pavage ».

50. Maillé, 1960, p. 142.

51. Duru et alii., 1996, p. 40.



Fig. 6. - Sarcophage en marbre des Pyrénées décoré d'un cervidé.



Fig. 7. - Fresque du mausolée 7, reproduite par J.-F. Pichonneau, SRA.

Aucune inhumation n'a été trouvée à l'intérieur de la salle lors de son excavation⁵². Les seules sépultures connues se trouvent au niveau des fondations et n'étaient donc pas visibles. Notons cependant que l'une d'elle a été rappelée aux vivants par la présence d'un arc de décharge ou *arcosolium* dans le parement externe du mur sud. Cet aménagement peu profond, correspondant à l'épaisseur des claveaux (0,16 m), a un double emploi. Il sert à la fois d'arc de décharge afin de répartir les charges de part et d'autre du sarcophage situé en dessous, évitant ainsi sa destruction ; et rappelle par la même occasion aux vivants la présence d'une sépulture. Il s'agit ici d'un sarcophage en calcaire présentant un couvercle orné d'acrotères. A l'intérieur reposait le squelette d'un individu allongé sur le dos. Une fiole de verre fut ramassée à ses pieds⁵³.

La conservation remarquable des salles 2 et 7 facilite leur restitution. En ce qui concerne l'espace 5, la superposition de l'église sur ces vestiges et la non exhaustivité des fouilles compliquent une vision uniforme de la structure antique. C'est essentiellement par l'étude comparative que des hypothèses de restitution peuvent être émises.

52. P. Courteault nota dans son journal à la date du 16 décembre 1909 « dans le canal on retire quelques ossements d'un petit enfant » sans donner plus de précisions.

53. Une analyse fut effectuée permettant de déceler une crème de tartre issue d'un produit initialement introduit et interprété comme du vin (Courteault, 1910, p. 335).

L'espace 5 (fig. 8) se compose de deux salles. De la salle occidentale, seuls sont conservés deux retours de murs très ruinés. Entre ces deux murs, huit sarcophages orientés, aux couvercles fortement usés, ont été mis au jour. Ces derniers sont de tailles et d'époques différentes ⁵⁴.

Un seuil de 2 m de large permettait d'accéder à la partie orientale ; des tenons rectangulaires, conservés aux extrémités, fournissent un indice sur l'existence d'une barrière séparant les deux salles.

La salle orientale, longue de 4,52 m et large de 3,50 m, se termine par un fond incurvé long de 3,70 m. Le sol, composé de carreaux de terre cuite, est partiellement conservé. Au centre une installation quadrangulaire de 2,50 m de côté et profonde de 0,58 m, entièrement recouverte de carreaux de terre cuite posés à joints serrés ⁵⁵, contient trois sarcophages orientés est-ouest. Les couvercles et la partie haute des sarcophages étaient visibles. Un « espace de circulation » assez étroit de 0,48 m de large permettait de faire le tour de cette installation ⁵⁶.

Par l'étude comparative, il paraît aujourd'hui certain que ces vestiges s'apparentent à un édifice funéraire de type mausolée et non à un baptistère comme l'interprétait Raymond Duru ⁵⁷. Le plan dessiné par le mausolée 5 est attesté dans de nombreuses nécropoles en Gaule et en Italie. Il n'est pas sans rappeler celui du mausolée découvert à Narbonne à proximité de l'église Saint-Paul ⁵⁸ ou celui mis au jour lors des fouilles de la nécropole Saint-Just à Lyon ⁵⁹, ou bien encore ceux parsemant la nécropole de surface des catacombes aux deux Lauriers à Rome ⁶⁰.

Les modifications ultérieures apportées au plan du mausolée 5 par l'adjonction de deux murs supplémentaires peuvent donner une indication sur l'évolution fonctionnelle du monument. Mais, en l'absence de fouilles plus approfondies, aucune conclusion ne peut être définitive. Le fait que l'église se soit établie au-dessus du mausolée 5 laisse supposer que la personne inhumée dans ce lieu était importante dans la cité. Peut-on évoquer la personne de Seurin lui-même ? Aucun indice ne permet de l'assurer. De nombreuses fouilles ont mis en avant une certaine continuité de l'occupation du sol là où des mausolées avaient été érigés, notamment avec l'édification d'églises bâties soit à proximité des vestiges soit au-dessus en les englobant ⁶¹. Nous disposons de peu de renseignements sur cette première église. Grégoire de Tours ⁶² mentionne une *basilica* dédiée à Seurin dans le *suburbium* de la ville sans préciser l'endroit et sans donner de détails sur l'édifice. La crypte actuelle de l'église contient des éléments rapportés datés de l'époque mérovingienne, chapiteaux et colonnes en marbre gris ⁶³. Ces éléments sont transportables et peuvent provenir d'un autre site.

Perspectives de recherche

Les fouilles menées sur le site ont permis de révéler une nécropole riche en éléments architecturaux.

Ces édifices funéraires, destinés à être vus de tous afin de rester dans la mémoire des vivants, appartenaient à des habitants de la cité issus de familles aisées. La qualité de certains contenants confirme la présence des élites ⁶⁴. La question de savoir s'il s'agit de païens ou de chrétiens a souvent été posée lors de la découverte de monuments funéraires sans qu'aucune réponse ne puisse être donnée. Le cas de la nécropole Saint-Seurin ne déroge pas à la règle ⁶⁵.

A partir de l'ensemble des données à notre disposition, nous avons pu entrevoir l'organisation de la nécropole mais aussi percevoir l'architecture des différents édifices. Cependant, de nombreux travaux restent à réaliser. En effet, si l'évolution du site semble acquise, il faut replacer son développement dans celui plus général de la christianisation de l'espace urbain. L'importance de la nécropole a sans doute entraîné l'inhumation de l'évêque Seurin et la mise en place d'une église dont la date et l'origine sont encore mal connues ⁶⁶.

54. La majorité des sarcophages est en calcaire. Seul le sarcophage disposé dans l'axe du seuil a été réalisé dans du marbre gris-vert.

55. Il n'y a pas de module pré-défini, la largeur varie entre 0,28 et 0,63 m. Le sondage réalisé par R. Duru dans l'angle sud-ouest permet de restituer l'aménagement général de l'espace qui était recouvert de carreaux de terre cuite à la fois au niveau du sol de dépose des sarcophages et au niveau des parements, mais seulement sur deux assises. Une peinture ornait le reste de l'élévation.

56. Cet espace de circulation a été en partie détruit à une époque indéterminée lors de la mise en place de deux sarcophages en marbre arborant un décor végétal de l'Ecole d'Aquitaine.

57. Duru, 1982, p. 57-88.

58. Solier, 1995, p. 39-42.

59. Reynaud, 1998.

60. Guyon, 1987.

61. Je renvoie aux études menées par MM. J.-F. Reynaud sur Lyon, C. Bonnet sur Genève et R. Colardelle sur Grenoble.

62. Grégoire de Tours, p. 775.

63. Maillé, 1960, p. 276.

64. L'étude de la présence des élites a été abordée lors d'un séminaire sur la gestion des espaces funéraires en mars 2004 abordant la question des espaces funéraires privés (à paraître).

65. Aucune inscription ne permet de connaître le nom des propriétaires. Seule l'épithaphe du soldat Flavinus nous atteste la présence de chrétiens au milieu du IV^e siècle.

66. Février, et alii, 1998.

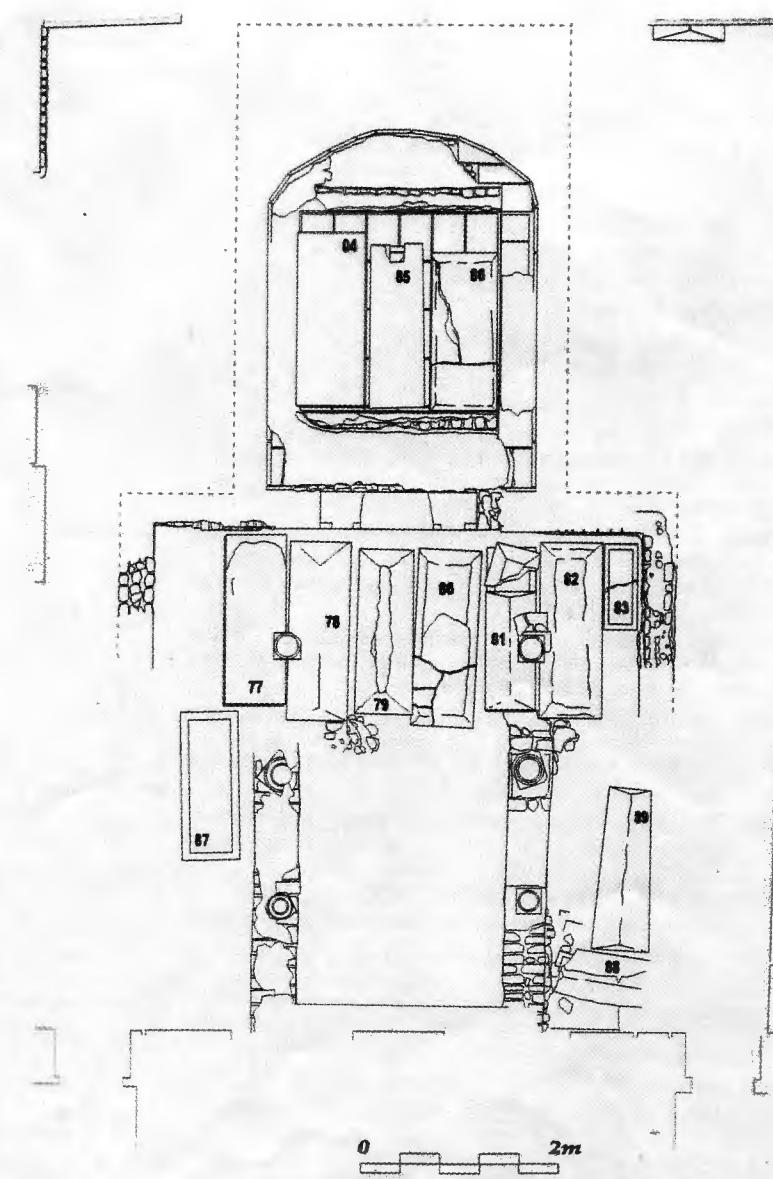


Fig. 8. - Plan général des vestiges de l'espace 5, réalisé par J.-F. Pichonneau, SRA.

Chaque espace funéraire doit faire l'objet d'une étude architecturale précise. La restitution des volumes et la circulation interne doivent être étayées ⁶⁷. L'étude comparative proposée succinctement dans ce bilan, aidant à la restitution des aménagements internes, est en cours d'approfondissement.

De plus, on peut noter l'intérêt d'entreprendre une révision de la chronologie des sarcophages par la mise en place de critères de datation pertinents. L'interprétation d'une œuvre archaïque de l'Ecole d'Aquitaine, donnée par R. Duru ⁶⁸, pour le sarcophage décoré d'un cerf n'est plus satisfaisante. La datation des sarcophages de cette dite école a pu être revue notamment par la comparaison de leurs décors avec ceux

retrouvés sur les mosaïques des *villae* ⁶⁹. L'étude précise de la taille de ces contenants pourrait donner de nouvelles indications chronologiques.

Enfin, la compréhension globale du site ne pourra se faire que par la recherche interdisciplinaire, avec la collaboration de différents services dont celui des Monuments Historiques.

67. Dans le cadre de mon doctorat, et en complément du relevé en plan réalisé par J.F. Pichonneau, une campagne de relevés des élévations devrait être réalisée prochainement.

68. Duru, 1972, p. 23.

69. Balmelle, 1993.

Bibliographie

Sources manuscrites

Courteault, 1909-1910 : Courteault Paul, *Journal manuscrit des fouilles de Saint-Seurin* conservé aux archives municipales de Bordeaux, fond Paul Courteault : fouille Saint-Seurin

Duru : Duru Raymond, notes personnelles, conservées au service régional de l'archéologie Aquitaine.

Sources publiées

Grégoire de Tours : *In gloria confessorum*, 44, MGH, srm, t. 1, Hanovre 1855, p. 744-820.

Etudes

Baldassarre, 2002 : Baldassarre Isabelle, « La necropoli dell'Isola Sacra », dans *Espacios y usos funerarios en el Occidente Romano*, vol. 2, Cordoba, 2002, p. 11-26.

Balmelle, 1993 : Balmelle Catherine, « Le répertoire végétal des mosaïstes du sud-ouest de la Gaule et des sculpteurs des sarcophages dits d'Aquitaine », dans *Antiquité tardive, Les sarcophages d'Aquitaine*, Turnhout, 1993, p. 101-109.

Barbet, 1985 : Barbet Alix, « Peinture murale romaine à Bordeaux », dans *Peinture murale en Gaule, actes des séminaires AFPMA, 21-22 mai 1983 à Bordeaux*, BAR, IS, 240, 1985, p. 89-112.

Barbet, Colardelle, 1994 : Barbet Alix, Colardelle Renée, « Un mausolée peint du IV^e siècle découvert à Saint-Laurent de Grenoble (Isère) », dans *Edifices et peintures aux IV^e-XI^e siècles, actes du colloque CNRS, 7-8 novembre 1992, Auxerre*, 1994, p. 11-24.

Barbet, 2000 : Barbet Alix, « La peinture funéraire romaine en Occident, premier inventaire », dans *Espacios y usos funerarios en el Occidente Romano*, vol. 2, Cordoba, 2002, p. 7-80.

Barraud, Pichonneau, 1996 : Barraud Dany, Pichonneau Jean-François, « Saint-Seurin, travaux et recherches en Gironde », dans *Revue archéologique de Bordeaux*, 1996, p. 12-16.

Berthault, 1996 : Berthault Frédéric, « Les amphores du Bas Empire et de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la France. Apport à l'étude du commerce à grande distance pendant l'antiquité », dans *Aquitania*, 14, 1996, p. 255-263.

Boissavit-Camus, 1997 : Boissavit-Camus Brigitte, *Edifices religieux urbains du haut Moyen Âge en Aquitaine. Projet Collectif de Recherche interrégional 1995-1997*.

Boissavit Camus et alii., 2003 : Boissavit-Camus Brigitte et alii., « Archéologie et restauration des monuments. Instaurer de véritables « études archéologiques préalable » », dans *Bulletin monumental* 161-3, 2003, p. 195-222.

Brutails, 1912 : Brutails Jean-Auguste, *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, 1912.

Cirot de la Ville, 1867 : Cirot de la Ville abbé, *Origines chrétiennes de Bordeaux ou histoire et description de l'église Saint-Seurin de Bordeaux*, Bordeaux, 1867.

Colardelle, 1995 : Colardelle Renée, « Grenoble, église Saint-Laurent », dans *Les premiers monuments chrétiens de France*, t. 1, Paris, 1995, p. 239-244.

Colardelle, 1999 : Colardelle Renée, *L'église Saint-Laurent, de la nécropole gallo-romaine au monument historique (Grenoble, Isère)*, thèse de doctorat, Aix-Marseille, 1999.

Coupy, 1961 : Coupy Jean, *Gallia informations archéologiques*, 1961, p. 369-371.

Courteault, 1910 : Courteault Paul, *Rapport général sur les fouilles de Saint-Seurin présenté à M. le Maire de Bordeaux par la commission de la faculté des Lettres chargée des fouilles*, Bordeaux, 1910.

Courteault, 1911 : Courteault Paul, « Fiolo en fuseau ayant contenu un vin antique trouvée à Bordeaux », dans *Revue des Etudes Anciennes*, t. XIII, 1911, p. 331-336.

Courteault, 1914 : Courteault Paul, « Les fouilles du cimetière gallo-romain de Saint-Seurin », dans *Pour l'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest. Leçons, Conférences, et Discours*, Bordeaux, 1914, p. 23-48.

Duru, 1982 : Duru Raymond, « Un baptistère sous la crypte de l'église Saint-Seurin de Bordeaux », dans *Actes de l'Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1982, p. 95-103.

Duru, et alii 1996 : Duru Raymond, Février Paul-Albert, Duval Noël « Bordeaux, Saint-Seurin, nécropoles et édifices cultuels », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t. 2, Paris, 1996, p. 37-47.

Duval, Picard, 1986 : Duval Yvette, Picard Jean-Charles, *L'inhumation privilégiée du IV^e au VIII^e siècle en Occident, actes du colloque de Créteil (16-18 mars 1984)*, Paris, 1986.

Février, et alii, 1998 : Février Paul-Albert, Barraud Dany, Maurin Louis, « Bordeaux », dans *Topographie chrétienne des cités de la Gaule, des origines au milieu du VIII^e siècle*, t. X, province ecclésiastique de Bordeaux (Aquitania secunda), Paris, 1998, p. 19-33.

Fiocchi, 2000 : Fiocchi-Nicolai V., *Les catacombes chrétiennes de Rome. Origine, développement, décor, inscriptions*, Brepols, 2000.

Gauthier, 1981 : Gauthier Marc, *Gallia informations archéologiques*, 1981, p. 473-474.

Guyon, 1987 : Guyon Jean, *Le cimetière aux deux lauriers, recherche sur les catacombes romaines*, Bibliothèques des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, Paris, 1987.

Henrion, 2004 : Henrion Fabrice, « La morphologie des sarcophages du haut Moyen Âge comme critère typologique », dans *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques. Actes de la table ronde des 7 et 9 juin 2001 (Glux-en-Glenne)*, Bibracte 9, 2004, p. 255-259.

Maillé, 1960 : Maillé Aliette, *Recherches sur les origines chrétiennes de Bordeaux*, Paris, 1960.

Nadal, 1998 : Nadal Joël, *Approche typologique et chronologique des sépultures du bas Empire et du haut Moyen Âge : l'exemple de Saint-Seurin de Bordeaux*, mémoire de maîtrise d'histoire ancienne sous la direction de F. Tassaux, université de Bordeaux III, 1998.

Rabanis-Lamothe, 1851 : *Compte-rendu des travaux de la commission des monuments et documents historiques*, 1851, p. 14-15.

Reynaud, 1998 : Reynaud Jean-François, *Lugdunum christianorum, Lyon du IV^e au VIII^e siècle : topographie, nécropoles et édifices religieux*, DAF, 69, Paris, 1998.

Sauvaitre, 2002 : Sauvaitre Natacha, *La nécropole Saint-Seurin de Bordeaux : étude archéologique et architecturale*, mémoire de maîtrise d'archéologie sous la direction de I. Cartron, université de Bordeaux III, 2002.

Sauvaitre, 2003 : Sauvaitre Natacha, *Mausolées et enclos funéraires en Occident (Gaule, Italie, Afrique du Nord, Péninsule Ibérique), aux IV^e-VI^e siècles de notre ère*, DEA sciences de l'antiquité et archéologie, sous la direction de F. Tassaux, université Bordeaux III, 2003.

Solier, 1995 : Solier Yves, « Narbonne, édifice à abside du cimetière Saint-Paul », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t. 1, Paris, 1995, p. 39-42.



Vitraux médiévaux de la fin du Moyen Âge conservés en Bordelais

par Anne Bernadet *

In memoriam
Michèle Gaborit

Les veyriniers et leurs techniques

Un des grands intérêts de l'étude des vitraux anciens réside dans le fait que nous possédons, surtout pour la fin du Moyen Âge, des documents écrits nous renseignant sur l'identité de leurs créateurs. Ce fait est d'autant plus intéressant qu'il est rarissime pour la période médiévale³. Certains peintres verriers sortent en effet de l'anonymat à la faveur d'une commande ou d'un acte notarié. Paul Roudié⁴ a signalé Jacques Taillefert, domicilié à Caudrot qui figure sur un document daté du 25 Mai 1547⁵. Le maître verrier s'engageait à réaliser, pour « monsieur le greffier de Pontac », une vitre où il serait représenté aux côtés

L'inventaire systématique des vitraux anciens est une des préoccupations de l'Histoire de l'Art, en relation avec les méthodes d'analyses rigoureuses mises en place, entre autre, par le *Corpus vitrearum Medii Aevi*. Ce dernier favorisa la déclinaison de la recherche vers des études régionales et permit de mettre en évidence une concentration des verrières anciennes essentiellement dans les départements situés au nord de la Loire. Ne possédant pas d'ensembles vitrés à la mesure de ceux de Chartres, Bourges ou Saint-Denis, la Gironde et plus largement l'Aquitaine furent considérées comme dépourvues de vitraux. Or il n'en est rien, et l'on doit imputer cette idée reçue à une certaine méconnaissance du sujet. En effet, la Gironde conserve des verrières de la fin du Moyen Âge, datant d'une époque où le territoire de l'actuel département de la Gironde se confondait approximativement avec les diocèses de Bazas et de Bordeaux. Dans l'état actuel de l'inventaire, seul le Bordelais a conservé de la vitrerie ancienne, c'est pourquoi nous ne prendrons en compte que la partie septentrionale du département. Ces vitraux ne se concentrent pas uniquement, comme on pourrait le penser, dans les villes de grande ou de moyenne importance. Paul Roudié a montré que certains édifices cultuels bordelais conservaient bien des vitraux¹ mais nos recherches² démontrent que d'autres lieux assez inattendus ont conservés les leurs.

* Doctorante en Histoire de l'Art médiéval à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux III et allocataire de la Région Aquitaine.

1 Roudié, Paul, *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, Société bordelaise de diffusion des travaux de lettres et sciences humaines, Bordeaux, 1975.

2 Ces travaux furent menés dans le cadre d'un mémoire de maîtrise « Les vitraux à Bordeaux et en bordelais aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles » au cours de l'année 2003-2004 sous la direction de Michèle Gaborit, maître de conférence à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux III. Etude élargie à l'ancien territoire aquitain dans le cadre de ma thèse de doctorat.

3 Perrot, Françoise, *La signature des peintres verriers*, Revue de l'Art, n° 26, p. 40-45.

4 Roudié, Paul, *op.cit.*, p. 429 à 431, 1975.

5 A.D.Gir 3 E 1451 f°323 v°.

de saint Jean-Baptiste au pignon du haut près de la chapelle. Ce vitrail a aujourd'hui disparu ; toutefois cet acte nous permet de déduire que certains des membres de la prestigieuse famille bordelaise des Pontac, qui occupèrent des postes déterminant au Parlement de Bordeaux ou au sein du clergé, furent très tôt sensibles au discours véhiculé par le vitrail. Les autres verriers signalés sont Bertrand Colin, également installé à Caudrot, qui apparaît dans divers actes entre 1520 et 1550, puis Thomas Lucas de Libourne qui passa un contrat avec un particulier en 1549 pour les fenêtres de son *bourdieu de Mérignac*. A la lecture de ces actes, nous pouvons ébaucher une première constatation quant au choix des termes désignant ceux que nous nommons aujourd'hui maîtres verriers. Il semble que pendant toute la période qui nous occupe, on passa indifféremment du mot de *victryer* à celui de *veyrinier* ou bien à *beyrinier* sans que la distinction soit faite entre le peintre et le marchand de verre à vitre. Pourtant cette distinction est bien réelle, même si elle ne semble pas apparaître directement dans les archives. De même, il n'est pas rare de trouver des commandes de vitraux passées à un *pictor*. Partant de ce constat, nous ne pouvons que nous interroger sur l'existence de la frontière entre le travail du peintre et celui du peintre verrier. Les indices tendent à prouver que ces hommes pouvaient - selon leur habileté - exercer leur art sur divers supports et étaient des peintres avant tout.

En dépit du manque d'informations concernant les « maîtres d'oeuvres » de ces verrières, nous savons en revanche la façon dont elles étaient réalisées. A ce propos, le traité du moine rhénan Théophile ⁶, datant de la première moitié du XIIe siècle, consacre la deuxième partie de son ouvrage à la technique du vitrail. Nous découvrons ainsi les méthodes de fabrication de vitraux et surtout la répartition des tâches entre les peintres verriers et les verriers ou souffleurs de verres. On peut, en dépit du décalage chronologique entre cette source et l'époque de réalisation des verrières qui nous intéressent ici, considérer que, pour l'essentiel, la technique de fabrication restait la même. Contrairement aux idées reçues, les plaques de verres servant à la réalisation des vitraux n'ont jamais été soufflées sur le lieu de leur montage, à savoir l'atelier ⁷. Le verre est un matériau inorganique, artificiel, dur et cassant. Il était obtenu par fusion entre 1200 et 1500 degrés, puis figé par refroidissement. Il était composé d'un élément vitrifiant : la silice sous la forme du sable, et d'un élément fondant : la potasse sous la forme de cendres de végétaux. A ce mélange on ajoute des fragments de verres brisés ou des fragments de mosaïques qui vont déclancher la fusion.

La nécessité de trouver de la silice (sable) et de la soude, sous forme de cendres de bois de hêtres de préférence, indispensables au fonctionnement de la verrerie, obligeait celle-ci à privilégier un emplacement à proximité des forêts. A la suite de quoi les plaques teintées dans la masse et soufflées, majoritairement

en cive ⁸ ou bien en manchon ⁹, étaient acheminées sur les chantiers ou bien vers les ateliers urbains. Dans le Bordelais, nous connaissons les noms de trois négociants inscrits sur les registres du notaire Raoul Brigot, installé à Bordeaux au XVIe siècle, qui fournissaient en soude une partie des verreries de la région ¹⁰.

Avant de débiter la réalisation d'un vitrail, il est nécessaire d'en réaliser un carton à l'échelle prenant en compte les mesures de la baie, les désirs du ou des commanditaires. Ce carton est très important car il servira d'aide mémoire tout au long de la mise en œuvre. Par la suite, le peintre choisira les différentes teintes de verres pour la confection de son vitrail. Cette palette variait du bleu grâce à l'oxyde de cobalt combiné ou non avec d'autres minéraux, comme le manganèse ; au rouge, dont la teinte très foncée, à base d'oxyde de cuivre était rendue plus claire grâce à la technique du doublage. Il apposait ensuite sur le verre une peinture vitrifiable, dont la couleur oscillait entre le gris foncé et le noir, appelée grisaille. Cette grisaille est un émailage appliqué en trois valeurs allant du gris clair au gris foncé visant à constituer le modelé ; elle se rapproche en cela de la technique de la peinture murale romane mais aussi de l'enluminure ¹¹. Celle-ci prévaut jusqu'au XIVe siècle où la grisaille, fixée par la cuisson, était l'unique moyen d'élaborer le dessin sur le verre teinté. Après cette date, le jaune d'argent vient bouleverser l'art du vitrail. Cette couleur de cémentation ¹² que l'on obtient grâce à des sels d'argent - nitrate d'argent,

6 *Diversarium artium schedula* : Théophile prêtre et moine, traduction de Charles de l'Escalopier, Nogent-le-roi, 1996. Théophile n'est pas le seul à aborder la technique du vitrail, Cennino Cennini dans son *Livre de l'Art* l'évoque dans un petit paragraphe. Enfin en 1774 l'ouvrage de Pierre Le Vieil *L'art de la peinture sur verre et de la vitrerie* vient décrire avec précision les procédés anciens et les « recettes » utilisées par les maîtres verriers.

7 Lafond, Jean, *Le vitrail : origine, techniques, destinées*, deuxième édition complétée par Françoise Perrot, Florilège, 1992, p. 22-23.

8 Cette technique porte également le nom de plateau. Elle consiste à obtenir par l'action du souffleur une boule de verre attachée à la canne - appelée ébauche - à l'extrémité de laquelle on fixe une seconde canne afin de percer un orifice. Cet orifice est élargi par un mouvement de rotation qui donne, sous l'action de la force centrifuge, une plaque de verre en forme de disque de faible diamètre.

9 La technique du manchon est sensiblement différente, car elle vise à obtenir un long cylindre à partir de la boule de verre en fusion, puis à en découper les deux extrémités et à le fendre afin d'obtenir une feuille de verre de forme rectangulaire.

10 Dubois, Jean, « Note sur quelques verreries du bordelais et du bazadais au XVIe siècle », *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1908, p. 50 à 60.

11 Gaborit, Michèle, *Les peintures murales médiévales de Saint-Emilion*, Confluences, 1999, p. 34, l'auteur signale que l'on retrouve le même système de pose de la couleur dans la peinture murale romane.

12 A la différence de la grisaille, le jaune d'argent n'est pas un émail car il ne possède pas un fondant mais un ciment comme l'argile cuite.

sulfure d'argent - donne une couleur variant du jaune clair à l'orangé selon le temps de cuisson. La perspective tout à fait nouvelle de ce procédé est qu'il s'applique indifféremment sur la face externe ou interne du verre, et qu'après cuisson au four il en modifie la couleur. Ainsi, sur un verre bleu le jaune d'argent donnera un verre vert tandis que sur un rouge il rendra ce dernier orangé. Cependant ce qui confère au jaune d'argent son aspect révolutionnaire est que son application n'entraîne pas l'utilisation du plomb jusqu'alors nécessaire pour changer de teinte de verre. Cette couleur de cémentation libère le vitrail de sa résille de plomb et élargit la palette du peintre. L'utilisation du jaune d'argent va se pérenniser et être abondamment usité aux XVe et XVIe siècles. On le retrouve notamment dans les chevelures ainsi que dans les éléments d'architectures. En Bordelais, il se retrouve entre autre dans le vitrail de l'église Saint-Jacques de Castelnau de Médoc, ou encore dans le rondel de Saint-Saturnin de Camarsac. Apparaît également une autre grisaille appelée « carnation » par Pierre Le Vieil, et plus généralement connue sous le terme de *JeanCoussin* ¹³, obtenue à partir de la décantation de la sanguine et appliquée sur le verre selon la méthode traditionnelle de la grisaille. Elle est essentiellement utilisée pour des détails colorés tels que la teinte des chairs, transformant la technique de pleine couleur pour privilégier une forme d'émailage. Les innovations techniques datant de la fin du Moyen Age ne s'arrêtent pas là, elles concernent également la qualité et la translucidité du verre qui va en s'améliorant, la découpe des cives et des manchons facilitée par l'utilisation de la pointe de diamant qui permet une coupe de la pièce de verre bien plus précise. Quant aux couleurs, elles sont plus nombreuses et travaillées en camaïeu, tandis que la gravure sur verre et les pièces montées en chef d'œuvre se multiplient. Ce procédé délicat vise à découper, dans une pièce de verre, une forme géométrique le plus souvent ronde et à la replacer intacte sertie d'un plomb sans briser le verre. Cette prouesse technique était d'ailleurs à la fin du Moyen Age l'examen de passage pour le compagnon souhaitant accéder au statut du maître verrier ¹⁴.

Le métier de maître verrier était à l'origine une profession itinérante appelée à se déplacer au gré des commandes et des chantiers. Toutefois, la profession qui put être à l'origine exercée dans le cadre de fondations ecclésiastiques s'est peu à peu sécularisée pour s'implanter tout à fait dans les villes à partir du XVe siècle. Cette sédentarisation s'explique par le lien que les maîtres verriers entretenaient avec les établissements religieux implantés dans les villes, dont les vitraux anciens nécessitent un entretien régulier. A cette même période, émergent de grands ateliers urbains, avec à leur tête des artisans qui perdent leur anonymat et accèdent au statut d'artistes.

La richesse de ces innovations associées au renouveau de la profession donnent aux vitraux de nouvelles orientations esthétiques plus proches de celles de la peinture de chevalet.

La production des verrières puise ses sources iconographiques et stylistiques dans les cartons d'estampes ou les gravures. A la fin du Moyen Age, la verrière n'est plus en osmose avec l'architecture et perd de l'aspect utilitaire et décoratif qu'elle a pu avoir autrefois.

Les vitraux anciens du Bordelais : une richesse insoupçonnée

En Bordelais, il existe actuellement six sites répertoriés ¹⁵ où l'on trouve des vitraux anciens à leur emplacement originel. Ceux-ci sont tous conservés sans exception dans des édifices religieux, ce qui n'a rien d'étonnant. Cette première constatation n'induit pas qu'il n'existait pas de vitrerie civile aux XVe et XVIe siècles. Au contraire, les documents attestent qu'à cette période le vitrail entre dans l'habitat urbain sous l'impulsion de la bourgeoisie et se décline à la fois sur un mode décoratif et historié. Ainsi, un inventaire des meubles de Thomas de Cuisinier, avocat du roi au Parlement de Bordeaux, daté de 1530, mentionne seize fenêtres peintes avec armes et symboles des Évangélistes ainsi qu'une Annonciation et une Adoration des Mages ¹⁶. Il est relativement aisé de comprendre pourquoi les vitraux civils n'ont que très rarement pu survivre à leurs foyers. Les demeures sont plus sujettes aux changements. Lieux de vie, elles doivent s'adapter aux phénomènes de modes et aux innovations techniques. De plus, leurs sujets résultent d'un choix personnel et/ou d'un discours politique, ce que tend à prouver la présence des armoiries, et ne s'inscrit pas directement dans une idéologie moins sujette à fluctuations. Du reste, soulignons que cette technique contient en germe sa plus grande faiblesse à travers son matériau principal : le verre. En effet, le verre est par essence cassant, seule la nature souple du plomb permet de contrebalancer la fragilité des panneaux et permet « d'absorber » les chocs. A la différence du verre que l'on conserve au maximum dans le souci du respect de l'intégrité de l'œuvre mais aussi à cause de son coût, le plomb ainsi que l'armature du vitrail connaissent un autre destin. On peut estimer avec vraisemblance qu'un vitrail du XVe siècle a vu ses éléments de montage changer environ dix fois. En dépit des pertes, les exemples qui suivent donnent un aperçu de la production girondine et de ses richesses.

13 Du nom de ce maître verrier originaire de Sens en activité surtout à Paris au milieu du XVIe siècle.

14 Perrot, Françoise, Granboulan, Anne, *Le vitrail : art de lumière*, Editions Rempart, 1998, p. 67.

15 Nous n'étudierons dans le cadre de cet article que quatre d'entre eux et laisserons volontairement de côté le vitrail de la chapelle du Château des Jaubertthes à Saint-Pardon de Conques ainsi que les verrières de la collégiale de Saint-Emilion, les deux faisant l'objet de recherches complémentaires.

16 Roudié, Paul, *op.cit.*, 1975, p. 432.



L'église Sainte-Eulalie de Cadarsac

Premier exemple situé au centre du village de Cadarsac située à quelques kilomètres de l'abbaye de la Sauve Majeure, est construite à l'emplacement même d'une source (fig. 1). On estime la construction de l'édifice actuel, placé sous le vocable d'Eulalie, aux alentours de 1200, même si cette date n'apparaît dans aucun acte ¹⁷. Signalons qu'Eulalie, en dépit de la présence d'une église bordelaise placée sous le même vocable, n'est pas une sainte très présente en Gironde. Quant à la source, elle fut rattachée au nom de saint Antoine évoqué lors d'une épidémie d'érysipèle, plus connu sous le nom de « Mal des ardents » ¹⁸. Cette source, dont les infiltrations sont toujours visibles à l'angle faisant la jonction entre le mur gouttereau méridional et le chevet, fut longtemps utilisée dans le cadre d'un pèlerinage local. Actuellement l'édifice de petite taille se compose d'une courte nef voûtée en berceau sur doubleaux, dont les trois travées inégales vont en diminuant à mesure que l'on se dirige vers le chevet plat. Les murs sont traités en moyen appareil régulier qui nous renseigne sur le soin apporté à leur édification. Sainte-Eulalie de Cadarsac possède certaines caractéristiques architecturales à savoir un plan quadrilatère à trois travées accompagné d'un chevet plat et de mur épais presque exempt de décor. Celui-ci concerne essentiellement la sculpture des chapiteaux recevant les arcs doubleaux qui sont agrémentés de feuillages simples. Une seconde campagne de travaux, située entre l'extrême fin du XVe et le début du XVIe siècle, est responsable de la construction d'une chapelle de plan carré voûtée d'ogives, qui s'ouvrent sur la seconde travée du mur nord. C'est également à cette période que l'on remania le chevet en y perçant une baie à remplage composé de deux lancettes, et qu'on lui adjoignit deux solides contreforts à chaque angle. Enfin, une sacristie fut édifiée au XIXe siècle sur le mur septentrional, à côté de la chapelle, et en réalisant un faux appareil peint et des croix. Malgré un classement aux Monuments Historiques en 1925, on ne trouve aucune mention du vitrail dans la description de son mobilier.

Fig. 1. - Cadarsac, église Sainte-Eulalie, vue générale nord-est.
Cl. A. Bernadet.



Fig. 2. - Cadarsac, église Sainte-Eulalie, extérieur, baie unique du chevet.
Cl. A. Bernadet.

Une scène de la vie de la Vierge

Le vitrail qui nous intéresse est situé dans la baie percée à l'est dans le chevet plat, il en occupe le remplage composé de deux jours en forme de flammes flanquant deux cercles superposés (fig. 2). La partie inférieure de la fenêtre, quant à elle, est close par des vitraux de type décoratif qu'il faut attribuer au XXe siècle, tout comme le cercle supérieur positionné dans le remplage. Sur une photographie de Jean-Auguste Brutails montrant l'architecture du chevet tel qu'il était à la fin du XIXe siècle, on constate que la partie inférieure de la baie présentait des panneaux dont la vocation n'était vraisemblablement pas décorative. Dans le jour de gauche on aperçoit une femme blonde nimbée et agenouillée dans l'attitude de la prière au milieu d'une chambre meublée d'un lit surmonté d'un dais, et d'une sorte de prie-Dieu (fig. 3). Elle est vêtue d'une robe rouge recouverte par un manteau de couleur bleu. Lui faisant face, dans la seconde flamme, un ange ailé évoluant dans un ample manteau blanc tient de sa main gauche un sceptre autour duquel s'enroule un phylactère tandis que de la main droite il

17 Brutails, Jean-Auguste, *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, 1912, p. 42-43.

18 Cette maladie très répandue au Moyen Âge est due à un ergot de seigle qui, une fois moulu en farine contamine le pain, le rendant impropre à la consommation. Ce « mal des ardents » ou « feu saint Antoine » se traduisait par des hallucinations et par de douloureux mots de ventre.

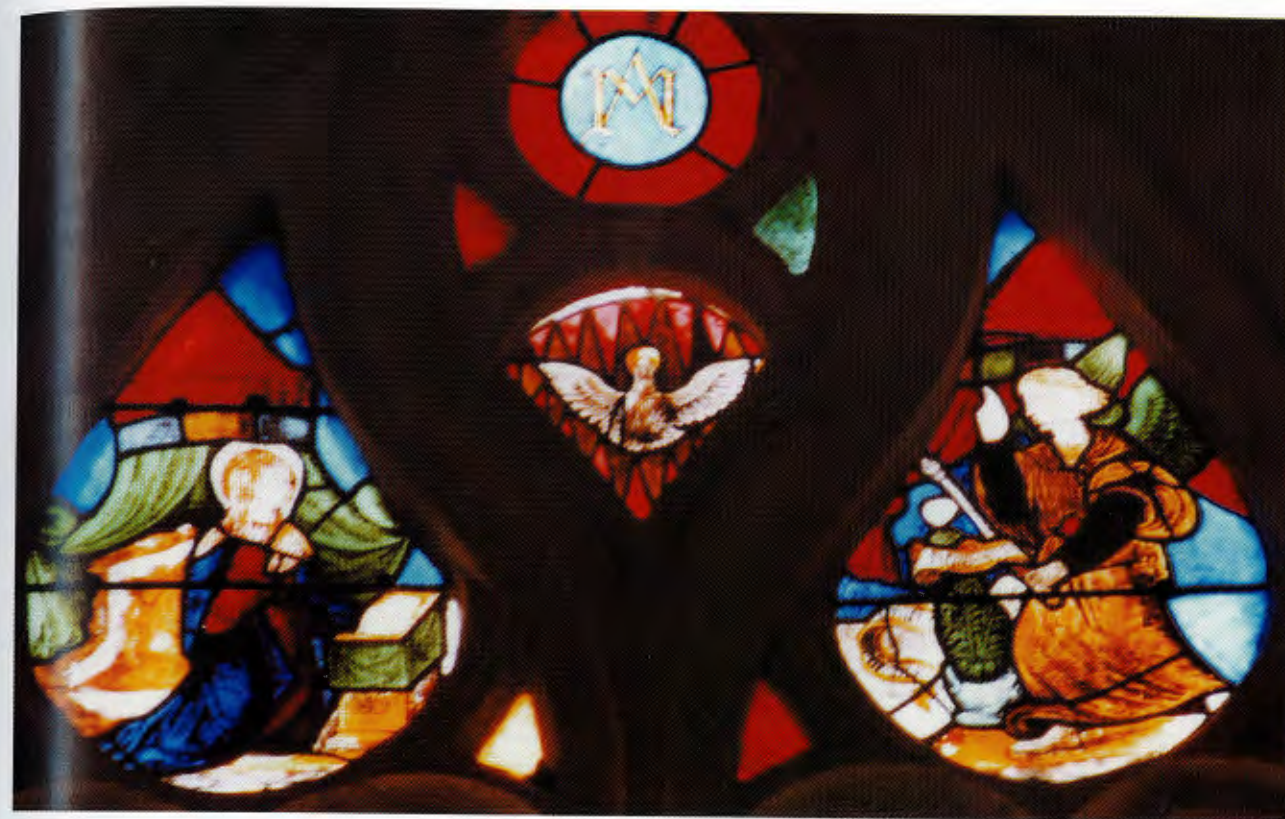


Fig. 3. - Cadarsac, église Sainte-Eulalie, intérieur, réseau de la baie unique du chevet, l'Annonciation.
Cl. A. Bernadet.

tend son index en signe d'avertissement. Cette jeune femme est la Vierge Marie, visitée par l'archange Gabriel venu l'informer de sa future maternité et de l'Incarnation du Christ par l'intermédiaire de l'Esprit Saint lors de l'épisode de l'Annonciation. Cette iconographie se trouve confirmée par la présence de la colombe en dessous du monogramme réalisé avec les lettres M et A, mais aussi par le phylactère que devait porter l'inscription latine : *Ave Maria gratia plena Dominus tecum* ¹⁹, aujourd'hui partiellement disparue. Il y a deux ans, ce vitrail n'était connu que par très peu de personnes dont le successeur du maître verrier en charge des restaurations de 1982. En réalité, nous devons l'unique témoignage historique en notre possession à l'archiviste Jean-Auguste Brutails ²⁰.

Analyse et authentification des verres

L'analyse de l'Annonciation de Cadarsac fait apparaître que ce vitrail de petite dimension présente des verres d'époques différentes. Nous savons qu'en 1982 le vitrail fut jugé en mauvais état de conservation par les membres d'une association locale ayant pour but la protection de l'église. Fait rare, les

travaux se déroulèrent uniquement sous le contrôle du maître verrier bordelais et des membres de l'association. Malheureusement, il ne semble pas exister de photographies ni de dessins de l'Annonciation avant la restauration. Quoiqu'il en soit, les différences de teintes et les traces d'altérations permettent de distinguer les verres datant de la fin du Moyen Âge de ceux plus récents. Les verres anciens sont aisément reconnaissables dans la mesure où ce sont les seuls qui présentent une disparition de la grisaille des visages ainsi qu'une forte altération du verre ; ils concernent les figures de la Vierge et de Gabriel mais aussi la colombe. On rencontre ce type d'altération sur des verres datant de la fin du Moyen Âge au moment où la grisaille perd en qualité ²¹. De leur côté, les verres récents sont en bien meilleur état de conservation et possèdent des teintes vives dont l'éclat

19 Phrase prononcée par l'archange au moment de son annonce : Ave Marie pleine de grâce le Seigneur est avec vous.

20 Brutails, Jean-Auguste, *op.cit.*, 1912, p. 239.

21 Blondel, Nicole, *Vitrail : vocabulaire typologique et technique*, éditions de Patrimoine, 2e édition, Paris, 2000, p. 362.

est intact. Ils dessinent tout l'arrière plan de la scène, à savoir la pièce meublée dans laquelle la Vierge est agenouillée en face de l'ange. Ils concernent également le monogramme placé au dessus de l'ensemble. Il est indéniable que ces derniers datent de la restauration de 1982, toutefois ceci n'explique que partiellement la présence du monogramme. A l'instar de la peinture dite de chevalet, le monogramme dans l'art du vitrail est l'égal de la signature de l'artiste au bas de la toile. Ces monogrammes se répandent au cours de la période qui nous occupe et correspondent la plupart du temps à la marque du maître verrier. Ils peuvent aussi être la signature de l'artiste à qui l'on doit la gravure si tel est le cas. Ici en l'occurrence nous possédons bien plus de questionnement que d'éléments de réponse. Est-ce que ce monogramme fut reproduit à partir d'un plus ancien, toujours visible avant les restaurations ? En l'absence de dessins ou de photographies présentant l'état du remplage avant les travaux, nous ne pouvons que faire des suppositions. Toutefois, même sans le contrôle d'institutions spécialisées, on remarque le respect du maître verrier face à l'œuvre, qui privilégia l'aspect archéologique au détriment de l'aspect uniquement décoratif qu'aurait pu revêtir la fenêtre.

Des éléments de datation

L'iconographie de l'Annonciation est un des sujets les plus répandus de l'art médiéval, et le vitrail n'échappe pas à la règle. L'Annonciation est un sujet bénéficiant d'une grande fortune critique au Moyen Âge ; le vitrail de Camarsac en est une illustration. En dépit de l'aspect lacunaire des verres anciens et de la dégradation de la grisaille, il est possible de dégager des éléments stylistiques.

Les attitudes, loin de tout hiératisme, ainsi que la gestuelle, traduisent l'effet de surprise de la Vierge au moment de l'apparition de Gabriel dont les genoux, légèrement fléchis, la dalmatique gonflée par le vent et les ailes déployées donnent l'impression qu'il vient de se poser sur le sol. Notons le travail des drapés parfaitement rendus par le modelé des traits de grisaille alternants des plis lourds, par le manteau de la Vierge, et des plis plus aériens pour la tunique du messenger divin. Le geste « oratoire » de Gabriel, main droite levée et index tendu, est complété par le phylactère enroulé autour de son sceptre. Malgré le relatif mauvais état de la peinture, on y devine inscrits les mots prononcés lors de l'annonce, en lettres gothiques. L'analyse stylistique du vitrail associée aux informations issues de l'analyse architecturale nous permet de penser que les adjonctions architecturales, situées entre le dernier quart du XVe et les premières années du XVIe siècle, ont été suivies par la mise en œuvre d'un vitrail, ce que tend à confirmer l'état de conservation du verre.



Fig. 4. - Camarsac, église Saint-Saturnin, extérieur, vue générale sud. Cl. A. Bernadet.

L'église Saint-Saturnin de Camarsac

L'église Saint-Saturnin de Camarsac, distante d'à peine quelques kilomètres du site précédemment étudié, est un édifice rural de petite dimension excentré par rapport au village actuel (fig. 4). Les informations ayant trait à son édification et à ses réfections sont très minces, et seule l'analyse du bâti permet d'appréhender son histoire. Saint-Saturnin présente une abside romane aux assises régulières et très soignées. Elle a pour particularité un plan semi-circulaire à la base, qui au niveau des fenêtres et des arcs aveugles devient polygonal (fig. 5). Les pans de l'abside sont séparés par des contreforts colonnes, et rythmés par l'alternance d'une arcature percée d'une fenêtre et de deux arcatures aveugles. Dans sa partie supérieure, un changement d'appareil révèle une adjonction ultérieure. L'exhaussement du chevet dégage une chambre de défense, aménagée de percements circulaires destinés à recevoir des armes à feu. La reconstruction de la nef à vaisseau unique éclairée par des baies de type flamboyant, et couverte d'une voûte lambrissée, a dû suivre cette campagne de travaux. Elle s'acheva par l'ouverture du portail en arc brisé aux voussures sculptées de feuillages. Enfin, un clocher mur, contrebuté au nord et au sud par deux contreforts, couronne l'ensemble. Cette architecture simple et massive réserve une surprise au visiteur qui peut découvrir dans la première baie du mur gouttereau méridional un rondel installé dans le remplage (fig. 6)²².

²² L'existence de ce vitrail découvert par Mme Evelyne Ballion, architecte DPLG, nous a été signalée par le maître verrier Bernard Fournier installé à Bordeaux.



Fig. 5. - Camarsac, église Saint-Saturnin, vue extérieure du chevet polygonal. Cl. A. Bernadet.



Fig. 6. - Camarsac, église Saint-Saturnin, fenêtre du mur gouttereau sud. Cl. A. Bernadet.

Sainte Catherine d'Alexandrie

Ce petit vitrail de forme circulaire est le seul exemple girondin d'une forme de vitrail très usité à la fin du Moyen Age. Il met en scène dans un décor extérieur une femme nimbée, debout, présentant de sa main gauche un livre et de la droite une épée, tandis qu'un homme barbu est étendu à ses pieds (fig. 7). Nous pouvons apercevoir en arrière-plan des éléments d'architecture et notamment une citadelle fortifiée agrémentée de tours - de plan circulaire ou à pans coupés - dont une, surmontée d'un petit personnage brandissant un étendard, se détache de l'ensemble. La « tour » centrale, qui est aussi la plus haute, laisse s'échapper de son sommet des volutes de fumée que l'on distingue parfaitement grâce à la qualité de ce verre translucide. Enfin, des pièces de verres plus récent, excepté celle placée au dessus de la tête de la femme, sont disposées tout autour du rondel.

Il s'agit d'une représentation de sainte Catherine d'Alexandrie que Jacques de Voragine, dans sa *Légende dorée*, désigne comme étant de sang royal, et qui se serait convertie au début du IV^e siècle à la foi chrétienne. La légende raconte qu'au cours d'une vision, elle contracta un mariage mystique avec le Christ ce qui empêcha l'Empereur Maxence de l'épouser. Ce dernier s'efforça par la discussion d'affaiblir sa foi et ne pouvant y parvenir il envoya cinquante philosophes alexandrins que Catherine réussit à convertir. Dès lors, l'Empereur imagina un instrument de torture composé de roues cloutées de fer auquel on la lia, mais au cours du supplice la foudre détruisit la machine. La sainte fut donc décapitée et son corps fut transporté par des anges jusqu'au Mont Sinaï. Dans ce rondel, Catherine porte le nimbe, attribut de sainteté, l'épée qui servit à son martyre et le livre, symbole de son érudition face aux philosophes. L'homme étendu à ses pieds est Maxence qui orchestre son exécution ; il tient dans sa main un sceptre symbolisant sa fonction. Ces premiers éléments iconographiques sont étayés par d'autres moins visibles²³. En effet, au premier plan à gauche apparaît un fragment de la roue de sainte Catherine dont on ne perçoit qu'un des clous en fer. De plus, au dernier plan du vitrail se détache, au milieu des fortifications, une tour plus haute constituée de plusieurs niveaux qui est, selon toute vraisemblance, une représentation graphique du phare d'Alexandrie. Ce même phare qui éclairait le port de la ville a été dessiné au sein d'un environnement familier au peintre verrier, ce qui explique la présence de cette architecture castrale. Du point de vue de la composition, sainte Catherine adopte une attitude figée, contrebalancée par ses vêtements amples agités par le vent. Ce mode de représentation est assez similaire à celui que l'on retrouve dans les figures allégoriques ou bien dans les livres d'emblèmes dont la diffusion va en augmentant tout au long du XVI^e siècle. De son côté, la figure de Maxence n'appartient pas à l'Antiquité. Portant la barbe et les cheveux jusqu'aux épaules,

il est coiffé d'un imposant couvre chef et vêtu par une superposition de pièces que laissent deviner les manches bouffantes relevées jusqu'aux coudes. Concernant le dessin, on remarque le soin apporté qui fait la part belle aux détails. Les visages individualisés bénéficient de l'habileté indéniable du peintre, habileté qui s'exerce également dans la souplesse des plis des vêtements.

Le rondel de Camarsac : un vestige unique, témoin d'une technique ancienne

De façon générale, un rondel est toujours réalisé sur un verre incolore soufflé en cive/plateau qui lui donne sa forme, et possède un diamètre excédant rarement les vingt centimètres. Cette technique existe depuis le XIV^e siècle²⁴ mais connaît son apogée dans les dernières années du Moyen Age où elle est très appréciée car offrant de nombreux avantages. Outre sa relative facilité d'exécution, le rondel pouvait être soufflé et peint à l'avance car, grâce à sa taille réduite, il s'adaptait à tous les types de fenêtres. Il se répandit à la fois dans les édifices cultuels, mais surtout dans l'architecture civile avec laquelle il s'accorde parfaitement. Ajoutons qu'une autre de ses particularités est de permettre la mise en œuvre de petites scènes composées de deux ou trois personnages, sans que la lecture soit entravée par les plombs. Ceci ayant pour résultat de profondes similitudes avec la peinture de chevalet. Le traitement du modelé prévaut ici grâce à un camaïeu de grisaille associée au jaune d'argent, ce qui donne le relief nécessaire à la scène. Cependant, le jaune d'argent n'est pas appliqué avec la même minutie que la grisaille, la couleur de cémentation ayant en effet débordé à la fois sur le livre et le manteau de la sainte. De manière générale, le vitrail de Camarsac est le témoin d'une technique marquant l'apogée du vitrail et surprend à la fois par sa qualité et sa situation isolée dans cette petite église.

Des éléments de réponses quant à l'origine du rondel

La présence de ce vitrail à Saturnin de Camarsac a de quoi surprendre. Il est fortement probable que ce dernier n'est pas à son emplacement d'origine, car le rondel constituait un élément aisé à déplacer dans la mesure où il pouvait s'adapter facilement à n'importe quelle verrière, comme nous l'avons vu précédemment, en raison de sa petite dimension. Ainsi, il n'est

²³ A ce propos nous tenons à remercier Marc Favreau, Maître de Conférence en Histoire de l'Art Moderne à Bordeaux, pour son aide.

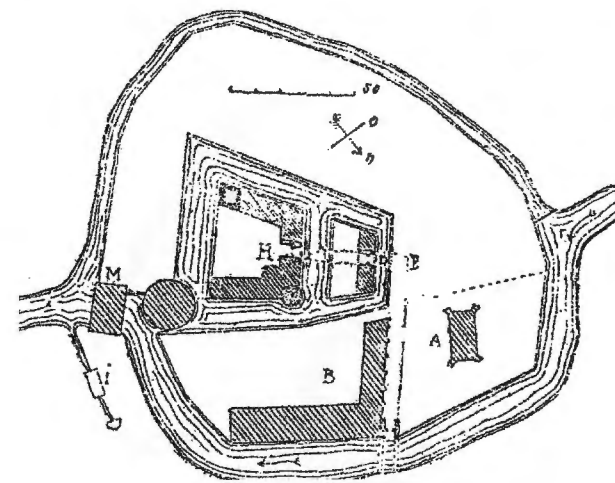
²⁴ Lafond, Jean, *op.cit.*, p. 55. Le premier exemple daté de l'utilisation du jaune d'argent en France est situé dans la Manche à Mesnil-Villeman (1313).



Fig. 7. - Camarsac, église Saint-Saturnin, rondel de la baie du mur gouttereau sud, Sainte Catherine d'Alexandrie. Cl. B. Fournier.

pas à exclure que ce rondel soit l'unique vestige d'une verrière de type géométrique, constitué de pièces de verre en forme de losanges, et qu'il ait été remplacé dans le remplage de la baie. Cette hypothèse est renforcée par l'iconographie qui ne trouve aucun écho ni dans la dédicace de l'église ni dans la consécration de l'autel. Notons qu'à notre connaissance il n'existe pas d'autel secondaire qui aurait pu être dédié à sainte Catherine d'Alexandrie. Mais d'autres éléments de réponse sont à puiser du côté de l'architecture civile. En effet, Camarsac possédait un château construit grâce à l'aide du Prince Noir, détruit par

Duguesclin puis reconstruit et restauré en 1858. Faut-il associer le rondel au château de Camarsac ? N'oublions pas que le verre a un coût très élevé et que les vitraux ne sont pas changés de façon régulières. Toutefois, il semble opportun de signaler à nouveau la présence de verres incolores récents autour du rondel, ayant pour but de compenser son petit diamètre qui n'était visiblement pas prévu pour le remplage de la baie. Ces hypothèses n'ont pu être vérifiées car le vitrail n'est décrit nulle part, ce qui nous conforte dans l'idée que sa provenance est à rechercher ailleurs.



Malgré ce questionnement légitime, l'état du vitrail permet une analyse. Premièrement, l'iconographie telle qu'elle est présentée n'est plus tout à fait médiévale. Dans les premières années du XVI^e siècle, beaucoup de modèles circulent par le biais de cartons et de gravures qui constituent les nouvelles sources dont s'inspirent les artistes. En découlent de nouveaux modes de représentation inspirés par l'Antiquité où les figures deviennent plus amples et plus souples ; ce qui est le cas ici. Au regard de ces quelques constatations techniques et stylistiques, il apparaît donc que ce rondel ne doit pas être antérieur à la première moitié du XVI^e siècle.

L'église Saint-Jacques de Castelnau-de-Médoc

Une seigneurie prospère

La construction de l'église Saint-Jacques est très intimement liée au château des seigneurs de Castelnau aujourd'hui disparu. En effet, l'église qui figure à la lettre A sur le plan (fig. 8) aurait été la chapelle castrale des terres, au sein des terres ayant appartenu successivement à la famille de Bordeaux, à celle de Foix puis aux Épernon. Au XIX^e siècle, Léo Drouyn a reconstitué le plan du château - sur le plan à la lettre H - à partir des informations données par les habitants qui l'avait détruit.

Nous possédons beaucoup d'informations à propos de cette seigneurie²⁵, qui remonte au XI^e siècle. Nous savons qu'elle passa aux mains de la famille de Bordeaux au XIII^e siècle. En 1307, Assahilde de Bordeaux épousa Pierre de Grailly, à qui elle apporta la terre de Castelnau. Leur fils, Jean de Grailly, hérita du château et le transmit à son fils connu sous le nom



Fig. 9. - Castelnau-de-Médoc, église Saint-Jacques, vue générale sud-est. Cl. A. Bernadet.

Fig. 8. - Castelnau-de-Médoc, plan de la Seigneurie de Castelnau par Léo Drouyn. *La Guyenne militaire*, Tome II, réédition 1977, p. 403

de captal de Buch. Etant mort sans descendance la seigneurie passa aux mains de son oncle Archambaud de Grailly, qui épousa Isabelle de Foix dont il eut cinq garçons. Gaston, le second, hérita des terres de Castelnau qu'il transmit à son fils Jean de Foix qu'il eut de son mariage avec Marguerite d'Albret. Jean de Foix augmenta la gloire de la lignée en s'alliant à Marguerite de Suffolk, Comtesse de Candale, ce qui eut pour effet de donner naissance à la maison de Foix-Candale. Après cela, la seigneurie fut un temps placée sous l'autorité de Humfroy de Gloucester par le roi d'Angleterre, jusqu'en 1447 où elle revint dans le giron familial. Toutes ces informations sont importantes pour l'étude des panneaux de vitrail et la recherche du commanditaire.

L'église actuelle

Aujourd'hui, l'église Saint-Jacques n'a plus l'aspect de la chapelle castrale immortalisée dans le plan de Léo Drouyn. Devenue église paroissiale, cet édifice de moyenne dimension se compose d'un vaisseau principal, entouré par deux vaisseaux latéraux faisant office de chapelles, en avant de laquelle s'ouvre un portail. La nef est la partie la plus ancienne, elle fut allongée pour faire place à une chapelle dédiée à Notre Dame. La nef et la chapelle sont voûtées d'ogives dont les nervures, à moulures prismatiques, retombent sur des colonnes engagées dépourvues de chapiteaux. Ces caractéristiques se rapprochant de celles en cours à la fin du XV^e siècle, nous indiquent une campagne de travaux à cette période. Un document daté de 1676 nous informe que le curé de la paroisse de Castelnau avertit l'arche-

25 Drouyn, Léo, *La Guyenne militaire*, Tome II, réédition 1977, p. 403.

Le vitrail de Castelnau à travers les témoignages du XIX^e siècle

Il est nécessaire de s'arrêter quelques instants sur les textes faisant mention d'un vitrail ancien en Bordelais car ils ne sont pas légion. On doit un précieux témoignage à Léo Drouyn dont l'insatiable curiosité l'emmena à visiter cette partie du diocèse de Bordeaux visite du 4 Septembre 1860 qu'il immortalisera dans ses *Notes Archéologiques*. Dans ses écrits, on note sa capacité à discerner les éléments remarquables de ceux plus communs. Après une sommaire étude de l'architecture qu'il qualifie de « sans intérêt », il porte son attention sur l'albâtre et surtout sur la verrière.

Le premier auteur évoquant la verrière de Castelnau-de-Médoc fut cependant l'abbé Baurein qui, dans son bref commentaire, souligne sa beauté : « L'église de Castelnau est remarquable par la beauté de ses vitraux et par celle des figures qui y sont représentées, c'est peut-être la seule église de campagne de ce diocèse où l'on voit des vitraux de cette espèce »²⁷. La juste remarque de l'abbé laisse pourtant sous-entendre la présence d'un ensemble vitré bien plus important qu'actuellement. Il ne semble malheureusement pas rester de traces des autres vitraux accompagnant le vitrail du chevet. Ceci n'est en aucun cas un fait isolé. La conservation du vitrail est très aléatoire dans la mesure où il sert avant tout à empêcher les intempéries de pénétrer dans l'édifice. Ainsi, en cas de défection il est soit restauré, soit supprimé et changé, autant dire perdu pour le chercheur. A la différence de la peinture murale pouvant être cachée sous une couche d'enduit, le vitrail ancien ne peut pas être dissimulé, sauf obturation de la baie sans dépose préalable. Toutefois, le vitrail bénéficie d'un autre mode de conservation que l'on ne retrouve dans aucune autre forme d'art. En effet, de par sa valeur monétaire, le verre est souvent réutilisé dans le cadre de nouvelles créations, ce qui permet de retrouver, par exemple, dans des verrières du XIX^e siècle des fragments de verres plus anciens. Dans le cas présent, le vitrail du chevet est bel et bien l'unique témoin de la vitrerie de cette ancienne chapelle des seigneurs de Castelnau.

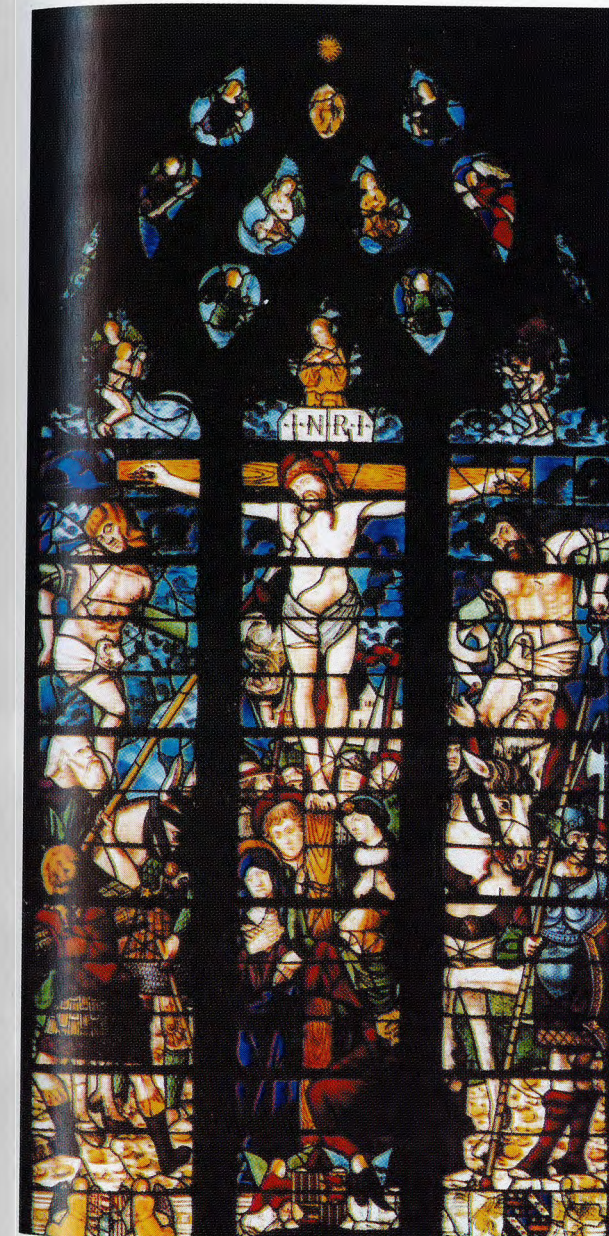


Fig. 10. - Castelnau-de-Médoc, église Saint-Jacques, Vitrail du chevet, Crucifixion. Cl. A. Bernadet.

26 Roudié, Paul, *L'église de Castelnau-de-Médoc, son mobilier, son vitrail*, Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde, Bordeaux, 1964.

27 Baurein, abbé, *Variétés bordelaises*, Bordeaux, Réédition de 1876, Tome II, p. 24.

Nous devons le témoignage le plus précis à Jean-Auguste Brutails qui photographia le vitrail en 1907 pour l'inclure dans son célèbre ouvrage « Album d'objet d'art ». Malgré la mauvaise qualité du cliché imputable à son âge, il est possible de faire un certain nombre de remarques parmi lesquelles figure la disparition totale ou partielle de la grisaille des visages des proches du Christ. En effet, sur le cliché saint Jean n'est pas identifiable car le verre dépourvu de son émail est irradié de lumière.

La Crucifixion de Castelnau ou la « signature » d'une grande famille bordelaise

Cette Crucifixion occupe les trois lancettes élancées surmontées par un remplage peu développé. La scène se déroule sur le Mont Golgotha. Dans le fond de la composition, juste derrière le Christ en croix - dans la lancette centrale - nous apercevons les murs de la ville de Jérusalem. Au pied de la croix, étreinte par Marie Madeleine, les bras repliés sur sa poitrine en signe de douleur la Vierge est soutenue par saint Jean. A leurs côtés, Marie Cléophas, une des trois filles de sainte Anne, porte son regard vers sa sœur (fig. 11). De part et d'autre de cette lancette centrale se trouve le bon larron - lancette de gauche - et le mauvais larron - lancette de droite - également suppliciés. Le bon larron est représenté sous les traits d'un jeune homme blond devant lequel est placé un centurion de dos qui n'est autre que Longin tenant la lance ayant transpercé le flanc du Christ. Tout comme les autres soldats armés de casques et de boucliers, il est vêtu à l'antique et porte une cuirasse (fig. 12). A l'opposé le mauvais larron (fig. 13), le visage crispé sous sa barbe, est identifiable à ses jambes brisées, qui apparaissent atrophiées et difformes. On le distingue également grâce à la présence d'un petit démon zoomorphe, la tête hérissée de piquants, occupé à saisir l'âme du crucifié (fig. 14). Deux éléments iconographiques de même nature se retrouvent dans les deux autres lancettes, car l'âme du bon larron est sauvée par un angelot tandis que le Christ est surmonté d'un ange blond en prière. Cette iconographie est complétée par l'assemblée de petits anges ailés portant les *Arma Christi* faisant le lien avec le thème développé dans la baie.

Mais l'élément le plus important est sans conteste la présence de trois blasons armoriés placés dans la partie inférieure de chacune des lancettes. Grâce au témoignage de Léo Drouyn, nous connaissons bien les familles dont les armes sont tenues soit par des angelots, soit par des lions. Dans la première lancette - celle située à la droite du Christ - sous les pieds de Longin, figurent les armes les plus complexes du vitrail. Ce blason occupé par dix composants rappelle les alliances royales

de la famille de Foix ; il est en tout point identique au blason de Jean de Foix, fils de Gaston II et de Catherine de Foix, qui fut archevêque de Bordeaux entre 1501 et 1529. En dessous de la croix placée dans la lancette centrale se trouvent les armes de la branche des Captaux de Buch, seigneur de Castelnau et membre de la famille de Foix (fig. 15), tandis que le dernier blason est constitué de trois besants symboles de la famille de Candale également alliée aux Foix.

L'existence de ces armoiries n'est pas un élément négligeable pour la compréhension de ce vitrail. Loin d'apparaître comme un complément anecdotique de la Crucifixion, elles sont en fait le témoignage local de ce nouvel engouement des familles puissantes pour le vitrail. Les commanditaires aiment à se faire représenter dans une scène biblique dont ils ont financé la réalisation. Dans le cas de Saint-Michel de Castelnau, on note que les trois blasons sont tous issus d'une seule et unique famille celle de Foix-Candale. Signalons également la présence de deux monogrammes dont un est partiellement effacé, peints sur les bottes de Longin et montrant les initiales AH et V (Q ou O) (fig. 16).

Des informations capitales transmises par la technique

Le premier constat concernant la Crucifixion est que celle-ci est en très bon état de conservation. Les verres sont à 90 % d'origines mis à part quelques réfections plus récentes, notamment au niveau du buste du mauvais larron dont la teinte diffère des autres verres, ou encore au niveau des tenants des blasons. Du point de vue de la composition, la Crucifixion adopte le principe de la baie dite unifiée c'est-à-dire qu'elle ne se sert pas des éléments architecturaux - à savoir les lancettes - pour former des registres. Au contraire, le vitrail se dégage de toute contrainte, comme on le voit pour les bras du Christ qui se développent horizontalement sur les lancettes latérales. Le dessin est d'une qualité remarquable, rare dans les productions du département, les corps sont bien modelés, les proportions respectées, et le réalisme domine l'ensemble avec une succession de visages marqués par l'émotion. Les corps des suppliciés sont obtenus par l'application de la technique du putoisage²⁸ sur des verres couleur chair. Les attitudes sont souples, loin de tout hiératisme, et les visages fortement individualisés. Le modelé des visages est rendu par une succession de fines hachures réalisées à la grisaille. La palette de couleur est très riche et se rapproche de celle de la peinture de chevalet. La

²⁸ Tiré de la technique du putoisage qui consiste à diviser la grisaille en très petit grains grâce à l'utilisation d'une brosse dure et ronde nommée putois, que l'on utilise perpendiculairement à la surface du verre.

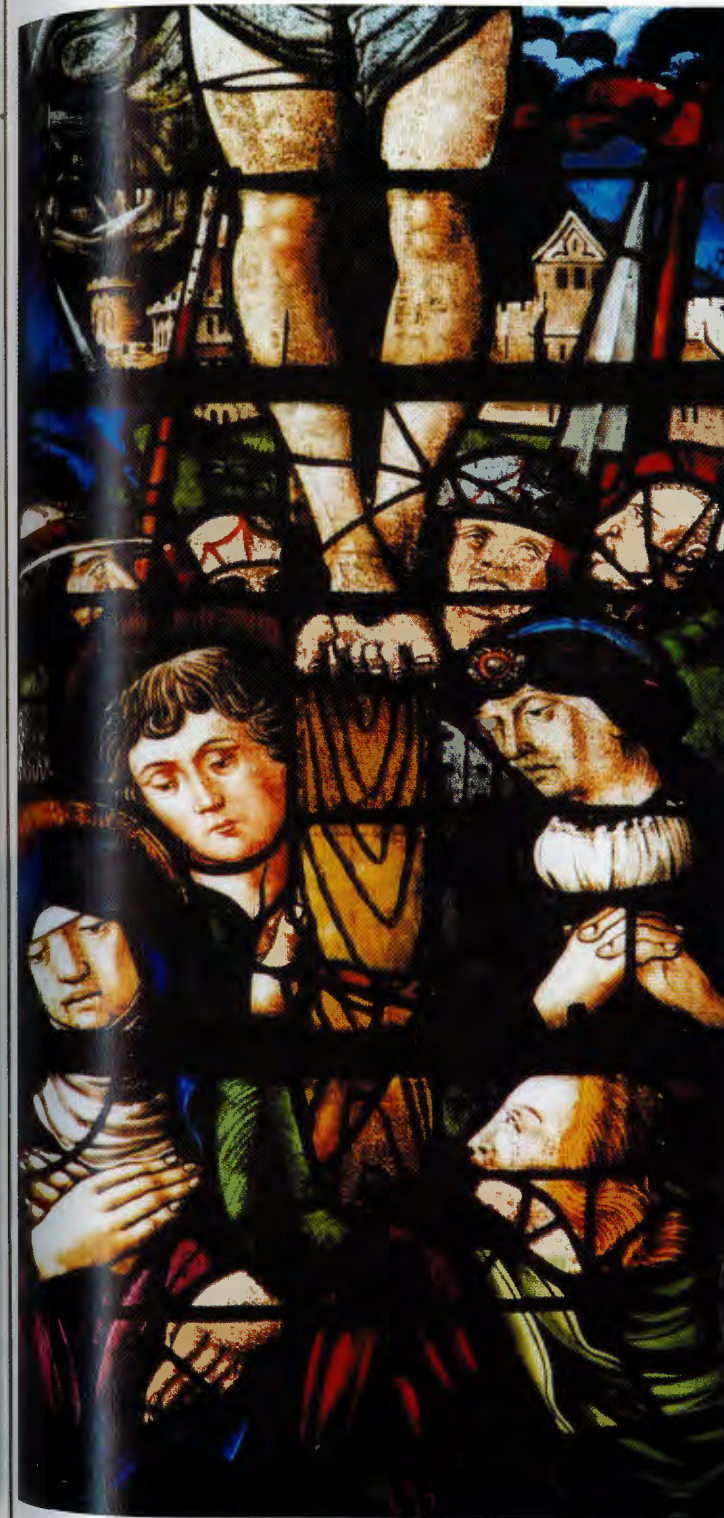


Fig. 11. - Castelnau-de-Médoc, église Saint-Jacques, seconde lancette du vitrail, saint Jean et les trois Marie au pied de la croix.
Cl. A. Bernadet.



Fig. 12. - Castelnau-de-Médoc, église Saint-Jacques, troisième lancette du vitrail, détail d'un centurion centurion romain.
Cl. A. Bernadet.

fig. 14. - Castelnau-de-Médoc, église Saint-Jacques,
troisième lancette du vitrail, démon s'emparant
de l'âme du Mauvais larron.
Cl. A. Bernadet.



fig. 15. - Castelnau-de-Médoc, église Saint-Jacques,
seconde lancette du vitrail,
Blason des seigneurs de Castelnau.
Cl. A. Bernadet.



fig. 16. - Castelnau-de-Médoc, église Saint-Jacques,
première lancette du vitrail, initiales ou monogramme
A.H et V(Q) ? sur les jambières de Longin.
Cl. A. Bernadet.

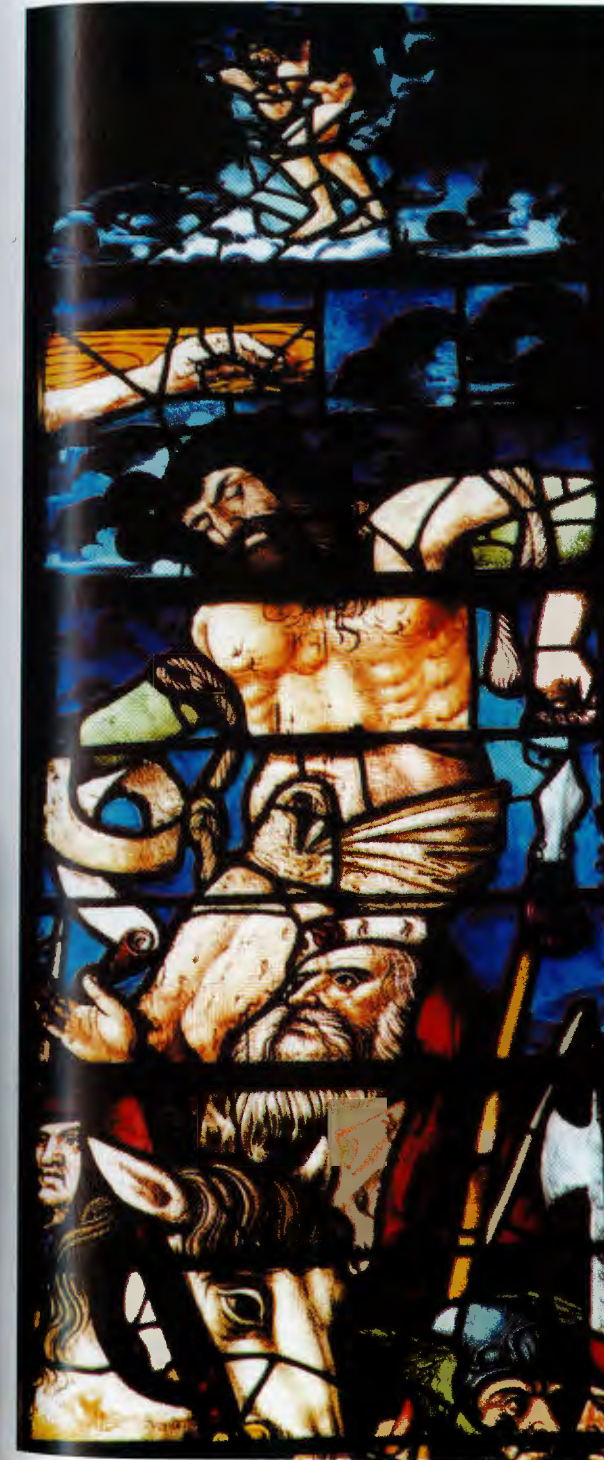


Fig. 13. - Castelnau-de-Médoc, église Saint-Jacques,
troisième lancette du vitrail, le Mauvais larron.
Cl. A. Bernadet.



Fig. 17. - Castelnau-de-Médoc, église Saint-Jacques,
troisième lancette du vitrail, grotesques sur
les bottes du centurion romain.
Cl. A. Bernadet.



Fig. 18. - Gravure flamande de l'extrême fin du XVe siècle, Crucifixion. Inventaire des gravures des écoles du nord 1440-1550, Tome II, Bibliothèque Nationale, département des estampes.

gamme oscille entre le bleu foncé, le vert et un rouge profond tout en mettant à l'honneur le jaune d'argent, mais aussi un verre violet dont l'utilisation se répand dans la seconde moitié du XVe siècle et qui vient compléter l'ensemble. Les plombs s'adaptent à la composition, ils soulignent les corps et dégagent de grandes plages de verre facilitant la « lecture » du vitrail. De même apparaissent des pièces montées en chef d'œuvre, notamment au niveau des armoiries, qui prouvent l'habileté du maître-verrier.

Plusieurs indices montrent que la verrière de Castelnau est une réalisation unique dans la région. Premièrement, la composition complexe fait appel à de nombreux personnages disposés sur différents plans selon une maîtrise de la profondeur, et les

visages, tous individualisés, laissent présager un travail réfléchi. Deuxièmement, il est indéniable que le vitrail est marqué par une intrusion du monde contemporain qui se retrouve dans la tenue vestimentaire des soldats, l'harnachement des chevaux ; ou encore dans le détail de la botte du centurion de la troisième lancette qui laisse apparaître un grotesque issu d'un nouveau répertoire n'appartenant plus au Moyen Âge (fig. 17). Ce type de composition n'est pas sans rappeler celles des gravures flamandes ou hollandaises qui circulent dans les milieux artistiques dans les années 1500. Nos recherches ont montré que le schéma utilisé dans la Crucifixion de Castelnau était assez répandu dans les gravures italiennes ou flamandes (fig. 18). Cette hypothèse est confirmée par des éléments d'ordre technique, notamment la présence de hachures - visibles sur les visages de la Vierge, et de Marie Cléophas - donnant du modelé aux figures. Cette caractéristique de la gravure s'étend donc aux autres arts comme la tapisserie ou la peinture murale. Nous la retrouvons dans la collégiale de Saint-Emilion sur les visages d'Elisabeth et de Marie dans la scène de la Visitation placée sur le mur septentrional du chevet.

Une Crucifixion datée du premier tiers du XVIe siècle

Au-delà des considérations esthétiques et stylistiques, le vitrail de l'église Saint-Jacques possède l'avantage d'avoir un ensemble de blasons permettant d'approcher une datation par défaut. En effet, le blason aux armes de Jean de Foix, situé dans la lancette gauche, est vraisemblablement la signature du commanditaire du vitrail. A partir de la fin du Moyen Âge il est très fréquent que des verrières soient ornées du portrait du commanditaire ou bien de ses armes. Dans le cas présent, Jean de Foix ayant été identifié, il semble opportun de rapprocher la période à laquelle il fut nommé archevêque de Bordeaux, ce qui pourrait être celle de la réalisation du vitrail. C'est entre 1501 et 1529 qu'il prit la tête de la province ecclésiastique. A en juger par l'importance de la charge qui incombait au seigneur de Castelnau, il n'est pas surprenant qu'il ait souhaité s'entourer d'artistes de grande qualité afin d'exécuter la vitrerie de sa chapelle castrale. La réalisation de la Crucifixion fut sans doute le point d'orgue de la campagne de travaux qui vit l'agrandissement de la nef, ainsi que la mise en place des voûtes d'ogives. La nouvelle fonction du seigneur de Castelnau est immortalisée dans cette construction qui est un édifice représentatif de l'intérêt porté au vitrail et à son impact à l'aube de l'époque Moderne.

L'église Saint-Pierre de La Sauve

L'église paroissiale de La Sauve est située sur un promontoire naturel faisant face à la célèbre abbaye, distante d'une centaine de mètres. La tradition rapporte que saint Gérard de Corbie, fondateur de l'église abbatiale, édifia à cet endroit un premier bâtiment - dont il ne reste qu'un appareil de petit moellon sur le mur sud de la nef - à la fin du XIIe siècle.

Le plan actuel de l'église Saint-Pierre se compose d'une nef longue de quatre travées irrégulières terminées par un chevet plat, percé de trois baies en plein cintre, elles-mêmes surmontées d'un oculus. Cette nef voûtée d'ogives est flanquée au nord par un collatéral faisant office de chapelle et qui fut construit postérieurement. Les travées de la nef sont délimitées par des doubleaux en arcs brisés, la première travée, très courte, s'appuyant contre le pignon occidental pourvu de trois contreforts destinés à soutenir le clocher.

L'accès à l'édifice se fait par un portail dépourvu de sculptures, percé dans le mur sud de la première travée. A l'opposé, le chevet plat encadré par deux contreforts, tourné vers l'abbaye, reçoit un décor sculpté assez riche (fig. 19). Il s'agit de quatre statues figurant saint Pierre, saint dédicataire de l'église, la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus, saint Jacques le Majeur en pèlerin ainsi que saint Michel. Ces sculptures, installées dans des niches, sont placées entre les trois baies en plein cintre et sont surmontées d'une corniche où court une rangée de petits modillons sculptés. Les anciens panneaux vitrés se situent dans la baie centrale de cette façade soignée et symétrique, ils constituent le dernier exemple de notre étude.

Etude du vitrail : l'ancien vitrage de Saint-Pierre de La Sauve à travers les témoignages du XIXe siècle

En 1842, l'attention d'un architecte qui relevait le plan de l'église est attirée par une verrière qu'il situe dans la fenêtre orientale du bas-côté nord de la nef. En voici la description qu'il fit « *Au sommet est le Père Eternel portant la boule du monde. Au dessous un ange portant un encensoir et un rollet (?) avec la date de 1534. Au dessus, saint Pierre, patron de l'église ayant dans une main les clés du Paradis et dans l'autre un édifice religieux. Le bas de la verrière représente une cérémonie faite par des moines* »²⁹. Il s'agit là du plus ancien témoignage que nous possédons à l'heure actuelle. Ce vitrail dans son état primitif a disparu. En effet, il a changé de place dans l'édifice et son iconographie a été modifiée. C'est ce que confirme la photographie de Jean-Auguste Brutails présentant



Fig. 19. - La Sauve, église paroissiale Saint-Pierre, vue extérieure du chevet. Cl. A. Bernadet.

l'état du vitrail en 1907³⁰, qui se résume alors à deux panneaux : un angelot blond surmontant une représentation de saint Pierre (fig. 20).

A l'heure actuelle, le vitrail est installé dans la baie centrale du chevet plat et se trouve inclus au sein de panneaux au décor géométrique, plus récents. Ce vitrail historié représente le chef des douze Apôtres : saint Pierre, aisément reconnaissable à la clé qu'il tient dans une de ses mains (fig. 21). Représenté assis sous les traits d'un homme âgé, et partiellement dégarni, il a les cheveux gris, tout comme sa barbe qu'il porte courte. Vêtu d'une large tunique bleue que recouvre un manteau rouge bordé de galons dorés, il se présente la tête tournée de trois quarts vers la droite. De son autre main il ne tient plus « *l'édifice religieux* »

29 A.D.Gir. album de documents graphiques : arrondissement de Bordeaux, 2e album, cote 162 T 3.

30 Brutails, Jean-Auguste, *Album d'objet d'art qui décorent les églises de la Gironde*, 1907, Bordeaux.

signalé dans le commentaire de 1842, mais un livre ouvert de face avec une paire de binocles. Au fond de la composition, les murs d'une ville se détachent sur un ciel bleu intense, avec une verdure environnante foisonnante. A ses pieds, apparaît une niche de pain qui semble avoir servi de pièce « bouche trou ». Le saint présente un visage fortement individualisé, l'arête du nez est forte, les yeux possèdent des paupières tombantes tandis que sa bouche, déformée par un rictus, est partiellement cachée par sa barbe bouclée (fig. 22). Loin de présenter un saint gardien du royaume des cieux, le peintre nous dévoile un homme dont les traits sont marqués par l'âge.

Dans la partie inférieure, saint Pierre est accompagné d'un petit angelot blond, ailé, debout sur des éléments d'architecture, tenant un cartouche où est peinte la date de 1534 (fig. 23). Sa frêle silhouette, vêtue d'une courte tunique rose à l'antique, est prise dans un réseau de verres en camaïeu de bleus.

Les restaurations

Après l'analyse des panneaux actuels, éclairés par des sources plus anciennes, s'impose l'idée que le vitrail de l'église Saint-Pierre a subi des restaurations. Ceci n'a rien de surprenant au regard de la fonction première du vitrail : protéger l'édifice des intempéries. Soumis à différentes variations climatiques, le verre, et surtout les éléments de montages, ne résistent pas longtemps. Les archives municipales n'ont pas gardé la trace de ces restaurations, cependant nous pouvons tout de même en comprendre le déroulement. En 1842, la baie est du collatéral nord est close par un vitrail représentant saint Pierre, un ange et une procession de moines. Quelques années plus tard, Brutails photographie un second état du vitrail qui, après un remaniement fait disparaître la communauté de moines et l'encensoir puis remplace l'édifice religieux par un livre. Ce vitrail de 1907 n'est plus à son emplacement primitif mais se trouve installé dans la fenêtre centrale du chevet. Il est évident que lors de précédentes restaurations le maître verrier a conservé ce qui pouvait l'être et a débarrassé le panneau des pièces de verres trop usagées. Mais les restaurations ne s'arrêtent pas là, puisqu'une troisième intervention non datée, mais probablement située après 1907, sans plus de précisions, a inversé l'ordre des panneaux. Cet atelier eut en charge la remise en plomb de ce vitrail et la remise en état des pièces brisées.

Ces diverses manipulations sont symptomatiques des particularités du vitrail. En effet, la vie d'un panneau est régie par des impondérables, telle la durée de vie d'une pièce de verre et de ses éléments de montages. Dès lors, en l'absence de témoignages anciens, il est délicat de connaître la disposition d'origine des panneaux de vitraux.



Fig. 20. - La Sauve, église paroissiale Saint-Pierre, état du vitrail en 1907. *Album d'objet d'art qui décorent les églises de la Gironde*, 1907, Bordeaux. Cl. de J.A Brutails.



Fig. 22. - La Sauve, église paroissiale Saint-Pierre, Vitrail du chevet, premier panneau, détail du visage de saint Pierre. Cl. A. Bernadet.



Fig. 23. - La Sauve, église paroissiale Saint-Pierre, Vitrail du chevet, second panneau, détail de l'angelot portant le cartouche. Daté de 1534. Cl. A. Bernadet.

Fig. 21. - La Sauve, église paroissiale Saint-Pierre, Vitrail du chevet, saint Pierre accompagné d'un angelot. Cl. A. Bernadet.

Conclusion

Cette étude sur quelques exemples de vitraux de la fin du Moyen Age en Bordelais démontre bien l'existence d'une production régionale qui, même si elle n'est pas abondante, n'en est pas moins digne d'intérêt. Le hasard des destructions et le manque d'entretien ont vraisemblablement contribué à la disparition d'autres témoignages, mais il subsiste à l'heure actuelle un corpus d'œuvre dont la richesse est surprenante. La diversité est également présente avec plusieurs types de vitraux : le rondel, les panneaux de vitraux, mais aussi la baie unifiée. Le résultat des recherches que nous présentons a permis de porter à connaissance deux verrières qui étaient jusqu'alors mal connues, comme Cadarsac, voire inconnues comme Camarsac. La présence de ces verrières dans de modestes églises témoigne que l'art du vitrail ne s'est pas uniquement développé dans des édifices culturels d'importance ou bien situés dans de grandes agglomérations. Cette technique a également pris son essor dans le milieu rural et ceci grâce à des commanditaires désireux de faire un acte de piété en même temps qu'une démarche politique. En cela, la Crucifixion de Castelnau-de-Médoc est tout à fait représentative de cet engouement des familles puissantes ou des nouvelles classes aisées pour la pérennité qu'offre le vitrail et l'impact qu'il peut avoir. Considérant le faible pourcentage de verrières encore en place, nous sommes étonnée de constater qu'elles se situent toutes dans une fourchette chronologique relativement restreinte située entre le troisième quart du XVe siècle et le premier tiers du XVIe siècle. De ce fait,

le Bordelais s'accorde très bien avec la moyenne française établie par Catherine Brisac³¹, qui indique que les trois quarts des vitraux anciens conservés en France datent du début du XVIe siècle. De manière générale, les vitraux sont d'une bonne facture et montrent que la région possède des artistes capables de répondre à des commandes de qualité.

Il convient d'ajouter que les verrières ne sont pas, stylistiquement parlant, en décalage par rapport à la création contemporaine. En effet, la technique la plus récente prévaut dans les réalisations avec l'emploi du jaune d'argent, de la gravure, du chef d'œuvre et l'utilisation d'un nouveau répertoire issu de la Renaissance. Ainsi, nous n'avons pas constaté d'archaïsme qui pourrait être le signe d'un retard dans la diffusion des modèles. Pour preuve, le vitrail du chevet de Castelnau sollicite un nouveau type de carton mettant en évidence le lien entre le vitrail et les arts graphiques³² qui est un des éléments essentiels de la fin du Moyen Age. Toutefois, si des découvertes restent encore, un constat définitif s'impose quant à l'état de conservation de ces vitraux. En effet, aucunes des verrières citées ne bénéficient d'une mesure de protection, les œuvres courent donc un certain danger.

31 Brisac, Catherine, *Le vitrail*, éditions de la Matinière, 1994, p.133.

32 *Vitrail et arts graphiques XVe XVIe siècles*, Les cahiers de l'Ecole Nationale du Patrimoine, numéro 4, Paris, 1999.

Bibliographie

- Archives Départementales de la Gironde, 3 E 1451 f°323 V°.
Archives Départementales de la Gironde, album de documents graphiques : arrondissement de Bordeaux, 2e album, cote 162 T 3.
Bernadet, Anne, *Les vitraux à Bordeaux et en bordelais aux XIVe, XVe et XVIe siècles*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire de l'Art médiéval sous la direction de Michèle Gaborit, 2003-2004.
Blondel, Nicole, *Vitrail : vocabulaire typologique et technique*, éditions de Patrimoine, 2e édition, Paris, 2000, p. 362.
Bordeaux de 1453 à 1715, sous la direction de Charles Higounet, Bordeaux, 1966, p. 65.
Brisac, Catherine, *Le vitrail*, éditions de la Matinière, 1994, p. 133.
Brutails, Jean-Auguste, *Album d'objet d'art qui décorent les églises de la Gironde*, 1907, Bordeaux.
Brutails, Jean-Auguste, *Les vieilles églises de Gironde*, Bordeaux, 1912.
Diversarium artium schedula : Théophile prêtre et moine, traduction de Charles de l'Escalopier, Nogent-le-roi, 1996.
Drouyn, Léo, *Notes Archéologiques Volume III*, Archives Départementales de la Gironde

- Dubois, Jean, *Note sur quelques verreries du bordelais et du bazadais au XVIe siècle*, Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux, 1908, p. 50 à 60.
Gaborit, Michèle, *Les peintures murales médiévales de Saint-Emilion*, Confluences, 1999, p. 34.
Lafond, Jean, *Le vitrail : origine, techniques, destinées*, deuxième édition complétée par Françoise Perrot, Florilège, 1992.
Perrot, Françoise, Granboulan, Anne, *Le vitrail : art de lumière*, Editions Rempart, 1998.
Perrot, Françoise, *La signature des peintres verriers*, Revue de l'Art, n° 26, p. 40-45.
Roudié, Paul, *L'activité artistique à Bordeaux en bordelais et en bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, Société bordelaise de diffusion des travaux de lettres et sciences humaines, Bordeaux, 1975.
Vitrail et arts graphiques XVe XVIe siècles, Les cahiers de l'Ecole Nationale du Patrimoine, numéro 4, Paris, 1999.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 189-196

Le coffre reliquaire de la cathédrale Saint-André Bilan d'une restauration

par Jacqueline Laroche

Description du reliquaire

Comme de nombreux reliquaires de la fin du XVe ou du début du XVIe siècle, le coffre en bois doré et peint présente l'aspect d'une chapelle gothique en miniature. Quatre travées scandées par des piliers terminés par un pinacle. Recouverte d'un toit à quatre pentes dont les rampants sont soulignés de crochets et le faite d'une crête deux piliers, un panneau où est peinte la représentation d'un des douze apôtres et ces attributs sur fond or. Sur les grands côtés les panneaux peints ont une largeur de 18 cm, ils sont légèrement plus larges 19,5 cm sur les petits côtés. Le prénom de l'apôtre est écrit sur le socle. L'espace se veut tridimensionnel. Alternativement, un apôtre est représenté dans un espace courbe, niche surmontée d'une coquille, le suivant le sera dans un espace parallélépipédique, surmonté d'une architrave. Au dessus un remplage de bois en relief porte en son centre une fleur. Nous avons donc diverses fleurs représentées, mais à l'arrière du coffre, les deux remplacements centraux portent un masque. Le couvercle, le toit de la chapelle, est à quatre versants munis d'arêtières ornés de crosses. Il est surmonté d'une crête aux extrémités de laquelle sont insérés deux fleurons. Cette crête pénètre dans une fente aménagée sur le faite du toit. Les grands panneaux ont un décor doré constitué de rinceaux, masques, dauphins, cornes d'abondance et angelots sur fond bleu. Les deux panneaux triangulaires des retours sont ornés d'un angelot doré sur fond de laque rouge. Les arêtières dorées ont l'envers des crosses

recouvert de cette même laque rouge. Dans son même article Paul Roudié remarque le contraste de styles très net, entre le décor du coffre et la menuiserie, entre l'architecture dorée et les figurations indubitablement Renaissance. « Nous connaissons nombre d'exemples de survivance du style gothique au XVIe siècle et la juxtaposition d'éléments disparates pendant la période de transition ».

Constat d'état

Le coffre était plutôt en bon état, quelques reliefs des pinacles manquaient, la dentelle de la crête était endommagée, des épaufrures ça et là. Mais les peintures étaient difficilement lisibles. On notait des greffes de bois. Roudié avait compris que les grotesques du couvercle avaient été refaites « au XIXe siècle sans doute ». Le couvercle pourvu sur un côté de deux charnières modernes est basculant. La porte a été anciennement munie de gonds qui témoignent, avec les charnières, d'une modification de l'utilisation du reliquaire. L'intérieur était visiblement repeint car la chute d'écailles du rouge orangé moderne découvrent le bleu d'origine, parsemé d'étoiles de cire en relief ; seuls le revers de la porte et le fond n'étaient pas peints.

Une étude préalable réalisée en 1966 par la Société O Tempora de D. Groux a révélé qu'à part les représentations des apôtres, le coffre avait été redoré et repeint. Un sondage avait



Fig. 1. - Face latérale droite du coffre.

alors été réalisé qui révélait la présence d'une strate dure entre la dorure d'origine et la plus récente. L'analyse de la stratigraphie et des matériaux constitutifs¹ a montré qu'il s'agissait d'une épaisse couche de carbonate de plomb ou céruse lié par de l'huile de lin, mélange qui dans le temps devient très dur. Une autre analyse pratiquée sur le couvercle montre que le fond d'azurite est recouvert d'un surpeint de bleu de Prusse. Ce pigment ferrocyanure ferrique fut découvert fortuitement à Berlin en 1704 et ne fut utilisé par les peintres qu'à la fin du XVIII^e siècle. Ce détail qui permet de donner une date limite avant laquelle la réfection n'a pu avoir lieu.

La figuration, c'est-à-dire les panneaux des apôtres, les grotesques et angelots du couvercle ont heureusement été épargnés par la céruse, mais étaient très sales. Des chutes de matière picturale due au travail du bois, des lacunes dues à des chocs et aux déplacements des charnières, ont endommagé ces peintures raffinées. Les couleurs sont assombries par l'accumulation de couches de vernis, colles, résines, huiles, et mélanges de ces divers produits. Le but de chaque intervention était, chaque fois le même, mieux voir les saintes représentations. Les prénoms des apôtres avaient été retracé et épaissi, il était important de lire les noms car le coffre pourrait avoir contenu les reliques des douze apôtres.

Les techniques, les matériaux

A l'origine : trois artisans ont participé à la fabrication de la chasse, un menuisier, un doreur et un peintre

La menuiserie

Elle est en bois de chêne, les principales parties de la caisse sont assemblées par bouvetages, enfourchements, joints vifs et chevilles. Les éléments de décoration, rapportés, étaient collés. A l'origine il n'y avait pas de clous, les différentes interventions en ont introduits. Le couvercle n'avait pas de charnière et reposait simplement sur la caisse. Des restes de cire à cacheter laissent penser qu'à une certaine époque, il fut scellé. La porte de devant n'avait pas de gond, trois tourillons dont on a retrouvé les trous passants, la fixaient au cadre de la caisse. Lors de la monstration des reliques, la porte de devant était ôtée. Elles étaient présentées sur deux étagères légèrement inclinées, une traverse encore en place et des traces ont permis de les restituer.

Les dorures

Avant d'être doré le bois était recouvert de plusieurs couches d'une pâte fluide de craie et colle animale, poncées, puis d'une couche de bol d'Arménie ou assiette à dorer rouge. L'or en feuilles est posé par l'intermédiaire d'un film d'eau, d'où le nom de la technique : dorure à l'eau. La structure lamellaire de l'argile qu'est le bol d'Arménie permettait ensuite le brunissage de l'or à l'aide d'une pierre d'agate polie. Sur les panneaux du couvercle la même technique est employée. Une incision sur l'or délimite les formes qui sont ensuite contourées en suivant l'incision et isolées par le fond bleu d'azurite. Une laque brune redessine sur l'or les détails des figures.

Le fond d'or autour des apôtres, est une dorure différente dite à la mixtion. La préparation de craie était teintée légèrement ocre-jaune et recouverte de mixtion, mélange oléo-résineux qui fixe la feuille d'or mais ne permet pas le brunissage. Cet or plus mat plus clair, se distingue du reste des dorures luisantes de l'architecture. La silhouette des apôtres a été détournée avant la dorure, et peinte après ; les bords de la peinture reposent sur l'or et lui donne une particulière transparence.

1. Analyses réalisées par Madame Fromageot, CNEP Université de Clermont Ferrand.



Fig. 2. - Face antérieure du coffre.



Fig. 3 à 6. - Les saints de la face postérieure : Bartholomé, Jacques Mineur, Mathieu, Philippe.

Les peintures

Des lignes réalisées rapidement au pinceau sur la préparation, avec du noir transparent tracent le contour des socles et des entablements, elles définissent aussi les parties des personnages en ombre par des hachures. Nous apercevons aujourd'hui ces lignes qui n'étaient pas visibles à l'origine. Elles sont visibles seulement sous certaines pigments surtout les laques qui, unis à l'huile de lin acquièrent plus de transparence avec le temps. Mais la précision du trait laisse penser qu'un dessin appliqué a du guider le peintre. Des photographies en infra rouge n'ont cependant rien révélé. La matière picturale est belle, riche, posée avec précision. L'examen à la loupe binoculaire permet d'apprécier la parfaite finition des détails. Ce peintre était-il un miniaturiste ? Cependant on rencontre quelques erreurs formelles, comme le poignet droit de saint André, la cheville droite de saint Jacques le Mineur, des erreurs de perspective, qui diminuent sa stature.

Le bleu

Couleur d'importance dans l'accompagnement des lignes de l'architecture, et l'ouverture de cette dernière au niveau des remplages. C'est le seul pigment qui a été analysé. Il s'agit d'azurite obtenue par broyage modéré du minéral semi-précieux. Il est lié à l'huile de lin. Comme sa mouture n'est jamais fine, si non il perdrait sa couleur, il faut beaucoup d'huile pour lier le pigment qui en conséquence est peu couvrant. Pour obtenir un bon résultat le peintre a du colorer la préparation en noir, puis poser plusieurs couches d'azurite. C'était un pigment coûteux considéré comme précieux par les peintres, bien que sans comparaison avec le merveilleux lapis-lazuli !.



Fig. 7 à 10. - Les saints de la face antérieure : André, Jacques Majeur, Paul, Pierre.

Les figures du couvercle

Le doreur, a posé l'or à l'eau sur des zones préalablement définie par le peintre. Le contour des grotesques a été gravé sur la feuille métallique. Le peintre a posé le fond d'azurite en laissant en réserve l'espace dessiné par la gravure puis à l'aide de laque brune déposée soigneusement à la pointe du pinceau, il a dessiné les figures.

Les altérations

Dès le XVIII^e siècle le reliquaire a subi un certain nombre de modifications et de réparation plus ou moins bricolées. La menuiserie : les charnières du couvercle et gonds de la porte ne sont pas d'origine, mais ont été posés en même temps. Lors d'une réfection, les gonds ont été dorés à la mixtion, alors que les fermetures du couvercle ont été substituées, mais reposée à

peu près au même endroit. Les pommelles du couvercle avaient été vissées sur une pièce de bois de sapin collé au revers du panneau, le bois d'origine relativement fin ayant été détérioré par la précédente fermeture. La plinthe à la base de la porte avait été complétée par du bois de sapin. Enfin divers reliefs de la décoration des piliers et pinacles étaient refaits.

Pour redorer le coffre il a fallu créer un nouvel apprêt. C'est ce qui explique la présence de la couche de la céruse : carbonate basique de plomb et huile de lin, qui polymérise fortement en présence de plomb, formant une matière difficilement réversible. L'architecture dorée à l'eau ainsi que les parties peintes en bleu ont été recouvertes de céruse. La peinture figurative, c'est-à-dire les apôtres et les décors du couvercle ont été épargnés. La céruse a été appliquée sans nettoyage préalable, recouvrant poussières et éclaboussures de cire et comblant les reliefs des pinacles. C'est ainsi que la peinture des apôtres était



Fig. 11 - Les saints du retour droit :
Jean, Thomas.

constellée de gouttelettes de céruse. Une couche de mixtion a permis la pause de l'or. Le résultat était très médiocre. Les fonds or qui entourent les apôtres ont été redorés à la mixtion (sans pose de céruse) et les auréoles ont reçu un glacis couleur sienne brûlée. Un nettoyage violent ponctuel, a altéré la qualité de la matière picturale de certains visages, par la suite grossièrement retouchés. Sur le couvercle, les grotesques ont été redorées à la mixtion et le dessin tracé à la laque rouge. Le fond d'azurite a été recouverte d'une épaisse couche de bleu de Prusse très foncé presque noir ; même traitement pour les deux angelots des côtés. Le reste a été enrobé de céruse avant d'être redoré à la mixtion, ou repeint en bleu. Un fleuron de la crête a été restitué, il est en tilleul et n'avait reçu que la dorure à la mixtion. La base des piliers a été peinte en bleu. Le résultat était médiocre, lourd, l'or à la mixtion n'a jamais l'éclat, la pureté de l'or à l'eau bruni. Le bleu de Prusse, pigment moderne en son

temps, mais surtout peu cher, ne peut rivaliser avec la profondeur, la tonalité azur de l'azurite, comme le dit bien son nom ! Plus tard, pour redonner encore plus de brillance, un épais vernis a recouvert le tout.

Pourquoi cette altération ? On l'a vu, le coffre, avant elles, n'était pas en mauvais état. Mais, la dorure de grande qualité était inévitablement rayée, abrasée par endroit, le rouge de l'assiette était visible, l'azurite, pigment fragile, devait être lacunaire. Pour nous ces usures sont des signes d'authenticité que nous acceptons, interprétons, aimons. Nous y reconnaissons le passage du temps. Il n'en a pas été toujours ainsi, autrefois on reconstruisait sur l'ancien. Aujourd'hui on cherche à retrouver l'état d'origine pour le mettre en évidence en intervenant le moins possible. C'est ce que notre restauration a tenté de faire.



Fig. 12 et 13. - Les saints du retour gauche :
Judas, Simon.

La restauration

Le nettoyage des parties figurées ne présentait pas de difficultés insurmontables. Il en allait différemment pour la dépose de la céruse qui recouvrait la dorure originelle. Devant la qualité de l'œuvre révélée par les sondages, la décision des conservateurs et la mienne, fut unanime : retrouver la dorure d'origine devenait une nécessité.

La menuiserie

Il a été décidé de conserver les gonds de la porte, même s'ils n'étaient pas présents à l'origine. En revanche les charnières du couvercle ont été déposées et les lacunes de bois comblées par greffe. Le sapin utilisé au XIXe siècle a été remplacé par du bois de chêne. Les tourillons ont été libérés et des chevilles fabriquées pour reconstituer le système originel de fermeture. La crête a été complétée.

L'architecture, or et azur

Le refixage à l'aide de colle animale des détachements de la préparation est intervenu avant et après les longues opérations de nettoyage. Le vernis jauni épais, et la dorure à la mixtion, s'ôtaient plutôt facilement à l'aide de solvants des vernis : diméthylformamide, toluène, acétate d'éthyle, les finitions au scalpel. La céruse extrêmement dure devait être ramollie et déposée peu à peu avant de pouvoir découvrir l'or. Le mélange actif se composait de chlorure de méthylène, diméthylformamide 50-50 et quelques gouttes d'acide formique 3 % en suspension sur une cire micro cristalline. Sur l'or qui est un métal résistant, la méthode bien que très longue donnait de bons résultats. Mais lorsque la céruse était posée sur l'azurite, il fallait éviter le contact direct avec le mélange actif car l'huile se dépolymérisait rapidement, libérant l'azurite qui se déposait. La dernière couche de céruse en contact avec l'azurite a donc dû être enlevée au scalpel sous la loupe.

Les panneaux peints

C'est surtout les solvants des vernis qui ont permis de dégager les couleurs, aidés ponctuellement par une solution à PH basique. Nous avons une stratification de couches de vernis, résines, protéines dont certaines étaient très anciennes. C'est la nature chimique de chaque strate qui a commandé la choix des solvants ou des solutions salines qui autorisent la dépose. Ce travail de nettoyage complété d'une finition au scalpel se réalise à l'aide de loupes à divers grossissements. Les surpeints qui recouvraient les noms des apôtres ont été enlevés au scalpel. Le dégagement des surpeints qui recouvraient les élégantes décorations qui surmontent entablements et voûtes a été particulièrement ardu, à cause de la fragilité de l'azurite sous jacente. Les auréoles sont des disques plats vu en perspective, une ligne modulée sombre les définit, seule celle de saint Jean est moins précise.

La réintégration picturale

Elle a été voulue minimaliste, mais en recherchant une mise en valeur de l'ordonnance architecturale.

L'or

Lorsque l'usure du métal découvre le bol d'Arménie, la retouche est inutile, la vision d'ensemble n'est pas dérangée. Mais quand le blanc de la préparation est visible il perturbe la continuité de la lecture. Ce blanc doit être patiemment coloré en rouge transparent pour imiter le bol, à l'aquarelle ou avec des pigments liés au vernis. Quant l'or manquait et que le bois était à vue sur la base des piliers, la perception de l'architecture se trouvait modifiée. Dans ce cas une solution pointilliste a été adoptée : des points jaune, rouge et vert juxtaposés sur la base brune du bois ont permis de donner de loin l'illusion de la continuité de l'or.

Le bleu

Il a été réintégré à l'aide de bleu outremer artificiel et vert viridian liés au vernis. Les lacunes ont été mastiquées à la craie et colle animale, puis lissées, avant d'être peintes. Les chutes de matière picturale sur les apôtres ont une épaisseur tellement

minime que la retouche a été faite directement sur la lacune. La continuité chromatique a été restituée, mais en observant de très près on perçoit la lacune réintégrée. La cire à cacheter retrouvée sous les repeints des bords du couvercle a été conservée. L'abondance de cette cire rouge avait provoqué l'arrachement du décor originel, en temps que traces de l'histoire de l'objet, ces manques n'ont pas été réintégrés. Les dauphins du panneau arrière du coffre, abîmés par la pose de la serrure, ont été mastiqués et réintégré à « *tratteggio* »².

Conclusion : le point de vue historico-artistique

Une question reste ouverte, le couvercle est-il contemporain de la caisse ? Il s'appuie sur elle sans aucun élément de liaison, sans finitions. Une modification aurait-elle été apportée quant la simple fermeture à tourillon a été remplacée par les charnières et les gonds ? Les grotesques pourrait être d'un style Renaissance déjà avancé par rapport aux représentations des apôtres.

Les recherches ne sont donc pas terminées. Mais désormais le nettoyage permet d'apprécier la peinture et de faire des hypothèses quand à son origine. Paul Roudié y avait lu une influence italienne qui aujourd'hui ne se justifie plus. Le peu de précision apportée à la réalisation des architectures des panneaux dénotent une maîtrise empirique de la perspective. Les personnages très élégants, sont allongés, leur tête est petite, mais les traits de leur physionomies sont presque caricaturaux. Les plis des habits larges, aériens quelquefois sont plus décoratifs que réalistes. M. Michel Laclotte a plus précisément orienté les recherches vers les Flandres l'influence, il faut la chercher plus au nord de l'Europe qu'au sud. Bien que la qualité de la peinture soit très bonnes, on y trouve, comme nous l'avons déjà dit, des erreurs peu dignes d'un grand maître.

2. Méthode de réintégration picturale par traits parallèles de couleurs pures qui rétablissent de loin la continuité chromatique.



Vols, fontes et convoitises dans les trésors des églises bordelaises pendant le Grand Siècle (1598-1715)

par Marc Favreau *

« Mais Héliodore, en raison des ordres qu'il avait reçus du roi, soutenait absolument que ces richesses devaient faire retour au trésor royal » (*Deuxième Livre des Maccabées*, 3,13).

Les vols

L'opinion publique actuelle affirme sans détours que les vols d'une partie du patrimoine national, en particulier dans les demeures et les églises, témoigneraient d'un phénomène criminel récent⁴. Une lecture des chroniques historiques ou des archives judiciaires de l'Ancien Régime peut montrer l'inexactitude d'une telle pensée.

La religiosité et la dévotion d'une grande majorité des Français n'empêchaient pas un nombre considérable de cambriolages et de larcins dans les cathédrales et les églises, souvent sous de fallacieux prétextes politiques ou religieux. Les manifestations les plus visibles de grandes opérations criminelles lancées contre le patrimoine de l'Eglise se déroulèrent pendant des conflits, notamment les guerres de religion

Dans une époque moderne agitée par des révoltes nobiliaires et des émotions populaires contre le pouvoir royal et ses représentants, la violence affectait le mode de comportement public de toutes les strates de la société, du noble au pauvre. Face à un appareil judiciaire étatique complexe¹ qui se développait malgré les privilèges seigneuriaux et les traditions, les actes criminels se répartissaient suivant leur degré de violence entre les « délits » qui requéraient des sanctions de réparation, de dommages et d'honneur, et les « crimes » passibles de peines afflictives et infamantes². Dans les coutumes médiévales, le « larcin » demandait une peine sévère, voire capitale dès la première infraction, surtout lorsqu'il s'agissait de vols sacrilèges³. Cependant, les contextes déstabilisateurs des guerres favorisaient une exacerbation de la criminalité et de la violence envers les personnes et les biens qu'elle que fût, pour ces derniers, leur nature ou leur valeur. Aussi, les objets d'un trésor liturgique, parés de leur aura divine, suscitaient la convoitise humaine par l'or, l'argent et les pierreries qui les constituaient et, par conséquent, provoquaient fréquemment leur vol, leur fonte ou la convoitise d'amateurs d'art.

* Maître de conférences en Histoire de l'Art moderne à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3. Nous remercions Mme Renée Leulier de nous avoir permis de reproduire une des planches de son T.E.R. d'Histoire de l'Art.

1. Harouel et al., 1987, p. 505.

2. Castan, 1990, p. 429.

3. Toureille, 1998, p. 258.

4. De nombreux livres abordent le vol d'objets d'art : notamment, Guillotreau, 1999 ou Roux-Paringaux, 1999.

Aussitôt l'affaire connue, Antoine Chiquet, avocat en la Cour et juge de la Sauvetat de Saint-André¹⁸, trouva, avec l'aide du guet¹⁹, des suspects²⁰ qui affirmèrent ne rien connaître de ce vol. L'accusation se basa sur des témoignages, en particulier Arnaud Lacoste qui vit passer dans la nuit deux hommes attirant son attention par le bruit métallique du sac et par les objets tenus entre leurs mains ; mais il ne vit pas leurs visages. Le juge utilisa le témoignage plus fiable de l'orfèvre Charles Sermensan (1614-1704)²¹ qui, contacté par des inconnus, avait reconnu entre leurs mains cette orfèvrerie qu'il entretenait régulièrement dans la Majestat. Les identifications des coupables se confirmèrent aussi par d'autres témoins parmi lesquels se trouvait Barthélémy Soulens dit Cazenave, qui reçut chez lui l'un des comparses dont l'état d'ébriété lui permit d'obtenir des aveux, puis de l'attacher et de le livrer au guet. Malgré ces preuves, les accusés nièrent toute implication dans l'affaire mais l'interrogatoire finit par les confondre. Le 16 mars 1665, les enquêteurs se rendirent au domicile d'un des voleurs, Olivier Guyon, à Villeneuve-sur-Lot, pour y dresser un procès-verbal de visite et effectuer la saisie de tous les effets. Pour conforter leur enquête, ils interrogèrent un orfèvre de la ville, Eyraud²², qui avait reçu la visite des intéressés. Devant des dépositions accablantes, les voleurs avouèrent et permirent au juge de la Sauvetat de reconstituer les faits et de les consigner précisément dans des comptes-rendus²³. Dans la nuit 13 janvier 1664, les cambrioleurs apportèrent des échelles qu'ils posèrent contre le mur septentrional de la cathédrale, entre les deux arcs-boutants faisant face au Doyenné, au niveau de la chapelle Saint-Martin (actuelle chapelle du Mont-Carmel ; fig. 1). Ils cassèrent le vitrail, pénétrèrent dans la cathédrale puis forcèrent la grille de la chapelle Notre-Dame-de-la-Nef. S'éclairant avec des bougies, ils brisèrent le tronc qu'ils vidèrent avant de s'emparer de dix lampes, quatre grands chandeliers et deux petits, deux grandes têtes et divers ex-voto (cœurs, croix), le tout en argent et estimé à 4 000 livres. Ils placèrent une partie du butin dans un sac tandis que l'un d'eux porta certaines pièces trop volumineuses. Pour repartir, ils utilisèrent l'échelle qui servait à allumer les luminaires de Notre-Dame-de-la-Nef, la posèrent sur une table de la chapelle Saint-Martin et regagnèrent le trou pratiqué dans la verrière. Au terme de cette affaire, la peine requise par le procureur général du Parlement De Pontac, la pendaison des criminels et l'incinération de leurs cadavres sur la grand-place de la cathédrale, s'inscrivait naturellement dans la justice pénale pratiquée dans la Sauvetat²⁴.

Des circonstances analogues se retrouvent dans un autre vol qui se produisit à Saint-Michel le 24 août 1698²⁵. Vers 4 heures du matin, des inconnus enfoncèrent un vitrail, côté du clocher et à côté de la grande porte près de la chapelle de Notre-Dame-de-Montuzet, à coups de pierre après avoir grimpé sur une perche installée dans le cimetière. Une fois dans l'église,

ils dérobèrent les lampes d'argent suspendues devant le grand autel et la chapelle Notre-Dame-des-Anges, après renversé l'huile sur le sol, et l'anape qui estoit attaché au ballustre pour servir à la communion. Ils s'enfuirent par le même trou dans le vitrail en utilisant une échelle. A l'ouverture de l'église, le P. Jean Canton, sacriste, le notaire Bertrand Fondeville, greffier de la fabrique, et le fossoyeur Nicolas aperçurent les cordes qui pendaient des voûtes et dressèrent un procès-verbal. Très rapidement, l'affaire prit une tournure étrange car, le lendemain du vol, Hilaire Lamalétie, grand ouvrier, somma le P. Canton, sacriste de l'église, par une notification de remettre les lampes en lieu et place, et protesta contre son incivilité²⁶. Le prêtre s'étonna de cette accusation par l'intermédiaire d'un acte notarié²⁷, ce qui n'empêcha pas le grand ouvrier de lui ordonner à nouveau, le 29 août suivant, la remise des lampes sous peine de le poursuivre en justice²⁸. Deux jours plus tard, Lamalétie, secondé par Pierre Preignan, sergent ordinaire en l'Hôtel de Ville, assigna le curé à comparaître le jour même pour voir l'état du vitrail²⁹. A défaut d'éclaircir la fin de cette histoire compliquée, nous pouvons remarquer que la fabrique dut commander une nouvelle lampe qui pesait vingt-trois marcs et qui gagna la sacristie tandis qu'un exemplaire en étain ornait l'autel en permanence³⁰.

18. Depuis le XVIIe siècle et malgré le désir constant de limiter les compétences des justices ecclésiastiques (Timbal-Castaldo, 1993, p. 355-358), le juge de la Sauvetat était traditionnellement un avocat au Parlement de Bordeaux : Jaubert, 1994, p. 13.

19. Aucune date ne figure pour l'arrestation.

20. Pierre Prévost, 29 ans, vigneron natif de Saint-Selve, fréquentait les cabarets de Bordeaux et jouait du fifre ; Antoine Duser, 35 ans, marchand de Toillon en Dauphiné, acheta l'argenterie volée à Marmande ; Olivier Guyon et son fils François Guyon, 20 ans, marchand de Villeneuve-sur-Lot ; Rodanet, respectivement gendre et beau-frère des précédents ; Pierre Bernard, Jean-Pierre Casaubon, Blaise Roche et sa femme habitant Lacome.

21. Dans leur étude des orfèvres bordelais, Jean et Jacques Clarke de Dromantin n'ont pas abordé l'aspect du recel d'objets volés dans le chapitre consacré aux contentieux (Clarke de Dromantin, 1987, p. 208-227).

22. Cet orfèvre ne se trouve pas mentionné dans Clarke de Dromantin, 1987.

23. A.D.Gir., série B, sac à procès n° 1312, année 1665.

24. Jaubert, 1994, p. 15.

25. *Ibid.*, G 2221, 24 août 1698.

26. *Ibid.*, 25 août 1698.

27. *Ibid.*, 28 août 1698 ; l'acte fut passé chez Pierre Bancheureau.

28. *Ibid.*, 29 août 1698 ; l'acte fut passé chez Bertrand Fondeville.

29. *Ibid.*, 30 août 1698.

30. *Ibid.*, 28 mars 1730.

Les moyens de protection

De tout temps, les ecclésiastiques ont tenté de préserver leurs objets précieux dans les lieux jugés sûrs de leur église. Pour les pièces destinées à l'exposition et à la vénération, les fabriques utilisaient souvent une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur et fermée par une grille³⁸. Le chapitre de Saint-André présentait ainsi le *Bréviaire* de Pey-Berland à côté du tombeau du prélat³⁹. Cette pratique perdura au XVIIe siècle, notamment à Sainte-Croix où l'œuvre déposa le buste-reliquaire de saint Mommolin dans une niche fermée par une grille à deux serrures⁴⁰. La double fermeture, évitant tout tentative de larcin de la part d'un des détenteurs de la clef, s'était généralisée à toutes les églises comme le P. Guillaume Dulong, nouveau sacristain, l'atteste à Sainte-Colombe : *Reliquaires desquels je ne suis pas chargé, Messieurs les curés et scindicq en ayant chacun une clef*⁴¹.

Un autre système protecteur concernait la fermeture du sanctuaire ou de la chapelle par des grilles en bois ou, le plus souvent, en fer. Sans revenir sur les clôtures que Marie-France Lacoue-Labarthe⁴² a étudiées dans les différentes églises de Bordeaux à partir des années 1670 en vue de préserver les reliquaires, les luminaires et les tapis installés dans le chœur⁴³, nous signalons cette grille en bois que le sculpteur Pierre Berquin réalisa pour la chapelle Notre-Dame-de-la-Nef⁴⁴ et que le chapitre laissait ouverte la journée⁴⁵.

Les trois derniers cas de vols que nous avons retrouvés dans les archives se révèlent moins spectaculaires. Quelques semaines après le cambriolage à Saint-André, un bénitier en argent et son aspersoir disparaissaient de la sacristie de Saint-Seurin. Les archives demeurent très laconiques sur le résultat de cette affaire. Nous savons seulement que le P. Sauvestre, trésorier du chapitre, fit refaire l'objet en avril par l'orfèvre Sémillion³¹ qui utilisa sept marcs six onces d'argent et demanda 200 livres³². Les deux autres larcins concernèrent, l'un, un tapis à Notre-Dame-de-Puy-Paulin lors du pavement de sa nef en 1609³³ et, l'autre, un parement d'autel à Saint-Eloi le 6 avril 1710 : *On vola hier, à Saint-Eloi, devant l'autel de Notre-Dame, un très riche devant d'autel vert, couvert de fleurs d'or et d'argent, avec un passement d'argent, d'un pied de hauteur, après l'avoir coupé de dessus son châssis, parce que l'on ne donna pas le temps de déclouer*³⁴. Moins fréquent que le vol de vêtements³⁵, l'appropriation illicite de tissus d'ameublements s'avérait lucratif car l'acte pouvait s'effectuer rapidement et le brûlement des étoffes permettait la récupération des métaux précieux qui les constituaient. Cet incident bordelais n'est pas sans rappeler, dans une moindre mesure, le vol de franges d'or d'une portière et de la campane d'un lit, qui se déroula dans le Grand Appartement du Roi à Versailles, en juin 1691³⁶.

Ces différentes histoires apportent quelques renseignements précieux. Durant le Grand Siècle, aucune relique ne fut volée en raison de la dimension divine de ces restes. L'unique motivation des malfaiteurs concernait l'or et l'argent des objets culturels et des luminaires que le martelage rendait méconnaissables et favorisait leur vente au poids du métal. De plus, aucun voleur n'appartenait au clergé bordelais³⁷ qui, avec les ouvriers, s'organisait pour prévenir tout éventuel risque.

Ainsi, devant la recrudescence et l'ampleur de ces phénomènes criminels, la protection des reliques et de l'orfèvrerie posait des problèmes constants à leurs propriétaires car il fallait, pour les premières, les exposer à la vénération des fidèles lors de processions ou de fêtes solennelles et, pour la seconde, orner l'autel du sanctuaire en quasi-permanence. Chapitres, fabriques ou œuvres durent penser, dès le Moyen Age, à une protection efficace qui ne gênerait pas l'utilisation de ces objets.

31. L'acte ne permet pas de distinguer Jacques Sémilion (1605-1682) de Charles (1611-1678) : Clarke de Dromantin, 1987, p. 418, n° 723 et 420, n° 726.

32. A.D.Gir., G 1029, f° 160v°, 4 avril 1664.

33. *Ibid.*, 3 E 3530, f° 361, 4 avril 1609.

34. Savignac, 2004, p. 180. Nous remercions M. Robert Coustet de nous avoir signalé cette anecdote.

35. ROCHE, 1989, p. 315-327.

36. Saint-Simon, 1977-1979, tome II (1695-1699), p. 452-454 ; Souches, 1882-1893, tome III (janvier 1689-décembre 1691), p. 429.

37. Thomas, 1910, p. 48.

38. La présentation contemporaine du trésor de la cathédrale d'Albi comprend notamment ce type d'armoires fermées par des grilles en bois : Sire-Calvel, 1998, p. 31-39.

39. Lopès, 1882, tome I, p. 217-218.

40. A.D.Gir., H 301, 15 octobre 1688.

41. *Ibid.*, G 2429, f° 43v°, 4 avril 1668.

42. Nous la remercions pour sa remarque judicieuse faite après notre communication sur l'utilisation de la grille comme moyen de protection des objets liturgiques.

43. Lacoue-Labarthe, 1993, p. 52 (Sainte-Croix), 62-64 (Saint-Michel), 310 (Carmélites) ; pour Sainte-Croix, voir aussi Peyrissac, 2000, p. 176.

44. Favreau, 2004, p. 55-58.

45. L'aquarelle de Brun (Bordeaux, Archives municipales) montre la grille ouverte pour la vénération des fidèles.

Un autre système de protection reposait sur la présence de coffres ou d'armoires placés dans l'église⁴⁶. Très souvent de forme rectangulaire, généralement en bois ou en fer blanc⁴⁷, fermé par une ou plusieurs serrures, le coffre présentait une certaine résistance à l'effraction mais il ne s'avérait pas très pratique en raison de sa forme et de sa profondeur. Il se rencontrait placé souvent dans la nef mais aussi dans le chœur⁴⁸, dans une chapelle ou dans une galerie⁴⁹, son nombre dépendant de l'importance du trésor. Ce meuble pouvait abriter indifféremment des objets en argent ou en cuivre, des reliquaires, des vêtements voire même, à Sainte-Croix ou à Saint-Eloi⁵⁰, le luminaire. Autre meuble de rangement, l'armoire d'église présentait généralement une structure rectangulaire massive, à deux portes fermant à clef et offrant un volume important et accessible qui facilitait le rangement et l'inventaire du contenu grâce à sa visibilité. Seule, l'abbaye Sainte-Croix possédait une armoire de forme triangulaire⁵¹. Ce meuble se rencontrait dans de nombreuses églises bordelaises comme l'attestent les deux armoires derrière l'autel et dans la nef à Sainte-Croix⁵², les cinq armoires complétées par deux placards dorés en 1719⁵³ pour l'argenterie de Notre-Dame-de-la-Nef à Saint-André⁵⁴, l'armoire enchâssée dans le mur de l'église Sainte-Eulalie ou celle placée dans sa sacristie⁵⁵, et le cabinet pour y mettre l'argenterie et les dons en argent de Notre-Dame-de-la-Rose à Saint-Seurin en 1696⁵⁶. A l'instar du trésor de Saint-Sernin de Toulouse⁵⁷, l'argenterie trouvait abri aussi dans des armoires murales appelées *placards*⁵⁸ ou *cabinets*. Autre meuble dont les nouvelles dispositions conciliaires généralisaient l'emploi, le tabernacle trônait sur l'autel et protégeait le Saint Sacrement et les hosties de toute profanation, et les calices et les ostensoirs de tout vol. En revanche, aucune suspense eucharistique ne figure dans les archives bordelaises malgré son apparition en France dans les dernières années du Grand Siècle⁵⁹.

Cependant, le coffre, l'armoire ou le tabernacle, cadencés ou doublés de fer, n'offraient pas toujours toutes les garanties nécessaires contre le vol car ils se trouvaient trop facilement à la portée du public. Ce fut la raison pour laquelle le clergé abandonna progressivement ce type de mobilier, le tabernacle excepté pour des raisons liturgiques, pour un lieu plus confidentiel : la sacristie.

Les études de l'application de la Contre-Réforme en Bordelais ne se sont guère intéressées à l'apparition des sacristies⁶⁰. Cependant, à une date qu'il faudrait préciser, les mandements épiscopaux devaient faire à chaque paroisse obligation de sacristie car cette dernière offrait une sûreté plus grande et aussi un rangement plus rationnel. Les grandes églises bordelaises n'avaient pas attendu de telles consignes pour s'en doter. Dès le XIV^e siècle, la reconstruction du chevet de Saint-André tenait compte de l'existence d'une sacristie et d'une salle du trésor dans la partie méridionale⁶¹ (fig. 1 et 2).

En 1610, ces deux salles prenaient le nom de *trésorerie*⁶², un terme qui regroupait en réalité la salle du trésor contenant le *grand trésor* canonial, fermée par une grille semblable à celle de la chapelle axiale⁶³ et pourvue d'armoires de rangement à deux vantaux sans doute semblables à celles du trésor de Saint-Denis⁶⁴; et la sacristie abritant le *petit trésor*. En 1548, les moines de l'abbaye Sainte-Croix déposaient les pièces les plus précieuses du trésor - les croix, les calices et les reliquaires des saints Mommolin, Blaise, Yves et de la Vraie Croix - dans la *sacristie* ou *segrete*, les autres reliquaires et la patène abbatiale prenaient place dans un coffre situé dans l'église⁶⁵. Dans ce cas, que faut-il comprendre par le terme « sacristie » ? Était-ce une pièce isolée du sanctuaire ou un simple pan de mur réaménagé ? Nous ne pouvons rester que dubitatif car, sous la direction de l'abbé François Daux (1516-1533), les moines avaient rejeté la réalisation d'une sacristie et continué à conserver les archives et les ornements dans le chœur⁶⁶. Le plan de l'abbaye de 1656

46. Pressouyre, 2001, p. 180 ; Sire, 2001, p. 194 ; Thirion, 1998, p. 24-40 ; Les églises du diocèse de Toulouse possédaient aussi ce type de meuble : Aribaud, 1998, p. 37.

47. A.D.Gir., H 452, 5 novembre 1606.

48. *Ibid.*, 3 E 11599, f°100, 25 mai 1599.

49. *Ibid.*, 3 E 14807, f°183v°, 11 février 1604.

50. *Ibid.*, H 452, 5 novembre 1606 ; 3 E 14807, f°183v°, 11 février 1604.

51. *Ibid.*, H 312, f°4, 19 avril 1608.

52. *Ibid.*, H 302, 17 août 1582.

53. Andrieu, 1973, p. 432.

54. A.D.Gir., G 517, s.d. : deux grandes, en noyer et à deux « étages », placées près du vestiaire, deux autres en noyer dans l'allée du chœur et une dernière dans la chapelle Saint-Jean.

55. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1655.

56. *Ibid.*, G 1011, 25 juin 1696.

57. Cat. expo. Toulouse, 1996-1997, p. 87-95.

58. Andrieu, 1973, p. 432.

59. Foucart-Borville, 1999, p. 63-74.

60. Loupès, 2001, p. 122 ; Peyrous, 1995, tome I, p. 269-273 et 833.

61. Gardelles, 1963, p. 193 ; Lopès, 1882, tome I, p. 136 ; Brun, 1952, p. 68. De la sacristie et du trésor situés à l'emplacement de l'actuelle chapelle Saint-Joseph, les archives conservent une proposition de plan pour une nouvelle sacristie (A.D.Gir. G 3233, s.d.).

62. A.D.Gir., G 293, f°38, 14 décembre 1610.

63. Lopès, 1882, tome I, p. 136.

64. Cat. expo. Paris, 1991, p. 12 et 28.

65. A.D.Gir., H 452, janvier 1548.

66. *Ibid.*

indique deux sacristies installées derrière les autels des absides centrale et septentrionale (autel de la paroisse)⁶⁷. Cependant, la communauté, réformée lors de prise de possession par la congrégation de Saint-Maur en juillet 1627, se ravisa après l'administration désastreuse de l'abbé Jules Salviati (1566-1607)⁶⁸. Les ouvriers de la paroisse en profitèrent alors pour demander un devis pour la boiserie de la sacristie⁶⁹.

Les premières décennies du XVII^e siècle virent l'existence, le projet ou la réalisation de sacristies se multiplier ; en 1604 à Saint-Eloi⁷⁰ ou en 1635 à Saint-Seurin où il semble que la salle abritait l'orfèvrerie capitulaire⁷¹. De son côté, le trésor de Saint-Michel se localisait dans une petite pièce voûtée, appelée *sacristie*, et qui offrait peu d'espace aux clercs et ouvriers de la paroisse pour leurs assemblées étant donné qu'elle prenait place entre le maître-autel et le mur oriental de la chapelle axiale⁷². Après la visite effectuée en 1655, l'archevêque Henri de Béthune promulgua une ordonnance pour remédier notamment à l'étroitesse de cette salle : *Ayant jugé que la sacristie est extrêmement étroite en telle sorte qu'elle n'est assés spatieuse pour les célébrans pour y garder et estendre les ornemens [...], nous ordonnons qu'elle sera agrandie du costé du levant sauf s'il se trouve un lieu plus commode ailleurs pour la faire ou que le grand autel fust avancé vers le chœur*⁷³. La fabrique opta pour la dernière solution proposée mais elle attendit le mois d'avril 1657, date à laquelle les ouvriers rencontrèrent un sculpteur pour le déplacement du grand autel⁷⁴. Cette opération ne convenait pas aux bénéficiers qui, gênés par le bruit des assemblées paroissiales⁷⁵, souhaitèrent une nouvelle sacristie dans le cimetière⁷⁶. Le projet échoua en raison de la tradition et des usages paroissiaux qui se maintinrent jusqu'à la Révolution. En 1725, une nouvelle sacristie s'éleva, *attendant l'église derrière les chapelles appelées de Sainte-Famille et de Saint-Jacques pendant le temps sullement que le maître-autel qu'on est à mesme de démolir et qu'on fera un nouveau retable qu'on est également dans le dessein de rellever, ce qui empêche qu'on ne puisse entrer dans l'antienne sacristie qui est derrière le maître-autel*. Une fois le chantier achevé, les bénéficiers et ouvriers regagnaient leur sacristie *comme veut l'usage*⁷⁷.

L'utilisation d'une sacristie s'était généralisée dans le diocèse au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, comme à La Sauve-Majeure où les Mauristes, nouvellement installés, transférèrent l'armoire blindée des reliques du chœur dans la sacristie en 1669⁷⁸. La même congrégation fit réaménager (ou reconstruire ?) la sacristie de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux de 1674 à 1676 puis procéder à la construction d'une nouvelle (détruite en 1910), contre le chevet⁷⁹.

Le rangement et l'enfermement des objets culturels dans des meubles ou des salles amenaient souvent le remplacement de ces pièces précieuses par des exemplaires en cuivre, en laiton

ou en étain, qui pouvaient rester plus facilement dans l'église. La fabrique Sainte-Eulalie possédait les lampes en étain disposées continuellement devant le maître-autel, les autels de Notre-Dame, des Corps saints et du Crucifix⁸⁰ ; encore fallait-il prendre soin de les fixer. Ainsi, protégés dans les armoires d'une sacristie, les précieux vases sacrés ne pouvaient plus redouter qu'un seul préjudice : la fonte.

La fonte

S'inspirant des décisions conciliaires sur la décence liturgique, les évêques français exigeaient souvent le changement de tout objet usé ou cassé au cours de leurs visites. La fabrique ou le clergé demandait alors à un orfèvre de réutiliser le métal d'une pièce ancienne jugée indécente, démodée ou détériorée, pour la confection d'un exemplaire neuf. Cette fonte de « renouvellement » touchait surtout les calices, les chandeliers et les ostensoirs en raison de leur manipulation fréquente. Ainsi, à Saint-Michel, en novembre 1613, l'ouvrier Philippe de Minvielle demanda un calice de douze marcs d'argent à Decau⁸¹ à partir de deux vieux calices remis par le sacristain Bataille⁸². Pour sa part, l'abbaye Sainte-Croix commanda à l'orfèvre (Jean) Quentin (actif de 1603 à 1665/66 ?)⁸³ la refonte des croix en 1632 et obtint alors une nouvelle croix-reliquaire

67. Peyrissac, 2000, p. 169 (fig.1) et 171.

68. *Ibid.*, H 312, f°1v°-7, 19 avril-25 novembre 1608. Voir aussi Peyrissac, 2000, p. 168 et 170.

69. *Ibid.*, H 306, s.d. .

70. *Ibid.*, 3 E 14807, f°183v°, 11 février 1604.

71. Anonyme, 1874, p. 301.

72. Lamothe, 1844, p. 555. Contrairement au maître-autel actuel situé dans la seconde travée du chœur, devant un déambulatoire créé au XIX^e siècle, le retable s'élevait dans la chapelle axiale qui constituait la terminaison originelle du chœur ecclésiastique.

73. A.D.Gir., G 1679, 9 février 1672.

74. *Ibid.*, G 2229, f°10v°, 3 avril 1666.

75. *Ibid.*

76. *Ibid.*, G 1667, 3 août 1666.

77. *Ibid.*

78. Gardelles, 1963, p. 185. Voir aussi Dulaura, 2003, tome I, p. 227.

79. Peyrissac, 2000, p. 172-173.

80. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

81. Cet orfèvre ne se trouve pas mentionné dans Clarke de Dromantin, 1987.

82. A.D.Gir., G 2255, f° 11, comptes de Philippe de Minvielle pour l'année 1613.

83. Clarke de Dromantin, 1987, p. 397, n° 636.

pesant un marc cinq onces et valant cinquante-trois livres un sol⁸⁴. Une dizaine d'années plus tard, la même fabrique versait huit sols pour le remplacement d'une burette⁸⁵. Pour leur part, les moines décidèrent de changer quatre chandeliers (neuf marcs six onces) le 1^{er} février 1680. Ils contactèrent alors Guillaume Sémillion († 1699) qui recevait trente-trois écus pour quatre luminaires conçus à partir de six pièces anciennes (six marcs deux onces) données par feu M. Aubespin. La veuve de ce dernier versa 24 écus pour mener à terme l'opération⁸⁶ mais, devant le manque de métal, l'orfèvre exigea un complément financier pour le quatrième flambeau. Le monastère versa alors 99 livres et la veuve Aubespin 72 livres pour la façon⁸⁷. Une transaction presque similaire se produisit à la paroisse Saint-Michel le 24 juin 1658. Bertrand Laborde, trésorier de la fabrique, porta chez Sermensan un vieux calice avec sa patène, pesant dix-sept onces et demi-quart, et la petite croix de l'autel. En échange, l'orfèvre lui donna un vase neuf de treize onces et demi-quart, et une nouvelle croix. Une différence de poids existant entre pièces anciennes et neuves, l'ouvrier paya 17 livres 90 sols⁸⁸.

Les archives indiquent aussi la pratique de la fonte de « remplacement » souvent utilisée par les fabriques. Cette opération présentait l'avantage financier de réaliser à un faible coût un objet désiré ou nécessaire à la liturgie à partir de pièces différentes jugées vieilles ou inutiles voire irrécupérables. Ainsi, le 29 juillet 1615, Jean Dufault, ouvrier de Saint-Projet, conclut un marché avec l'orfèvre Jean Déon (ou Déhon)⁸⁹ qui s'engageait à réaliser *une custode avec son couvercle d'argent doré vermeillé, dedans et dehors, et en dehors sizalée et enrechie d'ouvrages, du poix de quatre marcs ou environ, à raison de trente-six livres le marc. Plus une croix d'argent dorée avec sa garniture, avec ung Crucifig d'un cousté et une Notre Dame de l'autre, le tout du poix de sept marcs ou environ, et deux encensoirs aussi d'argent du poix de dix marcs ou environ à raison de vingt-sept livres le marc pour lesdits croix et encensoirs, laquelle besogne ledit Déon peut avoir fait et en fait dans trois mois prochains au plustost*⁹⁰. Pour payer les 603 livres, travail non compris, de cette commande, l'ouvrier vendit à l'orfèvre, au prix de 20 livres 10 sols le marc d'argent, trente-deux marcs provenant d'une grande custode avec son couvercle, de trois croix, de deux burettes, d'un calice cassé et de sa patène, d'une petite tasse pour la communion, d'un encensoir, de quelques pieds de croix et d'autres *flopins* d'argent. Au total, le prix de la vente se chiffra à 656 livres qui intégraient les 1 245 livres dépensées⁹¹. Afin de confectionner deux chandeliers (quatorze marcs deux onces) destinés à l'autel de Saint-Seurin, le P. Fonteneil céda à Geoffret (? - ?) des cœurs en argent, deux petits chandeliers et un ciboire, d'un poids total de sept marcs, qu'il avait pris, sur ordre du chapitre, dans les trésors de Notre-Dame-de-la-Roze et de la collégiale⁹².

L'orfèvre estima le coût à 457 livres plus 6 livres pour la façon. Une fois réalisés, les chandeliers gagnèrent la sacristie. Un autre lieu de dévotion, tout aussi riche en ex-voto d'argent, fournit le métal nécessaire au renouvellement des objets liturgiques : Notre-Dame-de-La-Nef à Saint-André. Le 11 février 1642, le chapitre délivrait à l'orfèvre⁹³ une importante quantité de pièces⁹⁴ du trésor de cette chapelle en contrepartie de la réalisation de la châsse des reliques⁹⁵. Le 27 novembre 1660, *divers cœurs d'argent et autres argenteries qui estoit inutile en ladite chapelle*, d'un poids total de cinq marcs deux onces, servirent à la confection de chandeliers commandés à Sermensan⁹⁶. Ce trésor de dévotion subit une autre ponction dont le but reste à déterminer : *Le 18 mars 1715, j'ay mandé à M. Sarmensan par ordre du chapitre 40 cœurs d'argent pesant 2 onces, 2 cœurs, 3 poumons, d'autres ex-voto pesant le tout 2 marcs 3 onces*⁹⁷. A proximité de la cathédrale, la compagnie du Saint-Sacrement et de la Vraie Croix se réunit à Sainte-Colombe le 14 août 1647 et décida la confection d'un « soleil » en vermeil. Les confrères délivrèrent à Louis Déon⁹⁸ une grande custode d'argent doré faite à l'antique et rompue en plusieurs endroits, un grand calice d'argent doré avec sa patène, un petit calice cassé avec sa patène, d'un poids total de vingt-cinq marcs trois-quarts onces et pour un prix final de 315 livres 5 sols 9 deniers⁹⁹. En 1653, ce fut au tour de la fabrique de Sainte-Eulalie de commander aussi un ostensor. *L'argent employé pour le corps dudit soleil provient d'une vieille patène et de la teste d'argent de Sainte-Eulalie qui estoit rompu*¹⁰⁰.

84. A.D.Gir., H 306, 6 août 1632.

85. *Ibid.*, H 1075, f° 21v°, 2 mai 1642.

86. A.D.Gir., H 1706, f° 12, 1^{er} février 1680.

87. *Ibid.*, H 304, f° 2v°, 2 février 1680.

88. *Ibid.*, G 2258, comptes de Bernard Laborde, 24 juin 1658.

89. Bourgeois et orfèvre de Bordeaux, résidant dans la rue des Argentiers : Clarke de Dromantin, 1987, p. 321, n° 201.

90. A.D.Gir., 3 E 4023, f° 352, 29 juillet 1615.

91. Le paiement s'effectua le 5 janvier 1617.

92. A.D.Gir., G 1027, f° 54, 27 septembre et 1^{er} octobre 1638.

93. Le texte ne désigne pas nommément l'artisan et les Archives départementales de la Gironde ne possèdent pas le registre des actes capitulaires pour les années 1634-1642.

94. Douze grands et moyens cœurs d'argent, une boîte d'argent, deux pendants d'oreille ornés de diamants, des bijoux et une rate d'argent.

95. A.D.Gir., G 517, f° 22v°, 11 février 1642.

96. *Ibid.*, 27 novembre 1660.

97. *Ibid.*, f° 67, 28 mars 1715.

98. Bourgeois et maître orfèvre de Bordeaux, résidant rue des Argentiers.

99. A.D.Gir., 3 E 12348, f° 844, 14 août 1647.

100. *Ibid.*, G 3375, compte de 1654, f° 9, 5 juin 1653.

La nécessité purement financière pouvait aussi motiver la fonte d'orfèvrerie sacrée. Les ecclésiastiques de l'Ancien Régime, pourtant très attachés au patrimoine inaliénable de l'Eglise, devaient entretenir d'imposants édifices avec des revenus souvent rendus modestes par les désastres des guerres et des épidémies. Certains monastères aussi prestigieux que celui de Saint-Denis arrivèrent ainsi à se séparer d'argenteries précieuses pour payer les dépenses de la vie quotidienne¹⁰¹. Affirmer que les églises bordelaises en arrivèrent à de telles extrémités serait sans doute faux mais elles durent parfois se dessaisir d'objets culturels pour financer des travaux urgents ou payer des taxes ; à l'exemple des bénédictins de La Sauve-Majeure qui vendirent en 1608 les grands chandeliers, de huit à dix pieds de haut, en cuivre doré et émaillé, ainsi que les colonnes de jaspé et de porphyre du maître-autel¹⁰². Dans Bordeaux, les chanoines de la Majestat cédèrent leur devant d'autel d'argent exécuté en 1520 pour procéder à la modernisation du sanctuaire en 1610¹⁰³. Cette fonte épargnait le trésor canonial, à l'inverse de la suivante qui se produisit entre 1648 et 1669. A cette date¹⁰⁴, Barthélémy Grégoire, notaire et greffier du chapitre, ne trouva que quarante-trois orfèvreries sur la soixantaine mentionnée dans le précédent inventaire vingt et un ans plus tôt¹⁰⁵ ; un tiers des calices, la moitié des encensoirs, le bâton de chanter, les bagues pastorales, une paire de burettes, un reliquaire, deux custodes et la garniture du doyen Desaignes (une croix et deux chandeliers) avaient disparu. La nécessité d'une telle ponction s'expliquerait peut-être par une conversion en numéraire destinée à renflouer des revenus et un patrimoine durement frappés par les troubles de la Fronde. Une autre fonte de « financement » aussi conséquente concerna la collégiale Saint-Seurin dont une partie du voûtement s'effondra le 25 septembre 1698. Des mesures d'urgences s'imposaient mais : *Et attendu que les revenus de cette année n'ont pas été suffisants pour payer les charges courantes et ordinaires et que cependant il est nécessaire d'avoir de l'argent pour empêcher que le reste ne tombe, a été aussy ordonné que messieurs le doyen et trésorier vendront l'argenterie qui est dans le cabinet de Notre-Dame-de-la-Roze*¹⁰⁶. Le chapitre épargnait ainsi sa propre orfèvrerie, ce qui ne l'empêcha pas, le 3 octobre suivant, d'emprunter 1 000 livres supplémentaires.

L'ultime sorte de fonte, que nous pouvons qualifier de « fonte de solidarité royale », résultait d'une demande de participation financière du souverain. Depuis les Etats généraux de 1561, la dette publique réclamait des versements plus ou moins importants de l'Eglise, théoriquement bénéficiaire de l'exemption fiscale. Le Clergé puisait alors dans ses revenus et parfois même dans ses biens mobiliers¹⁰⁷. L'exemple le plus anciennement connu remontait à 1563 lorsque le trésor de La Sauve-Majeure perdit les deux bustes-reliquaires de saint Gérard et quatre autres reliquaires pour payer la taxe imposée par Charles

IX¹⁰⁸. Au siècle suivant, la contribution ecclésiastique française se stabilisa autour de 3 à 5 % des revenus et prit le nom euphémique de « don gratuit ». Cet impôt permettait d'affronter les difficultés financières engendrées par quelques troubles politiques et les conflits en Europe. Parmi ces derniers, la guerre de la ligue d'Augsbourg (1688-1697) demanda un effort financier conséquent à la Couronne qui, pour montrer l'exemple, envoya à la Monnaie son inestimable vaisselle et mobilier d'argent à partir du 7 décembre 1689¹⁰⁹, mais aussi de l'Eglise qui versa douze millions de livres¹¹⁰. Louis XIV promulgua la *Déclaration du roy portant règlement pour les ouvrages et vaisselle d'or, vermeil doré et d'argent* le 14 décembre 1689¹¹¹. *Les Rois, nos prédécesseurs connoissoient combien il importe à l'Etat de réprimer le luxe & d'empêcher la dissipation des matières d'or et d'argent qui doivent être couvertes en espèces pour être utilement employées à faire fleurir le commerce, ont expressément défendu par leurs ordonnances qu'il ne fût aucuns ouvrages d'or au-dessus du poids de quatre onces, ni aucune vaisselle d'argent au-dessus du poids de trois ou quatre marcs. Défense était faite aux orfèvres de réaliser des ouvrages pesant plus d'une once à la réserve des croix des archevêques & évêques, abbés & abbesses, des chevaliers de nos ordres et de ceux de Saint-Jean-de-Jérusalem & de Saint-Lazare que nous permettons de faire et débiter à l'ordinaire. [...] Ordonnons à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, qui ont chez eux des ouvrages cy-dessus défendus, de les porter aux hôtels de nos monnoyes, à commencer du premier janvier prochain et pendant tout le cours dudit mois, sous peine de confiscation & de mille livres d'amende. Pour répercuter cet édit somptuaire auprès du clergé de Guyenne et pour éviter toute réticence, le monarque envoya à l'archevêque de Bordeaux, Louis d'Anglure de Bourlemont (1627-1697), le courrier suivant : Mon cousin. / Comme j'ai été informé qu'il*

101. A Saint-Denis, les moines envoyèrent au creuset en 1590 le *Saint Jean* (1339) offert par Jeanne d'Evreux avec d'autres pièces pour payer le boucher : cat. expo. Paris, 1991, p. 24.

102. Gardelles, 1977, p. 184.

103. A.D.Gir., G 293, f° 38, 14 décembre 1610.

104. *Ibid.*, G 3233, 11 octobre 1669.

105. *Ibid.*, G 3233, 16 septembre 1648.

106. *Ibid.*, G 1011, f° 208, 26 septembre 1698.

107. Michaud, 1991, p. 345-353.

108. Gardelles, 1977, p. 184 ; Thomas, 1910, p. 48.

109. Bimbenet-Privat, 2002, tome II, p. 3 ; Bluche, 1986, p. 680.

110. Michaud, 1991, p. 347.

111. Bimbenet-Privat, 2002, tome I, p. 150.

y beaucoup d'argenterie dans les églises au-delà de celle qui est nécessaire pour la décence du service divin, dont la valeur étant remise dans le commerce apporterait un grand avantage à mes sujets, je vous fais cette lettre pour examiner ce qu'il y a d'argenterie dans les églises de votre diocèse [...], vous assurant que vous ferez quelque chose qui me sera fort agréable et fort utile au bien de mon état, d'ordonner qu'elle soit portée dans mes Monnoies pour être convertie en espèce d'or et d'argent ¹¹².

Les archives de l'hôtel des Monnaies de Bordeaux ne remontent qu'à partir de juin 1696 et, par conséquent, ne permettent aucune estimation sur la réelle portée de l'édit somptuaire. Nous ne pouvons pas donc comparer avec d'autres diocèses qui, comme celui de Reims, appliqua strictement la décision royale ¹¹³. Quant aux fonds ecclésiastiques, ils ne livrent des mentions de fontes royales que pour l'abbaye Sainte-Croix et la collégiale Saint-Seurin. Après s'être assemblée le 21 février 1690, l'œuvre de l'abbaye bénédictine déclara le poids de l'argenterie qui comprenait la grande croix (onze marcs et demi y compris le bois et le cuivre) et les six chandeliers (quinze marcs et demi), une petite croix et un aspersoir (une livre deux onces). La pesée se déroula en présence d'un prêtre qui représentait l'archevêque ¹¹⁴. L'orfèvrerie fondue ne devait représenter qu'un assez faible pourcentage du trésor paroissial car, l'année suivante, l'œuvre, débitrice de 372 livres 2 sols pour les amortissements et les nouveaux acquêts pour la taxe de la paroisse, et de 24 livres pour le prêt d'un ouvrier ¹¹⁵, vendit à la Monnaie ses six chandeliers pour un prix de 429 livres 12 sols ¹¹⁶. Nous pouvons nous étonner de retrouver mention de ces luminaires que la Monnaie avait pesés en 1690 ! Les moines s'avérèrent tout aussi récalcitrants à l'édit royal car Bourlemont, soupçonnant quelque manœuvre habile pour conserver le trésor, leur envoya, le 14 juillet 1691, un officier qui inspecta l'argenterie et qui leur enjoignit de vendre et de rapporter au bureau de la Monnaie les objets inutiles au culte ¹¹⁷ ; en l'occurrence deux petits chandeliers, une petite croix, une lampe, une clochette, deux flambeaux, quelques cœurs et têtes d'argent, le tout pour 17 marcs et 3 onces ¹¹⁸. Les bénédictins s'exécutèrent mais ils commandèrent quand même pour 465 livres deux grands chandeliers d'argent en arguant de leur nécessité aux thuriféraires. Les orfèvres contactés ne voulurent pas enfreindre la loi et refusèrent cette commande. Résignés, les moines employèrent alors l'argent à des travaux pour le retable du maître-autel ¹¹⁹. En revanche, les chanoines de Saint-Seurin se montrèrent plus dociles à l'édit royal. Le 27 juillet 1691, Monsieur de Constant rapporta que suivant l'ordre du chapitre, donné en accord de la déclaration du Roy, il a fait porter et vendre à la Monnoye au Sieur Lavaud, chargeur du Roy, en deux divers fois, savoir le 27 juin dernier, quatorze marcs six onces de lampes et cœurs d'argent à vingt-six livres

quinze sols le marcq, montant la somme de trois cens quatre-vingt-quinze livres dix-sept sols, et le 14 au présent mois quatre marcs trois onces aussy de lampes et cœurs d'argent, et un petit flambeau d'argent faisant tout dix-huit marcs neuf onces et le tout revenant à la somme de cinq cens douze livres un sol [...]. Il a employé la somme à l'achat de trois pluviaux blancs qu'il a acheptés, savoir dudit sieur Crozillac ¹²⁰. Y a-t-il eu la possibilité pour le chapitre d'épargner son orfèvrerie en puisant très largement dans le cabinet de Notre-Dame-de-La-Rose ¹²¹ ? En l'absence de toute affirmation, nous pouvons remarquer que toutes les communautés religieuses ne réagirent pas de la sorte, notamment le chapitre de Saint-André. La comparaison des inventaires de son trésor en 1648 ¹²² et en 1699 ¹²³, révèle une fonte importante de l'orfèvrerie : des soixante pièces de la première liste, leur nombre retombe à une trentaine ¹²⁴ dont un quart relevait du legs de François de Sourdis, que le chapitre voulait sans doute encore préserver, notamment les précieux reliquaires des saints Etienne et Eutrope ¹²⁵. Les objets fondus comprenaient notamment la croix et les dix grands chandeliers de la trésorerie, les huit chandeliers de la sacristie et les quatre de Notre-Dame, ainsi qu'une partie des trente et une pièces cultuelles en vermeil d'un poids total de deux cent cinquante-cinq marcs, et dix-sept en argent d'un poids de soixante-neuf marcs deux onces, qui provenaient de la donation d'Henri de Béthune ¹²⁶.

112. Clarke de Dromantin, 1987, p. 54-55. Les auteurs n'indiquent pas l'origine de cette source.

113. Bimbenet-Privat, 2002, tome II, p. 269.

114. A.D.Gir., H 1069, 21 février 1690.

115. *Ibid.*, 11 mars 1691.

116. *Ibid.*, 6 avril 1691.

117. A.D.Gir., H 1098, 14 juillet 1691.

118. *Ibid.*, H 643, f° 21v°, 14 juillet 1691.

119. *Ibid.*.

120. *Ibid.*, G 1011, f° 2v°-3, 27 juillet 1691.

121. Cette démarche astucieuse se retrouve aussi chez les Jacobins qui, le 26 juin 1691, apportèrent à la Monnaie l'argenterie de la Congrégation du Rosaire, soit quatre lampes, deux grands chandeliers et quatre autres pour un poids total de vingt-sept marcs six onces : *Ibid.*, H 2642, 26 juin 1691.

122. *Ibid.*, G 3233, 16 septembre 1648.

123. *Ibid.*, 1^{er} juin 1699.

124. Seize calices en 1648 contre six en 1699, quatre encensoirs contre aucun, cinq croix contre une et six burettes contre aucune.

125. A.D.Gir., G 3233, 1^{er} juin 1699.

126. *Ibid.*, 3 E 6608, 11 mai 1680. En 1690, les chanoines se séparèrent d'une croix d'argent pour 615 livres tournois : Bertrand, 1902, tome II, p. 331.

Les fontes royales, pour lesquelles la cathédrale du diocèse devait donner l'exemple, n'expliquent pas complètement cette importante perte. Des objets du défunt prélat servirent aussi à financer les besoins du chapitre. Les chanoines payèrent les 14 000 livres dues à l'orfèvre Arnaud Sermensan (1656-1732) grâce au brûlement d'ornements liturgiques ¹²⁷ ; l'artisan profita pour acheter l'anneau d'or, la croix pectorale d'or et le pectoral d'argent de Béthune, des rubis, émeraudes et topazes ¹²⁸. Le chapitre commanda une nouvelle croix d'argent identique à celle en vermeil du donateur mais l'opération se déroulait en 1719 ! La paroisse Saint-Michel connut de même pareille fonte d'argenterie à la fin du XVII^e siècle. Des quarante et une pièces qu'il regroupait en 1684 ¹²⁹, le trésor en perdit seize ¹³⁰ dont la précieuse effigie de son saint patron. Les exemples de Saint-André et Saint-Michel ne concernent pas toutes les paroisses de la cité, notamment Saint-Eloi dont la quantité d'orfèvrerie s'accrut tout au long du siècle sans aucune difficulté ¹³¹, ou Saint-Projet dont les inventaires du trésor indiquent trente-quatre objets en 1700 ¹³² et trente-huit en 1719 ¹³³. Il faut signaler que les édits somptuaires de Louis XIV n'avaient plus cours.

La convoitise des amateurs

Troisième et dernière cause de disparition d'objets dans les trésors bordelais : la convoitise des amateurs d'art. Les *Chroniques* de Bordeaux ne témoignent pas de rapines aussi célèbres que les spoliations du consul Verrès (119-43 avant Jésus-Christ) ou d'un Rodolphe II de Habsbourg (1552-1612) ¹³⁴ car la seule affaire qui se produisit dans la ville concernait la figure emblématique du cardinal de Sourdis.

La protection des notables bordelais à l'égard de l'ordre des Feuillants n'empêchait pas ces derniers de connaître des difficultés financières pour la construction de leur église et, par conséquent, de vendre la grosse cloche en mai 1611 ¹³⁵. Ils bénéficiaient cependant de dons généreux qui facilitaient le bon déroulement du chantier ¹³⁶ et dont ils connaissaient les éventuelles contreparties. Ainsi, le 20 janvier 1607, *M. de Gourgue* ¹³⁷ désira fort un petit tableau usé d'un *Crucifix*, d'une valeur de 5 ou 6 écus, pour en faire don à Mme Dautin, sa belle-mère et que à cause de sa grande dévotion, qualité de ses bienfaits que nous avons reçu et eu par le passé et espérons recevoir à l'advenir ne luy serions refuser ¹³⁸. Ces quelques lignes trahissent un certain embarras des moines qui laissèrent partir néanmoins le vieux tableau pour espérer obtenir d'autres faveurs. En revanche, ils durent regretter amèrement la demande du cardinal de Sourdis le 18 janvier 1612. Ce jour-là, le prélat vint célébrer une messe au couvent qu'il protégeait

depuis son arrivée à Bordeaux. Sur le maître-autel, il remarqua deux cristaux gravez à pointe de diamant d'une grandeur notable et un exquis labeur, l'un représentant L'Annonciation de la Vierge et l'autre La Crucifixion du fils de Dieu, avec deux aultres non gravez de pareille grandeur pour estre mis derrière les aultres ou pour servir à part ¹³⁹. Les admirant sans doute durant tout l'office, Sourdis fit comprendre aux moines sa volonté de les posséder en échange d'un parement d'autel ¹⁴⁰. Ce qu'il lui sembloit que nous ne devions refuser audit sieur à cause de son mérite et du besoin que nous avons dudit sieur, laissant au chapitre d'en ordonner ce que bon luy sembleroit et que les frères ayant délibéré ont cy d'avis que pour les raisons susdictes nous laisserons audit cardinal lesdits cristaux sans même luy parler dudit parement d'autel. L'attitude de Sourdis prenait sans doute exemple sur le cardinal Scipion Borghèse (1576-1633) qu'il avait bien connu à Rome et qui avait reçu de son oncle Paul V (1605-1621) la *Déposition* (1507) de Raphaël, spoliée de la chapelle Baglioni de Pérouse ¹⁴¹. Le cardinal bordelais se montra bon prince envers les Feuillants car à la place d'un simple parement d'autel, il leur envoya le peintre Pierre Torniello, qu'il avait sans doute ramené d'Italie, pour réaliser le tableau du maître-autel ¹⁴².

127. A.D.Gir., G 3313, 4 mai 1719.

128. *Ibid.*.

129. *Ibid.*, G 2221, 28 février 1684 ; mentionné encore dans l'inventaire.

130. *Ibid.*, 28 mars 1730.

131. *Ibid.*, 3 E 14807, f° 183v° et sq., 11 février 1604 ; G 655 et 3 E 11599, f° 100, 25 mai 1599.

132. *Ibid.*, 3 E 6777, 20 juin 1700.

133. *Ibid.*, 3 E 6777, le 15 juin 1719 ; G 2819, f° 14, 11 avril 1719.

134. Trévor-Roper, 1991, p. 118.

135. A.D.Gir., H 3004, f° 37v°, 14 mai 1611.

136. Roudié, 1963-1969, p. 217.

137. Il s'agit sans doute de Marc Antoine de Gourgues (1575-1628), président au Parlement, qui s'avéra un bienfaiteur important pour l'Eglise bordelaise.

138. A.D.Gir., H 3004, f° 19v°, 20 janvier 1607 ; Bibl. mun. Bordeaux, ms 1435, *Journal de Jules Delpit*, tome XLI, f° 113.

139. A.D.Gir., H 3004, f° 6, 18 janvier 1612.

140. *Ibid.*, f° 41, 18 janvier 1612.

141. Falguières, 1987, p. 227.

142. Roudié, 1963-1969, p. 228.

Conclusion générale

Lorsque le Grand Siècle s'achève avec la mort de Louis XIV, les trésors des églises de Bordeaux avaient connu un formidable enrichissement, malgré les fontes opérées à partir des années 1680. L'origine de ce mouvement revenait au cardinal François de Sourdis qui avait fait réaliser, au tout début du XVII^e siècle, les deux reliquaires en argent des chefs de saint Eutrope et saint Etienne. Le phénomène s'amplifia avec la mise en place des réformes liturgiques voulues par le prélat et ses successeurs, notamment pour la protection des reliques, et aussi par le développement de la dévotion populaire.

Les églises bordelaises conservaient d'importantes collections de reliques qu'elles embellirent avec la commande d'écrins auprès d'orfèvres bordelais. L'orfèvrerie la plus prestigieuse était la châsse de saint Macaire réalisée par Charles Sermensan entre 1666 et 1670. Le chapitre pouvait s'enorgueillir d'une telle commande face à son rival de Saint-Seurin dont le trésor abritait aussi des reliques tout aussi vénérables.

Les fabriques paroissiales et les couvents investirent aussi dans la confection d'orfèvreries pour parer les maîtres-autels comme à la cathédrale, ou pour renforcer le *decorum* des messes et des processions avec des croix, des calices, des custodes ou des bénitiers. Le nombre de ces objets augmenta dans une telle proportion qu'au milieu du siècle la cathédrale possédait quarante-trois pièces. Les trésors trouvaient un enrichissement naturel avec les dons effectués par les notables de la cité mais aussi avec la dévotion des fidèles à des autels particulièrement vénérés comme Notre-Dame-de-la-Nef à Saint-André ou Notre-Dame-de-la-Roze à Saint-Seurin.

Les trésors des églises comprenaient aussi des tapisseries, des tapis et des ornements liturgiques. Si les tentures se trouvaient dans les sanctuaires les plus importants, notamment à la cathédrale avec la tenture de chœur offerte par Vital Carle à la fin du XIV^e siècle ou les trois tentures léguées par François de Sourdis, les paroisses moins fortunées pouvaient louer des pièces auprès de marchands ou de particuliers lors de fêtes et de cérémonies importantes. Mis à part les tapisseries précieuses originaires de Flandre ou de Touraine, les autres provenaient généralement des ateliers d'Aubusson et de Felletin car elles étaient moins coûteuses et facilement livrées. Les tapis se rencontraient plus fréquemment mais ils étaient très souvent de Bergame, rarement d'Orient. En revanche, l'abondance des ornements liturgiques s'expliquait naturellement par leur utilisation indispensable aux célébrations du culte. Pour les riches

sanctuaires, les inventaires contiennent de longues listes où les chapes, chasubles et autres dalmatiques se distinguaient par la richesse et la variété des tissus et des passementeries utilisées qui se retrouvaient aussi sur les ornements du mobilier comme les parements d'autel et de chaires épiscopales.

Ces ensembles d'objets sacrés faisaient travailler de nombreux artisans de la ville, voire de la paroisse même : des orfèvres, des menuisiers, des tisserands, des brodeurs ou des tapissiers. Si notre étude se limite aux seuls objets, nous pouvons cependant remarquer que quelques artisans bien installés, comme l'orfèvre Charles Sermensan à la cathédrale par exemple, s'occupaient de l'entretien et de la confection de nouvelles pièces.

Le terme même de trésor contient la notion de richesse convoitée malgré le caractère sacré des objets qui le composaient. Les églises n'étaient pas à l'abri de vols, comme ceux qui se produisirent à la cathédrale en janvier 1664 et à Saint-Michel en août 1698. Conscients de la convoitise que pouvaient entraîner l'or ou l'argent, les ecclésiastiques protégeaient toujours leurs objets dans des niches fermées de grilles, dans des coffres et des armoires puis, durant le XVII^e siècle, dans des lieux dévolus à la protection des valeurs : les sacristies. Ces dernières ne s'implantèrent véritablement qu'à partir du XVIII^e siècle dont les principaux exemples sont les sacristies de Saint-Seurin et de Saint-Louis-des-Chartrons.

Ces mesures n'empêchaient pas la diminution du nombre des orfèvreries à cause des fontes. Des fontes nécessaires au renouvellement des objets liturgiques jugés trop anciens ou démodés aux fontes imposées par le pouvoir royal, surtout à la fin du siècle, en passant par les fontes destinées à payer des travaux ou renflouer des finances souvent déficitaires des communautés religieuses. Un autre facteur participait aussi, mais dans une faible mesure, à « l'appauvrissement » des trésors bordelais : la convoitise des amateurs. L'ampleur même de ce phénomène restait certes limité par le faible nombre de collectionneurs mais le principal d'entre eux, le cardinal François de Sourdis, s'empara des deux cristaux de roche que possédaient les Feuillants en 1612.

Les événements révolutionnaires provoquèrent la quasi-disparition des trésors d'églises bordelaises, qui renfermaient encore un nombre très important de reliquaires, ciboires et autres calices à la fin des années 1780. Les inventaires des commissaires de la République ne peuvent que nous attrister sur la quasi-disparition d'un riche patrimoine que la dévotion des fidèles avait tellement contribué à enrichir durant le Grand Siècle.

Bibliographie

Sources imprimées

- Anonyme, 1874. « Inventaire des ornements de Saint-Seurin », *Archives Historiques du département de la Gironde*, 1874, tome XV, p. 293-301.
- Anonyme, 1887. « Relation de l'incendie de Camblanes par les troupes d'Epemont », *Archives Historiques de la Gironde*, tome XXV, 1887, p. 347.
- Dulaura, 2003. Dulaura, Etienne, *Histoire de l'abbaye de La Sauve-Majeure. Entre-deux-Mers, 1683*, Camiac et Saint-Denis, C.L.E.M., 3 volumes, 2003.
- Lopès, 1882. Lopès, Hiérosme, *L'Eglise métropolitaine et primatiale Saint-André de Bordeaux*, réédition annotée et complétée par l'abbé Callen, Bordeaux, Féret et Fils, 2 volumes, 1882.
- Saint-Simon, 1977-1979. Saint-Simon, Louis de Rouvroy, duc de, *Mémoires*, Paris, Ramsay, 18 volumes, 1977-1979.
- Savignac, 2004. Labat de Savignac, Joseph, *Le Mémorial de Savignac*, publié par C. le Mao, Presses universitaires de Bordeaux-Société des Bibliophiles de Guyenne, collection « Mémoires vives », 2004.
- Sévigné, 1972-1978. Sévigné, Madame de, *Correspondance*, 3 volumes, Paris, Gallimard, collection « La Pléiade », 1972-1978.
- Sourches, 1882-1893. Sourches, Louis-François de Bouschet, marquis de, *Mémoires du marquis de Sourches sous le règne de Louis XIV*, publiés par le comte de Cosnac et A. Bertrand, Paris, Hachette, 13 volumes, 1882-1893.

Ouvrages et outils

- Andrieu, 1973. Andrieu, Marie, *Les Paroisses et la vie religieuse à Bordeaux de 1680 à 1789*, Université de Bordeaux III, Thèse de doctorat de 3^e cycle en Histoire, 2 volumes, 1973.
- Aribaud, 1998. Aribaud, Christine, *Soieries en sacristie. Fastes liturgiques XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Somogy, 1998.
- Bertrand, 1902. Bertrand, Louis, *La Vie de messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux (1604-1680)*, Bordeaux-Paris, Féret-Picard, 2 volumes, 1902.
- Bimbenet-Privat, 2002. Bimbenet-Privat, Michèle, *Les Orfèvres et l'orfèvrerie de Paris au XVII^e siècle*, Paris, Commission des travaux historiques de la ville de Paris, 2 volumes, 2002.
- Bluche, 1986. Bluche, François, *Louis XIV*, Paris, Fayard, 1986.
- Bois, 1994. Bois, Marie du, *Moi, Marie du Bois, gentilhomme vendômois, valet de chambre de Louis XIV*, Rennes, Editions Apogée, 1994.
- Brun, 1952. Brun, Abbé, *La Cathédrale Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux, Delmas, 1952.
- Castan, 1990. Castan, Nicole, « Criminalité », *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 429.
- Cat. expo. Paris, 1965. *Le Trésor des églises de France*, Paris, Musée des Arts décoratifs, février-mai 1965, Paris, Editions de la Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, 1965.
- Cat. expo. Paris, 1991. *Le Trésor de Saint-Denis*, Paris, Musée du Louvre, mars-juin 1991, Paris, Editions de la Réunion des Musées Nationaux, 1991.

- Cat. expo. Toulouse, 1996-1997. *L'Age d'or de la sculpture. Artistes toulousains du XVII^e siècle*, Toulouse, Musée des Augustins (décembre 1996-mars 1997), Paris, Somogy, 1996.
- Clarke de Dromantin, 1987. Clarke de Dromantin, Jean et Jacques, *Les Orfèvres de Bordeaux et la marque du Roy*, Suresnes, Puygiron, 1987.
- Favreau, 2004. Favreau, Marc, « La Création d'un nouveau lieu de pèlerinage à Bordeaux au XVII^e siècle : Notre-Dame-de-la-Nef à la cathédrale Saint-André », *Revue historique de Bordeaux*, 3^e série, 4, 2004, p. 47-64.
- Falguières, 1987. Falguières, Patricia, « La Cite fictive. Les collections de cardinaux à Rome au XVI^e siècle », *Les Carrache et les décors profanes*, actes du colloque de Rome (octobre 1986), Rome, Ecole française de Rome, 1987, p. 215-333.
- Foucart-Borville, 1999. Foucart-Borville, Jacques, « L'Evolution des suspenses eucharistiques en France aux temps modernes. Province », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1999 (2000), p. 63-81.
- Gardelles, 1963. Gardelles, Jacques, *La Cathédrale Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux, Delmas, 1963.
- Gardelles, 1977. Gardelles, Jacques, « Reliquaires et objets d'art sacré médiévaux à La Sauve-Majeure », *Saint-Emilion, Libourne ; la religion populaire en Aquitaine*, Actes du XXIX^e congrès d'études régionales, Arts graphiques d'Aquitaine, 1977, p. 183-191.
- Guillotreau, Guillotreau, Ghislaine, *Art et crime. La criminalité du monde artistique, sa répression*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.
- Harouel et al., 1987. Harouel, Jean-Louis – Barbey, Jean – Bournazel, Eric – Thibaut-Payen, Jacqueline, *Histoire des institutions de l'époque franque à la Révolution*, Paris, Presses universitaires de France, 1987.
- Jaubert, 1994. Jaubert, Pierre, « La Sauvetat de Saint-André de Bordeaux au XVIII^e siècle », *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, tome XIX, 1994, p. 9-21.
- Lacoue-Labarthe, 1993. Lacoue-Labarthe, Marie-France, *L'Art du fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, Bordeaux, Société archéologique de Bordeaux, 1993.
- Lamothe, 1844. Lamothe, L. de, « Recherches sur les bénéficiers et sur l'église de Saint-Michel », *Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1^{er} trimestre 1844, p. 521-566.
- Leniaud-Perrot, 1991. Leniaud, Jean-Michel – Perrot, Françoise, *La Sainte Chapelle de Paris*, Paris, Nathan-Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, 1991.
- Leulier-Carchano, 1997. Leulier-Carchano, Renée, *Inventaire du mobilier de la cathédrale Saint-André de Bordeaux*, T.E.R. d'Histoire de l'Art, Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, 4 volumes, 1997.
- Loupès, 1985. Loupès, Philippe, *Chapitres et chanoines de Guyenne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, E.H.E.S.S., 1985.
- Loupès, 2001. Loupès, Philippe, *L'Apogée du catholicisme bordelais 1600-1789*, Bordeaux, Editions Mollat, 2001.

- Michaud, 1991. Michaud, Claude, *L'Eglise et l'argent sous l'Ancien Régime : receveurs généraux du Clergé de France aux XVIe-XVIIe siècles*, Paris, Fayard, 1991.
- PetitJean, 1998. PetitJean, Michel, « Clergé et petite délinquance », *La Petite délinquance du Moyen Age à l'époque contemporaine*, actes du colloque de Dijon (octobre 1997), sous la direction de Benoît Garnot, Dijon, Presses universitaires de Bourgogne, 1998, p. 201-213.
- Peyrissac, 2000. Peyrissac, Michèle, « La Restauration de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux au XVIIe siècle par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur », *Revue archéologique de Bordeaux*, tome XCI, 2000, p. 167-196.
- Peyrous, 1995. Peyrous, Bernard, *La Réforme catholique dans le diocèse de Bordeaux (1600-1719). Le renouveau d'un diocèse*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 2 volumes, 1995.
- Pressouyre, 2001. Pressouyre, Léon, « Reliques et cathédrales gothiques, le cas de la France », *Vingt siècles en cathédrales*, Reims, palais du Tau (juin-novembre 2001), Paris, Monum-Editions du Patrimoine, 2001, p. 169-189.
- Roche, 1989. Roche, Daniel, *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1989.
- Roudié, 1963-1969. Roudié, Paul, « Le Couvent des Feuillants de Bordeaux au XVIIe siècle », *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, tome LXV, 1963-1969, p. 209-232.
- Roux-Paringaux, 1999. Roux, Emmanuel de Paringaux, Roland-Pierre, *Razzia sur l'art. Vols, pillages, recels à travers le monde*, Paris, Fayard, 1999.

- Sire, 2001. Sire, Anne-Marie, « Les Trésors de cathédrales : salles fortes, chambres aux reliques ou cabinets de curiosités ? », *Vingt siècles en cathédrales*, Reims, palais du Tau (juin-novembre 2001), Paris, Monum-Editions du Patrimoine, 2001, p. 191-202.
- Sire-Calvel, 1998. Sire, Marie-Anne - Calvel, Patrice, « Le Trésor de la cathédrale Sainte-Cécile, Albi, Tarn », *Monumental*, n° 22, septembre 1998, p. 31-39.
- Thomas, 1910. Thomas, Fernand, « Notes sur divers objets d'art mobiliers ayant existé à l'abbaye de la Sauve-Majeure », *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, tome 32, 1910, p. 44-54.
- Thirion, 1998. Thirion, Jacques, *Le Mobilier du Moyen Age et de la Renaissance en France*, Dijon, Editions Faton, 1998.
- Timbal-Castaldo, 1993. Timbal, Pierre-Clément - Castaldo, André, *Histoire des Institutions publiques et des faits sociaux*, Paris, Dalloz, 1993.
- Tourelle, 1998. Tourelle, Valérie, « Les Larcins, une illustration de la petite délinquance à la fin du Moyen Age ? L'exemple de la France septentrionale (1450-1550) », *La Petite délinquance du Moyen Age à l'époque contemporaine*, actes du colloque de Dijon (octobre 1997), sous la direction de Benoît Garnot, Dijon, Presses universitaires de Bourgogne, 1998, p. 257-267.
- Trévor-Roper, 1991. Trévor-Roper, Hugh, *Princes et artistes ; mécénat et idéologie dans quatre cours Habsbourg (1517-1633)*, Paris, Thames & Hudson, 1991.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 211-224

Le milieu et l'œuvre de Jean Bichon aîné constructeur de navires bordelais au XVIIIe siècle

par J.-F. Claverie
et A. Guittard

Le dynamisme commercial du port de Bordeaux a été considérable au XVIIIe siècle. Il se traduit par l'existence d'un trafic fluvial et maritime important, générateur de richesses. La grande majorité des historiens en ont attribué presque exclusivement le mérite aux armateurs et marchands bordelais. En mettant au crédit des négociants un rôle essentiel dans cet essor économique, les historiens ne méconnaissent-ils pas les apports d'autres acteurs et l'incidence d'autres facteurs ?

Car le développement économique du port de Bordeaux est la résultante des travaux menés par des acteurs liés au monde maritime, officiers de marine, marins, constructeurs de navires. Ainsi, les marins gascons partis à la découverte des océans explorèrent de nouvelles routes maritimes. En 1768 - 1769, J. R. de Grenier aux commandes de la corvette « l'Heure du Berger » sillonna l'océan Indien entre l'Ile de France et Coromandel relevant la côte jusqu'à Ceylan¹. Il fit paraître un mémoire dans lequel il proposa aux navigateurs de nouvelles voies plus directes et bénéficiant des vents d'Ouest plus favorables que les routes encore plus anciennes.

Les hasards des pérégrinations ont fait que des charpentiers de navires ont été à même de s'échanger leurs savoirs, leurs expériences et leurs techniques. Ainsi, lors de l'invasion de l'Acadie par les Anglais en 1755, les Acadiens sont déportés et transportés en Virginie, puis en Caroline. A l'instigation d'un commissaire de marine, plusieurs charpentiers de marine originaires de Beaubassin sollicitèrent leur retour en France².

Ceux-ci arrivèrent à Bordeaux en 1765. Ils furent recrutés sur les chantiers de l'Etat et des particuliers. Les rapatriés firent partager leurs connaissances et leurs techniques avec les constructeurs régionaux³.

De plus, l'incidence de certains facteurs ne doit pas être occultée. Des institutions ont œuvré pour le développement de l'art nautique. L'Académie Royale des Sciences Belles lettres et Art de Bordeaux a travaillé au perfectionnement de la science de la navigation. Dès 1747 à 1775 les académiciens ont encouragé les recherches sur un instrument susceptible de remplacer le loch pour mesurer la vitesse. Aubry un génovéfain, curé de Notre Dame du Change à Meaux soumit à l'expertise

1. Labat, C. *Un oublié le vicomte de Grenier, chef de division de la Marine royale 1736-1803*. Bordeaux, Gounouilhou, 1910. *Mémoire de la campagne de découvertes dans la mer des Indes* par M. Le Chevalier de Grenier, enseigne de vaisseau du Roy et de l'Académie Royale de Marine (Brest, Malassis, 1770), où il propose une route qui abrège de 840 lieues la traversée de l'Ile de France à la côte de Coromandel.

2. Le commissaire général P. Lemoyne avait été investi de la mission de prendre en charge les rapatriés de l'Acadie.

3. Masse, C. « Petite chronique généalogique des familles de l'ancienne Acadie réfugiées à Bordeaux », *Généalogie du Sud-Ouest* n° 9, 1988, p. 3 ; P. et V. Devaux, J. Leblanc, M. et J. Hache déposèrent près des autorités républicaines bordelaises des demandes de subsides pour le préjudice qu'ils avaient subi pendant le grand dérangement.

des membres de l'Académie une invention dénommée trochomètre⁴. Le nouvel instrument n'était pas assez fonctionnel pour faire l'objet d'une vulgarisation. Par la suite, Courréjoles, ingénieur de la marine, expert désigné par l'Académie, le jugea trop compliqué. Le problème ne reçut pas de solution satisfaisante.

En dernier lieu, en 1788 le sieur le Bailly de Charmail expose à ses confrères académiciens les mécanismes auxquels le navire est exposé à la mer⁵. Ces recherches théoriques ont eu naturellement des prolongements pratiques. Ainsi, fort des connaissances acquises, P. Guibert après quelques tâtonnements réussit au tout début du XIXe siècle à mettre au point le lancement des navires sur couettes mortes à Bordeaux⁶.

Nous ne le redisons jamais assez : négliger les influences des institutions locales et le rôle des professionnels de la mer au profit exclusif des négociants et des armateurs bordelais c'est méconnaître tous les éléments de la prospérité bordelaise au XVIIIe siècle. En d'autres termes, le rôle de ceux-là et l'influence de ces facteurs n'ont-ils pas été sous évalués par les historiens dans les explications qu'ils ont données sur le progrès économique bordelais ?

Sous peine d'être à même de perpétuer une erreur de représentation nous devons à la vérité de réhabiliter les avancées scientifiques, techniques et de revaloriser l'activité des gens de mer.

Il n'est pas en notre pouvoir de donner dans le cadre de cet article un exposé global sur tous les acteurs et les facteurs de croissance, aussi, nous nous sommes limités à en privilégier un :

l'étude d'artisans de cette prospérité, à savoir la génération de constructeurs de navires Pierre et Jean Bichon, sujets de notre première partie. Ceux-ci sont vraisemblablement coauteurs des plans en 1782 du senau «la Félicité» miraculeusement conservés aux archives municipales de Bordeaux, ces plans nous permettent d'en savoir plus sur les bateaux de commerce bordelais de la fin du XVIIIe siècle. Aussi, il est naturel que nous en profitons pour faire l'étude de ce type de navire ; ce sera l'objet de la seconde partie de l'article.

A ce stade de l'introduction il est essentiel d'adresser au lecteur l'avertissement suivant : ces pages ont été composées à la manière des historiens grecs de l'Antiquité, lesquels prêtent à l'individu les qualités de la communauté. Dans ce même esprit nous avons, toutes proportions gardées, transposé à Pierre et Jean Bichon certaines caractéristiques de leur groupe d'appartenance.

4. Une représentation du trochomètre est donnée par l'*Encyclopédie ou dictionnaire raisonnable des sciences arts et métiers par une Société de gens de lettres*, Amsterdam, M.M. Rey, 1777, supplément T. IV, p. 977, planche vol. 12 ; réédition de F. Maria Ricci.

5. B.M.Bx manuscrit 828 : *Essai sur le mécanisme des forces à l'action desquelles le navire est exposé à la mer*.

6. Labraque-Bordenave, V. *Commerce maritime, étude sur les constructions navales à Bordeaux*. Bordeaux, Bissei, 1866, p. 71. Dans le lancement des navires à couettes mortes la quille du navire est garnie d'une savate. Pour empêcher le navire de s'incliner latéralement on fixe des ventrières qui lors du lancement glissent sur les couettes.

Une dynastie de constructeurs marchands bordelais au XVIIIe siècle Pierre et Jean Bichon

Avant d'évoquer les carrières de Pierre et de son fils aîné Jean Bichon, une présentation sommaire du milieu des constructeurs marchands s'impose.

L'accès à la profession de constructeurs ne se fait qu'après avoir satisfait à un examen de passage. Une fois celui-ci obtenu, l'exercice de la profession était subordonné à la conjonction de trois facteurs :

La première, disposer d'un emplacement de chantier, Ensuite, s'assurer d'un nombre suffisant de personnel, Enfin, bénéficier de bonnes ressources.

1) Pour pouvoir fabriquer un navire le constructeur doit jouir d'un emplacement de chantier ou d'une cale de construction située à proximité immédiate du fleuve. Les bords de rivière étaient la propriété du corps de ville de Bordeaux. En conséquence, les jurats étaient habilités à délivrer des autorisations d'occupation temporaire du domaine communal. Les demandes étant nombreuses et les terrains limités, les jurats ne délivraient les autorisations qu'avec parcimonie. D'aucuns dans l'attente d'une cale avaient recours à des palliatifs, soit ils installaient leurs chantiers dans des ports plus éloignés (Bègles, Le Tourne, Rions) soit ils s'arrangeaient en sous louant un terrain.

2) La construction d'un navire important est toujours l'œuvre de plusieurs travailleurs. Leur nombre étant proportionnel au gabarit, le constructeur devait recruter pour les navires d'un certain tonnage une multitude de compagnons, garçons et apprentis. Ainsi la construction d'une frégate de 350 ou 400 tonneaux pouvait mobiliser 400 ouvriers. Il fallait non seulement les engager au service de l'entreprise mais également les retenir pendant une longue période⁷. Ce qui n'allait pas de soi, car la main-d'œuvre malgré les contrats conclus, était débauchée par les concurrents. Il arrivait en effet qu'un maître malgré les statuts qui l'obligeaient à partager la main-d'œuvre ne se gênait pas pour distraire les manouvriers d'un confrère. Ces procédés déclenchaient les poursuites des jurats chargés de la police du métier. Les magistrats sanctionnaient alors ces manquements en condamnant les contrevenants à des amendes⁸.

3) La construction d'un navire enfin nécessitait des capitaux importants. L'acquisition des matières premières et le paiement du salaire des ouvriers obérant les ressources des maîtres. Le prix des munitions navales (bois, fer, goudron, résine, charbon) était élevé même si l'administration royale accordait des subventions ou des exemptions de taxes⁹.

Le paiement des salaires aux ouvriers exigeait toujours beaucoup de liquidités. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que les contrats le plus souvent étaient conclus entre maître et ouvriers à prix «fait», c'est-à-dire que le commettant réglait avec le préposé le prix de son travail et la qualité de l'ouvrage qu'il voulait lui faire exécuter. Or, ces contrats sont régis par la coutume de Guyenne qui veut que les compagnons et apprentis soient payés à la journée¹⁰. Conséquemment les maîtres étaient astreints à détenir beaucoup d'espèces en caisse. En période de raréfaction du numéraire les constructeurs sollicitaient alors des bailleurs pour leur emprunter des fonds. Ces emprunts fragilisaient leur situation économique et les plongeaient dans des difficultés financières. Pour s'en prémunir les maîtres soit investissaient des capitaux dans le gros négoce ou l'armement bordelais¹¹ soit développaient parallèlement à leurs occupations des activités annexes. D'aucuns diversifiaient leurs occupations et commerçaient des bois de construction¹², le

7. Fauche, E. *L'apprentissage à Bordeaux du XVIIIe siècle à nos jours*. Bordeaux, Cadoret, 1913, p. 33. Une stipulation du contrat prévoit qu'il est permis de prendre un garçon à gage aux frais de l'apprenti ; lorsque celui-ci quittait son maître avant l'expiration du délai convenu une clause pénale est insérée dans les contrats passés entre constructeurs et garçons.

8. A.M.Bx Fonds Baurein, ii 21, 9 août 1783. Appointment de Messieurs les jurats, lieutenants et maires et jurat gouverneur de Bordeaux juge criminel et de police contre le sieur Guibert qui avait pris à son service dans un chantier de construction plusieurs ouvriers charpentiers au service de J. Tausin aussi constructeur de navires et leur avait donné à travailler sans qu'ils fussent munis d'un congé. Il lui ordonne de se conformer aux lettres patentes royales du 12 septembre 1781.

9. Arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 10 juin 1786, maintenant marchands et négociants dans les exemptions de droits pour les bois destinés à la construction navale.

10. Lamothe (frères). *Coutume du ressort du Parlement de Guyenne avec un commentaire pour l'intelligence du texte et les arrêts rendus en interprétation par deux avocats au même parlement*. Bordeaux, Labottière, 1768, p. 91 article 153 : « Costuma es en Bordales que si homme deu a d'autres deneyes de son mantreyt de causa que degos fair et accabar a preys fayt si s'en clamar a prevost fara affermar la deuta a paguar a la nuyt ». La coutume dans le Bordelais est que si un homme doit à d'autres des deniers de sa prestation en raison de ce qu'il a du faire et terminer à prix fait s'il s'en plaint au prévôt il faut assurer la dette et payer à la nuit.

11. A.D.Gir 6 B 115 -3 mars 1791 armement du «Fils unique» par le constructeur Izard.

12. E. Augier. *Recherches sur les corporations et confréries la ville de Bordeaux au XVII et XVIIIe siècle*. Bordeaux, 1884, p.191 : statut des constructeurs de navires. Ils construisent navires, barques et chaloupes, canots et tous autres bâtiments. Ils refondent et radoubent et vendent tous bois prévus à cet effet.

dépôt-vente de bateaux d'occasion¹³, la maintenance et le gardiennage des navires¹⁴. Loin d'arranger leurs affaires, ces nouvelles tâches les entraînaient quelquefois dans des impasses financières. Comme le droit commercial de l'Ancien Régime donnait la faculté au débiteur frappé d'un jugement de faillite de suspendre l'exécution des poursuites par l'octroi d'un arrêté de sur sance ou sauf-conduit, les maîtres en tiraient parti en saisissant l'intendant d'une requête tendant aux fins de suspension des poursuites.

Ce que fit le constructeur Fénelon en 1773. Placé dans une situation délicate, il réclama un sauf-conduit afin de lui permettre l'exercice d'une profession utile au service du Roi et à l'utilité du commerce.

Sur ces considérations, les services de l'intendant consentirent sans difficulté à satisfaire sa demande et à lui délivrer l'arrêté de sursance¹⁵. D'autres effectuèrent cette démarche avec un résultat plus mitigé. Un certain nombre enfin réalisa une partie de leurs biens pour désintéresser leurs créanciers.

Pierre Bichon le père constructeur de navires à Bordeaux

A maints égards l'existence de Pierre Bichon est bien représentative de celle d'un maître constructeur. Il a mené une vie parsemée d'obstacles qui finirent par l'abattre. Né à Bordeaux le 8 septembre 1733, fils de Pierre Bichon et de Marie Jaubert, il était issu d'une famille originaire du Sud-Ouest. Après avoir selon toute vraisemblance suivi l'enseignement d'Adrien Montegut, professeur à l'école d'hydrographie de Bordeaux, il se spécialise dans la construction navale. Au terme de sa formation, il subit l'épreuve de construction navale devant un constructeur du roi chargé d'apprécier ses capacités.

Ayant passé avec succès l'examen, il travailla dans les ports et arsenaux de la marine de guerre puis en qualité de sous instructeur pour le compte d'un maître. Employé aux travaux de construction d'un navire à Lormont, il fit dans les années 1752 à 1754 incidemment la connaissance de Jeanne Février¹⁶. Il l'épousa à Bordeaux le 2 mai 1755. Il en eut Jean en 1756 rapporté ci-après, Catherine en 1758, Marie en 1763, puis Pierre en janvier 1764, ensuite, Jean dénommé cadet en 1767, et Marie Reine en 1770 morte sans postérité en 1788, enfin Jean en 1771. Le ménage a été uni malgré les épreuves traversées durant leur existence. Les premières années furent marquées par la désastreuse guerre de Sept Ans¹⁷. Au cours de celle-ci, le gouvernement royal et le représentant de la marine royale à Bordeaux firent largement appel aux possesseurs de navires pour armer et fréter des navires à l'Etat et envoyer les munitions et les marchandises pour les colonies particulière-

ment le Canada. Les propriétaires et les commanditaires réclamèrent aux constructeurs la livraison de nouveaux bâtiments. Cet afflux de commande eut pour effet de moderniser le parc de la flotte française et de renouveler le milieu des maîtres constructeurs. Profitant d'une conjoncture favorable à la construction navale, certains parvinrent à s'agréger à la corporation des maîtres.

C'est ainsi que Pierre Bichon prêta le serment de maître constructeur le 8 janvier 1762. Membre reconnu il se mit à son compte en établissant le premier sur la rive droite au lieu-dit Carriet un chantier naval¹⁸. L'après guerre fut une période faste pour les constructeurs de navires bordelais. Le commerce de l'intéressé a connu pendant plusieurs années successives une période de forte activité. Les carnets de commandes étaient bien remplis et le constructeur travaillait à la réalisation de plusieurs bâtiments. En janvier 1763, il lance un bateau «la Marie-Anne» du port de 100 tonneaux commandité par le sieur Fourrat ; en novembre 1763, une barcasse «la Société» du port de 50 tonneaux pour le compte du sieur Cassains puis, en juin 1764 un voilier «l'Actif» du port de 300 tonneaux propriété du sieur Dillon. En juillet 1766 il construit le navire «la Flore» de 200 tonneaux appartenant au sieur Montet ensuite, en Mars 1768 «Le Guerrier» construit pour le sieur Nicolas et en mai 1770 le caboteur «la Comtesse de Richemont», enfin en novembre 1771 «la Probité» du port de 145 tonneaux, sur commande du sieur Guillemet. En 1772 dans le dessein de se rapprocher du domicile qu'il occupait dans le quartier des Chartrons il obtint des jurats la concession d'un emplacement, situé sur la rive gauche à Bacalan. Il y réalisa le bateau «la Comtesse de Flammarens» pour le compte du sieur Granier, et le met au fleuve en octobre 1774¹⁹. Pour les mêmes raisons qui l'ont amené à s'installer dans la palu des Chartrons, il affirme

13. B.M.Bx H 3440, Recueil des annonces affichées et avis divers de la ville de Bordeaux, 27 août 1767, p. 158, A.V. navire avec agrès et apparaux de 13 à 14 tonneaux par Tauzin constructeur.

14. B.M.Bx H 3442, Journal de Guyenne, p. 1248, 5 juillet 1785. Il s'est démarré un couralin appartenant à M. Marcadé du chantier de M. Frizet constructeur.

15. A.D.Gir C 3506, 21 novembre 1773.

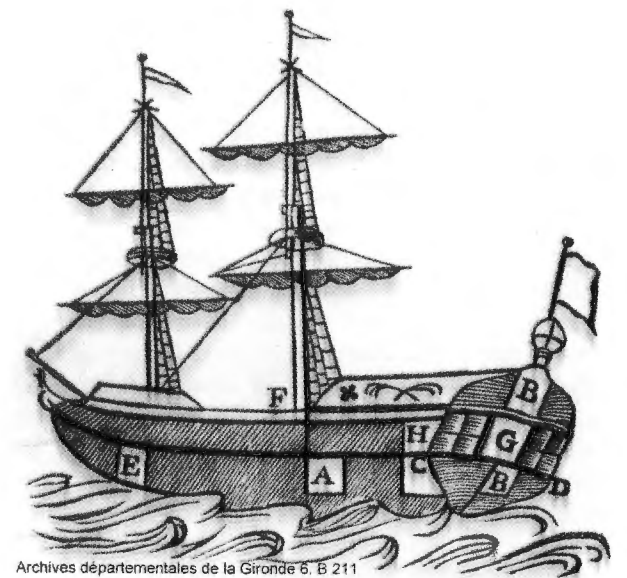
16. Souque, H. *Lormont de 1788 à 1792*. N° 3. Les amis du Vieux Lormont, 1989. Une ordonnance de la jurade du 1^{er} février 1725 enjoint aux charpentiers de marine de réparer ou radoub les navires du côté du port de la Bastide dans un lieu où ils ne sont pas incommodés par la navigation.

17. A la fin de la guerre, le commerce bordelais avait perdu 236 navires !

18. L'installation d'un chantier à cet endroit était risquée car de violents courants de flots et de jusants des crues de basses eaux et des mascarets se produisent d'une manière périodique ou accidentelle dans la Garonne supérieure.

19. A.M.Bx Fonds Baurein, ii 21.

aux sieurs Marcadet et Lespinasse un emplacement situé au lieu dit «Le Bourdieu» à Bacalan pour y installer des ateliers de construction à 20 sols le pied par année. Parallèlement, il obtint de la Jurade la permission pour l'usage de ce même terrain. Il révéla alors la transaction conclue entre Marcadet et Lespinasse. Cette révélation eut pour effet d'amener les magistrats municipaux à réaffirmer vigoureusement les droits de la ville en citant tous les intéressés en justice²⁰. En 1775, ils révoquèrent l'usage du chantier concédé et prescrivirent à l'inspecteur du port de veiller à ce que Pierre Bichon évacue l'emplacement. Il obtint toutefois la faculté de faire descendre du chantier dans la Garonne en juillet 1776 «le Berthon» de 400 tonneaux construits pour les sieurs Sageran et Gauthier puis en septembre 1776 «la Comtesse de Jonzac» de 400 tonneaux pour les sieurs Balet père et fils. C'est probablement le cœur étreint d'angoisse que le constructeur participa aux manifestations accompagnant le baptême des deux bateaux. Privé de concession par la jurade pour une durée indéterminée²¹ et par conséquent de revenus, il se trouvait contraint du fait de sa situation économique précaire de s'imposer des restrictions budgétaires. En fait, pour faire fonctionner son entreprise il avait dû emprunter des fonds à des particuliers, ouvert des comptes près d'artisans et de fournisseurs spécialisés dans la production de marchandises navales et la livraison d'articles de marine, enfin souscrit des billets près de négociants²². Attrait en justice par certains créanciers soucieux de recouvrer leur dû, il dû se mettre alors en état de constituer hypothèque pour répondre des éventuelles condamnations pécuniaires susceptibles d'être prononcées à son encontre. L'instance encore pendante, il s'employa à fléchir, non sans mal les magistrats municipaux. Il n'y parvint que par le truchement de l'intendant. Ce dernier intervint en faveur de Pierre Bichon²³. Les lenteurs de l'administration ne lui permirent pas de bénéficier rapidement d'une concession. Toujours est-il qu'en 1782, il est titulaire d'un droit d'usage sur un placement situé en Paludate. Ayant cédé en 1782 une partie de son entreprise lormontaise, il vend à cette occasion à Aloys Andres, un brigantin «l'Oiseau» au prix de 6000 livres²⁴. Il obtint en 1784 d'installer un chantier de construction sur le marchepied du port à Bacalan²⁵. Résigné, il cesse de figurer sur la liste des maîtres constructeurs en activité en 1787, et ne participe pas aux opérations électorales de 1790. Il accepte de s'associer aux maîtres – constructeurs qui au nom de la corporation demandent par requête au Parlement de Guyenne la reconnaissance du droit d'usage des pontons affectés au radoubage et au carénage des navires au seul profit de la profession²⁶. Il semble avoir disparu définitivement après cette date. Somme toute, rien de plus aléatoire que l'itinéraire d'un maître constructeur, un accident de parcours, un échec suffisent à compromettre son activité professionnelle. L'exemple paternel a probablement pesé sur le parcours de Jean son fils aîné.



Archives départementales de la Gironde 6 B 211

Fig 1. - Dessin de navire contenu dans les pièces de procédure criminelle instruite contre . Dansant devant le Tribunal de l'Amirauté. ADGir. 6B 211.

20. A.M.Bx Mss D.D. 6 A, avant 1756, et fonds Baurein, ii 21 : le cas était fréquent. Ainsi l'architecte de la ville Bonfin dut faire défense au sieur Miramont qui se prétendait propriétaire des bords de rivière de troubler la jouissance d'un maître constructeur concessionnaire d'un emplacement. En l'occurrence, le versement d'un cens revenait à une reconnaissance de propriété au profit du propriétaire riverain.

21. A.M.Bx Fonds Baurein, ii 21, *Révocation de l'usage d'un chantier ci devant accordé à Pierre Bichon sur le marchepied du port vis à vis des possessions des sieurs Lespinasse et Mercadet*.

22. A.D.Gir. 7 B 3020, 24 mars 1776 : *état général de tous les effets, d'immeubles, billet et argent que moi Pierre Bichon maître constructeur de navires à Bordeaux a actuellement en ma possession ainsi que de mes dettes actives et passives que je remets au greffe de la juridiction consulaire de cette ville*. L'ancien droit français connaissant l'hypothèque judiciaire invention par laquelle en justice le débiteur déclare affecter d'avance ses biens au paiement de sa dette (article II titre 35 de l'ordonnance de 1667).

23. A.D.Gir C 305, 9 mars 1781, l'intendant écrit une lettre au maire et jurats de Bordeaux en leur demandant d'accorder au sieur Pierre Bichon un ponton pour faire le radoub des navires.

24. Souque H. *Lormont, des origines à la Révolution*. N° 1 et 2. Les Amis du Vieux Lormont, 1982 et 1983.

25. A.M.Bx 9 CA almanach des arts et des métiers pour la ville de Bordeaux et la province de Guyenne pour l'année 1784, p. 227.

26. A.D.Gir. 1B Arrêt du 26 janvier 1790. Cette décision abroge l'arrêt du 25 juillet 1771 qui accordait le droit exclusif d'exploitation des pontons pour le carénage des vaisseaux sur le port de Bordeaux à 12 constructeurs au détriment de leurs confrères.

Le détournement d'une vocation Jean Bichon l'ainé

Jean Bichon naquit à Bordeaux, paroisse Saint Rémy le 24 novembre 1756. Son père ne négligea rien pour susciter chez lui une vocation de constructeur et lui faire embrasser la carrière de maître constructeur. Il lui dispensa des leçons d'architecture navale et lui fit suivre vraisemblablement les cours donnés par Adrien Montégut, professeur à l'école d'hydrographie. Il n'hésite pas à lui mettre le pied à l'étrier. Ainsi, le 30 novembre 1782, Pierre Bichon donne à son fils Jean un domaine «la Tuilerie» à Lormont sur lequel il a fait bâtir une maison ou cabal de maître constructeur avec le ponton, plus ce qui lui reste dû sur les navires encore sur le chantier. Le tout étant estimé à 24000 livres. Le 3 décembre 1782, Jean en vue de son mariage avec Jeanne Renon est doté de 2000 livres par son père. Cette alliance avec un membre d'une famille de constructeur de navire aurait dû influencer sur la vocation de Jean Bichon. De cette union naissent en 1784 Géraud et en 1786 Jean. Il réalise en 1783 pour deux négociants étrangers à Bordeaux, Hauber et Cazalis, les plans du senau «la Félicité». Il construit et livre le navire cette année là. Il ne sera pourtant jamais reçu maître constructeur. Il faut reconnaître que nous sommes surpris de cette situation qui ne semble pas particulièrement incongrue aux yeux des contemporains. Les exemples en effet ne manquent pas de charpentiers exerçant le métier de sous constructeur de navire. Ces sous constructeurs exerçaient leur art au vu et au su de l'ensemble de la société²⁷. Leur production d'ailleurs était prisée. Ainsi, à Lormont nous trouvons les chantiers de J. Jeantier et Rousseau. Ils avaient une formation théorique correcte et maîtrisaient des instruments scientifiques de l'époque. Il ressort notamment de l'examen des pièces subsistantes contenues dans la collection Chaigneau que des constructeurs pouvaient en se servant du compas de proportion parvenir à effectuer des ouvrages relativement complexes²⁸.

A l'instar des autres constructeurs maîtres ou non Jean Bichon se lança dans l'armement maritime. Il met en service «le Bienvenu» de 130 tonneaux à destination de la Guadeloupe²⁹. Il consacre désormais une partie de son temps à son activité d'armateur. Au début de la Révolution, il est élu conseiller municipal de Lormont lors des élections de janvier 1790³⁰. Ses fonctions publiques ne l'empêchent pas de poursuivre ses activités de constructeurs de réparer ou de construire «le Théodore» navire commerçant appartenant au négociant Lamarque³¹. Il se révèle d'un caractère peu commode et assume seul en l'absence de son frère cadet Jean parti servir à Rochefort toute la direction des chantiers³². Ceux-ci profitant d'une conjoncture très favorable connaissent une forte activité³³. S'il abandonne en 1799 le conseil municipal de Lormont et cède son chantier, il s'occupe toujours des biens

qu'il possède à Bordeaux dans le quartier des Chartrons. A cette époque ont été engagés des travaux de curage des fossés et d'assainissement des marais par l'administration préfectorale dans cette partie de l'agglomération, elle en fait supporter les frais à J. Bichon. Ce dernier attaque cette décision devant le conseil de préfecture. Cette juridiction le condamne à verser la somme de 750,50 Francs³⁴. Par ailleurs n'étant point maître constructeur il ne peut espérer un chantier à Paludate aussi il sollicite le maire pour la reprise de la concession située à Bacalan jadis attribuée à son père et y exerce principalement

27. A.D.Gir. 9 B 125 juridiction de la Traite de Guyenne 1751. Picaut non-maître est mentionné comme constructeur de vaisseau.

28. A.M.Bx, R. 78, Recueil de plans dessins originaux (plans coupes, détails, coques, épures de construction navale projetée) et réalisés pour les chantiers Chaigneau.

L'usage du compas de proportion est fort répandu à cette époque. Il est constitué de deux règles plates de même dimensions accolées par un de leur plus grand côté et réunies à l'une de leur extrémité par une charnière plate. La charnière est disposée de telle sorte que le compas peut s'ouvrir complètement, les deux branches venant se placer bout à bout pour former une règle continue bien droite. L'axe de rotation des branches constitue le point sur lequel s'alignent toutes les échelles. De ce point partent une série de lignes droites divergentes aboutissant en éventail à l'autre extrémité des branches. Ces lignes sont disposées symétriquement sur les faces correspondantes de chaque branche. Une face porte les lignes des parties égales des plans et des polygones ; l'autre les lignes des cordes, des solides et des métaux. Il y a donc en tout six lignes. La ligne des parties égales est simplement divisée en deux cent parties égales : les constructeurs s'en servaient pour résoudre des problèmes arithmétique tels que diviser une longueur donnée en partie proportionnelle.

La ligne des plans est une échelle proportionnelle au carré des distances de chaque division à l'origine c'est-à-dire l'axe de rotation des compas elle va jusqu'à la division 64. A l'aide de l'échelle, le constructeur pouvait résoudre des problèmes relatifs aux surfaces géométriques.

La ligne des solides est construite sur un principe analogue pour résoudre les problèmes arithmétiques concernant lesdits solides la ligne des cordes permet au constructeur d'exécuter des opérations sur les cordes et les arcs. La ligne des polygones et des métaux n'était pas utilisée.

Toutes les échelles sont gravées sur chaque branche symétrique pour se servir de l'instrument le principe général consiste à ouvrir les branches et à utiliser les propriétés des triangles semblables, à reporter les grandeurs considérées longueurs, etc. A l'aide d'un compas ordinaire à pointe entre les échelles correspondantes et à faire la lecture des divisions. L'utilisation de l'instrument est resté en usage jusqu'au début du XIXe siècle.

29. A.D.Gir. 6 B 111, 5 Juin 1784.

30. Comme officier municipal, il seconde les maires de Lormont P. Chaigneau puis Lorches.

31. A.D.Gir. 7 L 334, Archives de la justice de paix.

32. A.D.Gir. 7 L 336, 14 octobre 1792. Il se prend de querelle avec un charpentier à qui il reproche une livraison mal faite.

33. A.D.Gir. 7 L 326, -21 février 1793. Le décret du 21 septembre 1793. protège l'industrie en établissant une prohibition absolue : interdiction d'acheter des bâtiments étrangers ou de faire construire sur des chantiers étrangers.

34. A.D.Gir. non classé, état des marais de Bordeaux et de Bruges, portefeuille 77, 1 avril 1811.

l'activité de négoce de bois, accessoirement celle de construction navale. Situé à proximité de l'établissement des vivres de la marine, il était, de par son positionnement, à même de procurer du bois combustible au service précité. Ses affaires de bois de construction prospérant, il les développe en louant dans les autres quartiers des terrains. Ainsi il sous loue à L. Coureau constructeur un chantier à Paludate où il entrepose des bois destinés à faire des piquets de vigne³⁵. Il décède à Bordeaux le 9 septembre 1836.

Le senau «la Félicité»

Avant de procéder à l'étude des plans du senau «la Félicité», un rappel s'impose. A la fin du XVIIIe siècle et au début du siècle suivant, un plan de voilure standard de la proue à la poupe comprenait une civadière³⁶ un ou deux mâts à phare carré et un artimon grée d'une voile latine. Un tel plan de voilure ne permettait pas une remontée au vent suffisante, surtout si le vent était pointu et le courant portait en côte. Bien évidemment, un navire qui croisait dans de telles conditions courrait le risque de s'échouer.

Les marins, qui s'étaient aperçus des grands inconvénients résultant de l'établissement des voiles carrées ou au moins du grand nombre de cette sorte de voiles, ont modifié leurs pratiques en substituant une ou plusieurs voiles auriques à l'artimon et au mât de hune³⁷,

Ce furent les Hollandais qui les premiers ont réalisé la conjonction des voiles carrées et auriques. Le succès de cette combinaison s'explique par l'équilibre satisfaisant pour l'époque, qu'il y a entre les deux formes de voiles. Le navire peut remonter au vent aussi bien qu'une goélette et naviguer correctement avec un vent arrière et de larges voiles carrées pleines.

Cette situation permettant d'obtenir un meilleur rendement à toutes les allures, se révéla adaptée surtout à la navigation au cabotage. Les Flamands furent suivis par les marins des autres nations. Parallèlement, les carènes commencent à s'affiner et le mât de beaupré tend à l'horizontalité.

Pour en revenir au senau, il se caractérise par un gréement à deux mâts verticaux, un mâtereau parallèle et à l'arrière du grand mât, solidaire de celui-ci dans la hune, un petit espar nommé baguette on y hisse le guindant d'artimon³⁸. Il convient de noter que ce type de navire ne concerne que des bâtiments de faible et moyen tonnage s'adonnant au cabotage et à la pêche.

Les formes du senau ont évolué tout au long du XVIIIe siècle sous l'effet de plusieurs facteurs notamment le développement commercial et corrélativement la spécialisation de

La construction des navires marchands sous l'Ancien Régime par les maîtres s'accompagnait de difficultés dont nous ne mesurons pas aujourd'hui toute l'étendue. Il ne suffisait pas d'être compétent, il fallait aussi disposer de bonnes ressources financières, maîtriser les nombreuses difficultés d'exécution survenant au cours du chantier et s'imposer à la tête de cohorte d'ouvriers. C'était demander beaucoup à un seul individu. Il est compréhensible que le fils du constructeur ait préféré une carrière moins exposée.

Le trafic maritime (fret de marchandise, pêche, etc.) De plus, la multiplication des échanges met en relation les constructeurs avec les productions extérieures. Les charpentiers font des emprunts techniques aux navires étrangers considérés comme les plus performants principalement les Anglo-américains. A partir des années 1760 ces derniers dominent le monde de la construction navale. Les constructeurs de Boston, New York, Salem et Philadelphie imposent leurs modèles sur le marché en perfectionnant les coques et les gréements pour optimiser les qualités nautiques de leurs navires. Les charpentiers français en contact avec les américains font des emprunts décisifs³⁹. Ils relèvent les côtes et copient les formes. La guerre d'indépendance américaine ne fit que précipiter le mouvement⁴⁰. Une fois le conflit terminé, les négociants américains, stimulés par l'arrêt du 29 décembre 1788 du Conseil d'Etat pour l'encouragement du commerce de France

35. A.M.Bx Série N 210 1 12 juin 1826 et 30 septembre 1831. Son petit-fils Arnaud Frédéric reprit sous la Restauration le chantier Bichon à Lormont devenu en 1882 Société des Ateliers de la Gironde.

36. Civadière : voile carrée établie au dessus du beaupré.

37. Leroy, D. *Nouvelle voilure proposée pour les vaisseaux de toute grandeur*. Paris, chez l'auteur, an X, p. 35.

38. Espar : terme qui désigne une pièce de bois ronde et guindant : partie située près de la drisse.

39. Mac Grégor D.R. *The schooner, its desined and development from 1600 to present*. London, Chatham, 1997.

40. A.D.Gir. 6 B 1730 : 29 octobre 1777, Appointement de Doat huissier patenté de l'Amirauté à bord du navire « le Portsmouth » mouillé à Lormont. Nous soussignés maître constructeur au port de Bordeaux certifions avoir fait les réparations suivantes au navire le « Portsmouth » de la nouvelle hémisphère, capitaine Jean Hast comme suit savoir l'avoir fait échouer sur les graves de Lormont où l'on a mis à terre toute son artillerie et son lest, l'avoir chauffé des deux côtés et calfatés dans son entier tant dehors que dedans, y avoir mis sur le pont chevillé de 6 chevilles de fer chacune parce que le dit navire avait lâché en plusieurs endroits et devait par conséquent faire beaucoup d'eau ce que nous certifions véritable à Bordeaux le 29 octobre 1777 Joseph Latus, P. Chaigneau.

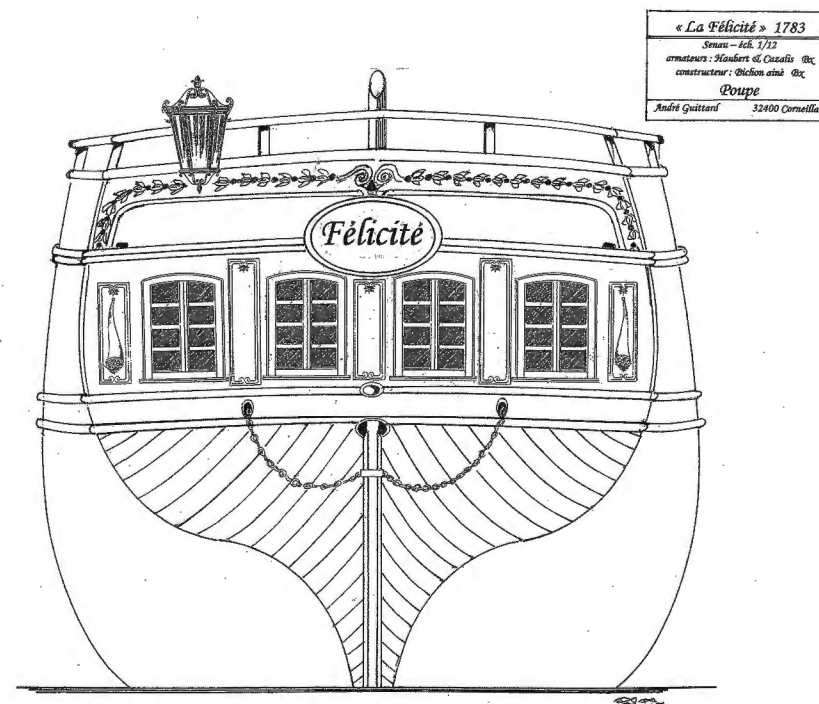
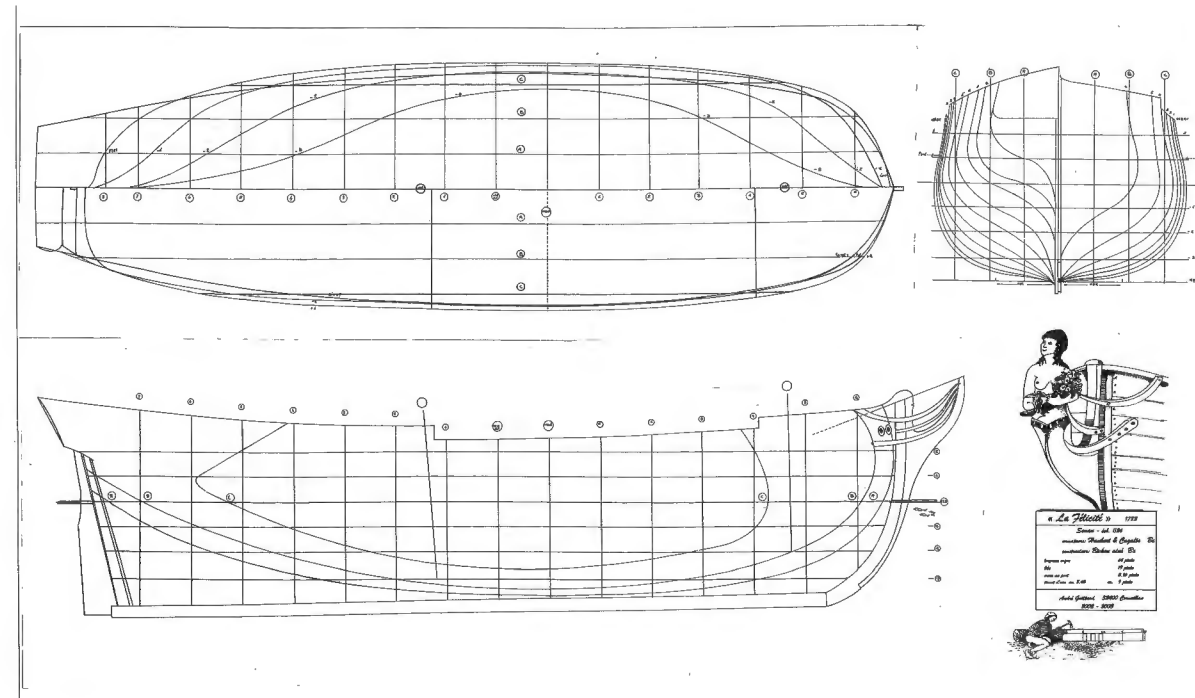


Fig 2. - En haut à gauche, ensemble de sections verticales longitudinales formant les deux plans de coupe longitudinales.

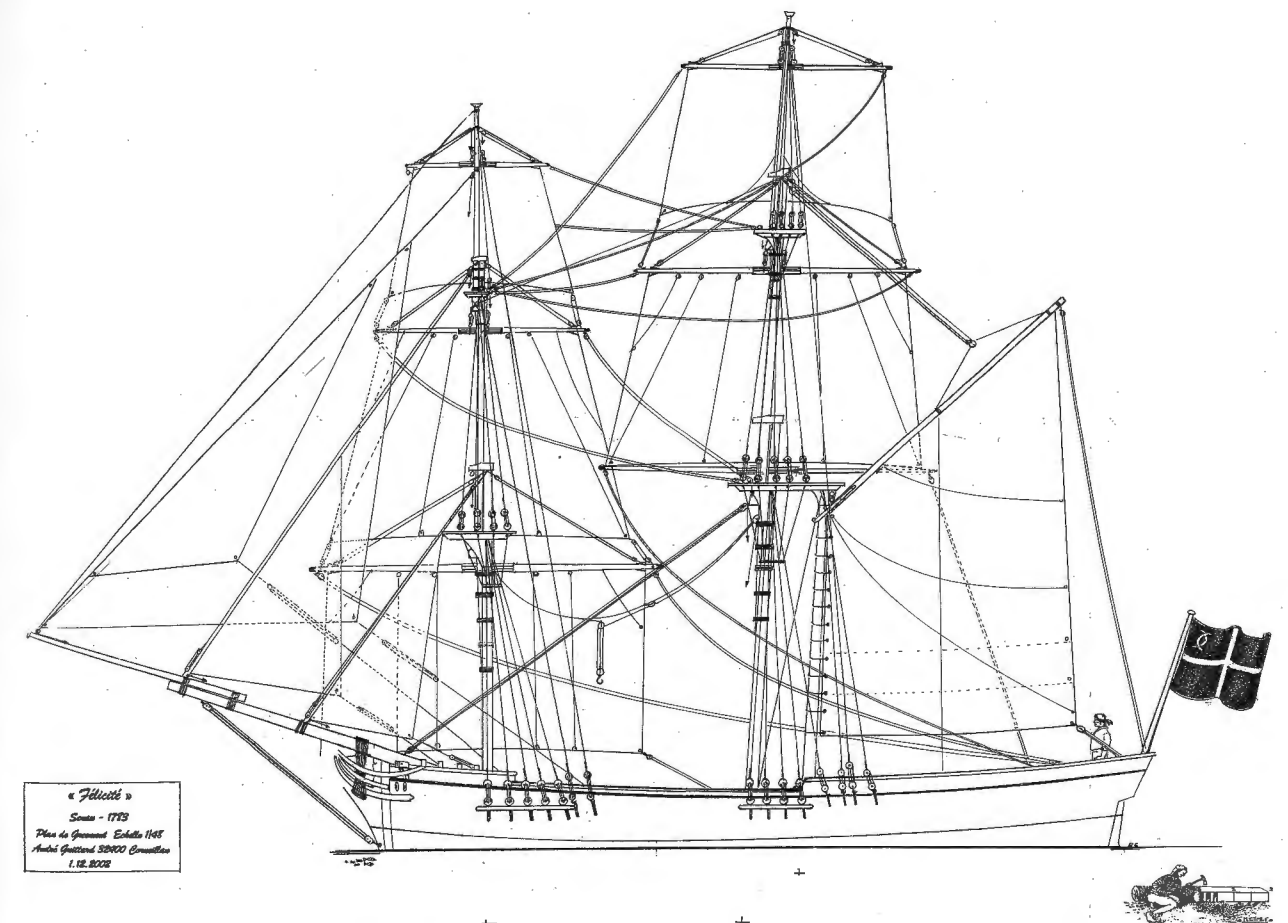
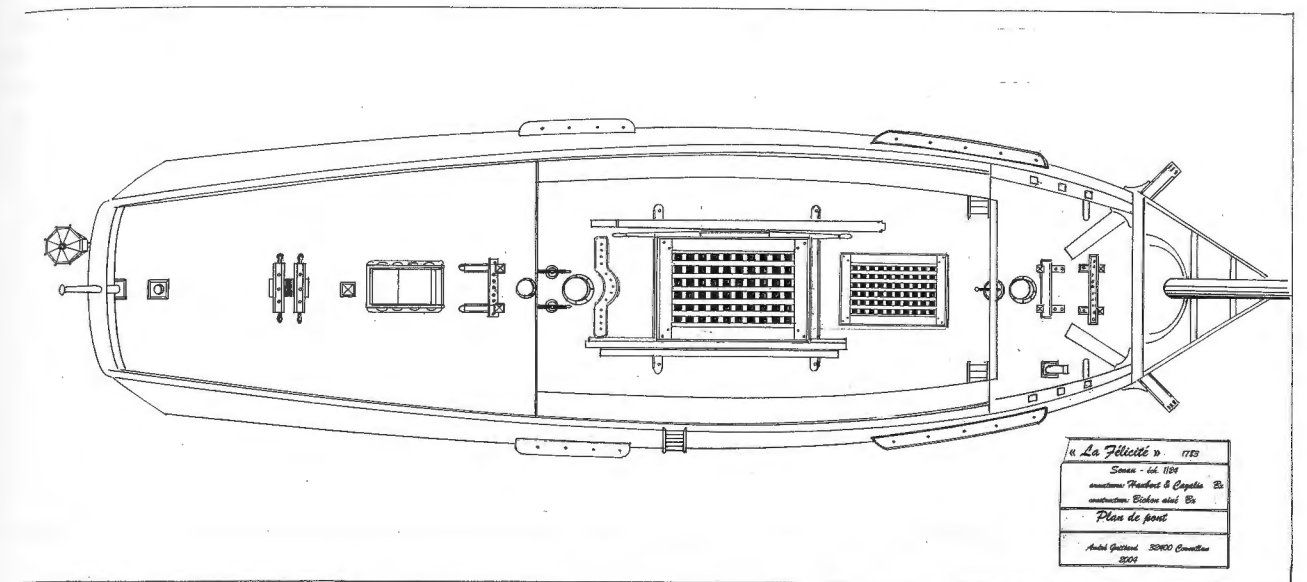
En haut à droite, ensemble des coupes (les coupes pratiquées dans le plan transversal s'appellent des coupes) formant le plan de coupe transversale. Sur la gauche, les coupes arrière. Sur la droite, les coupes avant. Vous remarquerez le torse dénudé du modèle de proue. Selon une croyance généralement répandue parmi les marins de cette époque une femme dévêtue bénéficiait du pouvoir de mettre en fuite les ouragans, les cyclones tant redoutés des navigateurs.

Fig 3. - Plan de poupe inspiré d'un dessin de poupe de navire de commerce du XVIIIe. A.M.Bx. XLVIII.A/620.

Fig 4. - Plan de pont.

Fig 5. - Plan de voilure.

Le pavillon de poupe est celui arboré par les navires de commerce bordelais.



« Félicité »
Sous - 1773
Plan de Goussard Echelle 1/65
André Guittard 32400 Cornuilles
1.12.2002

avec les Etats-Unis d'Amérique, profitent de la réputation des produits de leur industrie navale pour proposer le dernier modèle dans le domaine de l'art nautique ⁴¹.

Par ailleurs il importe de noter que le senau a été le type de bâtiment de commerce le plus utilisé par les Français, à cette époque. Localement, les registres de l'Amirauté de Guyenne signalent l'apparition des brigantins, des senaus dans les années 1720 ⁴². Ils supplantent les frégates, les flûtes, dogres croisant sur le littoral aquitain. Ils se multiplient dans les décennies suivantes. Les senaus supplantent même les brigantins sur les routes maritimes qui mènent au Canada mais également à la Caraïbe. C'est au moyen d'un tel bateau que J. Dansan le capitaine et son équipage tentent en 1751 de commettre une baraterie ou fraude aux assurances ⁴³. Poursuivi par les assureurs devant le tribunal de l'Amirauté, J. Dansan produit alors pour sa défense plusieurs mémoires. Dans l'un d'eux il fit reproduire un senau pour mieux éclairer les juges. Cette reproduction est parvenue jusqu'à nous, elle nous donne des indications sur l'aspect général d'un senau au milieu du XVIIIe siècle. Le bateau est représenté sur cul ⁴⁴, les voiles ferlées et partiellement munies de son gréement dormant. Les formes de l'avant sont fines. Un tel navire épaula la lame mais mouille plus au tangage tout en freinant davantage ⁴⁵. Le pont est en forme de dos de baleine ⁴⁶. Ses formes sont très frégatées, c'est-à-dire que ses œuvres mortes sont rétrécies en montant de la batterie aux gaillards. Lorsqu'ils donnaient une telle forme les charpentiers comptaient profiter de l'avantage que, le bateau étant à la gîte, l'eau passait plus difficilement par-dessus bords.

La dunette rehaussée de gardes fous d'un imposant tableau est élevée. Le profil de la poupe carrée frappe l'observateur par sa forme surannée ⁴⁷. Les constructeurs continuent donc de construire leurs navires comme au siècle précédent. Il est cependant fait reproche depuis les années 1670, au profil carré de poupe de donner trop de prise aux coups de mer et de nuire à l'efficacité du gouvernail. Le navire est moins navigable et vire court de bord. Comme le brion ⁴⁸ peu immergé s'oppose à un étambot profond, il y a un important plan de dérive favorable pour la marche à la voile. Il faut préciser que le gréement est nettement visible : les enfléchures ⁴⁹ sont apparentes et les balancines soutiennent les vergues ⁵⁰. Somme toute, les formes du senau « le Vigilant » de 1751 n'ont qu'un lointain rapport avec celles de « la Félicité » dessinées par Jean Bichon.

Les plans du senau « la Félicité »

La dénomination de Félicité est un rappel de l'Antiquité. En effet, la Félicité est une divinité romaine symbole de prospérité commerciale. Elle est représentée portant dans un bras une corne d'abondance et dans l'autre un caducée. Il est vraisemblable que les marins ne se soient pas référé au personnage mythologique mais aient pris vraisemblablement comme modèle le corsaire « la Félicité » commandé par l'illustre Cornic-Duchene en 1756 ⁵¹.

L'étude des caractéristiques du bâtiment révèle que la longueur est de 20,90 m, la largeur de 20 m et le creux de 5,90 m. Ces dimensions nous apprennent que le constructeur s'est affranchi des règles de proportion de l'époque médiévale

41. Les négociants bordelais entretenaient des relations étroites avec les Américains. Ainsi, ils avaient pris parti pour les insurgés bien avant le déclenchement des hostilités en leur livrant artillerie et munitions navales. Le gouvernement de Louis XVI soucieux alors de maintenir une stricte neutralité entre les belligérants, réprimanda les officiers de l'amirauté de Guyenne pour avoir toléré l'armement en guerre de 4 navires de la Nouvelle Angleterre. Taillemite, E. *Louis XVI ou le navigateur immobile*. Payot, 2002, p. 113.

42. L'article 5 de l'arrêté du 29 décembre 1781 règle que tout navire qui ayant été construit aux Etats-Unis sera ensuite vendu en France ou acheté par les Français sera exempt de tous droits à charge de justifier que le dit navire a été construit aux Etats-Unis..

43. Les brigantins sont grées comme un brick mais n'ayant pas de basse voile carrée au grand mat. Il ne porte qu'une voile aurique.

Mentionnons entre autres A.D.Gir 6 B 237, 14 juin 1738, armement à Bordeaux à destination de Saint Pierre et Miquelon du « Brave Canadien » senau de 90 tonneaux et 24 Juin 1738 armement à Bordeaux à destination du Cap du « Saint Antoine » senau de 90 tonneaux.

44. En l'occurrence, le capitaine aurait chargé des barriques de vin et les avait déclarés aux assureurs. Il s'agissait en réalité de paille et de vieux papiers.

45. Epauler signifie pour un navire traverser la lame. Par gros temps des élancements trop pointus facilitent l'enfournement du bateau. Enfourner se dit d'un voilier qui prend les lames avec sa proue comme avec une pelle en plongeant dans la mer en remontant des tonnes d'eau sur le gaillard

46. Cette expression est utilisée quand le bouge -courbe transversale du pont du navire- forme dos d'âne au centre suivant la forme des barrots très prononcés.

47. Boudriot, J. «Poupe carrée et poupe ronde». *Neptunia*, n° 128, 4e trim, 1977, p. 65. L'auteur note que le règlement du Roi en date du 13 septembre 1673 prescrivait que la poupe des vaisseaux de l'Etat doit être carrée. En réalité il fallut attendre les années 1720 pour que la généralisation de la poupe ronde fut adoptée par les navires de l'Etat.

48. Brion : pièce de liaison entre l'étrave et la quille.

49. enfléchures échelle de corde fixe aux haubans pour escalader la mâture.

50. Balancine cordage destiné à soutenir les extrémités des vergues les drisser, les apiquer, à les manœuvrer

51. Sur le personnage, voir D. Hoeffter. *Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Paris, Firmin Didot, 1840, p. 886.

et applique les règles du XVIIIe siècle ⁵². Par parenthèse, nous en profitons pour signaler que J.G.F. Bonheur note dans son cours que les senaus, les brigantins et les dogres doivent avoir au moins 3 baux et demi pour leur plus grande longueur ⁵³.

Les qualités nautiques d'un navire sont appréciées au regard de sa stabilité ⁵⁴, sa solidité, sa vitesse.

Pour rendre le navire plus stable, le constructeur se doit de diminuer le poids au dessus de la ligne de flottaison et de l'augmenter au-dessous. Sachant que les navires étaient lestés de gros galets (lest qui n'est pas intrinsèquement stable) et que le doublage de la coque était réservé aux navires d'un certain tonnage, le constructeur confronté à ces problèmes, les mettaient en équations complexes et s'attachait à les résoudre. Le résultat final consistait, en approfondissant le creux de la coque et en limitant le tirant d'eau, à construire un navire plus large. Un tel parti avait pour effet d'accroître la dureté et l'amplitude du roulis pour l'équipage.

La coque était composée de membrures transversales et de poutrelles dont la solidité dépendait des bordures longitudinales et des plats bords. Cet assemblage normalement était robuste. Mais la pratique dans les vaisseaux de commerce était ordinairement de charger de tonneaux des sacs et des balles légers dans le centre et de placer dans l'avant et l'arrière du navire les lourdes marchandises. En conséquence, les extrémités s'affaissaient du fait du poids du chargement outre celui constant de l'avant. Les marins disaient que le vaisseau s'arquait. L'arc compromettait la solidité du bâtiment. Pour remédier à cet inconvénient les constructeurs substituèrent les porques obliques aux porques directes ⁵⁵, disposèrent les traverses en diagonales pour renforcer la résistance du navire et, dans la mesure du possible, les arrimeurs modifièrent leurs pratiques, à cela s'ajoute le fait que les armateurs ou les utilisateurs exigeaient que les maîtres confectionnassent des bateaux fort robustes afin qu'ils puissent s'échouer avec leur chargement.

Quant à la vitesse du senau, il faut retenir que le type de bâtiment idéal pour les marins du XVIIIe siècle était un bateau fort de l'avant et fin de l'arrière (défini par l'expression tête de morue et queue de maquereau). Concrètement, les lignes d'eau portées sur les plans de « la Félicité » ⁵⁶ devaient permettre un bon écoulement de l'eau avec un angle de sortie le plus faible possible, l'angle d'entrée d'eau ne présentant pas beaucoup d'intérêt compte tenu de la faible vitesse critique de la carène.

Un examen plus approfondi révèle des entrées d'eau avec un angle voisin de 35°, style tête de morue. Par contre les plans de forme longitudinaux font apparaître que les lignes d'eau ne sont pas plus pleines avec une portée plus grande (en d'autres termes en queue de maquereau).

Sachant que la courbe des aires représente l'évolution du volume immergé et fait pour ainsi dire la synthèse de l'allure des lignes d'eau, l'étude de cette courbe fait ressortir l'harmonie des lignes et la quasi-symétrie entre l'avant et l'arrière. Il s'ensuit que la pression de l'eau sur la carène dans son déplacement est bonne. Mais l'inexistence de parties concaves à l'avant et à l'arrière fait que ce tracé donne un système de vague courte limitant la vitesse critique.

Il faut ensuite passer à l'analyse du coefficient de bloc. Ce dernier est de manière explicite le coefficient de remplissage exprimant le rapport entre le volume immergé et le parallélépipède rectangle qui le contient entièrement. Le calcul du coefficient aboutit à un résultat de 64 %. Nous avons noté précédemment que le rapport longueur largeur du bâtiment est de 1/3. Si nous admettons à la suite des auteurs de cette époque ⁵⁷ que les plus grandes longueurs et les plus gros dépla-

52. Règle des 1,2,3 : rapport de construction voulant des proportions bien établies entre les 3 principales dimensions du navire. Le 1 équivaut au creux, le maître couple est égal à deux fois le creux. La longueur est égale à trois fois le maître couple.

53. B.M.Bx Mss 1225-1226-1227-1228 : Carte d'architecture navale concernant les principales proportions des vaisseaux de commerce avec celles de leur mâture par M.J.G.F. Bonheur, professeur d'architecture navale à Bordeaux (1786-1788). Voir notre article dans la revue *Neptunia*, n° 225, mars 2002, p. 34 et ss.

54. La stabilité d'un navire est la qualité qui le fait se redresser lorsqu'il est incliné transversalement sous l'action des forces extérieures. Dès que celles-ci disparaissent, le bateau vire à sa position initiale mais en raison de sa propre inertie il prend un mouvement pendulaire de roulis. Le bateau est soumis à des forces égales mais opposées le poids s'applique au centre de gravité du navire et la poussée d'Archimède appliquée contre C. Quand le bateau est en équilibre stable P. et C. sont portées sur une même verticale lorsqu'il gîte les deux forces sont parallèles égales et de sens opposées. Elles forment un angle tendant à redresser un navire dont dépend un angle de gîte au-delà duquel le bateau chavire.

55. Porque : couple très large placé tous les 6 ou 8 membrures assurant la rigidité latérale contre les déformations parallélépipédiques.

56. Pour l'intelligence de notre propos un coefficient de vitesse a été retenu.

1- Au-dessus d'un coefficient de vitesse de 0,5 qui s'applique à des navires lourds et lents (tels les péniches).

2- Entre 0,5 et 0,7 bateaux de commerce du XVIIIe siècle ou bateaux hollandais à fond plat.

3- Aux alentours de 1 coefficient de vitesse appliqué à la carène de beaucoup de caboteurs et de navires de charge du premier tiers du XIXe siècle. En ce cas, la résistance à la mer lors de l'avancement du coin avant de la coque augmente très vite et nécessite des entrées d'eau aux angles plus faibles conduisant à des épaves au tiers avant du plan de flottaison. Mais trop d'épaulement favorise l'écoulement de l'eau au préjudice de la charge. Pour remédier à cet effet, le constructeur doit balancer harmonieusement les lignes d'eau.

57. B.M.Bx fonds de la CCI Mss 666 -9 23 mars 1772 Train P. Observations faites sur différentes qualités de vaisseaux à qui par les changements que les officiers les ont trouvés susceptibles de faire en les naviguant concernant la position des mats etc. p. 80 : Le plus fort en capacité et le plus long portera

celements favorisent l'accroissement de la vitesse, alors pour des raisons liées à la stabilité, le constructeur est tenu d'approfondir le creux de la coque. La longueur de la flottaison de « la Félicité » en lège fait 18,66 m. Il en résulte que les performances ne dépassent pas au portant, la vague aidant, 5 à 6 nœuds pour descendre à 3 nœuds à l'allure du plus près bon plein⁵⁸.

Ajouté à cela le fait que, rapportées à la coque du « Vigilant » les formes de « la Félicité » ont été profondément modifiées. La rentrée a beaucoup diminuée⁵⁹. Précisons que les navires de commerce étaient protégés par un double bordage au-dessus de la ligne de flottaison entre le plancher duquel on disposait une bourre de crin afin de protéger le bois et renforcés longitudinalement sur les sabords de l'étrave à l'étambot par des préceintes extérieures⁶⁰ ajoutant 15 à 20 centimètres à l'épaisseur de la coque.

La lisse de plat-bord tend vers une ligne quasi rectiligne, la proue et la poupe étant rabaissées, Bichon procède au raccordement des lignes des flancs avec la poupe en les incurvant agréablement.

Enfin, les formes de l'arrière sont pincées, l'écusson est convexe et le tableau sur la barre d'arcasse incliné⁶¹. En fin de compte, le corps de « la Félicité » est certes l'aboutissement de traditions transmises par une génération de charpentiers de marine mais, également, intègre les apports des constructeurs étrangers. J. Bichon a fait des emprunts notamment aux « liners » américains de cette époque des micro-innovations telle la terminaison de la carène par une coulée arrière, tel le pont bas dégagé des superstructures ainsi que d'autres nouveautés portant sur le système de mâture et de voilure.

Le système de mâture

Avant de poursuivre le fil de cette étude il importe de mettre en garde le lecteur en lui rappelant que les ingénieurs de cette époque possédaient des connaissances en science nautique limitées. Ils considèrent, en effet dans leurs calculs relatifs soit à la mâture soit à la voilure l'impulsion du vent sur les voiles comme agissant sur un plan continu placé perpendiculairement à la quille et à l'horizon. Il aurait pu en réalité en être ainsi si les bâtiments n'avaient éprouvé aucune inclinaison à la mer et si les voiles si bien étarquées que leur succession fut justement considérée comme un seul et même plan, alors qu'en réalité il n'en va pas ainsi⁶².

Revenons présentement au système de mâture. Nous savons qu'au cours du XVIII^e siècle le gréement à trois mâts carrés est délaissé au profit du gréement aurique ou mixte. En outre, les techniciens ne cessent de travailler à l'allègement du dispositif de mâture. Pour illustrer nos propos trois points seulement ont été retenus : les dimensions de la mâture, la tenue des mâts et quelques combinaisons de voilure.

Il ressort de la lecture du cours de J.G.F. Bonheur, l'architecte naval bordelais, que chaque constructeur doit respecter les principales dimensions de la mâture fondée sur des principes universellement admis. En clair, il entend par cette référence l'application de la méthode du quart de nonante utilisée tant par les ingénieurs de la marine de guerre que par les constructeurs⁶³. Celle-ci fait que les mats n'ont pas la forme d'un cylindre à diamètre constant, les diamètres varient afin de répondre au mieux aux efforts que subit la pièce A ce stade d'ailleurs intervenaient des différences notables non seulement entre les constructeurs de l'Etat et marchands mais aussi entre les maîtres eux-mêmes. Une fois déterminés le petit et le grand diamètre, normalement le constructeur définit des diamètres intermédiaires de manière à obtenir un diamètre harmonieux. En fait l'architecte remarque que chaque constructeur

toujours plus aisément ces voiles que l'autre aura peine à porter au même vent et aura pour cette raison toujours plus de vitesse sur le mouvement de tangage en est doux par les moyens que j'expose. Cette même vitesse en sera moins interrompue et le sillage continuera plus régulièrement et je peux dire avec vérité que j'ai vu par expérience des flûtes hollandaise d'une assez bonne longueur par rapport à leur largeur qui allaient aussi bien de l'avant que quelques autres bâtiments meilleurs voiliers.

58. Lorsque le bâtiment fait un angle de 60 degrés avec le vent.

59. Encyclopédie méthodique de la marine, op.cit. Bourd de la Villehuet auteur de l'article « rentrée » écrit que l'une des raisons qui déterminant à supprimer la rentrée dans les bâtiments de bas bord est que la hauteur verticale de leur œuvre morte est beaucoup plus petite par rapport à leur tirant d'eau qu'elle ne l'est dans les vaisseaux.

60. Préceintes ceinture de bois qui entoure le bâtiment à différentes hauteurs et épousant les courbes particulières du navire.

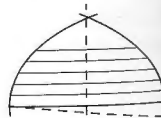
61. Barre d'arcasse est la pièce maîtresse de l'arcasse chevillée sur le contre étambot formant l'assise de la voûte.

62. Etarquer : raidir une manœuvre ou une voile.

Bourd de la Villehuet J. le Manœuvrier ou essai sur la théorie et la pratique des mouvements du navire et des évolutions navales, éditions du Layet, 1984, Le Lavandou, p. 146. Il relève à propos de la grande hauteur des mâts des vaisseaux marchands que l'expérience m'a persuadé de cette vérité qu'aussitôt que le vaisseau incline sa vitesse diminue en raison de son plan d'inclinaison.

Cf de la Rouvraye C.L.V. Annales maritimes et coloniales ou recueil des lois décrets et ordonnances sur la marine et les colonies Paris Imprimerie Royale 1820 p. 880. De l'impulsion du vent sur les voiles au plus près et du changement proposé dans la construction, l'arrimage, la mâture et la voilure par un lieutenant de vaisseau. L'auteur démontre ce que Bourd avait pressenti que du fait de l'inclinaison continue du bâtiment et de la tension peu exacte des voiles, il existe une troisième force perpendiculaire à l'horizon.

63. En AB on porte le grand diamètre puis on décrit depuis A un quart de cercle ayant pour rayon le même diamètre. La même opération est effectuée en B. Parallèlement à AB on trace le petit diamètre CD dont les extrémités doivent se trouver sur les arcs de cercle. La distance verticale séparant les deux diamètres est divisée en autant de parties que le mât et par les points de division on fait passer des droites parallèles à AB-CD : leurs rencontres avec les arcs de cercle donnent les diamètres intermédiaires.



marchand a ses recettes particulières et ne suit pas les règles. Quant à l'intéressé il est d'avis qu'il faut donner 4 lignes par pied de longueur du grand mât. En proportion du grand mât, il fixe les dimensions du mât de misaine et celle du mât de beaupré en fonction des mâts de hune et de misaine.

Pour le reste les techniciens appliquent soit des recettes ancestrales, soit des formules empruntées aux marines militaires ou étrangères.

Il est constant qu'à cette époque au mât de beaupré aboutissent les étais de misaine et les étais de hune au mât de misaine le mât de beaupré supporte donc les tensions produites sur la mâture. En cas de rupture de celui-ci l'ensemble de la mâture peut chuter. Pour renforcer le beaupré, les gréeurs le renforcent (adoption du chouquet de beaupré destiné au maintien du bâton de foc). Les mâts de misaine et de hune peuvent être à pible⁶⁴. Dans la pratique les charpentiers façonnent les mâts en affaiblissant les bois et en donnant à l'arbre la forme d'un hexaèdre puis les arrondissent à leur base⁶⁵.

Il y a lieu de s'interroger sur l'existence de la baguette de senau. Il est possible que la présence de manœuvres établies le long du mât de hune ait contraint les constructeurs à installer la baguette de senau pour le service de cette voile. Les vergues sont arrondies⁶⁶. A l'extrémité de celles-ci les gréeurs ont pratiqué trois entailles de façon à permettre de hisser les ralingues de têtère⁶⁷. Disposition qui facilite le change de situation des voiles et la manœuvre. La corne d'une voile de senau se distingue par une dimension plus importante que celle de la brigantine⁶⁸. De forts étais des haubans des galhaubans complètent le système d'attache des mâts de misaine et de hune et du grand mât à une autre partie du navire. Le gréement courant devient plus maniable, il se compose d'écoutes⁶⁹ de drisses⁷⁰ de balancines, grand bras⁷¹ et bras de vergues. Enfin notons que la voile de senau se cargue à la jonction corne baguette.

« La Félicité » portait environ 470 m² de voiles sans bonnettes et voiles de petit temps. Sachant que les constructeurs déterminaient pour chaque unité les rapports idéaux entre les possibilités de la carène et de la voilure une telle surface de voilure pour un bateau de cette taille est surdimensionnée.

Par ailleurs, les marins marchands tenaient à la qualité des voiles. Des voiliers professionnels souvent marins émérites fabriquaient des voiles robustes. La voile de senau était faite de lèzes verticales en sorte que le travail des voiles se fasse dans le même sens pareillement. Il en est de même des huniers pleins toujours difficiles à serrer. En effet, prendre les ris de ceux-ci constituait une manœuvre délicate à exécuter, l'ancienne marine y avait pourtant fréquemment recours⁷².

Un bâtiment à phare carré gouverne bien au vent arrière. En revanche, pour remonter sous le vent (allure de plus près) il ne pouvait se trouver à plus de 60 degrés du lit du vent. Aussi les navigateurs délaissèrent les gréements à phares carrés au profit des gréements auriques⁷³, car la voile aurique donnait au vaisseau la possibilité de rester à la route surtout aux allures non portantes⁷⁴ (savoir allure de plus près bon plein et plus près serré). Ils expérimentèrent aussi le gréement mixte. Ils constatèrent que la conjonction des deux types de voiles donnait au navire le meilleur rendement quel que soit le lit du vent et lui permettait de naviguer partout à la haute mer ou aux estuaires.

Il y avait un autre avantage : la voile de senau qui apportait un gain de surface substantiel était plus facilement orientable propriété qui facilitait les évolutions et virement de bord. Par temps clair une subtile utilisation des focs et de la voile de senau facilitait l'exécution de manœuvres délicates par exemple un virement vent arrière ou lof pour lof. Le déploiement des focs était susceptible d'écarter l'avant du navire du lit du vent soit en le faisant abattre⁷⁵, soit en le maintenant arrivé⁷⁶. Au cas où les voiles carrées étaient temporairement déséquilibrées, le senau poussait au contraire à l'arrière hors de la direction du vent en produisant un effet de lof sur le navire. Par temps dur, l'ancienne marine ne connaissait que la réduction de focs (faux, petits et grands focs) et des huniers⁷⁷ ainsi que le réglage des voiles d'étais pour prendre la cape⁷⁸. L'équilibrage des

64. Pible : mât taillé dans une seule pièce de bois.

65. B.M.Bx J.G.F Bonheur Mss. 1226 ; p. 12 figure de vergues. B.M.Bx 1226 p. 11 élévation latérale des mats supérieurs.

66. A.D.Gir. C 1819 Statuts particuliers des poulieurs 12 mars 1716. Il incombe aux poulieurs de réaliser les chouquets, hune, agrès, espars, etc.

67. La ralingue de têtère est celle qu'on unit à la vergue dans toute l'étendue d'un capelage à l'autre.

68. Corne : espar haut d'une voile aurique.

69. Ecoutes : cordages pour orienter les voiles.

70. Drisses : cordages pour hunes et amener les vergues.

71. Bras pour fixer l'angle d'une vergue, les grands bras étant ceux de la grande vergue.

72. A 30 m au dessus de la mer, le vent souffle plus fort que au ras de l'eau.

73. Leroy D. Nouvelle voilure proposée pour les vaisseaux de toute grandeur. Paris, chez l'auteur, an X, p. 35.

74. Rester à la route : garder au navire le cap donné.

75. Abattre : s'écarter du lit du vent.

76. Arrivé : mouvement d'un navire qui faisant route s'éloigne du lit du vent (l'abattée c'est le navire qui ne faisant pas route s'éloigne du lit du vent en revanche lofer c'est se rapprocher du lit du vent).

77. Il convient de signaler que les gabiers pour réduire la voile l'étranglaient ou prenaient des ris aux huniers.

78. Prendre la cape : par position de gros temps disposer les voiles pour faire dériver le bâtiment en créant un remous protecteur contre les lames.

voiles devenait un facteur essentiel qui permettait de tenir la cape. Nous en déduisons que dans ces conditions les innovations introduites dans le gréement des vaisseaux de commerce amélioraient la fiabilité de la conduite des bateaux. Voilà les enseignements que l'on peut déjà tirer de la lecture des plans.

Avant de répondre à la question de savoir à quelle fin pouvait être affecté un senau comme « la Félicité ». Il est nécessaire de rappeler que la flotte bordelaise s'est lancée seulement en 1775 dans les armements au grand long cours c'est-à-dire au-delà des caps de Bonne Espérance et du Horn où règnent des conditions de navigation extrême⁷⁹. En 1772, Corbun un négociant arme à Bordeaux le navire « la Bretagne » à destination du Bengale, puis en 1775, Laffont de Ladebat fait construire le navire « le Sartine » pour commercer avec les Indes⁸⁰. Alors que les anglo-américains de leur côté profitant des découvertes de Cook chassent les baleines dans les eaux de la côte chilienne dès 1775. Ils disposent de bateaux qui leur permettent d'affronter les conditions de navigation extrêmes des mers du Sud⁸¹. Leurs navires sont familiers des Bordelais avant même le déclenchement de la guerre d'Indépendance. Les constructeurs locaux les copient, font des emprunts technologiques, et appliquent à leurs propres unités les inventions américaines. Ainsi les marins gascons voyagent pour l'époque sur des vaisseaux dans le dernier état de l'art. Ils détenaient des navires plus fiables plus aptes à naviguer dans des mers difficiles. Toute la flotte profite de ces avancées technologiques y compris les navires affectés au long cours comme « le Félicité » en d'autre terme la traversée de l'Atlantique.

Conclusion

Il ressort manifestement de l'ensemble de cette étude que les constructeurs marchands avaient hérité certes des traits propres aux constructeurs médiévaux mais relevaient par certains caractères des ingénieurs de l'époque contemporaine. De plus, il semble que les intéressés aient mal vécu cet écart. Par ailleurs il est étonnant que la vogue du senau ait duré si longtemps ; sachant que la mer est un des plus durs bancs d'essai qui soient pour le matériel il est bien compréhensible que des systèmes de construction qui avaient fait leur preuve aient pu être maintenus le plus longtemps possible pour ne pas courir le risque d'autre expérimentation. Cependant ce type de bateau n'était pas indéfiniment susceptible de perfectionnement. En effet sa disparition dans les années 1810 au profit du lougre et du brick au cabotage où la goélette au long cours mieux adaptés à l'environnement maritime est significative. Sous l'impulsion des nouvelles connaissances et des progrès techniques, les navigateurs ont adopté de nouveaux moyens. La leçon essentielle que nous pouvons tirer de cette étude ; est que le dynamisme commercial bordelais sous l'Ancien Régime a été de pair avec les avancées scientifiques et techniques notamment dans le domaine de l'art nautique.

79. Au Cap de Bonne Espérance, les marins se trouvent confrontés à des conditions de navigation difficiles. Le courant provoque des vagues scélérates de 12 mètres de haut. Au cap Horn les vents soufflent en bourrasques.

80. A.D.Gir 3 J c 62 1790 : Mémoire pour le Conseil du Roi publié par le Sr Laffont de Ladebat négociant à Bordeaux relatif aux indemnités dues par le Roi sur le vaisseau « le Sartine » dans l'Inde.

81. Gibson J.R. *Otter skins, Boston Ships, China goods : the maritime fur trade of the Northwest Coast 1785-1831*. Mac Gill University Press, 1992, p. 107

Le nouvel hôtel des Monnaies d'André Portier, la rue et la nouvelle porte de la Monnaie

par Renée Leulier *

L'ancien hôtel de la Monnaie, situé à l'entrée de l'une des plus importantes portes de la ville, la porte Caillaux, était en fort mauvais état lorsque M. de Chauvelin, intendant des Finances, pria le marquis de Tourny¹ de lui faire un rapport. L'ancienne Monnaie, attenante à la Bourse avait besoin de réparations urgentes pour lesquelles les entrepreneurs demandaient une somme considérable devant laquelle l'administration reculait².

Selon l'intendant, ce bâtiment n'avait pas été édifié selon les règles de l'art et le terrain marécageux sur lequel il s'élevait ne convenait guère : l'humidité pourrissait les blocs sur lesquels la monnaie était frappée. Toute somme serait ainsi investie en pure perte et pour fort peu de temps. Il lui proposait de revendre les matériaux et surtout l'emplacement de cet hôtel, fort bien situé près de la Bourse et du port, ce terrain devait se négocier sans peine et à un bon prix auprès de négociants notamment.

Cette opération avait pour but de financer l'édification d'un nouvel hôtel des Monnaies sur un terrain au sud de la ville, dans un quartier différent et commerçant, et surtout moins coûteux et plus sain que celui de la porte Cailhau. L'investissement de 140 000 livres devait être compensé par la vente de l'ancien hôtel. Tourny pensait en confier les plans à André Portier³ son architecte, anciennement préposé par Jacques V Gabriel pour l'inspection des travaux de la place Royale⁴ et qui avait ensuite fait carrière à Bordeaux en travaillant aux embellissements de la Ville mais aussi pour des particuliers, de riches parlementaires surtout, comme Le Berton, Le Comte de Latresne ou Ruat⁵. Cet architecte présentait toutes les garanties souhaitables pour

construire ce bâtiment où l'on devait non seulement frapper la monnaie avec toute la logistique nécessaire au bon fonctionnement d'un atelier monétaire mais aussi, ce qui se révéla peut être le plus difficile, établir des logements de fonction qui satisfassent les officiers de la Monnaie.

Le ministre se rangea à des propositions aussi avantageuses pour le service du Roi. L'affaire fut au début rondement menée par le marquis de Tourny bien que l'achat des terrains se révéla moins facile et plus onéreux qu'il l'avait escompté. Les projets des embellissements de ce quartier étaient prévus depuis 1752 et l'architecte établit les plans de la Monnaie avec le plus grand soin le 30 octobre 1755. En 1757 tout était prêt, Alary, l'adjudicataire, pouvait commencer le gros-œuvre.

* Doctorante en histoire de l'art. Centre François-Georges Pariset.

1. Pariset, 1968, p.706. Louis-Urbain Aubert, marquis de Tourny, est l'intendant de la Guyenne de septembre 1743 à 1757.

2. Lhéritier, 1920, t. 2, p. 303, lettre à Chauvelin, 16/9/1755.

3. André Portier (1702-1770) est écuyer, ayant acheté une charge de contrôleur ordinaire des guerres. En 1740, il acquiert la châtellenie de Leugny avec le fief de Thuillay et autres dépendances moyennant 40 500 livres. Il a donc réuni une assez belle fortune dans l'exercice de ses fonctions et grâce à sa clientèle particulière. Au début de l'année 1759 il s'absente souvent et fini par séjourner continuellement sur ses terres en Touraine. Le nouvel intendant Charles Robert Boutin apprend en 1762 qu'il « étoit fort à son aise, et que content de jouir du fruit de son travail, il ne prétendait à aucune autre récompense » (A. D. Gironde, C 3118, 9 lettre de l'intendant Boutin au Contrôleur général Bertin, du 26 juin 1762).

4. Voir à son sujet Désert, 1908, Courteault, 1923 et Taillard, 1997.

5. Taillard, 1997, p.193-200 et Leulier, 2003, p. 225-246.

Les réparations incessantes de l'ancien hôtel de la Monnaie et le projet de bâtir une nouvelle Monnaie sur un terrain s'y prêtant mieux

Depuis le début du XVIII^e siècle, aménagements et réparations se succédaient dans l'ancien hôtel de la Monnaie, place de l'Ombrière. En 1708⁶, d'importants travaux furent entrepris puis en 1726⁷ et 1727⁸ l'hôtel fut agrandi pour permettre la construction d'un second moulin et disposer de locaux plus spacieux facilitant le travail des monnayeurs et des autres ouvriers. En 1739, d'autres réparations furent nécessaires : l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées Vimar dressa un devis le 19 février 1739 et l'adjudication des travaux fut passée en faveur d'Étienne Bussière⁹.

L'intendant Claude Boucher¹⁰ en avril 1741 pria l'architecte André Portier de vérifier les ouvrages des entrepreneurs¹¹ dans l'ancienne Monnaie¹² alors que jusqu'alors les ingénieurs du Roi¹³ avaient été jugés compétents. Selon lui un architecte présentait de meilleures garanties pour évaluer le coût des ouvrages et des matériaux.

Jeandreau, le directeur de la Monnaie, demanda en 1747 la réalisation d'améliorations indispensables pour la sûreté des fonds, l'utilité du service et la préservation de « quelques bâtimens endommagés par le dépérissement des couvertures¹⁴ ». L'intendant devait envoyer un ingénieur faire un rapport puis adresser un mémoire au Roi pour entreprendre les travaux, or rien n'avait encore été entrepris en janvier 1750 alors que le mur fermant le bureau était en mauvais état et que l'on pouvait « y faire une ouverture et voler les matières qui s'y trouveroient¹⁵ ». Quelques mois plus tard, lorsque le devis fut établi, Jeandreau souligna que ces réparations n'étaient que provisoires, la Monnaie étant située sur un terrain trop proche de la rivière, sur un atterrissement insuffisamment stable « pour résister aux efforts d'un travail continuel (...) soit parce que ce voisinage joint à différens canaux ou acqueducs dont les eaux se filtrent dans leur circonférence pourrissent les ouvrages souterrains, comme les blocs des presses et les autres ouvrages en bois (...) soit parce que tous les édifices ayant été mal construits dans le principe menacent une ruine totale et inévitable, et qu'on ne saurait les rétablir solidement sur le même local¹⁶ ». Jeandreau jugeait plus utile d'installer la Monnaie « en tout autre lieux dont le terrain soit solide et sec, ce qui pourroit se faire avec d'autant moins de dépense qu'avec le prix qu'on retireroit de la Monnoye et ce qu'il en coûtera pour les réparations indispensables, on pourroit la transporter ailleurs¹⁷ ». Il gagna le directeur général des Monnaies de France à ses vues et une proposition fut faite au négociant Colck¹⁸ qui possédait depuis quelques années une maison dont la situation et l'étendue pouvait convenir à ce projet. Colck demanda un prix jugé excessif et les choses en restèrent là¹⁹.

6. A.D.Gir. C 1199, le directeur des fortifications de la Guyenne, Fossier de Chantalou avait dressé un devis de 20 204 livres 19 sols pour des ouvrages de maçonnerie, de charpente et de couverture, de menuiserie, de ferrure et de vitrages pour réparer la Monnaie.
7. A.D.Gir. 1 200 et A.M.Bx DD 32, Arrêt du Conseil d'État du 7 mai 1726 qui précisait « que ledit hôtel de la Monnoye de Bordeaux sera augmenté et agrandi de toute l'étendue portée par le plan dressé par ledit s[ieur] de Bitry, ingénieur et en conséquence que les six échoppes occupées par ladite Monnoye ainsi que les cinq autres bâties contre le mur de la ville, la rue qui est le long desdites échoppes et la partie de la promenade publique appelée le quai Bourgeois dont l'espace marqué sur ledit plan soient et demeurent pour toujours unis audit hôtel de la Monnoye sur lequel terrain il sera construit les ouvriers, moulins, laboratoires et autres ouvrages portés audit plan. » Bitry est alors ingénieur en chef des châteaux de Bordeaux. Ces travaux furent adjugés 58 550 livres le 26 mai 1726 aux architectes Bussière et Dardan.
8. A.D.Gir. C 1199 : en 1732, ces architectes demandaient à l'intendant Boucher les 13 800 livres correspondant aux travaux supplémentaires.
9. A.D.Gir. C 1199: lettre du 26 janvier 1739 d'Orry à Boucher, arrêt du Conseil d'État du 24 mars 1739, devis de Vimar du 19 février 1739. Les travaux s'élevaient à 1 271 livres.
10. Boucher est intendant de la Guyenne de 1720 à 1743.
11. Stéfanelly, p. 7 et A.D.Gir. C 1199 : le coût des ouvrages réalisés en 1726 et 1727 paraissant excessifs Orry demande à Boucher de les faire estimer par l'ingénieur des ponts et chaussées (lettre du 14 mars 1741). Boucher lui répond le 21 avril : « Permettez moy s'il vous plait de vous représenter que le s[ieur] Vimar ne me paroît pas propre pour faire la vérification de cette espèce d'ouvrages, et il en convient luy même. Je crois que le s[ieur] Portier inspecteur des travaux de la place Royale et des autres bâtimens qui ont été faits dans cette ville par ordre du Roy conviendrait mieux pour cela. »
12. Stéfanelly, p. 7, A.D.Gir., C 1199, lettre du avril 1741 de Boucher à Orry.
13. Bitry ou Vimar.
14. A.D.Gir. C 1199, lettre du 3 janvier 1750 de Jeandreau à Tourny.
15. A.D.Gir. C 1199, lettre du 3 janvier 1750 de Jeandreau à Tourny.
16. A.D.Gir. C 1199, « Observations du Directeur de la Monnoye de Bordeaux sur le projet des réparations à faire en la dite Monnoye », 12 octobre 1750.
17. A.D.Gir. C 1199, lettre du 31 mai 1754 de Guyon à Tourny : Jeandreau envisageait dans un premier temps d'acquérir la maison du négociant Colck mais le prix demandé était excessif.
18. Butel, 1974, p.133, 287 et 328 : Colck était un commissionnaire spécialisé dans l'exportation des vins tels les Beyermann, Streckeyen, Harmensen ou Bethmann. Thomas Colck payait une capitation de 432 livres en 1777 faisant partie des 8 négociants capités à 400 livres et plus comme Paul Nairac, Barton, Jean Delap, Jean-Philippe Weltner, François Bonnaffé, Pierre-Boyer-Metzler et Zimmermann, Jacob Sandilands. François de Lamontaigne frappé des mariages entre les négociants et les robins relata la mort du « marchand de vin » Thomas Colck en 1770 qui venait de se marier l'année précédente à la fille du conseiller de Paty. Ce négociant était donc fortuné ce qui explique la valeur de son bien et de sa répugnance à s'en séparer.
19. A.D.Gir. C 1199, lettre du 31 mai 1754 de Tourny à M. Guyon, Directeur général des Monnoyes de France, minute. Guyon répondit le 23 juin qu'il n'avait pas communiqué les rapports de Jeandrot et de Tourny dans la crainte que le Garde des sceaux ne veuille fermer la Monnoye de Bordeaux et il désirait un devis pour « expliquer la nature et la nécessité de chaque espèce d'ouvrage ».

Néanmoins les travaux d'entretien se poursuivaient : en janvier 1751, Blaize Jeandreau signala le mauvais état du pavé de la cour et du portail de l'hôtel des Monnaies, Vimar jugea ces réparations indispensables²⁰.

Par ailleurs, le juge-garde de la Monnaie, Pelligneau, se plaignait auprès du contrôleur général Machault²¹ de son logement trop petit, de l'état de la toiture, des cheminées et des croisées²². Le directeur de la Monnaie répondit que ce logement n'avait pas été entretenu²³ par le précédent juge-garde et que Pelligneau l'avait fait occuper par des personnes étrangères et des chiens de chasse²⁴ ! Pelligneau fit ensuite tout ce qui était en son pouvoir pour contrecarrer l'installation de la Monnaie dans un autre lieu. Il semble qu'il soit l'instigateur du mémoire des prévôts des monnayeurs adressé à Tourny en 1751 où ils accusaient Jeandreau d'avoir déplacé les latrines dans la cour des monnayeurs alors que « sortant suant de leur travail » ils étaient exposés à un « coup de vent qui leur causeroit la mort²⁵ » et d'avoir fait aussi démolir un mur de 10 pieds de haut « qui fermoit au public la vue de la fabrication des espèces ». Or les prévôts des monnayeurs de la cour avaient donné des ordres stricts « depuis l'événement arrivé à la Monnoye de Besançon où le Directeur lui-même faisoit de la fausse monnoye » ! Vimar dépêché par l'intendant écrivit « les plaintes du s[ieur] Liraudein m'ont paru si mal fondées dimanche lorsque je me transportoy sur les lieux pour en reconnaître les sujets que je croirois employer inutilement du tems à y répondre »²⁶. Ces luttes intestines entre les monnayeurs et le directeur de la Monnaie se poursuivirent et retardèrent l'installation de la Monnaie dans le nouveau bâtiment.

En 1754, l'intendant fut prié par Guyon, directeur général des Monnaies de France, de transmettre un projet d'arrêt incluant les réparations jugées pressantes²⁷ par Jeandreau et celles concernant les dépenses d'entretien du logement de Pelligneau qui prétendait ne pouvoir les réaliser alors que l'édit de juin 1696 l'y obligeait²⁸. Bien que les réclamations du deuxième juge-garde de la Monnaie, Pelligneau, fussent irrecevables, il eut gain de cause en multipliant les placets, les réclamations mais aussi en nuisant au bon fonctionnement de ce service en usant de ce prétexte pour s'absenter²⁹. Le 4 octobre 1754, Vimar dressa un devis qui s'élevait à 5 203 livres 10 sols³⁰. Voisin accepta d'exécuter ces ouvrages³¹ mais refusa de se charger du remplacement des presses qu'il pensait ne pouvoir trouver en province³².

Le 20 mai 1755, M. de Chauvelin demanda à Tourny de lui indiquer le nom des officiers et des employés de la Monnaie, l'état des bâtimens et l'évaluation des réparations à envisager³³. L'intendant ne lui répondit qu'en septembre, il ne pouvait l'éclairer sur les offices qui étaient anciens, les bâtimens étaient en mauvais état et il ne fallait pas moins « de

30 à 35 000 livres pour les réparer convenablement, qu'encore ils n'auroient jamais toute la solidité désirable, à cause du vice de la p[remière]re construction et de celui du terrain³⁴. » En revanche, Tourny se flattait de pouvoir installer la Monnaie sur un autre emplacement « dans un quartier différent et commerçant, qui, tout bâti à neuf et sur un terrain solide, ne reviendra pas à 140 000 livres, y compris l'achat de ce terrain de plusieurs particuliers, et suivant le devis estimatif qui en a été dressé avec une intelligence et grande exactitude³⁵ ». L'intendant montrait tout le respect qu'il éprouvait vis-à-vis de son architecte André Portier, il ajoutait « Je vous ay, Monsieur, montré les plans, profils et élévations, je crois que vous avez

20. A.D.Gir. C 1199, rapport de Vimar, ingénieur du Roi, à Tourny du 19 janvier 1751. La suppression du mur qui partageait la cour rendait la réparation du pavé indispensable. Dardan refit du pavage peu après, Bonfin vérifia ces ouvrages le 11 mars 1751. L'architecte Richefort se chargea du portail le 14 octobre 1751, les réparations s'élevaient à 356 livres 2 sols 6 deniers. D'autres ouvrages furent réalisés à l'hôtel des Monnaies le 8 décembre par Chevay pour un montant de 284 livres 10 sols (A.D.Gir. C 1199).
21. Jean-Baptiste Machault d'Arnouville fut président du Bureau du commerce puis devint contrôleur général des Finances (1745-1754).
22. A.D.Gir. C 1199, lettre de Machaut à Tourny du 8 août 1750. Jean-Antoine Pelligneau présenta un autre placet pour le même objet en 1752 (A.D.Gir. C 1199).
23. A.D.Gir. C 1199, « Réponse à la requête de Pelligneau du Directeur de la Monnaie de Bordeaux » : ces logements étaient attribués aux officiers des Monnaies à condition qu'ils assurent leur entretien.
24. A.D.Gir. C 1199, « Réponse à la requête de Pelligneau du Directeur de la Monnaie de Bordeaux ».
25. A.D.Gir. C 1199, « Mémoire à Monseigneur le marquis de Tourny, intendant de Bordeaux des prévôts des monnoyeurs de la Monnoye de Bordeaux », s. d.
26. A.D.Gir. C 1199, rapport de Vimar du 19 janvier 1751.
27. A.D.Gir. C 1199, lettre de Guyon à Tourny du 18 septembre 1754 : seules les réparations concernant le monnayage et la chambre des délivrances devaient être exécutées.
28. A.D.Gir. C 1199, lettre de Guyon à Tourny du 7 mai 1754.
29. A.D.Gir. C 1199, lettre à Tourny du 15 septembre 1754.
30. A.D.Gir. C 1199, extrait des registres du conseil d'État du 19 janvier 1755.
31. L'une d'elles servait à la fabrication des écus et l'autre à celle des louis (A.D.Gir. C 1199, lettre de Jeandreau du 12 octobre 1750).
32. A.D.Gir. C 1199, lettre de Tourny au Contrôleur général, du 2 juillet 1755 : selon l'entrepreneur Voisin, ces trois presses « de bois de chêne (10 pieds de long chaque, deux de 30 pouces et la troisième de 25 d'équarrissage) destinées pour les deux presses des écus de 6 livres et pour celle des louis », ne pouvaient se trouver en province.
33. A.D.Gir. C 2406, lettre du 20 mai 1755 de M. de Chauvelin à M. de Tourny, minute.
34. A.D.Gir. C 2406, lettre du 16 septembre 1755 de Tourny à Chauvelin, minute.
35. Lhéritier, 1920, t. II, p. 303.

été content. Je vous en ay aussi fait voir le détail estimatif et le mémoire des terrains qu'il faut commercer par acquérir». Tourny avait probablement profité de l'un de ses séjours à Paris pour montrer les projets au Contrôleur Général et lui donner toutes les explications de vive voix. L'intendant reprenait ainsi les arguments utilisés précédemment par Jeandreau mais avait trouvé un moyen abordable de changer l'emplacement de la Monnaie.

Tourny demandait seulement à M. de Chauvelin de l'autoriser « par une simple lettre à acquérir pour le Roy le terrain à ce destiné et à en prendre comme par emprunt les deniers qui iront à 20 ou 24 000 livres dans la caisse de l'excédant des 2 sols pour livres (...) qui ne feront faute à personne pendant le temps qu'il sera nécessaire » néanmoins, une fois ces terrains achetés, Tourny demandait « pour mettre les choses en règle un projet d'arrêt du Conseil qui autorisera les acquisitions des terrains, ordonnera d'y bâtir la Monnoye d'après les plans et devis approuvés et de vendre l'ancienne, dont le prix servira à construire les nouveaux bâtimens, je vous promets d'arranger cela de façon que vous y trouverez économie, bon ouvrage et point d'embarras, tout même pourra à bien avancé dans le cours de l'année prochaine³⁶ ».

L'achat des terrains et l'adjudication des ouvrages de la nouvelle Monnaie

L'achat des terrains

Tourny avait souligné que ce nouvel établissement construit à neuf, sur un emplacement solide, ne souffrirait pas des mêmes vices de construction que le précédent. L'achat des terrains et l'édification de ce nouveau bâtiment devaient être financés par la vente de l'emplacement de l'ancienne Monnaie et celle de ses matériaux de construction. L'opération ne devait pas être déficitaire et le nouvel hôtel offrirait l'avantage de ne pas avoir besoin de travaux d'entretien avant longtemps.

Le terrain choisi par l'intendant était occupé par des corderies⁴⁰. En accord avec M. de Chauvelin, il acheta les premiers emplacements alors que l'affaire ne s'était pas encore ébruitée. Les premières cessions se firent aisément : l'intendant obtint trois terrains à 24 livres la toise superficielle les 4 janvier, 5 et 27 avril 1756⁴¹ avant que l'arrêt du Conseil d'État n'encouragea les spéculations⁴². Les terrains acquis formaient les deux cinquièmes de la surface du futur hôtel.

Par l'arrêt du Conseil d'État du 17 juin 1756⁴³ Louis XV autorisait la construction d'un nouvel hôtel de la Monnaie « rue des Capucins, et en conformité des plans qui ont été dressés, pour ensuite vendre le terrain et les bâtimens qui composent

Ce nouvel établissement coûtait moins cher que l'ancien nécessitant encore des réparations et le terrain près de la porte Caillhau pouvait être revendu 120 à 130 000 livres³⁷. Il ne faudrait ajouter qu'une vingtaine de livres pour que le Roi puisse disposer d'un nouveau bâtiment. La caisse des 2 sols pour livres pouvait fournir si besoin un appoint. Par ailleurs, s'il changeait d'avis et ne voulait plus y faire bâtir la nouvelle Monnaie, M. de Chauvelin n'aurait selon Tourny aucune peine à revendre un terrain dont la valeur ne ferait que s'accroître grâce aux embellissements qui commençaient à se développer dans ce quartier. L'intendant recommandait aussi de « l'acquérir sans que l'on sache pourquoi³⁸ » pour ne pas se prêter au jeu de la spéculation.

Quelques années auparavant, ce quartier sud de la ville, avait été transformé par le percement de la porte des Capucins qui reliait une vaste place vers la campagne et une autre, plus petite, à l'intérieur de la ville. Elles étaient bordées de maisons aux façades uniformes dessinées comme la porte par l'ingénieur de la ville Montégut et construites par Jean Alary qui s'était porté adjudicataire³⁹. La rue des Capucins, l'ancienne rue Traversanne, était située près de l'église Sainte-Croix, là où Portier quelques années plus tôt avait travaillé au percement de rues.

la Monnoye actuelle⁴⁴ ». Il autorisait également Tourny à faire « l'acquisition du surplus dudit terrain dont les propriétaires seront tenus de lui en passer vente et délaissement de gré à gré,

36. A.D.Gir. C 2406, lettre du 16 septembre 1755.

37. Leulier, 2003, p. 207-224.

38. Lhéritier, t II, p. 304 et A.D.Gir. C 2406, lettre de Tourny à Chauvelin du 16 septembre 1755.

39. Taillard, 1997, p. 103-105.

40. Waldt, p. 121 et A.D.Gir. C 1200. Actuellement 4 place Léon Dupuit.

41. A.D.Gir. C 3 246, : les 4 janvier et 27 avril 1756 furent acquis deux emplacements, celui de la demoiselle Jeanne Lamarque de 182 pieds de longueur sur 16 pieds 6 pouces de largeur pour 2 400 livres et celui du sieur Ravezies de 410 toises 1 pied 1 pouce 6 lignes de superficie, 7 558 livres 5 sols. Celui du sieur Cholet, trésorier de la Ville fut acquis le 5 avril moyennant 3 800 livres, il mesurait 32 toises de longueur sur 4 de largeur. Tous les actes de vente furent passés chez maître Duprat.

42. A.D.Gir. C 1200 et A.M.Bx, DD 32, arrêt du Conseil d'État du 17 juin 1756.

43. A.D.Gir. C 1200 et A.M.Bx, DD 32, « arrêt du Conseil d'État du Roy, pour la construction d'un nouvel hôtel de la Monnaie dans la ville de Bordeaux, du 17 juin 1756 ».

44. A.D.Gir. I 200 et A.M.Bx, DD 32, arrêt du Conseil d'État du 17 juin 1756.



Fig. 1. - Plan de l'atré, détail.

sur le même pied que leurs voisins ont vendu le leur, si mieux, ils n'aiment à dire d'experts dont ils conviendront, sinon par luy nommé d'office, et ce prix payé des deniers de la caisse de l'octroi des deux sols pour livres⁴⁵ ». Les marchés passés par Tourny furent ainsi ratifiés et il fut autorisé à poursuivre ses négociations. L'intendant se vit aussi attribuer la connaissance de toutes les contestations relatives à l'entreprise projetée⁴⁶.

Restaient à obtenir trois autres emplacements dont les propriétaires répugnaient à se défaire. Néanmoins, les 5 et 20 août 1756, les actes de vente furent passés avec la demoiselle Fondeville, épouse du sieur d'Armagnac⁴⁷ qui céda 70 toises et 6 pieds de superficie pour 2 105 livres⁴⁸ ; le sieur Bernard de Gensac⁴⁹ vendant 89 toises 22 pieds de superficie, 2 688 livres 6 sols et le bourgeois et négociant Jean Leris qui monnayait ses trois emplacements 9 115 livres⁵⁰.

L'ensemble des terrains coûtèrent 27 666 livres 11 sols⁵¹. L'opération se fit moins aisément que Tourny ne l'avait prévu, l'un des vendeurs, Ravezies, l'avait mis en demeure d'acheter la totalité de son bien. L'arrêt du Conseil d'État du 25 janvier

45. A.D.Gir. I 200 et A.M.Bordeaux, DD 32, arrêt du Conseil d'État du 17 juin 1756.

46. Lhéritier, 1920, p. 304.

47. A.D.Gir. C 3 246.

48. A.D.Gir. I 200 : le contrat fut passé devant maître Duprat le 5 août 1756.

49. A.D.Gir. I 200 : l'avocat Bernard de Gensac demanda qu'il soit procédé à une expertise pour le toisé et la valeur du terrain. Le marquis de Tourny nomma Michel Voisin comme expert du Roi tandis que la partie adverse prenait François Bousignon. Les deux architectes étant d'un avis différent Allary fut nommé comme tiers expert. Les divergences provenaient de l'estimation du prix du terrain : Voisin l'estimant 34 livres la toise superficielle puisque les terrains restants à Bernard de Gensac allaient prendre de la valeur grâce aux embellissements qui allaient être faits tandis que Bousignon, se basant sur le prix de vente du terrain dans les faubourgs allant de 25 à 45 livres la toise carrée l'estimait à 40 livres. Alary le 3 août 1756 trancha en faveur d'un prix moyen, 30 livres la toise.

50. A.D.Gir. I 200 : ces trois emplacements rassemblaient 303 toises 30 pieds payés 30 livres la toise, le premier de 100 toises 19 pieds de superficie, le second de 109 toises 1 pied et le troisième, à peine plus petit, de 94 toises 10 pieds. La vente fut réalisée le 20 août 1756.

51. A.D.Gir. C 1202 et A.M.Bx, DD 32, arrêt du Conseil d'État du 25 janvier 1757.

1757 prévoyait la revente au plus offrant des emplacements inutiles pour la construction de la nouvelle Monnaie et Tourny pouvait espérer les revendre à profit lorsque le quartier serait revalorisé par les embellissements qu'il comptait y faire.

Le 24 mars 1757, le nivellement des environs de la nouvelle Monnaie s'acheva : les pentes pour le pavage des rues et l'établissement de la Monnaie furent alors établies⁵² (fig 1).

L'adjudication des ouvrages à Jean Alary

Le 25 septembre 1756⁵³, sous la présidence de Tourny eut lieu « l'adjudication au rabais des ouvrages de maçonnerie, charpenterie, serrurerie, vitrerie (...) pour la construction d'un nouvel hôtel de la Monnaie (...) suivant les plans et devis qui ont été dressés par le s[ieu]r Portier, inspecteur des travaux de la place Royale et autres de la ville le 30 octobre 1755⁵⁴ ». Jean Alary⁵⁵, maître architecte, proposa de faire la construction des bâtiments « moyennant le prix et somme de 101 800 livres⁵⁶ ». Il présenta pour caution Jean Laclotte, également maître architecte, et Jean Béziat⁵⁷, maître charpentier de haute-futaie, comme « certificateur »⁵⁸. L'arrêt du Conseil d'État tenu à Versailles le 25 janvier 1757 autorisa cette adjudication et l'édifice fut construit entre 1757, lorsque Jean Alary reçoit un premier versement de 10 000 livres le 27 février⁵⁹ et 1758⁶⁰.

Les circonstances n'étaient cependant plus aussi favorables aux embellissements entrepris par le marquis de Tourny, les magistrats municipaux étaient mécontents des dépenses qu'il engageait dans les multiples entreprises qu'il multipliait pour le « bien public » et l'embellissement de la ville. Ils rendirent un arrêt le 15 février 1755 qui suspendait tous les « ouvrages de pur agrément de même ceux qui peuvent être utiles dans la suite à l'exception de ceux qui regardent la place Royale, la commodité et la sûreté du port et les conduites des fontaines⁶¹ ». Ils entravaient ainsi la bonne marche des travaux en accusant l'intendant, de façon voilée, de dilapider les finances municipales. Tourny partit à Versailles pour plaider sa cause auprès du Contrôleur général des Finances et obtint du Conseil d'État le 28 avril 1755 l'annulation de cet arrêt. Les jurats firent appel au Conseil d'État mais leur démarche fut sans effet et un nouvel arrêt daté du 25 septembre confirma le précédent. Une ordonnance du 26 novembre 1756 autorisa les travaux qui ne purent toutefois commencer qu'au printemps 1757.

C'est dans cette conjoncture difficile que Tourny, le 18 juillet 1757, résigna ses fonctions d'intendant en faveur de son fils Claude-Louis. En devenant conseiller d'État en 1755, il obtint la survivance de sa charge pour son fils qu'il avait associé à son administration durant les dernières années de son séjour en Guyenne⁶². Lorsqu'il arriva à Bordeaux dans le courant de l'année 1757, son influence se fit immédiatement

sentir dans les affaires religieuses : les constructions et les réparations d'églises se multiplièrent tandis que des mesures plus sévères étaient prises contre les protestants⁶³. Sa piété l'engagea à consacrer toute son énergie au projet de Saint-Louis des Chartrons mais il dut aussi mener à bien les ouvrages de la nouvelle Monnaie. Il continua à recourir aux services d'André Portier qui lui écrivit le 6 août 1757 : « je me flatte (...) que vous voudrez bien m'accorder les mêmes faveurs que M[onsieur] votre père a toujours eus pour moi. Je tâcherai de les mériter par mon exactitude⁶⁴ ».

L'entrepreneur Jean Alary ne reçut 3 724 livres 6 sols 6 deniers sur la caisse des deux sols pour livres sur les marchandises entrantes et sortantes de la généralité, pour solde de tout compte, que le 15 août 1762⁶⁵ bien après l'achèvement du bâtiment.

Le nouvel hôtel de la Monnaie

André Portier établissait dès octobre 1755 les plans de ce nouvel hôtel (fig. 2). Comme à l'accoutumée, il en dressa le détail avec le plus grand soin. Au rez-de-chaussée, du pavé de Barsac devait être employé dans le passage, le corps de logis qui communiquait avec les bureaux, le bas des escaliers, les lieux mais aussi dans les fonderies de l'argent et de l'or, la salle du blanchiment, celle de la marque, le « bureau pour délivrer aux ajusteurs et monnayeurs », la salle du monnayage, la forge

52. A.D.Gir. I 200, du 24 mars 1757.

53. A.D.Gir. C 1200 et F. Beaudet, p. 26.

54. A.D.Gir. C 1200, adjudication au rabais des ouvrages de maçonnerie, charpenterie, serrurerie, vitrerie (...) pour la construction d'un nouvel hôtel de la Monnaie du 25 septembre 1756.

55. A.D.Gir. C 1200, il habitait rue des Faures, paroisse Saint-Michel.

56. A.D.Gir. C 1202 et A.M.Bx, DD 32, arrêt du Conseil d'État du 25 janvier 1757.

57. A.D.Gir. C 1200, Béziat était domicilié rue Notre-Dame, faubourg Saint-Seurin. Il répond régulièrement aux adjudications pour les embellissements de la ville de Bordeaux, notamment l'église Saint-Louis aux Chartrons.

58. Franck Beaudet a étudié Jean Alary, un architecte qui fut en rapport avec les Laclotte, cette famille d'architectes qui fit les délices de Philippe Maffre. Les Laclotte étaient d'importants personnages de cette communauté.

59. A.D.Gir. G. 3246² : « payé aux ci-après nommés pour la construction du nouvel hôtel de la Monnaie suivant vingt et une ordonnances de Mgr l'intendant ci-après détaillées et quittancées et rapportées ».

60. F. Beaudet, p. 54. En 1758 la distribution des logements n'était cependant pas encore définie.

61. Fourché, 1904, p. 47-48.

62. Lhéritier, 1920, t. II, p. 517-520.

63. Lhéritier, 1920, t. II, p. 526.

64. Pariset, 1968, p. 578.

65. A.D.Gir. C 3246², caisse des deux sols pour livres des années 1757-1758.

du graveur puis les bureaux de la délivrance, du change, du dépôt des matières et celui du directeur. Certaines pièces des logements comme la cuisine, salle à manger du directeur, la loge du suisse, la chambre de l'essayeur, celle du palefrenier, le cabinet et les deux pièces de l'appartement du graveur avaient aussi un sol de pavés de Barsac⁶⁶. Pour la cour, des passages et des écuries on employa 20 000 pavés de Blaye. Le corps de logis principal était couvert d'ardoises – hormis les lucarnes – tandis que les ailes et les petits bâtiments recevaient une couverture de « thuille à canal ».

Il s'agissait pour l'architecte André Portier de répondre à un programme complexe, le bâtiment devant réunir les logements du directeur, des officiers et des employés de la monnaie qui répondaient à leurs grades et à leurs désirs mais aussi la réalisation de toute une suite de locaux à destination précise et qu'il fallait agencer en fonction du monnayage. Il s'agissait donc de dessiner les plans de logements agréables mais aussi d'une série de pièces fonctionnelles. Le nouvel hôtel de la Monnaie était construit avant tout pour « abriter les ateliers monétaires, le contrôle, le dépôt des métaux et les logements des principaux fonctionnaires » comme le rappelle Philippe Maffre⁶⁷. Portier en était conscient, il avait noté sur une feuille les indications dont il devait tenir compte pour organiser correctement son plan⁶⁸.

On entre dans l'ancienne Monnaie par un passage voûté qui conduit à une cour rectangulaire. Le corps de logis principal est formé d'une façade sur la place et de deux ailes en retour d'équerre qui se prolongent par deux autres ailes en léger retrait. Un petit bâtiment derrière lequel prend place une autre cour ferme cette première cour tandis qu'à main gauche, au bout de l'aile, un corridor mène à une cour et à des pièces annexes. Le directeur et le contrôleur⁶⁹ avaient leurs appartements au premier étage avec des pièces disposées dans le corps de logis principal et les deux dernières dans les ailes en retour. À cet étage également on trouvait l'« essayerie » et une pièce attenante, la chambre du serrurier, le laboratoire. Des appartements occupaient les mansardes. Les moulins et le monnayage étaient établis dans les ailes en retour sur la cour tandis que le blanchiment, la chambre des lavures et les fonderies étaient réunies dans le corps de logis principal.

Portier nota précisément l'« état de la distribution faite par M. de Tourny, Intendant de Guyenne dans le nouvel monnayage de Bord[eau]x, tant des ouvriers que des logements des officiers en vertu de l'arrêt du Conseil des 9 février et 3 mars 1759 :

Dans le corps de logis au rez-de-chaussée en entrant dans led[it] hôtel est un passage voûté qui conduit dans la grande cour. À gauche dud[it] passage est le bureau du change ensuite le bureau des matières et en suivant le bureau particulier du Directeur.



Fig. 2. - A.M.Bx V-A-32, plan de l'hôtel de la Monnaie.

66. A.D.Gir. C 1200, détail des ouvrages de la Monnaie.

67. Flohic, t. I, p. 286.

68. Voir annexe n°4.

69. A.D.Gir. C 1201, on connaît plus précisément la distribution du logement occupé par le contrôleur se situant sur la gauche au premier étage : « une chambre sur la façade de la cour de 16 pieds et demy de large sur autant de long avec deux croisées et une cheminée, un cabinet à la suite sur la même façade de 6 pieds et ½ de large sur 9 pieds de long avec une croisée. Une autre chambre à la suite sur la même façade de 20 pieds 8 pouces de large sur 15 pieds et ½ de long avec deux croisées et une cheminée. Une chambre sur la façade de la cour de 17 pieds 8 pouces de large sur 11 pieds 4 pouces de long avec une croisée et une cheminée. Une souillarde servant de passage pour aller à la cuisine de 5 pieds de large sur 9 pieds de long, prenant jour sur la cour. Une cuisine prenant jour sur la rivière de 11 pieds de large sur 15 pieds 8 pouces de long. Une chambre au-dessus de la cuisine de la même étendue prenant aussi jour sur la rivière avec une cheminée. Toutes les sept pièces sont renfermées ensemble, ne communiquent avec aucun logement. Il y a de plus dépendant du même logement une grande chambre au troisième étage sur le devant et une petite au même étage sur le derrière. »

En retour dud[it] corps de logis et dans l'aisle à gauche en entrant est un escalier qui monte au 1^{er} étage et au second, ensuite dud[it] escalier, le bureau pour recevoir les lames du moulin et des cizailles en suivant la salle à manger du Directeur et un corridor qui y conduit.

À droite dud[it] passage, aussi dans le corps de logis, est la loge du suisse ensuite le logement de l'essayeur⁷⁰ composé de cinq pièces tant grandes que petites compris la cuisine qui est détachée dud[it] logement.

En retour, dans l'aisle à droite, est un autre escalier qui monte aussi au 1^{er} étage et au second, ensuite dud[it] escalier est le parquet, le bureau de la délivrance des juges et un corridor qui y conduit et à côté la cuisine de l'essayeur et la forge du graveur éclairées par une petite cour triangulaire.

Dans le corps de logis au 1^{er} étage, au-dessus du passage d'entrée et des bureaux suivant est le logement du Directeur tant au 1^{er} étage qu'au second. Led[it] 1^{er} étage composé d'une p[eti]t[e] antichambre, trois chambres, deux petits cabinets et une petite garde-robe et le second étage composé de cinq pièces tant grandes que petites, et dans l'aisle en retour, au-dessus du bureau des cizailles et de la salle à manger du Directeur est le logement du contrôleur composé au 1^{er} étage d'une p[eti]t[e] antichambre, deux chambres et un cabinet et au second d'un corridor, deux chambres et un cabinet.

Au-dessus du logement de l'essayeur et de la loge du suisse, dans le corps de logis, tant au 1^{er} étage qu'au second est le logement du premier juge. Led[it] 1^{er} étage composé de trois pièces et un corridor et le second étage de quatre pièces tant grandes que petites et un corridor.

Et dans l'aisle en retour, au-dessus du parquet et du bureau de la délivrance des juges, tant au 1^{er} étage qu'au second est le logement du second juge. Led[it] 1^{er} étage composé d'une petite antichambre, deux chambres et un cabinet.

Au de là de l'aisle à gauche en entrant au rez-de-chaussée est une autre aisle séparée par un passage ou cour dans laquelle d[ite] aisle est la cuisine du Directeur et dans une petite cour à côté les latrines.

Ensuite, de lad[ite] cuisine dans lad[ite] aisle est la chambre des lavures, la fonderie de l'argent et la fonderie de l'or au-dessous de laquelle il y a une cave pour y mettre le charbon. En suivant est l'essayerie, la remise du Directeur et un bûcher. À côté dud[it] bûcher est une petite cour à fumier dans laquelle il y a des latrines.

En suivant et dans une aisle ayant face sur la grande cour est l'écurie, à côté une sellerie dans laquelle est un petit escalier qui monte au grenier à foin au-dessus de lad[ite] écurie.

Dans la même aisle et joignant lad[ite] écurie est un passage, ensuite les moulins au bout desquels il y a un petit escalier qui monte au laboratoire au-dessus desd[its] moulins.

Dans le corps de logis au fond de la grande cour est le blanchiment et la chambre des machines ou la marque sur la tranche.

Sur une autre petite cour placée au derrière dud[it] blanchiment est la forge du Directeur, ensuite celle du graveur, des monnayeurs éclairée par une petite cour dans laquelle il y a des latrines.

Ensuite de la forge du graveur, des monnayeurs est un escalier qui monte au logement du graveur qui est au-dessus de la forge du Directeur et de la chambre des machines. Ensuite le monnayage, une forge pour les monnayeurs, un bureau de la livraison aux monnayeurs et un passage qui communique dans le bureau de la délivrance des juges⁷¹.

Au-dessus dud[it] monnayage et de la d[ite] chambre sont les ajusteries de l'argent, de l'or et une autre chambre pour les monnayeurs dans lesquelles on monte par le susd[it] escalier au-dessous duquel il y a des latrines⁷² ».

Une fois le bâtiment de la Monnaie achevé, l'inspecteur de la place Royale note dans un procès-verbal des précisions supplémentaires :

« Nous avons été ensuite dans le corps de logis du fond de la grande cour où est le blanchiment et la marque sur tranche.

Sur une autre petite cour placée au derrière dud[it] blanchiment est la boutique du serrurier et son logement au-dessus. À côté de la boutique est un petit escalier pour y monter et joignant il y en a un autre qui monte aux ajusteries de l'argent, de l'or, à une chambre pour les monnayeurs et ajusteurs et au parquet au greffe. Au-dessous duquel escalier sont les latrines pour les monnayeurs et dans une petite cour à côté d'autres latrines pour le serrurier.

70. A.D.Gir. C 1201, Portier avait noté un « *Projet de distribution des logements des officiers dans l'hôtel de la nouvelle Monnaie* ». Il distinguait clairement les logements en fonction de leur futurs occupants : « Pour le graveur, le rez-de-chaussée de la façade sur la place avec sa forge dans la cuisine. Pour un des juges, l'appartement du rez-de-chaussée du détour de la cour. Pour le contrôleur, le premier étage de la façade sur la place et au détour de la cour. Pour l'autre juge, le second étage au détour de la cour avec une chambre et la cuisine sur la façade de la place. Pour l'essayeur, le second étage de la façade sur la place au-dessus du logement du Directeur. Pour l'essayerie, la pratiquer au second étage sur la façade, attendant l'appartement de l'essayeur, l'entrée duquel il convient qu'il ait par l'escalier de l'aisle droite en entrant dans l'hôtel. »

71. Au lieu de : « en suivant est le monnayage et une chambre à côté pour les monoyeurs qui a communication dans le bureau de la délivrance des juges. »

72. A.D.Gir. C 1200, « *État de la distribution faite par M. de Tourny, intendant de Guyenne, dans la nouvelle Monnaie de Bord[eau]x tant des ouvriers que des logements des officiers en vertu de l'arrêt du Conseil des 9 février et 3 mars 1759.* » Ce texte est entièrement rédigé de la main de Portier.



Fig. 3. - Hôtel de la Monnaie côté rue.



Fig. 4. - Hôtel de la Monnaie côté cour.



Fig. 5. - Hôtel de la Monnaie côté cour.



Fig. 8. - Fenêtre de l'étage de comble.

Fig. 6. - Hôtel de la Monnaie côté cour.



Fig. 7. - Hôtel de la Monnaie, fronton.



Fig. 9. - Porte de la Monnaie.

Fig. 10. - Rue de la Monnaie.



Fig. 12 et 13. - Avant-corps de ferronnerie.



Dans une autre aïse et à côté dud[it] escalier est le bureau pour délivrer aux monnoyeurs et ajusteurs, ensuite le monnayage dans lequel est une forge commencée pour les monnoyeurs et au-dessus sont les ajusteries de l'argent et de l'or. Dans ledit[it] monnayage y a été faite une petite cour pour enfermer les flaons et les équipages des monnoyeurs et à côté dud[it] monnayage est un corridor qui conduit au bureau de la délivrance ensuite dud[it] bureau est le logement de l'essayeur composé de cinq pièces tant grandes que petites dont trois avec cheminées et à côté dud[it] logement est un escalier qui fait face à l'autre escalier et qui monte aussi au premier étage et au second.

Aussi joignant le logement est une petite cour qui sert à donner du jour à la cuisine et à des latrines qui sont à côté ⁷³ ».

André Portier a pris le même soin dans la distribution des caves : « au bas de l'escalier de l'aïse à gauche en entrant est un corridor qui conduit à la cave du contrôleur qui est sous la salle à manger du Directeur.

Du même corridor on entre dans une des caves du Directeur qui est sous le bureau des cizailles, au-dessous dud[it] escalier est un petit caveau pour le contrôleur et sous le bureau parti-

culier, le cabinet du Directeur, le bureau des matières et celui du change est (sic) deux autres caves pour le Directeur au bas de l'escalier de l'aïse à droite en entrant dans le corps de logis est la cave du premier juge qui est sous une partie du logem[en]t de l'essayeur, ensuite celle du graveur sous led[it] logement et un petit caveau sous un escalier. Au bas du même escalier est un corridor qui conduit à la cave de l'essayeur qui est sous le parquet et à celle du second juge sous le bureau de la délivrance des juges ⁷⁴ ».

Cet édifice fonctionnel évite toute décoration superficielle (fig. 4, 5 et 6), seul un cartouche dans lequel devaient prendre place les armes du Roi (fig. 7) est disposé au-dessus de la porte d'entrée ⁷⁵. Il somme l'avant-corps central encadré de pilastres à refends et décroché par rapport à l'ensemble de la façade par un léger ressaut. De part et d'autre de cet avant-corps sont disposées au rez-de-chaussée et à l'étage noble des baies aux chambranles moulurés à crossettes tandis que Portier réemploie aux encadrements des fenêtres de l'étage de comble de l'hôtel de la Monnaie (fig. 8) « les modifications d'Ange-Jacques Gabriel pour les guichets de la porte de Bourgogne présentent des modillons à glyphes ⁷⁶ ». La façade est centrée pour être vue de la porte de la Monnaie, les baies sont donc inégales de part et d'autre de l'avant-corps central.

Les contestations sans fin des usagers de la Monnaie et les multiples réaménagements de l'édifice

Le directeur de la Monnaie, Jeandreau proposa des modifications sensées. Il désirait « pour le bien du service de la Monnoye que la cave qui a été bâtie dans le nouvel hôtel pour renfermer le charbon servant à fondre l'or et l'argent soit pavée ou carrelée », le charbon prenant vite l'humidité ce qui « lui ôte sa force et cause un grand retardement dans ses fontes ⁷⁷ ». Par ailleurs, les ouvriers prenaient le charbon à la pelle et ils ramasseraient autant de terre que de combustible ce qui nuirait au bon fonctionnement des fourneaux. Ce détail ne manque pas d'importance puisqu'il nuisait à la fonte mais aussi aux opérations qui devaient la suivre. Il fit une autre requête aussi bien fondée : l'escalier qui devait mener à son appartement conduisait aussi au bureau des matières, à la chambre des lavures, aux fonderies de l'or et de l'argent, si bien que toutes les personnes qui l'empruntaient pour venir chez lui ou ses domestiques pouvaient aussi entrer dans les bureaux et les laboratoires et dérober les fonds du Roi, un détail assez conséquent qui avait échappé à l'intendant et son architecte. Jeandreau demanda donc que l'entrée de son appartement se fit par l'escalier opposé ⁷⁸.

Le 6 août 1757, André Portier écrivait à Tourny fils : « les ouvrages du nouvel hôtel des Monnoyes avancent. Les bâtiments de la chambre des lavures, les fonderies de l'or et de l'argent et le blanchiment sont prest à couvrir. Les caves de la moitié du corps de logis destinées pour le logement des officiers sont voûtées ⁷⁹ ». Un an plus tard, au mois de mai 1758,

73. A.D.Gir. C 1200, procès-verbal écrit par Portier, sans date.

74. A.D.Gir. C 1201, « État de la distribution des caves faite par nous intendant en Guyenne dans le nouvel hôtel des Monnoyes », écrit par Portier, s. d.

75. Flohic, t. I, p. 287.

76. Stefanelly, 1985, p. 42.

77. A.D.Gir. C 1200, « Mémoire à Monseigneur de Tourny, intendant de la généralité de Guyenne », signé Jeandreau, s. d.

78. A.D.Gir. C 1200, « Requête de M. Jeandreau, Directeur de la Monnaie à Monseigneur de Tourny, intendant de la généralité de Guyenne », s. d.

79. Stefanelly, 1985, p. 69, annexe n°6 et A.D.Gir. C 1194, lettre du 6 août 1757 d'André Portier à Tourny fils.

l'architecte n'était plus aussi satisfait : « on travaille toujours au bâtiment de la nouvelle monnoye ; ces ouvrages ne sont pas aussi avancés qu'ils devroient l'être à cause du mauvais tems et de la pierre de Bourg que l'on n'a pas facilement. On commencé à faire les voûtes de briques ⁸⁰ ». Claude-Louis écrivait cependant à Chauvelin : « je presse autant qu'il m'est possible les ouvrages du nouvel hôtel de la Monnoye de cette ville pour qu'il puisse être occupé avant l'hivers, on n'attend plus que les blocs nécessaires pour le mettre entièrement en état et aussi tost on y transportera tous les ustensiles qui sont dans l'ancienne Monnoye ⁸¹ ». Il poursuivait « J'ai fort à cœur la perfection de cet ouvrage ainsi que de tous ceux que mon père a commencé, celui-ci est un des plus utiles au Roy et forme un grand embellissement pour la ville. » M. de Chauvelin répondait avec un pragmatisme certain : « je vois avec grand plaisir que l'ouvrage de votre Monnoie avance, quand il sera achevé, je vous prie de m'envoyer un état de la dépense balancé par celui de la recette qui sera faite par la vente de l'ancien hôtel où je compte qu'il y aura du profit pour le Roy ⁸² ».

Ce fut en 1758 que les contestations des juges gardes commencèrent, ils trouvèrent auprès du directeur général de la Monnaie un écho favorable à leurs revendications et grâce à lui elles furent transmises à M. de Chauvelin. Guyon lui écrivait notamment : « les juges gardes doivent estre favorablement écoutez dans ce qu'ils représentent » et expliquait que le projet de Tourny père pour la distribution n'était pas juste puisque le Directeur occupait « à luy seul autant que tous les autres officiers ensemble, et il est aisé de concilier les uns et les autres sans qu'aucun ait lieu de se plaindre en adoptant et faisant adopter ce que proposent les juges gardes ⁸³ ». Il fallait selon eux apporter diverses modifications aux plans de l'architecte : le monnayage aurait été mieux situé à l'Est pour avoir plus de clarté mais on pourrait y remédier en plaçant « de grandes croisées qui descendent jusqu'à 18 pouces de terre ». Ils demandaient aussi que l'on construise une forge dans le monnayage même pour le monnoyeur, que l'on mette la chambre de la délivrance dans l'emplacement réservé pour la forge du Directeur et placer cette dernière près du moulin. C'était ce qu'il convenait de faire « pour l'aisance des ouvriers qui doit estre le premier point ». Quant à la distribution des logements, il suffisait de donner « à chaque officier le logement qui peut luy estre dû, relativement à sa place ». Toutes ces erreurs auraient pu être évitées écrivaient-ils « si cependant nous avions le plan du nouvel hôtel et le projet de distribution, nous serions mieux en état de juger de toutes choses et nous pourrions même prendre l'avis de M. Meaubry dont vous connoissés l'intelligence et la capacité », ce qui était une façon non détournée de dire que l'intendant et son architecte en manquaient singulièrement !

Monsieur de Chauvelin parut d'abord embarrassé par ces contestations, il écrivit alors à Tourny fils qui était à Paris : « J'ai l'honneur de vous adresser un nouveau mémoire qui

m'a été remis par le procureur général de la Monnoie de Paris sur les différentes plaintes qui luy ont été portées au sujet des logements projetés dans le nouvel hôtel des Monnoies et comme vous êtes sur les lieux, je ne puis que m'en rapporter à ce que vous décidez sur cela ⁸⁴ ».

En décembre 1758, les attaques devinrent plus virulentes et désignèrent des erreurs dans la distribution qui empêchaient les monnoyeurs de faire correctement leur travail : « notre monnayage à l'ancien hôtel a 65 pieds de profondeur sur 28 pieds de largeur qui est exactement l'espace qu'il faut pour que les cinq différentes presses qui sont montées aient leur jeu nécessaire (...) ce qui annonce la nécessité de 64 pieds et demy de profondeur qu'on avoit parfaitement bien reconnu et à quoy on avoit fait beaucoup d'attention en bâtissant la monnoyage de l'ancien hôtel (...) dans le tems que celle qui est dans le nouvel hôtel n'a que 59 pieds de profondeur sur 24 de longueur ce qui expose les monnoyeurs et manœuvres par le jeu qu'il y aura d'une presse à l'autre, auxquels événement on pourroit remédier (...) en faisant un arceau dans le mur d'épaisseur qui sépare ledit monnayage dans un petit réduit de 9 pieds de large qu'on prétend faire servir de délivrance et le reste dudit réduit auroit servy à serrer l'argent dont nous sommes chargé pendant la trêve (...). Pour le détail, il vous est facile de vous apercevoir qu'il est extraordinaire qu'on ait formé l'idée de vouloir retrancher ledit monnayage en y faisant une allée pour aller audit réduit qu'y expose tout ce qui seroit dans led[it] monnayage qui ne pourra plus servir et encore plus ridicule de vouloir faire bâtir une forge où on ne sauroit y trouver la moindre place.

La comp[agni]e persiste à ne se départir point de demander la forge qu'occupe le forgeron du Directeur qui ne peut rester à cet endroit par toutes les raisons détaillées dans la requête que nous avons présenté à M. l'Intendant et qu'il n'a point jugé à propos d'appointer quelques démarche que nous ayons fait ; et lequel forgeron il est facile de loger et luy faire une forge auprès des moulins du Directeur (qui pourra sacrifier quelqu'une de ses remises pour cella) ainsi qu'il a été pratiqué dans l'ancienne Monnoye.

J'espère donc Monsieur que par votre secours la comp[agni]e se trouvera délivrée du jouc qu'on voudroit luy imposer et qu'elle ne scauroit supporter ⁸⁵ ». Lavaux dans

80. Fourché, 1903, p. 53, lettre de mai 1758 de Portier à Tourny, minute.

81. A.D.Gir. C 1202, lettre du 22 août 1758 de Tourny fils à M. de Chauvelin.

82. A.D.Gir. C 1200, lettre du 29 septembre 1758 de M. de Chauvelin à Tourny fils.

83. A.D.Gir. C 1200, lettre du 21 octobre 1758, de Guyon à Chauvelin.

84. A.D.Gir. C 1201, lettre du 17 novembre 1758, de Chauvelin à Tourny fils.

85. A.D.Gir. C 1200, lettre du 30 décembre 1758 signé Lavaux à M. de Chauvelin.

cette lettre ne pouvait cacher son hostilité envers le directeur de la Monnaie, après avoir souligné qu'il était trop grandement logé, il fallait encore que sa forge soit déplacée et installée dans une de ces remises dont il semblait disposer en abondance. Cette hostilité rejaillissait sur l'intendant qui ne voulait pas se laisser fléchir par leurs requêtes. Chauvelin les transmettait à Tourny fils en ajoutant : « *voici une lettre qui je crois ne vous déterminera pas vous et moy au party que l'on nous propose mais comme j'ai appris par M. le procureur général que vous étiez convenu de plusieurs articles qu'il falloit réformer pour rendre le travail plus facile, je vous prie de vouloir bien donner vos ordres en conséquence* »⁸⁶. Claude-Louis qui résidait encore à Paris s'était engagé dans la voie de la négociation et des compromis, les officiers de la Monnaie encouragés par ces premiers succès continuèrent leurs représentations. Ils ne tardèrent pas à envoyer leurs « *observations sur le plan du nouvel hôtel de la Monnaie de Bordeaux* »⁸⁷. Ils y exposaient de nouveau leurs griefs : l'intendant avait proposé de faire un nouvel escalier pour monter au logement du forgeron du directeur qui pouvait ainsi accéder aux ouvriers où il n'avait rien à faire. Le monnayage était plus obscur et plus petit que l'ancien, on n'y pouvait installer toutes les presses ni la forge du monnayeur. Le graveur ne disposait que de deux ou trois pièces séparées de cloisons de briques « *mises au bout l'une de l'autre comme on fait dans la mansarde* », construire sa forge dans son logement était donc impossible. Mettre deux forges, l'une pour le serrurier, l'autre pour le graveur était inutile, celle située au bout du monnayage leur suffirait, en revanche, il manquait une chambre pour les délivrances, le retranchement prévu à cet effet étant trop petit et obscur. Les logements des six officiers étaient distribués au rez-de-chaussée, au premier étage et dans une mansarde élevée seulement de 8 pieds 6 pouces « *dans laquelle on a pratiqué au moyen de plusieurs cloisons composées de brique mises bout à bout l'une de l'autre plusieurs petits retranchemans auxquels on a donné le nom de pièce* » et il faut passer d'une pièce dans l'autre en l'absence de couloir. Pelligneau et Princeteau, les deux juges gardes, désiraient occuper le 1^{er} étage sur rue et la totalité de la mansarde et que le Directeur et le contre garde soient logés dans l'aile gauche donnant sur la cour.

Le 22 janvier 1759, Portier et Letellier⁸⁸ se rendirent à l'ancienne Monnaie pour transférer les presses, les juges gardes s'y opposèrent et Pierre Princeteau, au nom de l'acte authentique du Roi sur le transport des espèces, ordonna à Jeandreau de continuer de faire le bureau des changes dans l'endroit accoutumé « *jusques à ce qu'il en soit autrement ordonné et que la transfération au nouvel hôtel de la Monnoye soit consommé* »⁸⁹. M. de Chauvelin riposta « *vous répondrés de tout ce qui pourroit résulter du préjudice du Roy, du public et du Directeur des obstacles que vous apporteries à cette translation (...), si vous ne suivez à cet égard les ordres qui*

vous ont été donnés par M. l'Intendant, je vous serais obligé de rendre compte de votre désobéissance »⁹⁰. Princeteau ne céda pas : lorsque Pierre Kauzac⁹¹, serrurier ordinaire de la Monnaie de Bordeaux avec deux ouvriers vint le 26 janvier enlever le grillage apposé au « bureau des matières », Princeteau lui défendit de continuer⁹². Letellier conseilla à Tourny fils d'ordonner « *à ces juges de se démettre de leur charge* »⁹³, ils causaient le plus grand préjudice au Roi en retardant l'évacuation des terrains de l'ancienne Monnaie mis en vente, le directeur de la Monnaie manquait de fonds pour satisfaire le public et n'était pas en mesure de faire fabriquer de nouvelles espèces tant que tout n'était en place. Leurs contestations n'étaient pas fondées : le monnayage était suffisamment spacieux et bien éclairé, la chambre de la délivrance lumineuse et bien agencée⁹⁴ et il ne fallait faire « *aucun changement dans*

86. A.D.Gir. C 1200, lettre du 18 janvier 1759 de Chauvelin à Tourny fils.

87. A.D.Gir. C 1200, « *observation sur le plan du nouvel hôtel de la Monnaie de Bordeaux présenté à M. de Chauvelin par M. de Tourny intendant* », du 20 janvier 1759, signé de Pelligneau et Princeteau.

88. Cosme Henry Letellier (1701-1777) est écuyer, chevalier de Saint-Louis. Il est baptisé le 7 mai 1701 à Notre-Dame de Vernon, dans le diocèse d'Évreux et décède à Bordeaux le 16 mars 1777. Ce chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis commence à servir dans les milices du Limousin en tant que lieutenant. En janvier 1734, il est nommé capitaine d'une compagnie dans le bataillon de milices de la généralité de Limoges. Il séjourne dans cette ville de 1737 à 1741 et remplace l'ingénieur des Ponts et chaussées trop âgé, à la demande du marquis de Tourny, alors intendant du Limousin. C'est là que Tourny rencontre sans doute pour la première fois Letellier. Le marquis doit apprécier l'homme et ses aptitudes puisque, lorsqu'il est nommé à l'intendance de la Guyenne, il fait appel à lui et le fait nommer inspecteur du port de Bordeaux. Letellier collabore étroitement avec le marquis de Tourny puis son fils et avec l'architecte André Portier pour réaliser les embellissements de la ville de Bordeaux. Lors de son mariage en 1757, il porte les titres de « *commandant des batteries sur les cottes du Médoc, major général de la capitainerie de Bordeaux et inspecteur des ports et havres de ladite ville* ».

89. A.D.Gir. C 1202, acte du 22 janvier 1759.

90. A.D.Gir. C 1202, lettre de M. de Chauvelin aux juges-gardes de la Monnaie, du 28 janvier 1759, minute. Dans cette lettre Chauvelin s'indigne aussi de « *la proposition extraord[inai]re que vous faites de revendre cet hôtel nouvellement bâti pour retourner dans l'ancien emplacement. J'apprends en même temps que vous avez rendu une ordonnance pour enjoindre au Directeur qui s'étoit déjà transporté dans le nouvel hôtel de revenir dans l'ancien et de faire ôter les affiches qu'il avoit mises pour indiquer au public la translation du change et de tout ce qui concerne la Monnoie* ».

91. Lacoue-Labarthe, 1993, il s'agit en fait de Pierre Kauzac signalé par Mme M. F. Lacoue-Labarthe.

92. A.D.Gir. C 1202, comparution de Pierre Kahuzac par-devant M. de Sorlus, subdélégué au département de Bordeaux du 29 janvier 1759.

93. A.D.Gir. C 1202, lettre du 22 janvier 1759 de Letellier à Tourny fils.

94. A.D.Gir. C 1202, lettre du 27 janvier 1759 de Letellier à Tourny fils : « *Il a été pratiqué dans ladite chambre deux armoires aux deux côtés de la cheminée et un autre dans l'enfoncement du mur, lesquelles trois armoires sont plus que suffisantes pour renfermer les quarrés, poinçons et autres* ».

la distribution de la Monnoye, on ne peut que gêner et rendre réduit quelque chose qui est bien. » Le directeur Jeandreau, le contrôleur Rivère, le procureur du Roi Monlun, l'adjoint à la direction Galland, l'essayeur Haubes et l'avocat du Roi Tiron certifièrent le 27 janvier que « *tous les différens laboratoires de l'hôtel de la nouvelle Monnoye ne scauroient être mieux établis, tant par rapport à la distribution, à leur étendue, à leur clarté, qu'à toutes les commodités qui y sont pratiquées et qu'en général, comme en particulier, tout se trouve accompli pour satisfaire à toutes les opérations des plus grands travaux* »⁹⁵. Les autres officiers de la Monnaie et les employés étaient donc satisfaits des plans de Portier et des dispositions prises.

Cependant Moulinier, le graveur de la Monnaie, détruisit la forge « *où il ne restoit plus à faire que la hotte* »⁹⁶ le 31 janvier. Il fut condamné à la reconstruire et enjoint de ne plus troubler les ouvriers qui achevaient la Monnaie⁹⁷. Au mois de février, Letellier suggérait à Tourny fils de rembourser la charge des deux juges gardes, et lui apprenait que « *la plus grande partie (...) de la ville est informée du contenu de l'arrêt de la cour des Monnaies de Paris contre les deux juges gardes (...) voilà bien du tems perdu par l'insolence de deux particuliers* »⁹⁸. Les travaux de maçonnerie reprenaient dans tous les ateliers mais Claude-Louis cédant aux revendications ordonna des changements alors qu'il était encore à Paris. Portier lassé par les modifications incessantes de ses plans lui écrivit avec quelque humeur « *il vaudroit mieux, Monsieur, que vous fussiez ici pour les ordonner afin d'éviter de nouvelles tracasseries de la part de ces inquisiteurs* »⁹⁹.

Au mois d'avril, l'ancienne Monnaie fut enfin libérée par les juges gardes et les clés remises à Portier¹⁰⁰ mais il dut changer à nouveau ses plans : les forges du directeur, du graveur et des monnayeurs furent construites dans des lieux séparés, la croisée de la chambre de la délivrance ébrasée pour donner plus de jour. Chauvelin assura alors « *vous pouvez compter et assurer tous ces messieurs que je n'écouteray aucune représentation* »¹⁰¹, mais dès le 2 juin les juges gardes demandèrent encore des modifications qu'il transmit à l'intendant¹⁰² qui lui répondit amèrement « *les différens ordres donnés de ma part d'après l'arrêt du conseil qui me commettoit pour la distribution du logement et par vous approuvé restant sans exécution, contredit par les mémoires des juges font contre l'autorité du commissaire départi, Monsieur, effet contraire au bien du service. Vous m'aviez dit, Monsieur, étant à Paris que vous vous en rapporteriez à moy lorsque je seroi à Bord[eau]x et en effet la vue du local décide infiniment mieux que celle des plans. On a cherché à vous insinuer que le Directeur et le s[ieur] Letellier travailloit à me faire donner une décision favorable au p[remi]er, je vous assure que c'est uniquement la vue de finir cette affaire en mettant la Monnoye en état de travailler qui me détermine, tant que les juges gardes ne seront pas mis à raison, rien ne finira et ce sera toujours nouvelle contestation. Il faudroit donc*

que vous eussiez la bonté de parler un peu fortement à M. le Président général de la Monnoye et à M. Guyon de ne plus recevoir de plainte et de mémoires des juges, tant qu'il restera à ces juges la moindre espérance que ce que je leur donneray ne sera pas exécuté, il y aura toujours des réclamations »¹⁰³. Le monnayage n'était toujours pas rétabli et la fabrication de la monnaie suspendue, il fut encore retardé par les réparations qu'il fallu faire « *aux équipages des balanciers, aux moulins et aux coups* »¹⁰⁴ mais les laboratoires devaient être prêts pour la fabrication des monnaies à la fin du mois de juin.

Les contestations au sujet de la distribution des logements et de la forge du graveur ne cessèrent pas¹⁰⁵. Pelligneau demandait près de la chambre des délivrances une pièce, une cuisine dans la petite cour et deux caves, l'une pour y mettre son vin et l'autre le bois¹⁰⁶. L'intendant rapporta à Chauvelin qu'ainsi « *il a changé totalement son projet de logement (...) comment voulez-vous Monsieur que je contente un homme aussi déraisonnable ?* »¹⁰⁷. Le ministre préférait transiger :

95. A.D.Gir., C 1200, du 26 janvier 1759.

96. A.D.Gir. C 1200, procès-verbal du subdélégué Sorlus à la demande de Portier du 31 janvier 1759.

97. A.D.Gir. C 2406, arrêt du 9 février 1759.

98. A.D.Gir. C 1202, lettre du 15 février 1759 de Letellier à Tourny fils.

99. A.D.Gir. C 1200, lettre du 24 février 1759 de Portier à Tourny fils. Finalement le monnayage doit être agrandi, l'escalier de l'ajusterie est modifié pour qu'il ne soit pas aussi emprunté par le serrurier et une forge construite dans le monnayage pour les monnayeurs. A.D.Gir., C 1 202, lettre du 22 janvier 1759 de Letellier à Tourny fils.

100. A.D.Gir. C 1202, procès-verbal du 30 avril 1759.

101. A.D.Gir. C 1201, lettre du 29 avril 1759 de Chauvelin à Tourny fils.

102. A.D.Gir. C 1200, lettre de Chauvelin à Tourny fils. Chauvelin les approuvaient : « *Je trouve (...) que le Directeur avoit 16 pièces presque toutes grandes dont deux entre autre au rez-de-chaussée ne sont sous d'autres dénomination que des salles de compagnie. Il est juste de lui ôter les deux pièces du 1^{er} et du 2^d étage qui sont au-dessus du passage d'entrée pour les donner au premier juge garde* ».

103. A.D.Gir. C 1200, lettre du 2 juin 1759 de Tourny fils à Chauvelin.

104. A.D.Gir. C 1200, lettre du 27 juin 1759, de Chauvelin à Tourny fils. Le fondeur Turmeau livra au serrurier de la Monnaie le 23 janvier 1759 « *huit coussinets du poids de 42 livres, quatre boîtes de coups et trois boîtes à coulisse, un écrou pour la presse de l'or et un autre de rechange, un autre écrou pour la presse des écus de 6 livres, une boîte pour le coup de l'or et trois coussinets pour le tour de la boutique du poids* ».

105. A.D.Gir. C 1200, lettre du 27 juin 1759, de Chauvelin à Tourny fils. L'intendant voulait laisser au Directeur la pièce au-dessus de la porte d'entrée « *car il ne semble pas que la distribution dont il s'agit ne doit pas être regardée par rapport à la personne actuelle du Directeur mais considérée relativement à ce p[remi]er officier de la Monnoye qui doit être logé décemment et un peu plus grandement au moins que les juges* » (lettre du 19 juin).

106. A.D.Gir. C 1200, requête de Pelligneau du 1 juillet 1759.

107. A.D.Gir. C 1201, lettre du 17 juillet 1759 de Tourny fils à Chauvelin.

« je pense toujours qu'il conviendrait de donner aux juges gardes les deux pièces du 1er et du 2d étage qui sont au-dessus de la porte d'entrée et de mettre la forge du Directeur dans une de ses remises, pour finir toutes leurs tracasseries ¹⁰⁸ ». Cette forge fut donc mise dans le bûcher du directeur qui de ce fait déclarait « être hors d'état de faire le service ¹⁰⁹ » puisqu'il n'avait plus d'endroit où serrer son bois et déclarait que « les juges n'ont d'autre objet dans leur demande, que de tracasser le Directeur et de favoriser le graveur avec lequel ils s'entendent pour lui faire donner cette forge afin de le mettre à même d'y exercer le métier de serrurier qui lui est plus propre que celui de graveur. Ce lieu est beaucoup plus grand qu'il ne faut pour forger des carrés le mettoit dans la commodité d'en faire une boutique de serrurier où il travailleroit pour le public. Ce fait est d'autant plus certain que le graveur a dit ouvertement qu'il n'aurait pas acheté cette charge si on ne l'avait pas fortement assuré de lui faire donner une forge assés grande pour y établir sa boutique de serrurier, établissement qui seroit contraire aux ordonnances et dangereuse à la seureté des fonds du Roy ¹¹⁰ ».

Le pouvoir de l'intendant faiblissait car « le pouvoir n'était plus de taille à imposer sa volonté » ¹¹¹ : Tourny fils était contraint de céder par le ministre sans cesse aux revendications des employés de l'hôtel de la Monnaie ce qui contraignait Portier à revoir ses plans pour répondre à leurs désirs et les bâtiments si minutieusement étudiés pour remplir leur office devinrent malcommodes. Aux remarques que l'architecte adressait à Claude-Louis de Tourny, on sent que peu à peu il se lassait : il ne trouvait plus auprès du nouvel intendant l'appui et la confiance qu'il avait trouvés chez son père.

La réalisation urbanistique accompagnant l'hôtel de la Monnaie

Pour donner de la valeur au nouvel hôtel de la Monnaie, Tourny avait projeté avec Portier toute une série d'embellissements dans ce quartier. L'arrêt du conseil d'État du Roi du 17 juin 1756 prévoyait « pour donner à la nouvelle Monnaie (...) toute la commodité et l'agrément convenables qui ont été envisagés en y destinant le susdit terrain, il est à propos de mettre à entière exécution le projet formé depuis quelques années par les jurats de Bordeaux, d'élargir la rue Anglaise et d'ouvrir au bout d'icelle sur la rivière une nouvelle porte de ville, qui, à l'autre bout de la rue, répondra vis-à-vis l'endroit où se mettra dans une place publique la porte d'entrée de la Monnoye ; projet qui pour se finir ne tient plus qu'à la destruction d'un chay dans ladite rue Anglaise, duquel la valeur est à payer au propriétaire, ce que les Jurats se proposent de faire des deniers de leur caisse des maisons démolies ¹¹³ ».

Parallèlement, les pouvoirs locaux, la jurade et le parlement s'affirmaient. Les jurats qui considéraient Portier comme l'architecte de l'intendant lui préféraient Richard-François Bonfin (1730-1814), son concurrent et facilitaient ses réalisations : les projets de Portier pour l'église des Chartrons et l'hôpital des Enfants trouvés marquaient le pas, alors que ceux conduits par Bonfin progressaient normalement. C'est à Bonfin que les jurats demandèrent de réaliser en priorité les projets qui leur tenaient à cœur : la Maison de force pour les filles repenties, indispensable dans une ville maritime où le libertinage et la prostitution étaient poussés à l'excès par l'impunité, et l'École charitable des Dames de la Foi. Portier fut tenu à l'écart de ces chantiers : il écrivit à Tourny père avec dépit « il ne m'a pas été possible Monsieur de vous envoyer le plan de la maison de refuge. On ne me l'a voulu faire voir ¹¹² ».

En 1759, Bonfin fut nommé ingénieur de la Ville et désigné par la Jurade comme « Directeur général des Travaux de la Ville ». Comble de provocation pour Portier : cet entrepreneur faisait suivre sa signature de la mention *architecte*. Les nouvelles responsabilités confiées à Bonfin furent sans doute ressenties par Portier comme un camoufflet municipal puisqu'il avait été désigné par Tourny père comme « Inspecteur des travaux de Bordeaux ».

Ces vexations, les remaniements incessants de l'hôtel de la Monnaie qu'on lui imposait décidèrent probablement André Portier à se retirer si soudainement dans son château de Leugny en Touraine sans en informer ni l'intendant ni ses proches collaborateurs. Letellier l'attendit en vain au début d'août 1760, l'architecte laissait l'hôtel de la Monnaie inachevé de même que ses autres chantiers en cours, l'hôpital des Enfants Trouvés ou l'église Saint-Louis des Chartrons.

Cet arrêt ordonnait ainsi « que le contenu en la délibération des Jurats de Bordeaux, le 15 juillet 1752, achèvera d'être exécutée, qu'en conséquence le chay qui bouche partie de la rue Anglaise sera démoli, en indemnisant, par les Jurats, les propriétaires de gré à gré ¹¹⁴ ». Cet arrêt donnait les pleins

108. A.D.Gir. C 1202, lettre du 27 juillet 1759, de Chauvelin à Tourny fils.

109. A. D.Gir. C 1201, lettre du 28 août 1759 de Tourny fils à Chauvelin.

110. A.D.Gir. C 1200, requête de Jeandreau du 29 août 1759.

111. Lhéritier, 1920, t. II, p. 516.

112. A.D.Gir. C 4493, pièce comptable du 1^{er} octobre 1759 au 30 septembre 1760.

113. A.D.Gir. 1200 et A.M.Bx, DD 32, arrêt du Conseil d'État d'août 1756.

114. A.D.Gir. 1200 et A.M.Bx, DD 32, arrêt du Conseil d'État du 17 juin 1756.

pouvoirs à l'intendant : « en cas qu'il survienne des contestations pour raison de l'exécution de la délibération des Jurats entr'eux et des parties intéressées, ledit sieur Intendant en connoisse sauf l'appel au Conseil, sa Majesté lui en attribuant toute cour et juridiction ¹¹⁵ ».

On peut supposer que dès 1752 Tourny et Portier avaient prévu le réalignement de la rue Anglaise mais aussi la construction d'une nouvelle porte sur le fleuve. La porte de la Monnaie (fig. 9) fut mentionnée dans un texte de 1757 comme la nouvelle porte « qui doit être construite » et dont les travaux étaient en cours d'exécution en 1758 ¹¹⁶. Si le nom de l'architecte n'est nullement signalé, Christian Taillard pensait l'attribuer à André Portier tant pour des raisons chronologiques que stylistiques, le décor sobre composé de bossages et de claveaux, la frise à triglyphes et métopes et la forte corniche moulurée.

La rue de la Porte-de-la-Monnaie (l'ancienne rue Anglaise) conduit de la porte au nouvel hôtel de la Monnaie (fig. 10). Elle se compose de façades homogènes (fig. 11), de style identique, conciliant l'arc surbaissé du début du siècle avec un simple chambranle mouluré orné d'un triglyphe ¹¹⁷ à la clef plus novateur et s'inspirant du décor conçu par J.A. Gabriel pour la porte de Bourgogne. La simplicité du programme est conçue pour permettre la construction de façades à moindre coût en excluant un décor plus riche. Seuls les entrelacs de la ferronnerie animent avec fantaisie ces façades de pierres blondes (fig. 12 et 13). En 1770 sont signalées « de très belles maisons construites de cette nouvelle rue » ouverte à l'occasion de la construction de l'hôtel de la Monnaie ¹¹⁸.

La feuille de l'atlas n° 20 ¹¹⁹ qui donne le plan voyer de cette rue indique que la plupart de ces maisons étaient alignées en 1841. Cet atlas donne les anciens numéros mais aussi la concordance avec les nouveaux numéros qui furent ensuite attribués. Par facilité nous nous basons sur la nouvelle numérotation : la maison n°1 était en saillie ¹²⁰ et ne fut alignée qu'en 1847. En revanche celles correspondant aux numéros 3 à 25 étaient alignées sur la rue Carpenteyre ¹²¹ tandis que les numéros 27 à 33 l'étaient sur la rue Sainte-Croix. Les numéros pairs présentaient d'avantage d'irrégularités aux extrémités de la rue notamment : la maison n° 2 est en saillie et une échoppe est en recul au n° 36 (ancien numéro 15), les autres étant alignées également sur la rue Carpenteyre.

Un ensemble aussi cohérent tant par le style que par l'alignement ne peut qu'être concerté et leur style rappelant celui de Portier peut donner une quasi-certitude de leur attribution à cet architecte. Il s'agissait de réaliser ici un lotissement moins prisé que celui de la rue Ausone puisqu'il était excentré par rapport à la Bourse mais incorporait un monument officiel. Néanmoins, il fallait diminuer les charges constituées par l'élévation des façades et l'abondance du décor pour que ce nouveau lotissement venant après tant d'autres trouve des acquéreurs.

L'hôtel de la Monnaie se démarque des autres bâtiments élevés par Portier qui reprit la disposition d'un immeuble particulier organisé autour d'une cour tout en l'adaptant au monnayage, c'est à la fois un bâtiment qui se cache derrière la façade et qui donne sur la rue. En 1757, l'intendant de Lyon demanda les plans et devis de l'hôtel des Monnaies de Bordeaux pour servir de modèle à celui qu'il souhaitait construire ¹²² : les travaux d'embellissement exécutés sous l'impulsion de Tourny recevaient un écho favorable dans les autres villes de province.

Peu après la construction de l'hôtel des Monnaies un ouragan causa un dégât considérable aux couvertures des laboratoires et des autres bâtiments ¹²³. En 1769, Bonfin, l'architecte de la Ville dressa les plans et l'état estimatif pour mettre en place une caisse de sûreté, 14 000 livres environ ayant été dérobées ¹²⁴ tandis qu'en 1775 des travaux de couverture furent réalisés à nouveau ¹²⁵. En 1791, les rues du Noviciat, du Portail sont prolongées jusqu'à l'hôtel des Monnaies ¹²⁶. Au début de la Révolution les ateliers monétaires de la province furent supprimés, la Monnaie fut transférée rue du Hamel ¹²⁷ puis rue du Palais-Gallien ¹²⁸ dans l'ancien Grand séminaire jusqu'en 1879. Les services postaux ¹²⁹ s'y établirent alors, ils ont depuis peu vendu leurs locaux.

115. A.D.Gir. 1200 et A.M.Bx, DD 32, arrêt du Conseil d'État du 17 juin 1756.

116. Ch. Taillard, 1997, p. 112.

117. Philippe de Laborie, 1993, p. 53. La façade de la maison au n° 30 est assez représentative de ces élévations qui subissent parfois des modifications lors de leur réalisation ou au cours du temps.

118. A.D.Gir. C 1200, 1770 : les bénéficiaires de l'abbaye de Sainte-Croix percevaient des droits sur les terrains cédés pour la création du nouvel hôtel de la Monnaie et demandaient de ce fait une indemnité puisque auparavant il y avait sur ce terrain des corderies. L'intendant donne une réponse négative à cette requête : la proximité de l'hôtel des Monnaies et de la nouvelle rue a donné une plus value aux emplacements, leur requête est donc injustifiée.

119. A.M.Bx, atlas, 74 O 1, feuille n° 20.

120. Aux maisons n° 2 et 4 ne correspondent aucuns des anciens numéros qui ne commençaient qu'à partir du n°6 qui formait avec le n° 8 l'ancien n°1 de la rue.

121. A.M.Bx, 75 O 5 : le n° 9 de la rue de la Monnaie formant l'angle fut répertoriée dans les arrêtés d'alignements du 2/5/1863 au 14/7/1866 (voir 265).

122. A.D.Gir. C 1200, lettre de Chauvelin à Tourny, du 6 juin 1757.

123. A.D.Gir. C 1201, procès-verbal du Directeur de la Monnaie au sujet de l'ouragan du 8 novembre 1768.

124. A.D.Gir. C 1201, lettre du subdélégué Cosmartin du 21 juillet 1769.

125. A.D.Gir. C 1201, lettre de Gallan, Directeur de la Monnaie de Bordeaux du 8 juin 1775.

126. A.M.Bx, Fonds Ricaud n°20, du 12 novembre 1791, t. II du registre des délibérations du Conseil général de la Commune.

127. A.M.Bx 2804 M 6 : en l'an VIII (1800) jusqu'en 1805 au moins. Je remercie Sylvain Schoonbaert de m'avoir donné cette précision.

128. A.D.Gir. 1 Q 409, là se posaient des problèmes par rapport à la sûreté de l'atelier. Je remercie M. Favreau de m'avoir communiqué cette cote.

129. Rèche, p. 15.

L'abbé Praire, vicaire général du diocèse, acquit en août 1807 l'ancien hôtel des Monnaies, place Léon-Duguit et le donna aux Ursulines¹³⁰. Elles le revendirent le 21 juillet 1906 à M. Schrive. En 1950 le nouvel acquéreur en fit plusieurs

logements occupés encore actuellement par particuliers. Ainsi cet édifice public, devenu un établissement religieux reçut alors une nouvelle affectation.

130. Stefanelly, p. 33 et Fonds de l'hôtel des Monnaies de Bordeaux.

Bibliographie

Franck Beaudet, « Les Alary, une famille d'architectes bordelais au XVIII^e siècle », D.E.A., Bordeaux III, sous la direction de Christian Taillard, 1997-1998.

Paul Butel, *Les négociants bordelais, l'Europe et les Îles au XVIII^e siècle*, Paris, 1974.

Paul Butel, *L'économie française au XVIII^e siècle*, Paris, 1993.

Paul Courteault, *Bordeaux à travers les siècles*, Bordeaux, 1909.

Paul Courteault, *Une œuvre des Gabriel en province. La place Royale de Bordeaux*, Paris, 1923.

Paul Courteault, *Bordeaux, cité classique*, Paris, 1932.

Pierre Damas, *La façade de Tourny*, Bordeaux, 1930.

Louis Desgraves, *Évocation du vieux Bordeaux*, Paris, 1960.

Léon Deshairs, *Bordeaux. Architecture et décoration au XVII^e siècle*, Paris, 1908.

Paul Fourché, « Un projet de l'intendant Louis-Urbain de Tourny, l'église Saint-Louis des Chartrons », dans *Société Archéologique de Bordeaux*, 1903.

Charles Higounet (sous la direction de), *Histoire de Bordeaux*. Tome V : *Bordeaux au XVIII^e siècle*, sous la direction de F.G. Pariset, Bordeaux, 1968.

Camille Jullian, *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895*, Bordeaux, 1895.

Marie-France Lacoue-Labarthe, *L'Art du fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, Bordeaux, 1993.

F. de Lamontaigne, *Chronique bordelaise*, éd. P. Courteault, Bordeaux, 1926.

Michel Lhéritier, *L'Intendant Tourny*, Paris, 1920.

Renée Leulier, « Le lotissement de l'hôtel de la Monnaie à Bordeaux au XVIII^e siècle et la création de la rue Ausone », dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. XCIV, 2003, p. 207-224.

Renée Leulier, « Deux hôtels d'André Portier : l'hôtel de Ruat et l'hôtel Lecomte de Latresne », dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. XCIV, 2003, p. 225-246.

Renée Leulier, « Les péripéties d'un inachèvement : l'église Saint-Louis des Chartrons à Bordeaux », dans *Histoire de l'Art*, n° 54, juin 2004, p. 103-115.

Philippe Maffre, *Les sociétés Laclotte (1756-1793)*, Thèse de doctorat en Histoire de l'Art, Bordeaux III, sous la direction de Christian Taillard, 1998.

Stéphane Philip de Laborie, « Les escaliers bâtis en pierre dans l'architecture privée à Bordeaux au XVIII^e siècle », T.E.R, Bordeaux III, sous la direction de Christian Taillard, 1993.

Fabienne Stefanelly, « Recherches sur André Portier (1702-1770) », T.E.R, Bordeaux III, sous la direction de Paul Roudié, novembre 1985.

Christian Taillard, *Bordeaux classique*, Toulouse, 1987.

Christian Taillard, *Bordeaux à l'âge classique*, Bordeaux, 1997.

Xavier Védère, *Les allées de Tourny*, Bordeaux, 1929.

Xavier Védère, *La place de la Bourse à Bordeaux*, Bordeaux, 1955.

Annexes

1 — A.D.Gir., C 4493²⁸

Les deux sols pour livres de la ville de Bordeaux

Etat général des sommes prises dans la caisse des deux sols pour livres, à la charge de remplacement, de celles qui ont été remplacées et de ce qui reste dû :

Destination des sommes prises dans la caisse des deux sols pour livres :
Construction de l'hôtel des Monnoies, années 1757, 1758 et 1759.

Par arrêt du Conseil du 25 janvier 1757, le Roi ordonna qu'il seroit construit à Bordeaux un nouvel hôtel des Monnoies, que les fonds nécessaires tant pour le construire que pour acheter les terrains sur lesquels il devoit être édifié, seront pris sur la caisse des 2 s[ols] pour L[ivre] sauf le remplacement avec le produit des terrains de l'ancienne Monnoie dont la vente fut ordonnée par le même arrêt.

Emplacements acquis au nom du Roi, indemnités accordées aux propriétaires et frais :
9 ord[onnan]ces
depuis le 4 juillet 1756 jusqu'au 9 juillet 1760
54 074 livres 17 s et 8 d

Frais de construction :
22 ord[onnan]ces en faveur du s[ieur] Alary architecte et autres ouvriers
depuis le 27 f[é]vri[er] 1757 au 15 août 1762, cy
132 881 livres 6 s 6 d
186 956 livres 4 s 2 d

Observations

Tous les terrains occupés par l'ancienne Monnoie ne furent pas vendus en 1757 attendu qu'une partie étoit très bornée par le Bureau des Finances. Ce bureau, l'ancienne Bourse et l'excédents des terrains de l'ancienne Monnoie ont été vendus en 1773 et 1774 et quoique d'après l'arrêt du 25 janvier 1757, le produit de ces derniers terrains dû rentrer dans la caisse des 2 s[ols] pour livres à concurrence de 47 950 livres 2 sols 2 deniers qui restent à remplacer, on refusa ce remplacem[en]t sous prétexte que les lettres patentes relatives à la translation des cours au collège de la Madeleine destinent ces fonds aux réparations que l'on doit faire à ce collège ; ce qui paroît injuste, en ce que le produit des emplacements de l'ancienne Bourse, du B[ure]au des Fin[an]ces, du palais actuel et de l'église Saint-Jacques, suffiront et au-delà pour les réparations à faire, et qu'en cas d'insuffisance, le Roi a voulu que ce fut la province qui y suppléât et non la caisse des 2 sols pour livres »

2 — A.D.Gir. C 3246²

129 157 livres payées aux ci-après nommés pour la construction du nouvel hôtel de la Monnoie, suivant vingt et une ordonnances de Mgr l'Intendant, ci-après détaillées, quittancées et rajoutées :

Scavoir :

Au sieur Alary	
Ord[onnan]ce du 27 février 1757	10 000 livres
autre du 25 may 1757	10 000 livres
autre du 23 juin 1757	10 000 livres
autre du 20 juillet 1757	12 000 livres
autre du 7 septembre 1757	12 000 livres
autre du 9 octobre 1757	10 000 livres
autre du 28 novembre 1757	6 000 livres
autre du 22 mars 1758	6000 livres
autre du 26 avril 1758	6000 livres
autre du 5 juillet 1758	6000 livres
autre du 19 août 1758	6000 livres
autre du 5 septembre 1758	3000 livres
autre du 10 mai 1759	4000 livres
autre du 22 décembre 1761	4000 livres
autre du 1 ^{er} février 1762	6000 livres
autre du 12 avril 1762	5000 livres
total	116 000 livres
Au sieur Béziat :	
Ord[onnan]ce du 24 novembre 1758	2000 livres
Autre du 8 janvier 1760	6 329 livres
total	8 629 livres
Au sieur Cauzac	
Ord[onnan]ce du 10 juin 1759	3 000 livres
Autre du 19 septembre 1761	1000 livres
total	4000 livres
Au sieur Durive	
ord[onnan]ce du 28 juin 1759	828 livres
total	129 157 livres

3 — A.D.Gir. C 1200

Nouvelle Monnoye

Etat de ce qu'il en coûte suivant les arrêtés du compte pour les bâtisses et autres ouvrages de la monnoye :

Addjudication à Allary (25/9/1756)	101 800 L
Augmentation faites au de là de l'adjudication	31 081.6.6
	132 881.6.6

Il a été payé par Gaulard à compte au s Alary et différents ouvriers	113 157
reste à payer	19 644

Ancienne Monnoye

Le terrain de l'ancienne monnoye a été divisé en huit emplacements propres à bâtir et vendus

(...)	
total des emplacements	136 906.2
les matériaux des bâtisses de la vieille monnoye ont été vendus	
(...)	4 4550
totaux de la vente des emplacements et matériaux des bâtisses	140 456.2

(...)	
total de ce qu'il reste dû	110 456.2
(...)	
emplacements vendus, vieille monnaie et matériaux	140 456

nouvelle monnaie revient à	132 881.6.6
	7 574.13.6

N[ot]a :

L'achat des terrains pour la nouvelle Monnoye n'est pas compris Il est de 27 666 L 1 s qui ont été payés aux différentes particuliers à qui appartenait le terrain de la caisse des 2 s et 3 s pour L en conséquence de l'arrêt du Conseil du 17 janvier 1756 et dont le remplacement doit estre fait pour le Roy

4 — A.D.Gir. C 1201

Laboratoire d'une monnoye

S'il est possible mettre tous ces bâtimens dans une aïse :

Loge du suisse
Bureau du change
Bureau particulier du directeur
Bureau de dépôt des matières
Fonderie de l'or, fonderie de l'argent : caves au-dessous pour les charbons
Chambre des lavures : un puits commun pour les fonderies et lavures
Les moulins, l'écurie, un grenier à foin doivent communiquer

De suite si cela se peut :

Blanchiment, avec un puits
Chambre de la marque sur tranche
Bureau pour délivrer aux ajusteurs et monnayeurs
Essayerie (peut être mise en haut)
Ajusterie (peut être mise en haut)
Monnoyage, (avec une forge)
Chambre de la délivrance

Placer où on voudra pourvu que la forge ne soit pas sur la rue :

Le parquet
La forge, un logement au-dessus pour le serrurier

Endroits pour mettre le bois nécessaire pour le recuit des lames, pour le recuit des flaons et pour le blanchiment à contenir mille bûches et mille foissonats

Logemens :

1 du Directeur
1 du contrôleur
2 des deux juges gardes de l'essayeur
du graveur, et une forge



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 225-246

Lanessan, un château en Médoc

par Robert Coustet

La construction d'un nouveau château

Propriété de la famille Delbos depuis 1793, le domaine de Lanessan ne possédait pas encore au milieu du XIX^e siècle des bâtiments dignes de son importance. Le premier « château » était établi à la limite de la colline et du marais, à l'emplacement des écuries actuelles. Nous connaissons son aspect vers 1836-1837 par une lithographie de Lége d'après un dessin de Gorse publié dans l'*Album vignicole* de Gustave de Galard (n° 2 de la 9^e livraison). C'était une modeste maison girondine formée par un logement d'un seul étage encadré par deux petites ailes basses. Une tour d'escalier ronde coiffée d'une toiture pointue lui donnait un air de « maison noble ». Les communs et les chais formaient une cour fermée par un portail avec une grille. (fig. 1) Au milieu du XIX^e siècle, lorsque la famille Delbos venait en Gironde à l'occasion des vendanges, elle préférait loger dans une autre de ses propriétés plus confortable, le château du Virou situé de l'autre côté de l'estuaire, près de Blaye.

André Delbos (1851-1908), maître de l'ouvrage

En 1876, André Delbos, alors âgé de vingt-cinq ans, épousa la très riche Cassilde Thomas. Pour sa famille et aussi pour affirmer sa position sociale, il décida de doter Lanessan d'un nouveau château capable de rivaliser avec ceux des propriétés voisines : Lamarque, Beychevelle, Branaire-Ducru, Ducru-Beaucaillou, Langoa. Cette entreprise s'inscrivait aussi dans sa politique de rénovation et de promotion du domaine et de ses vins. Elle correspondait enfin à son désir de prendre du champ par rapport à ses activités de négociant pour se consacrer davantage à la gestion de sa fortune et de ses terres. Pour réaliser son ambition, il choisit deux architectes parmi les plus en vue de Bordeaux : Henri et Abel Duphot, père et fils. Mais le fils mourut prématurément en 1878 et Henri Duphot conduisit seul le chantier jusqu'à son terme.

Henri Duphot (1810-1889), maître d'œuvre

Théodore, Michel, Jules, Henri Duphot est né à Bordeaux (au n° 24 de la rue du Palais-Gallien), le 1er août 1810. Son père était receveur des finances de la ville. Sa mère, née Leblond de Létang, avait été élevée à la célèbre pension de Mme Campan où elle avait connu Hortense de Beauharnais. Après son veuvage, elle s'était remariée avec le puissant consul de Hambourg, Daniel Christoph Meyer, membre éminent du grand négoce bordelais.

La formation initiale d'Henri Duphot fut celle d'un peintre. Il fit ses premières études à Lyon sous la direction d'un artiste à l'inspiration originale, Paul Chenavard. C'est à Paris qu'il suivit à l'Ecole des Beaux-Arts (1830-1833), mais sans y être inscrit, l'enseignement d'un architecte célèbre François Debret (1777-1850). Il compléta ses études par l'habituel voyage en Italie, alors indispensable à la formation de tous les artistes.

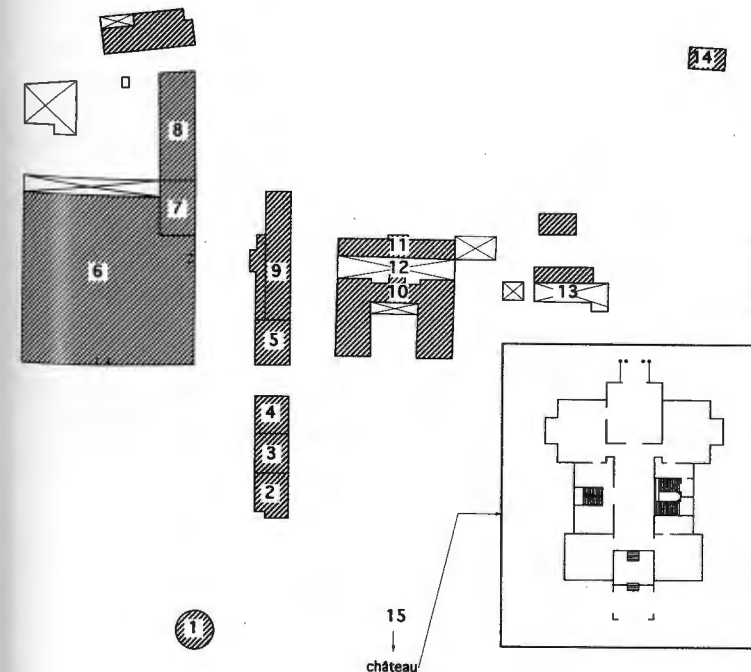


Fig. 1. - Le château de Lanessan avant sa reconstruction (vers 1836).

En 1834, il décide de s'installer dans sa ville natale pour y faire sa carrière et quatre ans plus tard, il épouse sa cousine, petite-fille de Daniel Christoph Meyer. Ce beau mariage le fait admettre dans les salons des Guestier, Johnston, Scott, lui ouvre les portes de la meilleure société bordelaise, conforte sa position sociale et professionnelle et lui vaut tout naturellement la clientèle des châtelains et de ceux que son ami le baron Haussmann appelait « les princes du commerce du vin ». Enfin, en 1840, en devenant membre de la toute nouvelle commission des Monuments Historiques de la Gironde (créée en 1837), il obtient une reconnaissance officielle qui lui apporte les commandes de l'Eglise catholique, laquelle sous l'impulsion du cardinal Donnet pratiquait une intense politique de restauration et de construction d'églises. Sa nomination au poste d'architecte de la ville de Bordeaux (1849) correspond au sommet de sa carrière. Cependant, accablé par la commande privée, il renoncera rapidement à cette dernière fonction.

A partir de 1863, pour faire face à ses très nombreuses commandes, Duphot avait eu la satisfaction de pouvoir associer à ses travaux son fils Abel (né en 1839), devenu architecte à son tour. Malheureusement, ce jeune homme qui s'était distingué dans ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris par ses recherches sur les emplois du fer et des métaux dans l'architecture mourra prématurément en 1878. Henri Duphot qui avait déjà perdu sa femme, surviva encore onze ans. Il meurt le 22 novembre 1889 et est enterré au cimetière protestant de Bordeaux.

Les idées de Duphot sur l'architecture sont celles de sa génération qui a baigné dans un grand courant réformateur désireux de rompre avec la tradition épuisée du classicisme gréco-romain. Pour renouveler l'architecture, les jeunes architectes cherchent de nouveaux modèles. Ils se tournent vers des maîtres indépendants qui dénoncent la sclérose et les artifices des formules enseignées à l'Ecole des Beaux-Arts et qui proposent une nouvelle logique architecturale fondée sur une culture plus ouverte. Ils prennent exemple sur des monuments du Moyen Age, de la Renaissance, du Proche-Orient. Ils prônent l'usage des matériaux industriels et bon marché qui offrent des possibilités constructives inconnues jusqu'ici. Contrairement aux traditionalistes qui ne les utilisaient qu'en les dissimulant, ils soutiennent que le fer et la fonte peuvent être utilisés de manière apparente, avec leur esthétique propre. Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) est le maître à penser de ces modernistes qui se nourrissent de ses publications et tout particulièrement de ses *Entretiens sur l'architecture* (1865-1872). C'est à cette école que se rattache Duphot et ce sont ces principes qu'il met en œuvre tout au long de sa carrière.



Plan du village et du château.

1. Château d'eau.
2. Cuisine des vendanges et lavoir.
3. Logements du maître de chai.
4. Logement du régisseur.
5. Logements du cocher et du charretier.
6. Chais.
7. Tonnellerie.
8. Hangar, remise et réserve à fourrage.
9. Ecurie de travail.
10. Ecurie des chevaux de selle.
11. Ecurie des invités.
12. Halle métallique.
13. Serre et potager.
14. Maison du jardinier.
15. Vers le château.

Duphot a beaucoup travaillé et a laissé un nombre de constructions très diverses. Nous nous bornerons à citer quelques exemples caractéristiques qui donnent la mesure des ses activités et de son talent. Parmi les édifices publics, le plus original est l'hôtel de la Caisse d'épargne de Bordeaux (1847), le premier de ce type construit en France¹. On lui doit des dizaines d'églises neuves dont Saint-Amand de Caudéran (1852), son chef-d'œuvre, mais aussi Saint-Vincent de Portets, Notre-Dame de Virelade et beaucoup d'autres. Il est responsable également d'un grand nombre de restaurations ou reconstructions partielles d'églises anciennes en particulier celles de Loupiac, de Langon, de Verdélais etc. Mais la part la plus importante et la plus éclectique de son œuvre est constituée par des châteaux qui témoignent de son adresse à satisfaire les exigences d'une clientèle fortunée aux goûts très divers. Le Fournil en Dordogne (1858) montre que sa réputation a dépassé le milieu bordelais ; Grenade (v. 1858) et Virelade (v. 1860), à Saint-Selve (à la lisière des landes et des graves) sont construits pour la puissante famille de Carayon-Latour ; sur les dessins de Victor Baltard, il bâtit le château de Cestas pour son ami le baron Haussmann (v. 1870). Il s'impose surtout comme le bâtisseur des nouvelles demeures des grands crus du Médoc dont la majorité se trouvent dans le voisinage de Lanessan : Pichon-Longueville-comtesse-de-Lalande (v. 1845), Latour (v. 1850), Beaumont (v. 1854), l'agrandissement de Beychevelle (v. 1875) et la ferme Suzanne à Giscours (v. 1868).

1. Aujourd'hui musée de la Résistance, place Jean Moulin



Fig. 2. - Le château de Lanessan, façade latérale.

Lanessan

Un « château » bordelais typique

L'architecture de Lanessan répond aux caractéristiques particulières de ce que l'on appelle dans le Bordelais un « château »². Dans son sens habituel le mot château désigne soit une forteresse médiévale soit une demeure de prestige à l'usage de la noblesse locale. Ce genre d'édifice existe en Bordelais comme ailleurs en France (par exemple les forteresses de La Brède, demeure de Montesquieu ou Lamarque en Médoc ou les châteaux de Cadillac ou du Bouilh). Mais en Bordelais et singulièrement en Médoc, le développement de la vigne a donné à ce mot un sens particulier. Le château viticole n'est pas seulement une demeure mais un domaine dans sa totalité, terres et constructions comprises. Il désigne même la production c'est-à-dire le vin lui-même. A la limite, le château bordelais peut être privé de son acception architecturale habituelle : il en existe qui ne comportent pas de résidence pour le propriétaire, c'est le cas, par exemple à Cos d'Estournel, d'autres qui ne sont que des marques. Cependant, l'histoire et la vie du domaine ont conduit à en faire un complexe architectural qui juxtapose ensemble résidentiel et ensemble de travail.

Par tradition, la demeure du propriétaire reste de dimensions relativement modestes parce que le coût de son entretien ne doit pas compromettre la rentabilité du domaine et parce que le propriétaire qui est un citadin, bordelais ou souvent parisien, n'y réside pas en permanence et n'y vient que quelques semaines au moment des vendanges ou pour les vacances. Au XVIII^e siècle, même les riches « princes des vignes » comme les marquis de Ségur (Lafite, Mouton, Latour) ou d'Aulède (Margaux, Pèze, Haut-Brion) se sont bien gardés de faire construire des demeures inutilement dispendieuses.

La résidence, pourtant, doit être monumentale et se distinguer par une architecture soignée (avec des matériaux nobles comme la pierre de taille, l'ardoise) afin de signifier clairement son appartenance à un propriétaire étranger au milieu rural et par des agréments (le parc en particulier) qui répondent aux usages de la vie aristocratique. Pour les Bordelais, la formule

2. Lanessan est situé sur la commune de Cussac-fort Médoc.



Fig. 3. - Le château de Lanessan, façade d'entrée.

idéale reste ces maisons basses plus ou moins ornées connues sous l'appellation de « chartreuses » (Beychevelle, La Lagune, Langoa...). Au XIX^e siècle, la mode éclectique conduira les propriétaires (souvent parisiens) à souhaiter des édifices plus variés et plus riches. Un dernier signe distinctif important est la présence à l'entour de la demeure d'un parc qui indique une qualité de vie que ne connaissent pas les paysans. Il peut être immense (Giscours) ou restreint à une pelouse, quelques arbres et quelques massifs de fleurs (Gruaud-Larose) mais, alors que pourtant la terre du vignoble est très précieuse, il reste une constituante indispensable du « château ».

Les communs nécessaires au fonctionnement du domaine se répartissent en deux catégories : ceux qui servent au personnel et au bétail et ceux dont l'usage est plus particulièrement spécifique au vignoble. Les premiers se rencontrent dans tout le monde rural (logements pour les employés, écuries pour les bœufs et les chevaux de trait, granges pour les réserves de foin, hangars et remises, ateliers pour l'outillage etc.). Les seconds forment le complexe dit des « chais ». En son sens restreint, le mot désigne, comme partout ailleurs, le cellier où l'on conserve le vin. Mais de façon plus générale, on l'utilise, en Bordelais, pour l'ensemble des constructions où se déroulent les différentes étapes de la fabrication du vin.

En surface au sol, les services représentent l'essentiel des constructions du château. Ils ont été bâtis tout au long de l'histoire du domaine et ils ne datent pas toujours de la même époque que la maison du maître. Ils peuvent être plus anciens ou, au contraire, postérieurs. Construits au fur et à mesure des besoins, ils forment des ensembles hétérogènes qui se rattachent à l'architecture vernaculaire (moellons, crépis, tuile).

Il existe cependant des exemples où maison de maître et chais ont été construits d'un seul jet. Dans ce cas, le « château » constitue un complexe architectural savant et cohérent où se retrouvent la volonté et le goût d'un propriétaire bâtisseur et le savoir faire d'un architecte. Cette solution idéale qui exige la mobilisation de capitaux considérables sur plusieurs années est coûteuse et, par conséquent, relativement peu fréquente. L'exemple le plus célèbre est le château Margaux construit pour le marquis de La Colonilla par Louis Combes (1810-1816). Lanessan, voulu et financé par André Delbos et construit par Duphot, appartient aussi à cette catégorie rare. Dernier grand chantier de l'architecte et en quelque sorte son testament, il bénéficie de l'expérience de sa longue carrière.



Fig. 4. - Le château de Lanessan, façade avec le jardin d'hiver.

Une demeure moderne

La construction

Les carnets de comptes d'André Delbos conservés dans les riches archives du domaine permettent de suivre les étapes de la construction de Lanessan et d'établir une chronologie relativement précise des différents bâtiments.

La demeure fut construite la première. Les raisons sentimentales et des considérations de prestige l'emportèrent sur la pure logique économique qui eut voulu que fût d'abord édifié l'outil de travail c'est-à-dire les chais. Sans doute André Delbos fut-il avant tout désireux d'offrir à sa jeune épouse une résidence digne d'elle et des enfants à venir.

Un emplacement nouveau fut choisi. Delbos et Duphot se mirent d'accord pour implanter le château au sommet de la colline, sur une position dominante et dégagée qui permettait de voir les chais et les écuries en contrebas et, éventuellement, de surveiller leurs activités ; qui assurait isolement et tranquillité par rapport au monde du travail (contrairement à la disposition traditionnelle dans laquelle les communs formaient la cour de la résidence) ; qui offrait, enfin, une vue agréable sur le vignoble et, au-delà, jusqu'à la Garonne. Les comptes montrent que les travaux commencèrent en 1877 et se poursuivirent jusqu'en

1881. L'aménagement du parc qui fut conduit en même temps se prolongea jusqu'en 1883 ; c'est à cette date seulement que fut élevé le porche de l'entrée, que le mobilier fut acheté et que s'achevèrent, par conséquent, les installations intérieures.

La reconstruction des « chais » et des écuries entraîna la démolition des bâtiments anciens. Elle débuta dans la continuité de celle du château, en 1882, et dura jusqu'en 1888.

Au total, la construction de Lanessan aura duré onze ans et coûté à son propriétaire 578 722 francs or³. Nous ignorons le montant des honoraires de l'architecte.

Le modèle anglais

Une lettre de Mme Delbos mère signale que son fils avait remarqué et apprécié un château du nom de Grenade construit par Duphot. Même en l'absence de ce document, la ressemblance entre les deux édifices est si flagrante qu'il est certain que Grenade a été le modèle de Lanessan. Situé sur la commune de Saint-Selve (Gironde), cette immense demeure avait été construite entre 1861 et 1863 pour Edmond de Carayon-Latour⁴. Très riche et baron de fraîche date,

3. Soit à peu près l'équivalent de 1 600 000 Euros.

4. Le château de Grenade a été publié dans la revue *La Construction*, 1888, pp. 449, 464-465, avec plans et élévations.



Fig. 5. - Le porche d'entrée.



Fig. 6. - Le porche, détail.

ce personnage amateur de chevaux et de chasse en Ecosse entendait vivre noblement à la manière d'un gentleman-farmer. En 1858, il entreprit un voyage en Angleterre et se fit accompagner par Henri Duphot et son fils Abel. Le but était d'y découvrir « un style étranger, une construction d'un genre inconnu de nos compatriotes [qui] pourrait devenir sur notre sol une date de progrès ». Duphot fut particulièrement séduit par les manoirs élisabéthains (Wollaton Hall, Burckley House, Langford Castle...) et, plus encore, par leurs versions modernes (Harlaxton Manor, Scarisbrick Hall...). A la fois pittoresques et confortables, ils correspondaient à l'idéal anti-classique de Viollet-le-Duc. Plus tard, Duphot enrichira sa documentation en achetant des ouvrages d'architecture anglaise qui lui serviront de référence, en particulier celui de Joseph Nash : *The Mansion of England in Olden Time* (London, 1868) et un recueil de modèles intitulé : *Villa and Cottage Architecture. Select Examples of Country and Suburban Residences Recently Erected with a Full Descriptive Notice of Each Building* (London, 1868).

Comme Grenade, Lanessan est un château « à l'anglaise » qui répond à l'idéal de vie distingué, rural et confortable, d'une bourgeoisie bordelaise anglomane pour laquelle la « gentry » représente un incomparable modèle de savoir vivre et d'efficace gestion économique. Plus petit que Grenade, Lanessan est adapté aux besoins d'une propriété viticole de grand bourgeois et a bénéficié de l'expérience professionnelle d'un architecte en

fin de carrière qui signe là son testament et son chef-d'œuvre. D'un style inhabituel mais rationnel, il apparaît en son temps comme une construction éminemment moderne.

L'extérieur du château

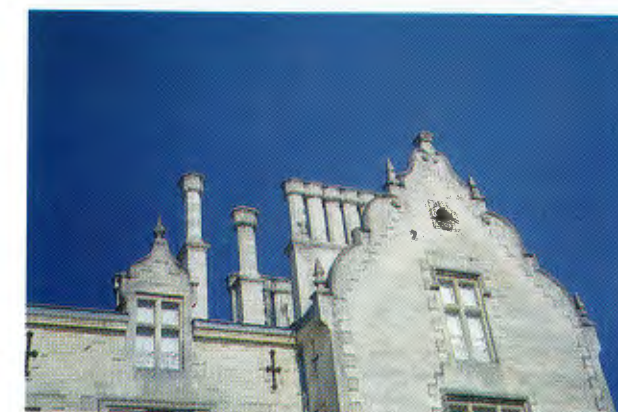
Le plan de Lanessan est en totale rupture avec celui des édifices classiques. Il comprend deux corps de bâtiments parallèles de longueur presque identique réunis par un troisième corps transversal de manière à former une sorte de croix de Lorraine dont la barre verticale aurait été écourtée. Cette disposition empruntée au répertoire relativement marginal de l'Angleterre, revue à la lumière des enseignements de Viollet-le-Duc, récuse, en quelque sorte, la tradition française que, par ailleurs, Duphot était capable de maîtriser avec brio (Pichon-Longueville-Comtesse-de-Lalande, Beaumont). Aux habituels plans massés barlongs, carrés ou en U, il substitue un système de pavillons juxtaposés de volumétrie approximativement équivalente (avec cependant des différences légères mais systématiques qui en atténuent la raideur). Il a l'audace de faire disparaître la conventionnelle façade d'honneur régulièrement déployée autour d'un axe de symétrie et il la remplace par une ordonnance inusitée qui présente deux longs côtés et deux côtés courts dont aucun n'est vraiment secondaire. Au lieu de se développer en continuité, ces quatre façades sont fragmentées par des pavillons fortement individualisés par leur fort décrochement et par leur haute toiture en bâtière (fig. 2, 3, 4). On peut



Fig. 7. - Château de La Chesnay construit par Louis Garros en 1875.



Fig. 8 et 9. - Pignons, lucarnes et cheminées.



tourner autour du château sans découvrir de façade privilégiée. La porte d'entrée principale est abritée par un porche, (fig. 5 et 6) détail emprunté, peut-être, aux aménagements de Viollet-le-Duc à Pierrefonds mais plus sûrement à Ferrières, le luxueux château construit par l'anglais Paxton pour le baron James de Rothschild. Mais audacieusement, Duphot l'a placé sur l'un des petits côtés. (Ce n'est que plus tardivement, en 1905, que pour ajouter au confort, la façade opposée recevra une terrasse dans le prolongement du grand salon) (fig. 4).

Le parti stylistique et décoratif s'ajoute à l'originalité du plan pour donner à Lanessan l'allure, rare en Médoc, d'un château anglais⁵. En effet une série d'emprunts directs à l'architecture élisabéthaine distingue franchement Lanessan des autres castels ou manoirs néo-gothiques que l'aristocratie fait construire en grand nombre au milieu du XIXe siècle. Ces forteresses pseudo-médiévales ne sont pas très nombreuses en Bordelais (La Chesnaye, à proximité et appartenant également à la famille Delbos en est un exemple⁶) (fig. 7), mais fréquentes un peu partout en France, en particulier autour de Paris et dans les pays de Loire. Leurs architectes recherchent le pittoresque dans un Moyen Âge de fantaisie, multipliant les simulacres d'appareils militaires (tours purement décoratives, mâchi-

coulis, merlons), les sculptures parlantes (force blasons et figures héraldiques etc.). Pour sa part, Duphot préfère recourir aux particularités du style Tudor : les pavillons sont dominés par des pignons (*shaped gables*) chantournés et percés d'oculi ; sur la crête des toitures d'ardoise, il aligne les cheminées octogonales jumelées en tuyaux d'orgue (fig. 8 et 9) ; il multiplie les grandes baies quadrillées de meneaux de pierre et de traverses et les *bow-windows* dont le renflement module la surface des murs. Il bannit comme superfétatoire, selon les recommandations de Viollet-le-Duc, les sculptures décoratives (les seuls éléments figurés sont deux couronnes, l'une de raisins au dessus du porche, l'autre de feuilles de chêne sur la façade opposée, au dessus de la fenêtre qui domine la terrasse). En revanche, il joue avec les moulures à volutes qui ourlent le bord des pignons, il multiplie des amortissements en forme de boules surmontées par des pointes, il dessine de délicates balustrades formées de S affrontés et tire des effets pittoresques des combles pentus

5. On ne trouve guère que deux autres exemples significatifs : Cantenac-Brown par Minvielle (1866) et Mouton-Rothschild par Alfred Maître (1883).

6. Construit par Louis Garros en 1875



Fig. 10. - L'escalier d'honneur.

couverts d'ardoise, des fenêtres étroites ou en triplets, des hautes lucarnes ... Au total, au prix d'une certaine sècheresse, il fait de Lanessan un monument solidement assis au sol, mais dont la silhouette découpe sur le ciel les contours élancés de ses combles, de ses lucarnes, de ses cheminées, une demeure au pittoresque maîtrisé qui obéit parfaitement à la logique de son utilisation et au mode de vie de ses hôtes.

L'intérieur

Ce parti permet une distribution intérieure pratique, avec des pièces de belle taille, desservies par des communications horizontales et verticales efficaces qui protègent la famille, si besoin est, du va-et-vient de la domesticité. Selon une disposition devenue fréquente dans les grandes demeures, le demi rez-de-chaussée qui forme comme le socle de la construction est réservé au personnel. A Lanessan, cette zone bénéficie d'entrées autonomes et comprend deux parties. L'une est occupée par la cuisine et ses annexes : la lingerie, les chaudières du chauffage central ; de là, part un escalier de service qui conduit aux deux étages supérieurs. L'autre partie est un logement pour le ménage des domestiques permanents.

La grande porte d'honneur abritée sous le porche gothique voûté d'ogives donne accès au vestibule. Celui-ci est occupé par un court escalier qui conduit au niveau d'une large et imposante galerie de part et d'autre de laquelle se répartissent les pièces de vie privée et officielle : un petit salon et une bibliothèque puis le grand escalier qui monte à l'étage des chambres, un second salon, la salle à manger avec son office et, au bout de la galerie, le grand salon et son jardin d'hiver. Le décor est à la mesure de cette fastueuse distribution : des pilastres scandent la galerie ; le grand escalier est traité dans le style du XVIII^e siècle avec une rampe en fer forgé (fig. 10) ; il est éclairé par un vitrail signé « Ch. Champigneulle et fils, Paris » qui représente un paysage aquatique avec héron, canards, oiseaux au milieu des iris et des glycines ; les boiseries du grand salon sont de style Louis XVI, blanc et or ; celles de la salle à manger étaient en bois naturel. Chaque pièce possède une cheminée en marbre de couleur différente.

Le premier étage est celui des chambres de la famille. Voisines l'une de l'autre, celles de M. et Mme Delbos bénéficient chacune d'une salle de bain particulière avec les « commodités à l'anglaise ». On compte aussi deux appartements, nous dirions aujourd'hui deux suites, pour les enfants ou les hôtes, chacun avec deux pièces et une salle de bain. Toutes les chambres ont leur cheminée et il y en a également une dans les salles de bain du maître et de la maîtresse de maison.

Le second étage n'est desservi que par l'escalier de service qui monte du sous-sol. Y sont installées des chambres d'enfants, celle de l'abbé-précepteur, de la nurse et du personnel subalterne. Une pièce a été aménagée en chapelle privée.

Duphot a donc réussi à bâtir une demeure vraiment moderne qui allie le luxe du décor et de l'apparat convenable à un train de vie bourgeois grâce au rationalisme des distributions



Fig. 11. - Le village vu de l'entrée du parc du château.

et des circulations et les besoins nouveaux de confort, encore rare à ce degré de raffinement (hygiène à l'anglaise, chauffage, eau courante chaude et froide, électricité fournie par une installation électrique autonome). Lanessan répond parfaitement aux exigences de la « vie de château » à la fois familiale et mondaine.

Le parc

Dès le XVIII^e siècle, les modestes châteaux bordelais étaient mis en valeur par ce que l'on appelait alors les « beaux dehors ». Lanessan bénéficie de cette tradition. Implanté au point culminant du domaine, il domine une nature domestiquée et harmonieuse. L'allée principale qui part de la route monte à travers les vignes qui sont sa raison d'être et qui disent sa prospérité. Au sommet de la colline, pelouses et arbres forment un écrin autour de la demeure qui apparaît peu à peu. Le chemin vire pour descendre vers les communs. Il laisse de côté le château que l'on aborde par une allée secondaire (alors que dans la tradition française, l'allée principale s'inscrit tout droit dans l'axe de la façade). Ce tracé permet de tourner autour du château et de le découvrir progressivement sous des angles variés à travers les arbres.

Le parc forme une réserve de nature aménagée de huit hectares qui occupe le flanc nord de la colline. Les pelouses et les allées sont tracées de façon naturelle mais près de la demeure des arbres d'essences variées (chênes, platanes, marronniers, tilleuls, cèdres) et des massifs de fleurs ronds ou ovales (aujourd'hui disparus) sont typiques de l'interprétation que les paysagistes français donnent du jardin dit « anglais ».

Peu à peu, les espaces disciplinés le cèdent aux prairies puis à la campagne. Destiné à la promenade et aux jeux de société, le parc doit évoquer l'idée d'une campagne harmonieuse, lieu de vie idyllique réservé aux privilégiés de la naissance et de la fortune.

Les communs

Les communs, indispensables à l'économie du domaine ont été conçus par Duphot de façon rationnelle pour répondre avec efficacité à leur fonction. Mais d'un point de vue esthétique, ils forment également un complément architectural en contrepoint avec le château : à la demeure aristocratique répond le village modèle du personnel et des vignerons.

Un complexe de travail modèle

L'ensemble des bâtiments s'aligne en bordure d'une rue principale qui descend la pente de la colline (fig. 11). La disposition des différentes constructions, soigneusement programmée, obéit à une hiérarchie clairement lisible et à une implantation logique et pratique qui facilite les différentes activités du vignoble.

Le château d'eau est au plus près du château, aux marges du parc. Il abrite deux citernes superposées. Celle du bas alimente le village et les jardins, celle du haut conduit l'eau jusque dans des réservoirs installés dans les greniers du château. Sa forme de tour circulaire, la délicatesse de son appareil raffiné de pierre blanche (avec chaînes harpées, niches et oculi), son



Fig. 12. - Le château d'eau.

Fig. 14. - Les chais.

Fig. 15. - Hangar et remise.



couronnement de brique ajourée et son toit débordant en chapeau chinois en font un petit monument qui s'apparente aux fabriques qui agrémentent les jardins anglais (fig. 12).

La maison du régisseur bénéficie d'un traitement particulier qui met en valeur le rôle de ce personnage de première importance dans les vignobles du Bordelais. Dans la mesure où le propriétaire est un citadin qui ne réside pas en permanence au château et qui n'a pas d'expérience du travail de la vigne et du chai, il a besoin de déléguer ses pouvoirs à un administrateur qui connaisse le monde rural dont il est issu, qui soit capable de gérer la propriété et son personnel. L'histoire de Lanessan (comme d'ailleurs celle de tous les grands domaines médocains) est en grande partie celle des rapports de confiance (et parfois de conflits) entre la famille Delbos et les régisseurs qui se sont succédés à son service depuis 1793.

Implantée à l'entrée de la rue, proche du château, la maison est cossue, en pierre de taille comme lui, mais couverte de tuile comme celles du village qu'elle domine par sa position. Cette valorisation révèle le rôle et le statut social du régisseur à mi-chemin entre les mondes bourgeois et paysan. La demeure de cette puissance est flanquée par le logement du maître de chai, autre acteur majeur de la prospérité et du renom de la propriété (fig. 13).

Les locaux du personnel, à savoir le logement du cocher, celui du charretier, la cuisine des vendanges, le lavoir se succèdent pour compléter le premier côté de la rue.

Les chais, s'étirent en face, formant l'autre côté de la rue. Leur masse imposante se développe sur quatre corps de bâtiment. Le premier, plus haut et plus large que les autres est réservé au cuvier qui reçoit la vendange que l'on hisse à l'étage et qui, de là, est déversée dans les pressoirs (c'est la formule



Fig. 16. - La rue des écuries.



Fig. 18. - Ecurie des chevaux de selle.



Fig. 17. - Les écuries de travail.



Fig. 19. - La halle métallique.

moderne dite du « chai médocain ») ; le dernier est celui de la tonnellerie (fig. 14). L'immense chai à barriques occupe l'arrière du bâtiment. Ces chais sont complétés par un hangar et par une remise pour les charrettes et le matériel agricole (fig. 15).

Les écuries pour les chevaux de trait, nécessaires aux travaux de la vigne, les labourages et les vendanges en particulier, et que l'on retrouve dans toutes les exploitations rurales, sont adossées aux locaux du personnel. Leur façade est, par conséquent, tournée à l'opposé, en bordure d'une allée secondaire entièrement réservée aux équidés (fig. 16 et 17). Leur faisant face se dresse la superbe construction édifiée pour les montures de selle et pour les voitures hippomobiles. Cet équipement essentiel à la vie aristocratique (les beaux équipages caractérisent les bonnes maisons...) est l'une des manifestations les plus ostentatoires de l'opulence d'André Delbos. Il ne chassait pas à courre comme le baron de Caryon-Latour ou d'autres châtelains

voisins mais il était passionné de chevaux et d'attelages. Il avait donc demandé à son architecte de leur bâtir des logements à la pointe des progrès techniques, adaptés aux nouvelles exigences de confort et d'hygiène. Ces écuries modèles adoptent l'habituel plan en U qui depuis le XVII^e siècle s'est imposé pour ce genre de construction (fig. 18). La façade principale s'ouvre face au château. Le côté arrière est doublé par une galerie supplémentaire réservée aux montures des hôtes de passage. La liaison est assurée par une halle métallique éclairée par une verrière (fig. 19).

La serre en fer et en verre forme une construction à part. Grâce à la diminution du coût des matériaux, les serres se sont imposées au cours du siècle comme un autre élément de luxe indispensable et maintenant à la portée des fortunes bourgeoises. Celles de Lanessan sont particulièrement amples et soignées. Elles comprennent un pavillon pour les arbustes exotiques et une galerie en quart de rond avec des étagères pour



Fig. 20. - La serre.

les plantes en pot. Elles bordent un jardin de fleurs disposé en contrebas et entouré de murs qui concentrent la chaleur et créent un micro climat favorable aux espèces délicates (fig. 20).

La maison du jardinier, plus à l'écart, est traitée comme une habitation paysanne cossue (fig. 21). Elle régnait sur le potager et le verger (disparus).

Un style original : monumentalité et pittoresque rustique

Duphot possédait une longue expérience de ce genre de constructions utilitaires auxquelles il avait toujours accordé un intérêt particulier et qu'il a contribué à transformer et à moderniser. A Grenade et surtout à la ferme Suzanne du château Giscours, il avait déjà imposé ce nouveau style qui allait être imité dans tous les grands domaines du Médoc et qui se caractérise par une alliance harmonieuse entre fonctionnalisme et monumentalité rustique.

Le fonctionnalisme se manifeste d'abord par une adaptation réfléchie de chaque bâtiment à son usage particulier avec des volumes et des espaces soigneusement définis. C'est ainsi que les greniers à foin sont placés au dessus des écuries de manière à faciliter la distribution des rations de fourrage dans

les mangeoires des chevaux. L'aération de ces mêmes greniers est assurée par des claires-voies qui sont en bois pour l'écurie de travail et qui forment des *claustras* de brique, plus décoratives, pour l'écurie d'agrément. Cette dernière est complétée par les indispensables annexes comme la sellerie ; elle bénéficie d'un aménagement luxueux et pratique : boxes en bois ciré, mangeoires en marbre, point d'eau et un ingénieux système de ventilation.

Les techniques de construction et le choix des matériaux économiques répondent à la même démarche. La pierre est réservée aux seuls points porteurs du bâti, les angles et les chambranles des portes et des fenêtres. Le gros œuvre est formé par du moellon recouvert de crépi, par des briques, du bois et les toitures sont couvertes en tuile canal. Les habituelles corniches de pierre ou de tuile (génoises) sont remplacées par des avant-toits de bois soutenus par des aisseliers.

Une même logique explique et justifie la façon de traiter les baies qui (selon les conseils de Viollet-le-Duc) s'adaptent par leurs dimensions à la fonction de chaque bâtiment et à la taille de chaque pièce. Les fenêtres des résidences (régisseur, maître de chai, jardinier, cuisine des vendanges) restent fidèles à la tradition et conservent leur forme étroite et verticale et leur espacement régulier. Au contraire, les ouvertures du

chai sont différentes par leur largeur, par leur hauteur, par leur écartement, par leur disposition isolée ou jumelée, soit au rez-de-chaussée, soit à l'étage. Pour la grande écurie, les baies retrouvent l'ordonnement symétrique qui convient à la noblesse voulue pour ce bâtiment de prestige ; celles du premier niveau, de gabarit classique, maintiennent l'écurie dans la pénombre propice au repos des chevaux ; cependant leur archivolt en arc segmentaire permet de donner aux ouvertures de l'étage une disposition horizontale tout à fait insolite à cette époque, qui facilite la livraison du foin et sa ventilation.

La halle métallique et la serre, légères et lumineuses, bénéficient de l'expérience, en ce domaine, d'Abel Duphot (même si elles furent construites après sa mort). Le dessin des colonnettes et les souples volutes des fermes révèlent les qualités plastiques du métal.

Les chais et les écuries forment des blocs imposants, aux lignes strictes mais fortement rythmés. Une asymétrie contrôlée et des scansionnements provoquent des ruptures discrètes qui atténuent l'impression de massivité et créent des effets plaisants. Les animations les plus sensibles sont générées par les pignons de bois qui se succèdent à des hauteurs différentes en façade des chais ou encore par l'horloge au fronton de la grande écurie dominée par un amusant lanterneau de bois. Le rôle important accordé au bois ainsi que la multiplicité des pignons renvoient directement à l'idée convenue que l'on se faisait – et que l'on se fait encore – de l'architecture paysanne.

La couleur établit également des contrastes entre la pierre blanche, les crépis roses et, surtout, les éléments de bois peints en rouge (portes, fenêtres, corniches), un ton qui va s'imposer dans tous les chais du Médoc.

La sculpture, décor inutilement luxueux qui a été bannie du château, l'est a fortiori des bâtiments purement utilitaires. Pourtant, elle trouve une place discrète en deux emplacements privilégiés : la clé du linteau du grand chai qui est ornée d'une grappe de raisins et celle de l'entrée de la grande écurie qui montre un cor de chasse entouré d'une couronne de feuilles de chêne. Ces détails confirment le soin extrême apporté par Duphot à la conception et à la réalisation des communs envisagés comme composants essentiels du « château » médocain.

Conçu par un architecte de grand talent (et qui eut la chance de disposer de larges facilités financières), Lanessan est un chef-d'œuvre rare. Les options artistiques de Duphot, le style Tudor pour la résidence et le vernaculaire pour les chais, apparaissent en leur temps comme foncièrement modernes. Ni copiés, ni pastichés, les modèles sont une source d'inspiration qui permet de rompre avec les conventions surannées et arbitraires



Fig. 21. - La maison du jardinier.

de la tradition classique, en particulier, celle de soumettre les bâtiments à la règle de la symétrie, celle aussi d'utiliser en permanence le même vocabulaire de colonnes, de pilastres et de bossages, de corniches et de frontons, celle, enfin, d'exprimer la richesse par un décor sculpté abondant. Un éclectisme intelligent chargé de connotations poétiques, et un fonctionnalisme efficace répondent parfaitement à tous les besoins d'un grand domaine consacré à la fois à la production d'un vin de qualité ainsi qu'aux commodités et aux rituels de la vie d'une grande famille bourgeoise. Lanessan s'impose comme un véritable archétype de ces ensembles architecturaux complexes et originaux que l'on appelle en Bordelais un « château »⁷.

7. Qu'il me soit permis de remercier M. et Mme Hubert Bouteiller, pour leur aide et pour leur aimable accueil. Merci aussi à Mme M.J. Pinedo Pabon qui a dessiné le plan du domaine et du château.

Bibliographie

- Bercé, Françoise, Le château au XIXe siècle, *Le château en France* (direction Jean-Pierre Babelon), Paris, Berger-Levrault, Caisse Nationale des Monuments historiques et des Sites, 1986.
- Coustet, Robert, Histoire de l'architecture viticole, *Châteaux Bordeaux*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1989.
- Coustet, Robert, Marc Saboya, *Bordeaux, le temps de l'Histoire*, Bordeaux, Mollat, 1999.
- Coks, Charles, *Bordeaux et ses vins*, 3e édition, refondue et augmentée par E. Féret, Paris, Masson-Bordeaux, Féret, 874.
- Dantarribe, Cécile, Les Folies Garros, *Le Festin*, numéro hors série (Bordeaux et l'art du vin), septembre 2005.
- Galard, Gustave de, *Album vignicole ou vues des châteaux et propriétés produisant les vins des meilleurs crus du Médoc et autres lieux du département de la Gironde*, Bordeaux, chez Légié, 1835.
- Gardelles, Jacques, *Guyenne, Gascogne, Pays basque* (coll. Dictionnaire des châteaux de France sous la direction d'Yvan Christ), Paris, Berger-Levrault, 1981.
- Grottes, Florence des, *Deux siècles d'histoire à Lanessan (1793-1993)*, 1993 (exemplaire dactylographié).
- Liévaux, Pascal, *Les écuries des châteaux français*, Momum, édit. du Patrimoine, 2005.
- Mignot, Claude, *L'architecture au XIXe siècle*, Fribourg, édit. du Moniteur, 1983.
- Texier, Karine, *Henri Duphot (1810-1889) et l'architecture privée : l'exemple de trois châteaux bordelais au XIXe siècle* [Pichon-Longueville-Comtesse-de-Lalande, Beaumont, Grenade], mémoire de maîtrise de D.E.A. d'Histoire de l'art, sous la direction de Robert Coustet et Marc Saboya, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 1994 (exemplaire dactylographié).
- Valadié-Maraud des Grottes, Florence, *De Domme à Bordeaux, du négoce à la propriété viticole : histoire de la famille Delbos (1740-1815)*, diplôme d'études approfondies de l'Art et Civilisation, sous la direction de Sylvie Guillaume, Hubert Bonin et Philippe Roudié, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1992 (exemplaire dactylographié).
- Viollet-le-Duc, Eugène, *Habitations modernes*, Paris, 1875-1877 (rééd. Bruxelles, 1979)



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p.261-295

Le fonds Léo Drouyn dans les collections Joseph Béraud-Sudreau

par Bernard Larrieu

à la mémoire

de M. Hervé Béraud-Sudreau qui m'accueillit chez lui avec une générosité inouïe et de Mme Michelle Gaborit qui apporta dès l'origine son amical concours à l'édition des albums de dessins de Léo Drouyn

L'origine du fonds

Tel qu'il nous a été possible de le retrouver et de l'étudier¹, le fonds Joseph Béraud-Sudreau ne représente qu'une partie du fonds Léo Drouyn qui fut malheureusement dispersé en salle des ventes au mois de mars 1940.

Qu'en était-il ? L'ensemble des papiers, livres, œuvres d'art de Léo Drouyn - excepté la cinquantaine de tomes de notes manuscrites donnée aux Archives municipales de Bordeaux par testament - semble être resté, après sa mort en 1896, dans l'immeuble qu'il habitait, 30 rue Desfourmiel, et où résida sa bru, Reine Godard de Blassy, veuve en 1918 de Léon Drouyn, fils unique de Léo. Moins de deux mois après le décès de Reine, survenu le 19 février 1940 à l'âge de 91 ans, ce précieux fonds fut proposé à la vente par les petits-enfants de l'artiste. Le libraire-bibliophile Mounastre-Picamilh fut, semble-t-il, chargé de l'inventaire et de l'expertise, et le fonds fut dispersé par les commissaires-priseurs Duval et Ricklin. Cette vente eut lieu à l'Hôtel des ventes de la rue Delurbe et dura trois jours : jeudi 28, vendredi 29 et samedi 30 mars 1940. Elle fut signalée par les journaux comme étant « après décès », et son objet, « la collection de M. Léo Drouyn ».

L'annonce parue dans la presse donne quelques indications générales sur ce qui fut dispersé par lots : la bibliothèque (« Ouvrages sur l'archéologie, l'architecture, l'histoire de

Bordeaux », une « Vie de Jésus » illustrée par J. Tissot sous « belle reliure maroquin », « des illustrés de la période romantique »), les ouvrages originaux et personnels du maître, des notes historiques et manuscrites, les cuivres originaux qui avaient servi à illustrer ses ouvrages, les tableaux, les dessins, les eaux-fortes, des faïences et porcelaines...

Nous n'avons, malheureusement, pas retrouvé les archives des commissaires-priseurs Duval et Ricklin. Il n'y a pas, non plus, de document concernant cette vente dans le fonds des catalogues de Mounastre-Picamilh conservé aux Archives municipales de Bordeaux². Mais il existe cependant quelques témoignages de cette vente. S'il apparaît qu'aucune institution bordelaise n'ait fait d'acquisition massive, les Archives municipales de Bordeaux semblent avoir acheté à cette occasion le

1. Nous devons une immense gratitude à M. Hervé Béraud-Sudreau pour l'intérêt qu'il a pris à notre travail et au soutien constant qu'il nous a apporté, nous ouvrant tout grand les rayons des bibliothèques de son père, Joseph Béraud-Sudreau, et les placards où étaient conservés les documents lui appartenant, suite à l'appel que nous avions lancé dans les colonnes du journal Sud-Ouest (26 octobre 2002), avec Michelle Gaborit, lorsque nous recherchions l'album de dessins de Léo Drouyn du printemps 1858, au moment de la préparation du volume 10, Léo Drouyn en Médoc.

2. A.M.Bx. fonds Mounastre-Picamilh, 124 S.

très rare portefeuille de lithographies à deux teintes « Bains de mer de La Teste ou Bassin d'Arcachon ». Peut-être également quelques plaques en cuivre³.

De même, la Société historique et archéologique de Saint-Emilion put acheter ce qui l'intéressait puisque dans son *Bulletin*, fascicules X et XI, années 1941-1942, figure un compte-rendu indiquant que, « au cours de cette assemblée générale, une exposition des œuvres provenant de la collection du maître Léo Drouyn et acquise durant l'année 1940 par notre Société, fut tenue à la permanence du « Syndicat d'Initiative », mise aimablement à notre disposition. Plus de cent dessins, uniquement de Saint-Emilion, furent longuement admirés et commentés par les visiteurs ». Après quelques avatars et déménagements, une bonne partie de ce fonds a été retrouvée il y a quelques années par cette Société⁴.

On ne sait si la Société Archéologique de Bordeaux fit quelque acquisition. Aucun document d'archive ne vient l'attester. Elle ne possède, à notre connaissance, qu'une dizaine de dessins originaux de Drouyn et aucun album ; elle compte par contre dans ses collections une belle série de près de 80 plaques en cuivre et acier, dont certaines ont été présentées par nous lors de l'exposition « Léo Drouyn aquafortiste »⁵. Les archives de la Société sont restées, jusqu'à présent, muettes sur l'origine de ce fonds chalcographique ; hasardons l'hypothèse que ces plaques ont été acquises par la SAB lors de cette vente publique de mars 1940 - à moins que cette acquisition n'ait été faite par M. Joseph Béraud-Sudreau et qu'il ait laissé ou offert ce fond, après l'exposition de 1947, à la société qu'il présidait alors ?

Hervé Béraud-Sudreau, que nous tenons à remercier pour son appui indéfectible à notre recherche, a retrouvé dans les archives paternelles quelques documents relatifs aux achats que fit son père lors de la vente du fonds Léo Drouyn en 1940⁶. Ils ne permettent malheureusement pas d'en établir un inventaire très précis ; certains indices, cependant, laissent penser que nous n'avons peut-être pas retrouvé la totalité des acquisitions de Joseph Béraud-Sudreau. C'est ainsi qu'entre la rédaction de cet article et sa relecture, nous avons découvert neuf cartons de clichés zinc montés sur bois ayant servi à l'impression des gravures dans le texte des publications de Drouyn, et que nous inventorierons dans les mois à venir.

Quoi qu'il en soit, outre ces clichés montés sur bois, le fonds Léo Drouyn retrouvé et étudié est constitué de 152 plaques cuivre et acier, un album de jeunesse (1833), un calepin d'esquisses de paysages (1849-1850), un carnet de terrain « archéologique » (1871-1875), deux albums de dessins « de terrain » (1856 et 1868/1877), un album de dessins de monuments hors Gironde collés sur onglet (1847-1857), un « atlas archéologique » (avant 1860) ; à cela il faut ajouter un album de dessins (1856-1857) de Léon, fils de Léo Drouyn.

Joseph Béraud-Sudreau

Joseph Béraud-Sudreau, mort en 1976 à 98 ans, était né en 1878 ; mobilisé en 1914, puis hospitalisé au milieu de la guerre pour une grave maladie qui le tint en soins jusqu'en 1926, il quitta le monde familial des affaires, à son retour à Bordeaux, pour se consacrer à son domaine viticole de Martillac et à sa passion pour l'histoire et l'archéologie. Abonné à un grand nombre de revues et membre de nombreuses sociétés, il constitua de belles collections archéologiques, une riche bibliothèque de livres anciens et d'ouvrages relatifs à l'histoire régionale et à l'archéologie, ainsi qu'une collection de dessins et d'estampes.

Il fit partie de cette grande armée d'érudits provinciaux qui, au XXe siècle, consacrèrent leurs loisirs, et souvent davantage, aux études régionales. Comme nombre d'entre eux, s'il ne fut pas l'auteur d'un ouvrage de référence assurant son renom, il rédigea de nombreuses études qu'il offrit aux sociétés dont il faisait partie - deux principalement, la Société Archéologique

3. Imprimé à Bordeaux chez la veuve Lége en 1851 (Chapelle d'Arcachon, Avenue de la Chapelle, Etablissement Lesca, Casino d'Arcachon, Vue prise du débarcadère, Vue du débarcadère, Plage d'Arcachon, Phare du Cap-Ferret). Il témoigne de la découverte du Bassin d'Arcachon par Drouyn dans les années cinquante et de l'attraction qu'exerça sur lui le Bassin, la Lande, ses pins et ses horizons chimériques. Ce portefeuille figure au registre d'entrée des Archives municipales de Bordeaux en date du 3 avril 1940 (information aimablement communiquée par Aude Guillon que nous remercions). Des plaques en cuivre de Léo Drouyn ont été récemment retrouvées dans les fonds des Archives municipales de Bordeaux, mais l'inventaire n'en est pas achevé au moment de la remise de cet article. Nous avons le souvenir d'avoir vu dans le bureau de J.-P. Avisseau, il y a une dizaine d'années, la plaque de la gravure n° 24 du *Choix des types*... : « Flèches de St André cathédrale de Bordeaux ».

4. Cf. Léo Drouyn à Saint-Emilion, p. 17.

5. ADGir, 2003-2004. Voir annexe.

6. Trois « bordereaux acheteur » de l'Hôtel des ventes de Bordeaux, le premier du 28 mars 1940, pour 366,10 francs (1 ?, 1 album dessins, 2 petits albums, 1 crayon, 2 albums), le deuxième du 29 mars 1940 pour 4464,50 francs (5 volumes, 129 plaques cuivre, 1 album) ; le dernier du 30 mars 1940 pour 636,265 francs (1 lot plaques cuivre et acier, 1 plaque acier, 1 lot clichés, 6 volumes, 2 cartes, 2 lots eaux-fortes, 1 atlas (cartes), 5 volumes). Cet inventaire, parfois difficile à lire, manque un peu de précision. Les « volumes » sont sans doute des livres de Léo Drouyn lui-même ou lui appartenant (l'un d'eux a été proposé lors de la vente publique de la bibliothèque J.B.S. le 21 décembre 2006, Hôtel de vente de Bordeaux Chartrons, n° 220 du catalogue) ; les lots ne sont pas détaillés ce qui interdit tout inventaire précis. Les « clichés » sont sans doute ces neuf cartons de clichés zinc montés sur bois que nous avons retrouvés récemment. M. Béraud-Sudreau en avait encré quelques uns et s'était amusé à les imprimer sur des dizaines de petits papiers ; un bref examen montre que ces clichés avaient servi à imprimer en relief les gravures qui sont insérées dans la seconde moitié du texte de la *Guienne militaire* ou dans les *Variétés girondines*.



Fig. 1. - M. Joseph Béraud-Sudreau (coll. Béraud-Sudreau)

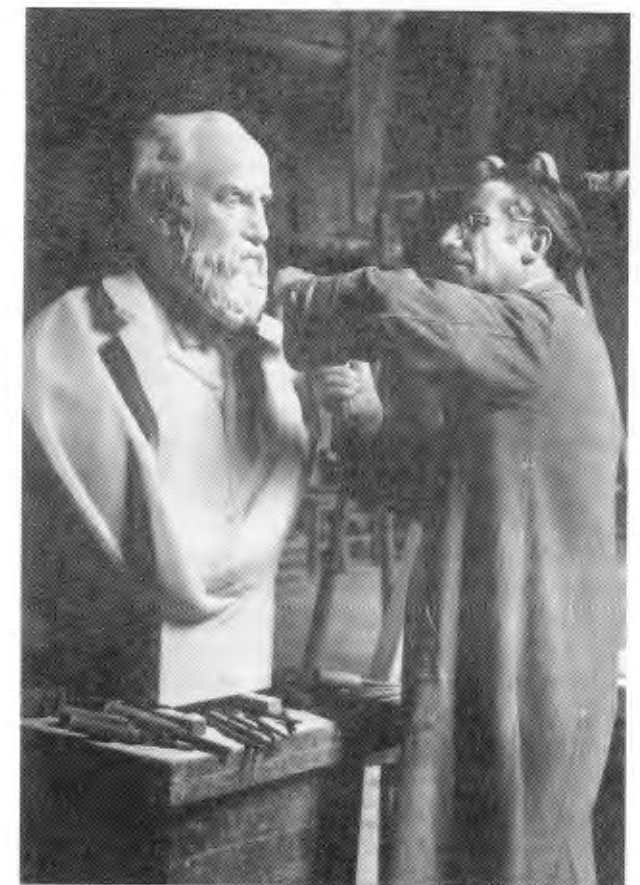


Fig. 2. - Le sculpteur René Rispal dans son atelier, en train d'achever le buste en pierre de Léo Drouyn (coll. Béraud-Sudreau)

Fig. 3. - Allocution de M. Joseph Béraud-Sudreau, place Pey-Berland, à Bordeaux, le 28 juin 1947, lors de l'inauguration du nouveau buste de Léo Drouyn à l'abside de la cathédrale Saint-André (coll. Béraud-Sudreau)



de Bordeaux et la Société préhistorique française -, ou aux Congrès des sociétés savantes auxquels il participait régulièrement.

Sa première intervention scientifique date de 1934 : il présenta au Congrès du Centenaire des Antiquaires de l'Ouest une communication intitulée « Marques de potiers gallo-romains inédites récemment découvertes à Bordeaux », et au Congrès Préhistorique de Périgueux un bilan des recherches préhistoriques en Dordogne, Charente et Gironde ⁷. A cette occasion, il noua des liens amicaux avec l'abbé Breuil.

Ses principaux champs de recherche sont déjà inscrits là. La préhistoire, l'époque gallo-romaine, les découvertes archéologiques fortuites furent pendant des années ses principaux centres d'intérêt, avec cette petite région des Graves où il aimait à se retirer.

Administrateur de la Société Archéologique de Bordeaux à partir de 1935, sous la présidence d'Alexandre Nicolaï qui fut, selon son fils, son plus proche ami au sein des sociétés savantes, il en devint vice-président en 1945-1946, puis le président en 1947 et 1948, avant de redevenir vice-président entre 1949 et 1952. L'après-guerre a donc été la période des responsabilités associatives. Si l'on fait le décompte de ses interventions écrites dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, on y trouve 50 présentations ou communications, dont 32 consacrées à ses deux périodes de prédilection (Préhistoire et Antiquité). Si son activité diminua avec l'âge, on note des interventions encore en 1968 et 1969 aux Congrès des Sociétés savantes de Tours et de Pau, à près de 90 ans ⁸.

Joseph Béraud-Sudreau était assez éclectique dans ses goûts et ses études. En dehors de la Préhistoire ou de l'Antiquité, il s'intéressait aussi bien à son pays des Graves, à Saint-Médard-d'Eyrans ou Martillac, qu'à l'archéologie urbaine bordelaise ou au commerce du vin. En 1948 il avait écrit, à propos d'une vignette du XVII^e siècle sur la marine bordelaise, une petite étude intitulée « Au temps de la marine à voile, Cadets de la Marine et Corsaires bordelais ». M. Hervé Béraud-Sudreau rappelle volontiers le plaisir qu'avait son père à livrer tous les ans un petit article d'ordre historique à l'édition annuelle de la bible du vin, le célèbre *Féret*. Il aimait l'abbaye de La Sauve et lui consacra un petit article, en 1952, dans le bulletin trimestriel du collège de Tivoli, ainsi que plusieurs articles, en 1953, dans l'hebdomadaire *Notre Bordeaux* dont Albert Rèche était alors le rédacteur en chef.

Enfin, c'est sous sa présidence, et sans doute à son initiative, que fut célébré par la Société Archéologique de Bordeaux, en 1947, le cinquantième de la mort de Léo Drouyn avec, pour l'occasion, l'érection, le 26 juin 1947, du buste en pierre sculpté par René Rispal, professeur à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, au chevet de la cathédrale Saint-André, buste destiné à

remplacer le bronze de Leroux érigé le 1^{er} juillet 1899 et fondu en 1942 par les Allemands. Un certain nombre de photographies et de coupures de presse, conservées dans les fonds de la Société Archéologique de Bordeaux et dans les dossiers de M. Béraud-Sudreau, montrent l'arrivée du buste sur un camion, son installation, le dévoilement de la statue par une toute jeune fille, Melle Forton, fille d'un animateur de la société, puis l'allocution de M. Joseph Béraud-Sudreau, comme président, juché sur une petite caisse, devant un public attentif et les représentants des institutions. D'autres documents montrent le sculpteur Rispal en train d'achever au ciseau, dans son atelier, le buste de Drouyn, en pierre de Vilhonneur, qui lui fut payé 45.000 francs avec le socle. Une souscription fut lancée et la ville souscrivit pour 10.000 francs.

Les articles de presse de l'époque indiquent qu'à cette occasion la Société Archéologique de Bordeaux organisa une grande exposition des œuvres de Léo Drouyn, au premier étage de l'aile sud du musée, dans les jardins de la Mairie ⁹. C'était, semble-t-il, la première exposition consacrée à Léo Drouyn depuis sa mort ; il ne semble pas qu'il y ait eu un catalogue. Nombre des œuvres présentées provenaient sans doute des acquisitions faites sept ans auparavant par Joseph Béraud-Sudreau en salle des ventes.

Le fonds chalcographique de la collection J. Béraud-Sudreau

Il se compose de 152 plaques au total ¹⁰, dont 151 gravées par Léo Drouyn, essentiellement des cuivres, mais également 4 plaques acier.

122 plaques ¹¹, soit 80 % de ce fonds, ont servi à imprimer les planches de la *Guienne militaire*. Ces plaques en cuivre sont, d'un point de vue technique, toutes gravées au trait, avec parfois

7. Voir bibliographie.

8. La bibliographie donnée en annexe montre la variété des thèmes abordés.

9. « Le buste fut dévoilé par Melle Forton. M. Béraud-Sudreau le remit à la ville et rappela en quelques phrases éloquentes la vie et l'œuvre de Léo Drouyn. A 11 heures eut lieu, au premier étage de l'aile sud du Musée, l'inauguration de l'exposition des peintures, dessins et eaux-fortes de Léo Drouyn qui seront une révélation pour le grand public. A 20h45, dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres, devant un public d'élite, M. Béraud-Sudreau a excellemment retracé la vie du chevalier François-Joseph Drouyn et celle de Léon Drouyn, son fils. M^{re} Robert Dufourg, de l'Académie de Bordeaux, a fait revivre l'historien et l'artiste en quelques pages précises et élégantes. Enfin, M. Malvezin-Fabre a parlé plus spécialement, avec foi, de l'archéologue » (*La Nouvelle République*, 27 juin). « L'Action de cette semaine » indique que l'exposition présentait « des centaines de dessins et d'eaux-fortes, de multiples manuscrits encore inédits ».

10. Au total, 151 plaques de Léo Drouyn et une plaque de P. Lacour fils.

11. Voir annexe.

des traces de roulette. Michel Wiedemann y a repéré la trace de morsures à l'acide successives. Un certain nombre d'entre elles portent au dos un cartouche estampé portant l'inscription : *H. Godard, rue de la Huchette, 27, Paris*. C'est le nom et l'adresse du fournisseur des cuivres auquel Léo Drouyn sera fidèle tout au long de sa carrière. Sur une seule plaque, celle de la citadelle de Rions, est inscrit le nom d'un autre fournisseur, *Combette, ... Jacques 43*, sans doute rue Saint-Jacques.

Les gravures de la *Guienne militaire* ont été imprimées, à partir de ces plaques, chez Gilquin et Dupain, à Paris, d'abord établis 19 rue de la Calandre (de la première planche de la *Guienne...* à la planche n° 45), puis 3 rue des Fossés-Saint-Jacques (à partir de la planche 46). Vers la fin (à partir de la planche 120), Gilquin a disparu et les plaques sont imprimées chez Dupain, 1 rue Royer Collard. Léo Drouyn est donc resté fidèle, pendant les cinq années de publication de la *Guienne*, de 1860 à 1865, au même imprimeur parisien.

Il s'en expliqua à son collègue en aquafortisme Maxime Lalanne, avec lequel il entretenait une correspondance ¹². A celui-ci, qui lui demande pourquoi il ne fait pas imprimer ses planches chez Auguste Delatre, le meilleur imprimeur parisien (celui de la Société des Aquafortistes ou des frères Goncourt quand ils s'initiaient à l'eau-forte) ¹³, Drouyn répond :

« si dans le temps, lorsque j'ai proposé à M. Delatre de me faire un petit tirage, il m'avait demandé un prix raisonnable, certes c'est à lui que je me serais adressé pour mes 150 planches, mais Mrs Gilquin et Dupain m'ont fait pour 10 f ou 12 f (car je ne me rappelle pas bien) des épreuves dont M. Delatre me demandait 22 f. Et je dois dire qu'il a été très bien fait. Etant en relation avec ces messieurs j'ai continué à m'adresser à eux, et s'ils ne m'abandonnent pas, je ne serai pas pour cet ouvrage du moins le premier à les quitter.

Je suis loin de Paris, je n'ai pas le temps de discuter mes prix, d'aller chez les ouvriers pour voir leur talent ou leur ouvrage. Où je me trouve bien & à un prix raisonnable, je m'adresse, sans chercher mieux. Je dois dire que lorsque M. Delatre veut, il fait bien mieux que les autres parce qu'il est graveur lui-même et graveur de talent, mais pour le moment j'en reste à Mrs Dupain et Gilquin. »

Léo Drouyn, qui était son propre éditeur et faisait tout à son compte, avait trouvé à Paris, chez Gilquin et Dupain, le meilleur rapport qualité-prix ; il leur avait déjà donné à imprimer, en 1856, les trois gravures pittoresques (Le Lac, Le Föhn, Le Chalet) qui illustraient le recueil de poésies de son ami Jules de Gères, *Rose des Alpes* ¹⁴ et il s'en était bien trouvé. Il ne changea plus d'imprimeur pour ses eaux-fortes.

Le fonds Béraud-Sudreau compte également quinze plaques ¹⁵ qui avaient servi, quinze ans auparavant, à imprimer certaines planches de son premier grand ouvrage d'eaux-fortes, *Choix des types les plus remarquables de l'architecture au Moyen-Age dans le département de la Gironde*, publié en 1846 à Bordeaux.

Drouyn, qui l'édita à compte d'auteur, paria sur son talent d'aquafortiste, sur le succès de l'image, confiant, de manière diplomatique, l'écriture des (maigres) textes au secrétaire de la Commission des Monuments historiques, Léonce de Lamothe. La critique ne s'y trompa pas et fut unanime dans l'éloge de l'iconographie. Un érudit charentais, l'abbé Michon, auteur en 1844 de la *Statistique monumentale de la Charente*, exprima dans la presse, de manière très pertinente, la supériorité du travail de Drouyn sur celui de ses collègues en lithographie ou en gravure ¹⁶ :

« ... On s'étonnera qu'au milieu des graves occupations qui absorbent à Bordeaux toutes mes heures, j'ai presque sollicité le plaisir de rendre compte au public du bel ouvrage de M. Léo Drouyn. C'est que moi-même, artiste et archéologue, j'ai trouvé dans le talent qui nous a donné ce choix des types les plus remarquables de l'architecture au moyen-âge, ce cachet si rare de fidélité archéologique qui assure aux ouvrages de ce genre leur prééminence et leur valeur. Malgré les progrès incontestables de l'art, malgré le zèle, la patience, l'esprit sérieux de recherche apporté dans la plupart des publications

12. Correspondance Maxime Lalanne - Léo Drouyn, A.D.Gir. 4J 799.

13. Bailly-Herzberg, 1985 et Journal des Goncourt, t. 1, p. 439. La notice sur Léo Drouyn dans le Dictionnaire de l'estampe en France de Janine Bailly-Herzberg est malheureusement entachée de très nombreuses erreurs.

14. Paris, 1856.

15. Voir annexe. Une plaque en cuivre (*château de Villandraut pour le Choix des types...*) appartenant à M. J.-B. Marquette, qui lui fut offerte par Louis Cadis, semble avoir appartenu au fonds Béraud-Sudreau.

16. B.M.Bx, Fonds Delpit, carton XXIX, série A.

Jean-Hippolyte Michon est un singulier personnage. Né en 1806, ce Corrèzien fit ses classes à Angoulême et devint prêtre en 1830. Fêré de botanique et d'archéologie, il est, avec l'abbé Lacurie, l'un des promoteurs de cette science en Saintonge. Président de la Société d'archéologie des Charentes, il découvre et fouille le site de Cassinomagus (Chassenon) vers 1844-1845 et publie en 1844 la *Statistique Monumentale de la Charente*. Chanoine des cathédrales de Bordeaux et d'Angoulême, ses positions gallicanes extrêmes (La rénovation de l'Eglise, 1860) le marginalisent ; il semble être l'auteur de romans à thèse qui firent scandale : *Le Maudit* (1864), *La Religieuse* (1864), *Le Jésuite* (1865), *Le Moine* (1865), *Le Curé de campagne* (1867), *Les odeurs ultramontaines* (1867), *Les Mystiques* (1869), *Les Mystères d'un évêché* (1872). De manière surprenante, il va accéder à la gloire et à la fortune avec un ouvrage jetant les bases de la graphologie, *Système de graphologie - L'art de connaître les hommes d'après leur écriture*. Désormais célèbre et riche, il fait construire à Baignes un château original. Il est l'un des principaux créateurs, en 1880, un an avant sa mort, de la Société française de graphologie.

de la science monumentale, elles pêchent presque toutes par ce point capital : la fidélité dans les travaux iconographiques dont ils sont accompagnés. La raison en est simple : c'est que les monuments sont presque toujours décrits pas des archéologues qui ne sont pas artistes, dessinés par des artistes qui ne sont pas archéologues, et gravés par des hommes qui ne sont pas dessinateurs du genre ni archéologues. De là, les confusions les plus singulières dans les dessins, même les plus séduisants au regard... D'un autre côté, même sur des dessins consciencieux, faits par des artistes d'un talent reconnu, le lithographe ou le graveur, préoccupés de la partie matérielle de leur art, cherchant le jeu de la lumière et l'effet des ombres, ne rendent pas un bas-relief du second siècle, dû au ciseau d'un gallo-romain, autrement qu'un bas-relief de frise romane du onzième ou du douzième, ou qu'une capricieuse dentelure du seizième. Ils arrondissent impitoyablement la colonne au tiers engagée comme la colonne en saillie, le fût aux assises mal appareillées comme le fût de marbre poli au tour ; en sorte que vous avez le monument sous vos yeux, avec la cruelle incertitude de la valeur de tous ses détails, c'est-à-dire que vous n'avez rien. Du pittoresque, voilà tout.

Des ouvrages écrits pas des hommes d'un incontestable talent ont malheureusement ce triste désavantage, et le précieux secours apportés par des planches perd à vos yeux tout son charme, puisque vous ne pouvez qu'en tremblant hasarder vos conjonctures analytiques sur des données qui auront pour vous si peu de précision.

Ce qui est un singulier bonheur pour l'ouvrage de M. Léo Drouyn, c'est que chaque planche est faite par le même homme qui l'a comprise en archéologue, dessinée en artiste, et en habile artiste, et gravée en artiste archéologue. Depuis dix ans que la science archéologique a pris son essor et produit une foule d'ouvrages remarquables, celui-ci est une des belles exceptions dans lesquelles se trouvent réunies toutes les conditions de la véritable planche archéologique...».

Toutes les gravures du *Choix des types...* portent la mention *Vonlatum imp à Bx*. C'est avec cet imprimeur de taille douce bordelais que Drouyn fit affaire. L'artiste n'était pas encore très connu et n'avait sans doute pas les moyens de s'adresser, pour des raisons techniques ou financières, à un imprimeur de gravures de taille douce parisien. Cependant, pour ce premier grand livre illustré d'estampes, il choisit un format de planches très au-dessus de la moyenne pour des eaux-fortes : 23 x 33 cm par exemple pour Blasimon, ce qui est considérable. Mais si l'imprimeur est bordelais, les plaques proviennent d'un fournisseur parisien ; un cartouche estampé derrière quelques plaques (Palais Cardinal à Saint-Emilion, le frontispice de l'ouvrage, la croix de Izon) porte l'adresse du magasin : 29 rue de la Huchette Paris.

Drouyn fut-il mécontent du travail de l'imprimeur bordelais Vonlatum, à qui il confia à la même époque le tirage des petites plaques de *Quelque faits à ajouter à la description monumentale de la ville de Bazas*, ou bien l'atelier avait-il fermé ses portes ? Cinq ans plus tard, c'est à Paris qu'il fit imprimer les planches de l'*Album de la Grande-Sauve*, puis, dix ans plus tard encore, celles de la *Guienne militaire*.

Le *Choix des types...* présentait 50 planches gravées. On a donc dans le fonds J. Béraud-Sudreau un peu moins d'un tiers des plaques réalisées pour cet ouvrage. La Société Archéologique de Bordeaux en possédant 23 autres, cela fait un total de 38 plaques sur 50. Les Archives municipales en possèdent au moins une. Peut-être y eut-il d'autres enchérisseurs lors de cette vente.

Six autres plaques du fonds J. Béraud-Sudreau appartiennent aux *Croix de procession, de cimetières et de carrefours*, portefeuille formé de dix planches gravées à l'eau forte accompagnées d'un cahier de seize pages de textes et notices. Ces plaques sont celles qui correspondent aux planches I, II, III, VI, IX et X. La Société Archéologique de Bordeaux possédant quatre autres plaques des *Croix*, toutes les plaques ayant servi à la réalisation de ce portefeuille ont donc été retrouvées.

La Société Française d'Archéologie et Arcisse de Caumont appelaient à l'inventaire de ce type de monument ; la Commission des Monuments historiques de la Gironde avait inscrit sept croix de cimetière, dès 1841, dans son tableau des « Monuments historiques de première classe »¹⁷, et Léo Drouyn, qui s'y intéressait depuis longtemps, publia en 1858 cette étude pionnière qu'il compléta, une trentaine d'années plus tard, par d'autres notices, dans la *Revue Catholique de Bordeaux* ou dans les *Variétés girondines*.

Sur les huit dernières plaques du fonds J. Béraud-Sudreau, deux illustrent des articles de Léo Drouyn publiés dans des publications qui, attachées aux techniques traditionnelles, acceptaient d'insérer encore dans leur texte des eaux-fortes d'un petit format : plaque ayant servi à imprimer à l'eau-forte, en 1854, les plans de 35 châteaux de Gironde et de Dordogne, pour l'article « Quelques châteaux du Moyen Age à partir de l'époque féodale dans les départements de la Gironde et de la Dordogne » dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux* ; plaque ayant servi à imprimer en 1888, dans la *Revue catholique de Bordeaux*, une gravure représentant la façade et la croix de cimetière de l'église de Saint-Christophe-des-Bardes. Le nom de l'imprimeur n'est pas indiqué, mais au dos de cette dernière

17. La Commission des Monuments Historiques de la Gironde avait inscrit dans son premier classement du 19 août 1841, en monuments de 1^e classe, les croix de Nérigean, Branne, Saillans, Saint-Sulpice, Saint-Loubès, Saint-Germain la Rivière et celle de la place Saint-Projet à Bordeaux.

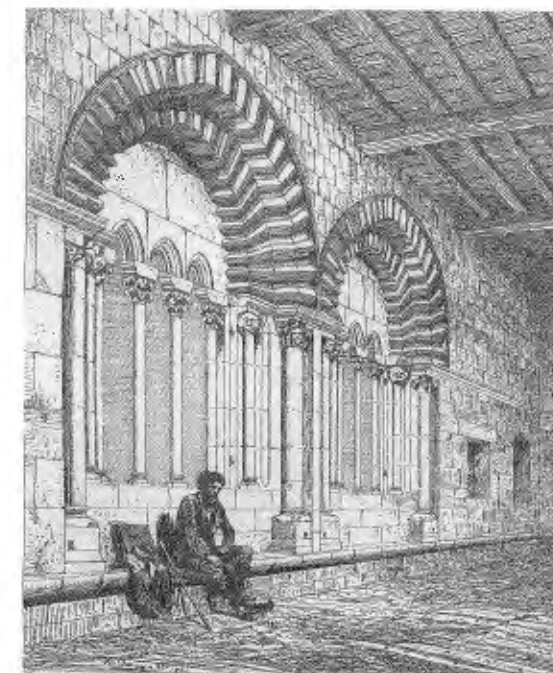
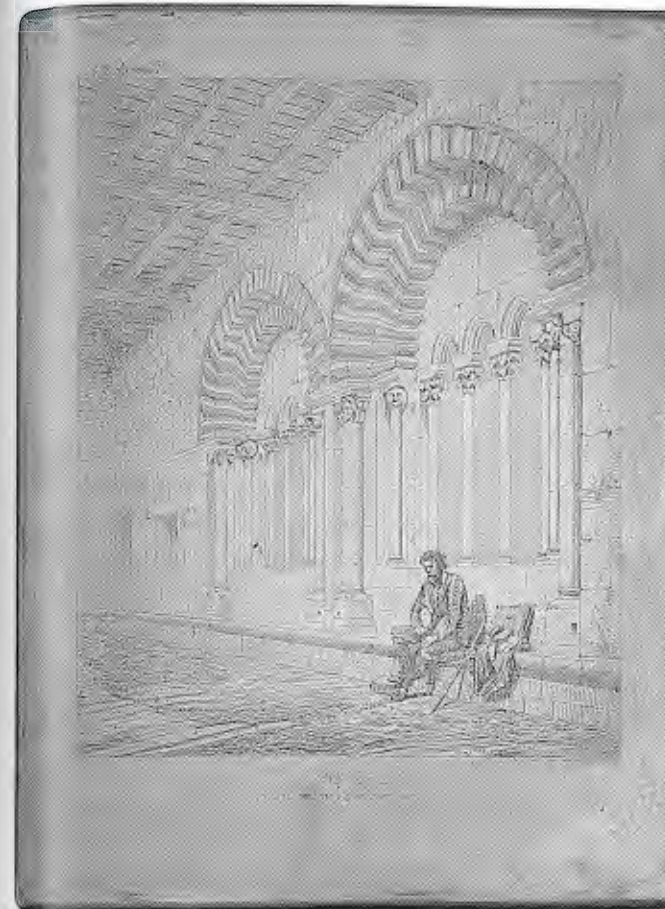


Fig. 4. - Plaque en cuivre datée du mois de novembre 1861 et imprimée chez Gilquin et Dupain pour la *Guienne militaire* (coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 5. - Fenêtres de la Maison Seguin à La Réole, planche 57 de la *Guienne militaire*, dans laquelle Léo Drouyn s'est autreprésenté.

Fig. 6. - Château de Brugnac, à Bossugan. Plaque en cuivre datée du mois d'octobre 1863 et imprimée chez Gilquin et Dupain pour la *Guienne militaire*, planche 120. (coll. Béraud-Sudreau)



plaque est inscrit le nom du marchand de plaques, *Bridault, Succ^e de H. Godard rue de la Huchette*. Léo Drouyn était resté fidèle à ses fournisseurs parisiens.

Enfin on trouve encore dans ce fonds chalcographique six plaques qui n'étaient pas destinées à illustrer un livre ou un article savant, six plaques qui ressortent non pas de l'archéologie, mais du pittoresque et du paysage.

Deux d'entre elles appartiennent à cette petite série, tout à fait homogène et inédite, datée de 1865, que nous avons présentée lors de l'exposition des Voûtes Poyenne et qui forme le cahier central du catalogue. L'une d'elles est très représentative de ces tableaux que multipliaient les artistes de Barbizon et leurs disciples régionaux¹⁸ : une lisière de bois, sans doute à Saint-Morillon, avec une femme s'enfonçant dans un sous-bois¹⁹. Le dessin original vient d'être retrouvé dans un fonds d'archives privées, appartenant aux descendants d'un ami de Léo Drouyn²⁰. Le cuivre provient encore de chez Godard, la gravure est dite « non publiée » dans l'inventaire des 1550 gravures de Drouyn. On en connaît un tout petit nombre d'exemplaires sans doute imprimées par Drouyn lui-même.

L'autre cuivre de cette série de 1865 est également noté, dans le même inventaire, « non publié », mais également « non achevé ». Pour l'exposition des Voûtes Poyenne, nous en avons fait effectuer un tirage par Robert Frélaut²¹ et nous avons eu la surprise de voir apparaître une gravure reprenant un dessin publié quelques années auparavant²² : une vue de l'entrée de la résurgence appelée ici, en langue d'oc, « Fourrat Nègre », connue aujourd'hui sous le nom de « Trou noir » à Saint-Martin-du-Puy, en Entre-deux-Mers, à la limite des cantons de Sauveterre et de Monségur. On ignore pourquoi Léo Drouyn n'acheva pas cette plaque. Sans doute lui fallait-il la reprendre et la tâche était difficile ou bien l'achèvement était-il impossible pour des raisons techniques.

Les quatre dernières plaques sont d'une facture différente : elles ne sont pas en cuivre, mais en acier.

Deux d'entre elles sont signées et datées de 1851. D'un grand format, 40 sur 32 cm, elles donnent la part belle au cadre paysager. L'une, intitulée « A Lugon », représente deux cavaliers dans un chemin creux, image dont il avait réalisé plusieurs esquisses au crayon²³. L'autre est une plaque représentant un étang, avec des pêcheurs et de beaux arbres. La scène est située en Blayais, à Saint-Christoly-de-Canac, selon l'annotation marginale d'un album où Drouyn conservait des épreuves de ses premières eaux-fortes²⁴. La plaque d'acier a été gravée au trait ; M. Wiedemann, y a vu des reprises au burin.

Les gravures qui en ont été tirées ont été imprimées au « vernis mou », technique particulière de l'eau forte. Dans la période 1849-1855, Léo Drouyn, qui a un peu délaissé

les études monumentales pour se consacrer au paysage et à la peinture, explore dans le domaine de l'estampe des voies nouvelles, notamment cette technique apprise à Paris, en 1853, chez Louis Marvy, artiste connu pour l'avoir remise à l'honneur et apprise à ses élèves²⁵. Elle repose sur l'emploi d'un vernis spécial, qui ne sèche pas et sur lequel on fixe une feuille de papier ayant du grain. Sous la pression du crayon, le vernis adhère plus ou moins au papier. Quand le dessin est fini, on enlève le papier qui emporte le vernis et dénuie plus ou moins le cuivre aux endroits où est passé le crayon ; on fait ensuite mordre le métal par l'acide comme on fait pour l'eau-forte ; le résultat ressemble à un dessin au crayon.

L'usage de plaques d'acier pour graver au vernis mou semble inhabituel. La morsure de l'acier par l'acide étant plus difficile, moins rapide que celle du cuivre, on peut imaginer que Drouyn attendait de leur utilisation plus de légèreté dans la morsure, plus de finesse dans le traitement des arbres et des feuillages, qu'avec une morsure sur cuivre.

Enfin, il y a dans le fonds J. Béraud-Sudreau deux autres plaques d'acier dont la Mairie d'Izon possède des tirages papier ; il s'agit de deux fusains d'Adrien Dubouché, gravés par Drouyn en 1858 comme indiqué sur l'estampe²⁶. Léo Drouyn n'a pas fait figurer ces deux gravures dans le catalogue

18. Henri Bérardi est volontiers caustique dans sa notice sur Cadart : « L'eau-forte est comme le piano, tout le monde peut en jouer, depuis Beethoven composant des sonates jusqu'à l'enfant qui tapote « Au clair de la Lune » sur un doigt. Et l'on nous en a tapoté des paysages ! En avons-nous assez subi de ces « chemin creux », de ces « lisière de bois », de ces « matinée d'octobre », de ces « bord de rivière » ! Et la forêt de Fontainebleau donc, nous l'a-t-on assez servie par petites touches !... ».

19. Clairière, n° 59 du catalogue *Léo Drouyn aquafortiste*.

20. Larrieu et Benquey, 2005, p. 247-270.

21. Robert Frélaut, graveur parisien bien connu, aujourd'hui retiré à Bordeaux, anime l'association « La Belle Estampe », rue Maucoudinat. Il a bien voulu nettoyer les cuivres exposés dans l'exposition Léo Drouyn aquafortiste et a réalisé quelques tirages de certaines plaques, notamment celles de cette série inédite de 1865.

22. Le Fourrat nègre, n° 58 du catalogue *Léo Drouyn aquafortiste*, et dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn du 24 avril 1865, publié dans *Léo Drouyn et l'Entre-deux-Mers orientale*.

23. Dessins à la mine de plomb Lugon, 30 8bre 50, p. 78 et 79 et gravures p. 80 et 81 de *Léo Drouyn en Libournais*.

24. Album d'eaux-fortes de Léo Drouyn (1843-1856), ADG non coté, 43 pages.

25. Larrieu, 2001.

26. Léo Drouyn d'après un fusain d'A. Dubouché mars 1858 et Léo Drouyn scut, d'après un fusain d'A. Dubouché 1858, plaques acier n° 55 et 56 du catalogue Léo Drouyn aquafortiste. Adrien Dubouché (1818-1881) fonda en 1867 le Musée de la Céramique de Limoges. Il participa presque tous les ans au Salon des Amis des Arts de Bordeaux entre 1851 et 1862 (cf. Dussol, 1997, p. 258) et c'est sans doute à ces occasions que les deux hommes se connurent.



Fig. 7. - Abbaye de Blasimon. Plaque en cuivre datée de 1845 et imprimée chez Vonlatum à Bordeaux, pour le *Choix des types...* (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 8. - Croix en cuivre émaillé du Musée de Bordeaux (XII^e siècle). Plaque en cuivre datée du mois de 1858, planche II du portefeuille *Croix de processions, de cimetières et de carrefours*, Bordeaux, 1858 (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 9. - Etang à St Christoly de Canac, gravure au vernis mou de Léo Drouyn imprimée en 1851 à partir d'une plaque acier du fonds Béraud-Sudreau.



Fig. 10. -
Une partie de la cour du collège de Nancy
vue de la fenêtre du second étage de l'infirmerie,
dessin à la mine de plomb,
album de jeunesse de Léo Drouyn
(11,2 x 17,5 cm)
(coll. Béraud-Sudreau).

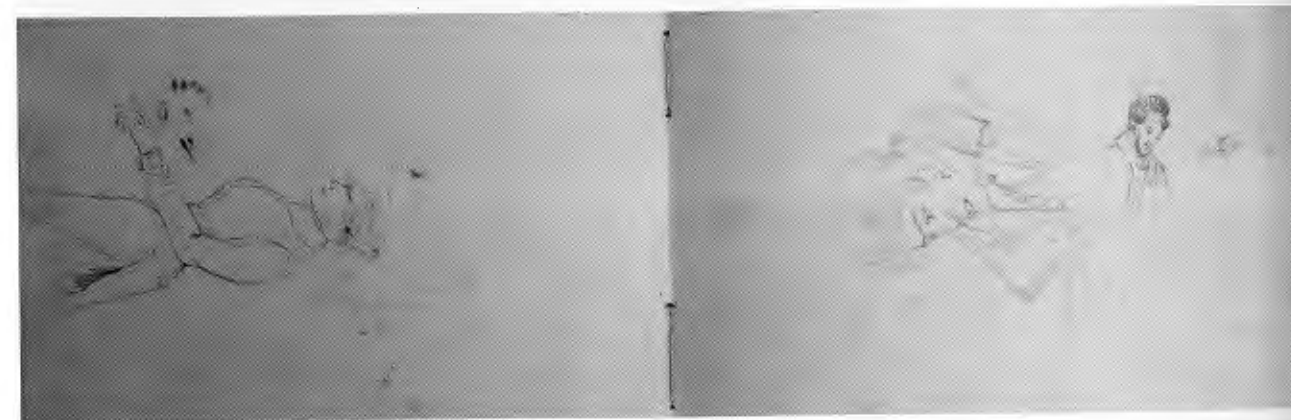


Fig. 11. - Portrait et caricature,
dessins à la mine de plomb,
album de jeunesse de Léo Drouyn
(11,2 x 17,5 cm)
(coll. Béraud-Sudreau).

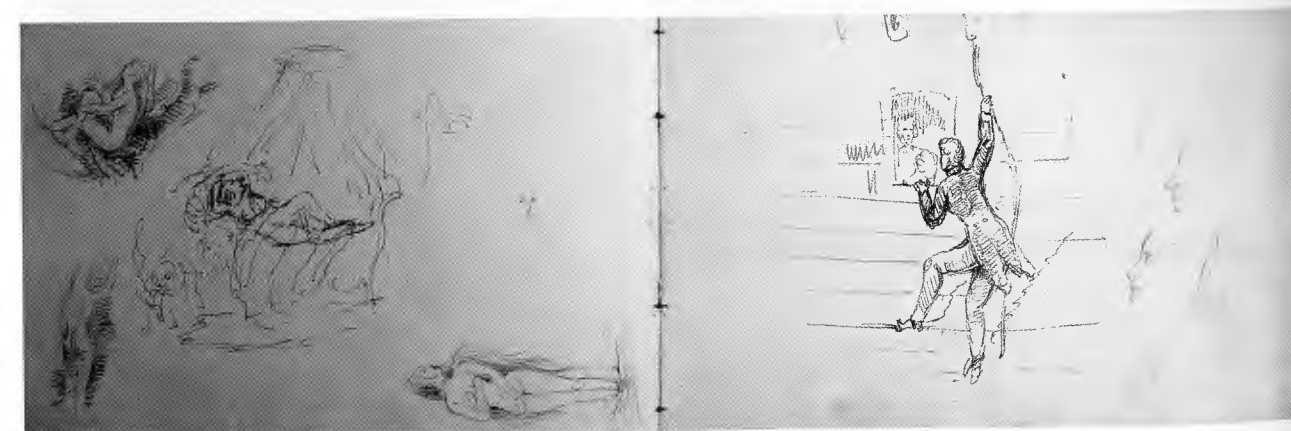


Fig. 12. - Fantaisies, dessins à l'encre et à la mine de plomb, album de jeunesse de Léo Drouyn (11,2 x 17,5 cm) (coll. Béraud-Sudreau).

de son œuvre gravée, sans doute parce qu'il n'est pas l'auteur des dessins. Mais il en avait gardé les plaques. Adrien Dubouché est un personnage assez célèbre, fondateur du musée de la porcelaine de Limoges. Ces planches, d'un romantisme affecté et un peu fade, avec ses amoureux de roman réunis dans une clairière sous une lumière crépusculaire, sont des œuvres de commande, loin du style de Léo Drouyn qui, semble-t-il, ne les a pas vraiment reconnues comme siennes.

Contrairement au fonds de la Société Archéologique de Bordeaux, il n'y a, dans le fonds J. Béraud-Sudreau, aucune plaque ayant servi pour les *Variétés girondines* et une seule destinée à la *Revue Catholique de Bordeaux*. Le fonds J. Béraud-Sudreau renvoie donc essentiellement à la première partie de la carrière de graveur de Léo Drouyn, entre 1845 et 1865, du *Choix des types* à la *Guienne militaire*. Bien que Léo Drouyn veillât jalousement sur ses cuivres, il n'est pas sûr que l'on puisse retrouver ceux qui, dans cette période, avaient servi à imprimer les eaux-fortes destinées à *L'Artiste*, à la *Société des Aquafortistes* ou les gravures pittoresques du portefeuille publié par *l'Alliance des Arts* en 1857. Ces plaques restèrent probablement dans les ateliers parisiens qui les avaient imprimées et se sont-elles perdues.

Un album de jeunesse

Il s'agit d'un album de 39 pages, à la couverture en carton rouge, signé Drouyn en première page, de petit format (11,2 x 17,5 cm), dont le premier dessin est daté du 1er juin 1833 quand Léo Drouyn est encore lycéen à Nancy, et âgé de 16-17 ans

Au début de l'album, se trouvent des dessins au crayon, paysages et habitations ; certains sont dits *d'après nature*, notamment deux dessins représentant la vue depuis les fenêtres de l'infirmerie du collège de Nancy où Léo Drouyn était alors élève ; puis, on trouve des portraits, des caricatures, des scènes diverses au crayon ou à la plume. C'est là le carnet de dessin d'un adolescent, occupé de lectures, d'art et de rêveries – dont les représentations féminines ne sont pas absentes !

Paul Bonnefon, bibliothécaire de l'Arsenal, qui consacra une plaquette à Léo Drouyn de son vivant ²⁷, *Léo Drouyn, un artiste provincial*, écrit à propos d'albums de jeunesse qu'il avait eus sous la main : « J'ai vu quelques portraits de camarades faits par le jeune artiste sur les bancs mêmes du collège, celui de M. le sénateur Krantz notamment ; l'allure en est primesautière et la ressemblance paraît frappante » ; de même, Charles Chaumet écrit en 1889, dans un article sur Drouyn publié dans la série *Artistes contemporains des pays de Guyenne, Béarn, Saintonge et Languedoc* ²⁸ : « Nous avons eu l'indiscrétion de feuilleter de vieux albums oubliés par le

maître et nous y avons vu des portraits de ses camarades et des caricatures de ses professeurs dessinés d'un crayon déjà sûr et qui font présager les œuvres remarquables qu'il signa plus tard ».

Le petit album de jeunesse retrouvé dans le fonds J. Béraud-Sudreau est bien l'un de ceux-là.

Un calepin de dessins d'arbres et de paysages

Une autre pièce de ce fonds est un carnet de poche allongé, format 6,5 x 15 cm, dont la couverture, abîmée et détachée, est en basane, avec dos à deux nerfs et petit fermoir en laiton. Il est formé de 80 pages de papier chiffon alternativement blanches et roses, ces dernières d'un papier plus grossier formant comme une protection aux pages blanches. Il porte sur la page de garde la mention « *Carnet de L. Drouyn* ». On y trouve une vingtaine de dessins d'arbres et de paysages. Les premiers sont datés de 1849 (Pessac, La Bastide) et les derniers de 1850 (Talence). La seconde partie du calepin est vierge.

Les dessins sont très légers, sans prétention, souvent des esquisses, donnant l'impression d'être pris en passant, pour mémoire, enregistrement d'images fugitives sur un modeste calepin. On peut rapprocher ces vues prises dans des communes proches de Bordeaux, à l'époque encore non bâties et vouées aux champs ou aux bois, de celles d'un petit album de dessins à la plume conservé au Musée d'Aquitaine, datant des années 1847-1848, consacré aussi à la (future) banlieue de Bordeaux ²⁹. Dans le calepin du fonds J. Béraud-Sudreau, il y a aussi des arbres, notamment un pin tout à fait dans sa manière, qui rappelle d'autres résineux, dessinés à l'encre sur un petit carnet de dessins de la même époque, acheté il y a quelques années par le Parc Naturel des Landes de Gascogne ³⁰. Drouyn avait découvert, dans les années cinquante, la lande et le bassin d'Arcachon et, le premier, il donna au pin maritime et à la lande girondine leurs lettres de noblesse artistiques ³¹, quelques années avant les « paysagistes bordelais », Fontan, Baudit, Cabié, Pradelles, Auguin ou Chabry qui fut son élève ³².

27. Bonnefon (P.), « Léo Drouyn, un artiste provincial », Paris, pour *L'Artiste*, 1892.

28. Chaumet, 1889, « Léo Drouyn ».

29. Musée d'Aquitaine, n° d'inventaire H 22.

30. Parc Naturel Régional des Landes de Gascogne, Collection de l'Ecomusée de la Grande Lande, n° d'inventaire : 1990.23.1 - 1.

31. *Le Bassin d'Arcachon et la Grande Lande* et la préface de Jacques Sargos, vol. 3 de la collection des Albums de dessins de Léo Drouyn (1998)

32. Quelques œuvres de ces artistes ont été montrées il y a peu au Musée des Beaux-Arts de Bordeaux, lors de l'exposition Etienne Mariol. Voir à ce propos l'étude pionnière de Robert Coustet, 1977.

Un carnet de terrain « archéologique »

Dans le fonds J. Béraud-Sudreau, se trouve un autre calepin, très différent du précédent mais ne manquant pas d'intérêt. C'est un petit carnet de poche allongé, format 8,5 x 13 cm, de 46 pages, couverture cartonnée et toilée, bistre, avec, sur le rebord supérieur, un petit fourreau pour glisser un crayon. Le nom de Léo Drouyn n'est pas inscrit, mais il lui appartient de manière indiscutable puisque les notes manuscrites et les petits croquis dont il est couvert renvoient à des gravures et à des notes des *Variétés girondines*.

C'est le seul carnet archéologique de terrain de Léo Drouyn qui ait été retrouvé ; son intérêt majeur est donc de montrer comment il travaillait. Les *Notes archéologiques* manuscrites conservées aux Archives municipales de Bordeaux n'ont pas été écrites, quoi qu'il puisse en sembler, véritablement sur le terrain. Il s'agit d'un travail de rédaction postérieur, réalisé dans son cabinet, à partir de ses notes de terrain. Parfois les prenait-il sur des feuilles isolées, couvertes dans tous les sens de notes et de croquis. Certaines ont été retrouvées, collées sur onglet, dans de grands albums de dessins thématiques³³ ; nous les avons parfois publiées telles quelles, comme dans l'album consacré il y a peu à la Haute-Gironde³⁴.

Avec ce calepin, on est en présence d'une autre technique de prise de notes, très classique également (le fonds Verneilh en offre des similaires) : un petit carnet de poche sur lequel l'archéologue reporte observations et croquis. Les textes, écrits à la hâte, ne sont pas toujours aisés à lire. Tout n'est pas daté ou situé de manière explicite. Cependant, on voit que ce carnet appartient à la dernière partie de la carrière de Léo Drouyn. L'un des dessins est en effet daté de septembre 1871, un autre de septembre 1875. On y trouve, entre autres, des notes et croquis sur les églises de Naujan et de Bellefont ; nous sommes donc à l'époque où Léo Drouyn arpente l'Entre deux Mers bazadaises pour préparer les notices des *Variétés girondines* (1876-1886)³⁵, accompagné souvent par son ami Camille de Malet et ses enfants, chez qui il réside, au château Frontenac, à Lugasson, lors de ses promenades archéologiques. On retrouve certains croquis de ce carnet de notes archéologiques, gravés sur zinc, dans le tome premier des *Variétés girondines*³⁶.

L'album de dessins de 1856 et celui de son fils Léon

Cette pièce est un grand album de dessins, à la couverture en cartonnage grenu, gris-noir, de grand format, 40 x 26,5 cm, avec mention du nom « Léo Drouyn », incrustée en lettres dorées dans le coin supérieur droit. C'est un album de 72 pages, toutes portant des dessins ; le papier est un peu piqué de rousseurs au début et à la fin de cet album, en très bon état par ailleurs, qui s'ouvre avec une table alphabétique des vues, indiquant le numéro de la page³⁷. Il s'agit de l'un de ces albums de terrain où Drouyn dessinait les vues générales des monuments qu'il découvrait, tenant compte tout autant du pittoresque que des éléments archéologiques, le premier aspect passant même parfois avant le second³⁸. C'est un très bel album de dessins, peut-être le plus beau de tous ceux que nous avons eu le privilège d'étudier, avec des dessins extrêmement finis, très soignés, aussi bien au niveau des monuments que des paysages ou des personnages.

L'album s'ouvre le 10 mai 1856 à Préchac et se termine à Rocamadour le 30 septembre de la même année. Il couvre donc cinq mois d'une activité débordante où Léo Drouyn sillonne le département et fait une grande excursion qui l'emmène en Agenais, puis dans le Lot, avant de rejoindre le Périgord et ses amis les Verneilh qui habitent près de Nontron.

On y trouve de beaux dessins de monuments girondins - Brugnac, Labarthe à Blasimon - dont certains ont donné lieu à des gravures³⁹. Un dessin de Saint-Emilion contenu dans cet album est particulièrement précieux : il s'agit d'une vue inédite

33. Ainsi, entre autres, l'album intitulé sur le dos *Léo Drouyn - Monuments religieux - Gironde* du fonds Teisseire, où les dessins de monuments et d'objets religieux girondins sont collés sur onglet et classés de manière alphabétique, ou bien encore l'album, décrit plus loin, de dessins de monuments situés hors Gironde.

34. *Léo Drouyn en Haute-Gironde*, p. 155, 179, 181, 183, 185, 187, 203.

35. Notes archéologiques manuscrites, t. 49, n° 1099 à 1105, Faleyras, Frontenac, Naujean, Romagne, Bellefont avec Camille de Malet-Roquefort et ses fils.

36. Léo Drouyn, *Variétés girondines*, tome 1, p. 73-75, Bordeaux, 1878.

37. Voir annexe.

38. Cf. Note archéologique manuscrite sur le château d'Aiguille : « J'ai fait un dessin pris du côté du sud, le seul point d'où il est intéressant sous le rapport pittoresque » (A.M.Bx, *Notes archéologiques*, t. 48, n° 599) ou notice archéologique sur le château de Plain-Point : « Ce château, peu intéressant d'ailleurs, est très pittoresque, surtout en le regardant du vallon à l'ouest. C'est de là que je l'ai dessiné... » (A.M.Bx, *Notes archéologiques*, t. 46, n° 69).

39. Cf. *Léo Drouyn et l'Entre-deux-Mers orientale*, p. 76 à 82, où nous avons publié les gravures concernant Blasimon sans les dessins préparatoires, aujourd'hui retrouvés dans cet album.



Fig. 13. - Pin, dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (6,5 x 15), calepin 1849-1850 (coll. Béraud-Sudreau)



Fig. 14. - Talence 24 janvier 50, dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (6,5 x 15), calepin 1849-1850 (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 15. - La Bastide 19 (?) février 49, dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (6,5 x 15), calepin 1849-1850 (coll. Béraud-Sudreau).

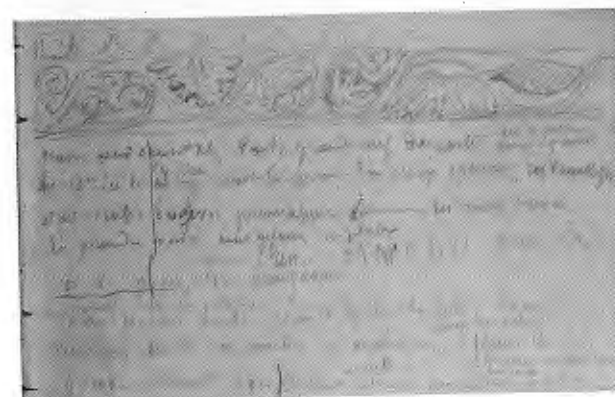
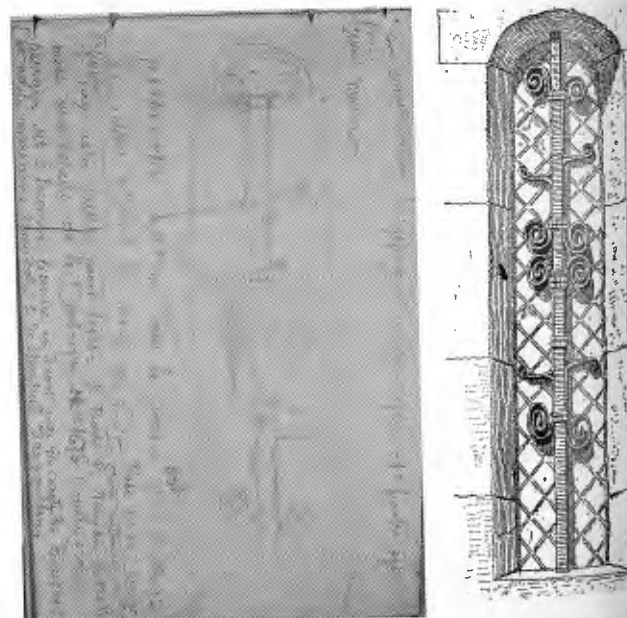
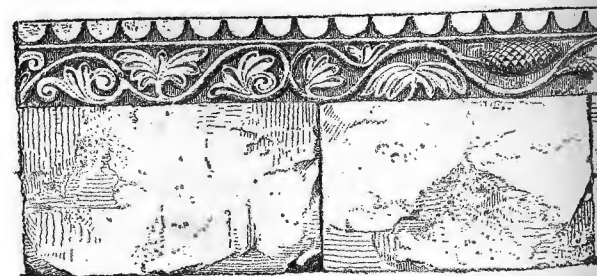


Fig. 16. - Notes sur l'église de Naujan, dessin d'un « cordon de pampres chargés de raisins » (*Variétés girondines*, t. 1, p. 74) encadrant une fenêtre murée de l'église et inscription de la cloche la plus ancienne ; crayon, carnet archéologique de Léo Drouyn, années 1870-1875 (coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 17. - Notes sur l'église de Naujan, dessin d'une « baie protégée par une grille en fer forgé » (*Variétés girondines*, t. 1, p. 74-75) et d'une meurtrière pour arme à feu qui sera aussi reproduite dans les *Variétés girondines* (t. 1 p. 76) ; crayon, carnet archéologique de Léo Drouyn, années 1870-1875 (coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 18. - Gravures dans le texte des *Variétés girondines*, réalisées à partir des dessins du carnet archéologique présentés ci-avant (*Variétés girondines*, 1876-1886, t. 1, p. 74-75).



du pont construit devant la Porte du Chapitre ; or ce lieu a été, depuis, profondément transformé. Léo Drouyn l'avait décrit ainsi : « Lorsque les fossés ont été creusés, on a laissé dans leur milieu et devant cette porte un cube de rocher, relié maintenant à la ville d'un côté et à la campagne de l'autre par deux ponts à demeure » et il fait l'hypothèse que des tours étaient construites sur ce cube et qu'il y avait des ponts volants ou des ponts-levis. S'il a dessiné ce lieu, c'est aussi que le paysagiste avait été séduit. « Si vous savez dessiner, vous n'avez qu'à vous asseoir en face de ce mur ; en vous retournant... vous avez au premier plan un chemin raboteux qui offre de beaux mouvements de terrain ; à droite l'église collégiale que vous prenez en perspective ; au milieu du dessin un bel arbre qui pousse sur le cube de rocher devant la porte du chapitre ... Le grand logis qui vient immédiatement après l'église, percé de nombreuses fenêtres presque toutes modernes, et surmonté d'un toit aigu entre deux pignons du XV^e siècle, est l'habitation de M. le baron de Malet de Roquefort. A la suite de ce logis vous ne trouvez que des murailles ruinées jusqu'à la porte Saint-Martin »⁴⁰.

Mais ce qui fait la particularité de cet album, et son très grand intérêt, c'est qu'il fait une très large place au « regard ethnographique » de l'artiste⁴¹, notamment avec des vues étonnantes d'airiaux à Préchac et à Belin. Léo Drouyn y prouve une fois de plus cet amour qu'il eut de la lande⁴², de ses paysages (la Leyre), de ses maisons, de ses hameaux. Les dessins qu'il laisse sont d'une précision remarquable dans la composition du bâti, de son agencement, des matériaux. Nul doute que ces dessins, au-delà du pittoresque des lieux, veulent témoigner d'une architecture à pans de bois dont l'auteur connaît la fragilité et dont il pressent la probable disparition. Cette curiosité va trouver à s'exprimer superbement en Lot-et-Garonne⁴³, dans la vallée du Lot plus particulièrement, où il va dessiner les fermes et les hameaux qui entourent le château de Roquepiquet⁴⁴ où il fait étape, chez son ami le baron E. de Gervain, peintre amateur de talent. Dans son périple, il passe par Tonneins, Miramont, Lauzun, où il fait un dessin qui servira pour une gravure sur bois publiée dans le *Magasin Pittoresque* en 1858⁴⁵ ; il poursuit par Marmande, Coux, Bonaguil dont il laisse plusieurs dessins sous différents angles, Fumel dont il dessine la vieille halle ; puis il continue par Cahors, Puy L'Evêque, le château Roussillon à Saint Pierre-la-Feuille, La Bastide-Murat, avant de traverser le Causse de Gramat pour aller jusqu'à Rocamadour. Là encore, un dessin du célèbre site servit à réaliser une gravure sur bois pour le *Magasin Pittoresque*, qui lui fut payée, comme Lauzun, 60 francs⁴⁶.

Le fonds J. Béraud-Sudreau contient un album de dessins, du même type mais de plus petit format, 17,5 x 27,5 cm, tenu entre le 13 septembre 1856 et le 18 octobre 1857, souvent dans les mêmes lieux que le précédent pour les dessins réalisés à l'automne 1856 : il appartenait au fils de Léo Drouyn, Léon, âgé alors de 17 ans, qui accompagnait son père dans cette

escapade hors Gironde et qui fut formé par lui au dessin et au goût des monuments⁴⁷. Il est intéressant de confronter des œuvres faites au même moment, sur le même lieu, le père et le fils dessinant côte à côte ou presque. Le talent de Léon Drouyn est indéniable ; la proximité stylistique est telle que l'on pourrait confondre leurs travaux si les albums n'étaient pas signés ; peut-être, le sachant, trouvera-t-on que Léon donne des vues plus sèches, plus académiques, avec moins « d'âme » que son père. Quoi qu'il en soit, les travaux de Léon, formé au principe d'exactitude paternel, offrent le même intérêt du point de vue de la « mémoire du patrimoine »⁴⁸ que ceux de son père ou d'amis ayant le même souci de précision comme Jules de Verneilh, Guillaume de Castelnau, Gabriel Trapaud de Colombe ou Henri de Marquessac.

40. Drouyn (L.), *Guide du Voyageur à Saint-Emilion*, Bordeaux, 1859, p. 26.

41. Larrieu et Mousset, 2003.

42. Drouyn (L.), « La lande », texte publié dans *Léo Drouyn et le Bazadais méridional*.

43. *Léo Drouyn en Lot-et-Garonne*, en cours de préparation.

44. Beschi, 2003.

45. Une porte du château de Lauzun, dessin de Léo Drouyn, gravé sur bois par Piaud, *Le Magasin Pittoresque*, tome XXVI, p. 11, mars 1858.

46. Vue de Rocamadour, dessin de Léo Drouyn, gravé sur bois par Cargent (?), *Le Magasin Pittoresque*, tome XXVI, mai 1858 et B.M.Bx, MS 1294 (Drouyn).

47. « Noble François-Léon-Lucien Drouyn, architecte, sorti le 15 janvier 1867 élève médaillé de première classe de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris ; né le 9 août 1839 dans la maison qui appartient à son père rue Desfourmiel n° 30, ancienne rue Ste Sophie, à Bordeaux ; a épousé, par contrat du 16 août 1869, retenu par Me André-Charles-Edouard Gagnaison, notaire à Chateauroux, Demoiselle Annie-Octavie-Reine Godart de Blassy, fille de Joseph-Antoine-Alphonse Godart de Blassy, inspecteur des contributions directes et de Demoiselle Marie-Hélène d'Anglade. Le mariage civil a été conclu, le 17 du même mois à la mairie de Chateauroux, département de l'Indre, et le mariage religieux, le lendemain 18, dans l'église St André de la même ville » (Drouyn (L.), *Généalogie de la famille Drouyn*, manuscrit, coll. part.).

Léon Drouyn est mort à La Bourboule le 3 septembre 1918, à 79 ans. Il fut élève à Paris de Questel. On connaît de lui divers travaux, notamment les restaurations du château de Mondinet à Jugazan, de l'église d'Escaudes, des remparts et de la porte de l'Hyan à Rions ou, à Bordeaux, l'édification de la chapelle du Sacré-Cœur, rue Turenne, de la chapelle du Cénacle, rue Ségulier ; de l'établissement du Grand-Lebrun à Caudéran... Il fut élu membre de l'Académie de Bordeaux en 1892. Ainsi, pendant quatre ans, le père et le fils siégèrent ensemble à l'Académie de Bordeaux, ce qui est sans doute unique dans l'histoire de cette institution.

48. Ainsi, pour la Gironde, l'album de dessins de Léon Drouyn offre des vues du château des Quatre Sos à la Réole ; de la grotte de Charles VII à Rions (publié dans *Léo Drouyn en Pays de Cadillac*, p. 22) ; de l'église de Martillac avant sa restauration (publié dans le dépliant *Circuit roman Léo Drouyn en Graves-Montesquieu*, Editions de l'Entre-deux-Mers, 2005) ; de la Tour d'Ansouhaite à Moulon, du château de Vayres, de l'église de Caillau (qui seront publiés dans *Léo Drouyn, de Vayres à Branne*), des églises de Saint-Sulpice-et-Cameyrac, Izon, et d'autres vues de ce village, ainsi qu'un paysage dessiné à Saint-Germain-la-Rivière.



Fig. 19. - Préchac 10 mai 56, arial avec poulailler perché ; dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (26 x 39,5 cm), album de dessins du printemps 1856 (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 20. - Préchac 17 mai 56, arial avec un bras et un poulailler perché ; dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (26 x 39,5 cm), album de dessins du printemps 1856 (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 21. - A Belin 11 juillet 56, habitat rural traditionnel ; dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (26 x 39,5 cm), album de dessins du printemps 1856 (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 22. - Belin 11 juillet 56, arial à Belin ; dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (26 x 39,5 cm), album de dessins du printemps 1856 (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 23. - St Emilion 13 juin 56, pont de l'ancienne porte du chapitre avec la Collégiale et le Logis Mallet en arrière plan ; dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (26 x 39,5 cm), album de dessins de 1856 (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 24. - Au ch. de Lauzun 18 7bre 56, dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (26 x 39,5 cm), album de dessins de 1856 (coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 25. - Une Porte du château de Lauzun - Dessin de Léo Drouyn, gravure sur bois du Magasin Pittoresque, tome XXVI, mars 1858.

Fig. 26. - Ch. de Bonnaguilh 26 7bre 56, dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (26 x 39,5 cm), album de dessins de 1856 (coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 27. - Château de Bonaguil le 26 7bre 56 Lot et garonne côté est, dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (17,5 x 27,5 cm), album de dessins de 1856 (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 28. - Rocamadour 30 7bre 56, dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (26 x 39,5 cm), album de dessins de 1856 (coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 29. - Vue de Rocamadour - Dessin de Léo Drouyn, gravure sur bois du Magasin Pittoresque, tome XXVI, mai 1858.

Léo Drouyn a été formé, de manière extrêmement précoce, par son père⁴⁹. Les *Notes archéologiques* manuscrites témoignent de cet apprentissage, d'abord dans un rayon assez proche de la maison familiale lorsque l'enfant avait une dizaine d'années, puis, à l'adolescence, avec la visite de monuments remarquables, églises et châteaux, et l'ouverture sur d'autres horizons : Agenais, Lot et Périgord à l'automne 1856, Charente et Haute-Vienne un an plus tard. Dans les années suivantes - études d'architecture de Léo à Paris, installation professionnelle à Bordeaux -, les sorties sont plus épisodiques, une chaque année cependant, avec parfois encore de grands voyages ensemble, comme à l'automne 1862 à Béziers, Avignon, Le Puy en Velay. A cette époque, Léo Drouyn utilise les compétences de son fils, étudiant en architecture, pour lui faire dessiner des vues à vol d'oiseau comme celles des châteaux de Villandraut ou de Benauges, qu'il gravera par la suite, et il se sert de sa présence à Paris pour lui faire surveiller la gravure des eaux-fortes de la *Guienne militaire*. Les promenades archéologiques sont toujours conviviales, le père et le fils souvent en compagnie des amis cités plus haut, qui apportent aussi leur œil expert à l'analyse, parfois contradictoire, des monuments.

49. Promenades archéologiques durant l'enfance : octobre 1848 au château de Vayres et à Izon ; octobre 1849 à Saint-Germain-la-Rivière (avec aussi sa mère) ; mars 1850 à Artigues et Villenave-d'Ornon ; l'été sur le Bassin d'Arcachon. Au temps de l'adolescence : décembre 1855, château et église de Langoiran, église de Bassens ; septembre 1856, château de Curton à Daignac, juste avant le voyage en Agenais et dans le Lot dont cet album offre le témoignage et qui se termine en Nontronnais chez les Verneilh. ; septembre 1857 : cantons de Branne, Fronsac, puis, en octobre, toujours avec Jules de Verneilh, nouveau périple en Haute-Vienne, Charente et Dordogne. Années d'étude : été et automne 1858 à Saint-Macaire, puis promenade archéologique en Libournais, avec séjour à Saint-Emilion au début du mois d'octobre ; février 1859 : Croignon, Camarsac, Saint-Germain-du-Puch ; mars 1859 : Fronsadais ; avril 1860 à Villandraut (avec une vue à vol d'oiseau et une reconstitution du château) et ses environs ; octobre : Moulon et Génissac ; août 1862 : Biganos, puis cantons de Pujols, Targon et Sauveterre avec Henri de Marquessac et son épouse ; septembre : grande boucle avec son père, par Béziers, Avignon, Le Puy en Velay ; juin 1863 : château de Benauges (dont il fera une vue à vol d'oiseau pour la *Guienne militaire*), cantons de Pujols et Créon ; septembre 1864, toujours avec les Marquessac, périple dans le canton de Pujols ; septembre 1866 : canton de Branne (Moulon, Génissac) ; enfin, au mois d'avril 1867, le père et le fils sont en Bazadais avec Jules de Verneilh, Trapaud de Colombe, de Fontainieu, et découvrent (avec désespoir) les travaux de Viollet-le-Duc et Duthoit à Roquetaillade.

La suite est plus familiale qu'archéologique : mars 1868, le père et le fils sont ensemble en Médoc : Léo fréquente alors Reine Godard de Blassy, dont la famille habite Margaux et qu'il épousera au mois d'août 1869. Reine apparaît pour la première fois au mois d'octobre de cette année-là, dans les *Notes archéologiques* de Léo Drouyn, à Avensan, non loin de sa maison familiale d'Angludet. Les dernières apparitions de Léo dans les *Notes archéologiques* de Léo Drouyn sont à l'occasion de sorties familiales, avec des cousins (famille Bogeron-Picq) qui habitent au château Lardier, à Ruch (mai 1875, juillet 1879).



Fig. 30. - Eglise de Martillac 23 août 57 (Gironde), dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (17,5 x 27,5 cm), album de dessins de sept. 1856-oct. 1857 (coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 31. - Château de Vayres 15 7bre 57 (Gironde), dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (17,5 x 27,5 cm), album de dessins de sept. 1856 - oct. 1857 (coll. Béraud-Sudreau).

Un album de dessins tenu entre 1868 et 1877

Il s'agit d'un album de dessins de terrain, du même type que ceux retrouvés en 1996⁵⁰, dont les dessins s'échelonnent sur une dizaine d'années⁵¹. C'est un album à couverture en cartonnage noir, de format habituel, 35 x 25 cm, avec, au milieu, en lettres dorées, le mot « ALBUM ». Inachevé, il compte une cinquantaine de pages, mais moins de la moitié de l'album fut utilisé, portant 23 dessins réalisés entre 1868 à 1877, de manière un peu décousue.

L'album s'ouvre en Auvergne, dans le Puy-de-Dôme, avec un dessin de l'église d'Aigueperse, daté du 13 août 1868, puis on y trouve des vues de Volvic, Royat, Mont Dore, Brioude, dessinées les jours suivants. Léo Drouyn était-il alors en cure ? Ses *Notes archéologiques* manuscrites sont muettes sur ce déplacement dans le centre de la France.

Au mois de juillet 1870, il est à côté de Royan avec des dessins de la côte atlantique, puis l'album saute à l'année 1875, avec des vues de deux châteaux en Entre-deux-Mers : Fonbizol à Listrac-de-Durèze (qu'il décrit dans ses *Notes archéologiques* à la même date, 21 mai 1875), Lagnet à Doulezon, (octobre 1875), commune à laquelle il avait déjà consacré en 1870 une étude historique restée inédite⁵². On trouve ensuite un détail de mobilier (à Saint-Etienne-de-Lisse), puis des vues du château de Bannes et de la vieille ville de Bergerac au mois d'octobre 1876 ; l'album se termine sur des dessins de torrents et de rochers à Luchon, au mois d'août 1877, sûrement lors d'une cure. Drouyn a alors 61 ans.

On trouve ensuite, collés dans l'album et non plus dessinés directement sur les pages, quelques dessins de monuments qui ne sont pas de sa main, puis le calque d'un dessin du château de

50. Fonds Teisseire, coll. part.

51. Voir annexe.

52. Drouyn (L.), *Études historiques*, tome 1, « Doulezon, étude historique et archéologique », 9ème étude, signée et datée du 29 juin 1870, manuscrit inédit, coll. part.

Fig. 32. - Église de Volvic, 14 août 68 (Puy-de-Dôme), dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (25 x 35 cm), album de dessins de 1868-1877 (coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 33. - Château de Fonbizol, 21 mai 75 (à Listrac de Durèze, canton de Pellegrue, Gironde), dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (25 x 35 cm), album de dessins de 1868-1877 (coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 34. - Château de Lagnet, 8 8bre 75 (à Doulezon, canton de Pujols, Gironde), dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn (25 x 35 cm), album de dessins de 1868-1877 (coll. Béraud-Sudreau).

Duras, signé Jules de Verneilh, qui servit à réaliser la gravure de ce château dans la *Guienne militaire*⁵³ ; l'attribution du dessin à son ami est, comme toujours, honnêtement indiquée.

Les pages suivantes, une trentaine, sont blanches ; seule, la dernière porte au verso le dessin d'un château encadré de deux tours rondes, au toit en poivrière, sans indication de lieu ni de date.

Un album de dessins consacré à des monuments hors Gironde

Il s'agit d'un grand album, format 48,5 (h) x 37 cm, dos basane rouge, plat papier caillouté, avec marqué au dos, en capitale : L. Drouyn - Croquis et Dessins - Monuments - Départements. Il contient 42 feuilles collées sur onglet, pour 46 dessins en tout⁵⁴, deux feuilles portant deux dessins et une autre feuille trois dessins différents. C'est dans ce type d'album que, au soir de sa vie, Léo Drouyn regroupa, par thème et classés alphabétiquement par noms de communes, la plupart des dessins isolés qui étaient dans ses cartons, notamment ceux de la période 1840-1850.

Les dessins de cet album s'échelonnent de 1847 à 1857 et sont tous dédiés à des monuments situés hors Gironde, d'où le titre indiqué au dos de l'album. Il n'y a, comme indiqué aussi, aucun paysage, seulement des sujets archéologiques ou architecturaux.

Les dessins les plus anciens datent de 1847 et ont comme sujet la Charente, la Saintonge. Il faut les mettre en relation avec le projet qu'avait conçu en 1847 Léo Drouyn de publier une « Charente monumentale et pittoresque », projet qui échoua à cause du désengagement du partenaire pressenti, M. Cognasse⁵⁵. De la promenade archéologique qu'il fit au mois d'août 1847 avec son ami et mentor Charles des Moulins, sous la conduite de l'abbé Lacurie, érudit local et aumônier du collège de Saintes, reste aussi un album de petits dessins, plus pittoresques qu'archéologiques, conservé au Musée de Saintes et qui a fait l'objet en 1991 d'une jolie publication⁵⁶.

L'album du fonds J. Béraud-Sudreau contient, quant à lui, les dessins « archéologiques » qui devaient donner lieu à publication et à eau-forte : Sainte-Eutrope et sa crypte, l'abbaye aux Dames, le château de l'Oisellerie à Angoulême, l'abbaye de Lesterps, le château et la cathédrale d'Angoulême, des vues générales de cette ville, les ruines de l'abbaye de La Couronne, de l'église de la Palu, près de La Couronne, l'église de Mombron, l'église de Restaud, Saint-Michel d'Entraygues, etc.⁵⁷. Les dessins du château ou de la cathédrale d'Angoulême sont particulièrement intéressants : datés de 1847, ils ont été réalisés avant les grandes restaurations de Paul Abadie étudiées par Claude Laroche⁵⁸.

Comme en Périgord, où il eut également un projet éditorial qui resta sans suite, Drouyn réalisa quelques eaux-fortes à partir des dessins contenus dans cet album : ainsi pour le château de l'Oisellerie, l'abbaye de Lesterps, la cathédrale d'Angoulême ou l'église de Monbron. Ces gravures sont peu connues, car restées inédites ; sa parfaite maîtrise de l'eau-forte l'amena, sur la lancée du succès rencontré par le *Choix des types...*, à concevoir des projets éditoriaux similaires dans les départements voisins⁵⁹. Leur échec le convainquit qu'il valait mieux ne compter que sur lui-même pour mener à bien ses projets, et ses progrès dans la science archéologique lui permirent bientôt de rédiger, sans l'aide de quiconque, les textes de ses futurs ouvrages. L'*Album de la Grande-Sauve* (1851) en sera la première preuve éclatante.

Dans cet album de dessins, on trouve également des vues du Limousin : l'abbaye de Solignac, Saint-Martial à Limoges et le pont Saint-Etienne, le château de Chalusset dont il fit un tableau, peint à partir de ces dessins préparatoires⁶⁰. On trouve également quelques dessins concernant l'Agenais : les ruines de l'église de Saint-Savin, des vues des châteaux du Sendat et de Roquepique et un dessin (qu'on lui donna) d'un sarcophage en marbre trouvé au Mas-d'Agenais. Drouyn fit plusieurs séjours chez son ami le baron de Gervain, au château de Roquepique, à partir duquel il rayonnait dans les contrées voisines, rencontrant sans doute à l'occasion les érudits locaux, comme ce docteur Lacoste, de Tonneins, qui avait dessiné ce sarcophage. On trouve également dans cet album le calque d'un plan de l'enceinte gallo-romaine de Dax ; la dénonciation de sa destruction⁶¹ fut l'une des nombreuses interventions de Léo Drouyn contre le vandalisme municipal ou religieux.

53. Dans la *Guienne militaire*, Léo Drouyn se permit deux escapades au-delà des frontières du département de la Gironde, au château de Montaigne en Dordogne et au château de Duras en Lot-et-Garonne. Cf. Larrieu, 2000.

54. Voir annexe.

55. *Généalogie de la famille Drouyn*, manuscrit inédit de Léo Drouyn, coll. part.

56. Drouyn (L.), *Vues de Saintes et de la Charente*.

57. Cf. note précédente.

58. 1850-1875 pour la cathédrale ; après 1860 pour le château. Cf. Laroche, 1984.

59. Pour le Périgord, cf. Larrieu, 2003. Drouyn eut également un projet de livre sur le patrimoine religieux de Lot-et-Garonne à la même époque, avant la Révolution de 1848.

60. Huile sur toile (53 x 72 cm), collection de la mairie d'Izon.

61. Drouyn (L.), « Lettre sur les monuments de la ville de Dax, adressée à M. de Caumont », *Bulletin Monumental*, 1856 ; de Caumont (A.), « Rapport verbal sur l'enceinte gallo-romaine de Dax », *Bulletin Monumental*, 1856 ; de Caumont (A.), « Le vandalisme en 1856. Destruction des murs gallo-romains de Dax », *Annuaire de l'Institut des Provinces*, t. IX, Caen, 1857.



Fig. 35. - Portail d'Angoulême, 7 8bre 47 (Charente),
dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn du 7 octobre 1847 (H : 33,5 x L : 25,5 cm),
album de dessins « Monuments - Départements » (1847-1857)
(coll. Béraud-Sudreau).

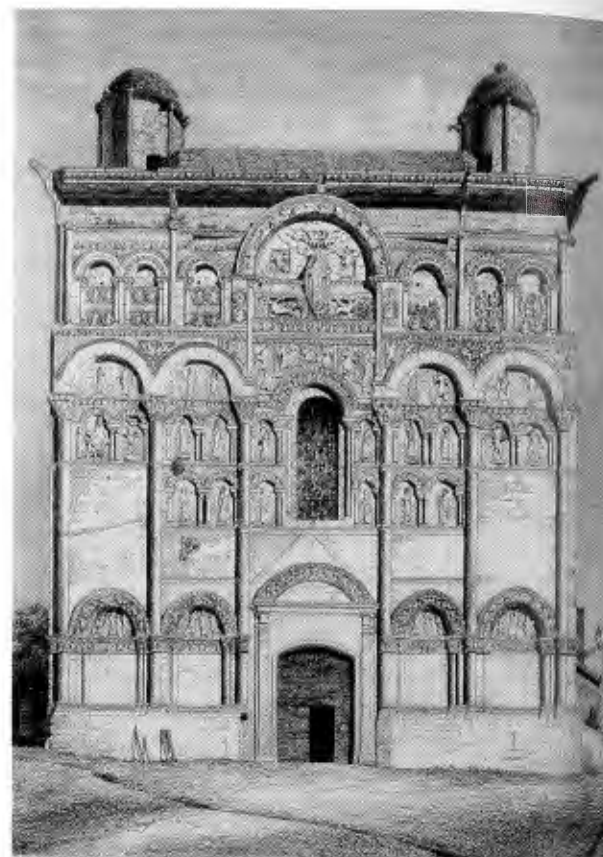


Fig. 36. - Façade de la cathédrale d'Angoulême (Charente),
eau-forte de Léo Drouyn (signée et datée du 1er novembre 1847)
en vue d'une « Statistique monumentale de la Charente »
qui ne vit jamais le jour.

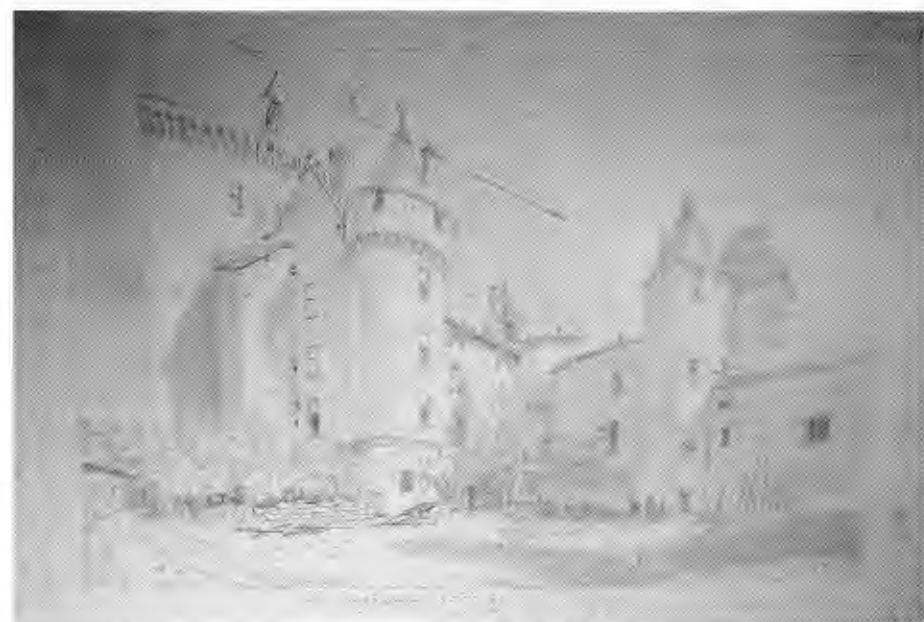


Fig. 37. - Ch. d'Angoulême, 3 8bre 47
(Charente),
dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn
du 3 octobre 1847 (H : 15,5 x L : 27,5 cm),
album de dessins
« Monuments - Départements »
(1847-1857)
(coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 38. - Abbaye de Lesterps, 5 8bre 47 (Charente),
dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn du 3 octobre 1847
(H : 18,5 x L : 27,5 cm),
album de dessins « Monuments - Départements » (1847-1857)
(coll. Béraud-Sudreau).



Fig. 39. - Abbaye de Lesterps (Charente),
eau-forte de Léo Drouyn (signée et datée du 26 octobre 1847)
en vue d'une « Statistique monumentale de la Charente »
qui ne vit jamais le jour.

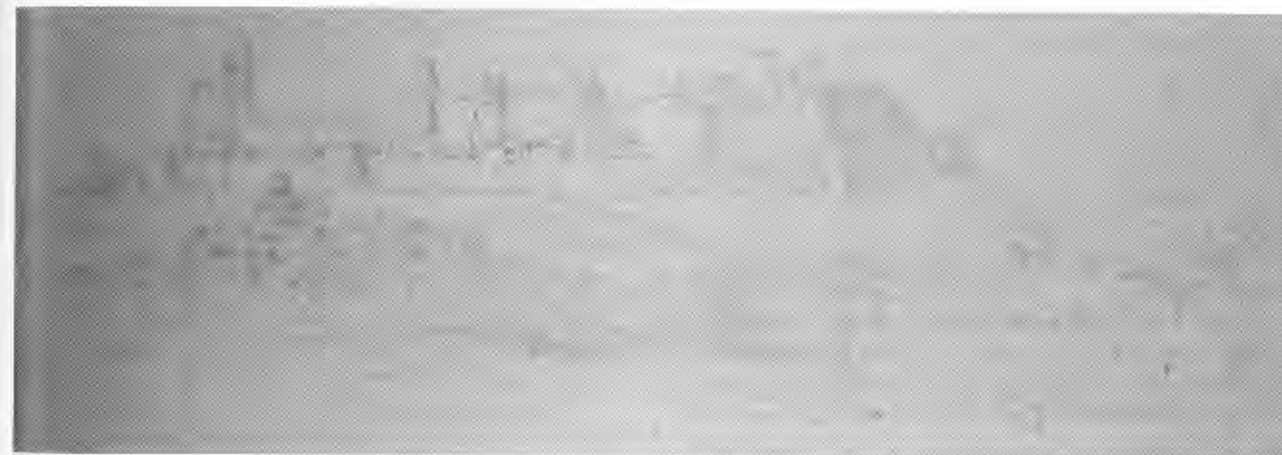
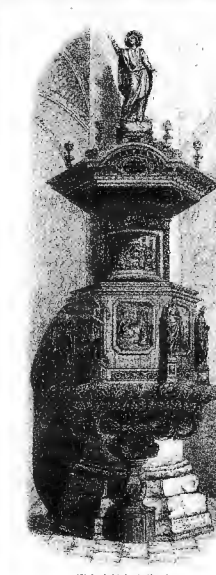


Fig. 40. - Carcassonne (Aude),
dessin à la mine de plomb de Léo Drouyn non daté
(sans doute réalisé le 23 juin 1854) (H : 30 x L : 46,5 cm),
album de dessins « Monuments - Départements » (1847-1857)
(coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 41. - Léo Drouyn del. Ligny 1843 21 juin,
dessin au crayon sur papier bistre du 21 juin 1843,
(H : 45,5 x L : 31 cm),
album de dessins « Monuments - Départements »
(1847-1857)
(coll. Béraud-Sudreau).

Fig. 47. - Chaire de l'église de Ligny
(Ligny-en-Barrois, Meuse),
gravure sur bois du Magasin Pittoresque,
1845, p. 332



Les derniers dessins datent de 1854, et ne sont pas moins intéressants. Léo Drouyn est dans l'Aude ; quand on sait que les travaux de Viollet-le-Duc à Carcassonne sur les tours Narbonnaises ont tout juste commencé à l'automne 1853, on peut penser que ce n'est pas tout à fait par hasard que Drouyn se rend dans cette région quelques mois plus tard⁶². Ses *Notes archéologiques* ont gardé la trace de son passage à Saint-Papoul, à Saissac et à l'abbaye de Villelongue⁶³. Cet album contient deux dessins du bourg de Saissac, datés du 30 juin 1854. Le château, malheureusement, n'est dessiné que de loin, ce qui est regrettable car il n'existe semble-t-il aucune image de ce monument avant les premières photographies du début du XX^e siècle⁶⁴. Deux autres dessins ont pour objet la cité de Carcassonne (23 juin 1854) alors que les travaux de Viollet-le-Duc ont à peine commencé et n'ont pas encore modifié l'allure de la cité médiévale. Ils sont donc particulièrement précieux et viennent s'ajouter aux quelques témoignages déjà connus pour la même époque, notamment les dessins réalisés par Viollet-le-Duc lorsqu'il fut chargé des relevés préparatoires à ses travaux de restauration⁶⁵ et les photos de Le Gray, prises lors de la mission héliographique de 1851⁶⁶.

A noter, enfin, qu'un autre dessin de cet album a donné lieu à la publication d'une gravure : lors d'un voyage auprès de sa famille paternelle, en Lorraine, au mois de juin 1843, Drouyn dessina la belle chaire de l'église de Ligny-en-Barrois, œuvre en 1713 de l'artiste lorrain Jacquin ; il fit de ce premier dessin une réduction, également conservée dans l'album, pour l'exécution d'une gravure sur bois publiée dans le *Magasin pittoresque* en 1845. Sans doute est-ce lui qui rédigea la notice sur cette chaire, haute de 5,85 mètres, *sexagone* (sic), avec au sommet une représentation de l'Assomption, la Vierge portée par des anges, et dont les panneaux en bas-relief lui sont consacrés : Naissance, Présentation au temple, Annonciation, Visitation, Naissance du Christ, Femme écrasant la tête du serpent. La chaire alors menace ruine et « on s'est obligé d'en maintenir les diverses parties à l'aide de barres de fer », ce que le dessin et la gravure évitent de montrer⁶⁷.

L'Atlas archéologique du département de la Gironde

La dernière pièce du fonds J. Béraud-Sudreau est intitulée « *Atlas archéologique du département de la Gironde* ». Ce grand album, format 53 (h) x 35 cm, dos demi-toilé avec plat papier Annonay⁶⁸, contenant cinq cartes collées sur onglet, était au fond d'un placard de sa maison, rue Sansas, où nous l'avons retrouvé avec M. Hervé Béraud-Sudreau.

Il s'ouvre par une liste de 26 pictogrammes : *Eglises romanes ou en grande partie romanes – Eglises ogivales ou*

en grande partie ogivales – Eglises modernes ou affreusement retouchées ou restaurées – Eglises bien restaurées – Chapelles – Abbaye – Prieuré – Crypte – Hermitage (sic) – *Croix de cimetière ou de carrefour – Eglise ancienne démolie et remplacée par une église moderne – Château – Château sur motte – Motte féodale – Ville forte du moyen-âge – Emplacement d'habitation romaine – Enceinte carrée sans constructions – Tombeaux anciens – Monuments civils – Moulins fortifiés – Monuments gaulois – Camps gaulois et emplacements d'habitations gauloises – Grottes et lieux de refuge – Voies romaines – Fontaines sacrées et lieux de légendes – Tumulus*. Un trait rouge est dit indiquer les « *localités étudiées* ».

Léo Drouyn s'est servi comme support, pour reporter à la plume les lieux-dits de ses découvertes et dessiner ses pictogrammes, de cartes imprimées des arrondissements du département. Datées du 1^{er} janvier 1837 et publiées « *A Bordeaux, Fossés du Chapeau Rouge n° 2 – Chez Fillastré frères, marchands de musique et de cartes géographiques* », ces cartes, qui nous semblent peu connues, portent des pictogrammes imprimés renvoyant à une activité industrielle. Ces « *signes conventionnels employés dans la carte* » sont : un cercle pour *Four à chaux* ; un triangle pour *Gravière* ; un carré pour *Carrière de pierre calcaire* ; un cône pour *Haut-fourneau* ; un trait horizontal avec un triangle au bout pour *Forge* ; un gros rectangle arrondi pour *Tuilerie* ; un petit rectangle pour *Briquetterie* ; un rectangle allongé pour *Scierie mécanique*. Par

62. On compterait une trentaine de gravures et lithographies romantiques, réalisées entre 1820 et 1850, représentant la Cité de Carcassonne ; puis Viollet-le-Duc, chargé en 1849 des relevés, laissa à la Commission des Monuments Historiques une trentaine de planches et de nombreux dessins, avant d'être chargé des travaux de « restauration » (dans Amiel et Minies, 1999, p. 4-12). Les travaux de restauration avaient commencé en 1846 avec la restauration par Viollet-le-Duc de la basilique Saint-Nazaire. En 1853, il obtint celle des tours Narbonnaises, puis à partir de 1857-1860, de l'ensemble des remparts de la Cité. Après sa mort en 1879, les travaux furent achevés (1911) par son disciple Boeswillwald qui édifia les hords en bois (*De la place forte au Monument*, 2000).

63. Drouyn (L.), *Notes archéologiques manuscrites*, A.M.Bx, Saint-Papoul (21-26 juin 1854, t. 46, notices nos 153-154), Saissac (30 juin 1854, t. 46, notice n° 155), Abbaye de Villelongue (2 juillet 1854, t. 46, notice n° 156).

64. Détail indiqué sur les panneaux muraux réalisés par la Caisse des monuments historiques à l'entrée du château de Saissac (visité par nous à Pâques 2005).

65. Pour ses dessins de Carcassonne, cf. Viollet-le-Duc, 1980, p. 114-123.

66. Mondenard (de), 2002. Photos de la Cité de Carcassonne par Gustave Le Gray et Mestral, p. 62, 63, 157, 182, 183, 201.

67. Chaire de l'église de Ligny, gravure sur bois de Léo Drouyn, *Magasin Pittoresque*, 1845.

68. Nous tenons à remercier Mme Dominique Duval, responsable de la restauration de fonds anciens à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, pour les indications techniques concernant la reliure de ces ouvrages.

ailleurs, ces cartes, échelle 1/125.000, se présentent également comme une « *Carte des Routes Royales, Départementales et des Chemins Vicinaux de Grande Communication* », avec un tableau pour chacun de ces types de routes, indiquant leur nom et leur longueur.

Ce sont donc cinq cartes différentes et complémentaires, pliées en deux et collées sur onglet, qui sont contenues dans cet *Atlas*.

La première (qui contient le tableau des routes) montre une partie de l'arrondissement de Bordeaux (La Teste), autour du Bassin d'Arcachon ; les seules communes indiquées comme étudiées par Drouyn sont La Teste, Arès, Cazaux et Lacanau.

La deuxième carte, qui porte, comme les suivantes, le tableau des pictogrammes imprimés relatifs aux activités industrielles, est la carte des arrondissements de Lesparre et de Blaye, séparés par l'estuaire de la Gironde. L'église du vieux Soulac a été visitée, ainsi que les communes sur sa route : Tallais, Saint-Vivien, Vensac, l'Escapon, Gaillan, Lesparre... Le site de *Secondignac* (sic) est souligné de rouge ; on sait qu'il fut visité le 12 juillet 1859 par Drouyn avec nombre de ses amis, notamment Charles des Moulins, qui fit un compte-rendu de cette excursion dans une communication donnée lors du Congrès scientifique tenu à Bordeaux en 1861⁶⁹. Le Breuil, à Cissac, Saint-Germain d'Esteuil, Vertheuil, soulignés de rouge, ont également été étudiés. On sait, par les *Notes archéologiques*, que Drouyn les visita en 1858 et 1859. Par contre, les lieux reconnus en 1860 par Drouyn, comme Avensan ou l'église de Benon, ne figurent pas sur la carte comme ayant été visités...

L'examen de l'arrondissement de Blaye, notamment pour ce qui est des églises romanes, corrobore ce constat ; Saugon et Générac (visités en 1849), Bayon, Mombrier, Comps et Samonac (en 1851), Mazion, Saint-Seurin de Cursac ou Marcillac (en 1857), Tauriac et Marcamps (en 1858) sont soulignés et dits visités. Mais pas Lansac (visité en 1860) et encore moins Cubnezais et Marcenais (en 1868) ou Teuillac (en 1870).

L'étude de la carte suivante, qui contient l'essentiel de l'arrondissement de Bordeaux, confirme encore ces observations. Dans le canton de Saint-André-de-Cubzac, la chapelle de Magrigne porte un pictogramme et est soulignée de rouge comme étant visitée (elle le fut en 1859), mais pas les églises de Saint-Laurent-d'Arce ou de Peujard, visitées par Drouyn l'année suivante, en 1860. Près de Bordeaux, si Eysines est souligné de rouge (visité en 1856), ce n'est pas le cas de la tour de Veyrines, à Mérignac, étudiée en 1860.

L'inventaire des sites du Cernès confirme cette coupure : Budos (visité en 1847), Villenave-d'Ornon (en 1850), Martillac, Cabanac, Saint-Morillon et son site des Pujols (en 1857),

L'Isle-Saint-Georges, Ayguemorte, Beautiran, étudiées en 1859 sont des communes soulignées de rouge avec pictogrammes ; mais ce n'est pas le cas de Podensac (visitée en 1862), ni de Villagrains (1869), ni, dans le canton de Cadillac, de l'église de Capian, également étudiée en 1869.

L'examen de la quatrième carte, celle des arrondissements de Libourne et de La Réole, permet de faire la même démonstration : Castillon, visitée en 1860, n'est pas soulignée et ne porte aucun pictogramme, pas plus que Montagne dont Drouyn ne visite les églises qu'en 1861. Seul le site de Petit Corbin, dont il dessina certaines statues gallo-romaines en 1845 est indiqué comme visité avec le pictogramme adéquat, tout comme l'église de Parsac, dans la même commune, visitée en 1858, Saint-Sauveur de Puynormand ou Puynormand, soulignée de rouge et portant les pictogrammes de son église et de son château. Par contre, aucune des églises ou châteaux visités en 1861 ou plus tardivement ne sont mentionnés, que ce soit Lussac, Monbadon, Puisseguin ou Sainte-Colombe...

Enfin, la cinquième carte, celle de l'arrondissement de Bazas ne déroge pas à la règle : Sauviac visitée en 1859 est soulignée de rouge et tous ses sites archéologiques mentionnés par des pictogrammes. Par contre, aucune commune du canton d'Auros, visité seulement à partir de 1861 (Savignac) et 1862 (Auros, Pondaurat) n'est soulignée de rouge, sinon Aillas visitée en 1844, quand Drouyn travaillait comme dessinateur pour la Commission des Monuments historiques.

L'analyse est donc probante : cet « atlas archéologique », même s'il n'est pas signé et ne porte nulle part le nom de son auteur, a bien été confectionné par Léo Drouyn, ce qu'une étude graphologique montrerait sans doute aisément – mais nous n'avons pas de compétence en ce domaine. Pour une raison que nous ignorons, Léo Drouyn n'a plus actualisé son *Atlas archéologique* à partir de l'année 1860. On peut faire l'hypothèse que la rédaction et l'édition de la *Guienne militaire* sont la cause de cet abandon. L'Atlas lui avait servi : la carte des lieux mentionnés (mottes et châteaux) qui ouvre la *Guienne militaire*⁷⁰ a été réalisée à partir de ces cartes, ce que l'on peut vérifier grâce à quelques détails révélateurs : on retrouve ainsi sur la carte de la *Guienne militaire*, tout comme dans cet *Atlas archéologique*, deux châteaux sur motte hors département, à la limite de la Dordogne et de la Charente : la Grande Motte et la Petite Motte du Maine du Four, qui « signent » en quelque sorte l'identité du propriétaire et concepteur de ces cartes archéologiques. Peut-être aussi Drouyn considéra-t-il en 1860

69. Des Moulins (C.), Sagondignac, *Actes du Congrès scientifique de France tenu à Bordeaux en 1861*, 28^e session, t. IV.

70. Drouyn (L.), *Guienne militaire*, « Carte des noms de lieux de la Guienne militaire ».



Fig. 44. - Atlas archéologique du département de la Gironde de Léo Drouyn. Arrondissement de Bordeaux, partie centrale et orientale. Carte publiée chez Fillastre frères en 1837 avec l'explication des signes conventionnels employés dans la carte pour signaler les principaux sites industriels liés à la transformation des ressources primaires et l'échelle de la carte.

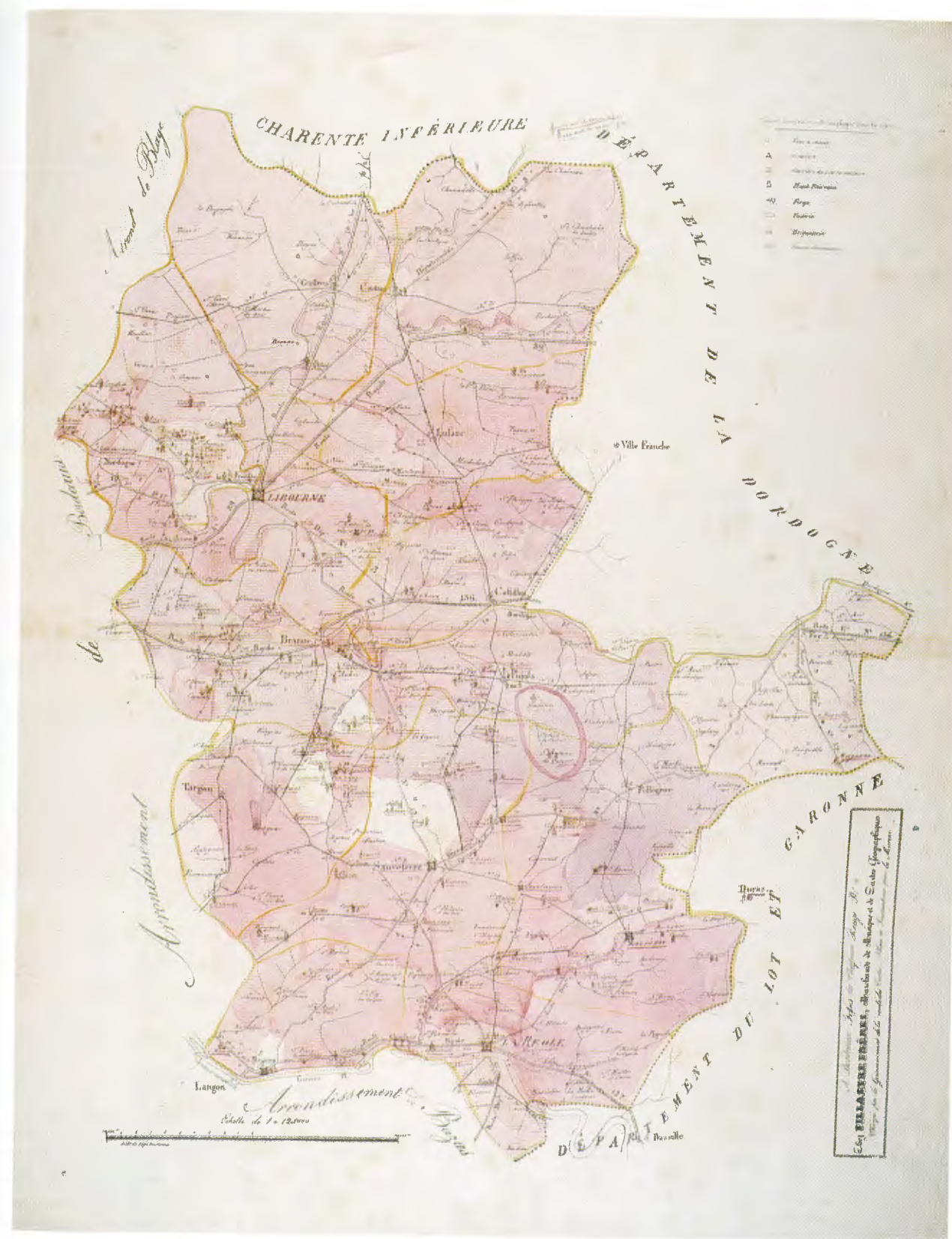


Fig. 45. - Atlas archéologique du département de la Gironde de Léo Drouyn. Arrondissements de Lesparre et Blaye. Carte publiée chez Fillastre frères en 1837 avec l'explication des signes conventionnels employés dans la carte pour signaler les principaux sites industriels liés à la transformation des ressources primaires et l'échelle de la carte.

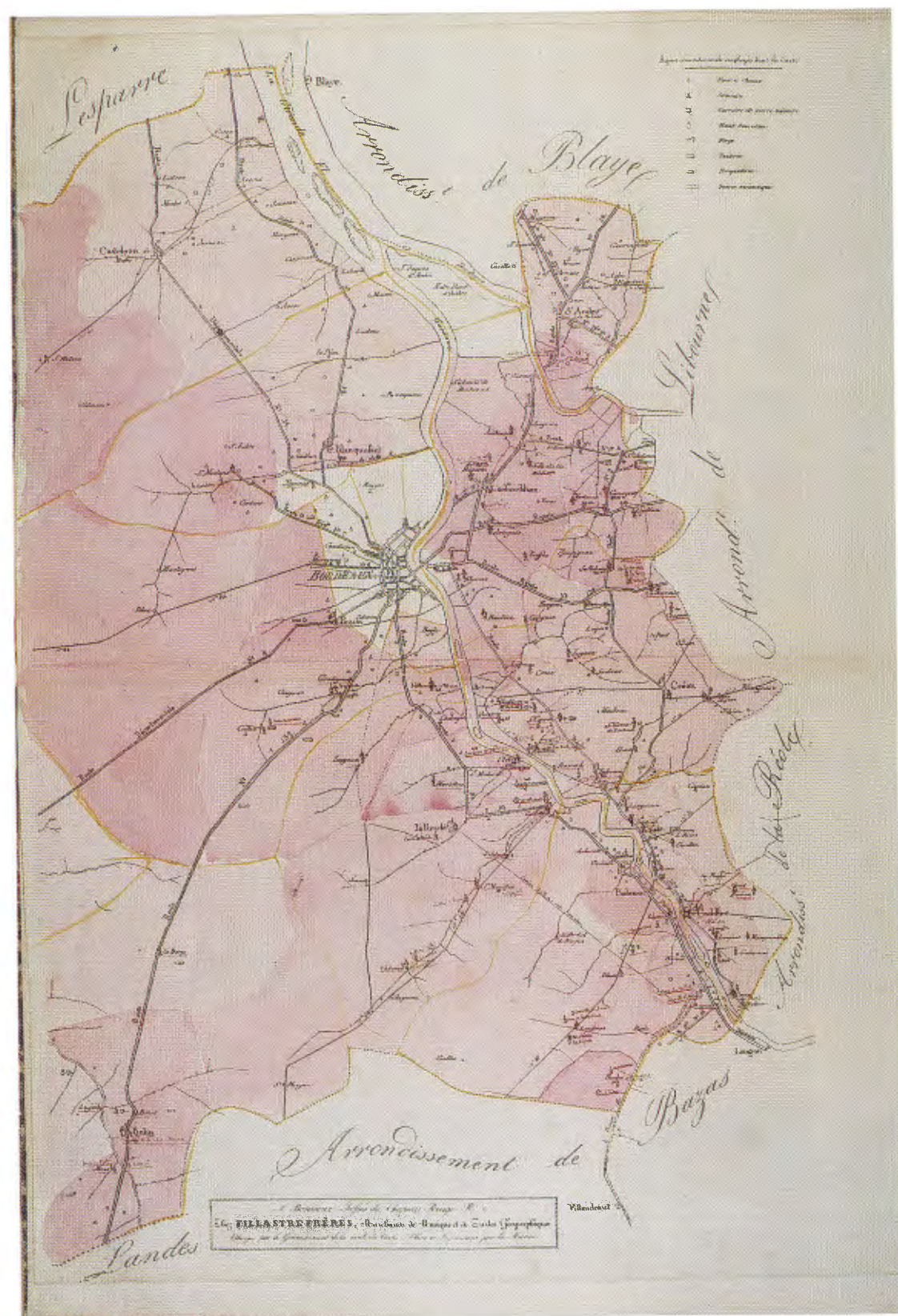


Fig. 47. - Atlas archéologique du département de la Gironde de Léo Drouyn.

Arrondissement de Bazas.

Carte publiée chez Fillastre frères en 1837 avec l'explication des signes conventionnels employés dans la carte pour signaler les principaux sites industriels liés à la transformation des ressources primaires et l'échelle de la carte.

Fig. 46. - Atlas archéologique du département de la Gironde de Léo Drouyn.

Arrondissements de Libourne et La Réole.

Carte publiée chez Fillastre frères en 1837 avec l'explication des signes conventionnels employés dans la carte pour signaler les principaux sites industriels liés à la transformation des ressources primaires et l'échelle de la carte.

que ses pictogrammes n'étaient plus pertinents du point de vue scientifique, notamment pour les périodes préhistoriques et protohistoriques qu'il avait englobées sous l'appellation d'antiquités « gauloises » ? Toujours est-il qu'il ne reporta plus dans son *Atlas*, à partir de cette date, les découvertes mentionnées dans ses *Notes archéologiques* manuscrites.

Il n'est pas question pour nous, dans le cadre de cette présentation générale, de recenser, carte à carte, commune par commune, les sites archéologiques mentionnés. D'autres, plus férus d'archéologie, pourront interroger ces cartes plus en détail. Il n'est d'ailleurs pas sûr que l'on y fasse des découvertes particulières : tous les sites répertoriés devraient, *a priori*, être déjà mentionnés dans les *Notes archéologiques* manuscrites.

Si les cantons sont séparés par des traits de pinceau jaunâtres, toutes les cartes sont, elles, recouvertes d'aplats roses, encre et eau mélangées en des proportions variables, ce qui donne des teintes rosées plus ou moins soutenues. Nous n'avons pu déterminer s'il y avait une raison à ces différences de teintes. Certaines zones sont même exemptes de couleur, bien qu'elles aient été visitées, comme Sallebruneau ou Jugazan en Entre-deux-Mers... On remarque aussi qu'un cercle à l'encre rose entoure les communes de Doulezon et Saint-Antoine-du-Queyret. Là encore, nous n'avons pas trouvé d'explication à cela.

Quoi qu'il en soit, et quel que soit l'intérêt de ces localisations répertoriées, l'essentiel est sans doute ailleurs : dans la catégorisation des types de sites et des vestiges avec un vocabulaire qui témoigne d'un moment charnière de la science archéologique et de son historiographie ; dans la conception même d'une cartographie archéologique départementale entre 1850 et 1860, et son essai de réalisation avec les outils de l'époque, ce qui était extraordinairement pionnier et ambitieux ; peut-être également dans son abandon au tournant des années soixante...

Certes, la Commission des Monuments historiques de la Gironde avait appelé cette cartographie de ses vœux, dès sa première année d'existence, en 1841. Pour ses correspondants, elle avait en 1840 « fait lithographier... la carte des six arrondissements, et les exemplaires (avaient) été distribués avec une instruction spéciale »⁷¹ et peut-être sont-ce celles-là que Drouyn a utilisées. En 1844, l'un des sous-chapitres du rapport rendu au Préfet par le président de la Commission est intitulé « Carte archéologique ». Mais il se terminait par un constat qui en repoussait l'échéance à une date lointaine : « Cette tâche s'élabore, mais comme elle doit être le résumé des autres travaux, la carte du département ne pourra être achevée que lorsque l'œuvre que nous travaillons à édifier sera prête à recevoir son couronnement »⁷². On allait devoir attendre, en fait, plus d'un siècle !

Certes, des répertoires, issus de compilations, furent peu à peu établis : par Piganeau en 1897, puis, le copiant et se recopiant avec plus ou moins de bonheur, dom Réginald Biron et Mgr Laroza. Des cartes partielles furent publiées : François Jouannet, l'auteur de la « *Statistique du département de la Gironde* », avait, semble-t-il, établi « une carte du département sur laquelle il a indiqué toutes les voies, tous les vestiges appartenant à cette classe (antiquités gauloises et romaines) » qui devait servir de base à celle projetée par la Commission des Monuments historiques de la Gironde⁷³. Plus tard, François Daleau établit une « *Carte d'archéologie préhistorique de la Gironde* » répertoriant près de 400 sites préhistoriques ou protohistoriques⁷⁴. L'abbé Labrie pour l'Entre-deux-Mers, H. Redeuil pour le canton de Cadillac, A. Conilh pour le pays foyen établirent également des cartes archéologiques, mais elles étaient limitées à une zone et à une période.

L'ambition de réaliser un atlas archéologique exhaustif, de la plus haute antiquité à la fin du Moyen Age, seul Léo Drouyn pouvait l'avoir eue en son temps, car nul autre que lui n'en possédait la matière. Les 26 rubriques - dont celle intitulée *églises modernes ou affreusement retouchées ou restaurées* rappelle son hostilité bien affirmée à la politique du cardinal Donnet - montrent l'ampleur du projet, son audace.

Il faudra attendre plus d'un siècle pour que cette idée de « carte archéologique » prenne corps, d'ailleurs dans le nom que dans la forme : les « cartes archéologiques » comme celles du Ministère de la Culture et des Services Régionaux de l'Archéologie⁷⁵ ou la *Carte archéologique de la Gaule*⁷⁶,

71. Commission des Monuments historiques, Rapport présenté à M. le baron Sers, préfet de la Gironde, Bordeaux 1841, p. 24.

72. Rapport présenté à M. le préfet du département de la Gironde par la Commission des monuments historiques, Bordeaux, 1844, p. 16-17.

73. Rapport présenté à M. le préfet du département de la Gironde par la Commission des monuments historiques, Bordeaux, 1844, p. 17.

74. Coffyn, 1990.

75. La carte archéologique nationale a commencé à être mise en place en 1977, sous forme d'inventaire informatisé. Plusieurs applications informatiques ont permis la gestion des données et de développer dans chaque Service régional de l'archéologie une carte archéologique régionale : système SIGAL 1 et 2 (1978-1990) ; système DRACAR (1991-2002) associé à partir de 1993 au système SCALA qui permet la réalisation de cartes de localisation ; système PATRIARCHE (PATRIrmoine ARCHEologie) couplant gestion de base de données et SIG (système d'information géographique) (informations aimablement communiquées par Mauricette Laprie, documentaliste au S.R.A., que nous remercions).

76. *Carte archéologique de la Gaule*, sous la direction de Michel Provost, coll. de l'Institut de France - volume *Gironde* : Sion, 1994. Nous remercions Hubert Sion, chargé de mission au C.D.T. de la Gironde, pour les informations qu'il nous a aimablement communiquées.

Epilogue

L'ensemble de ce fonds privé est désormais dans le domaine public. M. Hervé Béraud-Sudreau a cédé les plaques en cuivre et acier de Léo Drouyn aux Archives départementales de la Gironde, auxquelles il a offert les carnets et albums de dessins ainsi que l'*Atlas archéologique* départemental, décrits ci-dessus. Une cérémonie de remise de ces documents a eu lieu le mardi 5 juillet 2005, dans les locaux du Conseil Général de la Gironde, en présence du président de l'Assemblée départementale et des principaux acteurs concernés⁷⁸.

Pour sa générosité et pour la confiance qu'il nous a accordées, puisse M. Hervé Béraud-Sudreau trouver ici, ainsi que son épouse et ses enfants, le témoignage de toute notre gratitude.

limitée à la période Age du Fer / Haut Moyen Age, sont, fondamentalement, des bases de données et non des cartes proprement dites, même si, aujourd'hui, il est possible d'extraire des bases du S.R.A. des cartes archéologiques communales. Autre entreprise de cartographie historique, l'institut de recherche Ausonius publie depuis 1982 l'*Atlas historique des villes de France*⁷⁷, formé de cartes archéologiques et patrimoniales urbaines basées sur le cadastre ancien : mais cela ne concerne que les espaces urbains.

Tous ces efforts, très récents, d'inscription sur un support géographique de données archéologiques et historiques suffisent à montrer combien Léo Drouyn fit, en ce domaine également, œuvre pionnière au milieu du XIXe siècle.

En conclusion, le fonds Béraud-Sudreau présente un double intérêt. Tout d'abord par son importance documentaire indéniable, notamment pour les chercheurs, historiens de l'art ou du bâti. Tout nouvel album découvert de Léo Drouyn est une source d'information supplémentaire, souvent capitale pour la compréhension de l'histoire d'un site ou d'un monument. Nous avons essayé de mettre en valeur dans cet article, dans le texte comme dans l'illustration, les témoignages les plus intéressants à cet égard, en Gironde et au-delà, notamment en Charente et en Lot-et-Garonne. Mais l'autre intérêt de ce fonds est d'apporter une meilleure connaissance du travail même de Léo Drouyn. Nous ne pouvons plus, après cette découverte, limiter ses recherches et sa curiosité à la seule Gironde ; ses références, sa culture monumentale vont, on le voit, bien au-delà, et d'autres fonds, non encore publiés, en témoigneront. Les albums du fonds Béraud-Sudreau confirment également ce que nous pressentions de son « regard ethnographique », de cette urgence qu'il ressentait à sauver, par le dessin, les ultimes témoignages d'un monde rural finissant, d'un habitat paysan condamné à disparaître de par la fragilité même de son matériau. Enfin, d'un point de vue strictement technique, les plaques en cuivre, les clichés zinc montés sur bois, le carnet de terrain des années 1870-1880, l'*Atlas archéologique* permettent de mieux comprendre l'articulation de son travail sur le terrain, au bureau puis à l'atelier, cette petite fabrique de l'histoire monumentale en train de se faire, sous nos yeux, dans cette époque pionnière qu'ont été les années 1840-1880.

77. *Atlas historique des villes de France*, Editions du CNRS, sous la direction de M. Jean-Bernard Marquette, Institut de recherche Ausonius (Université Bordeaux 3). Les premières cartes (Bazas, La Réole, Mont-de-Marsan, Saint-Sever) ont été publiées en 1982 ; le principe retenu a été de baser toutes ces cartes sur une source primaire, le cadastre ancien.

78. Remise des documents aux responsables des Archives départementales de la Gironde et cérémonie en l'honneur de M. et Mme Hervé Béraud-Sudreau, dans les salons du Conseil Général de la Gironde, le 5 juillet 2005, en présence de M. Philippe Madrelle et de Mme Martine Faure, président et vice-présidente du Conseil général de la Gironde, de MM. Eric des Garets et Sylvain Gautier, directeur général adjoint en charge de la Culture et directeur des services culturels, de leurs collaborateurs, de MM. Louis Bergès et Frédéric Laux, directeur et directeur-adjoint des Archives départementales de la Gironde, de leurs collaborateurs, de MM. Jean-François Duclot et Bernard Larrieu, président et directeur de la Fondation d'Entreprises « Léo Drouyn » (FELD) qui a œuvré pour que ce fonds privé prenne place dans les collections publiques (droits de diffusion et de publication soumis à autorisation).

Annexe

Inventaires de dessins de Léo Drouyn

1- Collection Béraud-Sudreau

Liste des plaques ayant servi à réaliser les eaux-fortes de la Guienne militaire :

Roquetaillade (pl. 1), Roquetaillade (pl. 1 bis), Roquetaillade, plan, coupes (pl. 2), Roquetaillade, plan (pl. 3), Roquetaillade, coupe (pl. 4), Roquetaillade (pl. 5), Roquetaillade (pl. 6), Roquetaillade, Crampet (pl. 7), Rions (pl. 8), Rions (pl. 9), Rions (pl. 10), Moulin de Bagas (pl. 11), Moulin de Labarthe, à Blasimon (pl. 12), Château de Villandraut, plan (pl. 13), Château de Villandraut, vue cavalière (pl. 14), Château de Villandraut, plan et coupe (pl. 15), Château de Villandraut, vue cavalière (pl. 16), Château de Villandraut (pl. 17), Château de Villandraut, détails (pl. 18), Portes de Sauveterre (pl. 19), Château de Pommiers (pl. 20), Château de Pommiers (pl. 21), Bourg (pl. 22), Bourg, porte du Port (pl. 23), Bourg, porte de Blaye (pl. 24), Bourg, plans (pl. 25), La Libarde (pl. 26), La Libarde (pl. 27), Château de Rauzan (pl. 28), Château de Rauzan (pl. 29), Eglise de Rauzan (pl. 30), Moulin Neuf à Espiet (pl. 31), Château de La Trave (pl. 32), Château de la Travette (n° 33), Château de Malangin (pl. 34), Château de Malangin (pl. 35), Château du Breuilh, à Cissac (pl. 36), Château du Breuilh, à Cissac (pl. 37), Château de Guilleragues (pl. 38), Châteaux de Guilleragues et Cazes (pl. 39), Château de Cazes (pl. 40), Château de Bisqueytan (pl. 41), Château de Pujols (pl. 42), La Réole, plan (pl. 43), La Réole, Saut de Pius (pl. 44), La Réole, Maison du Parlement (pl. 45), La Réole, la Grande Ecole (pl. 46), La Réole (pl. 47), La Réole, détails (pl. 48), La Réole (pl. 49), La Réole, Hôtel de ville (pl. 50), La Réole, coupe de l'Hôtel de ville (pl. 51), La Réole, intérieur de l'Hôtel de ville (pl. 52), La Réole, façade de l'Hôtel de ville (pl. 53), La Réole, porte de la maison Seguin (pl. 54), La Réole, fenêtre de la maison Seguin (pl. 55), La Réole, embrasure de la maison Seguin (pl. 56), La Réole, arcs de la maison Seguin (pl. 57), La Réole, pied de la tour (pl. 58), La Réole, château des 4 Sols (pl. 59), La Réole, intérieur de la tour (pl. 60), La Réole, vue générale (pl. 61), Château de Langoiran, plan (pl. 62), Château de Langoiran (pl. 63), Château de Langoiran, coupe (pl. 64), Château de Langoiran, intérieur de la tour (pl. 65), Château de Langoiran, carrelage (pl. 66), Tour de Faize et moulin de Labatut (pl. 68), Château de Puissegui (pl. 69), Château de Roquefort à Lugasson (pl. 70), Château de Blanquefort, plan (pl. 72), Château de Blanquefort, vue générale côté sud (pl. 73), Château de Blanquefort, vue côté est (pl. 74), Château de Blanquefort, détails (pl. 75), Château de Blanquefort (pl. 76), Château de Blanquefort (pl. 77), Château de Duras (pl. 78), Chapiteaux de Notre-Dame de Langon (pl. 79), Saint-Macaire, place du Mercadiou (pl. 90), Portail de l'Eglise St Sauveur, à St Macaire (pl. 91), Châteaux d'Aiguille et de Blasimon (pl. 92), Châteaux de Graveau et Monbadon (pl. 93), Châteaux de Semens et de la Roque de Tau (pl. 94), Château de Génissac (pl. 95), Château de Budos (pl. 96), Château de Budos (pl. 97), Château de Pressac (pl. 99), Semignan, Roquenègre, Naujan (pl. 100), Château de Landiras (pl. 101), Le Castera à St Médard en Jalles (pl. 103), Château de Castelnau de Cernès (pl. 104), Château d'Agassac, à Ludon (pl. 105), Château de Cubzac

(pl. 106), Bazas, tour du Gisquet (pl. 107), Bazas, intérieur de la poterne (pl. 108), Châteaux de Podensac et Balizac (pl. 109), Château de Verteuil (pl. 110), Château de Verteuil et Francs (pl. 111), Castelmoron d'Albret (pl. 112), Château de Benauges, vue cavalière (pl. 114), Château de Benauges, plan (pl. 115), Château de Benauges (pl. 116), Châteaux de Castets en Dorthe et Cazeneuve (pl. 118), Châteaux de Castets en Dorthe, intérieur (pl. 119), Château de Brugnac (pl. 120), Château de Brugnac (pl. 121), Blaye, château et plan (pl. 123), Blaye (pl. 124), Château Barrault à Cursan (pl. 126), Tour de Bessan, à Soussans (pl. 128), Château de Lesparre, plan (pl. 132), Château de Lesparre, 2 vues (pl. 134), Château de Lamarque (pl. 135), Château de la Brède (pl. 136), Châteaux d'Arbanats et Bonnegarde (pl. 138), Châteaux de Birac et La Rivière (pl. 139), Ste Foy, rue principale (pl. 140), Ste Foy, maisons médiévales (pl. 141), Château de Montlau à Moulon et bastide de Monségur (pl. 142), St Emilion, vue générale (n° 143), St Emilion, vue générale (n° 144), Fort du Há, à Bordeaux (n° 150).

Il y a en tout dans la Guienne militaire 151 planches à l'eau-forte. La S.A.B. en possède 19. Il n'y a donc qu'une dizaine de plaques qui manquent à l'appel.

15 plaques pour le Choix des types..., :

Portail de Gabarnac, Portail de l'Hôpital St André, Portail de Cérons, Portail de l'église d'Aubiach, Portail de l'église de Haux, Transept de l'abbaye de la Sauve, Portail de l'église de Lugaingnac, Abbaye de Blasimon (vue latérale), Cloître de la Collégiale de Saint-Emilion, Tombeau à Sainte-Croix, Portail de Castelviell, St Emilion, château du roi, Château de Rauzan, Château de Langoiran (vue générale), Château de Cadillac (vue générale).

Liste des dessins de l'album de 1856 (10 mai-30 septembre) :

Préchac (4 dessins d'airial et un d'arbre); Château de La Trave (2 dessins); Château de Castelnau-de-Cernès; Collégiale d'Uzeste; Eglise de Roaillan; Château de Roquetaillade (3 dessins); Château des 4 fils Aymon, à Cubzac; Saint-Emilion, porte du chapitre; Moulin de Labatut à Langoiran; Maison Berquin à Langoiran; Chapelle de Mons, à Belin; La Leyre (2 dessins); Architecture traditionnelle à Belin-Beliet (3 dessins); Château de Brugnac à Bossugan (2 dessins); Moulin de Labarthe à Blasimon (2 dessins), Château de Blasimon; Eglise de Doulezon; Le Lardier à Ruch (2 dessins); Paysage à Bossugan; Tonneins (2 dessins) (13 septembre); Brugnac (Lot et Garonne) (4 dessins); Couverts à Miramont; Lauzun (3 dessins); Roquepique; Grateloup (3 dessins); Maisons à colombage à Coulx; Cathédrale et maisons médiévales à Marmande (2 dessins); Château de Bonaguil (6 dessins); Halle de Fumel; Puy-L'Evêque; Cahors (3 dessins); Château Roussillon à St Pierre la Feuille (2 dessins et 2 esquisses); La Bastide-Murat; Moulin à Gramat; Rocamadour (4 dessins). L'album a été réutilisé, sur la garde arrière, pour une esquisse du château des Fils Aymon à Cubzac datée du 24 juin 1862.

Les dessins de Langoiran ont été publiés dans le volume 11 de la collection Léo Drouyn les albums de dessins (Editions de l'Entre-

deux-Mers, 2004); Moulin de Labatut, p. 119; Maison Berquin, p. 117; la vue de Saint-Emilion dans le dépliant *Circuit urbain médiéval Léo Drouyn à Saint-Emilion* (Editions de l'Entre-deux-Mers, 2005).

Liste des dessins de l'album de 1868-1877 ;

Eglise d'Aigueperse, 13 août 1868; Ruines du château de Tournol, 14 août 1868; Eglise de Volvic, 14 août 1868; Village de Royat, 14 août 1868; Vue de Mont Dore, n.d.; Eglise de Brioude, 19 août 1868 (5 dessins); Côte à Royan (Pontaillac et Conche des Pigeonniers), 27 juillet 1870 (2 dessins); Lustrac de Durèze (Château de Fonbizol, 21 mai 1875); Doulezon (Château Lagnet), 8 octobre 1875 (2 dessins); Saint-Etienne de Lisse (élément mobilier); Château de Bannes, 25 octobre 1876; Vue de Bergerac, 25 octobre 1876; Torrent et rochers à Luchon, 14 août 1877 (2 dessins); dessins du château d'Alençon, de Morlaix, des châteaux de Blanquefort et Roquetaillade, d'un monument en pierre à Saint-Germain sur V. en Charente, qui ne sont ni de la main de Douyn ou de son fils; calque d'un dessin de Jules de Verneilh représentant le château de Duras qui servira pour la Guienne militaire.

Liste des dessins de l'album de monuments hors Gironde :

Vues générales d'Angoulême, 3 et 7 oct. 1847 (2 dessins); Cathédrale d'Angoulême, 7 octobre 1847; Château d'Angoulême, 3 octobre 1847; Château de Chalus, n.d.; Château de Chalusset (Limousin), 23 sept. 1847 (3 dessins); Carcassonne, 23 juin 1854 (2 dessins); Abbaye de La Couronne (Charente), 2 oct. 1847; Tympan de St Médard d'Entraygues, n.d.; Plan de l'enceinte gallo-romaine de Dax, n.d.; Abbaye de Lesterps (Charente), 5 octobre 1847 (3 dessins); Chaire de Ligny (Meuse), 21 juin 1843 (2 dessins); Château de St Germain sur Vienne, 4 oct. 1847; Limoges (Saint Martial), 23 sept. 47; Limoges (pont Saint-Etienne), 23 sept. 47; Plan du château de Larochefoucauld, n.d.; Tombeau à Saint-Junien (près Limoges); Eglise de Monbron, 8 oct. 1847; Ruines de Saint-Savin, 13 février 1857; Sarcophage au Mas d'Agenais (Lot et Garonne); Lanterne de Pranzac (Charente), n.d.; Château de Roquepique, 23 oct. 1854; château du Sendat, n.d.; Eglise de Restaud, 11 août 1847 (2 dessins); Saintes, Crypte de Sainte-Eutrope, août 1847, (5 dessins); Saintes, Abbaye aux Dames, août 1847 (2 dessins); Diplôme de la Société archéologique de Saintes; Abbaye de Solignac, 23 sept. 1847; Saissac (Aude), 30 juin 1854 (2 dessins).

2 - Collections de la Société Archéologique de Bordeaux

Dessins originaux

conservés place Bardineau :

- dessin préparatoire d'une gravure du château de La Brède (DC 1/1)
- calque préparatoire de détails de l'église d'Illats pour la Commission des Monuments Historiques (DC 1/13); dessin préparatoire de la plaque de Périgueux (DC 2/56)
- esquisse à la plume du type de ceux réalisés lors de séance de l'académie et conservés aux Archives municipales de Bordeaux (DC 1/224), daté de 1887
- fusain sur papier bistre représentant un paysage de lagune avec un château ruiné en arrière plan (DC 2/64), du même type que bien d'autres exemplaires de ce genre retrouvés dans des fonds privés comme le fonds Trapaud de Colombe
- le château d'Ormon à Gradignan (décadré, en attente de réfection), lavis brun avec rehaut de gouache sur papier bistre, du même type que les suivants (prieuré de Cayac)

n. b. L'attribution à Léo Drouyn dans le catalogue de l'exposition des Archives municipales de 1973 (n° 56 du catalogue) du château de Blanquefort (DC 2/27) nous paraît très incertaine et douteuse.

conservés au musée d'Aquitaine :

ceux du prieuré de Cayac à Gradignan publiés dans Léo Drouyn et le Cernès, p. 24,

- Ruines de l'église du prieuré de Cayac (DC 1/112)

- Prieuré de Cayac (DC 1/112)

Plaques de cuivre

78 plaques gravées par Léo Drouyn, 1 par Jules de Verneilh et 1 plaque anonyme, peut-être due à l'un de ces deux artistes.

A savoir pour Léo Drouyn :

- 3 grandes plaques pour des eaux-fortes destinées à être présentées aux Salons : Bordeaux au soleil couchant, 1867; Vue de la cathédrale de Périgueux, 1869; Le Matin, composition pittoresque combinant Saint-Macaire, Rions et Preuilly-sur-Loire, 1869.
- 23 plaques ayant servi pour le Choix des types... (1846) : Abside de Saint Loubès, Portail de Saint Genès de Lombaud, Façade de Loupiac, Chapiteaux à Bouliac, Façade de Sainte-Croix à Bordeaux, Portail de Blasimon, Porte de l'église monolithe à St Emilion, Portail de la Collégiale à St Emilion, Palais Cardinal à St Emilion, Abside de La Sauve; La Sauve, vue générale et chapiteaux, Façade de St Sauveur à St Macaire, Portail de la cathédrale de Bazas, Portail de la cathédrale St André à Bordeaux, Porte de l'église St Michel à Bordeaux, Porte de l'église de St Loubès, Trône épiscopal à St Seurin à Bordeaux, Entrée occidentale de l'église Saint-Seurin à Bordeaux, Portail sud de Saint-Seurin à Bordeaux, Croix de cimetière de St Sulpice d'Izon, Porte de la Mer à Cadillac, Cheminée du château de Cadillac, Frontispice.
- 14 plaques ayant servi pour l'Album de la Grande Sauve (1851) : Vue générale de la Grande-Sauve; Vue générale du collège... prise de la route de Langoiran; Vue de l'abbaye et du collège... prise de la rue St Pierre; Reste de la façade de l'église...; Vue des absidioles nord...; Absides vues du fond du jardin; Flanc sud de l'abbaye...; Porte du cloître; Intérieur de la Grande Sauve - transepts; Intérieur - absides; Chapiteaux; Chevet de St Pierre; Croix de cimetière; Détails à l'église
- 4 plaques de l'Album des Croix de procession, cimetières et carrefours : planches IV, V, VII, VIII
- 19 plaques ayant servi pour la Guienne militaire : Ruines du château de Roquefort (pl. n° 71), Langon (pl. n° 80), Château de Sauvagnac (pl. n° 81), Porte de Castillon et carte de la Bataille (pl. n° 82), Plans de St Macaire (pl. n° 83), Château de St Macaire (pl. n° 84), Portes de St Macaire (pl. n° 85), Porte du Turon à St Macaire (pl. n° 87), Maison et cave Messidan à St Macaire (pl. n° 89), Château de Curton (pl. n° 98), Porte de la Mer à Cadillac (pl. n° 117), Château de Camarsac (pl. n° 125), Veyrines, Taste et Sauros (pl. n° 127), Moulin de Pondaurat (pl. n° 129), Château du Grand-Puch (pl. n° 146), Plan de Vayres (pl. n° 147), Vayres, vue (pl. n° 149), Plan de Bordeaux (pl. n° 150).
- 2 plaques ayant servi pour les Variétés girondines : Ruines du château de Roquefort; La Haille, à Ruch.
- 2 plaques ayant servi pour la Revue Catholique de Bordeaux : Eglise du Haut-Langoiran, abside (1881); Enfeu dans le cloître de la cathédrale de Bordeaux (1881).
- 9 plaques diverses : Château de Mony, à Rions (1863); Bûcheron (1865) (n° 57 du catalogue Léo Drouyn aquafortiste), Femme sur

- un sentier dans un sous-bois (1865) (n° 63, du même catalogue); *Queue d'étang; bergère avec sa quenouille* (1865) (n° 61, du même catalogue); *Berger et ses moutons* (1865) (n° 62, du même catalogue); *Château de Ballarin* (1868); *Boucq-bas, maison seigneuriale* (1888) (n° 106, du même catalogue); *Souvenir* (triptyque, 1895) (n° 109, du même catalogue).
- 2 plaques acier, pour vernis mou: *étang avec pêcheurs* (1850); *Chemin* (1850).

Bibliographie

Collection « Léo Drouyn, les albums de dessins », sous la direction de Bernard Larrieu et Jean-François Duclot

- Vol. 1 – *Izon et la presqu'île, la genèse de l'œuvre*, préfaces de Bernard Larrieu, Pierre Bardou, Jean-Luc Piat, Jacqueline Plat. AHB/CLEM 1997. Réédition 2006
- Vol. 2 – *De Saint-Macaire à La Réole, et la vallée du Drot*, préfaces de Sylvie Faravel et Michelle Gaborit, AHB/CLEM 1997. Réédition 2004
- Vol. 3 – *Le Bassin d'Arcachon et la Grande Lande*, préfaces de Jacques Sargos, Michel Boyé, Robert Aufan, Jean Tucoc-Chala, Jean-René Lalanne, Bernard Larrieu. AHB/CLEM, 1998.
- Vol. 4 – *L'Entre-eux-Mers, de Lormont à La Sauve-Majeure*, préfaces de Michelle Gaborit, Jacques Lacoste, Pierre Régald Saint-Blancard, Bernard Larrieu. AHB/CLEM 1999.
- Vol. 5 – *Léo Drouyn et Saint-Emilion*, préface de Mireille Lucu et Denise Brac, Michelle Gaborit, Michel Bochaca, Véronique Tinel, Inigo de Satrustegui, Bernard Larrieu. AHB/CLEM, 1999.
- Vol. 6 – *Léo Drouyn et le Bazadais méridional*, préfaces de Jean-Bernard Marquette, Bernard Larrieu, Léo Drouyn (« La Lande »). Editions de l'Entre-deux-Mers/AHB/CLEM, 2000.
- Vol. 7 – *Léo Drouyn et l'Entre-deux-Mers oriental*. Préfaces de Bernard Larrieu, Sylvie Faravel et Jacques Lacoste. Editions de l'Entre-deux-Mers/AHB/CLEM, 2001.
- Vol. 8 – *Léo Drouyn et le Cernès*, préfaces de Bernard Larrieu, Michelle Gaborit, Jean-Luc Harribey, Bernard Brunet. Editions de l'Entre-deux-Mers/AHB/CLEM, 2002.
- Vol. 9 – *Léo Drouyn en Libournais*, préfaces de Bernard Larrieu, Jacques Lcoste, Judith Canal. Editions de l'Entre-deux-Mers/AHB/CLEM, 2002.
- Vol. 10 – *Léo Drouyn en Médoc*, préfaces de Bernard Larrieu, Michelle Gaborit, Jean-Bernard Marquette, Jean-Luc Harribey, Philippe Durand. Editions de l'Entre-deux-Mers/AHB/CLEM, 2003.
- Vol. 11 – *Léo Drouyn en Pays de Cadillac*, préfaces de Catherine Duboy-Lahonde et Bernard Larrieu. Editions de l'Entre-deux-Mers/AHB/CLEM, 2004.
- Vol. 12 – *Léo Drouyn en Haute-Gironde*, préfaces de Bernard Larrieu, Didier Coquillas, Michelle Gaborit, François-Yves Le Blanc. Editions de l'Entre-deux-Mers/AHB/CLEM, 2005.
- Vol. 13 – *Léo Drouyn, de Vayres à Branne*, à paraître, mars 2007.
- Vol. 14 – *Léo Drouyn en Targonnais*, à paraître, juin 2007.
- Vol. 15 et 16 – *Léo Drouyn et le canton de Pujols*, à paraître, 2007-2008 (2 vol.).
- Vol. 17 et 18 – *Léo Drouyn et Bordeaux*, à paraître, 2008.

Enfin :

- 1 plaque gravée par Jules de Verneilh : *Chapelle Notre-dame de la Rose* (pour l'ouvrage *Origines chrétiennes de Bordeaux ou histoire et description de l'église de St-Seurin* de l'Abbé Cirot de La Ville, Bordeaux, 1867
- 1 plaque anonyme (Drouyn, Verneilh, autre ?) représentant une cheminée et des armoiries, avec, inscrit : *ex-libris du château de Vertheuil, 1890*.

Autres publications de dessins et gravures de Léo Drouyn

- Exposition « *Léo Drouyn, 1816-1896, dessins, gravures, peintures* », organisée par les Archives municipales de Bordeaux (1973), catalogue par Frédérique Portelli-Zavialoff (128 p., Bordeaux, 1973)
- « *Le Périgord vu par Léo Drouyn* », préfaces de Jean Secret, André Chastel, Charles Higounet, François-Georges Pariset. Edition du Centenaire de la Société historique et archéologique du Périgord, Périgueux, 1974.
- Drouyn (L.), *Vues de Saintes et de la Charente*, Musée de Saintes / William Blake & Co, 1991, 52 pages, préface de Frédérique Portelli-Zavialoff.
- Delluc et Delluc (2001) : Delluc, Brigitte et Gilles, *Léo Drouyn en Dordogne (1845-1851)*, S.H.A.P. 2001
- Actes du colloque « *L'Entre-deux-Mers et son identité* » tenu à Bazas et la Réole (sept. 2001) : Larrieu, Bernard, « Au temps de Léo Drouyn, dessinateurs, graveurs et lithographes en Bazadais méridional », CLEM, Langon, 2002
- Exposition « *Autour des œuvres de Léo Drouyn* », organisée par Monum' au Château de Cadillac et à l'abbaye de La Sauve (2002), catalogue par Bernard Larrieu et Catherine Duboy-Lahonde (Bordeaux, juin 2002)
- Exposition « *Léo Drouyn aquafortiste* », organisée par les Archives Départementales de la Gironde aux Voûtes Poyenne (décembre 2003 - février 2004), catalogue par Bernard Larrieu, avec la participation de Michel Wiedemann (96 p., Bordeaux, décembre 2003).
- Dépliants 6 volets « *Circuits Léo Drouyn* ». 22 dépliants édités sous la direction de Bernard Larrieu dans le cadre de « La Fête à Léo et au patrimoine girondin » et des « Scènes d'Été en Gironde ». Editions de l'Entre-deux-Mers (2004-2006).
- Site www.leodrouyn.com, CLEM, sous la responsabilité de Myriam Boiroux et Bernard Larrieu.

Travaux sur Léo Drouyn

- Bonnefon, 1892 : Bonnefon, Paul, *Léo Drouyn, un artiste provincial*. Paris, pour L'Artiste, 1892.
- Chaumet, 1889 : Chaumet, Charles, « Léo Drouyn », dans *Artistes contemporains des pays de Guienne, Béarn, Saintonge et Languedoc*, p. 75-80, Bordeaux, 1889.
- Portelli-Zavialoff, 1967 : Portelli-Zavialoff, Frédérique, *Les Paysagistes bordelais du XIX^e siècle et les Monuments historiques*, thèse de doctorat, 1967

Le fonds Léo Drouyn dans les collections Joseph Béraud-Sudreau

- Portelli-Zavialoff, 1967 : Portelli-Zavialoff, Frédérique, « Léo Drouyn, un paysagiste-achéologue bordelais (1816-1896) », *Annales du Midi*, t. 79, n° 84, oct. 1967.
- Portelli-Zavialoff et Lacoste, 1997 : Portelli-Zavialoff, Frédérique, et Lacoste, Jacques, *Léo Drouyn*, Bordeaux, Mollat, 1997.
- Larrieu, 2000 : Larrieu, Bernard. « *La Guienne militaire*, une aventure éditoriale », préface de la 2e réédition de la *Guienne militaire*. Editions Jeanne Laffitte, Marseille 2000.
- Larrieu, 2000 : Larrieu, Bernard. « Léo Drouyn et La Sauve Majeure », première livraison des Entretiens de La Sauve (1997 et 1999), Bordeaux, 2000.
- Larrieu, 2001 : Larrieu, Bernard. « Léo Drouyn, nouveaux repères biographiques », préface du volume 7 de la collection *Léo Drouyn, les albums de dessins*. Editions de l'Entre-deux-Mers, 2001.
- Larrieu, 2003 : Larrieu, Bernard. « Léo Drouyn et Jules de Verneilh, deux « artistes-archéologues » du XIX^e siècle dans la vallée du Drot ». *Actes du premier colloque « La Vallée du Drot »*, Archives départementales de Lot-et-Garonne, 2003, p. 15-48.
- Larrieu, 2003 : Larrieu, Bernard. « Léo Drouyn, itinéraire d'un aquafortiste de province au XIX^e siècle ». Catalogue de l'exposition *Léo Drouyn aquafortiste*, Bordeaux, 2003.
- Larrieu et Mousset, 2003 : Larrieu, Bernard, et Mousset, Hélène. « Les dessins et gravures de Léo Drouyn, un témoignage iconographique exceptionnel sur le patrimoine rural et les conditions matérielles de la vie dans les campagnes au milieu du XIX^e siècle ». *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 3^e série, n° 2, 2003, p. 107-120.
- Principaux travaux de Joseph Béraud-Sudreau**
- « Grand vase polychrome de la faïencerie bordelaise et royale d'Hustin (XVIII^e siècle), *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, t. XLVIII, 1933
- « Marques de potiers gallo-romains inédites récemment découvertes à Bordeaux ». *Bulletin du Centenaire de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (juin 1934), Poitiers, 1934.
- « Recherches préhistoriques en Dordogne, Charente et Gironde ». *Actes du XI^e Congrès Préhistorique de France* (1934), Le Mans, 1935.
- « Période révolutionnaire dans la Gironde à Saint-Médard-d'Eyrans ». *Bulletin et Mémoire de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LII, 1937.
- « Sceau de Gombaud, Sire de Lesparre ». *Bulletin et Mémoire de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LIII, 1938.
- « Vase néolithique, type caractéristique du Sud-Ouest de la France », XII^e Congrès Préhistorique de France, Toulouse et Foix, 1936
- « Un quartier pittoresque de Bordeaux au Moyen-Age », *Bulletin de la Société des Bibliophiles de Guyenne*, n° 42, 1942
- « Un cimetière aquitain à l'époque gallo-romaine ». *Bulletin et Mémoire de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LV, 1942.
- « Céramique gallo-romaine à emblèmes chrétiens provenant de Burdigala ». *Bulletin archéologique*, 1944.
- Pages d'histoire d'Aquitaine – Cadets de la Marine et Corsaires bordelais au temps de la Marine à voile*, Bordeaux, 1948

- « Une pierre tombale d'Aquitaine gisant du XIII^e siècle d'un type inconnu au Moyen-Age », *Bulletin archéologique*, 1951-1952
- « Découverte dans l'ancienne Aquitaine de quelques vestiges du Haut Moyen Age et d'une bague chrétienne de l'époque gallo-romaine ». *Actes du 87^e Congrès des Sociétés savantes*, Poitiers, 1962.
- « Documents d'archéologie chrétienne à l'époque constantinienne provenant de « l'Aquitania Secunda » dont Burdigala était la métropole », *Actes du VII. Internationalen Kongresses für Christliche Archäologie*, 1965
- « Le culte de Saint-Jacques de Compostelle et la recherche des chemins suivis par les pèlerins ». *Actes du 93^e Congrès des Sociétés savantes*, Tours, 1968.
- « Une statue de Saint-Jacques en pèlerin de Compostelle ». *Actes du 94^e Congrès des Sociétés savantes*, Pau, 1969.

Divers

- Amiel et Miniès, 1999 : Amiel, Christiane, et Miniès, Jean-Pierre. *La Cité des images*. Carcassonne, Maison des Mémoires, 1999
- Baillly-Herzberg, 1985 : Baillly-Herzberg, Janine. *Dictionnaire de l'estampe en France*, Flammarion, 1985.
- Béraldi, 1886 : Béraldi, Henri. *Les graveurs du XIX^e siècle*, 1886.
- Beschi, 2003 : Beschi, Alain. « Roquepique, les métamorphoses d'un château agenais », *Le Festin* n° 45, avril 2003, p. 93-99.
- Coffyn, 1990 : Coffyn, André. *Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)*. Coll. *Mémoires*, vol. 2. Société archéologique de Bordeaux, 1990.
- Coustet, 1977 : Coustet, Robert. « Le Paysage landais dans la peinture bordelaise du XIX^e siècle ». *Bulletin de la Société de Borda*, 1977, p. 472-485.
- De la place forte au Monument, la restauration de la Cité de Carcassonne au XIX^e siècle*, Editions du Patrimoine, 2000.
- Dussol, 1997 : Dussol, Dominique. *Art et Bourgeoisie, la Société des Amis des Arts de Bordeaux (1851-1939)*, Le Festin / Atelier du CERCAM, Toulouse, 1997.
- Journal des Goncourt*, coll. Bouquins, Robert Laffont.
- Laroche, 1984 : Laroche, Claude. *Entre archéologie et modernité, Paul Abadie, architecte (1812-1884)*, Musée d'Angoulême, 1984.
- Larrieu et Benquey, 2005 : Larrieu, Bernard, et Benquey, Patrick, « Deux artistes archéologues de l'Entre-deux-Mers au XIX^e siècle : Guillaume de Castelnau et Gabriel Trapaud de Colombe ». *Actes du 9^e colloque L'Entre-deux-Mers et son identité*, 2005, p. 247-270.
- Mondenard (de), 2002 : Mondenard, Anne. de. *La Mission héliographique – Cinq photographes parcourent la France en 1851*. Monum, Editions du Patrimoine, 2002.
- Sargos, 2006 : Sargos, Jacques, *Bordeaux vu par les peintres*, L'Horizon chimérique, Bordeaux, 2006.
- Sion, 1994 : Sion, Hubert. *La Gironde*. Paris, 1994. *Carte archéologique de la Gaule*, sous la direction de Michel Provost.
- Viollet-le-Duc, catalogue de l'exposition tenue au Grand-Palais (19 février-5 mai 1980), Editions de la Réunion des musées nationaux, Paris 1980.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 297-316

Photographie et restauration

par Florent Miane

Usage des images et pratiques architecturales à Bordeaux entre 1857 et 1895

La photographie, invention du XIX^e siècle, fait partie du monde des archives. Elle y est conservée parmi les autres techniques traditionnellement utilisées pour représenter le bâti. Un premier état des lieux des différents fonds d'archives de Bordeaux¹, permet de constater le rapport étroit entre la photographie des monuments historiques et celle des travaux de restauration. La photographie des travaux en revient fréquemment aux côtés de celle du monument. Parfois, ces travaux deviennent eux-mêmes le sujet de la photographie. Cette singularité est le signe d'un contexte particulier : la photographie s'intègre dans une nouvelle vision du monument créée par l'histoire de l'art et faisant suite à celle des antiquaires. Le monument fait partie d'un système juridique de protection, d'un système économique de restauration et d'un système historique de compréhension. Depuis 1830, la Commission des monuments historiques à l'échelle nationale puis les sociétés savantes à l'échelle régionale produisent des inventaires, coordonnent des travaux et développent l'étude des monuments. La recrudescence des grands travaux urbains sous le Second Empire, la mise en place de politiques de sauvegarde et le dynamisme des fabriques entraînent l'activité des architectes, qui à leur tour ont besoin de reproductions. Toute cette dynamique conduit à l'accroissement du nombre d'images et la création de commandes photographiques qui définissent le sujet et l'usage des images.

La photographie est utilisée par rapport à une évolution particulière du dessin d'architecture. Un des premiers architectes qui l'utilise dans le cadre de la restauration est F. Duban, lors de la restauration de l'escalier du château de Blois en 1843. Il fait partie d'une génération qui remet en cause l'enseignement traditionnel fondé sur une vision idéalisée de l'antique. Avec M. Labrousse, L. Duc et L. Vaudoyer il puise ses références dans les bâtiments du Moyen Âge et de la Renaissance. Tous réalisent des relevés extrêmement précis afin de nourrir une réflexion sur la notion d'évolution des styles et sur les caractéristiques régionales. Ils utilisent la géométrie descriptive que G. Monge invente en 1799. C'est une méthode de représentation d'une figure en trois dimensions sur une surface plane qui abolit toute notion de perspective puisque l'objet est comme vu de face en toutes ses parties, ce qui supprime les déformations. L'objet est systématiquement représenté sous plusieurs angles de façon à rendre le volume. L'échelle accompagne chaque

1. P. Bardou : *Photographes en Gironde*, Bordeaux, Conseil général de la Gironde/Horizon chimérique 1993, présente un inventaire des photographes en Gironde.

F. Miane, *Une étude du travail de A. Terpereau conservé dans les collections des Archives municipales de Bordeaux*, mémoire de DEA, 2001, accessible aux Archives municipales de Bordeaux, présente les inventaires des différents lieux de conservations : les Archives départementales et municipales de Bordeaux, la Bibliothèque municipale de Bordeaux pour les photographes du XIX^e siècle, la Bibliothèque nationale, l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées et la Société photographique française pour A. Terpereau.

dessin. Si la photographie est produite par les architectes, c'est donc dans un ensemble de techniques cohérentes, objectives et autonomes qu'elle s'insère. Cet article aborde la mise en place et le déroulement des travaux de restauration, la composition des images et les différents discours qui en sous-tendent la production. Ces discours conditionnent la manière de voir l'image et déterminent le cadre d'une histoire du regard².

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les photographes ont recours principalement à deux techniques : la photographie et la phototypie. En ce qui concerne la photographie, le support des négatifs sont des plaques de verre de grande dimension (de 18 x 24 à 40 x 50 cm). Une des faces de la plaque est recouverte d'une solution de collodion dissous dans l'alcool, solution visqueuse qui permet l'adhérence des sels d'argent photosensibles. Cette technique a l'inconvénient d'être sensible tant que les émulsions sont humides. Mais elle substitue la transparence du verre au grain du papier précédemment utilisé. Les plaques doivent être préparées juste avant la prise de vue, ce qui oblige les photographes à transporter leur laboratoire hors de leurs ateliers lorsqu'ils photographient l'architecture. Le tirage se fait par insolation après avoir posé le négatif sur l'épreuve positive, composée d'une fine feuille de papier recouverte d'albumine. L'épreuve est ensuite collée sur une feuille de bristol. A la fin du siècle, ces émulsions sont remplacées par la gélatine et le bromure d'argent qui secs restent sensibles. La phototypie qui arrive vers 1890 est une technique qui allie la photographie et la gravure. Il s'agit de reporter sur une plaque de verre recouverte de bitume de Judée, un négatif photographique. Les épreuves sont alors obtenues sur papier, par pression, après humidification et encrage de la plaque.

L'église Sainte-croix

Le 12 mars 1860, le conseil de fabrique de l'église Sainte-Croix transmet à la mairie de Bordeaux le concours pour la construction du clocher nord de l'église. Le désagrément causé par le clocher sud qui transmet le son des cloches à un hospice contigu, rend nécessaire la construction d'un nouveau clocher. Le 21 décembre, la mairie adopte le projet de P. Abadie, architecte diocésain, qui propose la construction du nouveau clocher et la consolidation de la façade. Le monument perçu sous le double rapport du beau et de l'ancien se doit d'être conservé, y porter atteinte fait débat : « Il y a quinze ans environ, un projet de restauration avait été dressé ; mais la Commission des monuments historiques résista ; M. Viollet le Duc, effrayé de voir toucher à S^{te} Croix, fit un rapport au Ministre, qui s'opposa énergiquement à la restauration projetée – On ne peut certainement qu'admirer le plan de M. Abadie qui est un architecte de grand mérite ; mais il faut prendre garde de dénaturer l'an-

cienne église S^{te} Croix et de faire une autre église. – Le projet pose la base d'un clocher qui devra être continué plus tard et qui exigera de nouveau votes de fonds. – Il faut respecter la vétusté, les générations n'ont pas le droit d'altérer les momumens qui font l'ornement d'une ville, c'est pour elle un devoir strict que de les transmettre aux générations futures : il faut donc laisser S^{te} Croix inachevée, sans agrandissement, sans clocher ; il faut conserver ce monument comme une vieille ruine, devant la quelle on s'incline avec respect³ ». Cependant, le projet de P. Abadie présente de nombreux avantages aux yeux de la mairie. C'est le projet d'un grand architecte, c'est un outil d'enseignement pour les ouvriers, c'est un outil de séduction vis-à-vis de la population d'un quartier, c'est un moyen de récupérer les fonds de l'Etat. Si l'on constate la dégradation des sculptures, ce projet n'apparaît pas dénaturer le style et permet de conserver ce qui est menacé. Il comble un terrain vide sans cesse rempli d'ordures, il complète l'alignement et termine la façade dont le style décousu et l'incohérence gênent. Le contrôle par la Commission des monuments historiques apparaît comme une garantie suffisante quant à l'intégrité de l'édifice. Le projet est donc adopté à la condition que la hauteur du clocher soit limitée, qu'une commission spéciale soit nommée pour surveiller les travaux et qu'une photographie soit prise avant les travaux. Le 6 mai 1861, la mairie accepte la soumission de l'entrepreneur J. Danjou. Le 30 août la Commission des monuments historiques approuve le projet à la condition d'une plus grande simplicité dans le traitement du fronton. Le 28 octobre le budget est adopté et le 21 novembre, la commission de surveillance nommée. Le 1 mai 1862, le clocher s'élève déjà à 7 mètres au-dessus du sol.

La construction du clocher et la consolidation de la façade, amènent P. Abadie à porter un autre regard sur le monument. Le 14 octobre 1862, il fait parvenir à la commission de surveillance un rapport qui identifie les différentes époques perceptibles sur la façade et explique l'irrégularité de l'édifice. Il réalise à la suite une restitution selon une vision idéalisée du monument à l'époque romane, fondée sur deux concepts : homogénéité du style et symétrie de l'ensemble. Le débat sur la consolidation des parties existantes bascule alors vers celui d'un retour à l'origine. La commission de surveillance,

2. Voir en ce qui concerne l'histoire du regard : P. Galassi : *Before photography, painting and the invention of photography*, New York, MoMA, 1981 traduit dans Sayag, A. et Lemagny, J.-C. : *L'invention d'un art*, Paris, Centre Georges Pompidou/Adam Biro, 1989, p. 17-40 et R. Recht : *La lettre de Humboldt. Du jardin paysager au daguerréotype*, Paris, Bourgois, 1989. En ce qui concerne les espaces discursifs : M. Foucault : *Les mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 2002 [1966] et R. Krauss : *Le photographique*, Paris, Macula, 1990 [1982] en particulier : *Les espaces discursifs de la photographie*, p. 37-56.

3. A.M.Bx, délibérations du conseil municipal, 21 décembre 1860.

conquise par la cohérence et l'harmonie du projet de P. Abadie, défend ce dernier auprès de la mairie. Le projet adopté le 29 décembre reprend la description et les conclusions de l'architecte : « Il existe deux époques, bien marquées, la façade actuelle, celle que les archéologues admirent est un placage sur la façade primitive ; cette assertion aujourd'hui, ne peut être contestée après l'inspection attentive des lieux. La façade a été dénaturée par la construction d'un grand arc ogival qui coupe d'une manière détestable la ligne des petites arcades ; cet arc ogival a dû avoir été ajouté pour recevoir l'image d'un des bienfaiteurs du monastère. [...] Au dessus de la porte, on remarque des tronçons de colonnes, pour répéter un groupe qui appartient à la façade primitive ; La seconde rangée d'arcades n'existe plus, des fragments de sculpture attestent son existence primitive. Au centre subsiste une rosace, qui a plusieurs époques récentes a été restaurée & mal restaurée ; cette rosace n'appartient pas au plan primitif. Une petite colonne placée de chaque côté de l'indication d'une fenêtre centrale & dont la dimension est déterminée par un cadre, prouve que la rosace qui n'est point dans le style est une production malheureuse et sans raison d'être. [...] Le but à atteindre, aujourd'hui, est de ressaisir la forme primitive, les sculptures premières, les idées premières que le temps, les révolutions avaient détériorées ou détruites. La commission après un examen approfondi des diverses transformations subies par la façade de S^{te} croix, a été conduite à reconstituer avec l'architecte, dans son esprit cette façade, aux formes si inexplicables, jusqu'à ce jour ; elle a cru devoir conclure que ce qu'il y avait de plus conforme à la raison, de plus satisfaisant pour l'art, de plus agréable pour les yeux c'était de revenir à la forme primitive⁴ ».

La restitution de P. Abadie conduit à une reconstruction dont le but principal est la création d'une œuvre originale, palimpseste hallucinant, se basant sur le prolongement des formes romanes (arcades), les déplacement et destruction des formes gothiques (arc en ogive et rosace) et la suppression des formes classiques (fronton). Les zones d'incertitudes sont remplies par des copies d'éléments architecturaux issus de différents édifices romans (fronton et lanternon). Dans sa séance du 5 février 1864, la Commission des monuments historiques sous la plume de L. Drouyn exprime son opinion : « Pourquoi, si l'on voulait une façade régulière, ne pas aller jusqu'au bout, ne pas détruire le vieux clocher, le remplacer par un neuf semblable à celui du nord ? Pourquoi ne pas mettre un lanternon au sud, comme au nord ? Pourquoi ne pas remettre l'arcature du premier étage directement au dessus du porche, etc., etc. Après la restauration projetée, la façade sera encore irrégulière, et plus tard on aura le droit de détruire ce qu'on va faire pour le remplacer par autre chose. Reste, messieurs, une question à faire à la Commission des Monuments historiques qui doit nécessairement être conservatrice des anciens monuments.

Avons-nous le droit, sans nécessité absolue, de détruire et de dénaturer ce que nous ont laissé nos ancêtres ? Pouvons-nous porter une main sacrilège sur nos vieux édifices, et, sous le prétexte de restaurer, les arranger à notre manière et suivant la mode du jour ? Si la façade de Sainte-Croix a été dénaturée à plusieurs époques, si ce qui reste de l'ordonnance romane n'est pas le projet complet du premier architecte, qui peut oser assurer qu'il l'a retrouvé ? Accepter cette invention, approuver cette modification, je dirais même cette destruction, c'est s'en rendre complice. Lorsque l'on copie un vieux manuscrit, on laisse en blanc les mots qu'on ne peut pas lire, et jamais on ne surcharge les espaces vides. Respectons aussi les vieux monuments de pierre ; laissons-les tels qu'ils nous viennent de nos aïeux ; consolidons-les lorsque le besoin s'en fait sentir, mais ne les dénaturons jamais, surtout ne les râclons pas pour leur donner un air de jeunesse⁵ ». Le projet de P. Abadie est vivement critiqué : s'il veut idéaliser il n'offre pas une idéalisation suffisante et puisqu'il est une destruction, l'accepter c'est rendre inutile le travail de la Commission des monuments historiques. Le 18 avril 1863, le préfet, suivant ces conclusions, rejette le projet au motif qu'il dépasse une simple restauration. Le 12 juin, répondant à son appel, un sénateur appuie le projet de P. Abadie. La tension est à son comble entre la Commission des monuments historiques qui bloque les travaux et la mairie tentée par cet ambitieux projet. Le 21 juillet le sénateur relance les travaux que la mairie autorise le 24 juillet. Le 10 août 1864, le sculpteur M. Pascal présenté par P. Abadie propose sa soumission. Le 11 septembre 1865, les travaux sont terminés et des grilles sont installées.

De l'ancienne église, il reste aujourd'hui une vue photographique et des gravures. Cette photographie sur papier albuminé, anonyme, est conservée aux Archives municipales de Bordeaux avec la mention « ancienne abbaye Ste Croix, aujourd'hui église paroissiale antérieurement à la restauration faite en 1860. » (fig. 1). C'est une vue de la façade de l'église prise au niveau du sol, légèrement de biais. La façade remplit le cadre de l'image. L'absence du clocher nord permet de dater cette photographie d'avant les premiers travaux de restauration de P. Abadie effectués en 1861. Peut-être correspond-elle à la photographie exigée par la délibération du 21 décembre 1860 : « Art : 3 - . Pour assurer la rigoureuse conservation du style de l'église, il sera fait, avant toute œuvre, une photographie de la façade actuelle et une commission spéciale sera nommée pour surveiller l'exécution des travaux »⁶. C'est donc le travail de l'architecte et la politique de la ville qui entraînent la production de photographie d'architecture. Dans les correspon-

4. A.M.Bx, correspondances, 4015 M 04.

5. Commission des monuments historiques, 1865, t. IV, rapport, p. 67-68.

6. A.M.Bx, délibérations du conseil municipal, 21 décembre 1860.

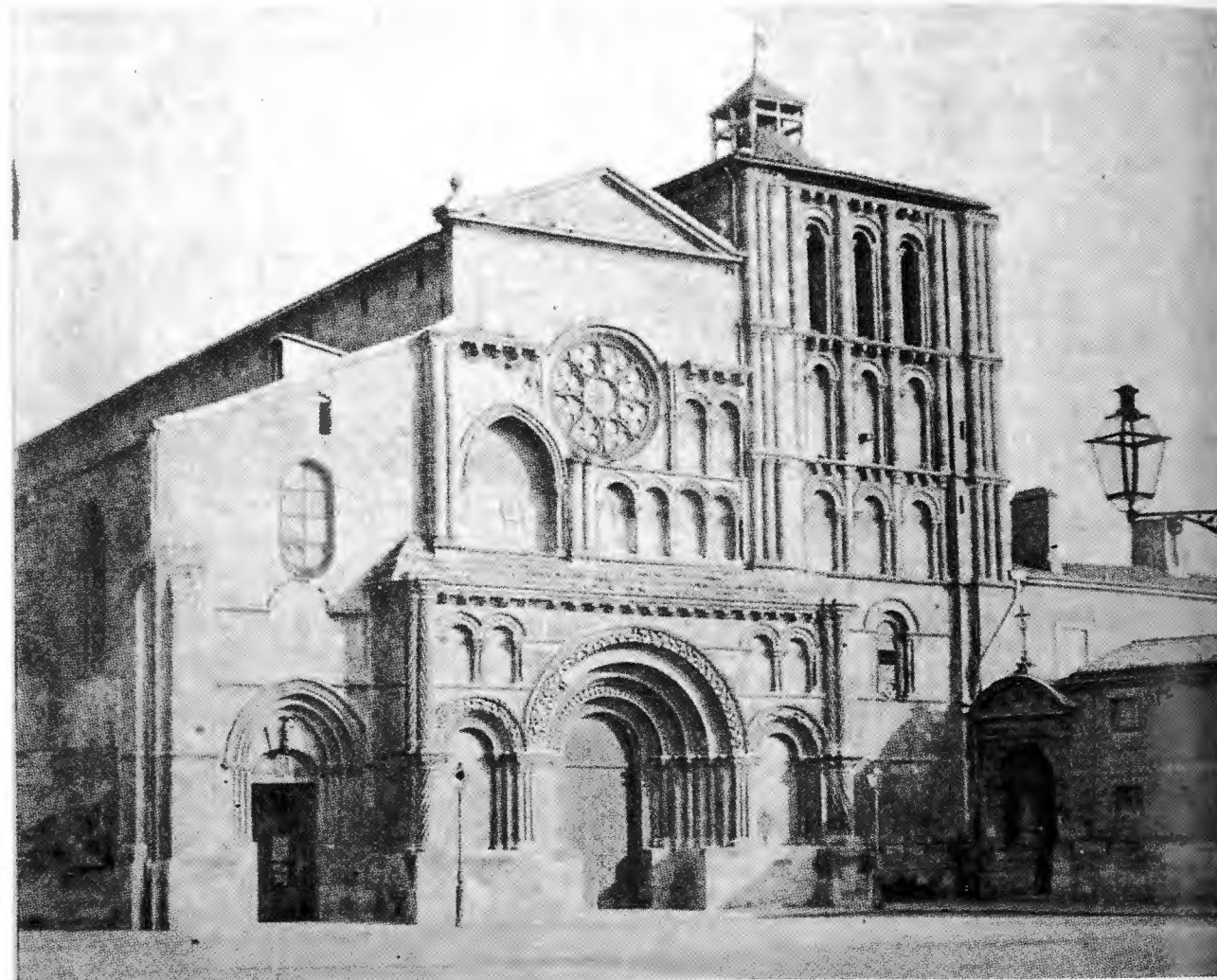


Fig. 1. - La façade de l'église Sainte-Croix avant sa restauration.
Anonyme. (A.M.Bx, IV.I.89).

dances de la mairie, se trouve une facture datée du 9 juin 1865 et portant le nom de Poirier pour la réalisation de cette photographie : « *Compte Poirier - Photographies de l'état ancien - Une vue d'ensemble - Deux photographies de détails - en tout trois clichés* »⁷. La Bibliothèque municipale de Bordeaux possède deux épreuves semblables. Elles sont signées A. Terpereau. Une est issue de l'ouvrage de C. Marionneau : *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*, publié en 1861 et 1865. Cependant, le photographe A. Terpereau n'arrive à Arcachon qu'en 1862 avant de déménager à Bordeaux en 1865⁸. Il est donc peu probable qu'il ait eu le temps de faire ces épreuves. Membre de la Société archéologique de Bordeaux, il sera amené à plusieurs reprises à photographier des dessins et des gravures (église Saint-Louis, porte Saint-Eloi, Palais Gallien...) afin d'alimenter

les fonds documentaires de la société. Il a ainsi pu faire une photographie ou se procurer le négatif de Poirier pour réaliser ses épreuves qui se retrouvent par ailleurs dans l'ouvrage de C. Marionneau ou dans les albums de la Commission des monuments historiques⁹. Une deuxième vue de l'église, cette fois après les travaux et avant la pose de l'horloge en 1871, montre l'étendue du bouleversement (fig. 2). Elle est signée A. Terpereau. Le photographe a pris de la hauteur de façon à limiter les déformations optiques dues à la contre-plongée. La façade, prise de biais, remplit le cadre de l'image. Ce plein

7. A.M.Bx, correspondances, 4015 M 04, 9 juin 1865.

8. P. Bardou, 1993, p. 42.

9. A.D.Gir, album 162 t. 8.

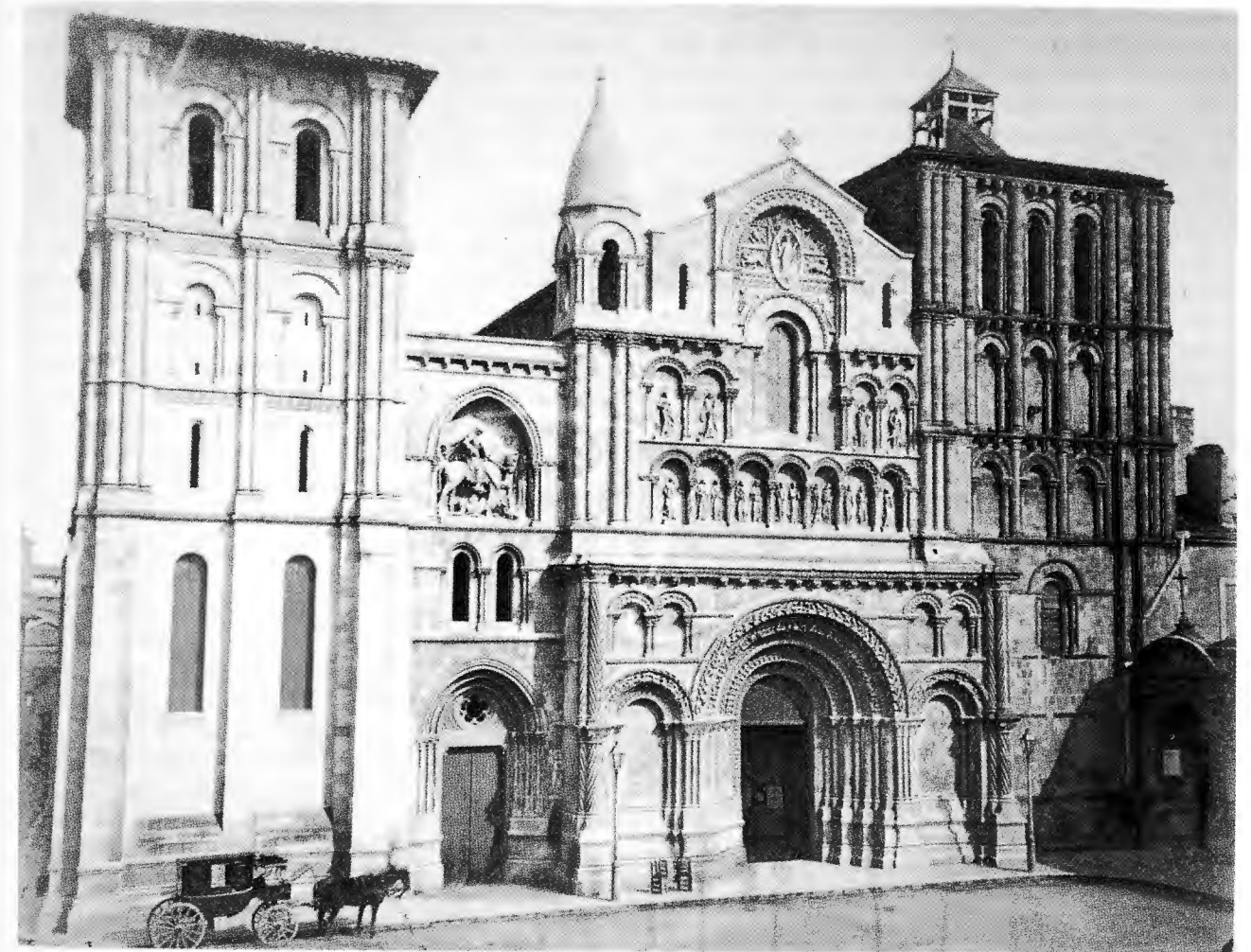


Fig. 2. - La façade de l'église Sainte-Croix.
A. Terpereau. (A.M.Bx, IV.I.97).

cadre est la marque d'une esthétique nouvelle due à une utilisation différente de l'image non comme une évocation du passé mais comme document d'étude. Cette esthétique est soulignée par l'absence de personnages qui animent si fréquemment les gravures.

Il existe aux Archives municipales une version phototypique de la première vue. Le négatif a été reporté sur une plaque à graver et les épreuves tirées à l'encre. Cette technique permet de diminuer le prix de revient de l'image et d'assurer une bonne conservation à une époque où les tirages photographiques ont encore à faire leur preuve. Automatique, elle répond aux attentes d'une demande croissante de vues d'anciens monuments de la part d'un public de plus en plus sensible au patrimoine. C'est une première tentative pour concurrencer la

gravure. Pour une même photographie, les différents supports témoignent des différentes utilisations. Au regard technique de l'architecte et des sociétés savantes s'ajoute celui du curieux, amateur de pittoresque.

Un autre document témoigne de la création de nombreuses photographies dans le cadre des travaux de construction. Dans un devis daté du 5 février 1869, le photographe de Parada se voit gratifié de 50,50 F reportés sur l'exercice de 1862 pour la réalisation de 40 photographies. Cela montre l'abondante utilisation de la photographie dans le cadre des restaurations dès les années 1860 et la diversité des photographes impliqués. Une série de documents conservés aux Archives municipales montre l'utilisation du moulage et de la photographie dans la statuaire. Le 8 septembre 1864, P. Abadie indique le rôle des moulages :

« [...] en statuaire le modèle compte pour moitié dans le prix attribué à une œuvre. C'est là qu'est le talent de l'artiste c'est là qu'est son œuvre principale. Du reste le modèle du cavalier est fait moulé au plâtre et déposé à S^e Croix. Il a été étudié à Paris sous ma surveillance. Quant au Christ aux évangélistes, aux anges du tympan ce sont des reproductions dont j'ai fourni les moulages que j'ai fait faire à Cahors pour la cathédrale d'Angoulême (où ils n'ont pas servis). [...] Du reste ici c'est plutôt de la reproduction que de l'invention qu'il faut. La statuaire du 12^{ème} siècle est un art tout de style, tout de convention, il faut l'imiter et n'en faire que quand on est très fort sur le style, comme l'est Pascal qui y a consacré toutes ses études. Ce qui ne l'empêche pas de faire merveilleusement la statue grecque et romaine »¹⁰. Une autre lettre datée du 20 juin 1865 de A. Bambert, indique le rôle conjoint de la photographie et du moulage : « Vous dites que d'après la soumission de M^r Pascal, les modèles, estampages et photographies (sauf le modèle du zodiac) doivent être au compte du sculpteur. Il peut se faire que dans d'autres travaux il en soit ainsi. Mais pour les travaux de S^e Croix, cela est à peu près inadmissible. M^r Pascal n'exécute de modèles que d'après des renseignements, croquis, dessins, fournis par M^r Abadie seul. M^r Pascal n'a donc pas à payer des frais pour des choses dont il n'a pas à juger la valeur ou le choix. Je ne veux pas dire que M^r Pascal n'est qu'un ouvrier traduisant les ordres de M^r Abadie, loin de là, M^r Pascal au contraire à voix consultative et son opinion l'emporte souvent - mais enfin - c'est M^r Abadie qui règle la marche du travail, et lui imprime le caractère et le style convenable. C'est donc M^r Abadie, et non M^r Pascal, qui est obligé de puiser aux bonnes sources, de faire exécuter des estampages, ou des photographies. Il s'agit d'une restauration très difficile et qui exige une prudence extrême dans le choix des renseignements »¹¹. Le moulage a donc valeur formatrice auprès du nouveau métier de restaurateur et les sculpteurs doivent avoir des modèles de référence objectifs. La photographie trouve sa place aux côtés des traditionnels moulages dans le cadre des reproductions automatiques.

Qu'en est-il du rapport de cette restauration avec la production photographique ? Tout d'abord la photographie est produite par le travail de l'architecte lui-même issu du dynamisme des fabriques et de la volonté de la mairie. Elle est produite en amont des travaux de restauration et en amont des travaux de sculpture. Les commanditaires sont la mairie et l'architecte. Son rôle est de contrôler et de former. Elle est utilisée de manière rationnelle pour une de ses qualités propres, c'est à dire d'image automatique utilisée comme document d'étude. A posteriori cette image témoigne de l'incapacité de la mairie à imposer l'avis des organismes compétents face à la séduction du projet d'un grand architecte et à ses retombées profitables sur la population. Son utilisation perdure dans les albums et

les ouvrages des sociétés savantes. Elle est enfin une image plaisante à destination d'un plus vaste public amateur de scènes pittoresques.

La tour Saint-Michel

Le chantier, commandité par le conseil de fabrique de l'église Saint-Michel, a pour but la reconstruction de la flèche et la consolidation de la base. De nouveau, c'est l'architecte P. Abadie qui est sollicité. Cependant, contrairement à l'église Sainte-Croix, ce chantier n'engendre pas de polémique. La flèche, détruite par une tempête au XVIII^e siècle, n'existe plus. Il ne s'agit donc pas d'une intervention sur des éléments anciens. Des gravures anciennes de la flèche permettent à l'architecte de suivre un modèle sans trop user de son imagination. C'est donc sans débat qu'est votée lors des séances du conseil municipal cette reconstruction, selon deux principes : retrouver la splendeur du monument et lui donner une nouvelle fonction symbolique, impliquant les idéaux de la mairie. « La fabrique, sans se laisser arrêter par les difficultés de l'entreprise a eu l'heureuse idée de confier l'étude de cette restauration à M^r P. Abadie de Paris l'un des architectes les plus habiles et qui s'est le plus occupé de nos monuments historiques. L'éminent artiste après avoir étudié le style du clocher et recueilli les détails que la tradition nous a conservés a tracé un plan qui reproduit à peu de chose près l'ancien caractère de la flèche primitive. [...] Nous aussi, messieurs, nous pouvons dire : la tour S^t Michel n'appartient pas seulement à une paroisse : elle appartient à la Province, à l'histoire de la ville toute entière dont elle est un des plus beaux monuments, dont elle doit annoncer au loin la présence. Autrefois, nous apprennent les historiens, la tour servait de balise aux navigateurs pour éviter les écueils de notre fleuve et les guider sûrement jusqu'au port. Désormais a dit monsieur Abadie, dont nous sommes heureux d'emprunter, ici, les paroles, la tour placée à la rencontre de deux chemins de fer, sera comme un phare immense élevé entre les peuples du Nord et ceux du Midi, disant à tous : là, est une grande cité ! »¹². Le 13 août 1860 sont votés les crédits. Le 5 novembre, la candidature de P. Abadie est acceptée par la mairie et celle de J. Danjou le 10 novembre, les travaux peuvent commencer.

Tout bascule en 1863. Le 4 août, P. Abadie fait une découverte curieuse : « Le sol de la fondation était sur la ligne

10. A.M.Bx, correspondances, 4015 M 04.

11. A.M.Bx, correspondances, 4015 M 04.

12. A.M.Bx, délibérations, 19 juillet 1858.

ABBA. Plus tard pour un raison impossible à reconnaître l'on a creusé le sol intérieur de la tour dont le premier caveau ne paraissait pas sans doute suffisamment profond. Par suite de cette opération faite après coup, le tuf sur lequel reposaient et reposent encore les fondements s'est trouvé coupé et mis à découvert dans une hauteur de 0,90 qui sépare le niveau du premier sol du nouveau sol de roches obtenu par l'approfondissement. Pour éviter la dégradation de ce tuf on a découvert la face de la section verticale par un parement X de 0,30 d'épaisseur. Mais ce parement efficace contre l'action de la sécheresse ou contre l'effet de l'air humide n'a pas été suffisant pour résister au mouvement d'extension produit sur le tuf par le poids de la tour. Mouvement qui tout imperceptible qu'il soit suffit pour causer un affaissement infiniment petit qui a produit les fissures anciennes et celles qui se révèlent aujourd'hui »¹³. Le 13 août, alarmée par l'augmentation des lézardes, la mairie souhaite l'arrêt des travaux jusqu'à la complète consolidation de la base et nomme une commission de surveillance. Le 8 septembre, la commission rend un rapport sur la construction de l'édifice : « La restauration de la tour a commencée en 1861. Mais en 1862, les reprises étant montés, jusqu'à hauteur des arcs surbaissés qui joignent les piliers, à 10 m au dessus de l'aire de la salle inférieure, M. Abadie s'aperçu [rayé] remarque [rayé] que les sommiers de ces arcs, inhabilement appareillés, s'étaient brisés dès l'origine, circonstances à laquelle il attribue la construction des murs qui fermaient les grandes ouvertures du rez-de-chaussée »¹⁴. P. Abadie identifie deux événements : le creusement de la crypte dans le substrat calcaire qui entraîne le déversement des piliers, ainsi qu'un défaut dans la construction des arcs qui entraîne la fermeture des arcatures. La base de la tour aurait donc été conçue, à l'origine, avec de larges ouvertures. Il décide alors de réaliser ce que les premiers architectes n'avaient pas pu faire : ouvrir la base de la tour. Cette décision, plus qu'un retour à la forme primitive comme pour l'église Sainte-Croix, est un retour à l'imaginaire médiéval non réalisé pour des raisons techniques. Les nouveaux travaux consistent à refaire les arcs, à ouvrir la base pour revenir à l'idée première et à consolider les piliers pour pallier au déversement.

Le 1^{er} décembre, la mairie soumet le projet à la Commission des monuments historiques en notant qu'un accord de sa part faciliterait le vote des crédits par le conseil municipal. Les travaux continuent donc. Le 30 mars 1864, le conseil municipal vote l'achèvement complet de la tour. Le 18 avril, une nouvelle soumission est émise par J. Danjou pour la réalisation des nouveaux travaux. Le 9 novembre 1865 une gratification est distribuée aux ouvriers pour la pose du fleuron. Le 17 novembre, l'échafaudage est démoli. Le 9 mai 1869, a lieu l'inauguration solennelle de la tour.

La plus ancienne photographie produite dans le cadre des travaux de restauration à Bordeaux est conservée aux Archives

municipales¹⁵. Il s'agit du rapport écrit par P. Abadie pour le conseil de fabrique de Saint-Michel. Dans ce texte, l'architecte présente l'historique de la tour, les partis pris de la restauration et le projet de reconstruction de la flèche et de consolidation de la base. La photographie, sur papier albuminé, est collée sur la première page du document. Elle représente le projet de P. Abadie, les dimensions des différentes parties de l'édifice y sont portées à l'encre. Le document est daté et signé par P. Abadie du 7 janvier 1857. Il est ensuite accepté par le conseil municipal le 13 août 1860, par le maire le 15 septembre 1860 et par le préfet le 16 septembre 1860. Par rapport au chantier de l'église Sainte-Croix une utilisation nouvelle de la photographie apparaît ici. C'est un document de travail sur lequel on écrit, il condense le projet lui-même et reçoit les signatures officielles. Sa capacité de reproduction permet de multiplier le dessin qui est, lui, par définition unique, pratique qui par la suite devient habituelle. Il existe un autre exemplaire, toujours sur papier albuminé, mais collée sur un bristol volant. Les deux exemplaires sont anonymes. Aucun document officiel n'atteste de sa production ce qui tend à montrer que cela participe davantage de la méthode de travail de l'architecte que de l'action de la mairie.

Cinq photographies sur papier albuminé de la tour avant sa restauration sont conservées aux Archives (fig. 3). Aucun des exemplaires ne porte la mention d'un auteur. La photographie est prise du sol en légère contre-plongée. Le papier est découpé de façon à cadrer étroitement la tour laissant à peine deviner le contexte urbain alentour. Aucun document n'indique la genèse de cette photographie : la décision de reconstruire la flèche détruite ne suscite pas les débats du chantier de l'église Sainte-Croix, ce qui n'entraîne pas de mention dans les délibérations du conseil municipal. La multiplication de cette photographie traduit néanmoins son importance consécutive au fait qu'elle est très certainement produite en vue des futurs travaux. Un exemplaire de cette vue est conservée dans un des albums de la Commission des monuments historiques¹⁶.

La mention de travaux photographiques dans les documents administratifs n'apparaît qu'en 1865. Le 9 novembre, la mairie de Bordeaux souhaite obtenir de A. Terperea, une vue des échafaudages : « Avant que l'on commence à démolir le bel échafaudage du clocher S^t Michel, je vous prie d'en relever une vue photographique qui sera prise de façon à voir distinctement la hausse, ce que vous obtiendrez probablement en vous plaçant sur la toiture de l'église ou bien sur les maisons du côté de la

13. A.M.Bx, correspondances, 3040 M 04.

14. A.M.Bx, correspondances, 3040 M 01.

15. A.M.Bx, correspondances, 3040 M 01.

16. A.D.Gir, album 162 t. 1.



Fig. 3. - La tour Saint-Michel avant sa restauration.
Anonyme. (A.M.Bx, V.L.35).



Fig. 4. - L'échafaudage de la tour Saint-Michel.
A. Terpereau. (A.M.Bx, V.L.212).
Fig. 5. - La tour Saint-Michel.
A. Terpereau. (A.M.Bx, V.L.3).



Fig. 6. - La tour Saint-Michel.
A. Terpereau. (A.M.Bx, V.L.5).

rue S François. Je pense que nous pourrions avoir dans cette vue au moins depuis la naissance de la flèche jusqu'au sommet. C'est là la partie la plus intéressante de la construction, et je tiendrai à en conserver la trace. Vous aurez à nous livrer trente exemplaires de cette vue qui vous seront payés le même prix que ceux des vues de la Vallée du Peugue. Mais, avant le tirage, vous voudrez bien me soumettre l'épreuve. Notez, je vous prie, que l'on commencera peut-être à démolir l'échafaudage dans le courant de la semaine prochaine – vous n'avez donc pas de temps à perdre »¹⁷. Cette commande émane de la Direction des travaux publics. Le 28 novembre 1865, A. Terpereau reçoit une commande concernant la « Fourniture de 30 épreuves photographiques d'une vue de l'échafaudage de la tour S Michel à 3 f. l'une »¹⁸. Le 29 novembre ce sont dix nouvelles épreuves et le 7 février 1866 à nouveau dix épreuves. L'importance de la production de cette vue, indique qu'il s'agit d'un document de propagande de la mairie. L'ampleur des travaux est parfaitement saisie par la photographie qui enregistre le moindre détail de l'imposant treillis de poutres. Mais cela témoigne aussi de la hardiesse de la construction soulignée par la modernité du support photographique. Un document précise la distribution de ces tirages : au maire, à certains membres du conseil municipal, à des architectes, à la Bibliothèque, aux archives et à la Commission des monuments historiques. Il reste sept de ces vues aux Archives et deux vues à la Bibliothèque municipale de Bordeaux. La vue est prise des toits du quartier environnant, ce qui limite les déformations dues à la contre-plongée. Le cadrage serre le monument qui apparaît isolé dans ses hauteurs. Les épreuves sont signées A. Terpereau. Les Archives municipales gardent aussi une autre vue montrant les échafaudages recouvrant la tour dans toute son élévation (fig. 4). La vue est prise depuis les toits entre la rue des Faures et la rue Saint-François. La vision est très différente puisque A. Terpereau réintègre cette fois-ci le monument dans le contexte urbain, faisant de la tour une émanation de la ville. Trois autres épreuves de cet auteur, conservées à la Bibliothèque, représentent le même motif, mais les vues sont prises des toits entre la rue des Faures et la rue de la Fusterie. Deux montrent l'échafaudage entier, une, l'échafaudage en partie démonté.

Enfin, la tour achevée est visible dans deux épreuves des Archives. Elles sont signées A. Terpereau mais présentent des qualités très différentes. La première (fig. 5) adopte le même cadrage que pour les vues des échafaudages : la tour dans son environnement. L'autre, (fig. 6) toujours prise des toits se rapproche du monument ce qui entraîne un cadrage plus serré. Un étroit pan de mur qui occupe la partie gauche de l'image est coupé par les bords de l'épreuve, sans que cela soit dû à une contrainte particulière. Cette technique de composition permet de donner une certaine solidité au motif qui s'accroche à l'épreuve. Elle marque une réflexion sur l'aplanissement

de l'espace pictural qui souligne la planéité du support, au détriment d'une vue en profondeur feinte par l'utilisation de la perspective linéaire. Les éléments sont juxtaposés plus qu'échelonnés dans l'espace. La trace d'un cadre éliminant ce détail montre que le propriétaire n'était probablement pas sensible à la modernité de cette vue.

La production photographique de la tour Saint-Michel comparée à celle de Sainte-Croix montre certaines similitudes. C'est toujours l'activité architecturale qui crée la production et les vues avant travaux sont présentes. Les photographies alimentent les archives de la mairie, de l'architecte et des sociétés savantes. Mais apparaissent de nouvelles données : les photographies sont des documents de travail et non plus seulement d'étude ou de contrôle. L'augmentation du nombre des épreuves, la représentation de travaux grandioses, en fait un élément de communication. A. Terpereau devient peu à peu le photographe principal des commandes liées aux chantiers de restauration, son appartenance à la Société archéologique de Bordeaux en tant que membre fondateur lui ouvrant une clientèle auprès des sociétés savantes, des architectes et des membres du conseil municipal. Ses vues montrent une maîtrise du cadrage qui contraste avec les images anonymes plus neutres. Cette neutralité n'est pas à mettre sur le compte d'un quelconque archaïsme, mais traduit une utilisation particulière de la photographie.

La tour Pey-Berland

Ce chantier n'a pas laissé de trace écrite liée à la production de photographies. Deux photographies remarquables sont pourtant réalisées dans un contexte bien particulier. En 1820, la tour isolée de Pey-Berland fut vendue et transformée pour abriter un laminoir. Vers 1850, l'Etat rachète la tour qui est dotée d'une cloche le 8 août 1853. Vers 1860, le cardinal Donnet lance une souscription pour réédifier la flèche qui surmontait la tour, l'appel est réitéré le 8 septembre 1862. L'architecte Labbé est chargé de la construction de la flèche qui est inaugurée le 19 mai 1863. Le silence qui règne sur ce chantier est dû au fait qu'il dépasse la politique de la ville. C'est l'Etat qui prend en charge le rachat de la tour et les travaux se font sur l'impulsion du cardinal grâce à des subventions.

Les photographies les plus anciennes concernant la tour sont deux photographies conservées aux Archives municipales de Bordeaux. Leur réalisation intervient pendant et peu après les travaux de restauration. La première est due à C. Marville

17. A.M.Bx, correspondances, 3040 M 05.

18. A.M.Bx, correspondances, 3040 M 02.



Fig. 7. - L'échafaudage de la tour Pey-Berland.
C. Marville. (A.M.Bx, XI.G.383 rec. 90).



Fig. 8. - La tour Pey-Berland. A. Terpereau.
(A.M.Bx, XI.G.268).

(fig. 7). Elle représente la tour dans toute son élévation par une vue plongeante depuis la cathédrale toute proche. Des échafaudages en cours de désinstallation sont encore visibles sur la partie médiane de la tour. Le toit du chevet de la cathédrale apparaît dans l'angle en bas à droite et fait le lien entre la tour et la cathédrale. La ville qui enserré encore la tour apparaît tout autour. Le travail régulier du photographe parisien C. Marville auprès de P. Abadie explique sa présence à Bordeaux : il existe de cet artiste des vues de la tour Saint-Michel conservées à l'Institut de France ainsi que des vues de la restauration de Saint-Front de Périgueux réalisée dans les années 1860. Une autre vue de la tour Pey-Berland par C. Marville est conservée dans les albums de la Commission des monuments historiques¹⁹. La deuxième photographie est due à A. Terpereau (fig. 8). Le contraste lumineux des pierres anciennes et modernes révèle qu'elle fut prise peu après les travaux. Elle est prise depuis le toit des maisons environnantes ce qui, comme pour

C. Marville lui permet de rattacher la tour à la cathédrale, mais cette fois-ci apparaît l'élévation du chevet et non plus seulement le toit. Il montre l'insertion de la tour dans la masse serrée des habitations. Il rétablit un certain équilibre en incluant une cheminée sortant du tissu urbain face à un pinacle du chevet de la cathédrale, faisant de la tour l'axe de symétrie d'une curieuse mais efficace composition.

Un texte réalisé dans le cadre de l'inauguration détaille la technique utilisée pour la réalisation de la statue de la vierge qui couronne la flèche : « M Chartier a pris texte d'une statue de la vierge, placée sur l'un des frontispice de Notre-Dame, à Paris. Il en a multiplié les proportions, et, après avoir établi un modèle composé de piquets de différentes grandeurs, suivant les distances qu'il avait à garder, il y a appliqué ses feuilles de cuivre, que le martelage a ensuite disposé d'une manière parfaite »²⁰. Les techniques de reproduction automatique qui prennent une part de plus en plus importante dans les nouvelles technologies, aboutissent à la création d'un étonnant rapprochement. Un lien ininterrompu qui, depuis la sculpture et par la photographie, unit l'observateur à la statuaire de Notre-Dame de Paris.

Ce chantier, plus discret que ceux précédemment étudiés, n'a pas laissé de trace écrite sur la production photographique. Le silence qui règne sur la genèse de ces photographies ne nous permet pas de saisir les commanditaires, ni la dynamique de production. Il faut cependant noter que les plus anciennes vues photographiques de ce monument sont réalisées par des photographes liés à des architectes et à des sociétés savantes. C. Marville et A. Terpereau travaillent tout deux pour P. Abadie et leurs épreuves illustrent les albums de la Commission des monuments historiques. Or les vues gravées de cette tour enserrée dans le tissu urbain sont très nombreuses du fait du pittoresque de la scène. Il faut donc que soit créée une dynamique particulière pour enclencher la machinerie photographique. Les commandes d'architectes, les albums²¹ ainsi que les ouvrages historiques illustrés²² font partie de cette dynamique. Mais le coût de production de la photographie sur papier albuminé et des doutes sur sa conservation ne lui permettent pas encore de remplacer la gravure dans la production de masse. Cela ne se fait qu'avec la mise en place de la phototypie

19. A.D.Gir, album 162 t. 1.

20. A.M.Bx, correspondances, 3048 M 03.

21. Albums de la Commission des monuments historiques et A. Terpereau : *La France méridionale*.

22. C. Marionneau : *Description des oeuvres d'arts qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux, 1861-1865* ou E. du Tasta : *Recueil sur les monuments de Bordeaux, 1874*, illustrés par A. Terpereau.

Voir P. Bardou, photographe en Gironde, Bordeaux, *L'Horizon Chimérique*, 1993, p. 211-217.

qui allie la rapidité de prise de vue de la photographie avec le faible coût de revient et la stabilité de la gravure. Cependant, quelques photographes comme A. L. Neurdein parviennent à produire des vues d'architectures sur papier albuminé de grand format, à la condition d'une couverture extensive des monuments nationaux. La tour Pey-Berland apparaît alors en dehors du cadre des travaux de restauration et après les travaux de dégagement. Ces épreuves sont rapidement remplacées à la fin du siècle par des phototypies de petit format qui, pour répondre à une demande croissante, standardisent les modèles et les points de vue, appauvrissant l'imaginaire sur la ville.

La porte Cailhau

Le 29 décembre 1864, la direction des Travaux publics rédige pour la mairie un rapport sur l'état de la porte. « J'ai visité aujourd'hui avec M Burguet l'intérieur de la porte du Caillou et nous avons reconnu que cet édifice, loué à un écrivain public qui le sous loue à plusieurs locataires, est très mal tenu. Le plancher des combles pourrit sous des tas de paille et d'ordures. La charpente est noircie par la fumée, un trou pratiqué dans un tuyau de cheminée et laissé ouvert, trou que nous allons faire boucher immédiatement, paraît avoir servi à la fumée d'un foyer établi on ne sait comment sur le plancher »²³. La direction propose de résilier les loyers afin de reprendre possession de la porte « habitée par un misérable cordonnier et un écrivain public »²⁴ et de la restaurer. Le 24 avril 1876, la mairie lance un premier projet de restauration. Le 14 août, suite à un nouveau rapport, il est accepté d'urgence un devis pour la réfection des poutres et des charpentes en attendant la fin des débats concernant les restaurations. Le 16 août 1877, le conseil municipal soulève la question de la nature des travaux. Le conseil municipal se heurte à deux difficultés. Etant donné l'état de la porte, la restauration ne peut être qu'onéreuse. Le projet d'isolement révélant l'emprise de certaines propriétés sur le monument, la restauration complète devient une question de titre de propriété. Cependant le sentiment qu'un tel monument serait à Paris, dégagé et restauré, qu'une telle réalisation contente l'opinion publique, permet l'adoption du projet par la mairie. Il est décidé, d'une part de rechercher les droits de propriété et d'établir la nature des entreprises opérées par les différents propriétaires, d'autre part de rechercher les documents concernant l'édifice afin d'en connaître le caractère et le style au moment de son édification. Le 23 octobre 1880, après une enquête sur les propriétés et la réalisation de l'historique de la porte par l'archiviste de la ville, C. Durand, architecte municipal, présente un rapport à la mairie sur la nécessité de restaurer. « Le passé est irrémédiable ; mais devons-nous pas profiter de ces leçons ? laissons à l'archéologie le soin de reconstituer, si elle le peut les monuments

détruits. Pour ceux qui subsistent encore, nous avons mieux à faire. Ils faut les conserver, les consolider, les sauver de la destruction. En même tems, il faut les relever dans tout leurs détails ; rechercher ce qu'ils ont été ; quand, pourquoi, comment et par qui ils furent fondés et édifiés. [...] Ce n'est pas, croyez bien, Monsieur le Maire, que j'estime que les arts de notre tems doivent reculer et revenir aux formes anciennes : cette aberration n'on déjà produit que trop de mauvais résultats. Mais ceux qui ont la charge de veiller à l'ordre moral comme à l'ordre matériel n'ont jamais pu méconnaître que les arts étant l'expression fidèle de leur tems, les artistes doivent rechercher dans l'étude historique des monuments anciens, des exemples qui leur permettent de comprendre comment ils devront satisfaire aux besoins du tems présent. [...] Plus de réflexion a ramené l'attention sur les origines directes des civilisations modernes »²⁵.

C'est sous un double aspect que se réalisent les travaux : un retour à l'étude du monument lui-même pour sa restauration et un enseignement technique qui a pour but la construction des édifices contemporains. Le 10 octobre C. Durand propose son projet. Il se fonde sur les différents dessins de la porte conservés dans les archives et sur des observations in-situ : il ne s'agit plus de construire selon des modèles ou des éléments allochtones. Il propose tout d'abord l'élimination des travaux de P. Dardan qui avait, en 1753, élargi et rehaussé la porte pour les besoins de la voirie. Ces travaux avaient eu comme conséquence la destruction partielle des arcs d'ogives par une voûte en plein cintre. Il devient donc nécessaire d'isoler la porte des habitations afin de créer un espace de circulation autour du monument, ce qui permet de rétablir les dimensions de l'arcature. Il restitue la courtine nord pour porter la tourelle d'escalier et la courtine sud « pour expliquer les dispositions anciennes »²⁶ et le caractère militaire de l'édifice. L'escalier intérieur, les créneaux, la couverture, le plancher, la menuiserie, le dallage, les plombs sont restaurés. Ce projet est à la fois une consolidation et une reconstruction. L'innovation se trouve dans l'utilisation des éléments architecturaux qui sont des prolongements de fragments observés sur le monument lui-même et non une juxtaposition d'éléments. Cela montre l'évolution du travail de restauration vingt ans après les travaux de l'église Sainte-Croix. Le 14 décembre, le projet est adopté par la mairie.

Cependant, au début de l'année 1883, le préfet transmet l'avis négatif de la Commission des monuments historiques par rapport à la restauration de l'arcature. La restitution des arcs d'ogive à la place de la voûte en plein cintre de P. Dardan est définie comme une modification de la porte. C. Durand se

23. A.M.Bx, correspondances, 2808 M 02.

24. A.M.Bx, correspondances, 2808 M 02.

25. A.M.Bx, correspondances, 2808 M 02.

26. A.M.Bx, correspondances, 2808 M 02.

borne alors à respecter l'opinion de la commission. Les travaux, réalisés par l'entrepreneur Le Thieur, se limitent au remplacement des pierres brisées, à la fermeture des lézards et aux consolidations indispensables. Le 17 février 1888, un rapport de la mairie signale le total isolement de la porte après l'achat des maisons par la commission des Finances (la fin du dernier bail est fixé au 10 mai).

Dans le rapport du 20 avril 1888 C. Durand fait état de l'affaissement de la porte. Il attribue cet incident aux travaux de P. Dardan. L'architecte ayant installé une voûte en plein cintre à l'intérieur de l'ancienne arcature, ayant fait disparaître trois des ogives sur quatre dont le rôle était de transmettre la poussée des étages vers la base. Une fois la porte isolée, les maisons n'assurant plus leur rôle de contreforts, des fissures commencent à apparaître. Elles résultent de l'effondrement de la partie centrale de la porte, conséquence du déversement des supports. La Commission des monuments historiques de la Gironde, dont C. Durand fait partie, décide d'intervenir auprès du préfet, afin d'obtenir l'accord des Monuments historiques de Paris pour la reconstruction des arcs d'ogive. Eux seuls peuvent contenir le poids de la porte selon la logique interne du monument. Le 20 août, C. Durand transmet son rapport au maire. Le 21 août, le maire accepte les conclusions de l'architecte après une visite des lieux. Le 22 août, il signale au préfet qu'il autorise la continuation des travaux en raison du péril immédiat et du fait que l'approche des vacances risque de retarder les décisions parisiennes. Cette décision est approuvée par le ministre le 8 février 1889. La restauration abouti donc de nouveau à une reconstitution malgré l'implication, à tous les niveaux de pouvoir, de la Commission des monuments historiques. Mais la méthode de C. Durand permet de limiter l'invention des formes, par l'observation des traces archéologiques et l'études des documents graphiques.

La photographie apparaît dans une correspondance de C. Durand datée du 23 octobre 1880 et adressée au maire. « J'ai l'honneur de vous remettre un portefeuille de dessins et un mémoire relatif à la porte du Palais. Le mémoire contient tout ce que j'ai pu recueillir de l'histoire du monument et en explique d'abord les conditions anciennes, puis le projet de restauration. Le portefeuille contient une vue photographique du monument, du côté du quai, avant les travaux de réparation entrepris en 1878 et non encore achevés. A la suite viennent cinq feuilles de dessins de l'état actuel, six feuilles des restitutions complètes ; enfin la copie d'un document extrait des Archives Départementales et relatif aux travaux exécutés en 1753-54, par P. Dardan, maître maçon, architecte à Bordeaux »²⁷. La photographie est un document utilisé au même titre que les études et les dessins. Elle trouve sa place parmi les techniques de représentations traditionnelles et ne les remplace pas. Elle se situe entre le relevé des façades et les restitutions comme



Fig. 10. - La porte Cailhau pendant les travaux.
A. Terpereau. (A.M.Bx, X.X.128).

Fig. 9. - La porte Cailhau avant son dégagement.
A. Terpereau. (A.M.Bx, X.X.32).

une sorte d'état des lieux. Le dessin élimine les déformations optiques restituant la réalité du monument. La photographie le replace par rapport à l'observateur, par rapport au contexte urbain et restitue les textures. Les Archives municipales de Bordeaux conservent une photographie signée A. Terpereau (fig. 10) qui correspond à cette image. C'est une vue d'avant les restaurations, prise des quais. Le monument est pris de face au niveau du sol. Le photographe a pris du recul pour inclure le contexte urbain qui avance sur l'édifice. De part et d'autre de la porte, deux bâtiments raccrochent le motif au bord de l'épreuve et participent au développement des éléments dans un espace à deux dimensions.

27. A.M.Bx, correspondances, 2808 M 02.



La photographie est aussi un élément de correspondance entre l'architecte et l'Etat : C. Durand adresse au secrétaire de la ville de Bordeaux la lettre suivante : « *Je fais faire un grandissement de la photographie et peut-être un cliché nouveau. Mais pressé d'envoyer au ministère la demande de secours, je vais prendre chez Terpereau une des épreuves existantes, que je joindrai au dossier* »²⁸. Elle devient un élément habituel des correspondances, dans le cadre des chantiers de restauration.

Le 31 mars et le 11 juillet 1891 deux devis sont rédigés selon l'historique des travaux²⁹. A. Terpereau, photographe, apparaît alors aux côtés des autres corps de métiers. La photographie fait partie du chantier de construction au même titre que la maçonnerie ou la charpenterie. Elle n'est plus l'image invoquée dans les délibérations du conseil municipal ni seulement voulue pour son pouvoir démonstratif. La photographie devient désormais une prestation inscrite parmi les frais dans les devis.

Bordeaux, le 26 août 1886

Photographie de la Porte du Palais de l'Ombrière

1^{re} épreuve format 30/40 côté de la place du Palais – 50

5 contre épreuves sur feuilles grande marge à 5 F. – 25

1^{re} épreuve format 30/40 côté de la rivière partie droite – 50

5 contre épreuves sur feuilles grande marge à 5 F. – 25

1^{re} épreuve format 30/40 côté de la rivière partie gauche – 50

5 contre épreuves sur feuilles grande marge à 5 F. – 25

Total 220 F [rayé] 200

Bordeaux le 25 octobre 1885. A. Terpereau

Réglé à deux cents francs à Bordeaux le 3 novembre 1886

Charles Durand arch »³⁰

Ces trois vues sont conservées aux Archives municipales (fig. 9) et départementales. Ce sont des photographies sur papier albuminé, elles sont signées A. Terpereau. Ces vues correspondent à l'état du chantier à la date indiquée (1886), c'est-à-dire pendant le dégagement et les consolidations et avant le remplacement des travaux de P. Dardan par la restauration de C. Durand. Ce sont des vues de détails de la porte tels qu'ils sont présentés dans le devis. Ces vues sont frontales. Le sujet remplit le cadre. Les travaux récents sont visibles ainsi que les poutres destinées à soutenir l'édifice. Les sculptures ne sont pas encore restaurées. Dans l'image présentée se trouve l'équipe des restaurateurs dont un, d'un geste éloquent, pose la main sur un des murs de la porte. Quatre autres personnes se sont glissées dans l'image lors de la prise de vue. Une personne âgée accompagnée de deux jeunes enfants et un personnage qui pourrait être un artisan, témoignent que le manège photographique, inhabituel à l'époque, suscite la curiosité du voisinage.

Un document non daté, inclus dans la correspondance concernant la restauration de la porte, atteste de l'existence d'un album consacré à la porte Cailhau³¹ et dans lequel la photographie est peut-être employée. Ce document précise uniquement

les détails de la distribution : le maire, les conseillers municipaux, les Archives municipales, les Archives départementales, la Bibliothèque de la ville, la Division des travaux publics, et l'architecte.

Il se dessine avec ce chantier un usage de la photographie qui devient courant : document de travail de l'architecte, élément de correspondance, image de prestige pour de luxueux albums. A. Terpereau réalise les albums du creusement du bassin à flot de Bordeaux (1872-1876) pour l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées, de la construction des facultés de médecine (1880-1886) par J.-L. Pascal et de celle des sciences (1880-1886) par C. Durand pour la Mairie. Est-il l'auteur de celui de la porte Cailhau ? L'origine de ces albums est multiple. Ils évoquent les productions des photographes Delmaet et Durandelle pour C. Garnier lors de la construction de l'Opéra de Paris (1861-1875) pour lequel J.-L. Pascal a travaillé. Une autre origine serait l'exemplaire de l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées par l'intermédiaire de A. Terpereau et de ses relations avec C. Durand. C'est une production caractéristique de cette époque et qui va disparaître par la suite. Elle ne fonctionne qu'avec les grands chantiers et tant que l'image photographique incarne une certaine modernité et un certain prestige par le format des épreuves. Deux données qui tendent à se réduire avec le temps.

Le Palais Gallien

La restauration de l'amphithéâtre gallo-romain de Bordeaux est une des plus longues à se mettre en place. Les premières études qui concernent son isolement commencent au début du XIX^e siècle, les travaux d'isolement et de restauration débutent en 1886, c'est à dire peu après les travaux de la porte Cailhau.

La ville vend des parcelles dans l'aire de l'amphithéâtre. Cela aboutit à la création d'un nouvel espace urbain organisé autour de deux voies orthogonales se croisant au centre du monument. Les constructions utilisent les murs antiques en s'y adossant. L'intérêt d'une sauvegarde est soulevé par L. Combes dès le début du siècle. Le 28 août 1811, une enquête sur les propriétés est lancée afin de prévenir toute menace de destructions. Le 1^{er} août 1812, un plan est levé dans le but de préserver et d'isoler le monument. Mais il faut attendre plus de cinquante ans et une série de projets irréalisables, pour que l'amphithéâtre reparaisse parmi les préoccupations du conseil municipal. Le

28. A.M.Bx, correspondances, 2808 M 02, 25 avril 1882.

29. A.M.Bx, correspondances, 2808 M 05.

30. A.M.Bx, correspondances, 2808 M 05.

31. A.M.Bx, correspondances, 2808 M 02.



Fig. 11. - Le Palais Gallien avant son dégagement. A. Terpereau. (A.M.Bx, XIX.O.65).

16 juin 1865 la Direction des travaux publics attire l'attention de la mairie sur les dernières arcades qui sont encore debout : « Quant aux six arcades attenantes à la porte, elles servent de clôture à des magasins de bois et de charbon dont les toitures sont engagées dans la maçonnerie romaine. A l'extérieur elles sont entourées de jardins qu'elles décorent, mais à l'intérieur elles ne cessent d'être exposées à des mutilations. J'ai fait faire des démarches auprès du propriétaire des magasins dont je viens de parler, mais il se refuse à vendre son terrain »³².

Le 26 septembre, la réalisation du projet de sauvegarde est enfin votée. Il consiste à dévier la rue du Colisée qui passe sous la porte et à isoler, dans une même enceinte, la porte principale et les arcades attenantes. Le 19 mai 1866 un décret de l'empereur classe l'isolation du monument comme une cause d'utilité publique, ce qui permet à la ville de racheter les parcelles et d'interdire les constructions. Le 14 juillet 1877, la Société archéologique de Bordeaux attire de nouveau l'attention sur les dégradations. Elle accepte l'idée d'une isolation partielle sous le prétexte qu'elle est la seule solution réalisable financièrement et propose la création d'un parc. Le 20 octobre 1886, C. Durand réalise pour la ville un état des lieux et un projet de restauration. Il note pour les murs, des marques profondes et des bases entaillées, pour la voûte, l'extrados écharpé. Il souhaite nettoyer et consolider les murs, faire des fouilles et retrouver le sol d'origine. Le monument étant classé, les travaux doivent être acceptés par l'Etat. Le 2 avril 1887, le conseil municipal donne lecture de l'accord du ministre des Beaux-arts pour soutenir les pans de mur et cimenter le sommet de l'édifice en respectant la « silhouette pittoresque »³³ du monument, ainsi que pour abaisser le niveau du sol. Les travaux commencent en mai sous la direction de C. Durand et par l'intermédiaire de l'entrepreneur Le Thieur. Le 17 avril 1888 les crédits sont votés. Les travaux se poursuivent jusqu'en 1890.

La photographie est présente pour ce chantier dès 1877 par l'intermédiaire d'un article paru dans le bulletin de la Société archéologique de Bordeaux. Il s'agit d'une phototypie de A. Terpereau d'un dessin de Gonzales représentant la porte disparue de l'amphithéâtre. Les Archives municipales de Bordeaux possèdent une photographie sur papier albuminé de ce dessin, collée sur bristol volant. Du même auteur, les archives conservent deux vues avant travaux, de l'intérieur (fig. 11) et de l'extérieur de la porte conservée, ainsi que des dessins de C. Durand. Les premières sont des photographies sur papier albuminé. Le cadrage, frontal, est serré sur le monument et ne laisse apparaître que des fragments du contexte : baraque en bois ou immeuble d'habitation, coupés par le bord de l'image. Des personnages, pris par leurs occupations, animent la scène et donnent l'échelle. Les secondes sont des photographies sur papier albuminé des dessins de C. Durand (plans, coupes et élévations). A. Terpereau, par son appartenance à la Société

archéologique de Bordeaux et grâce à ses contacts avec les architectes, permet de constituer une connaissance iconographique globale sur l'édifice, en réunissant les anciennes vues de l'édifice avant l'invention de la photographie, les vues photographiques contemporaines et les projets de l'architecte.

La place de la photographie dans les correspondances est équivalente à ce qui observé pour la restauration de la porte Cailhau. Le 12 décembre 1886, C. Durand envoie un devis à la mairie pour l'année en cours. Les photographies de Sacarau sont citées au même titre que les recherches de l'architecte, les travaux de nettoyage et de construction de l'échafaudage par Le Thieur et la pose des clôtures par Thérin. Comme pour la porte Cailhau, la photographie fait partie des divers travaux et études qui contribuent à la restauration du monument. Les archives départementales de Bordeaux conservent une vue anonyme des échafaudages du Palais Gallien³⁴ qui correspond à celle citée dans le rapport et qui peut être raisonnablement attribuée à Sacarau.

Cependant, la photographie a ses limites. La première est mise en évidence par C. Durand. Le 2 juin 1890, dans un rapport à la mairie, il note : « J'estime que la monographie comporterait de 10 à 20 feuilles grand aigle, réparties de façon suivante

Plans 4 feuilles
Coupes 6 coupes 3 feuilles
Façades 2 façades 1 feuille
Relevé des parties actuelles
Fondations et murs, rétablissement
D'un escalier en bois 3a 4 feuilles.

Si on voulait des reproductions, on la ferait par l'héliographie plus solide que la photographie et relativement peu coûteuse »³⁵. C. Durand pose le problème du coût et de la stabilité de l'image photographique. Une solution se trouve dans l'amélioration des techniques de gravures qui permettent le report de l'image photographique sur une plaque à graver. Une autre solution se trouve dans le progrès des techniques photographiques elles mêmes, par la simplification des procédés et par la diminution du format des épreuves.

Une autre limite apparaît dans le rapport du 20 octobre 1886. C. Durand écrit à la mairie à propos des reproductions de l'amphithéâtre : « Il serait également bien désirable qu'on put profiter des échafaudages pour faire des relevés sérieux du monument, dont il n'existe que des dessins pittoresques ou des photographies »³⁶. Ce commentaire situe la photographie dans

32. A.M.Bx, correspondances, 3653 M 03.

33. A.M.Bx, correspondances, 3653 M 09.

34. A.D.Gir, grands formats, 3 Z 110.

35. A.M.Bx, correspondances, 3653 M 09.

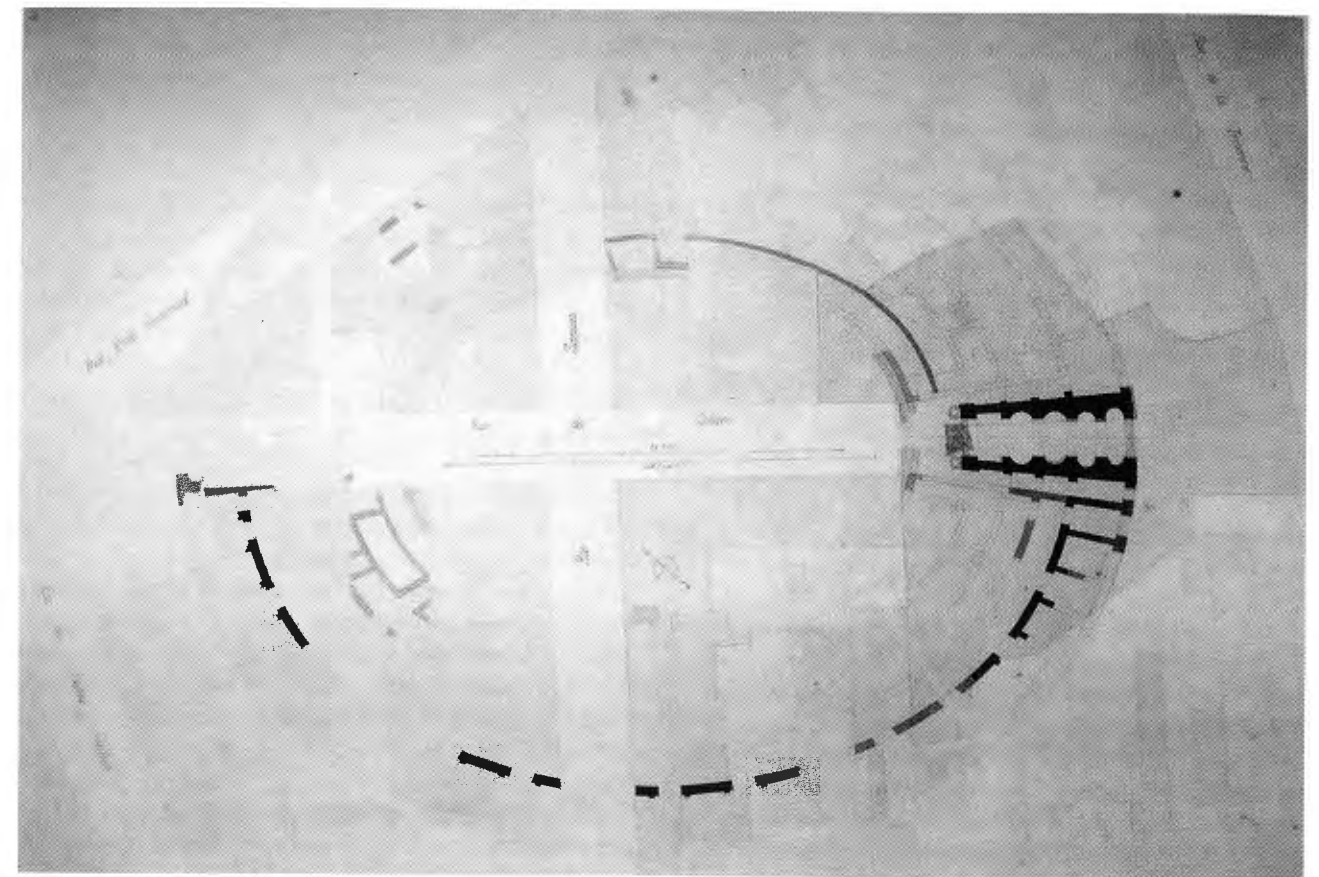


Fig. 12. - Les plans du Palais Gallien. A. Terpereau. (A.M.Bx, XIX.O.198).

un discours sur l'efficacité. Elle est paradoxalement rattachée au dessin pittoresque. Il peut paraître naturel aujourd'hui d'opposer la photographie en tant qu'empreinte par rapport au dessin qui est une interprétation du réel. Il est donc nécessaire de trouver où se situe C. Durand dans le système graphique contemporain. Pour lui, l'image photographique se place au même niveau que le dessin pittoresque, parce qu'il utilise un système graphique objectif : le relevé, qui élimine les déformations optiques et restitue l'échelle. Le père de l'architecte, Gabriel-Joseph Durand, exprimait déjà cette opinion dans une lettre datée du 19 août 1856 et adressée à Dosquet, président de la Commission des monuments historiques de la Gironde : « On peut, au premier coup d'œil, être séduit par l'apparence d'extrême fidélité d'une épreuve daguerréenne soit sur métal soit sur papier ; mais le moindre examen attentif dissipe bien vite cette illusion : tout le monde peut facilement se convaincre que les lignes parallèles dans un monument deviennent convergentes dans la reproduction « donc la perspective linéaire de l'épreuve est fautive » : les objets les plus éloignés sont reproduits, sur l'épreuve, avec tout autant de vigueur que les

plus rapprochés. « donc la perspective aérienne est fautive »... que reste-t-il donc de vrai ? Rien, il faut bien en convenir. On arrive donc forcément à cette conclusion, qu'absolument et indépendamment de toute comparaison avec d'autres systèmes d'exécution, la photographie reproduit les monuments d'une manière tout à fait inexacte, sur tous les rapports. C'est une magnifique découverte sous le rapport scientifique ; mais c'est à peu près nul sous celui de l'art »³⁷. Durand père ne s'intéresse ni à son côté artistique (la photographie est une mise en forme du monde) ni à son côté automatique (elle enregistre rapidement chacun des détails qui peuvent échapper à l'observateur). Il ne prend en compte que les notions d'objectivité et d'universalité qui font du relevé une image correcte dans l'absolu. Ces deux systèmes de représentations sont pourtant réunis dans une vue de A. Terpereau qui reproduit les plans du Palais Gallien (fig. 12) parmi les plans, coupe et élévations de

36. A.M.Bx, correspondances, 3653 M 09.

37. A.D.Gir, fond Durand.

C. Durand. Dans cette image sont réunies deux des plus grandes inventions du XIX^e siècle du point de vue de la représentation : la géométrie descriptive et la photographie.

Ce chantier entraîne une production de photographies dans la totalité des fonctions utilisées jusqu'à lui, excepté l'album. Elle est utilisée par l'architecte comme un état des lieux avant les travaux, puis un enregistrement des travaux eux-mêmes et enfin pour dupliquer ses projets. Elle est un document d'étude et de communication pour les sociétés savantes. Elle est reproduite sous la forme d'épreuve sur papier albuminé pour l'archivage et de phototypie pour l'édition. Cependant ce chantier porte aussi les éléments d'une critique et le sentiment que la photographie n'est pas indispensable en soi, mais qu'elle est produite par une société qui, créant de multiples besoins, multiplie la nature des images pour répondre à des systèmes de pensée variés.

Conclusion

La photographie participe pleinement à l'accroissement du volume des archives. L'enregistrement des différentes étapes des chantiers ainsi que le développement des systèmes de pouvoir ou de contrôle permet à ce médium d'apporter une vision singulière sur le bâti en fonction de la nature des commandes. Elle acquiert, dès le départ, une valeur de témoignage. Mais les photographes dépassent bien souvent la simple production de document. A. Terpereau développe une mise en forme rationnelle des éléments où le visuel importe tout autant

que la visibilité de l'image. Ses réflexions sur l'aplanissement des plans, sur l'utilisation des coupes dues au cadrage, sur l'organisation géométrique des éléments, aboutissent à la création d'une œuvre particulière. Ce travail silencieux, réalisé en marge des débats sur l'art, n'appartenant pas au monde des galeries et des collectionneurs, participe toutefois à la constitution de la culture visuelle d'une époque. En outre, les archives se voient dotées d'une nouvelle dimension. Traditionnellement, les images sont utilisées comme un espace imaginaire dans ce qu'il convient d'appeler le réel, quelque soit l'édifice, bâtiment public, église, galerie... qui les abrite. Elles sont utilisées, plus ou moins visibles, dans des espaces concrets. A présent, le réel par l'intermédiaire de son empreinte photographique entre dans le monde imaginaire que constituent les archives. La ville du XIX^e siècle s'y représente elle-même, sous la forme d'une cité en continuelle construction. L'étude du corpus complet des photographies d'architecture des Archives municipales de Bordeaux révèle que la majorité de ces documents concerne les chantiers de construction, les travaux de restauration et les quartiers en cours de destruction. Ces trois domaines occupent chez A. Terpereau les deux tiers de sa production sur l'architecture. A la fin du siècle, avec l'utilisation de la phototypie pour la production de cartes postales, le monument reprend son immobilité dans une ville achevée. Bordeaux n'est pas un cas isolé au regard de ce qui se passe à Marseille, Lyon ou Lille, toutes quatre, largement transformées par des travaux de type haussmannien.

Publicités et emballages des produits fabriqués pour la chocolaterie Tobler (1922-1977)

par Jean-François Fournier

A Alain Monnier

Dire que la publicité à Bordeaux aux XIX^e et XX^e siècles reste un élément méconnu de l'histoire de l'art est un euphémisme ; ce dédain de nos concitoyens envers cette forme d'expression n'est pas étonnant car dans cette ville où régna longtemps l'académisme le plus conservateur, les amateurs d'art étaient tous de grands bourgeois qui, n'approuvant déjà pas les nouvelles tendances de la peinture, auraient trouvé inconcevable, voire extravagant, qu'on puisse accorder une place quelconque lors des expositions aux dessinateurs publicitaires et à leurs productions ; aussi, aucune publication ne parut-elle sur ce sujet. En cette circonstance, les Bordelais se montrèrent moins curieux que les Nantais qui s'intéressèrent toujours aux publicités éditées par la maison Lefèvre-Utile (les biscuits LU)¹. Les publicités sont pourtant de précieux témoignages sur les goûts et les attentes d'une population à une époque donnée et permettent, en outre, de connaître la nature et la présentation d'articles issus de la production industrielle aujourd'hui totalement oubliés.

J'ai publié en 2000 dans les pages de note revue une étude relative aux publicités conçues pour les cafés Masset ; aujourd'hui, nous consacrerons ces quelques pages aux publicités et aux emballages réalisés pour l'usine Tobler sise à Talence. L'entreprise suisse Tobler, fondée en 1845, fut une firme qui ne négligea jamais la présentation de ses produits ; nous n'entreprendrons pas d'écrire ici une étude exhaus-

sive concernant l'ensemble des publicités créées pour elle, il faudrait un livre entier pour traiter le sujet. Nous nous bornerons à évoquer les publicités et les emballages conçus pour la production de l'usine de ce groupe sise 131, rue du XIV juillet à Talence, unité française de fabrication de la marque, née en 1922 de l'absorption par Tobler de la chocolaterie *Talencia* produisant les chocolats *François*², célèbres autant pour leur qualité que pour leur affiche, malheureusement anonyme (fig. 1). Même avant le rachat de Talencia, le nom de Tobler jouissait d'un grand prestige ; il était déjà connu des Bordelais par les affiches placardées sur les murs de toutes les villes de France mais elle n'en confia pas moins, dès 1936, à l'agence bordelaise *Excelsior*, la réalisation d'un film publicitaire ; tourné en 36 mm, projeté dans les salles du Sud-Ouest ; il avait, dit Monsieur Pierre Bardou, dans la revue *Empreintes du vingtième siècle*³, l'aura d'une production haut de gamme. Pour donner plus de clarté à cet exposé, étudions les publicités des produits fabriqués à Talence, spécialités par spécialités.

1. Lefèvre-Utile. *L'art du Biscuit*.

2. Guérin, p. 102.

3. *Empreintes du XX^e siècle*, p. 15.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 297-316



La poudre Tobana

Le Tobana se présentait sous la forme d'une poudre soluble composée de cacao, de farine de bananes, de sucre et de crème d'orge. Cette préparation était vendue dans une boîte de fer cylindrique de couleur marron ornée d'un dessin anonyme représentant une tasse fumante entourée de trois épis d'orge, d'une banane et d'une branche de cacaotier (fig. 2) ; elle existait au moins en trois tailles :

- la boîte de 250 grammes ;
- la boîte de 500 grammes ;
- la boîte d'un kilogramme.

L'entreprise Tobler qui eut toujours l'esprit typique aux sociétés multinationales ne fit pas fabriquer ses boîtes de fer par la célèbre entreprise bordelaise Vinatié qui travaillait pour la plupart des maisons de commerce bordelaises mais par une usine établie dans le département de l'Indre. Malgré une importante campagne publicitaire dans la presse, les ventes de Tobana ne rivalisèrent jamais avec celles de ses concurrentes Banania et Nescao.

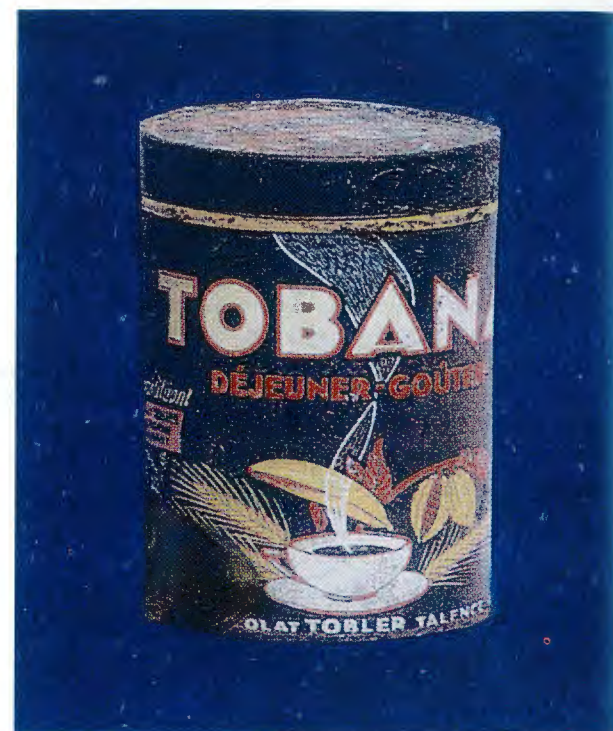


Fig. 2. - Boîte de Tobana.

Fig. 1. - Affiche du chocolat François.

La barre Toblerone

Fabriqué maintenant sous licence Suchard, ce produit existe encore de nos jours ; il est célèbre par sa forme à section triangulaire agrémentée d'encoches permettant sa fragmentation. A l'exception de quelques détails, son emballage n'a pas connu de modifications notables depuis les années 1920 où il fit sensation par l'originalité de sa présentation. Le Toblerone, mélange de cacao, de miel et de nougat fit la joie de milliers d'enfants à l'heure du goûter⁴. En 1935, la marque Tobler fit paraître dans la publication *Le Sud-Ouest de la France* un dessin montrant une jeune femme tenant une barre de Toblerone, cette œuvre fut publiée sans signature (fig. 3) mais on peut l'attribuer au dessinateur publicitaire bordelais Asse. C'est à cet artiste qu'on doit un beau dessin conservé aux Archives Municipales de Bordeaux sous la cote XLVI A/761 (n° 7505 du registre des entrées), qui représente deux fillettes regardant une table de

4. Avant d'être fabriqué à Talence, la barre Toblerone était déjà très connue grâce à l'affiche assurant sa promotion (voir le livre du chocolat, p. 133).



Fig. 3. - Dessin paru dans la presse pour la promotion de Toblerone.

Fig. 6. - Poste radio à transistors en forme de barre Toblerone.

style Louis XV sur laquelle sont posées une barre de Toblerone et des boîtes de chocolats (fig. 4). Cette œuvre datée de 1930 fut exécutée dans un but publicitaire pour la maison Tobler par l'intermédiaire de l'agence Havas car nous pouvons lire, en bas, à droite de la composition, les mentions «S.A. Tobler. Usines à Berne (Suisse) Turin (Italie) Talence-Bordeaux. Havas.» Il semble cependant, malgré sa qualité, qu'elle ne reçut pas l'agrément du commanditaire car nous ne l'avons jamais vu reproduite sur quelque support que ce soit.

Il existait aussi dans les années 1920 une carte postale à l'image d'une barre de Toblerone ; son graphisme résolument moderne dut provoquer, à l'époque, un certain étonnement... (fig. 5).



Fig. 4. - Dessin de Asse pour Toblerone (Cliché Archives municipales de Bordeaux).

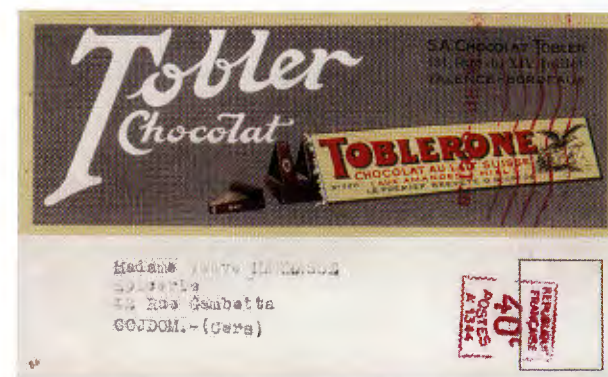


Fig. 5. - Carte postale éditée en 1928 par Tobler.



Dans les années 1950, lors des entractes des séances de cinéma, les ouvreuses proposaient toujours un choix de friandises où le Toblerone figurait en bonne place ; les spectateurs ayant été incités à effectuer cet achat peu avant par la projection d'un film vantant ce produit. Dans les années 1960, Tobler fit fabriquer un poste à transistors en matière plastique dont la forme et l'aspect étaient ceux d'une barre de Toblerone⁵ ; cet objet est aujourd'hui très recherché par les collectionneurs et atteint un prix élevé (fig. 6).

5. Courault et Bertin, p. 61.

Les assortiments

Fabriqués pour être vendus principalement lors des fêtes de fin d'année dans des boîtes de carton, le plus souvent recouvertes de velours ou de cuir, décorées dans le goût de leur époque ; ils étaient constitués de bonbons de types variés aux présentations diverses. Par les étiquettes collées au dos de ces boîtes, nous connaissons leurs noms et leurs aspects (fig. 7). C'est au début des années 1950, semble-t-il, que la maison Tobler inaugura le logo ornant ses emballages et son papier à lettres : un écusson qui peut se lire en termes héraldiques : d'azur à la barre d'or chargée d'une lettre T elle aussi d'azur, surmonté d'une couronne murale d'argent en cimier. Ce logo figurera désormais sur tous les papiers à en-tête de Tobler qui, jusqu'alors, avaient été d'une grande diversité. Il est à noter que le papier à en-tête représentant une barre de Toblerone fut vite remplacé par des modèles au graphisme plus traditionnel (fig. 9). Par contre, le dessin ornant les traites imprimées pour la maison perdura pendant des décennies (fig. 8).

A l'époque des fêtes de fin d'année, d'autres bonbons étaient livrés aux détaillants dans de simples boîtes de carton afin qu'ils constituent eux-mêmes un assortiment. Dans les années 1950, ceux-ci se vendirent en grand nombre dans des boîtes de carton et de ouate représentant un Père Noël.

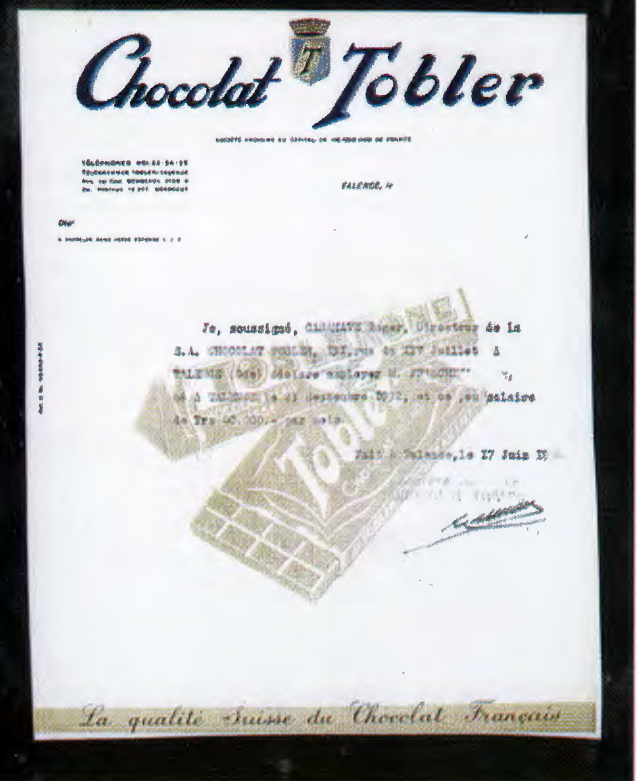
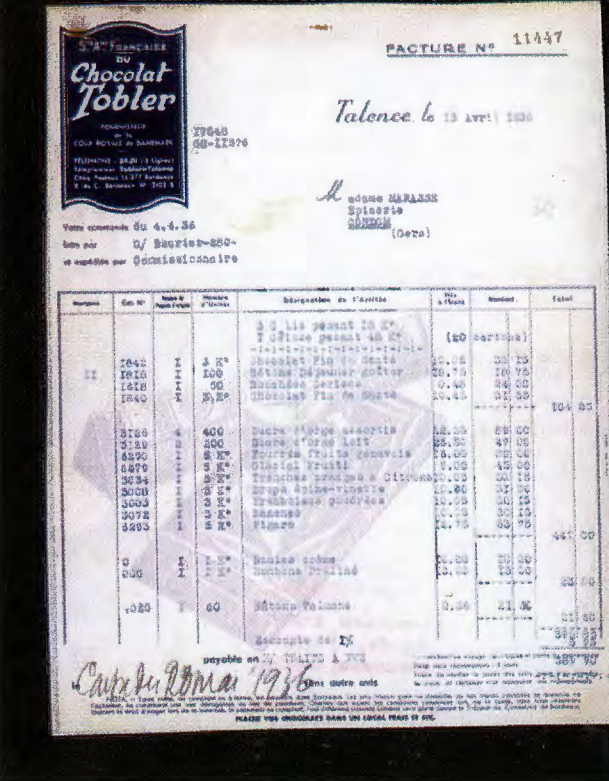
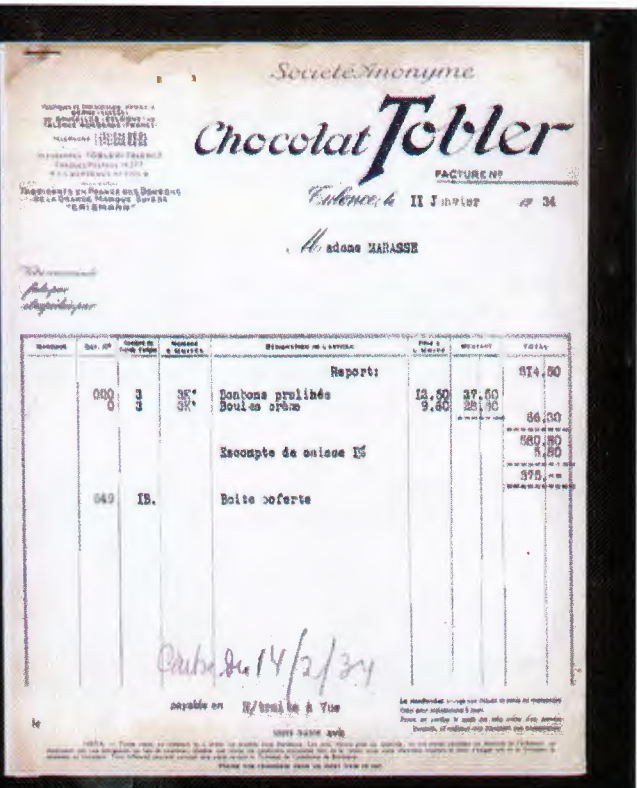
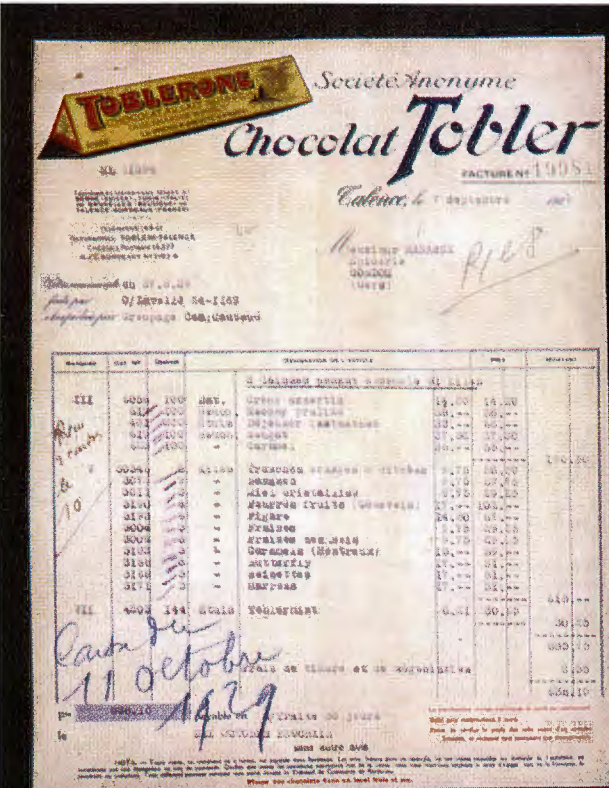


Fig. 7. - Assortiments de chocolats vendus lors des fêtes de fin d'année.

Fig. 8. - Traite.



Fig. 9. - Papiers à en-tête Tobler au cours des âges.



Les pièces moulées

Au cours de nos recherches, nous avons retrouvé des factures qui indiquent que Tobler fabriquait aussi de nombreuses pièces moulées. Pères Noël et sabots pour les fêtes de fin d'année ; garnitures pour orner les rameaux que les enfants allaient faire bénir à l'église le jour de la fête du même nom ; poules, lapins et œufs pour Pâques. Dans la période de l'entre-deux-guerres, l'œuf en chocolat n'était pas vendu comme aujourd'hui simplement entouré d'un simple ruban puis placé dans une boîte de carton. Une fois choisi, il était vendu dans un emballage de carton très épais de forme ovoïde recouvert de velours ou de satin qui le protégeait utilement des chocs.

La maison Tobler fabriquait aussi des "pièces de monnaie", petits chocolats à croquer de forme ronde, recouverts chacun de deux minces feuilles d'aluminium doré s'emboîtant l'une dans l'autre, feuilles portant sur chaque face l'empreinte d'une véritable pièce ce qui donnait à la confiserie l'apparence d'un louis d'or.

Les tablettes de chocolat

Cette marchandise fut la plus courante de la production talençaise ; sa présentation était des plus simples puisque chaque plaque se trouvait seulement enveloppée d'une mince couche de papier aluminium lui-même recouvert d'une feuille de fort papier au nom de la marque. La couleur de ce papier changeait pour chaque variété, le détaillant et les clients pouvant ainsi, d'un simple coup d'œil, identifier le chocolat à croquer, le chocolat aux noisettes et celui au lait. Ces produits étaient très appréciés par les enfants en raison de leurs qualités mais, aussi, parce que dans chaque plaque se trouvait une vignette à coller dans un album prévu à cet effet. A la fin des années 1920 et au début des années 1930, elles remplacèrent les "bons-primés" qui permettaient aux fidèles consommateurs de recevoir des cadeaux variés. Les sujets et l'aspect de ces images varièrent avec le temps. Au début du XX^e siècle, Tobler, dont l'usine était encore en Suisse, édita de petits cartons illustrés de scènes mièvres aux couleurs fades que les collectionneurs nomment des "chromos" ; celles des années 1930, imprimées de manière monochrome pour les tablettes fabriquées dans l'usine de Talence représentent les visages de célébrités artistiques, sportives ou politiques du moment et servirent de support pour un concours dont le premier prix était une automobile de marque Renault de type Monoasix (fig. 10). A peu près à la même époque, une publicité incitait les enfants à collectionner

les images contenues dans les tablettes car elles donnaient le droit d'obtenir de petits soldats de plomb⁶. Dans les années 1950, c'étaient des images extraites des films de Walt Disney, *Alice au pays des merveilles*, *Peter Pan* ou *Pinocchio* par exemple (fig. 10). Tobler qui avait visiblement passé un contrat avec l'entreprise du dessinateur américain fit paraître à la même époque des cartes postales reproduisant les personnages de ses dessins animés (fig. 11). Au verso de ces cartes postales se trouve une mention incitant les enfants à acheter les Albums Roses édités par la maison Hachette qui publiait les aventures de ces personnages (fig. 12) preuve du partenariat qui existait entre la firme américaine et Tobler. Signe des temps, la publicité n'était plus l'affaire des dessinateurs locaux mais était devenu le relais des productions américaines. Ce partenariat avec l'entreprise Disney fut bénéfique pour Tobler car ses images étaient plus attrayantes que celles offertes par ses concurrents (Poulain, Nestlé ou Aigubelle) qui avaient un côté essentiellement didactique et pédagogique bien que les chocolats Menier aient fait paraître quelques années auparavant une série d'images extraites de *Blanche-Neige*, le dessin animé de Walt Disney. Au début des années 1960, elles virent l'apparition de Toby, ourson devenu le symbole de la marque (fig. 10). Il est vraisemblable que sa création est un clin d'œil à la ville de Berne, lieu du siège social de notre entreprise, dont les armes municipales représentent un ours, armes parlantes du reste, ours en vieil allemand se disant *bern*.

A la fin d'inciter ses jeunes clients à faire cette collection, Tobler fit paraître en 1956 sur les presses de l'imprimerie bordelaise Camille Lacoste, un buvard publicitaire illustré, signé du monogramme C.F. indiquant les modalités de l'opération et reproduisant les cadeaux qu'on pouvait gagner à cette occasion (fig. 13). Seuls ceux qui connurent les années 1950 peuvent comprendre l'atmosphère qui régnait dans les cours de récréation de chaque école où les élèves passaient une large part de leurs loisirs à échanger les images éditées par Tobler et d'autres marques de chocolat afin de compléter leurs albums. D'après les mentions écrites au verso de ces images, on peut évaluer le nombre des séries éditées pour l'usine de Tobler-France, c'est-à-dire l'usine de Talence, à plus de cinquante. Quand on sait que chaque série comportait de six à quarante-cinq images imprimées chacune à des milliers d'exemplaires on peut penser que leur production se chiffra en millions.

6. Defradat, p. 194.



Fig. 10. - Images (années 1930 et 1960).



Fig. 11. - Carte postale.

Fig. 12. - Album de la Bibliothèque Rose.



Fig. 13. - Buvard publicitaire.



Avant la seconde guerre mondiale, Tobler plaça dans les épiceries des cartons polychromes, imprimés par l'entreprise bordelaise Wetterwald, reproduisant diverses variétés de tablettes. Dans les années 1950, le graphisme de ces tablettes changea et les cartons publicitaires furent remplacés par tablettes factices constituées d'une mince plaque de tôle de la taille d'une véritable tablette, recouverte d'un support imprimé à l'image de la tablette imitée. Cet objet est devenu de nos jours une insigne rareté très recherchée par les collectionneurs d'art publicitaire (fig. 14).

Nous ne savons pas grand-chose, avouons-le, des cadeaux offerts par la maison Tobler ; ils étaient habituellement destinés à amuser les enfants pour un court laps de temps et finirent leur existence dans quelques poubelles ou dans les flammes, ce qui était courant à cette époque où la plupart des Français se chauffaient au bois ou au charbon.



Fig. 14. - Une tablette factice de chocolat.



Fig. 15. - Porte-clefs.

Dans les années 1970, Tobler comme tant d'autres marques du secteur agro-alimentaire, ralentit de manière sensible ses campagnes publicitaires et les cadeaux qui les accompagnaient. Différence de stratégie commerciale née, sans doute, du fait que les enfants de cette époque, comblés de jouets par leurs parents, étaient moins intéressés que ceux nés dans les années 1940, vivant donc en période d'immédiate après-guerre, par ces petites choses qui, en définitive, n'avaient guère de valeur.

Au début des années 1960, Tobler fit fabriquer une série de porte-clefs ; ces objets qui ne font que reprendre le graphisme des emballages des produits fabriqués par l'entreprise, montrent le manque d'imagination total de leur créateur, surtout si on les compare avec d'autres porte-clefs de la même époque où les publicitaires rivalisèrent d'imagination pour donner à ces petits objets un aspect varié et amusant pour combler l'attente des collectionneurs, fort nombreux à cette époque où la copolophilie devint un véritable phénomène de société. D'autres collectionneurs, sans doute les clients privilégiés, reçurent un porte-clefs en métal à l'effigie de Toby (fig. 15).

A partir des années 1960, Tobler donna des signes de déclin, ses campagnes publicitaires se firent plus rares et encore, pour les réaliser, ne fit-on plus appel à un graphiste confirmé. La simple photographie d'une barre de Toblerone publiée dans le programme du Mai Musical de 1967 en est l'illustration parfaite ; quelques mois plus tôt, l'almanach du journal Sud-Ouest pour cette même année reproduisait l'effigie de Toby, habillé en gentilhomme du XVIII^e siècle (fig. 16) ce fut la dernière publicité où l'entreprise fit appel à un dessinateur. Malgré son association avec Suchard, la célèbre marque suisse de chocolat, l'usine de Talence ferma ses portes en 1977 ; ce fut un pan de l'industrie agro-alimentaire régionale qui s'effondra car elle employait un nombre important d'ouvriers et de nombreux saisonniers. Certains s'étonneront peut-être que nous ayons consacré ces pages à des documents aussi récents. Récents certes, mais devenus bien rares ; cette raréfaction explique, toutefois sans la justifier, les prix exorbitants que demandent actuellement les brocanteurs pour tous les objets



**Chocolat
Tobler**

Fig. 16. - Toby gentilhomme.

que nous venons d'énumérer. Notons que cette tendance est particulièrement sensible pour tous les objets publicitaires distribués par Tobler car, au cours de l'élaboration de cette étude, nous avons recueilli plusieurs témoignages précisant que lors de la démolition des ateliers et des bureaux de l'usine de Talence, ce furent des tonnes de documents devenus inutiles qui partirent à la décharge mêlés aux gravats.

Bibliographie

Lefèvre-Utile. *L'art du biscuit*. Hazan, 2000.

Courault et Bertin. *Objets pub : quand la réclame se fait objet d'art*. Ouest-France, 2000.

Defradat, Serge. *Du chocolat*. Du May, 2001.

Empreintes du XX^e siècle. N° 23.

Guérin. *Des activités et des hommes autour d'un demi siècle*. Bordeaux, 1957.

Le livre du chocolat. Flammarion, 1955.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 317-326

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2005

Assemblées mensuelles

- 15 janvier : Christophe Sireix, « Fouilles du parking du Chapeau-Rouge : l'évolution d'un quartier du Ve siècle avant J.-C. au I^{er} siècle après J.-C. ».
- 12 février : Vincent Joineau, « Le moulin des Chartreux à Barsac ».
- 9 avril : Pierre Regaldo-Saint-Blancard, « Le port antique de Bordeaux sur la Devèze : relecture des données archéologiques anciennes » (cf. dans ce volume, p. 99-128).
- 14 mai : René Leulier : « Le nouvel hôtel de la Monnaie par l'architecte André Portier (1755) » (cf. dans ce volume, p. 225-244).
- 28 mai : Robert Coustet, « Un château bordelais : Lanessan » (cf. dans ce volume, p. 245-260).
- 11 juin : Sandrine Lavaud, « La Sauveté Saint André ».
- 8 octobre : Emilie Hargous-Lhospital, « Présentation de statuettes antiques en bronze et en terre cuite du Musée d'Aquitaine » (cf. dans ce volume, p. 129-156).
- 12 novembre : Jacqueline Laroche, « Restauration d'un coffre reliquaire du X^e siècle de la Cathédrale Saint André de Bordeaux » (cf. dans ce volume, p. 189-196).
- 10 décembre : Natacha Sauvaître, « Nouveau regard sur la nécropole Saint-Seurin de Bordeaux » (cf. dans ce volume, p. 157-168).

Cercle numismatique Bertrand Andrieu

- 16 janvier : Sylvain Marchand, « Un outil informatique pour l'étude automatique de la correspondance des coins » (2^e partie).
 - 20 février : Séance de travail et de présentations.
 - 20 mars : Koray Konuk « Le premier monnayage de Samos, à la lumière d'un nouveau trésor ».
 - 17 avril : Jean-Pierre Bost, « Les monnaies de la villa de Mont-carret ».
 - 22 mai : Présentation de monnaies.
 - 19 juin : Michel Wiedemann, « A propos d'un ouvrage de Charles Patin, Strasbourg, 1671, *Imperatorum Romanorum Numismata Aerea* ».
 - 16 octobre : Séances de travail pour l'exposition au Musée d'Aquitaine.
 - 20 novembre : Séances de travail pour l'exposition au Musée d'Aquitaine.
 - 18 décembre : « Fonds Omer Miller, séance d'essais ».
- Voir les procès-verbaux des séances du cercle dans ce volume, p. 329-331.

Groupe Jules-Delpit

- 29 janvier : Jean-François Claverie, « Pierre et Jean Bichon : une dynastie de constructeurs de bateaux au XVIIIe siècle à Bordeaux » (cf. dans ce volume, p. 211-224).
- 26 février : Julia Roussot-Larroque, « Bordeaux avant Burdigala : trouvailles anciennes sur le néolithique et l'âge du bronze » (cf. dans ce volume, p. 37-98).
- 19 mars : Anne Bernadet, « Le vitrail bordelais : XVe-XVIe siècle » (cf. dans ce volume, p. 169-188).
- 23 avril : Pierre Bardou, « Le fonds photographique de la société archéologique de Bordeaux ».
- 25 juin : Bernard Larrieu, « Le fonds Léo Drouyn de la collection Béraud-Sudreau » (cf. dans ce volume, p. 261-295).
- 22 octobre : Florent Miane, « Terperea, les architectes restaurateurs et les photographes » (cf. dans ce volume, p. 297-316).
- 26 novembre : Marc Favreau, « Vols, fontes et convoitises dans les églises de Bordeaux pendant le Grand Siècle (1589-1715) » (cf. dans ce volume, p. 197-210).
- 17 décembre : Jean-François Fournier : « La maison Tobler et la publicité » (cf. dans ce volume, p. 317-326).

Cours public

Ports et bateaux à Bordeaux et en Aquitaine

- 9 mars : Hélène Silhouette, « Le port et ses bateaux à Bordeaux et en Aquitaine ».
- 16 mars : Sandrine Lavaud, « Le vin et la « mar », la batellerie bordelaise au Moyen Age ».
- 23 mars : Anne-Marie Cocula, « La vie batelière en Aquitaine ».
- 30 mars : Cdt Robert Chevet, « Le passage de la marine à voile à la marine à vapeur au XIXe siècle ».

Visites et journée d'études

- 4 juin : Sortie à Libourne : visite de Libourne monumental, du musée des Beaux-Arts et de châteaux des environs.

Interventions en faveur de la défense du Patrimoine architectural

- Ancien hôtel d'Espagnet-Calvimont, 17 rue du Hâ.
- Ancien couvent des Lazaristes (Porte Principale) rue Judaïque, rue du Palais - Gallien.
- Institution des Sourdes et Muettes (hôtel de police dit Castéja) rue Abbé de l'Epée.
- Théâtre Français.
- La glacière de Mérignac.

Participations à des expositions

- Musée des Beaux-Arts de Nancy, *De l'Esprit des Villes. Nancy et l'Europe urbaine au siècle des Lumières 1720-1770*-7mai 2005-22août 2005.
- Archives municipales de Bordeaux et Musée d'Aquitaine (Agnès Vatican et Anne Ziégler), *Archéologie à Bordeaux, regards sur la Société archéologique de Bordeaux 1873-2005*-1^{er} décembre 2005-5mars 2006.

Publications

Tome 94, février 2005.

Assemblée générale

L'assemblée générale statutaire s'est tenue le dimanche 13 mars 2005. En présence de M. Ducassou, adjoint au maire, en charge de la culture, elle a été présidée par M. Louis Bergès, directeur des archives départementales. Le rapport moral a été lu par Mme Nicole Palard et le rapport financier par M. Xavier Roborel de Climens. Ces deux rapports ont fait l'objet d'une approbation à main levée.

La remise des diplômes et des médailles s'est déroulée comme suit :
Le diplôme jubilaire, pour 50 ans de présence et d'activité au sein de la S.A.B., a été remis à MM Daniel Nony, Jean Bénusi-glio, Roger Séronie-Vivien
La médaille d'argent de la ville de Bordeaux à MM. Gabriel Puyraveau et Sylvain Marchand,
Le diplôme de la société d'archéologie à Mmes Isabelle Becchia, Anne-Marie Cocula, Renée Leulier et à MM. Frédéric Boutoule, Bernard Larrieu, Ezéchiel Jean-Courret, Alain Lafont des amis du Vieux Lormont et au commandant Robert Chevet.



Cercle numismatique Bertrand-Andrieu
Procès-verbaux des séances de l'année 2005

Abréviations bibliographiques

C	H. Cohen, <i>Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain</i> , 2 ^e éd. Paris, 1880-1892, 8 vol.
RIC	H. Mattingly et al., <i>The Roman Imperial Coinage</i> , Londres, 1923-1994, 10 vol.
Sear	D. R. Sear, <i>Greek Coins and Their Values</i> , Londres, t. 1. <i>Europa</i> , 1978 ; t. 2. <i>Asia and Africa</i> , 1979.
Sear-Imperial	D. R. Sear, <i>Greek Imperial Coins and Their Values : The Local Coinages of the Roman Empire</i> , Londres, 1982.

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. Bardet, Bost, Carde, Debruge, Desbarats, Lecœur, Marchand, Migeon, Pujo, Sénac, Ursy, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 2005

- Président : M. Sénac. Archiviste-documentaliste : M. Bardet.
- Vice-présidents : MM. Debruge et Marchand. Secrétaire : M. Marchand.
- Conseiller et trésorier : M. Wiedemann.

Séance du 16 janvier 2005

Présidence de M. Sénac, président

Communication :

M. Marchand : “ Un outil informatique pour l'étude automatique de la correspondance des coins (seconde partie) ”.

Cette communication fait suite à celle du 19 décembre 2004 (*Revue archéologique de Bordeaux*, tome XCV, 2004). L'accent est mis sur les applications possibles (correction automatique de prises de vues, détermination automatique de l'axe des coins des monnaies antiques, recherche *par image* à l'intérieur de bases de données, mesure de la correspondance des coins, etc.), et les fonctionnalités souhaitées pour le futur logiciel sont évoquées.

La communication est illustrée par des images de monnaies antiques projetées sur écran au moyen d'un vidéo-projecteur.

Séance du 20 février 2005

Présidence de M. Sénac, président

Séance de travail :

Réflexions et discussions sur les travaux du Cercle.

Présentation :

Le Dr Debruge, faisant pour une tierce personne : un *decanumium* de Carthage de l'empereur Maurice Tibère, diamètre 14 mm, en bronze, avec au revers un palmier à la place de la croix posée sur deux degrés, et qui ne figure pas dans les ouvrages usuels de numismatique byzantine ; signalé seulement dans l'ouvrage de Sear sur les monnaies provinciales romaines (référence Sear-Imperial).

Séance du 20 mars 2005

Présidence de M. Sénac, président

Communication :

M. Konuk : “ Le monnayage d'électrum de Samos à la lumière d'un trésor découvert récemment ”.

La communication est illustrée via un ordinateur relié à un vidéo-projecteur.

Séance du 17 avril 2005

Présidence de M. Sénac, président

Communication :

M. Bost : “ Les monnaies de la villa de Montcaret ”.

La collection des monnaies de la villa de Montcaret comprend actuellement 90 exemplaires qui forment deux lots distincts.

Le premier (72 monnaies d'argent et de bronze qui peuvent provenir de la villa) a livré quelques monnaies remarquables, dont un sesterce de Tibère offrant une légende de revers non répertoriée dans les catalogues de référence, une coupure indéterminée d'époque julio-claudienne frappée à Antioche, un antoninien de Probus frappé sur un flan en laiton, et 3 bronzes byzantins émis entre 582 et 668.

Le second est constitué de 18 monnaies d'argent : 4 deniers républicains et 14 deniers d'époque impériale, composition qui rend peu vraisemblable que ce lot soit issu tel quel de la villa. La bonne à très bonne qualité des pièces, peu imaginable dans le contexte de mobilier de fouille, oriente plutôt vers une collection du commerce, mais qui peut être elle-même issue d'un ou plusieurs trésors.

La communication est illustrée par des transparents retro-projetés.

Séance du 22 mai 2005

Présidence de M. Sénac, président

Séance de travail :

Séance de réflexion sur la reprise de l'inventaire de la collection Omer Miller ainsi que de la bibliothèque numismatique.

Séance du 19 juin 2005

Présidence de M. Sénac, président

Communication :

M. Wiedemann : “ Charles Patin, *Imperatorum Romanorum Numismata Aerea*, Strasbourg, chez Simon Paulli, 1671 ”.

La communication est illustrée par la projection de diapositives.

Séance du 16 octobre 2005

Présidence de M. Sénac, président

Séance de travail :

Séance préparatoire à l'exposition au Musée d'Aquitaine intitulée : “ Archéologie à Bordeaux : Regards sur la Société archéologique de Bordeaux 1873-2005 ” (du 1^{er} décembre 2005 à la mi-mars 2006).

Séance du 20 novembre 2005

Présidence de M. Sénac, président

Séance de travail :

Séance préparatoire à l'exposition au Musée d'Aquitaine (suite).

Présentations :

M. Marchand, faisant pour une tierce personne : représentation photographique d'un objet trouvé en détection. En bronze, de forme conique, il fait environ 20 mm de haut. Sur sa base, de diamètre comparable à la hauteur, se trouve l'image en positif d'un portrait dans un style gaulois.

Séance du 18 décembre 2005

Présidence de M. Sénac, président

Le président informe du décès, à l'âge de 94 ans, de M. Jean Dugros, membre du Cercle depuis ses débuts et président d'honneur.

Séance de travail :

Séance préparatoire à la reprise de l'inventaire de la collection Omer Miller.

Présentation :

M. Marchand informe les membres du Cercle que l'objet dont la photographie a été présentée lors de la séance précédente serait en fait un poinçon monétaire gaulois. Il a été déclaré à la DRAC de Franche-Comté et a fait l'objet d'un article dans le magazine *Détection Passion*, numéro 61 de novembre/décembre, page 54 : “ Un poinçon monétaire gaulois ”.

In memoriam Pierre Lecœur

Pierre Lecœur nous a quittés le 2 Octobre 2006 à l'âge de 85 ans.

Il était né à Epernay en 1921. A la fin de ses études secondaires, il vint à Paris faire des études supérieures de Droit et de Sciences Politiques. En 1941, il réussit le concours d'entrée à la Banque de France et commença alors une longue et brillante carrière dans cette grande administration.

Il fut amené à déménager souvent, au gré de ses nombreuses affectations : Paris à plusieurs reprises, Longwy, Mulhouse, Colmar, Montpellier, Péronne, Chartres. Nommé directeur hors classe il vint diriger la Banque de France de Bordeaux de 1979 jusqu'à son départ à la retraite en 1983. Il décida alors de demeurer à Bordeaux.

En Juin 1987, la Société Française de Numismatique organisait, en collaboration avec le Cercle Bertrand Andrieu, ses Journées Numismatiques à Bordeaux. Cela donna à Pierre Lecœur, déjà membre de la Société Française de Numismatique, l'occasion de mieux découvrir notre Cercle et il décida de nous y rejoindre.



Ce fut pour le Cercle Bertrand Andrieu une chance que de l'accueillir dans ses rangs. Membre assidu autant qu'actif, il en devint rapidement un membre éminent. Nous avons tous apprécié sa grande courtoisie, son amabilité, le sérieux et l'étendue de ses connaissances. Il nous régalaient régulièrement d'exposés de grande qualité, notamment sur le monnayage grec et sur des monnayages orientaux moins connus comme ceux des Kouchans, de l'Inde ou du Japon.

Pendant de nombreuses années il remplit les fonctions d'archiviste bibliothécaire du Cercle et, durant trois ans, de 1993 à 1995, il en assura la présidence.

Ce n'est que ces derniers temps que son état de santé devait l'empêcher d'assister aux réunions du Cercle. Mais le contact n'était pas rompu pour autant. C'est toujours avec la même gentillesse qu'il nous recevait ou nous téléphonait. En fait il n'a jamais cessé de s'intéresser à la numismatique et aux travaux du Cercle, continuant à nous faire aimablement profiter de ses connaissances et de sa culture.

C'est pour tout cela que nous ne sommes pas prêts d'oublier l'homme de qualité que fut Pierre Lecœur.

P.P.

Revue archéologique de Bordeaux tome XCVI, année 2005

Table des matières

L'archéologie girondine en 2005	3
Opérations archéologiques à Bordeaux	3
Opérations archéologiques dans la communauté urbaine de Bordeaux	10
Opérations archéologiques en Gironde	12
Julia ROUSSOT-LARROQUE, <i>Bordeaux préhistorique : les racines de Bordeaux, du Néolithique à la fin de l'âge du Bronze</i>	33
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, « Navigeram per portam » : une nouvelle lecture des données archéologiques anciennes sur le port antique de Bordeaux	99
Emilie HARGOUS-LHOSPITAL, <i>Les statuettes en bronze et en terre cuite du musée d'Aquitaine</i>	129
Natacha SAUVAITRE, <i>La nécropole Saint-Seurin de Bordeaux : état de la recherche</i>	157
Anne BERNADET, <i>Vitraux médiévaux de la fin du Moyen Age conservés en Bordelais</i>	169
Jacqueline LAROCHE, <i>Le coffre reliquaire de la cathédrale Saint-André, bilan d'une restauration</i>	189
Marc FAVREAU, <i>Vols, fontes et convoitises dans les trésors des églises bordelaises pendant le Grand Siècle (1598-1715)</i>	197
J.-F. CLAVERIE et A. GUITTARD, <i>Le milieu et l'œuvre de Jean Bichon aîné constructeur de navire bordelais au XVIIIe siècle</i>	211
Renée LEULIER, <i>Le nouvel hôtel des Monnaies d'André Portier, la rue et la nouvelle porte de la Monnaie</i>	225
Robert COUSTET, <i>Lanessan, un château en Médoc</i>	245
Bernard LARRIEU, <i>Le fonds Léo Drouyn dans les collections Joseph Béraud-Sudreau</i>	261
Florent MIANE, <i>Photographie et restauration : usage des images et pratiques architecturales à Bordeaux entre 1857 et 1895</i>	297
Jean-François FOURNIER, <i>Publicités et emballages des produits fabriqués pour la chocolaterie Tobler (1922-1977)</i>	317
Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2005	327
Cercle numismatique Bertrand-Andrieu : procès-verbaux des séances de l'année 2005	329
In memoriam Pierre Lecœur	332

Recommandations aux auteurs

La *Revue archéologique de Bordeaux* publie des articles originaux concernant l'archéologie, l'histoire et l'histoire de l'art à Bordeaux et en Gironde.

L'appel à fournir des articles fait d'ordinaire suite à une communication présentée lors d'une des réunions de la Société. Cet appel ne constitue cependant pas un engagement de publication : les articles seront soumis à un ou des recenseurs choisis pour leur compétence sur le sujet abordé ; des modifications justifiées peuvent être demandées aux auteurs.

Les **textes**, sauf accord exceptionnel, ne doivent pas dépasser 20 pages, soit environ 60 000 signes ; en cas de non-respect, le comité directeur se réserve le droit de proposer des coupures. Les textes seront fournis sous la double forme d'un tirage papier et d'un fichier informatique ; aucun dactylogramme, aucun manuscrit ne seront acceptés. Tous essais de mise en page sont inutiles et peuvent même constituer une gêne : le texte doit être une saisie « au kilomètre ».

Le **style de caractères** normal est le romain. L'italique est réservé aux citations de textes anciens dans leur orthographe d'origine, aux mots et aux citations en latin ou en langue étrangère, aux titres d'ouvrages ou de revues. Le gras doit être limité à des effets exceptionnels. Le souligné, sauf cas particulier, est à proscrire. De même les mots en majuscules.

Les **titres intermédiaires** seront hiérarchisés par un système logique et clair de numérotation. Cette numérotation ne sera pas conservée dans la mise en page définitive ; une hiérarchisation graphique lui sera substituée. Aucun titre ne doit être saisi en majuscules.

Les **notes** sont consacrées à des références, à des justificatifs, éventuellement à des précisions ou à des nuances qui alourdiraient le texte. Elles ne doivent pas constituer de longs développements. Si nécessaire, il est possible de fournir des annexes et d'y renvoyer.

Pour la **bibliographie**, toutes les références seront données en notes et non entre parenthèses dans le texte. Les références de type « op. cit. » sont à proscrire. Si la bibliographie est importante, il est recommandé de n'utiliser en notes que des codes (auteur et date, indication de la page concernée) et de rassembler en une annexe ces codes suivis des références bibliographiques ; cette annexe, doit constituer un document à part du texte. Les références doivent être complètes et rédigées selon les normes en vigueur : pour un ouvrage, « Nom, Prénom.

Titre de l'ouvrage. Lieu, éditeur, date. » ; pour un article, « Nom, Prénom. Titre de l'article. Revue, année, tomai son, paginations. »

Il est demandé aux auteurs de fournir un **résumé** de leur contribution. Il s'agit d'une présentation synthétique de la matière de l'article, qui ne doit pas excéder 1000 signes. En cas d'absence de ce document ou parce qu'il n'est pas jugé conforme, le comité directeur pourra le rédiger et le proposer à l'auteur.

Les **figures** seront numérotées en une seule série continue, qu'il s'agisse de photographies, de dessins, de diagrammes ou de tableaux. Le texte comportera des renvois précis sous la forme « (fig. 1) ». Si ce type d'appel ne se justifie pas, des annotations portées en marge du texte papier indiqueront les liens logiques entre texte et iconographie. La liste des figures avec leurs légendes constituera un document à part.

Toutes les illustrations doivent être libres de droits. Sauf accord exceptionnel, leur nombre maximal pour un article de taille normale est de douze.

Aucune photocopie ne sera admise. Les photographies numériques et documents scannés, s'ils sont indispensables, doivent avoir une définition d'une résolution suffisante. Ils seront de préférence aux formats .eps ou .tif. Ils constitueront des fichiers informatiques indépendants : en aucun cas ils ne seront intégrés dans le document texte.

Le format fini de la revue est de 210 x 270 mm. Les pages sont justifiées sur 170 mm, avec deux colonnes de 80 mm. Les illustrations seront ramenées à ces dimensions. Il importe d'en tenir compte, notamment pour les épaisseurs de traits, les corps des légendes internes aux dessins et les résolutions.

Le comité directeur peut être amené à refuser des illustrations de mauvaise qualité, à en demander de nouvelles ou à leur en substituer d'autres. De même des dessins ou des tableaux peuvent être repris ou adaptés à une configuration particulière. En ces cas, l'auteur sera consulté.

Une prémaquette des articles sera fournie aux auteurs pour correction. Ce n'est pas le lieu des repentirs qui modifieraient gravement le texte : dès lors qu'il a été reçu par la Société, il est considéré comme une version définitive.

Les auteurs membres de la Société recevront 25 tirés à part. Ceux qui en désireraient un plus grand nombre et ceux qui ne sont pas membres de la Société doivent en faire impérativement la demande par écrit, au plus tard lors de la remise de la prémaquette corrigée ; le coût leur en sera indiqué et ultérieurement facturé.

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Ouvrages

- J.-P. TRABUT-CUSSAC,
Livre des hommages d'Aquitaine 9 €
Dr A. CHEYNIER, *Pair-Non-Pair* épuisé
J.-A. BRUTAILS, *Les vieilles églises de la Gironde*... épuisé
A. NICOLAI, *Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle* 230 €
J.-A. BRUTAILS, *Album* épuisé
Catalogue du Centenaire 19 €
Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes
(1988) 8 €

Collection «Mémoires»

- 1 *Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde*, 1989 épuisé
- 2 *Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)*, 1990 12,50 €
- 3 *L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, broché, réédition : 2003 49,50 €
- 4 *Bordeaux baroque*, 2003 51 €
- 5 *La grotte de Pair-non-Pair*, 2006 30 €

Collection

«Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

- 1 Marie-France LACQUE-LABARTHE,
Meubles bordelais, meubles de port 8 €
- 2 Robert COUSTET, *Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux* 8 €
- 3 Christophe SIREIX (dir.), *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux* épuisé
- 4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET,
Bordeaux, le lycée Montaigne 8 €
- 5 Hervé TOKPASSI, *L'hôtel Leberthon, chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe siècle à Bordeaux* 8 €
- 6 Michèle PEYRISSAC,
Le noviciat des Jésuites de Bordeaux 8 €

Revue archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 2007 : 32 €.
Pour les couples : 42 € euros.
Pour les étudiants : 22 €.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.

(CCP BORDEAUX 306 80 S)

Société Archéologique de Bordeaux
Hôtel des Sociétés Savantes,
1 place Bardineau,
33000 Bordeaux
Tél. : 05 56 44 48 18

Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960) 28 €
Bulletins entre 1923 et 1960 11 €
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923) 18,50 €
Tables 1924-1973 10 €
Tables 1974-2000 10 €

Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 05 56 44 48 18
permanence le jeudi après-midi

Conseil d'administration pour l'année 2005

Présidents d'honneur : M. le professeur MARCADÉ, membre de l'Institut
M. BENUSIGLIO
D^r LACOSTE LAGRANGE
M. J.-P. AVISSEAU
Président : Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE
Vice-présidents : M. P. COUDROY DE LILLE
M. J.-M. DEBRUGE
Secrétaire Général : Mme N. PALARD
Secrétaires adjoints : M. P. VIVEZ
M. P. BARDOU
Trésorier : M. X. ROBOREL DE CLIMENS
Bibliothécaire : M. J.-G. PUYRAVEAU
Archiviste : Mme A. ZIÉGLÉ
Conseillers : MM. ARAGUAS, COUSTET, FAIVRE, MICHAUD,
PUJO, RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Comité directeur des publications

P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, X. ROBOREL DE CLIMENS

Comité de lecture

Philippe ARAGUAS, Robert COUSTET, Sylvie FARAVEL, Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, Michel LENOIR, Philippe MAFFRE,
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, Xavier ROBOREL DE CLIMENS, Marc SABOYA, Anne ZIÉGLÉ.



Maquette de la couverture :
Concept 99
d'après Presse-Papiers

Maquette intérieure et composition :
Concept 99

Impression :
Imprimerie de la Roque

Dépôt légal : mars 2007.

Revue archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005
Sommaire

L'archéologie girondine en 2005	3
Opérations archéologiques à Bordeaux	3
Opérations archéologiques dans la C.U.B.	10
Opérations archéologiques en Gironde	12
Julia ROUSSOT-LARROQUE, <i>Bordeaux préhistorique : les racines de Bordeaux, du Néolithique à la fin de l'âge du Bronze.</i>	33
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, <i>« Navigeram per portam » : une nouvelle lecture des données archéologiques anciennes sur le port antique de Bordeaux</i>	99
Emilie HARGOUS-LHOSPITAL, <i>Les statuettes en bronze et en terre cuite du musée d'Aquitaine</i>	129
Natacha SAUVAITRE, <i>La nécropole Saint-Seurin de Bordeaux : état de la recherche</i>	157
Anne BERNADET, <i>Vitraux médiévaux de la fin du Moyen Age conservés en Bordelais</i>	169
Jacqueline LAROCHE, <i>Le coffre reliquaire de la cathédrale Saint-André, bilan d'une restauration.</i>	189
Marc FAVREAU, <i>Vols, fontes et convoitises dans les trésors des églises bordelaises pendant le Grand Siècle (1598-1715)</i>	197
J.-F. CLAVERIE et A. GUITTARD, <i>Le milieu et l'œuvre de Jean Bichon aîné constructeur de navire bordelais au XVIIIe siècle.</i>	211
Renée LEULIER, <i>Le nouvel hôtel des Monnaies d'André Portier, la rue et la nouvelle porte de la Monnaie</i>	225
Robert COUSTET, <i>Lanessan, un château en Médoc</i>	245
Bernard LARRIEU, <i>Le fonds Léo Drouyn dans les collections Joseph Béraud-Sudreau.</i>	261
Florent MIANE, <i>Photographie et restauration : usage des images et pratiques architecturales à Bordeaux entre 1857 et 1895</i>	297
Jean-François FOURNIER, <i>Publicités et emballages des produits fabriqués pour la chocolaterie Tobler (1922-1977).</i>	317
Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2005	327
Cercle numismatique Bertrand-Andrieu : procès-verbaux des séances de l'année 2005	329
In memoriam Pierre Lecœur	332